
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

<36615488120016

<36615488120016

Bayer. Staatsbibliothek

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XXVII. — PREMIÈRE LIVRAISON

(TOME V DE LA DEUXIÈME SÉRIE)



27-29
1879-1881

LIMOGES

IMPRIMERIE DE CHAPOULAUD FRÈRES

Rue Montant-Manigues, 7

1879

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

Acad. Gr. $\frac{8}{27-25}$
(4)

212 6

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XXVII. — PREMIÈRE LIVRAISON

(TOME V DE LA DEUXIÈME SÉRIE)

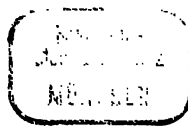
LIMOGES

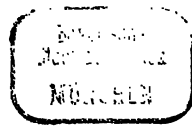
IMPRIMERIE DE CHAPOULAUD FRÈRES

Rue Montant-Manigne, 7

—
1879

Fg/II/58/1353







UNE PROCESSION DE PÉNITENTS A LIMOGES.

(Gravure communiquée par M. Ducourtieux.)

LES CONFRÉRIES DE PÉNITENTS EN FRANCE

ET NOTAMMENT DANS LE DIOCÈSE DE LIMOGES

§ 1^{er}. — Origine, but, ancienneté des Associations de pénitence. — Les Pénitents de la primitive Eglise. — Les Flagellants.

Les confréries de Pénitents ont incontestablement une origine fort ancienne. S'il est difficile de saisir l'institution à ses débuts et d'en suivre les progrès à travers le moyen âge, on peut du moins constater avec une entière certitude, sur beaucoup de points et à diverses dates, l'existence d'associations fondées sur l'idée, vieille comme le monde, de la pénitence volontaire, — de l'utilité et de la nécessité, tant pour le genre humain que pour l'individu, d'expiations spontanément offertes à la Divinité. Ce serait élargir outre mesure notre cadre que de rechercher les exemples fournis soit par l'antiquité païenne, soit par les religions orientales, de cette croyance, si profondément enracinée dans le cœur de l'homme, et des pratiques diverses dont elle est l'évidente inspiratrice et la seule explication possible. Bornons-nous à rappeler qu'elle se manifeste avec éclat dès le commencement de notre ère. A vrai dire, Jésus-Christ lui-même nous apparaît, au seuil de l'histoire du Christianisme, comme le premier des Pénitents et leur parfait modèle. Aussi rencontrerons-nous souvent, dans les prières et les statuts des confréries de cet ordre, le désir exprimé d'une participation plus intime aux souffrances du Christ durant les derniers jours de sa vie terrestre.

L'objet de l'institution est, on le voit, bien déterminé, et le mot ici dit tout. Exciter, développer dans son âme et dans celle du prochain le sentiment et le regret des fautes commises ; offrir au Ciel des satisfactions volontaires, pour se soustraire aux peines éternelles ou même aux châtimens dont il frappe parfois les coupables dès cette vie ; s'efforcer d'obtenir de la miséricorde de Dieu la rémission de ses propres péchés et la pitié pour les crimes du monde ; poursuivre ce but par tous les moyens que la religion met au service du chrétien : la prière, la mortification, l'obéissance, la charité sous ses formes les plus diverses, dans ses manifestations les plus élevées, comme dans ses emplois les plus humbles, — telle était la fin que se proposaient, à l'exemple de toutes les associations de Pénitents, les compagnies si longtemps chères à la population de Limoges, et éteintes depuis peu d'années.

On s'est donc étrangement trompé en confondant quelquefois ces confréries pieuses avec les fréries des corporations. La *frérie* était à l'origine et resta longtemps le lien religieux du groupe industriel sous l'ancien régime, la fête patronale des gens appartenant au même métier, — et sous ce nom on désignait aussi tout ce qui se rapportait au culte du patron et aux manifestations pieuses du groupe : ce n'était en somme qu'un côté de l'organisation corporative. Les associations de Pénitents étaient, au contraire, formées entre gens de diverses professions, de conditions très-inégales, sans aucun lien social, sans autres rapports l'un avec l'autre que ceux créés par la confraternité de la Compagnie. C'est ce dont témoignent expressément plusieurs des brefs d'institution ou d'indulgences accordés à ces Compagnies par les Souverains-Pontifes. Il s'agit, y est-il dit, d'associations qui n'ont pas été établies pour des gens d'un seul corps de métier : — « *Non pro hominibus unius specialis artis instituta (1)* ».

Relevons ici, au sujet des confréries en général, une opinion qui nous paraît avoir été bien légèrement émise, et que nous sommes surpris de trouver reproduite dans les écrits de savants

(1) Brefs de Clément X pour les Pénitents Bleus de Limoges (1672), pour les Pénitents Noirs de Guéret (1673), de Clément XI pour les Pénitents Blancs de Montpellier (1702), etc., etc.

estimés de notre pays (1). On a prétendu que, avant le ^{xv}^e siècle, il n'exista d'autres confréries que celles annexées aux corporations. Les associations formées dans un but purement religieux ou charitable seraient toutes postérieures à l'an 1400. Une pareille thèse ne peut se soutenir : l'histoire générale et l'histoire locale la démentent également. N'ayant à traiter ici la question qu'à un point de vue spécial et d'une façon tout accessoire, nous n'irons pas chercher d'éléments de controverse en dehors du Limousin. Sans remonter aux pieuses confréries dont nos annales attestent l'existence dans la province aux premiers siècles du Christianisme, nous savons, et des documents authentiques, des pièces originales établissent qu'il y avait à Limoges, au ^{xiii}^e siècle, c'est-à-dire deux cents ans avant la date indiquée plus haut, diverses associations fondées en dehors de l'organisation corporative, et dont les membres se proposaient un but exclusivement religieux ou charitable : celles de Notre-Dame-de-Saint-Sauveur (plus tard de Saint-Martial), de Notre-Dame-du-Puy, et des Pauvres-à-Vêtir, pour ne citer que les plus célèbres.

Nous avons dit que les compagnies de Pénitents n'avaient rien de commun avec les corporations de métiers et leurs fréries. Ajoutons qu'on ne saurait non plus y voir des associations analogues à nos modernes sociétés de secours mutuels. On a fait fausse route en voulant établir un rapprochement entre deux ordres d'institutions qui, pour un petit nombre de points de contact, offrent dans leur esprit, dans leur origine, dans leur objet, de profondes différences. Il est assurément d'un réel intérêt de retrouver dans le passé le germe des choses d'aujourd'hui ; on doit néanmoins se garder d'admettre avec trop de facilité des assimilations hasardées et des généalogies douteuses. La tendance est trop commune de tout accommoder aux idées actuelles :

(1) Aug. Bosvieux, *Documents relatifs aux Confréries de la Marche*. (Bulletin de la Société des Sciences archéologiques et naturelles de la Creuse, T. II, p. 414.) Dans son *Traité des Indulgences*, M^{gr} Bouvier prétend que la plus ancienne confrérie connue est celle du Gonfalon de Rome. Cette assertion tombe d'elle-même en présence d'une foule de documents relatifs à des confréries purement religieuses ou de charité, et dont la fondation est certainement antérieure à 1264, date de l'établissement du Gonfalon.

on doit savoir y résister en face d'institutions ne présentant pas l'une avec l'autre ces traits frappants de ressemblance auxquels il est impossible de se méprendre. — En ce qui concerne les confréries de Pénitents, il faut ne les avoir étudiées ni dans leur histoire ni dans leurs statuts, pour leur prêter comme but principal un de leurs objets les plus secondaires. Sans doute la charité de leurs membres s'exerçait, si besoin était, à l'égard des confrères, et les associés se devaient l'un à l'autre, non-seulement l'aide de leurs conseils pieux, de la prière et du bon exemple, mais aussi la visite en cas de maladie, et, avec des secours spirituels et des consolations, l'assistance matérielle que pouvait comporter une situation gênée : les statuts de quelques compagnies sont à cet égard très-explicites ; toutefois ils ne s'occupent que des confrères accidentellement malades. Ceux de trois ou quatre associations tout au plus, notamment de la confrérie du *Très-Saint-et-Très-Auguste-Nom-de-Dieu* de Marseille, obligent les membres à prêter assistance aux associés infirmes ou simplement nécessiteux (1) ; mais ce devoir, ces préceptes, sont tout accessoires dans le principe. L'objet de la confrérie n'est pas là. Le cas dont nous nous occupons devait du reste se présenter rarement au début. Les fondateurs avaient eu d'autant moins à s'en préoccuper que les Compagnies, à l'origine, s'étaient surtout recrutées dans les rangs du clergé et de la bourgeoisie aisée. Il faut ajouter que la corporation de métier avait des secours pour ceux de ses membres mis par l'âge ou les infirmités dans l'impossibilité de travailler. Les artisans qui appartenaient à une compagnie de Pénitents durent s'adresser, dans leurs maladies et leurs épreuves, à la corporation, qui était la véritable société de secours mutuels, avant de recourir à la confrérie, où ils ne virent et ne purent voir pendant longtemps qu'un lien religieux. A la fin du xvii^e siècle, et surtout au xviii^e, cette manière d'envisager les choses changea ; mais ce fut l'effet de la décadence de l'institution. Nous le répétons : l'idée première qui a présidé à la formation des confréries de Pénitents est une pensée exclusive-

(1) « Si quelqu'un de cette Compagnie se trouvoit réduit à une telle nécessité qu'il ne pût pas travailler pour gagner sa vie, il seroit assisté de l'argent qu'on tireroit de la boîte destinée pour les pauvres ; s'il n'y en avoit pas assez pour suffire à son entretien, tous les Pénitents y contribueroient en particulier, selon leur pouvoir et leur dévotion. »

ment pieuse, et qui voudra y chercher autre chose méconnaîtra le véritable esprit de ces sociétés.

« Le motif de ceux qui ont formé les confrairies de Pénitents, dit Etienne Molinier dans son curieux *Traité sur la matière* (1), a été le désir de..... suivre le chemin que la bonté de Dieu, riche en miséricorde, ouvre et présente à ceux qui se sont égarés de l'innocence et n'ont plus d'autre ressource que la pénitence. »

On ne saurait indiquer, même d'une façon approximative, la date de l'organisation de la plus ancienne confrérie permanente de cette espèce : on ne constate avec certitude qu'au xiii^e siècle l'existence d'associations de pénitence ; encore faut-il remarquer que leurs membres, à bien peu d'exceptions près, n'ont pris le nom de Pénitents qu'aux xv^e et xvi^e siècles.

Il paraît toutefois certain que, dès les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens soumis à des pénitences publiques ou les Pénitents volontaires se réunissaient pour assister à certaines cérémonies ou vaquer en commun à certains exercices. On a peu de détails sur ces réunions ; on sait seulement que les personnes rangées dans cette classe de fidèles se répartissaient en plusieurs catégories, dont chacune était désignée sous une qualification spéciale et avait ses exercices particuliers.

Parmi les précurseurs de l'institution dont nous nous occupons, on ne peut omettre les Flagellants. Ce nom fut donné à des troupes d'hommes qui parcoururent à diverses époques certaines contrées de l'Europe, en prêchant au peuple la pénitence, et en cherchant à l'émouvoir par les sanglantes macérations auxquelles on les voyait se livrer publiquement et avec une sorte de fureur.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de l'apparition de ces bandes de fanatiques. La plupart ne les signalent qu'au xii^e siècle ; quelques-uns font remonter cette sorte d'épidémie religieuse à l'an 1020 ; mais les indications données par ces derniers ne sont pas très-précises, en sorte qu'il est assez difficile de se prononcer pour l'une ou l'autre opinion. Ce qui semble certain c'est que, en 1170, des compagnies de Flagellants

(1) *Des Confrairies pénitentes, ou il est traité de leur institution, reigles et exercices*, par M. E. Molinier, prestre et docteur. — Tolose, Raymond Colomiez, 1625.

s'étaient déjà montrées sur plusieurs points de l'Allemagne et de l'Italie.

Selon l'abbé Boileau, — qui a écrit une curieuse histoire des Flagellants (1), et qui retrouve dans les confréries permanentes de Pénitents les principaux traits de ces associations toutes spontanées et éphémères, nées d'un élan de ferveur et d'une crainte exagérée de la justice divine, — l'usage de la discipline volontaire aurait été peu répandu ou même n'aurait pas été connu du tout avant le ^{xr} siècle, époque où le sentiment religieux subit une assez profonde modification. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à ce moment, sous l'influence de souffrances réelles, mais plus encore d'appréhensions vagues, de terreurs sans objet défini, un réveil de l'esprit de pénitence se produisit dans les masses, et avec une vivacité dont l'histoire n'avait pas offert encore d'exemple en Occident. Le besoin de souffrir volontairement, de se sacrifier, d'expier, se fit sentir dans tous les rangs de la société, qui reçut un ébranlement profond. Les Croisades entretenirent cette fièvre pendant un siècle et demi, mais eurent aussi pour résultat d'en atténuer singulièrement les dangers. Les expéditions d'outre-mer, en ouvrant une carrière presque sans bornes à l'activité des inquiets, des aventureux, des ambitieux, débarrassèrent l'Europe de ferments que la féodalité et l'Eglise elle-même n'avaient pu voir se développer sans concevoir de sérieuses craintes.

Au ^{xiii} siècle, les Flagellants reparurent en Italie. Un moine dominicain de Pérouse, nommé Reynier, touché des maux que causaient aux peuples les discordes intestines dont la Péninsule était le théâtre, se mit à parcourir les villes et les campagnes en prêchant la pénitence. Ses accents passionnés émurent ses auditeurs ; beaucoup le suivirent, et on vit pendant quelque temps errer sur les places et sur les chemins des troupes d'hommes, à moitié vêtus, armés de fouets ou de lanières dont ils se frappaient jusqu'au sang, en appelant à grands cris la miséricorde de Dieu sur eux et sur le monde. De l'Italie ces manifestations gagnèrent l'Allemagne. Un contemporain, moine de Sainte-Justine de Padoue, nous a laissé la description du singulier spectacle qu'offraient les troupes de Flagellants. « On voyait, dit cet auteur, marcher confondus dans leurs rangs des personnes

(1) *Historia Flagellantium*. — Paris, Anisson, 1700.

de naissance illustre et des hommes de la plus basse condition, des vieillards et des jeunes gens, jusqu'à des enfants de cinq ans, — tous entièrement nus à l'exception du vêtement qu'exige la pudeur. Ils s'avançaient en procession, deux à deux, sur les places des cités; chacun tenait à la main un fouet formé de lanières de cuir, et, avec de grands gémissements et des larmes, ils se frappaient violemment les épaules, jusqu'à ce que le sang jaillît. Ce n'était pas seulement durant le jour qu'ils donnaient un pareil spectacle : on en vit la nuit, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, parcourir les villes et les églises, tenant à la main des cierges allumés. Et ces processions comptaient cent, mille, dix mille personnes..... On n'entendait partout que la psalmodie lugubre de ces pénitents (1)... » Des prêtres, des religieux marchaient à la tête de la multitude. A chaque halte, l'un d'eux prenait la parole, et exhortait le peuple à expier ses péchés. Quand il se taisait, c'était une explosion de cris, de coups, de hurlements. Les larmes et le sang coulaient tout autour de l'orateur. Puis la troupe se remettait en marche. — De telles scènes devaient frapper vivement l'imagination des masses. La contagion s'étendait de proche en proche. Dans certains villages, presque tous les habitants avaient abandonné leurs demeures. Des femmes se mêlaient aux Flagellants, et, comme eux, à demi-nues, partageaient leurs cruels exercices. Ces foules ne pouvaient se déplacer et vagabonder ainsi sans causer sur leur passage des désordres qui émuèrent les autorités ecclésiastique et laïque. On donna la chasse aux Flagellants; ils furent dispersés par la force, et leurs dernières bandes se dissipèrent d'elles-mêmes. En 1349, après la grande peste, ils reparurent. Mais, cette fois, on eut à leur reprocher autre chose que les excès inséparables de l'existence nomade qu'ils avaient embrassée : les Flagellants du xiv^e siècle propagèrent des hérésies que condamna l'Eglise, et voulurent les imposer aux populations par la vio-

(1) « ... *Nobiles pariter et ignobiles, senes et juvenes, infantes etiam quinque annorum, nudi per plateas civitatum, opertis tantummodo pudendis, bini et bini processionaliter incedunt : singuli flagellum manibus de corrigiis continentes, et cum gemitu et ploratu se acriter super scapulis usque ad effusionem sanguinis verberantes...* Non solum itaque in die, verum in nocte cum cereis accensis in hieme asperissima centeni, milleni, decem millia quoque per civitates et ecclesias currebant... Sola cantatio penitentis lugubris audiebatur ubique. » — Ce mot : *penitentis* doit être remarqué.

lence. On prêcha contre eux de véritables croisades ; évêques et seigneurs se mirent à la poursuite de ces fanatiques. Beaucoup furent tués ; ceux de leurs chefs qui tombèrent aux mains des troupes envoyées contre eux montèrent sur le bûcher. Les rois de France surent préserver leurs Etats, en interdisant sévèrement l'entrée du royaume aux débris de ces bandes. Plusieurs manifestations du même genre se produisirent néanmoins dans le pays au cours du même siècle. On vit notamment à Montpellier, en 1313, une foule d'hommes et de femmes parcourir pendant quatre nuits consécutives les rues de la ville en se flagellant jusqu'au sang, et se rendre ensuite à Notre-Dame-des-Tables pour implorer la cessation de la sécheresse (1). En 1334, des faits analogues se passèrent à Avignon (2). — En 1414, nouvelle explosion du mal en Thuringe et en Saxe. Cette fois, d'énergiques mesures furent prises pour comprimer le mouvement dans la contrée même où il venait d'éclater. L'Inquisition fit brûler une centaine de ces malheureux. Les théologiens s'efforçaient, du reste, de réagir contre l'abus des macérations volontaires. Gerson s'élevait avec force contre l'exagération de certaines doctrines qu'avait professées saint Pierre Damien : il soutenait que l'homme n'a pas plus le droit de verser lui-même son sang par un excès de ferveur religieuse qu'il n'a celui de se mutiler (3).

Mais la question n'est pas de notre ressort et nous n'avons pas à la traiter. — L'idée de la pénitence, de l'expiation spontanée, de la souffrance volontaire, est de toute évidence une des sources de la grandeur morale de l'homme. Toutes les religions et toutes les philosophies qui ont professé un idéal digne de ce nom ont vanté le détachement et le sacrifice. La conservation de l'espèce, les nécessités sociales, les devoirs de l'homme envers les siens et envers lui-même, tracent, en semblable matière, au commun des humains, une limite que la prudence interdit de dépasser : au-delà, on ne trouve que des fous — et des saints.

(1) Garonne, *Histoire de la Ville de Montpellier*. — Montpellier, Tournel, 1828, 2 vol.

(2) Journal de J. Laurent, drapier, docteur ès droit, cité par M. de Lancel : *Avignon, le Comtat et la principauté d'Orange*. — Paris, Hachette, 1872, p. 414.

(3) « *Sicut non licet hominem seipsum propria auctoritate mutilare vel castrare..., sic nec licet, ut videtur, quod a seipso quis sanguinem violenter ejiciat, nisi causa medicine corporalis.* »

§ 2. — Le tiers-ordre de Saint-François. — Saint Bonaventure. — La Confrérie du Gonfalon. — Les Pénitents de la Miséricorde à Rome. — Pénitents italiens et espagnols.

Saint François d'Assise peut être considéré comme le législateur des confréries de Pénitents. Il en donna, en effet, le modèle en créant, vers 1221, le *Tiers-Ordre*, pour les personnes que leurs devoirs de famille retenaient dans le monde. — « Ça esté Monsieur Sainct François, dit Cheffontaines, qui a esté le premier instituteur des sociétés, congregations et ordres de Pœnitens qui se voyent tant frequentes par toute l'Italie et l'Espagne, et en plusieurs lieux de la France (1). » Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV, Nicolas IV, confirmèrent cette institution et lui accordèrent des privilèges. Les préceptes que saint François donna à ses disciples ont visiblement inspiré les auteurs de la plupart des réglemens des anciennes confréries de Pénitents, et on peut l'affirmer, de ceux de toutes les compagnies sans exception, établies dans les trois derniers siècles. Outre l'obligation de remplir exactement leurs devoirs religieux, de se confesser et de communier à des époques déterminées, d'observer certaines abstinences, certains jeûnes particuliers, de s'astreindre à des pratiques spéciales de piété, les membres du tiers-ordre devaient s'abstenir de tous spectacles, danses, festins, fuir les procès, vivre en paix et en union avec tout le monde, spécialement avec leurs confrères ; visiter ceux-ci dans leur maladie, leur prodiguer les secours spirituels et temporels dont ils pouvaient avoir besoin, assister à leurs obsèques, venir en aide aux pauvres, les ensevelir et prier pour eux (2). Les compagnies de Pénitents ne se proposaient pas un autre programme, et ce résumé de la règle du tiers-ordre est le tableau exact et complet des obligations imposées à tous les membres de ces sociétés. — Celles d'entre elles qui ne procédaient pas du tiers-ordre n'apportèrent à l'institution qu'un petit nombre de traits nouveaux : le principal fut une dévotion spéciale au Saint-Sacrement.

(1) *Apologie de la Confrerie des Pœnitens*. — Paris, Julian, 1583.

(2) *Vie de saint François d'Assise*, par le P. Candide Chalippe, récollet, nouvelle édition. — Avignon, Seguin aîné, 1824, T. II, p. 2. — *Histoire des Ordres Monastiques, Religieux et Militaires*, par Hélyot, etc.

Peu après l'établissement du tiers-ordre, on vit se former des communautés régulières de Tiertiaires, auxquels on donna le nom de *Pénitents-de-Saint-François*. Ils eurent des couvents d'hommes et de femmes, dont les membres vivaient sous une règle et une direction communes, mais en gardant une certaine liberté. Les béguinages de Flandre, qui appartiennent à la grande famille franciscaine, peuvent donner une idée de ces communautés.

Quarante-trois ans après l'établissement du tiers-ordre, un disciple de saint François, saint Bonaventure, traça des statuts inspirés par la règle des Tiertiaires, à une association charitable qui prit le nom de *Confrérie des Recommandés-de-la-Sainte-Vierge*, et un peu plus tard celui de *Confrérie de Notre-Dame-du-Gonfalon*, sous lequel elle est devenue célèbre. Formée à la suite d'une révélation miraculeuse dont un religieux franciscain, nommé Venuto, avait été favorisé, la pieuse société se composa d'abord de dix membres; peu après elle comptait un nombre considérable d'affiliés. Les dons qu'elle reçut furent employés en œuvres charitables. Les confrères visitaient les malades, fondaient des hôpitaux, dotaient les filles pauvres. Clément IV approuva leurs statuts. — Cette association semble avoir poursuivi accessoirement, et dans des circonstances qu'il serait trop long d'exposer, un but analogue à celui que s'étaient proposé les *Pacifères* du Puy : on la voit à plusieurs reprises s'opposer aux excès de pouvoir des seigneurs et protéger contre eux le peuple; elle fait même élire, sous le pontificat d'Innocent VI, pendant le transfert du Saint-Siège à Avignon, un gouverneur du Capitole, chargé de veiller au maintien de la paix. C'est à cette occasion, paraît-il, que les Recommandés-de-la-Sainte-Vierge prirent le nom de Confrères du Gonfalon, de l'étendard sous lequel ils accouraient se ranger au premier signal.

Les guerres qui désolèrent l'Italie dans le cours des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles portèrent un coup funeste à cette association. Dans le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon, elle perdit ce qui lui restait de ses archives. La chancellerie apostolique n'ayant pu retrouver l'original des privilèges du Gonfalon, la confrérie, qui s'était réorganisée, obtint du pape Grégoire XIII un bref destiné à remplacer tous ses anciens titres. Ce bref, daté du 12 octobre 1576, rappelle la fondation de la pieuse société, les témoignages de faveur qu'elle a reçus à diverses époques du Saint-Siège, les indulgences attachées à la récitation, par les

associés, de certaines prières et notamment de la *couronne* ; on appelait de ce nom une sorte de chapelet ainsi composé : vingt-cinq fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique avec le verset *Gloria Patri*, et sept fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique avec le verset *Requiem æternam*.

La confrérie du Gonfalon avait à sa tête deux *Gardiens* ; un membre du Sacré-Collège portait le titre de vice-protecteur, le protectorat étant réservé au Souverain-Pontife lui-même. Une église était spécialement attribuée à cette compagnie, qui, au *xv^e* siècle, en avait possédé cinq ou six et autant d'hôpitaux. Ajoutons que les indulgences pouvaient être gagnées non-seulement par les associés de la confrérie de Rome, mais par ceux des compagnies qui lui seraient agrégées (1).

Les membres de l'association du Gonfalon portaient un vêtement blanc, avec une sorte d'écusson circulaire sur l'épaule : cet écusson offrait une croix pattée, blanche et rouge.

A Rome et dans presque toutes les villes d'Italie, il se forma des congrégations du même ordre, qui se firent agréger au Gonfalon, d'où l'association primitive prit le nom d'archi-confrérie.

Telle fut l'origine des compagnies de Pénitents Blancs. — En 1488, Rome vit se former la première des confréries de Pénitents Noirs, dits *de la Miséricorde* ou *de la Décollation-de-saint-Jean-Baptiste*. Celle-ci se proposa surtout pour objet d'assister les criminels au moment du supplice, de leur rendre les derniers devoirs et de prier pour le repos de leur âme. Les confrères conservèrent longtemps le privilège d'accorder chaque année, à certains jours, la grâce d'un condamné à mort, et de le délivrer sur-le-champ, privilège concédé d'ailleurs à plusieurs autres associations, mais dont elles abusèrent et qui leur fut retiré.

Aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, il y eut en Italie, comme en Espagne, comme en France, des Pénitents de toute couleur : bleus, gris, verts, rouges, violets. La seule ville de Rome en comptait cin-

(1) *Bullarum, Privilegiorum ac Diplomatum Romanorum Pontificum amplissima Collectio*, ed. Rom., T. IV, pars III, p. 319 : De Confraternitate Recommandatorum B. Mariæ Virginis, Confalonis postea nuncupata, Romæ anno 1264 a nonnullis patritiis Romanis instituta, ac de modo orandi sive *corona* a S. Bonaventura ejus confratribus præscripta, indulgentiarum largitione.

quante ou soixante confréries : les Pénitents Blancs de l'archiconfrérie du Gonfalon, de la Nativité-de-Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge, des Saints-Innocents, de Sainte-Hélène, du Saint-Sacrement à Saint-Jean-de-Latran, des Plaies-de-Saint-Laurent *in Damaso*, de l'Ange-Gardien, du Saint-Suaire, etc. ; les Pénitents Noirs de la Miséricorde, du Crucifix, de la Mort, de Jésus-et-Marie, etc. ; les Pénitents Gris des Stigmates, de Sainte-Croix des-Lucquois, de Saint-Homme-Bon, de Sainte-Rosalie de Palerme, de Sainte-Rose de Viterbe, etc. ; les Pénitents Rouges de l'archiconfrérie de Sainte-Ursule et de Sainte-Catherine à la Tour des Miroirs, ceux des Quatre-Couronnés, de Saint-Sébastien, etc. ; les Pénitents Bruns de Saint-Barthélemy et de Saint-Alexandre, de Notre-Dame *de Planctu*, etc. ; les Pénitents Verts de Notre-Dame-de-Pitié, de Saint-Roch, etc. ; les Pénitents Violets du Saint-Sacrement, les Pénitents Bleus de Saint-Julien, de Saint-Joseph, de Saint-Grégoire, de Notre-Dame-du-Jardin, etc. Dans toutes les grandes villes des deux péninsules, on trouve la même multitude, la même variété de confréries. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de l'histoire et des règlements de ces innombrables sociétés, qui se consacraient chacune plus particulièrement à une œuvre déterminée de charité ou de dévotion, mais dont l'institution offre toujours le même point de départ et la même fin : la foi en la nécessité, en l'efficacité de la pénitence, et l'espoir de désarmer la justice de Dieu.

Les associations de Pénitents ne conservèrent pas leur première ferveur : le relâchement s'introduisit peu à peu dans la plupart de ces confréries. L'esprit de l'institution paraît s'être éteint chez celles du royaume de France bien avant d'avoir perdu sa force au sein des compagnies de l'Espagne et de l'Italie. Il faut toutefois reconnaître que jamais nos Pénitents n'offrirent au public le repoussant spectacle dont leurs confrères d'au-delà des Alpes et des Pyrénées régalaient les curieux. — « Quel sentiment de componction, écrivait en 1730 un dominicain français à propos des processions de Cadix, peut produire dans un homme un peu sage la vue d'une troupe de Pénitents chargés de rubans et de dentelles, qui se fouettent en cadence et par mesure, qui redoublent les coups sous les fenêtres de leurs maîtresses, ou qui aspergent de leur sang les belles qu'ils rencontrent dans les

(1) Labat, *Voyage en Espagne et en Italie*.

églises ou dans les rues, et qui, dans ces occasions, ont soin de se *détaper*; c'est-à-dire de se découvrir le visage (1)! » On eût sans doute peu goûté chez nous ce grossier mélange de la mortification et de la galanterie.

§ 3. — Les compagnies de Pénitents en France. — Traits généraux. — Rôle de ces confréries durant les guerres religieuses et la Ligue. — Pénitents et pèlerins. — Pénitents Bleus de Bourges. — Développement, prospérité et décadence de l'institution. — Date d'érection des principales compagnies. — Costume. — Les confréries de Pénitents depuis la Révolution.

On ne saurait avoir la prétention d'écrire l'histoire de toutes les confréries de Pénitents qui se sont établies dans les diverses provinces de la France : c'est par centaines qu'aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles on compte ces associations. Qui entreprendrait la tâche de raconter les mille détails de l'existence de ces petits groupes, la plupart sans lien entre eux, s'imposerait un énorme et fastidieux travail, avec la perspective d'un bien médiocre résultat. Une fois, en effet, les lignes principales de l'histoire de l'institution tracées, que resterait-il pour remplir ce cadre ? Une multitude de faits locaux, se reproduisant à l'infini de ville à ville, de province à province, avec des différences presque imperceptibles et ne jetant aucune lumière sur les événements contemporains ; une interminable série de dates d'érection de confréries, de construction de chapelles, d'ordonnances épiscopales, sans corrélation et sans suite ; des milliers de noms obscurs, dont une monographie peut à la rigueur enregistrer quelques-uns, mais dont l'histoire n'a nul intérêt à surcharger ses pages.

Il est cependant un certain nombre de compagnies dont on ne peut passer l'histoire particulière sous silence, soit à cause de l'influence qu'elles ont exercée sur l'organisation ou la conduite des confréries de Pénitents du royaume en général, soit à raison de l'importance du rôle rempli par elles dans la vie provinciale, de leur action sur les mœurs, sur l'esprit du milieu où elles se sont formées, où elles ont grandi, où beaucoup se sont éteintes, après avoir joui d'une immense popularité. Telles sont les grandes associations de Montpellier, de Toulouse, d'Avignon,

(1) Labat, *Voyage en Espagne et en Italie*.

de Lyon, de Marseille. Nous parlerons successivement de ces diverses confréries, en nous bornant à insister sur les particularités de leurs statuts ou de leurs annales qui sont de nature à mériter quelque intérêt. Nous traiterons ensuite avec quelques détails des associations limousines, qui ont de tout temps été célèbres, et sur lesquelles nous avons pu réunir une quantité assez considérable de documents.

Constatons, avant de commencer cette revue, qu'en France comme en Italie les compagnies dont nous nous occupons, sous la plus grande variété d'aspect, offrent toutes des traits communs permettant de les reconnaître et les séparant nettement des autres confréries. Si les prières, les formalités de réception, les œuvres de charité adoptées dans chaque association de Pénitents diffèrent, on n'en trouve pas moins, derrière ces rites ou ces exercices divers, la même pensée et le même but. Non-seulement l'objet capital, mais les caractères principaux de ces compagnies ne varient pas : c'est toujours la pénitence, l'expiation volontaire qu'elles ont surtout en vue ; c'est toujours la miséricorde de Dieu qu'elles sollicitent, sa justice qu'elles cherchent à désarmer, le Christ souffrant qu'elles invoquent comme un frère et qu'elles se proposent pour modèle. Aux fêtes, aux joies, aux scandales dont le monde donne le spectacle, elles opposent à certains jours une manifestation publique et solennelle de foi, d'humilité, d'austérité. Avec leur robe grossière, avec leurs chants lugubres, elles rappellent les prophètes de Dieu parcourant les places des villes maudites, et sommant le peuple de faire pénitence pour arrêter le bras vengeur du Très-Haut. Les membres de ces associations retracent l'image des Pénitents de l'Eglise primitive et des siècles héroïques du moyen âge. Ils sont comme eux revêtus du sac et marchent les pieds nus. Et non-seulement leurs exercices, mais les dates mêmes auxquelles ont lieu les principales manifestations de la confrérie, coïncident avec certaines époques où les Pénitents des anciens jours avaient des cérémonies particulières. C'est ainsi qu'on les voit visiter en corps les églises le Jeudi-Saint, jour où jadis l'évêque et le clergé introduisaient solennellement dans le temple les fidèles soumis à des pénitences publiques.

A ces pénitences primitives, à ces longs mois d'humiliation, d'amende honorable, d'austérités, de séparation d'avec le reste des fidèles, l'esprit plus actif, la dévotion plus militante du moyen âge avaient substitué les lointains pèlerinages, et surtout le pèlerinage par excellence, la visite des saints lieux, plus tard

le combat pour leur délivrance : la croisade (1). Les confréries de Pénitents conservèrent aussi cette tradition. Il n'en est aucune que nous ne voyions s'imposer de longues fatigues pour aller porter ses supplications au pied de quelque autel vénéré. Henri III lui-même visita avec les membres de la compagnie qu'il avait fondée, plusieurs sanctuaires célèbres, notamment Notre-Dame de Chartres. — Chez les membres de toutes ces sociétés on retrouve la même foi, la même confiance dans l'intercession de la Vierge, la même dévotion particulière au Saint-Sacrement, la même charité inépuisable et ingénieuse, et au début les mêmes austerités.

L'esprit d'indépendance, commun à toutes les anciennes confréries, est poussé à l'excès par les Pénitents : ils ne supportent qu'avec peine le contrôle de l'autorité diocésaine ; quant aux droits du clergé de second ordre, ils refusent de les reconnaître, et leurs luttes avec les curés des paroisses où ils sont établis forment presque partout les principaux incidents de leur histoire. On les voit ouvrir largement leurs rangs aux ecclésiastiques pour n'avoir pas besoin du ministère du curé et de ses vicaires. Presque partout, ils s'installent dans une chapelle particulière ou dans une église abandonnée qu'ils font restaurer, afin d'échapper à l'ingérence de l'autorité paroissiale. S'ils sont obligés, dans quelques localités, d'accepter un aumônier pris hors de la compagnie, ils lui refusent le droit de prendre part à leurs délibérations (2). A ces traits il faut en ajouter d'autres : d'abord la recherche jalouse d'une complète égalité. Les membres de la confrérie des Pénitents Blancs de Montpellier (3) et de plusieurs autres associations du même genre doivent se donner entre eux le nom de *frères*, sous peine d'amende à chaque contravention ; ceux des compagnies de Lyon, de Limoges et de la plupart des villes du midi ne gardent, pendant les exercices et les processions, ni bijou, ni ornement ou signe quelconque qui puisse les faire reconnaître. Les livres mêmes dont ils se servent ont une reliure absolument sem-

(1) L'obligation de guerroyer contre les Sarrasins d'Espagne fut aussi imposée à beaucoup de pénitents.

(2) Statuts de la confrérie des Pénitents Bleus de Figenc.

(3) Delalain, *Les Pénitents Blancs et les Pénitents Bleus de la ville de Montpellier*. — Montpellier, J. Martel, 1874, p. 71.

blable (1). A Marseille, à Aix et dans d'autres villes, ils portent des grants pour que le peuple ne voie même pas leurs mains (2). Ce sont là de petits côtés : ce qu'il faut admirer sans réserve c'est l'étroite union dans laquelle vivent les associés, la paix qui règne entre eux, la déférence qu'ils manifestent pour leurs supérieurs, que la règle constitue arbitres de leurs différends ; enfin et surtout l'empressement et la charité qu'ils apportent dans l'assistance des confrères malades. Cette union, cette solidarité, ne se manifestent pas seulement chez les membres d'une même compagnie ou des diverses sociétés d'une ville : elles ne sont pas limitées au groupe local. Un Pénitent entreprend-il un voyage ou quitte-t-il la localité pour aller en habiter une autre, grâce à une lettre de recommandation des supérieurs de sa confrérie, il est reçu et trouve aide et secours dans toutes les compagnies affiliées à celle-ci (3). Beaucoup de ces associations se rattachent à la même archiconfrérie, et constituent une espèce de franc-maçonnerie dont les membres s'engagent quelquefois à ne pas révéler le nom de leurs confrères (4).

A la plupart de ces traits on reconnaît sans peine quel élément a dominé dans les confréries dont nous nous occupons. Les Pénitents sont bien les représentants de cette bourgeoisie ombrageuse, parfois passionnée et turbulente, mais toujours fortement unie, au sein de laquelle l'institution s'est développée et a pris la physionomie sous laquelle elle apparaît à nos regards.

Si les organisateurs de toutes les compagnies de Pénitents se sont inspirés de la même idée fondamentale ; si toutes ces associations révèlent un esprit et des tendances identiques, il ne s'ensuit pas que toutes les confréries de cette nature appartiennent à une seule observance, et que leur filiation puisse être aisément établie. On retrouve partout l'écho des préceptes donnés par saint François d'Assise aux Tierçaires ; on constate sans peine les emprunts faits par les dernières venues des compagnies aux statuts et aux usages des sociétés plus anciennes ; mais on

(1) Voir plus bas, chap. V, et *passim*.

(2) Id. chap. VI, et *passim*.

(3) Statuts de plusieurs confréries de Lyon et de Toulouse.

(4) Statuts des Pénitents du Très-Saint-et-Très-Auguste-Nom-de-Dieu, à Marseille. — A Limoges et ailleurs, les confrères devaient seulement garder le secret sur ce qui se passait dans les réunions.

ne saurait affirmer que celles-ci procèdent l'une de l'autre. Loin de là, il est visible qu'elles n'ont pas eu une origine commune. Chacune est née dans des circonstances particulières, et s'est formée sur place, recourant quelquefois aux règlements et à l'expérience de ses voisines, mais n'en conservant pas moins son indépendance, ses libres allures, sa physionomie propre. Toutes n'ont pas un seul et même centre, ne se sont pas développées simultanément : on les voit au contraire partir de dix points différents. Elles doivent leur naissance aux événements les plus divers : l'une est éclosée d'un élan de ferveur pendant la croisade albigeoise ; une autre, d'un sentiment de charité ; une troisième est due à l'inspiration italienne ; une quatrième perpétue le souvenir d'un pèlerinage ou d'une épidémie miraculeusement arrêtée. Celle-ci se rattache au tiers-ordre de Saint-François ; celle-là, au tiers-ordre de Saint-Dominique. A dire vrai, sauf certaines familles de Pénitents Blancs sur lesquelles les grandes compagnies de Lyon, de Marseille, de Montpellier, exerçaient un patronage et une direction ; sauf les associations de Pénitents Bleus de Saint-Jérôme, qui ont vraiment, en France, constitué une famille à part, et dont les membres, unis par une affiliation commune, suivaient la même règle, les diverses confréries de cette espèce ne formaient pas de catégories déterminées. Nous ne chercherons pas à établir entre elles un classement impossible à justifier : on l'a tenté, et on n'est arrivé, après beaucoup d'erreurs, qu'au chaos. Il faut les prendre, comme elles se sont produites, l'une après l'autre, les étudier isolément, sans prétendre introduire dans cette étude un ordre tout d'apparence, des catégories tout à fait artificielles, dont l'adoption amènerait infailliblement l'écrivain à fausser le caractère de l'institution, et le lecteur à se méprendre sur sa véritable nature.

Il est donc, on le voit par l'exposé qui précède, non-seulement difficile, mais pour ainsi dire impossible d'écrire une histoire générale et méthodique des compagnies de Pénitents ; car il ne s'agit pas ici du développement successif d'une œuvre, mais de l'éclosion plus ou moins spontanée, de l'efflorescence à diverses époques, sous des influences et dans des milieux différents, de sociétés offrant beaucoup d'analogie entre elles, mais que ne relie aucun système d'organisation. Tous ces éléments sont isolés, épars, réfractaires à un classement, et n'ont leur entière valeur que sur la scène locale. Pour traiter un sujet qui se présente ainsi, il n'y a qu'une seule marche à adopter : recueillir et dégager du fatras des recherches monographiques quelques indications générales,

les énoncer d'une façon succincte, et, cela fait, aborder successivement l'étude de l'établissement, de l'organisation et des phases diverses de l'existence des principales compagnies : l'histoire particulière de celles-ci est à vrai dire celle de l'institution elle-même : ce plan est celui que nous avons annoncé plus haut.

En France, comme de l'autre côté des Alpes, c'est au ^{xiii}^e siècle qu'apparaissent les premières associations séculières et permanentes de Pénitents. Il existait, à cette époque, un ordre monastique dit *de la Pénitence-de-Jésus-Christ*, dont le peuple désignait les membres sous le nom de *Sachets* ou *Frères-aux-Sacs* (1), à cause de la forme de leur habit. Ces religieux, qui se rattachent à la grande famille des ermites de Saint-Augustin, avaient des couvents, dès le commencement du ^{xiii}^e siècle, en Italie, en France, en Espagne et dans les Flandres. On trouve que, avant l'an 1300, ils possédèrent des maisons dans plusieurs des villes où ont pris naissance les plus importantes compagnies séculières de Pénitents : à Lyon, à Marseille, à Montpellier, à Toulouse, au Puy, à Paris. Sauf cette particularité, que nous devons signaler, et le fait de la direction, par les *Sachets*, de quelques béguinages dans les Flandres et les provinces voisines, à Valenciennes notamment (2), on ne saurait affirmer qu'il ait existé un lien entre cet ordre et les confréries dont nous nous occupons. L'affinité, au contraire, est bien visible entre celles-ci et les diverses branches de l'ordre de Saint-François.

C'est en effet des couvents franciscains que dans beaucoup de villes on voit sortir les associations séculières de Pénitents. Ce sont des Frères Mineurs ou des Minimes qui les dirigent. Ce sont surtout les règles du tiers-ordre qui les gouvernent et l'esprit de son fondateur qui les anime. En divers lieux du royaume, ces confréries s'établissent à côté de communautés de Tierçaires réguliers, dont la parenté avec elles n'est pas douteuse. Ces communautés, approuvées dès 1289 par le Saint-Siège (3), furent soumises à plusieurs réformes. Paris comptait au dernier siècle deux maisons de religieux pénitents du tiers-ordre de

(1) *Fratres Saccorum, fratres de Sacco, fratres Saccarii, Saccilæ, Saccati, etc.*

(2) Dès 1251, d'après l'*Histoire de Valenciennes*, de Doutreman.

(3) Nicolas IV donna à cette date une bulle à la maison de Toulouse, dont on constate l'existence deux ans plus tôt.

Saint-François : l'une à Picpus, fondée vers 1600 ; l'autre, dite de Notre-Dame-de-Nazareth, près du Temple, dont l'existence ne remontait qu'à 1630 (1). — Mais les confréries régulières de Tertiaires ne furent jamais très-nombreuses. Quant aux associations séculières d'hommes du tiers-ordre, dont l'autorité civile avait cherché à entraver le développement, en Allemagne surtout, les considérant comme un danger pour l'Etat, elles ne justifèrent pas ces appréhensions. On les vit, après une courte période de prospérité, peu à peu décliner, puis s'éteindre. Il leur manquait ce sentiment un peu étroit de solidarité, sans lequel, le premier enthousiasme une fois passé, les associations de cette nature ne peuvent longtemps subsister au milieu du monde ; il leur manquait aussi les manifestations extérieures, les occasions d'affirmer publiquement leur foi, leur existence, leurs résolutions, leur but ; ce qui leur faisait encore défaut, c'était l'indépendance et l'initiative. Viennent les confréries nouvelles avec leur ardeur, leur activité, leurs exercices en commun, leurs processions solennelles, leur esprit de corps. Celles-là seront comprises de leur siècle, verront rapidement s'accroître le nombre de leurs rejetons et réussiront longtemps à se maintenir en possession de la faveur publique.

Si la règle donnée par saint François d'Assise à son tiers-ordre a servi incontestablement de modèle aux statuts de la plupart des confréries de Pénitents, il n'en faut pas conclure que toutes ces sociétés doivent être considérées comme appartenant à la famille franciscaine, de même que ce n'est pas, dans beaucoup de villes, un couvent franciscain qui est leur premier abri. A côté de compagnies, — celles de Lyon et de Montpellier par exemple, — que leur origine permet d'y rattacher avec certitude, il s'en trouve d'autres qui ont évidemment pris naissance en dehors de cette filiation. Telle est l'association des Pénitents Gris d'Avignon, que nous voyons s'établir, en 1226, sous les auspices du roi Louis VIII, dans des circonstances toutes particulières, à la suite d'un grand acte de foi des chefs de la croisade albigoise, et qui se proposait surtout de faire amende honorable au Saint-Sacrement en réparation des sacrilèges dont il avait été l'objet.

Notons que ni les membres de cette confrérie, ni ceux des autres associations de pénitence, n'étaient alors connus sous le

(1) L'abbé Lebœuf, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, édition Cocheris. — Paris, Durand, 1864, T. II, p. 321, 492, et III, *passim*.

nom de Pénitents. Sauf un petit nombre d'exceptions, ils ne paraissent l'avoir adopté qu'à la fin du ^{xv}^e siècle. Jusque-là, on les désignait sous des dénominations très-diverses, parmi lesquelles la plus usitée était celle de *Batteurs* ou *Battus*, qu'ils conservaient encore dans quelques villes du Midi, au temps de Henri IV : on les appelait ainsi parce que, à certaines dates, ils prenaient publiquement la discipline.

Avant les troubles qui signalèrent le règne de Charles IX et celui de son successeur, il n'existait guère de confréries de cette espèce en dehors du Languedoc, de la Provence, de la vallée du Rhône et de quelques petites provinces limitrophes : encore n'étaient-elles pas très-nombreuses; il s'en forma de nouvelles au cours des guerres civiles, et l'institution dut à un caprice de Henri III, non moins qu'à un élan général de piété et à l'exaltation des passions religieuses, un rapide développement.

L'autorité ecclésiastique et le pouvoir civil avaient toujours tenu en suspicion les confréries laïques. La première les obligeait formellement, dès le ^{xiii}^e siècle, à soumettre leurs statuts à l'évêque et à obtenir l'approbation du curé de la paroisse, prohibant toute réunion des confréries qui n'auraient pas rempli ces obligations (1); quant aux rois, ils adoptèrent, à diverses reprises, des mesures sévères à l'égard de ces sociétés. Quelques-unes avaient en effet poursuivi, sous le manteau de la religion, un but politique. Dans leurs assemblées, on avait tramé des complots contre le souverain ou des entreprises contre la tranquillité de l'État. Le fameux Etienne Marcel avait été à la tête d'une confrérie établie à Notre-Dame, et dont les réunions devaient présenter un tableau peu différent de celui des conseils tumultueux de la Ligue ou des clubs de la période révolutionnaire. Charles VIII et François I^{er} renouvelèrent, à ce sujet, les ordonnances de leurs devanciers.

Dans un certain nombre de villes du royaume, les compagnies de Pénitents furent établies par des hommes d'action, pour protester, au moyen de démonstrations publiques de piété, contre les doctrines ou l'intolérance des calvinistes; on les vit surtout appa-

(1) On trouve les statuts d'un certains nombres de Conciles sur cet objet dans le *Dictionnaire des Confréries et Corporations d'arts et métiers* de la collection Migne : Introduction, p. 31 et suivantes.

raître sur les points où le parti huguenot se montrait le plus remuant. Le Saint-Siège encouragea l'établissement de ces compagnies qu'il jugeait avec raison très-propres à défendre la foi (1) et à résister aux entreprises des protestants. Aussi, entre 1550 à 1580, peut-on constater la création, dans les localités où les divisions religieuses avaient le plus de violence, d'un assez grand nombre de sociétés de ce genre, qui jouèrent un rôle actif au cours des troubles du xvr^e siècle. Elles formaient, dans quelques localités, le noyau du parti catholique, et leurs assemblées paraissent avoir été de véritables clubs d'où partirent plus d'un mouvement populaire. — Les Huguenots avaient, dès le commencement de la prédication de la doctrine calviniste, trouvé dans les Pénitents de redoutables adversaires, non moins déterminés, non moins ardents, non moins violents qu'ils l'étaient eux-mêmes : aussi les poursuivaient-ils d'une haine toute particulière. Dans les villes où le parti protestant se trouvait en force, les *Balleurs*, comme on les appelait, étaient l'objet de toutes sortes de mauvais traitements : on les insultait, on les huait, on les frappait ; les confrères n'en continuaient pas moins leurs exercices, et on les voit, à Aigues-Mortes, faire leurs processions sous les outrages et les coups de leurs ennemis (2). Là où dominaient les catholiques, au contraire, les membres des compagnies traquaient les réformés, troublaient le prêche, dispersaient les assistants, donnaient la chasse aux pasteurs. Les Pénitents de Montpellier, dont les réunions avaient été interrompues, paraissent n'avoir pas été étrangers aux scènes de violence qui eurent lieu, le 4 août 1568, et qui signalèrent le rétablissement du culte catholique dans cette ville : le temple fut incendié, les exercices interrompus, et les ministres durent quitter la ville. — A Aix, les Pénitents Noirs se trouvèrent plus particulièrement mêlés aux scènes qui signalèrent dans cette capitale les périodes les plus troublées de la lutte (3).

(1) *Quas confraternitates, fidei catholicæ conservandæ accommodatas... magnopere frequentari celebrarique cupimus.* — Lettre de Pie V aux consuls d'Avignon, du 16 juillet 1569.

(2) Em. di Pietro, *Histoire d'Aigues-Mortes.* — Paris, Furne, 1849.

(3) Renseignements dus à l'obligeance de M. le Conservateur de la Bibliothèque Méjane, à Aix.

Ces faits se répétèrent sur plusieurs points. Aussi les réformés profitaient-ils de chaque trêve pour dénoncer à la régente, au roi et à la reine de Navarre, à l'amiral, les « *Batteurs* » comme des conspirateurs, des ennemis du souverain, des fauteurs de désordres, et pour réclamer la suppression de ces compagnies. On rapporte que ceux de Marseille envoyèrent à Coligny la « figure peinte » d'un Pénitent, pour lui faire connaître le costume de leurs persécuteurs les plus acharnés ; ils n'hésitaient pas à déclarer à leurs chefs que, tant que ces associations subsisteraient dans la ville, « il leur seroit impossible d'y prêcher la parole de Dieu et d'y demeurer eux-mêmes en assurance (1) ». Soit que de tels rapports eussent à la fin éveillé quelques inquiétudes, soit que Catherine de Médicis voulût seulement donner satisfaction à l'amiral, l'édit d'Amboise, plus tard un arrêt du Conseil et des lettres-patentes de 1571. remirent en vigueur l'édit rendu, au mois d'août 1539, par François 1^{er}, et supprimèrent les « confréries de Batteurs et autres » établies depuis cet édit (2). Les Pénitents Blancs de Montpellier se virent refuser par les Commissaires du roi l'autorisation de reprendre leurs exercices, bien que la fondation de la compagnie fût antérieure à 1539 (3).

Mais ces mesures furent rapportées après le massacre de la Saint-Barthélemy. La lutte continua aussi vive que par le passé entre les Pénitents du midi et les Huguenots. Ceux-ci mirent le feu aux chapelles de plusieurs confréries, notamment en 1575, à celle des Pénitents Gris d'Aigues-Mortes (4).

Des faits analogues se passaient à Lyon. Un des chefs les plus influents des confréries de cette ville était Maurice Du Peyrat, fils du lieutenant du roi. Du Peyrat, qui avait fait à Paris un voyage dont nous ignorons la cause, était revenu peu avant la Saint-Barthélemy, porteur d'instructions spéciales et de lettres de la reine-mère. Il les avait, dit-on, signifiées au gouverneur,

(1) *Histoire de la ville de Marseille*, recueillie de divers auteurs, par Antoine de Ruffi, seconde édition. — Marseille, Martel, 1696, T. II, p. 89 et suivantes.

(2) DD. de Vic et Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*, T. V, p. 407, etc., etc. — De Ruffi, *Histoire de Marseille*, citée plus haut.

(3) D'Aigrefeuille, *Histoire de la ville de Montpellier*. — Montpellier, J. Martel, 1737-1739, in-folio.

(4) Di Pietro, *Histoire d'Aigues-Mortes*, déjà citée.

et, en présence des hésitations de celui-ci, il s'était décidé à organiser le massacre, avec quelques bourgeois déterminés. Il reforma peu après la compagnie des Pénitents Blancs de Lyon, dont les Huguenots avaient brûlé les archives et probablement fait cesser les assemblées.

Du Peyrat suivit plus tard Henri III à Paris, et devint vice-recteur de la compagnie de Pénitents établie par ce prince dans sa capitale.

Comme nous le dirons plus loin, le dernier Valois ne se contenta pas d'ériger à Paris une confrérie de Pénitents : il déclara, dans des lettres-patentes données au mois de décembre 1583, prendre sous sa protection spéciale les compagnies déjà existantes comme toutes celles qui s'établiraient par la suite. Aussi en vit-on surgir sur tous les points de la France, et il s'en forma dans les provinces où les Pénitents avaient été jusque-là inconnus. Il faut reconnaître qu'une fantaisie royale ne fut pas la seule cause de ce rapide développement. La ferveur des catholiques avait grandi dans la lutte et la persécution : ils sentaient le besoin de se grouper, de s'organiser, pour résister aux entreprises qu'ils redoutaient dans l'avenir, pour soutenir les nouveaux combats qu'ils prévoyaient. Les ravages et les destructions commis par les Huguenots étaient très-considérables dans certaines régions : des villes importantes ne possédaient plus une seule église. Beaucoup d'anciennes associations avaient été anéanties : de nouvelles confréries se formèrent pour les remplacer ; elles étaient animées d'un esprit plus militant, et l'élément populaire y était largement représenté.

Les fléaux de toute sorte qui s'abattirent à cette époque sur la France frappèrent vivement l'imagination du peuple. Le sentiment religieux s'exalta. Dans plusieurs provinces, on vit les populations, le plus souvent organisées en confréries, entreprendre de pénibles pèlerinages pour obtenir du ciel soit la fin des discordes religieuses et de la guerre civile, soit la cessation d'épidémies ou de disettes. Des Ardennes, de la Brie et de plusieurs contrées de l'est, affluèrent à Reims, à Chartres et à Notre-Dame de Liesse, des milliers de Pénitents des deux sexes ; des paroisses entières prenaient part à ces pèlerinages, qui rappelaient, à certains égards, les processions des Flagellants des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. — « Les peuples donnent maintenant dans une dévotion nouvelle, écrivait à l'empereur Rodolphe II le seigneur de Busbecq, son ambassadeur en France : les bourgeois de quelques villes et les habitants de la campagne,

de tous âges et de différents ordres, vêtus de blanc, portant en main des croix de bois, font des processions de deux ou trois journées dans les églises célèbres par des dévotions anciennes. Ce qui en est le motif, à ce que quelques-uns racontent, sont quelques prodiges, qui ont jeté les peuples dans la crainte, et qui les portent à ces cérémonies pour apaiser la colère de Dieu et détourner les malheurs dont ils sont menacés par ces présages; d'autres disent que c'est pour demander à Dieu qu'il veuille donner des héritiers au roi (1). » Les mêmes causes, à quatre siècles d'intervalle, produisaient, on le voit, les mêmes effets. Lestoille rapporte que, le 10 septembre 1583, on vit arriver à Paris une procession composée de huit ou neuf cents personnes, hommes et femmes, « vestus de toile blanche, avec mantelets aussy de toile, portans chapeaux de feutre gris chamarrés de bandes de toile (2) ou tous couverts de toile sur leur teste ». Ces pèlerins tenaient les uns des croix de bois, les autres des cierges, et ils marchaient deux à deux, pieds nus, accompagnés par leurs seigneurs. Le 19 et le 20 du même mois, cinq autres processions semblables se montrèrent dans les rues de la capitale : elles se rendirent à Notre-Dame, à la Sainte-Chapelle et à Sainte-Geneviève; dans chacune de ces églises, les pèlerins récitèrent en commun certaines prières et laissèrent des offrandes (3).

Mais la plupart des nombreuses associations formées en vue des pèlerinages dont nous venons de parler ne survécurent pas à ces manifestations et aux terreurs qui les avaient inspirées. Beaucoup de confréries fondées durant les dernières années du xvi^e siècle disparurent dans la première moitié du siècle suivant, et cinquante ans s'étaient à peine écoulés que, sauf en Lorraine, et dans trois ou quatre localités du bassin de la Seine et de celui de la Loire, il ne subsistait plus de compagnies de Pénitents au nord du Berry. Dans quelques villes où elles avaient pris part aux agitations qui signalèrent la période troublée de la Ligue, ces sociétés s'étaient dissoutes d'elles-mêmes après l'abjuration de Henri IV et le rétablissement de la paix dans le royaume.

(1) *Lettres d'Auger de Gisen, seigneur de Busbecq*, traduites par l'abbé Béchot : du 9 octobre 1583.

(2) Ces bandes de toile sont encore, dans plusieurs contrées du nord de la France et des pays voisins, l'enseigne du deuil et de la douleur. C'est avec de semblables bandes qu'en Picardie par exemple, on tend, après un décès, l'entrée de la maison mortuaire.

(3) Journal du règne de Henri III, année 1583.

Dans le Midi, au contraire, non-seulement les anciennes compagnies et celles qui s'étaient créées après 1580 ou 1590 continuaient à prospérer, mais il s'en établissait de nouvelles ; on peut toutefois constater que, à partir de la seconde moitié du xvi^e siècle, l'élan des populations se ralentit d'une façon très-sensible.

Nous venons de dire que dans certaines villes les Pénitents avaient joué un rôle durant la Ligue. De ce rôle il ne subsiste en général que quelques indices ; mais tout porte à croire qu'il fut actif et violent. On en retrouve la trace à Montpellier, à Lyon, à Marseille, à Aix, à Toulouse. Dans cette dernière ville, il paraît s'être produit une scission dans les confréries. — Vu le rôle joué par les associations séculières de piété dans la lutte contre les Réformés, il était impossible que la plupart de ces groupes populaires n'entrassent pas avec enthousiasme dans les rangs de la Sainte-Union, et ne missent pas à son service leur force, leurs passions et leur influence considérable sur les masses. On connaît quel parti les prédicateurs de la Ligue et les Seize tirèrent de quelques confréries, notamment de celle dite *du Cordon et du Saint-Nom-de-Jésus*, fondée, en 1590, à Saint-Gervais, et de celle *du Chapellet*, établie chez les Jésuites de la rue Saint-Jacques (1). Au surplus presque tous les chefs de la Sainte-Union appartenaient à des sociétés de Pénitents, et s'étaient signalés par leur zèle. Le cardinal de Lorraine, celui-là même, dit-on, qui avait conçu le plan d'une alliance de tous les catholiques en dehors du Gouvernement, contracta, à une procession de Pénitents d'Avignon, la maladie à laquelle il devait succomber (2) : les Joyeuse comptaient parmi les principaux fondateurs des compagnies de Toulouse. Nous verrons plus loin que le cardinal de Bourbon, le cardinal de Guise et le duc de Mayenne remplissaient les premières charges de la Congrégation des Pénitents de l'Annonciation.

Nous verrons aussi que les membres de cette même confrérie de l'Annonciation, qu'avait fondée Henri III malgré les avertissements de ses plus fidèles conseillers, servirent d'éclaireurs et

(1) Dulaure, *Histoire de Paris*. — Paris, Guillaume, 1821, T. III, p. 367, etc., et les histoires générales.

(2) Lestoille, *Journal du règne de Henri III*, année 1574.

d'espions aux Ligueurs de Paris, au lendemain de la journée des Barricades (1).

Sur quelques points, ceux des parlements qui étaient restés fidèles au roi luttèrent énergiquement contre les confréries affiliées à la Sainte-Union. Ils étaient armés des articles de l'ordonnance de 1579, qui avait interdit les associations et qui demeurait en vigueur, les lettres-patentes de Henri III en faveur des Pénitents (2) n'ayant pas expressément rapporté cette ordonnance. Aux Etats de Blois, les Ligueurs réussirent à faire introduire dans le cahier du Tiers une réclamation en faveur du rétablissement des confréries (3) : elle fut sans effet; mais, dans beaucoup de provinces, l'acte de 1579 restait lettre morte, et les associations religieuses et politiques continuèrent à jouir presque partout de la plus entière liberté.

On a dit que, après la complète défaite de la Sainte-Union, on vit se dissoudre d'elles-mêmes un certain nombre de confréries de Pénitents particulièrement compromises durant les dernières années. Plusieurs néanmoins, parmi celles qui s'étaient le plus avancées, continuèrent leurs réunions, animées du même esprit hostile au nouveau Gouvernement. Les intendants et les cours de justice durent mettre ordre à un tel état de choses et extirper ces derniers rejetons de la Ligue. La suppression de la compagnie des Pénitents Bleus de Saint-Jérôme de Bourges est, dans cet ordre de faits, un des épisodes sur lesquels nous ayons les indications les plus précises. De création récente, confirmée par lettres-patentes royales de 1584, cette société avait adhéré avec ardeur à la Sainte-Union et manifesté des sentiments fort exaltés. Les membres s'engageaient, par un serment analogue à celui des confrères du Saint-Nom-de-Jésus de Paris, à ne jamais accepter pour roi un prince nourri dans l'hérésie, et à considérer comme des ennemis tous ceux qui se rallieraient à sa cause. Laissèrent-ils subsister leurs statuts intacts après le rétablissement de la paix, et continuèrent-ils à imposer aux récipiendaires de semblables engagements ? il est difficile de l'admettre. Ce qui est hors de doute, c'est qu'ils conservèrent les rancunes et les haines qu'on a appelées si bien « le vieux levain de la Ligue ». Six ou sept ans

(1) J. A. De Thou, *Histoire universelle*, livre 90.

(2) Le texte de ces lettres se trouve plus bas, ch. VIII.

(3) Henri Martin, *Histoire de France*, T. X, p. 121.

se passèrent sans qu'ils fussent inquiétés. Pendant que plusieurs compagnies de Pénitents du Languedoc étaient supprimées, celle de Bourges ne fut l'objet d'aucune mesure; tout au plus la surveillait-on. Ce fut à l'occasion d'un procès intenté à cette association par l'ancien propriétaire du local où elle tenait ses assemblées, que le Parlement fut amené à s'occuper d'elle. Cet homme réclamait l'annulation de la vente de l'immeuble, son consentement lui ayant été, prétendait-il, arraché « par force et violence », et l'acquisition faite à vil prix par « ceux qui avoient autorité dans la Ligue ». Une fois l'affaire entamée, les gens du roi la poursuivirent pour leur compte. Le procureur général appela devant le Parlement de Paris du jugement rendu par le bailliage de Bourges, lequel avait reçu les Pénitents en tant que confrérie comme partie au procès. Dans un plaidoyer, assez bizarre du reste, même pour le temps, l'avocat général Servin soutint l'appel, fondé sur ce que cette confrérie n'était pas régulièrement établie; que, si elle avait obtenu l'autorisation du pouvoir civil, c'était par surprise et contre l'intérêt public, et qu'elle ne pouvait d'autre part invoquer l'approbation de l'archevêque. D'abord les Pénitents ne produisaient pas cette dernière; l'eussent-ils exhibée, « ce qu'iceluy archevêque auroit fait durant les troubles, estant captif à Bourges parmy ceux qui le tyrannisoient et ne le vouloient laisser en liberté », ne pouvait avoir aucune valeur. Servin déclara que les statuts de la compagnie étaient « impies, pleins de conspirations et de détestations exécrables »; qu'ils contenaient « une protestation de continuelle desobéissance au deffunct roy, et de ne recognoistre jamais celuy que Dieu avoit monsté qu'il avoit destiné pour son successeur, de n'espargner pere et mere ny parens qui ne voudroient faire pareil serment (1), et vivre et mourir en leur foy ». — « Ces gens, ajouta-t-il, par leurs conspirations secrètes et par leurs bacchanales furieuses, ont donné cause à l'abominable parricide du deffunct roy... Les accidents qui sont arrivez de telles congrégations ont esté si grands et la mémoire en est si fraische, que sy nous aymons la France, il faut obvier à semblables périls... Que defenses soient faictes, tant aux intinez qu'à tous autres, de faire

(1) Malgré la furieuse orthodoxie de la Ligue, il est permis de se demander, en l'absence du texte même du serment, s'il allait réellement jusque-là.

telles confrairies, et si aucunes y a en quelque lieu du royaume que ce soit en ce ressort, qu'elles soient abolies. »

On voit que, sur la question de l'existence des compagnies de Pénitents, l'opinion et le langage des gens du roi ressemblaient tout-à-fait à ceux des protestants.

Conformément aux conclusions de l'avocat général, le Parlement, par un arrêt du 7 juin 1601, admit l'appel, déclara la confrérie des Pénitents Bleus de Bourges et ses assemblées illicites, défendit « aux sujets du roy tant de la ville de Bourges qu'autres du ressort de les continuer, à peine d'estre attaints et convaincus du crime de lèse-majesté (1) ».

L'arrêt nomme douze confrères seulement : le curé de Saint-Austrille, un chanoine, un autre ecclésiastique, un élu, un sergent, un archer, et six bourgeois ou artisans.

Les vieux ressentiments du parti réformé contre ces confréries ne s'éteignirent pas quand l'avènement de Henri IV au trône eut clos l'ère des luttes religieuses. On voit en effet l'assemblée des Huguenots du Languedoc et de la Haute-Guyenne, réunis à Castres au mois de février 1600, solliciter² du roi avec instance l'abolition de ces sociétés, et en particulier de celles qui s'étaient établies à Montpellier, Aigues-Mortes et autres villes dont les protestants avaient la garde. Les Réformés dénonçaient les réunions de Pénitents comme un foyer de séditions, de ligues, de complots, et prétendaient qu'elles ne devaient pas être moins suspectes au Gouvernement qu'elles l'étaient à eux-mêmes. Henri IV fit à cette requête une réponse pleine de modération et de sagesse : il déclara que ses commissaires recherchaient et corrigeraient les abus qui pouvaient exister dans ces confréries ; mais qu'il ne croyait pas devoir supprimer, par une mesure générale et sans enquête préalable, des associations créées dans un but religieux, vouées à des œuvres de piété et de charité³. Le roi prescrivit en effet aux intendants de surveiller ces confréries, et de n'en pas laisser établir de nouvelles sans sa permission. Une ordonnance du 17 mai 1610 confirma les ordres donnés à ce

(1) *Actions notables et plaidoyez* de messire Louis Servin. — Paris, Richer, 1639, T. I, p. 45 et suivantes.

(2) Cahier de doléances, remis au duc de Ventadour le 13 août 1600.

(3) De Vic et Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*, T. V, p. 407, 492, etc.

sujet, et deux actes postérieurs, la déclaration du 16 juin 1659 et l'édit de décembre 1666, rappelèrent qu'aucune association religieuse laïque ne pouvait s'établir dans le royaume sans l'approbation des évêques et l'assentiment de l'autorité civile. Ces mesures n'empêchèrent pas que plusieurs souverains se fissent admettre au nombre des membres de ces confréries : Louis XIII et Louis XIV appartenaient à la Congrégation des Pénitents Bleus de Toulouse, la plus puissante, la plus célèbre de toutes les sociétés du royaume, et à laquelle étaient unies par une affiliation spéciale un grand nombre de compagnies.

Le xvii^e siècle fut, pour les associations de Pénitents, une période de calme et de prospérité ; mais il n'avait pas encore pris fin que déjà se révélèrent, au sein de ces confréries, de graves symptômes de décadence. La piété diminuait ; les exercices se faisaient avec moins de régularité ; les articles les plus rigoureux des statuts étaient tombés en désuétude. Vers le milieu du siècle suivant, l'institution n'avait presque plus rien de l'esprit qui l'avait longtemps animée : de toutes les vertus et de toutes les œuvres dont l'exercice avait rendu ces confréries si populaires, il ne restait plus que des formes, des usages, des cérémonies, des fêtes surtout. La charité seule était encore vivante sur ces ruines ; mais elle avait presque partout changé d'objet, et, au lieu de se répandre au dehors, elle s'exerçait surtout à l'égard des confrères. A l'époque de la Révolution, le principe religieux de l'institution s'était affaibli à ce point que beaucoup de confrères ne remplassaient même pas le devoir de la communion pascalle (1).

Les confréries furent supprimées par un décret de l'Assemblée législative en date du 18 août 1792 (2). Défense fut faite aux membres de ces associations d'en porter le costume. Leurs biens furent déclarés propriétés nationales et mis sous le séquestre ; on vendit les immeubles ; quant au mobilier et aux ornements, les municipalités en dressèrent un inventaire, et les administra-

(1) Nous avons trouvé ce détail signalé dans les archives de plus de vingt confréries du Lyonnais, du Limousin, du Périgord et de la Marche.

(2) Titre 1^{er}, article 1^{er}. — « Les corporations connues en France sous le nom de congrégations séculières ecclésiastiques, etc., etc..., les familiarités, confréries, les pénitents de toute couleur, les pèlerins et toutes autres associations de piété ou de charité sont éteintes et supprimées à dater du jour de la publication du présent décret. »

tions départementales furent chargées de statuer sur leur mise en vente ou leur affectation à un service public, conformément aux propositions des districts (1).

On a cherché à classer les confréries de Pénitents en catégories distinctes, en *ordres*; on les a généralement groupées soit d'après la couleur de leur sac, soit d'après le patronage sous lequel elles s'étaient placées. Nous avons dit que ces distinctions étaient absolument artificielles. Toutes les compagnies habillées d'un sac de la même nuance n'avaient pas adopté le même titre, n'obéissaient pas à des statuts identiques, et ne se rattachaient nullement à la même observance : ainsi, tandis que les Pénitents Gris de Limoges relèvent de l'ordre de Saint-François, les Pénitents Gris d'Avignon appartiennent à celui de Saint-Dominique; ici les Blancs, comme à Paris et à Lyon, sont sous l'invocation de Notre-Dame; là, comme dans beaucoup de localités de la Marche, du Limousin et du Périgord, sous celle de saint Jean-Baptiste; à Montpellier, sous celle du Saint-Sacrement d'Avignon, sous celle des Cinq-Plaies-de-Notre-Seigneur. Dans certaines villes, ce sont les Pénitents Noirs qui assistent captifs et les condamnés à mort; ailleurs, ce sont les Blancs. Dans d'autres, cette mission est plus spécialement dévolue aux Bleus ou aux Rouges. — Toutefois les Pénitents Bleus de Saint-Jérôme ont formé un ordre spécial, comme nous l'avons dit plus haut. On trouve des Pénitents Bleus à Marseille en 1506 (2), à Avignon vers 1547, à Toulouse en 1575, à Cahors vers 1585, à Limoges en 1598, à Paris vers la même époque, à Carcassonne en 1615, en 1645 à Aix, en 1746 à Montpellier, etc. Les Pénitents Noirs, que plusieurs écrivains rattachent, ce qui est vrai seulement pour quelques sociétés, à l'ancienne confrérie de la Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste, érigée à Rome en 1488, s'étaient en général placés sous l'invocation de la Sainte-Croix; il en existe dès 1521 à Marseille, en 1563 à Aix, en 1576 à Toulouse, en 1589 à Lyon, en 1595 à Avignon, en 1598 à Limoges, en 1612 à Car-

(1) Décret du 18 août 1792, titre I^{er}, art. 9; titre II, art. 1^{er}; titre V, art. 16 et 17.

(2) Nous n'avons pu vérifier qu'une partie de ces dates : nous donnons les autres d'après l'ouvrage déjà cité de M. Delalain sur les Pénitents Blancs et les Pénitents Bleus de Montpellier, et les indications de plusieurs obligeants correspondants de Marseille, d'Aix et d'Avignon.

cassonne. Quant aux compagnies qui avaient adopté un costume d'une autre couleur, elles étaient placées sous le patronage d'une multitude de Saints et de Saintes, et suivaient des réglemens très-divers. Des Pénitents Gris (souvent sous l'invocation de Saint-François et de ses Stigmates) s'établissent en 1523 (réorganisation de la confrérie des Battus-de-la-Croix) à Avignon, en 1555 à Marseille, avant 1565 à Aigues-Mortes, en 1577 à Toulouse, avant 1600 à Paris, vers 1611 à Limoges ; les Pénitents Blancs, dès le *xiv^e* siècle à Martigues et à Marseille (?), en 1517 à Montpellier et à Aix (?), en 1527 à Avignon, en 1558 à Grenoble, en 1570 à Toulouse, en 1576 (réorganisation) à Lyon, en 1583 à Paris, en 1584 au Puy, en 1591 à Narbonne, en 1604 à Limoges, en 1605 à Carcassonne, en 1623 (1) à Aigues-Mortes, en 1703 à Gourdon. On ne connaît que cinq ou six compagnies de Feuille-Morte. Limoges seul eut des Pénitents Pourpres. Les Rouges, les Verts et les Violets, assez communs en Italie, comptèrent peu de compagnies en France, et n'en eurent guère que dans la Provence et sur le littoral de la Méditerranée. L'abbé Molinier, dont nous avons eu occasion de citer déjà le curieux ouvrage (2), explique le symbolisme des couleurs diverses adoptées par les membres de ces confréries pour leur costume : « Le noir, couleur de deuil et de larmes, exprime, dit-il, la sainte tristesse qui accompagne la pénitence ; le bleu, couleur du ciel, la consolation qu'elle engendre ; le blanc, couleur d'innocence, la pureté qu'elle acquiert ; le gris, couleur du travail, la mortification qui la suit ».

Le costume de toutes ces compagnies, à la couleur près, était identique : il se composait d'un sac étroit, avec une ceinture de cuir, un cordon ou une cordelette, et d'un capuchon cousu aux épaules, d'où descendait un voile couvrant le visage et percé de deux trous vis-à-vis des yeux. Dans beaucoup de confréries, les associés portaient, brodé sur l'épaule, un écusson qui représentait soit un *ecce homo* ou un *agnus Dei*, soit les attributs de la Passion, une colombe entourée de rayons, ou quelque autre symbole. Dans un petit nombre de villes, à Perpignan, et à Limoges notamment, le capuchon était remplacé par un

(1) C'est la date indiquée par l'*Histoire d'Aigues-Mortes* de M. E. di Pietro, déjà citée. D'autres auteurs donnent 1613.

(2) *Des confrairies Pénitentes, ou il est traité de leur institution, reigles et exercices.* — Tolose, 1625.

chapeau en forme de cornet renversé, dont la pointe élevée de deux ou trois pieds exhaussait la taille du Pénitent, et ajoutait à l'étrangeté de son aspect. Ailleurs cette coiffure était de plus modestes proportions. Ainsi les Pénitents Gris ou *Consorts* du tiers-ordre de Saint-François, établis à Paris, en avaient une haute d'un demi-pied (1), et semblable à celle des Sœurs de la Charité de Lyon; beaucoup de confréries du Périgord et du Languedoc portaient aussi le chapeau conique, haut « d'un pied ou environ ».

Nous verrons plus loin que la plupart des compagnies du Midi admirent des femmes; dans quelques-unes, les enfants étaient également reçus.

Quand les compagnies de Pénitents se réorganisèrent après la Révolution, — quelques-unes avaient repris sinon leurs exercices de piété, du moins leurs pratiques de charité et d'assistance fraternelle au lendemain même de la Terreur, — il fut interdit aux confrères de baisser le voile destiné à leur cacher la figure, et on ne toléra leurs processions qu'à la condition qu'ils marcheraient le visage découvert. Dans quelques villes néanmoins, la tradition peu à peu reprit le dessus, et l'on revit bientôt les Pénitents exactement accoutrés comme ils l'avaient été sous l'ancien régime.

Ces confréries se sont reformées dans une grande partie des villes où elles existaient avant la Révolution. A Avignon, à Limoges, à Montpellier, à Perpignan, à Aix, à Toulouse, à Gourdon, à Marseille, et dans nombre de petites localités, on les a vu reparaitre. Sur beaucoup de points, elles n'ont pu résister à l'envahissement des idées nouvelles et à la guerre acharnée qui est faite aux anciennes institutions. Ailleurs elles ont réussi à traverser toutes les phases difficiles, et, sans être dans un état très-prospère, elles se maintiennent, grâce au goût du peuple pour ces confréries et à la puissance de la tradition, encore plus que par l'effet de la piété. Sur un petit nombre de points seulement, grâce au zèle de quelques pasteurs dévoués, l'institution reste florissante; elle prend même un accroissement remarquable dans une certaine région du Midi. Le diocèse de Montpellier fournit un frappant exemple de ce singulier mouvement. En 1873, plus de cinq cents confrères sont accourus de toutes les

(1) Règles manuscrites citées par l'auteur du *Dictionnaire des ordres religieux*, compris à la collection Migne, T. I, col. 1097.

paroisses de l'Hérault pour se joindre aux Pénitents Blancs du chef-lieu et suivre la procession du Saint-Sacrement; le 17 août de la même année, on a vu quinze cents Pénitents prendre part à un pèlerinage à Notre-Dame-du-Grau d'Agde.

§ 4. — Pénitents d'Avignon. — Procession du 14 septembre 1226. — Les Battus-de-la-Croix. — Autres confréries d'Avignon. — Pénitentes. — Associations toulousaines. — La royale Compagnie des Pénitents Bleus de Saint-Jérôme. — Le président Duranti.

Parmi toutes les associations de Pénitents qui existaient en France au siècle dernier, la Compagnie des Pénitents Gris d'Avignon passait pour la plus ancienne : en effet, alors que les deux principales sociétés de Toulouse et de Lyon n'avaient été établies, celle-ci qu'en 1274, celle-là qu'en 1287, la Confrérie avignonnaise faisait remonter son origine à 1226. Son existence était donc antérieure de près de quarante ans à la fondation du Gonfalon lui-même. Aussi ses membres se flattaient-ils de ne connaître aucune compagnie séculière de leur ordre qui pût lui disputer le premier rang.

Cette société avait pris naissance à la suite d'une imposante manifestation des chefs de la Croisade organisée contre les hérétiques albigeois. Le 14 septembre 1226, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, on vit sortir d'Avignon, qui venait d'ouvrir ses portes aux Français après trois mois de siège, une procession nombreuse où figuraient le roi Louis VIII, le cardinal de Saint-Ange, légat du Pape, plus de soixante évêques et les principaux seigneurs de l'armée, suivis d'une brillante escorte de chevaliers et de soldats. L'objet de cette cérémonie était de faire une solennelle amende honorable au Saint-Sacrement, en expiation de tous les sacrilèges commis par les hérétiques sur l'Eucharistie. « Ce fut, dit l'auteur d'une curieuse notice sur *les Pénitents d'Avignon*, à laquelle nous empruntons ce récit, la première procession solennelle du Saint-Sacrement qui fut faite dans l'univers catholique (1). »

Le prince et les seigneurs de sa suite s'étaient montrés au milieu des fidèles et des soldats, tête nue, couverts d'un sac couleur de

(1) *Notice historique sur la confrérie et la procession jubilaire des Pénitents Gris d'Avignon*, par un Confrère. — Avignon, Aubanel, 1851.

terre, ceints d'une corde et un flambeau à la main. La chapelle de Sainte-Croix-hors-les-Murs, où la procession s'était arrêtée et où le Saint-Sacrement, exposé pendant toute la durée du séjour de Louis VIII, avait chaque jour reçu les hommages du pieux souverain, devint le but d'une sorte de pèlerinage. Les habitants de la ville, ceux-là mêmes, dit-on, qui s'étaient déclarés pour l'hérésie, s'y rendirent en foule vêtus d'un sac semblable à celui dont le roi s'était couvert. On y vit bientôt affluer, de toutes les parties de la province, les catholiques désireux de s'associer à l'acte réparatoire du 14 septembre. Sous l'impulsion de ce sentiment, il s'établit dans cette chapelle une confrérie de Pénitence, dont Louis VIII se déclara le protecteur, et dont le légat approuva les statuts, œuvre de Pierre de Corbie ⁽¹⁾.

Cette Société subsista longtemps sous le nom de *Confrérie de la Sainte-Croix* (2). Les associés furent plus tard désignés sous celui de *Ballus-de-la-Croix* ou *Disciplinés* : on les appela ainsi à cause de la flagellation à laquelle ils devaient se soumettre chaque vendredi, en récitant les psaumes de la Pénitence. Ils furent agrégés à l'ordre de Saint-Dominique, et devinrent une des associations les plus nombreuses et les plus florissantes du midi de la France.

Quand Clément V eût transporté le Saint-Siège à Avignon, la cour pontificale, retrouvant dans cette ville une confrérie analogue à celle du Gonfalon, ne dut lui ménager ni les libéralités ni les privilèges. Néanmoins cette compagnie, qui prit dans la suite, en 1523 seulement, la dénomination de Pénitents Gris, et celle des Pénitents Blancs érigée en 1527 sous l'invocation des Cinq-Plaies-de-Notre-Seigneur-Jésus-Christ et vraisemblablement fille de la société de la Sainte-Croix, n'atteignirent leur plus haut degré de prospérité qu'à la fin du xvr^e siècle. Celle des Pénitents Blancs comptait alors cinq cents membres ; son trésor était d'une grande richesse : il renfermait un crucifix haut de quatre palmes, en argent massif, et un reliquaire contenant

(1) Il est regrettable que le curieux poème sur la Croisade albigeoise, *la Cansos de la Crozada contr'els Ereyes d'Albeges*, publiée par M. Fauriel dans la collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France*, s'arrête à l'an 1219. Nous eussions été curieux de relever le passage du poète méridional relatif à la procession du 14 septembre 1226.

(2) D'après l'auteur de la notice que nous avons citée plus haut, elle aurait aussi porté le nom de *Confrérie des Disciples-de-Louis-VIII*.

une épine de la couronne de Jésus-Christ. Toutes les nobles familles du pays lui fournirent des recteurs. Ses registres présentent, à chaque page, d'illustres noms : « On dirait un armorial comtadin », a écrit un de nos amis dans un livre plein d'intérêt sur Avignon et ses environs (1). Ajoutons qu'elle compta parmi ses membres trois papes : Jules II, Clément XIII et Clément XIV.

Louis VIII n'est pas le seul de nos rois qui ait appartenu à ces confréries : Charles IX, dit-on, se fit agréger à celle des Pénitents Blancs. Son frère, Henri III, arrivant de Pologne, se rendit, en 1574, de Lyon à Avignon. Il suivit avec beaucoup d'intérêt les exercices dans la chapelle de cette compagnie, assista aux offices avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient, revêtu comme eux du sac de la pénitence, — on prétend même qu'il porta la croix dans une procession, — et voulut être reçu au nombre des associés. Plusieurs grands seigneurs l'imitèrent, notamment le duc d'Alençon et le roi de Navarre, qui, pour sauver sa vie, avait abjuré le protestantisme dans la nuit de la Saint-Barthélemy, mais qui passait pour un médiocre catholique : aussi Henri III plaisantait-il son beau-frère sur cette fantaisie, et disait-il à ce prince qu'il ne le trouvait guère propre à porter un tel habit (2). Celui qui devait être Henri le Grand n'était pas homme à s'étonner d'aussi peu, et il suivit, dit-on, de très-bonne grâce, la procession à côté du nouveau roi. Les Pénitents avaient fait hommage à celui-ci d'une petite discipline de fils d'argent ; il leur donna à son tour trois douzaines de gros flambeaux de cire avec les armes de France et de Pologne (3).

Le costume des confrères de la Croix d'Avignon consistait en un sac gris retenu à la ceinture par une cordelette. Ils avaient sur l'épaule un écusson en forme de croix, rappelant l'emblème de l'expédition dont les chefs avaient été ses premiers fondateurs. Les Pénitents Blancs portaient une robe d'étoffe blanche moins grossière. Au xvi^e siècle seulement, les confrères paraissent avoir commencé à se voiler la figure. Toutefois nous ne saurions rien affirmer sur ce point.

(1) Louis de Laincel, *Avignon, le Comtat et la Principauté d'Orange*. — Paris, Hachette, 1872.

(2) Lestoille, *Journal de Henri III*, année 1574.

(3) *Journal de Lestoille*. — *Journal de L. Machon*. — *Notice historique sur les Pénitents Gris d'Avignon*, déjà cité. — Joudou, *Essai sur l'Histoire de la ville d'Avignon*. — Avignon, Fischer, 1853.

Une association de Pénitents Noirs fut érigée à Avignon vers 1586 ; elle se rattachait à la confrérie des Pénitents de la Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste de Rome, fondée cent ans auparavant par des réfugiés florentins ¹⁾. Comme ces derniers, les confrères d'Avignon, qui étaient connus sous le nom de Pénitents de la Miséricorde, obtinrent du Saint-Siège le beau privilège de délivrer, le 29 août de chaque année, jour de leur fête patronale, un criminel condamné à mort. Cette royale prérogative concédée à l'association par Clément VIII. en 1605, fut confirmée l'année suivante par Paul V, et l'exercice en fut étendu en ce sens que les confréries purent l'exercer un jour quelconque de chaque année, à leur choix. On prétend que, en vertu de ce privilège, il leur arriva un jour, depuis la Révolution, de réclamer un sursis à une exécution, que ce sursis fut accordé et la grâce du condamné obtenue ²⁾.

Les Pénitents de la Miséricorde portaient, cousu sur leur sac noir, à la hauteur de l'épaule, un écusson représentant, en broderie, la tête de saint Jean-Baptiste dans un bassin. Ils s'occupaient d'œuvres charitables, dotaient chaque année dix jeunes filles pauvres, secouraient les prisonniers, assistaient et ensevelissaient les condamnés à mort. Ils soignèrent aussi les fous, dont l'hôpital fut construit à côté de leur chapelle ³⁾.

Avignon possédait quatre autres compagnies de Pénitents : des Rouges, des Blancs, des Violets et des Bleus. Ce fut à une procession de ces derniers que, s'il faut en croire le *Journal* de Lestoille, le cardinal Charles de Lorraine contracta la maladie à laquelle il devait succomber.

A certains jours, les confrères prenaient la discipline dans leur oratoire. On les vit aussi se frapper cruellement en public aux processions. Les statuts des Pénitents Blancs, par exemple, nous donnent à cet égard des indications établissant que cette flagellation n'était pas une comédie. On en jugera par cet extrait :

(1) Plusieurs auteurs signalent la fondation, en 1488, à Avignon, d'une compagnie de Pénitents Noirs de cet ordre. Il nous semble qu'il y a ici confusion, et qu'il faut rapporter à la société-mère de Rome ce qu'ils ont dit de la prétendue confrérie florentine d'Avignon.

(2) Louis de Laincel : *Avignon, le Comtat et la principauté d'Orange*, p. 311.

(3) *Ibidem*.

« Ceux, y est-il dit, qui se seront ainsi disciplinés et battus, se viendront faire accoutrer à l'infirmerie de la chapelle après que la procession sera achevée, à raison de quoi le recteur donnera ordre qu'il y ait des gens pour les accoutrer. Et si, par la ville, leur venait quelque défaillance, ne pouvant se soutenir tout le tour de la ville, leur sera permis de s'en venir faire accoutrer à la chapelle, sans aller en autre maison ni chapelle de compagnie étrangère; et, s'ils s'excusaient de trop grande maladie, leur sera donné suffisante compagnie pour les secourir (1) ».

Nous ne parlerons pas ici des statuts des compagnies d'Avignon : leur règle ne différerait pas sensiblement de celle à laquelle étaient soumises les associations lyonnaises et limousines, et nous en exposerons les points principaux en traitant de ces dernières.

Nous ferons seulement remarquer que, dans plusieurs des confréries d'Avignon, et dans celles de beaucoup d'autres villes du Midi, on admettait des femmes. La plupart des brefs donnés par les Souverains-Pontifes à ces associations les dénomment : *Confréries de fidèles de l'un et l'autre sexe* (2). — La reine Catherine de Médicis, désireuse de donner une marque de sa bienveillance à l'association d'origine florentine dont nous avons parlé plus haut, voulut, « comme bonne pénitente », dit ironiquement Lestoille, que son nom figurât sur les registres de la compagnie. Les femmes admises dans l'association ne portaient pas l'habit et ne prenaient aucune part aux exercices qui avaient lieu dans l'oratoire. Elles assistaient seulement aux processions, ayant pour tout signe distinctif, une cordelette ou un cordon de couleur à la ceinture. A Perpignan toutefois, elles avaient et ont encore le visage voilé.

Dans le Centre et dans l'Est, les femmes n'étaient pas, en général, agrégées aux confréries dont nous étudions ici l'organisation. Les statuts de plusieurs sociétés les excluaient même en termes formels. Remarquons néanmoins que, dans l'admission des femmes au nombre des associés, on retrouvait la tradition de l'Eglise primitive. N'avait-on pas vu, à Rome, de grandes dames revêtues du cilice, la tête couverte de cendre, se prosterner dans le vestibule des basiliques, au milieu de la foule des Pénitents ?

(1) Article 55 des statuts des Pénitents Blancs d'Avignon.

(2) *Christifidelium confraternitas utriusque sexus*.

Toulouse passe pour avoir eu des Pénitents dès 1287, c'est-à-dire treize ans après l'établissement de la confrérie fondée à Lyon avec le concours de saint Bonaventure, et soixante-un ans après l'érection de celle instituée à Avignon sous les auspices de Louis VIII. Il serait assez difficile, croyons-nous, de trouver des preuves à l'appui de cette indication. qu'on peut relever dans plusieurs ouvrages se rapportant à l'histoire de Toulouse. Après cette première confrérie dont l'origine est peu connue et dont on constate en 1570 l'existence sous le nom de Compagnie des Pénitents-Blancs, — elle aurait obtenu une bulle ou un bref du pape Nicolas IV, — la plus ancienne des compagnies toulousaines serait celle des Pénitents Bleus, qui devint la plus nombreuse et la plus célèbre de toutes les confréries du royaume. Cette association fut établie sous la protection spéciale de la sainte Vierge et le patronage nominal de saint Jérôme. Elle comptait parmi ses premiers membres Georges d'Armagnac, archevêque de Toulouse; Jean de la Barrière, fondateur de la congrégation des Feuillants; François, Henri et Scipion de Joyeuse; Thomas Bonzius, évêque de Béziers; Duranti, avocat général au Parlement, et d'autres hommes marquants du clergé, de la noblesse, de la magistrature et de la bourgeoisie. Le jésuite Auger, confesseur de Henri III, avait rédigé les statuts de l'association, qu'approuva le Saint-Siège. Notons que ce fut dans la chapelle du collège de Saint-Martial, fondé par un pape limousin en faveur des étudiants de sa province natale, que les Pénitents Bleus tinrent leur première assemblée, le jour de la Saint-Michel de 1275. En 1622, Louis XIII, se trouvant à Toulouse, alla entendre les vêpres dans l'oratoire de cette compagnie et assista à sa procession. Beaucoup de seigneurs de la suite du roi appartenaient à la compagnie, qui comptait parmi ses membres tout ce que la capitale du Languedoc avait de plus distingué. Louis XIII exprima le désir d'être admis au nombre des associés, et posa, le 22 mars, la première pierre de la nouvelle chapelle de la confrérie: l'édifice, qui fut achevé en 1625, coûta cent neuf mille livres. — Louis XIV, à son tour, se fit inscrire sur le registre des confrères. De là le titre de compagnie royale que portaient les Pénitents Bleus de Toulouse et qu'ils avaient le privilège de communiquer à toutes les confréries affiliées. En 1777, un des frères de Louis XVI, Monsieur, comte de Provence, se fit inscrire sur le registre des membres de l'association. A son passage dans la capitale du Languedoc, il visita la chapelle de la compagnie. L'archevêque lui présenta l'eau bénite, et à son entrée on chanta le *Domine salvum* en

musique (1). Six ans plus tard, le même prince accepta la charge ou plutôt le titre de prieur.

Les Pénitents Bleus se firent toujours remarquer par leur zèle pour la foi et leurs démonstrations d'attachement au chef de l'Etat. A partir de 1577, ils se rendirent processionnellement, chaque mois, à Saint-Sernin, pour implorer du ciel la cessation des sacrilèges commis par les calvinistes et l'extirpation de l'hérésie. Néanmoins ils n'épousèrent pas les passions furieuses de la Ligue, et, en 1589, ils firent chanter un service solennel pour le repos de l'âme de Henri III. Peu après, ils commencèrent des prières et des pèlerinages pour obtenir la conversion de son successeur ; quand arriva la nouvelle de ce grand événement, ils le célébrèrent par une procession solennelle connue sous le nom de procession du 25 mars, et qu'ils continuèrent, dans la suite, de faire chaque année à la même date. Lors de l'assassinat de Henri IV et de la mort de Louis XIII, à la naissance du duc de Bourgogne, pendant le siège de la Rochelle, au départ de Louis XIV pour la Hollande et dans plusieurs autres circonstances heureuses ou graves, on les vit renouveler ces manifestations et donner des témoignages éclatants de leur loyauté et de leur patriotisme.

Les membres de cette confrérie portaient un sac bleu « de toile d'Allemagne » avec « une petite image de saint Jérôme » sur l'épaule gauche et un chapelet blanc à la ceinture. On vit jusqu'à neuf cents Pénitents paraître en public avec ce costume, lors des grandes processions de 1622. Dès 1576, les confrères firent, nu-pieds et un flambeau allumé à la main, la visite des églises, le Jeudi-Saint, à la tombée de la nuit. Ils ajoutèrent plus tard à cette procession celle de la fête du Saint-Sacrement. Le premier vendredi de chaque mois ils se réunissaient, le matin à quatre heures en été, à six ou sept heures en hiver, pour réciter matines, entendre la messe et communier ; et l'après-midi, à trois heures, pour chanter vêpres, complies, et recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Tous les vendredis, pendant le carême, ils assistaient à une prédication spéciale. Ils jeûnaient souvent et s'obligeaient à réciter diverses prières.

(1) *Relation de tout ce qui s'est passé de remarquable dans la ville de Toulouse à l'arrivée de Monsieur, frère du roi, et à son départ, par un jeune citoyen.* — Toulouse, 1777, in-4°.

Les Pénitents Bleus de Toulouse étaient considérés comme la confrérie-mère de l'ordre de Saint-Jérôme : ils adressaient à toutes les compagnies de cet ordre des circulaires et des instructions, et comptaient, dans toutes les provinces méridionales du royaume, une immense clientèle, formée d'une multitude de confréries rattachées à eux par les liens de l'affiliation. — Ils avaient obtenu d'abondantes indulgences de Grégoire XIII, de Clément VIII, de Paul V et d'Urbain VIII (1). Le premier de ces papes avait confirmé leurs statuts, dont Paul V approuva plus tard la rédaction définitive en confirmant les privilèges accordés aux confrères par ses prédécesseurs (2).

Toulouse vit s'élever deux autres compagnies de Pénitents : celle des Noirs, créée en 1576, et celle des Gris, érigée l'année d'après.

Les premiers commencèrent leurs exercices dans la chapelle de Rieux, que les Cordeliers avaient mise à leur disposition ; quelques mois plus tard, ils s'installèrent dans un édifice, plus commode et mieux approprié à cette destination, qu'ils avaient fait construire. Leur compagnie était érigée sous le titre de *Confrérie de l'Exaltation-de-la-Sainte-Croix*. Nous n'examinerons pas ici les statuts de cette association, les Pénitents Noirs de Limoges, dont nous parlerons plus loin avec détail, leur ayant emprunté les dispositions essentielles de leur règlement. — Nous rappellerons seulement que, à la différence des Pénitents Bleus, qui témoignèrent toujours de leur respect au prince, la compagnie de l'Exaltation-de-la-Croix se fit remarquer par son zèle ardent pour la Ligue. Les Pénitents Noirs, à la nouvelle de l'assassinat des Guise, organisèrent d'imposantes manifestations. Un service funèbre fut chanté, le 17 février 1589, dans leur oratoire. Il y avait, disent les annalistes toulousains,

(1) On nous a assuré que les registres de cette compagnie, jadis déposés à la Bibliothèque de la ville de Toulouse, en ont disparu.

(2) Dans un volume plein d'intéressants détails, qui paraît au moment où s'imprime notre ouvrage, et dont le plan se rapproche du nôtre : *Les Pénitents : origines, histoire, statuts des Pénitents du midi de la France et plus particulièrement des Pénitents Bleus de Toulouse*, — M. l'abbé Massabie, curé de Figeac, consacre plusieurs chapitres aux Pénitents de Saint-Jérôme, et donne le texte des actes pontificaux se rapportant à cette compagnie. — Nous devons aussi des indications précieuses à M^{llo} Faure, de Toulouse.

plus de deux mille chandelles blanches à la chapelle ardente. Le duc de Guise et son frère le cardinal étaient représentés en plusieurs endroits ; on avait notamment exposé leurs images à la porte de l'église, et les Ligueurs montraient à la foule les deux princes « poignardez en plusieurs endroits sur leur visage et sur leur corps ¹ ».

Les Pénitents Gris, établis sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, eurent pour fondateurs vingt-quatre bourgeois de Toulouse qui se réunirent pour la première fois le 11 avril 1577, dans le cloître des Dominicains. L'église de Saint-Martin, qui leur fut assignée pour leurs exercices, devint bientôt trop étroite pour servir d'oratoire à la compagnie, de plus en plus nombreuse. Celle-ci fit construire une chapelle spéciale où elle s'installa en 1609, et où elle demeura jusqu'à la Révolution. Le pape Sixte-Quint avait approuvé les statuts des Pénitents Gris de Toulouse.

Outre la visite des *tombeaux*, le Jeudi-Saint, les quatre compagnies de Toulouse et la confrérie « royale et impériale » des Pèlerins, qui prétendait avoir été fondée par Charlemagne, faisaient ensemble une grande procession le jour de l'Annonciation. Elles en avaient — tout au moins celle des Bleus et celle des Blancs — une autre particulière le mardi-gras, pour demander pardon à Dieu des scandales qui se commettaient pendant le carnaval ⁽²⁾.

Ces confréries ont reparu à Toulouse après la Révolution ; mais là, comme dans presque toutes les villes où l'institution avait jadis fleuri, les événements de 1830 et de 1848 leur ont porté un coup mortel. Depuis longtemps les Pénitents de Toulouse ne se montrent plus en public. La plupart des compagnies ont un acte de décès officiel : l'une d'entre elles a même, paraît-il, disparu en faisant faillite, tout comme une société financière. C'est une fin d'un goût bien moderne pour une confrérie de cette nature.

L'avocat général Duranti, qui devait être élevé en 1588 à la première-présidence, fut un des partisans les plus zélés de l'ins-

(1) Du Mège, *Institutions religieuses et politiques de la ville de Toulouse*. — Toulouse, 1844, T. II, passim. — *Histoire véritable de ce qui s'est passé à Tholose en la mort du président Duranti*, réimprimée par Abadie. — Toulouse, 1861, etc.

(2) Du Mège, *Institutions, etc.*, T. I^{er}, p. 167, et passim.

titution des Pénitents. Il ne fut étranger à la création d'aucune des compagnies établies à Toulouse de son temps, et prêta à celles-ci, en diverses occasions, le précieux appui de ses conseils et de son influence. Malheureusement il ne put contenir la violence des passions que les guerres religieuses avaient déchaînées autour de lui. La Ligue s'implanta dans les villes du Languedoc où ne dominait pas le parti huguenot. Les membres de plusieurs des confréries que le premier-président avait plus que personne contribué à établir ne se montrèrent pas les moins ardents à entrer dans la lutte et à imiter le fanatisme des confrères du Saint-Sacrement, devenus les gardes-du-corps du belliqueux évêque de Comminges. Toulouse se trouva à la merci d'une partie de la populace, soulevée par deux prélats remuants et quelques bourgeois fanatiques. Duranti, tout fervent catholique qu'il fût, n'oublia pas les obligations que lui imposait sa charge. On sait quelle noble attitude il garda en face du danger, et comment il fut massacré par une foule affolée. On exposa son corps aux insultes de la multitude ; derrière le cadavre, on avait cloué en dérision un portrait de Henri III, arraché de son cadre : ce fut dans cette toile qu'on plia les restes de Duranti, quand les ligueurs eurent permis à sa famille de lui donner la sépulture : suaire d'honneur pour un magistrat mort victime de sa fidélité à son devoir et à son roi (1).

§ 5. — Confréries lyonnaises : la Royale Compagnie des Pénitents Blancs du Gonfalon ; Pénitents Noirs du Très-Saint-Crucifix ; Pénitents Noirs de la Miséricorde ; Pénitents de la Sainte-Croix ; Pénitents Pèlerins de Notre-Dame-de-Lorette.

Le nom de l'auteur des statuts de la société du Gonfalon se trouve mêlé à l'histoire de la fondation d'une des plus anciennes confréries de Pénitents qui aient été établies en France : celle des Pénitents Blancs de Lyon. Ce fut en effet sous les auspices de saint Bonaventure que, pendant la tenue du Concile convoqué dans cette ville par Grégoire X en 1274, il s'y forma une association analogue à celle instituée dix ans plus tôt à Rome. Les

(1) *Histoire véritable, etc.*, p. 91 et 112. — Du Mège, T. II, p. 350, ajoute que cette toile enveloppait encore les restes de Duranti lorsqu'ils furent exhumés pour être déposés dans une sépulture de famille.

confrères se réunissaient dans le cloître des Cordeliers, du côté du Rhône. Les traces de l'existence de cette pieuse société sont assez rares jusqu'au ^{xv}^e siècle, ses archives et papiers ayant été brûlés par les calvinistes en 1562. A cette époque, la confrérie n'existait plus de fait. Elle fut réorganisée, quatorze ans plus tard, sous les auspices du prévôt des marchands, des échevins et du conseil de ville, et prit alors le nom de compagnie des Pénitents Blancs. Le jésuite Auger, célèbre par ses prédications, et que nous avons vu donner un règlement à la compagnie des Pénitents Bleus de Toulouse, présida à cette reconstitution. Grégoire XIII approuva en 1578 les statuts de l'association lyonnaise, qui s'affilia au Gonfalon de Rome. En 1582, Henri III, à son passage à Lyon, témoigna le désir d'assister aux exercices de la compagnie, et se fit admettre au nombre de ses membres. On le vit suivre la procession, « en habit de pénitent, sans garde ni distinction des autres confrères ». Le roi fut très-satisfait et très-édifié de la tenue, de la piété des Pénitents de Lyon. Il fit présent à leur chapelle d'un calice de vermeil, et accorda à l'association le titre de *Royale Compagnie*. Quand il repartit, il demanda à l'un des membres qui avaient travaillé avec le plus de zèle à la réorganisation de la confrérie, Maurice du Peyrat, de l'accompagner à Paris, afin de l'aider à y établir une société analogue.

Nous avons dit plus haut que ce du Peyrat avait apporté à Lyon les ordres de la régente pour le massacre de la Saint-Barthélemy. Il suivit le roi non moins pour se soustraire aux vengeances qu'il avait lieu de redouter que pour pousser sa fortune. Il devint gentilhomme de la Chambre de Henri III, chevalier de son ordre, et fut vice-recteur de la congrégation des Pénitents de l'Annonciation.

En souvenir de l'honneur que leur avait fait le prince, les Pénitents Blancs suspendirent à la voûte de leur chapelle deux couronnes, allusion à la double royauté de Henri III : ce qui ne les empêcha pas d'adhérer pour la plupart à la Ligue, et de s'en montrer les zélés défenseurs.

À l'imitation du souverain, plusieurs grands seigneurs voulurent que leurs noms fussent inscrits sur les registres de la compagnie. Celle-ci se recruta, au surplus, durant plus de deux siècles, parmi les personnages les plus considérables de la ville et de la province. Les fonctions de recteur étaient le plus souvent remplies par un magistrat ou un fonctionnaire d'ordre élevé : en 1583, c'est à François de Mandelot, gouverneur de Lyon, qu'elles sont confiées ; en 1588, à Charles de Neufville, marquis de Villeroy ;

en 1593, au marquis de Saint-Sarlin, gouverneur du Dauphiné; en 1716, à un autre Neuville de Villeroy, archevêque de Lyon. En 1715, le maréchal de Villeroy, gouverneur de la ville et chef du Conseil, se fait recevoir membre de la confrérie.

Le costume des associés se composa, à partir du ^{xv}^e siècle, d'un sac de toile blanche avec une cagoule cachant la figure. Le sac était retenu à la ceinture par une cordelette ou une lanière de cuir, à laquelle pendait un chapelet.

S'il faut ajouter foi aux éloges qu'elle se décerne à elle-même, la compagnie des Pénitents Blancs de Lyon « servit de modèle et d'arbitre à toutes les autres fondées depuis dans les diverses provinces du royaume ». Il est certain que son règlement fut adopté, à peu de modifications près, par un assez grand nombre d'entre elles, et que beaucoup sollicitèrent leur agrégation à cette confrérie. Comme la plupart des associations de ce genre, elle voulut avoir sa chapelle particulière, qu'elle fit élever sur l'emplacement de l'ancienne église des Cordeliers, où était inhumé saint Bonaventure; l'archevêque posa la première pierre de ce nouvel oratoire le 29 décembre 1631.

Rien de plus magnifique et de plus riche que cette chapelle : elle eut pour architecte Ferdinand de la Monce, très-renommé à Lyon; les sculptures et dessins étaient de Simon et Lamoureux. D'excellentes peintures de Vignon, Blanchet, Mignard, La Fosse, Le Beau, Trémolière, Crétet, Sarrabat et Corneille en ornaient les murs. La perle de ce musée était un Christ de Rubens. « Cette petite église, dit Dulaure, est, aux yeux des amateurs des beaux-arts, la plus curieuse de Lyon (1). »

Les confrères devaient s'y réunir « chaque jour de dimanche et festes solennelles de Jésus-Christ et de Nostre-Dame », pour entendre la messe et chanter l'office de la Vierge, le matin à six heures en été, à sept en hiver. Le troisième dimanche de chaque mois et aux fêtes, ils s'y rendaient, à trois heures de l'après-midi, pour assister aux vêpres; à Noël et à Pâques seulement, ils étaient tenus d'entendre la messe à leur paroisse : ces jours-là on n'allait à la chapelle que l'après-midi. Tous les samedis, à trois heures, on chantait les complies et les litanies. Tous les vendredis du carême, à la même heure, les Pénitents récitaient en commun

(1) *Description des principaux lieux de France*, sixième partie, p. 327.

l'office de la Passion, écoutaient une exhortation sur un sujet emprunté aux grands événements qui marquèrent les derniers jours de l'Homme-Dieu, puis ils chantaient le *Miserere*. Ils assistaient à Ténèbres les mercredi, jeudi et samedi de la Semaine sainte; à l'office de la Passion et à la messe du Saint-Sacrement, le Jeudi-Saint; à l'office et à l'adoration de la Croix, le Vendredi. — En dehors des fréquentes processions qu'ils faisaient dans leur cloître, ils en avaient chaque année plusieurs à l'extérieur. La principale était celle du Jeudi-Saint, qui comportait notamment une station dans l'église des Cordeliers, en souvenir de l'hospitalité que, pendant trois siècles, ces religieux avaient accordée à la compagnie. Le 29 août, ils se rendaient à la chapelle de Saint-Roch-hors-les-Murs, et le 2 avril à l'Île-Barbe, pour accomplir deux vœux.

Les associés étaient tenus de communier le troisième dimanche de chaque mois et à toutes les grandes fêtes du Sauveur et de la Vierge. Le jour de l'Assomption et tous les troisièmes dimanches, le Saint-Sacrement était exposé dans leur chapelle, et les Pénitents se relevaient pour l'adoration, suivant un ordre réglé à l'avance. Outre ces obligations de piété, la pratique de certaines bonnes œuvres leur était plus particulièrement recommandée : ainsi ils devaient visiter les malades, donner des aumônes pour les prisonniers, rendre les derniers devoirs aux défunts, aux pauvres surtout, et prier pour eux.

Quand un membre de la compagnie mourait, les confrères assistaient à son enterrement et étaient tenus de prier tout spécialement pour le repos de son âme. Il y avait du reste, chaque année, un service solennel pour les associés défunts.

Le nombre des officiers ou dignitaires de la confrérie était assez considérable : la liste que nous en donnent les registres de l'association comprend un recteur, un vice-recteur, des conseillers en nombre indéterminé — outre six confrères spécialement élus, chaque année, pour remplir les fonctions de conseillers, et qui devaient avoir fait preuve de capacité et de zèle dans les emplois de sacristain et de maître des cérémonies, le Conseil se composait de tous les recteurs et vice-recteurs anciens ou en charge. — un grand-custode et maître du chœur (seule charge à vie, réservée à un ancien recteur), un directeur des bâtiments, un trésorier général, un trésorier-adjoint, un trésorier particulier, un trésorier particulier adjoint, des maîtres des cérémonies, des sacristains, des choristes, des infirmiers, un secrétaire, un procureur, un

portier. C'était l'élection qui, dans le principe, pourvoyait à tous ces offices, et les membres de la confrérie étaient, sans exception, appelés à y prendre part. Dans la suite, il n'y eut de scrutin que pour les principaux emplois.

Si un confrère allait en voyage, il se munissait de lettres de recommandation pour les compagnies affiliées.

Une des préoccupations principales des auteurs des statuts qui avaient remplacé l'ancien règlement donné par saint Bonaventure aux confrères était d'assurer l'égalité absolue des membres; il n'y avait d'autre supériorité dans la compagnie que celle qui résultait des charges, et les associés étaient obligés, pendant les exercices, à une entière obéissance envers les officiers. Toute parure, toute marque extérieure de nature à distinguer les confrères l'un de l'autre était prohibée. Aux offices comme aux processions, les Pénitents ne devaient avoir « ni manchettes, ni rubans, ni gants frangez, ou rosettes de souliers, ni aucune autre marque qui pût les faire connoître ⁽¹⁾ ».

On trouve la même recherche d'égalité dans les statuts d'une association à peu près semblable, érigée à une époque plus récente, celle des *Pénitents Noirs du Très-Saint-Crucifix*. — « Nul », y est-il dit, « ne portera botes, botines, gans ni aneau aux doigts, ny autre chose par laquelle il puisse estre recognu: les flambeaux des confrères seront de cire blanche, esgaux en poids, longueur et grosseur, lesquels ils ne feront porter en aucun lieu ni par leurs valets ou autres, pour ne pas donner sujet d'estre recognus. Leurs habits, ceintures, seront semblables, et auront des livrets pour lire de mesme couverture, etc. »

Les Pénitents Noirs de Lyon ne furent établis qu'en 1589. Leur institution est donc postérieure de quinze ans à celle des Pénitents Noirs de Toulouse, dont nous avons parlé plus haut, mais antérieure de quatre années environ à la fondation de la compagnie d'Annecy, érigée par les soins de saint François de Sales. La confrérie lyonnaise se proposait « d'apaiser le courroux du ciel par de bonnes œuvres ». Ce sont les termes de l'indult qui

(1) Sur les Pénitents Blancs de Lyon, consulter : *Statuts et réglemens que doivent observer les confrères de la royale et devote compagnie des Pénitents Blancs de Notre-Dame-du-Consalon de Lyon* ; Lyon 1730, — et les manuscrits de la Confrérie, à la bibliothèque de la ville de Lyon.

lui fut accordé par le cardinal Caietan, légat du Saint-Siège. Cette association s'installa dans la chapelle et recluserie de Saint-Marcel. Ses membres se réunissaient le premier dimanche de chaque mois et à divers anniversaires pour entendre la messe, réciter l'office et les vêpres, assister à des prédications, et communier ; ils devaient être revêtus de leurs sacs pendant tous les exercices, et ne s'approcher que pieds nus de la sainte Table. Ils s'assemblaient également tous les vendredis dans leur tribune : ce jour-là était consacré à des oraisons et à des exhortations édifiantes, puis on prenait la discipline ; mais il n'y avait dans ce dernier point rien qui fût obligatoire, et les statuts laissaient sagement l'exécution de cet article au jugement de chacun.

Les confrères devaient réciter chaque jour le *Vexilla Regis*, et y ajouter, le vendredi, le *Petit Office de la Croix*.

Les bonnes œuvres dont la pratique était recommandée aux Pénitents Noirs consistaient surtout en actes charitables : consoler les affligés, secourir les indigents, doter les filles pauvres, assister les malades, ensevelir les morts, « donner l'instruction et quelque mestier aux enfants, etc. ». Ce sont exactement les mêmes prescriptions que celles des réglemens adoptés par les associations italiennes.

Les Pénitents Noirs avaient deux processions particulières : l'une le Jeudi-Saint, après le soleil couché ; la seconde, le dimanche après l'octave de la Fête-Dieu. Les statuts contiennent les dispositions les plus explicites pour assurer le bon ordre au cours des exercices, surtout pendant la procession du Jeudi-Saint, qui était, on l'a vu, une des cérémonies caractéristiques des confréries de cet ordre. On jugera de la minutie de ces réglemens par le résumé que nous en avons fait, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Lyon (1) :

Le vice-recteur, portant un bâton processional et n'ayant pas de flambeau à la main, guide la compagnie. Puis viennent deux confrères « portant les lanternes ou fallots hauts, prenant et suivant chacun un côté de la rue », et « au milieu, un peu esloigné, celui qui porte le crucifix ». Suit le reste de la confrérie. Les Pénitents marchent deux à deux, distants l'un de l'autre de trois ou quatre pas « en mesme contenance, tenans les bras croisez, et de la main qui est en dedans de la rue le livret

(1) *L'ordre du service divin et le devoir des officiers et confrères*. 1615.

ouvert ; et de l'autre , du costé des maisons , le flambeau , non trop haut , ni trop penché ». Le censeur et le maître des cérémonies veillent au bon ordre. Le recteur , avec un bourdon , ferme la marche. Sauf excuse légitime , tout le monde est nu-pieds. L'attitude de tous doit respirer l'humilité ; le chant être « fort lent et posé , déclaratif d'une grande componction ». Si l'on rencontre les Pénitents Blancs , on doit leur céder le pas et cesser sur-le-champ la psalmodie.

Le nombre des officiers de la confrérie du Saint-Crucifix était un peu moins considérable que celui des dignitaires des Pénitents Blancs. En voici la nomenclature : recteur , vice-recteur , censeur , conseillers , secrétaire , trésorier , sacristain , maître des cérémonies , choristes , dizéniers , concierge. — Comme dans les statuts de l'association du Gonfalon , on relève dans ceux de cette compagnie un article ayant trait aux relations existant entre les sociétés de la même nature : « Aucun des confrères voulant aller en voyage , en admettant les officiers majeurs , ils luy feront expédier des lettres nécessaires pour estre admis en semblables confraternitez qui pourroient estre es lieux ou ils iroient ». Il y avait donc entre Pénitents une sorte de franc-maçonnerie , de compagnonnage qui étendait les avantages et les devoirs de l'association au-delà des limites de la confrérie locale (1).

Les deux confréries dont nous venons de parler ne sont pas les seules associations de Pénitents que possédât la ville de Lyon. En 1625 , un charitable bourgeois , César Lauro , d'origine milanaise , en fonda une troisième , celle dite de la Miséricorde , spécialement en vue de secourir les captifs , de procurer quelques adoucissements , quelques consolations aux condamnés à mort dans leurs derniers jours , et d'assurer à ces malheureux une sépulture décente. Lauro avait conçu son pieux dessein en voyant un jour des chiens s'arracher les restes d'un supplicié , dont le corps avait été , suivant l'usage , jeté aux Terreaux et à peine recouvert d'un

(1) Manuscrits de la compagnie et notamment *Indult de l'institution de la confraternité du Très-Saint-Crucifix , érigée en la chape'le de Saint-Marcel de Lyon en 1589* , à la Bibliothèque de Lyon ; — *Mémoire pour la compagnie des Pénitents du Très-Saint-Crucifix établis en la chapelle de Saint-Marcel , dans la ville de Lyon* , mss 1760 ; — *Ordre des offices et exercices spirituels qui se feront dans la chapelle des Pénitents du Très-Saint-Crucifix pendant la Semaine sainte de l'année 1788* , etc.

peu de terre. Il obtint des religieux Carmes, qui avaient près de là leur couvent, l'emplacement nécessaire à l'érection d'une chapelle. Cet édifice devait renfermer des caveaux destinés à l'inhumation des condamnés à mort et des membres de la confrérie. En 1636 seulement, celle-ci fut constituée d'une manière définitive ; elle s'aggrégea en 1645 aux confréries de Rome, et fut autorisée à recevoir des legs en faveur des prisonniers. Les associés visitaient les captifs, leur distribuaient des vivres, de l'argent, des vêtements, prenaient soin de leur famille, rendaient à la liberté les détenus pour dettes en soldant leurs créanciers, accompagnaient les criminels au supplice et assistaient à leur obsèques. Ils portaient le même costume que les Pénitents de la Miséricorde de Rome et d'Avignon : le sac noir orné d'un écusson avec la tête de saint Jean-Baptiste et ces mots : *Misericordiae Societas*. A leur ceinture, qui pouvait être de laine ou de soie noire, était passé un chapelet de la même couleur, terminé par une tête de mort en os. Leur chapelle renfermait plusieurs tableaux de prix ; le principal était une Vierge de Rubens.

Chassés de leur oratoire par la Révolution, les Pénitents de la Miséricorde tentèrent, dès l'an V, de réorganiser leur compagnie ; mais ils ne purent alors en obtenir l'autorisation (1).

Il faut noter, dans les statuts de la confrérie de la Miséricorde, l'interdiction formelle de recevoir des associés avant l'âge de vingt-cinq ans accomplis. Les autres compagnies lyonnaises se montraient moins rigoureuses, et leur facilité sur ce point se justifie du reste par la différence des œuvres que se proposaient les associations. La plupart d'entre elles admettaient les candidats à vingt ans. — Les *Pénitents de la Sainte-Croix, associés sur la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, recevaient même à dix-sept ans les fils de confrères. Cette quatrième compagnie s'était formée à la fin du xvi^e siècle et avait vécu assez longtemps sans statuts. Le nombre des membres s'étant accru dans une proportion considérable, les associés rédigèrent quelques articles ; mais ce règlement parut bientôt incomplet, et l'on sentit le besoin de lui donner l'autorité de l'approbation

(1) *Processionnaire à l'usage des Pénitents de la Miséricorde* ; Lyon, Valfray, 1749. — *Réglement de la confrérie de la Miséricorde, érigée à Lyon l'an 1636* ; Lyon, Valfray, 1749. — *La chapelle des Pénitents de la Miséricorde, depuis sa fondation jusqu'à sa démolition*, par Léon Boitel ; Lyon, Sauvignuet, 1837.

épiscopale. La confrérie s'adressa donc à l'archevêque de Lyon, qui commit l'abbé de Lacroix, vicaire général, pour présider à la rédaction de statuts définitifs. Ceux-ci furent dressés et approuvés en 1716 ; ils ont beaucoup d'analogie avec ceux de la compagnie du Très-Saint-Crucifix. Les confrères ne doivent pas pénétrer dans leur chapelle sans être revêtus de leur costume. La procession du Jeudi-Saint est encore ici minutieusement réglée. L'écusson de cette confrérie offrait la croix avec la lance et le roseau portant l'éponge. On y lisait ces deux mots : *Societas Passionis* (1).

Il y avait à Lyon une cinquième confrérie de Pénitents, celle des *Pénitents Pèlerins de Notre-Dame-de-Lorette* : elle était composée d'ecclésiastiques et de bourgeois : on n'y recevait que les hommes ayant fait « affectueusement » le voyage de Notre-Dame de Lorette en Italie. Cette association, dont l'établissement avait été autorisé par ordonnance épiscopale du 11 avril 1658, se réunissait dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette. Les membres portaient un voile sur la tête et un sac « ayant à l'imitation des archiconfréries de Rome et d'Ancône, la marque de la sainte maison sur l'épaule droite ». Autour de cette image se lisait le titre de la compagnie : *Societas alma domus Lauretana*. Les confrères transférèrent dans la suite leur oratoire près de Bellecour. Leurs statuts ne différaient pas de ceux des autres associations de Pénitents : comme eux, ils recommandaient l'exercice de la charité, l'aumône, l'assistance des malades, la visite des hôpitaux et des prisons (2).

On trouvera peut-être que nous nous sommes étendus trop longuement sur la fondation et les statuts des confréries de Pénitents de Lyon : mais ces détails nous ont paru indispensables pour l'intelligence de l'histoire générale des compagnies de cet ordre en France. Seules, en effet, les associations lyonnaises peuvent revendiquer l'existence entre elles et le Gonfalon, prototype des confréries de Pénitents, d'un lien remontant au xii^e siècle et d'une affinité de règle qui constitue pour ainsi dire

(1) *Statuts de la compagnie des Pénitents de la Croix, associés sur la mort et passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ.* — Lion (sic), Laurens, 1716.

(2) *Statuts et réglemens de la devote compagnie des Penitens Pelerins de Notre-Dame-de-Lorette établie à Lyon.* — Lyon, Vialon, 1684.

une communauté d'origine avec la grande association romaine. Il convient d'ajouter que les compagnies de Lyon sont moins connues que celles du Midi, et que, à ce titre, elles s'imposaient plus particulièrement à notre attention.

§ 6. — Pénitents de Marseille. — Compagnie du Saint-Esprit. — Association du Très-Saint-et-Très-Auguste-Nom-de-Jésus. — *Bourras, Gézélos et Baraires*. — Confrérie marseillaise d'enfants (1).

Parmi les villes de France où l'institution des Pénitents s'était le plus solidement implantée, et demeurait le plus en faveur vers le milieu du XVIII^e siècle, Marseille et Limoges tenaient le premier rang. Aucune cité du royaume ne comptait un aussi grand nombre de compagnies que la métropole maritime de la Provence : elle en eut, dit-on, jusqu'à quinze, et en posséda tout au moins quatorze simultanément, se recrutant dans toutes les classes de la société et donnant aux cérémonies religieuses la plus pittoresque physionomie. Limoges, avant 1789, n'en comptait que six (2) ; mais elles avaient une excellente organisation et étaient fort nombreuses.

Il serait assez difficile de faire l'histoire des associations marseillaises. On n'est du reste fixé ni sur l'origine ni sur la date de la fondation de plusieurs d'entre elles. Quelques auteurs font remonter aux premières années du XIV^e siècle l'établissement de la confrérie des Pénitents Blancs de Notre-Dame de *Bono Ajudo*, qui, en 1789, était la plus riche des compagnies marseillaises, et possédait près d'un million. Toutefois on ne trouve pas de trace bien certaine de son existence avant 1514, époque à laquelle les associés se réunissaient au couvent de la Trinité-Vieille, d'où ils

(1) Nous devons une partie, et la meilleure, des renseignements qui nous ont permis d'écrire ce chapitre et le suivant, à MM. Lieutaud, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Marseille ; Gout, conservateur de la Bibliothèque Méjanes à Aix, et à notre ami le marquis de Laincel, ancien bibliothécaire du palais de Compiègne. Qu'ils reçoivent ici nos remerciements pour leurs obligeantes communications !

(2) Nous ne faisons pas figurer dans le nombre des confréries de Pénitents de Limoges l'association des Jacquiers ou Pèlerins de Saint-Jacques, qui ne fut jamais, à proprement parler, une association de pénitence, et dont les membres ne paraissent avoir à aucune époque porté le nom de *Pénitents*.

prirent le nom de Pénitents de la Trinité. L'autorité ecclésiastique ne reconnaissait pas l'authenticité des traditions de la confrérie sur ce point, puisque, dans l'ordre de préséance établi entre les quatorze associations de la même nature existant à Marseille en 1759 (1), le quatrième rang seulement lui était assigné. C'était aux Pénitents de Sainte-Catherine, venus cent quatre-vingt-treize ans après ceux de Notre-Dame-de-Bonne-Aide, qu'on attribuait la première place dans les processions. Il convient cependant de noter que de Ruffi, dans son *Histoire de Marseille*, parle d'une confrérie de pénitence instituée avant 1370, et dont les exercices avaient lieu, à cette époque, dans une chapelle dédiée à saint Antoine (2).

Les Pénitents Blancs de Sainte-Catherine furent établis à Marseille le 1^{er} mars 1499. Cette compagnie était, à ce qu'on croit, fille de la grande association de l'Isle-en-Martignes, généralement reconnue comme la plus ancienne confrérie de Pénitents de la Provence, laquelle avait été fondée en 1306 et dont l'histoire mériterait d'être écrite (3).

Sept ans après l'érection des Pénitents de Sainte-Catherine, le 20 mai 1506, fut instituée la compagnie à laquelle était réservé le second rang dans les grandes cérémonies, celle des Pénitents Bleus ou *Pers* de Saint-Martin, qui paraît être la première association de Pénitents Bleus établie dans le royaume (4). Elle n'était du reste qu'un rameau de la grande confrérie de Sainte-Catherine; car elle eut pour fondateurs quinze Pénitents Blancs. Peut-être cette association, érigée d'abord à Notre-Dame-du-Roet, est-elle celle-là même qui desservit quelque temps l'hôpital de Saint-Jacques de Galice, et qu'on voit un peu plus tard se diviser et donner naissance, à son tour, à deux confréries, dont la plus importante est celle de Notre-Dame-de-Pitié ou de la Miséricorde.

(1) *Calendrier spirituel* de 1759.

(2) *Histoire de la ville de Marseille, recueillie de divers auteurs*, par Antoine de Ruffi, 2^e édition. — Marseille, Martel, 1696, deux in-fol., T. II, p. 86 et suivantes.

(3) A. Saurel, *Venise en Provence; Histoire de Martignes et de Port-de-Bouc*. — Marseille, Boy, 1862, p. 83 et *passim*. Martignes possédait d'autres compagnies : celle des Pénitents Bleus, à Notre-Dame-de-Pitié; celles des Blancs de l'Annonciade, et des Noirs du Saint-Nom-de-Jésus, à Jonquières.

(4) De Ruffi paraît les avoir confondus avec la compagnie des Pénitents de Notre-Dame-de-Pitié.

C'est encore à des membres de la confrérie de Sainte-Catherine qu'on doit l'établissement des Pénitents Blancs du Saint-Esprit. Ceux-ci commencèrent leurs exercices dans une salle de l'hôpital de ce nom et donnèrent des soins aux malades ; mais il ne faut pas les confondre avec les membres de l'ancienne confrérie laïque du Saint-Esprit, qui avait fondé l'hôpital au xii^e siècle, et qui, parallèlement à son œuvre charitable, poursuivait un but politique et social (1). Les Pénitents du Saint-Esprit, dont la création date de 1511, se firent dans la suite bâtir un oratoire particulier dans le cimetière des Accoules. Un usage assez bizarre se conserva longtemps dans cette compagnie : chaque année, le jour de la Pentecôte, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, on lâchait au milieu de la chapelle une colombe « enflammée » qui représentait le Saint-Esprit descendant sur les disciples (2). Ce singulier jeu avait ses dangers : on le vit en 1573 : la colombe, effarée par les lumières et le bruit des pièces d'artifice qui éclataient autour d'elle, mit le feu à l'autel, qui fut entièrement consumé. A la suite de l'accident, on renonça à cette symbolique représentation.

Nous avons signalé plus haut l'établissement ou la réorganisation, à la date de 1514, des Pénitents Blancs de Notre-Dame-de-Bonne-Aide. En 1521, les Pénitents Noirs de Saint-Jean-Baptiste, probablement d'importation romaine ou avignonnaise, demandèrent leur premier asile à l'église de l'Observance. En 1531, apparaît la confrérie des Pénitents Bleus dite des Grands-Carmes. D'après de Ruffi, l'année 1550 aurait vu naître deux nouvelles associations, l'une érigée au convent de la Trinité : celle des Pénitents Blancs de Saint-Lazare, qui donnaient un banquet à Noël et faisaient une distribution de fleurs au mois de mai ; — l'autre, dans la chapelle des Antonins : les Gris de Saint-Antoine, qui portaient le titre de Compagnie Royale, on ne saurait dire pour quelle raison. Toutefois on ne fait généralement remonter qu'à 1555 la fondation de la seconde de ces confréries.

(1) Mortreuil : *L'Hôpital Saint-Esprit à Marseille*, dans le *Répertoire des travaux de la Société de statistique des Bouches-du-Rhône*, T. XXVIII, p. 137 et suivantes.

(2) Cet usage n'était pas spécial à la confrérie dont nous nous occupons. On le trouve conservé au siècle dernier dans plusieurs églises de la Provence.

Les Pénitents Bleus de la Miséricorde, dits de la Trinité nouvelle, et qui ont pour souche la compagnie des *Pers* de Saint-Martin, apparaissent en 1566.

Toutes ces compagnies montrèrent pendant de longues années la plus édifiante ferveur ; nous avons parlé ailleurs du rôle qu'elles jouèrent dans la résistance du parti catholique aux progrès de la propagande des Réformés, et signalé les plaintes énergiques et répétées des calvinistes de Marseille contre les membres de ces associations. Les mesures prises à l'égard de celles-ci (1) à l'instigation de Coligny ou de la reine de Navarre ne subsistèrent que peu de temps, et ne firent qu'accroître l'acharnement des Pénitents contre leurs persécuteurs.

Une nouvelle confrérie, celle des *Pénitents disciplinés du Très-Saint-et-Très-Auguste-Nom-de-Jésus*, érigée en 1591 (2) dans la chapelle de la commanderie de Saint-Antoine, surpassa toutes ses devancières par ses austérités et son zèle pour la cause catholique. Il était permis à ses membres de porter des sandales ; mais ils devaient avoir les jambes nues sous leur robe. Le sac dont ils étaient vêtus avait au milieu du dos une large ouverture dissimulée par une pièce de toile — *la péceïto* — que le Pénitent pouvait aisément écarter pour s'administrer la discipline. Celle-ci était obligatoire : *sèche* ou *sanglante*, suivant le cas.

Aucune compagnie n'a joui à Marseille d'une plus grande popularité. Avant la Révolution, il existait entre les confrères et l'autorité municipale un échange séculaire de bons procédés. Les échevins assistaient à certaines solennités ou processions de la confrérie du *Très-Saint-Nom-de-Jésus*, et les confrères allaient, la veille du premier de l'an, faire la révérence aux

(1) Avant le commencement des guerres religieuses, on trouve la trace de mesures de rigueur adoptées par l'autorité à l'égard des confréries de Marseille. Aussi, en 1512, toutes leurs chapelles sont fermées. (Regis de la Colombière, *Fêtes patronales des corporations et associations qui existaient à Marseille avant 1789*. — Paris, Aubry, et Marseille, Boy, 1863, p. 49.) Il s'agit probablement de l'exécution de l'édit de 1539.

(2) Quelques ouvrages et notamment le manuscrit cité par plusieurs écrivains marseillais sous le titre de *Livre des Pénitents de Saint-Antoine*, ne font remonter qu'à 1593 l'érection de cette compagnie.

échevins, et leur présenter un gâteau désigné sous le nom de *brassadeau* (1).

On trouve dans les statuts de cette confrérie un des articles les plus précis et les plus curieux que nous ayons relevés dans les règlements des associations de pénitence, touchant l'obligation d'assistance mutuelle imposée à leurs membres :

« Si quelqu'un de cette compagnie se trouvoit réduit à une telle nécessité qu'il ne put pas travailler pour gagner sa vie, il seroit assisté de l'argent qu'on tireroit de la boîte destinée pour les povres ; s'il n'y en avoit pas assez pour suffire à son entretien, tous les Pénitents y contribueroient en particulier, selon leur pouvoir et leur dévotion. »

Nous avons déjà fait remarquer, à ce sujet, que les prescriptions analogues des règlements des compagnies de cette espèce n'avaient trait, en général, qu'au cas de maladie grave et accidentelle. L'article que nous venons de citer se rapporte plutôt à un état habituel d'infirmité, dont les statuts de peu de confréries de Pénitents se sont préoccupés. Il y a donc ici une extension inusitée donnée au devoir de l'assistance entre confrères, et il convenait de signaler cette disposition. Nous n'en trouverons d'analogues que dans les règlements de deux ou trois compagnies, notamment dans ceux des Pénitents Bleus de Saint-Léonard en Limousin.

Ce n'est pas au surplus le seul article des statuts de la confrérie du Très-Saint-et-Très-Auguste-Nom-de-Jésus qui mérite l'attention. Nous en avons déjà signalé un autre interdisant aux associés de « déclarer ceux qui sont de la compagnie ». C'était pousser un peu loin l'amour du mystère. Les règlements de la plupart des confréries de Pénitents se bornaient à prescrire le secret sur ce qui se passait ou se disait dans les réunions, et à défendre aux confrères de paraître en public le visage découvert. Des précautions prises par les statuts des Pénitents du Nom-de-Jésus faut-il tirer cette induction que, sous prétexte d'exercices religieux, les affiliés tramaient dans leurs assemblées ces « complots », ces « monopoles » que les Réformés dénonçaient avec tant de persévérance et de vivacité, et qu'en somme leur société n'était que la fille et l'émule de celle du même nom établie à

(1) R. de la Colombière, *Fêtes patronales*, p. 13.

Saint-Gervais de Paris par des Ligueurs fanatiques, sous la direction du fameux Lincestre (1)? L'affirmer serait peut-être aller trop loin; mais on peut l'inférer sans trop de témérité de ce qu'on sait sur la conduite et les sentiments du fondateur de cette compagnie, Antoine Mascaron, catholique zélé, l'un des Ligueurs les plus déterminés de la ville. Quand, grâce au capitaine Libertat, Marseille eut été remise, en 1596, au pouvoir de Henri IV, le roi laissa subsister la confrérie du *Très-Saint-et-Très-Auguste-Nom-de-Jésus*, mais à la condition expresse qu'elle expulserait de son sein Antoine Mascaron et son fils Pierre (2). L'un et l'autre reçurent l'ordre de quitter la ville.

Les confrères, qui étaient affiliés à l'association de la Miséricorde de Rome, portaient à la ceinture une corde à laquelle pendaient d'un côté un chapelet, de l'autre une discipline. Ils assistaient et ensevelissaient les condamnés à mort, et, dans la suite, ils remplirent la même mission auprès des forçats. En 1597, ils s'établirent dans une chapelle particulière qui a donné à la rue où elle fut construite son nom actuel de rue du *Bon-Jésus* (3). C'était sous la dénomination de Pénitents du *Bon-Jésus* que le peuple désignait les membres de la compagnie, et ceux-ci prirent officiellement ce titre, qu'ils portent encore, après la fondation d'une œuvre placée sous cette invocation, à laquelle ils coopérèrent avec beaucoup de zèle, et qui avait pour objet de secourir les enfants et en particulier ceux des marins. Le nombre des associés de cette confrérie était limité : il ne pouvait excéder celui des disciples : soixante-douze.

On voit de même les statuts des Pénitents de Sainte-Croix, qui s'étaient établis entre 1600 et 1607 dans la chapelle des Antonins, et qui portaient un sac de couleur tannée, fixer le nombre des confrères à quatre-vingt-seize, « en mémoire des années réunies de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge ». — La

(1) Les membres de cette dernière confrérie juraient de ne jamais consentir à paix ou à trêve avec Henri de Navarre et ses partisans. — *Articles accordés et jurés entre les confrères du Saint-Nom-de-Jésus*; Paris, Bichon, 1590. — Henri Martin, *Histoire de France*, T. X, p. 209. — Du-laure, *Histoire de Paris*, etc.

(2) A. Jullien, *Chronique historique de l'Archiconfrérie des Pénitents disciplinés sous le titre du Saint-Nom-de-Jésus de la ville de Marseille*. — Marseille, 1865, p. 55.

(3) A. Fabre, *Les Rues de Marseille*, T. I, p. 206 et suivantes.

compagnie des Carmélins ou Pénitents Gris de Notre-Dame-des-Carmes, fondée en 1621, dont les membres se réunissaient le Jeudi-Saint pour faire ensemble la cène, revêtus de leur sac, se composait de cent vingt associés ; celle des Pénitents Gris de la Charité, sous la protection de saint Maur, de trente-trois seulement : cette dernière, érigée en 1662, se proposait surtout pour objet de donner la sépulture aux indigents, d'accompagner leurs corps au cimetière, et de prier pour eux.

La dernière venue des compagnies marseillaises, celle des Pénitents Gris de Saint-Henry, ne fut créée qu'en 1717 (1).

Le costume de toutes ces associations était semblable à celui adopté par les compagnies des autres villes du Midi. Les confrères ne devaient se montrer que revêtus de leur sac, grantés, les manches rabattues et le visage couvert par la bavière du capuchon, qui était généralement assez long et pointu comme celui des capucins. Seuls, les Pénitents du *Bon-Jésus* portaient un capuchon arrondi, court, et qui modelait à peu près la forme de la tête (2) : de là, dit-on, le surnom de *Bourras* (de *Boul-ras*) qui leur fut donné et sous lequel on désigne communément les membres des confréries du même ordre dans plusieurs villes de la Provence (3). Beaucoup de personnes attribuent à cette dénomination une autre étymologie plus simple peut-être, et la font dériver de l'étoffe grise grossière qui forme le sac du Pénitent.

A Marseille et à Aix, le peuple appelle *Gazétos* les membres de certaines confréries de Pénitents, et ces confréries elles-mêmes. On n'a pu nous fournir aucune explication satisfaisante de cette dénomination. Chaque compagnie marseillaise avait, du reste, son sobriquet particulier. Le plus connu était celui de *Baraires* donné aux Pénitents Gris de Saint-Antoine. Il leur venait d'une statue de saint Antoine qui surmontait la fontaine adossée à leur chapelle : on avait eu l'idée saugrenue de faire jaillir l'eau de la bouche du saint.

(1) De Ruffi en mentionne une autre, celle de la Transfiguration, qui doit faire double emploi avec une des confréries qu'on vient d'énumérer.

(2) Le costume des Bourras est reproduit par la gravure placée en tête de la *Chronique historique de l'archiconfrérie des Pénitents disciplinés*, citée plus haut.

(3) Cette étymologie, qui est donnée par Régis de la Colombière, dans son livre sur les *Fêtes patronales* (p. 11), déjà cité, nous est confirmée par M. le Conservateur de la Bibliothèque de Marseille,

Dans la plupart des villes où il existait plusieurs associations de Pénitents, l'autorité ecclésiastique, ou même les conseils des compagnies, qui s'assemblaient parfois pour délibérer sur des questions d'intérêt commun, interdirent aux officiers de chaque confrérie de recevoir au nombre des membres toute personne appartenant ou ayant appartenu à une autre association de même nature. De semblables admissions offraient en effet des inconvénients de plusieurs sortes. A Marseille néanmoins, conformément au principe admis, en matière de vœux monastiques, par l'Eglise, qui ne s'opposait pas aux translations *ad arctiorem*, il était permis aux Pénitents Blancs de passer dans les compagnies de Pénitents Bleus ou Gris, dont la règle était plus sévère.

Une compagnie de Pénitents Blancs, sous le titre de Notre-Dame-de-l'Annonciation, fut établie à Marseille en 1592 : elle procédait très-probablement de la congrégation du même nom fondée à Paris neuf ans auparavant par le roi Henri III; mais ses statuts offraient cette particularité, qu'ils n'autorisaient l'admission d'aucun confrère âgé de plus de vingt ans, et qu'on y était reçu à partir de dix ans (1). C'est le seul exemple que nous connaissions d'une confrérie de pénitence entièrement composée d'enfants et d'adolescents.

Les écrivains qui se sont occupés de l'organisation des confréries en général, et de celles des Pénitents en particulier, ne sont pas d'accord sur la convenance et l'opportunité de l'admission des enfants. Les statuts d'un certain nombre de compagnies prohibaient d'une façon absolue la réception de toute personne âgée de moins de vingt ou même de vingt-cinq ans : ailleurs cette limite était abaissée jusqu'à quinze ans. Dans beaucoup de villes on recevait des enfants de tout âge ; mais, s'ils figuraient avec le costume dans les processions, ils n'assistaient jamais aux exercices qui avaient lieu dans la tribune, non plus qu'aux assemblées générales. A Limoges, à Montpellier et ailleurs, on les inscrivait sur les registres de la confrérie le jour même de leur naissance ; ajoutons que cette faveur était uniquement accordée aux fils des confrères, et que l'usage seul autorisait ces admissions ; la plupart des réglemens ne renfermaient à cet égard ni permission ni défense.

(1) De Ruff, *Histoire de la ville de Marseille*, déjà citée.

La plupart des confréries de Marseille se réorganisèrent après la Révolution ; sous l'Empire, elles furent l'objet, dans cette ville comme ailleurs, d'une surveillance défiante et taquine. Au mois de novembre 1809, le préfet Thibaudeau, en exécution d'une circulaire du Ministère de la Police générale dont l'application paraît avoir été adoucie dans d'autres villes, supprima ces compagnies. Elles se reformèrent peu après, et sept subsistent encore : les Pénitents Blancs de Saint-Lazare et de Sainte-Catherine réunis, les Bleus de Notre-Dame-de-Pitié, les Blancs du Saint-Esprit, les Blancs de la Sainte-Trinité, les Noirs de la Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste, les Carmélins et les Pénitents du Bon-Jésus.

Les membres des compagnies marseillaises firent en corps, à diverses époques, des pèlerinages aux sanctuaires les plus renommés de la Provence, à la Sainte-Baume, à Saint-Maximin, à Apt, à Lérins, etc. Ils fondèrent dans la région du sud-est un assez grand nombre de confréries qui restèrent unies aux sociétés-mères par les liens de l'affiliation et de l'association des prières.

Les confréries de Sainte-Catherine et du Très-Saint-Nom-de-Jésus furent celles qui comptèrent la plus nombreuse clientèle de compagnies affiliées. La seconde prit même le nom d'archiconfrérie.

Chacune des associations de Pénitents de Marseille avait ses armoiries particulières ; on les trouve dessinées dans l'ouvrage de R. de la Colombière, sur les fêtes patronales des corporations et confréries marseillaises avant 1789.

§ 7. — Les Pénitents d'Aix et la revanche de la *Journée des Epinards*. — Compagnies de Montpellier. — Les Pénitents du Midi et les Charités normandes. — Pénitents du Puy-en-Velay ; processions du Puy et de Perpignan.

La confrérie des Pénitents Blancs d'Aix en Provence fut-elle, comme l'assurent quelques auteurs, un rejeton de la grande association marseillaise de Sainte-Catherine, fille elle-même de celle de Martigues ? Cela semble assez probable. Cette confrérie, la plus ancienne de celles de cette espèce établies dans l'antique capitale de la Provence, était communément désignée sous le nom de compagnie des Pénitents de l'Observance. Elle atteignit un très-haut degré de prospérité, et eut à sa tête des gouverneurs de la province, des premiers-pré-idents au Parlement et des représentants des plus illustres familles du pays. Elle ne le cède sous ce

rapport à aucune autre, pas même à celle des Pénitents Blancs d'Avignon. — La principale œuvre de charité que se proposaient ses membres était de rendre les derniers devoirs aux indigents, de prier et de faire prier pour eux.

Il se produisit, vers 1563, une scission dans cette société ; les dissidents prirent d'abord la robe noire, puis ils revinrent à leur ancien costume, sans cesser toutefois de former une confrérie distincte. Installés primitivement dans l'église des Carmes, ils firent construire, quand ils purent disposer de ressources suffisantes, un oratoire spécial, où il se réorganisèrent après la Révolution. Cette compagnie, qui s'était éteinte, vient de se reconstituer (1).

C'est à l'année 1517 que remonte l'érection de la confrérie des Pénitents Noirs d'Aix. Celle-ci se fit remarquer par l'ardeur qu'elle déploya au cours des luttes religieuses : les annales de la province ont même conservé le souvenir du principal de ses exploits : ce fut à elle que les catholiques de la ville, opprimés par les protestants, dûrent leur délivrance.

On trouve dans plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire d'Aix le récit des scènes qui marquèrent dans cette ville le 25 avril 1560, journée qui a conservé, dans la tradition locale, le nom de *Journée des Épinards*. — C'était une dévotion ancienne et fort commune dans le peuple d'aller ce jour-là en pèlerinage, pieds nus, à la chapelle de Saint-Marc-hors-les-Murs. Les Huguenots, maîtres de la ville, voulurent empêcher ces pieuses manifestations de se produire ; pour y parvenir, ils s'avisèrent de semer d'une grande quantité de graines d'épinards le chemin qui menait au sanctuaire. Les pèlerins, qui étaient, selon l'usage, partis de grand matin, dûrent bientôt renoncer à leur projet, et rentrèrent chez eux, les pieds meurtris, au milieu des huées de leurs ennemis. Les artisans et les cultivateurs, qui avaient été plus particulièrement les victimes de cette mauvaise plaisanterie, jurèrent de se venger. A cet effet, ils tinrent plusieurs réunions secrètes, s'abouchèrent avec des capitaines catholiques qui tenaient la campagne aux environs, et tout fut préparé pour chasser les Huguenots. Les officiers des Pénitents Noirs, dont la confrérie

(1) Renseignements fournis par M. le Conservateur de la Bibliothèque Méjanes.

comptait dans ses rangs un assez grand nombre de manouvriers, se chargèrent de donner le signal du mouvement et de soutenir le premier choc.

Le recteur de cette compagnie manifesta l'intention de faire paver la chapelle et y rassembla une grande quantité de pierres; puis il annonça que les confrères se rendraient en pèlerinage à Notre-Dame-de-Grasse, à l'occasion des fêtes de Pâques. Chaque associé fut invité à se munir d'une besace pour y renfermer ses provisions.

Au jour fixé, les Pénitents se réunissent dans leur chapelle. Le recteur les harangue, leur rappelle les vexations et les outrages dont les catholiques sont continuellement l'objet de la part des Réformés; il les excite à combattre et à mourir s'il le faut pour le triomphe de la cause catholique. On s'encourage, on s'exalte; chacun remplit sa besace de pierres, et les confrères sortent de leur chapelle pour courir sus aux protestants. En tête, un Pénitent porte la croix processionnelle; autour d'elle marchent les officiers, leur bourdon à la main. La troupe, ainsi formée, se jette sur le corps de garde huguenot établi à la porte des Cordeliers et s'en empare; puis elle fond sur un autre, l'enlève également; le peuple vient à son aide; on ouvre les portes aux partisans catholiques qui ont été prévenus, et les protestants sont chassés (1).

La confrérie prit part, dans la suite, aux luttes de la Ligue et au siège d'Aix; mais la revanche de la Journée des Épinards resta le plus célèbre et le plus populaire de ses hauts faits.

Cette compagnie disparut avant la Révolution. Elle fut obligée de se dissoudre en 1771, et de vendre, pour payer ses dettes, sa chapelle et son trésor.

Nous ignorons si ce fut aux Pénitents Noirs dont nous venons de parler ou à la compagnie formée après le démembrement de la confrérie de l'Observance, que se fit agréger, dans d'assez singulières circonstances, le Grand-Prieur, duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II, gouverneur de la Provence. Ce personnage, qui avait pour les arts un goût plus vif qu'éclairé, remplissait, à l'instar de plusieurs de ses prédécesseurs dans le gouvernement

(1) Pitton, *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence*. — Aix, Charles David, 1666, in-fol., p. 286 et suivantes.

de la province, la charge de recteur des Pénitents Blancs. Il se mit en tête d'obtenir de la confrérie la cession d'un morceau de sculpture qui ornait la chapelle. Les officiers s'étant refusés à se prêter à cette fantaisie, il abandonna leur compagnie et se fit admettre, en dépit des statuts, dans celle des Pénitents Noirs, qui, pour lui être agréables, changèrent la couleur de leur costume et adoptèrent le sac blanc (1).

Il y avait à Aix deux autres confréries de Pénitents : celle des Bleus, dits de Saint-Joachim, fondée en 1645 par Mathieu Arnaud, prêtre de l'Oratoire, et confirmée par lettres-patentes de 1653, s'était donné la mission de recueillir et d'inhumer les restes des suppliciés. Elle subsiste encore, et se réunit dans son ancienne chapelle, rues de l'Ecole et du Bon-Pasteur. Les Pénitents Gris, que le peuple désigne, comme à Marseille ceux du Bon-Jésus, sous le nom de Bourras, durent leur établissement à un archevêque d'Aix, le cardinal de Grimaldi. Les premières réunions de cette confrérie remontent à l'an 1677 ; les associés portaient eux-mêmes le corps des indigents au cimetière, et faisaient dire à leurs frais des messes pour le repos de l'âme de ceux qu'ils avaient ensevelis.

La plus ancienne des associations de Pénitents établies à Montpellier eut pour fondateurs quarante membres du tiers-ordre de Saint-François, jadis puissant, désorganisé au xv^e siècle : ces pieux citoyens se réunirent en 1517 pour former une confrérie spéciale sous la dénomination de « Frères-Pénitents-Blancs-du-Benoist-Saint-Esprit ». La compagnie prospéra, et compta, aux xvi^e et xvii^e siècles, plus de cinq cents membres. Elle admettait des associés de l'un et de l'autre sexe.

Parmi les œuvres de piété et de charité auxquelles se vouèrent les Pénitents du Saint-Esprit, il faut mentionner l'assistance des condamnés à mort : cette pénible tâche ne figurait pas à l'origine parmi les obligations imposées aux confrères ; ils sollicitèrent la faveur de la remplir, et s'en acquittèrent avec un remarquable dévouement. Une seule fois ils perdirent de vue le rôle qui leur était départi, et essayèrent d'arracher un coupable à la justice. C'était en 1762. L'aide-major de la place, à la tête de la maréchaussée, réussit à contenir les mutins jusqu'à l'arrivée d'un

(1) Ludovic Legré, *la Ligue en Provence*. — Paris, Hachette, 1867, p. 6.

renfort, et fit échouer la tentative (1). On voulut bien oublier ce fâcheux incident, et, en 1804, lorsque la compagnie se fut reconstituée, le procureur général près la Cour d'appel lui écrivit officiellement pour l'inviter à reprendre la mission d'humanité et de charité qu'elle avait longtemps remplie à la grande édification du public.

L'assistance des confrères malades était un des principaux articles du règlement, et nulle part on n'avait pris des mesures plus sages pour l'assurer. Un des officiers de la compagnie, qui avait le titre de visiteur, était spécialement chargé de s'occuper de ce soin et de veiller à ce que tous les associés s'acquittassent du même devoir.

Outre la procession du Jeudi-Saint, cette confrérie en faisait une autre, qui n'était pas, comme celle-là, commune à toutes les associations de Pénitents, mais que nous avons déjà vue en usage à Toulouse : nous voulons parler de la cérémonie expiatoire du mardi gras, qui offrait un saisissant contraste avec les bruyantes réjouissances et les désordres du carnaval.

Les Pénitents de Montpellier eurent beaucoup à souffrir sous la domination tyrannique des Réformés. Ils s'étaient vus forcés d'interrompre leurs assemblées : ils voulurent les reprendre en 1568, après que les troupes royales eurent rétabli le libre exercice du culte catholique dans la ville, où les Huguenots n'avaient pas laissé debout une seule église. A peine la compagnie s'était-elle réorganisée que, sur les vives réclamations des Réformés, les commissaires envoyés par le roi dans la province, après l'édit de pacification publié en 1571, défendirent aux confrères de se réunir (2). Quand Henri IV eut rétabli la paix, l'association put se reconstituer et fit approuver ses statuts par l'autorité diocésaine ; elle recommença ses exercices dans une chambre voûtée appelée *la Grolle*, dépendant du couvent des Frères Prêcheurs ; mais les protestants n'avaient pas pardonné aux membres de cette confrérie leur zèle ardent pour l'orthodoxie : ils accusèrent de nouveau les Pénitents de conspirer contre le repos public, et

(1) Delalain, *Les Pénitents de la ville de Montpellier*, déjà cité. — Nous mentionnerons plus loin un fait analogue qui s'était passé vingt années auparavant à Limoges.

(2) D'Aigrefeuille, *Histoire de la ville de Montpellier*. — Montpellier, Jean Martel, 1737-1739.

réussirent encore une fois à faire interdire leurs assemblées. Néanmoins on permit peu après à la compagnie de reprendre ses exercices, à la condition que ses membres ne se montreraient pas en public avec leur costume.

Ces incessantes tracasseries n'arrêtèrent pas le développement de la confrérie, qui acheta les ruines de l'ancienne église Sainte-Croix, détruite par les protestants : elle la fit réédifier et venait de s'y installer, lorsque la lutte recommença entre les catholiques et les calvinistes. Ces derniers en arrivèrent à créer dans le Bas-Languedoc un véritable gouvernement, qui brava ouvertement l'autorité royale et rouvrit l'ère des persécutions religieuses. A Montpellier, la messe fut interdite et les chefs de la Ligue protestante ordonnèrent que « les Papistes seraient retenus prisonniers dans la ville avec leurs biens, pour y recevoir le même traitement que ceux de la Religion dans les villes papistiques ». C'était l'application de la vieille théorie des otages. On vit recommencer la guerre aux édifices du culte, et l'église Sainte-Croix, comme les autres, fut de nouveau abattue. Le joug des Réformés devint de plus en plus insupportable. Il fallait en finir. Louis XIII alla en personne mettre le siège devant Montpellier, qui capitula le 19 octobre 1622.

Les Pénitents avaient dû interrompre leurs exercices : mais l'association subsistait toujours. Après l'entrée du roi à Montpellier, elle obtint la permission de se réunir dans une salle du palais de la Cour des Aides, et, en 1623, elle reprit enfin ses anciennes cérémonies et ses processions. On la voit, dans la suite, s'établir à l'église Sainte-Foy, où elle avait déjà son oratoire avant 1568, et qu'elle fit réédifier. Son histoire, depuis cette époque, n'offre que des incidents d'un intérêt tout privé : le principal est un procès soutenu par la compagnie contre les Oratoriens, qu'appuyait l'évêque : elle eut gain de cause.

Les Pénitents Blancs du Saint-Esprit, à qui Clément XI avait accordé un bref d'approbation et d'indulgences, possédaient avant la Révolution une fort belle argenterie. Ils la devaient aux libéralités dont ils furent souvent l'objet de la part de prélats et de grands personnages de la province, et aussi à la générosité des confrères, jaloux de relever l'éclat de leurs cérémonies. Leurs registres n'offrent pas moins de noms illustres que ceux des compagnies de Lyon, d'Avignon et d'Aix. La Cour des Aides avait sollicité, en 1623, l'inscription de ses membres sur la liste des associés. Les « seigneurs présents et futurs des Etats généraux du Languedoc » furent également admis en 1758 sur leur demande.

Cette même année, au mois de juillet, des lettres-patentes royales confirmèrent les statuts et privilèges de la compagnie. — Celle-ci avait un écusson représentant l'Esprit-Saint entouré de rayons et de nuées. A droite et à gauche, un Pénitent agenouillé, capuchon baissé, pieds nus, balançant un encensoir. Devise : *Spiritus Sanctus ubi vult spirat*.

Quand la Révolution eut supprimé les confréries, un certain nombre de zélés Pénitents continuèrent, dit-on, à se réunir en secret dans une maison située derrière le Jardin des Plantes, à Montpellier. Aussitôt que les églises se furent rouvertes, l'association se reconstitua. Nous avons dit à quelle merveilleuse renaissance de l'institution des Pénitents assiste de nos jours le diocèse de Montpellier. L'honneur de ce mouvement, secondé avec beaucoup de tact et d'entrain à la fois par M^{re} de Cabrières, revient à quelques hommes de bien profondément dévoués aux véritables intérêts des classes ouvrières, persuadés que la religion seule peut rendre à l'association son ancienne efficacité et faciliter la solution du plus difficile des problèmes : la *question sociale*.

M. Delalain, dans son intéressant volume sur les Pénitents de Montpellier, évalue à plus de seize cents 1 le nombre d'associés des deux sexes de cette compagnie, véritable archiconfrérie, qui compte aujourd'hui soixante-dix sociétés environ de l'Hérault, de l'Aude, du Gard, du Tarn, du Lot-et-Garonne unies à elle par l'affiliation 2.

Les Pénitents Blancs n'étaient pas la seule compagnie de pénitence qui existât à Montpellier. Une autre société analogue s'était formée, au xvi^e siècle, dans cette ville, de la réunion de trois anciennes confréries, dont l'une, celle de Saint-Barthélemy, existait, dit-on, avant l'an 1000, et avait pour principal objet d'enterrer les pauvres, de prier pour les morts, et d'entretenir les sépultures d'un des cimetières de la ville. Les membres de cette compagnie, qui avaient adopté pour costume un sac bleu, ne prirent toutefois le nom de Pénitents qu'en 1746. En 1780, à l'instar de la plupart des sociétés de Saint-Jérôme établies dans le Midi, ils quittèrent le vêtement bleu et y substituèrent une robe

(1) *Les Pénitents de Montpellier*, déjà cité, p. 83, 97, 140.

(2) Elle en comptait soixante-sept en 1874 d'après le relevé publié dans le livre de M. Massabie, curé de Figeac, mentionné plus haut.

blanche avec une croix écarlate sur le cœur : ils gardèrent un cordon bleu en souvenir de leur ancienne livrée.

La confrérie des Pénitents-Bleus de Montpellier n'est pas moins florissante aujourd'hui que celle des Blancs. Elle n'a point toutefois la même nombreuse clientèle d'associations affiliées. Son ancienne devise, qu'elle n'a pas abandonnée, témoignait de sa foi, de son dévouement au prince, de sa charité envers les vivants et les morts : *Christo et Regi, egenis et defunctis*.

Cette piété pour les morts est un des traits caractéristiques de la physionomie de beaucoup de confréries pénitentes établies dans le Midi. Nous venons de rencontrer, dans les statuts de celles de Marseille, d'Aix, de Lyon et de Montpellier, l'obligation imposée aux confrères de rendre les derniers devoirs aux pauvres et de prier pour eux. Souvent même ses membres se consacrent d'une façon presque exclusive à cette mission : c'est par cette pratique spéciale qu'ils se proposent de racheter leurs fautes et celles de leurs concitoyens. — Une œuvre analogue était poursuivie dans quelques provinces du nord de la France, et notamment en Normandie, par des confréries offrant certains rapports avec les compagnies de Pénitents du Midi : ces associations, connues sous le nom de *Charités* (1), et qui jouissaient dans cette région d'une popularité presque égale à celle des Pénitents en Languedoc et en Provence, avaient pour objet principal « de rendre les derniers devoirs à tout habitant de la paroisse (2) » ou des paroisses comprises dans la circonscription de la *Charité* : elles se composaient en général de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition sociale. Elles paraissent néanmoins avoir eu quelquefois, au moins à l'origine, un caractère corporatif : ainsi celle de Vernon fut organisée par les tailleurs d'habits de cette ville.

Ces sortes de confréries, dont plusieurs subsistent encore en Normandie, sont fort anciennes : celle de Saint-Martin-de-Landepeureuse remonterait à 1080 (3). Toutefois le plus grand nombre

(1) Cette analogie nous a été signalée par le savant et bienveillant administrateur général de la Bibliothèque nationale, M. Leopold Delisle, dont nos recherches ont confirmé les précieuses indications.

(2) *Chartes de la Charité de Notre-Dame-de-la-Gouture de Bernai*, par M. Mévil. — Bibliothèque de l'École des Chartes, T. 1^{er} de la 4^e série, année 1855, p. 147.

(3) *Ibidem*.

paraît avoir été fondé au ^{xv}^e siècle. Elles comptaient beaucoup de membres. Sur le registre de celle de Surville, on n'a pas relevé moins de deux mille cinq cents noms d'associés, inscrits durant une période de quatre-vingt-deux ans ⁽¹⁾ ; sur ceux de la Charité de Tourgéville, on trouve neuf mille huit cent quatre-vingt-quatorze inscriptions en cent vingt années ⁽²⁾. Il faut dire que cette dernière comptait dans son rayon quarante-sept paroisses.

Ces confréries ne se contentaient pas d'accompagner les défunts à leur dernière demeure et de prier pour eux : leurs statuts imposent aux membres, dès une époque reculée, l'obligation de se secourir mutuellement, non-seulement en cas de maladie, mais en cas d'infirmité. Le mode et l'importance de l'assistance sont réglés d'une façon beaucoup plus précise dans ces associations que dans les confréries de Pénitents. Nous citerons comme exemple cet article des statuts de la Charité de Notre-Dame-de-la-Couture de Bernai, fondée en 1398 :

« Item se aucun des freres ou seurs estoit en telle enfermeité de son corps que il ne peust gaignier ou n'eust de quoy vivre sans mendier, s'il requiert ou fait requerir des biens de ladiete Carité à la table de la recepte, le prouchain vendredi suivant le dimanche qu'il viendra demander l'aide de la Carité, les serviteurs ou officiers seront tenus de lui distribuer 35 deniers tournois pour chascune sepmaine durant le temps de la maladie, ou plus ou moins, selon la quantité des malades et la revenue de la Carité ⁽³⁾ ».

Les associés étaient tenus, sous peine d'amende, d'assister aux enterrements pour lesquels ils se trouvaient requis. En dehors des funérailles, la confrérie avait certaines solennités, certaines exhibitions publiques. Ainsi, quand on entreprenait des pèlerinages, elle accompagnait en corps les pèlerins, avec la croix et la bannière de l'association. Les confrères se distinguaient par divers insignes, mais n'avaient pas de costume particulier.

(1) Ch. Vasseur, *Registres de la Charité de Surville*. — Caen, Le Blanc-Hardel, 1864.

(2) Ch. Vasseur, *Le Martologe de la Charité de Tourgéville*. — Caen, Le Blanc, 1875.

(3) Article 21 des statuts de la *Charité de la Couture*.

On voit par ces indications quels traits de ressemblance et quelles différences existaient entre ces sociétés et les compagnies de Pénitents. Pour ces dernières, la charité n'était qu'un des moyens employés pour arriver au but. Pour les confréries normandes, l'assistance des morts et accessoirement des associés vivants était l'objet même de l'association : ces dernières offrent donc avec les modernes sociétés rurales de secours mutuels des rapports beaucoup plus certains que ceux qu'on a essayé d'établir entre ces institutions et les confréries de Pénitents. Nous ne reviendrons pas sur ce point : nous croyons y avoir assez insisté au commencement de cet ouvrage.

Faisons enfin remarquer que, dans plusieurs villes du Midi, à Montpellier notamment, ce même nom de *Charité* était donné à des confréries qui avaient pour mission spéciale d'ensevelir les morts et d'entretenir les sépultures. Plusieurs de ces Charités se transformèrent plus tard en associations de Pénitents.

Parlant de la confrérie des Pénitents Blancs du Puy, un auteur du ^{xvii}^e siècle, Hugues Davignon, seigneur de Monteils, a dit qu'elle était « comme la métropolitaine sur toutes les autres compagnies de France ⁽¹⁾ ». Si on voulait ajouter foi au témoignage que se rendent elles-mêmes dans leurs registres ou leurs annales toutes les associations un peu importantes de Pénitents, chacune de ces compagnies aurait été non-seulement le modèle, mais le chef d'ordre de toutes les confréries analogues établies dans la province, ou même dans le royaume. Cette prétention est si commune qu'elle tombe d'elle-même. Nous avons dit que la confrérie de Sainte-Catherine de Martignes paraît être la société-mère des Pénitents Blancs de la Provence ; le Gonfalon de Lyon, les Battus-de-la-Croix d'Avignon, les Pénitents Blancs de Montpellier, les Pénitents Bleus de Toulouse, furent autant d'archiconfréries qui groupèrent autour d'elles un assez grand nombre d'associations. — L'exemple donné par la confrérie du Puy fut suivi dans un assez grand nombre de villes et bourgs voisins. Au Velay et à quelques cantons environnants a été limitée son action : on voit dans quelle modeste mesure sont

(1) Hugues Davignon, *La Velleyade, ou délicieuses Merveilles de l'église Notre-Dame du Puy et pays de Velay*. — Lyon, Muguet, 1630.

justifiés la haute prétention et le pompeux langage de l'écrivain que nous venons de citer.

Existe-t-il un lien entre cette compagnie de Pénitents, établie par M^{re} de Senecterre en 1584, et la célèbre association des *Pacifères* ou Chaperons Blancs (1) instituée au xiv^e siècle à la suite d'une prétendue apparition de la sainte Vierge à un charpentier enthousiaste et simple d'esprit nommé Durand, — apparition préparée, dit-on, par un chanoine patriote que secondait un intelligent complice (2)? Nous nous étions posé cette question, et il y avait là quelque chose qui piquait notre curiosité. — Les Chaperons Blancs se proposaient de rétablir la paix publique, la sûreté des routes et du commerce : c'était certes une belle entreprise. Nous avons vu le Gonfalon poursuivre le même but à Rome, et les rapports que l'on peut constater entre le programme des deux associations frappent les esprits attentifs. Toutefois les confrères du Puy, après avoir organisé une véritable croisade contre les routiers que les guerres de Henri II avec ses fils venaient d'attirer dans le pays et avoir défait une de leurs principales bandes, furent à leur tour mis en déroute, et l'association fondée par Durand semble n'avoir pas survécu longtemps à cette catastrophe. Quoi qu'il en soit, on ne trouve plus trace au Puy de cette ligue de la paix, et aucun document n'autorise à rattacher à la confrérie des Chaperons Blancs la compagnie dont nous avons à dire seulement quelques mots (3).

Les Pénitents Blancs ou *Ballus* du Puy firent d'abord leurs exercices dans l'église Saint-Pierre-le-Vieux. L'association, qui comptait, quelque temps après son établissement, une centaine de membres, prit un rapide accroissement, et dut bientôt songer à faire bâtir un édifice particulier pour abriter ses réunions. La marquise douairière d'Alègre offrit aux confrères l'hôtel que les

(1) Ce nom leur fut donné parce qu'ils devaient porter « un chaperon de toile blanche ayant une enseigne de plomb ou d'estain » avec l'inscription : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem*.

(2) *Chronique d'Etienne de Mélicis, bourgeois du Puy*. — Marchessou, 1869-74; — Odo de Gisse, *Discours historique de la très-ancienne dévotion de Notre-Dame du Puy*. — Le Puy, 1614, p. 350 et suivantes.

(3) Nous devons à la bienveillante et libérale obligeance de M. Charles Rocher, avocat au Puy, tous les renseignements que nous avons pu recueillir sur cette compagnie.

seigneurs d'Alègre possédaient dans la partie de la ville appelée le Cloître-de-la-Cathédrale; la confrérie fit réparer ce bâtiment et s'y installa. C'est là qu'elle s'assemble encore aujourd'hui. La nouvelle chapelle fut consacrée par l'évêque en 1586 (1). Alexandre VII en 1659 et Pie VI en 1782 approuvèrent l'association et lui accordèrent des indulgences. Les Pénitents du Puy rendaient les derniers devoirs aux suppliciés. Récemment ils ont eu à remplir cette pénible mission.

Bien que leur confrérie eût été fondée en pleine crise politique et religieuse, dans un moment où les esprits étaient fort surexcités en Velai, les Pénitents Blancs du Puy ne paraissent avoir pris aucune part à la Ligue. On les voit figurer en corps au convoi d'Antoine de Saint-Vidal, chef de la Sainte-Union dans le pays (2); mais il n'est pas dit qu'ils aient été mêlés à aucun tumulte populaire. Peut-être furent-ils détournés de suivre l'exemple d'un trop grand nombre de compagnies par leur fondateur, M^{re} de Seneceterre, que sa haute prudence et son patriotisme avaient su garder des entraînements de la Ligue, où il s'était cependant, au début, engagé avec ardeur (3).

Dès la première année de son existence, la confrérie avait fait la procession du Jeudi-Saint, cérémonie qu'elle accomplit chaque année pendant deux siècles, et qu'elle reprit après sa réorganisation en 1810. Le cortège a un aspect des plus pittoresques. D'abord apparaît un Pénitent, pieds nus, la figure voilée, élevant le calice; ses bras sont soutenus par deux confrères. Entre deux files d'associés, ayant à la main divers attributs de la Passion : les verges, l'échelle, la lance, le coq, etc., des enfants s'avancent, tenant des écriteaux où se lisent des versets de l'Evangile relatifs aux souffrances du Christ. La marche est terminée par un Pénitent également nu-pieds, portant sur l'épaule une lourde croix et se traînant sur les genoux : un second, représentant Simon le Cyrénéen, soutient l'extrémité de cette croix. De temps en temps les deux acteurs sont remplacés par d'autres confrères. Derrière

(1) *Mémoires de Jean Burel, bourgeois du Puy*. — Le Puy, Marchessou, 1875, p. 86 et 87.

(2) *Ibid.*, p. 260.

(3) Nous voudrions pouvoir reproduire un noble portrait de ce prélat, tracé par notre savant confrère M. Roher, dans sa notice sur *la Ligue au Puy*. (Mémoires de la Société des Amis des Sciences, de l'Industrie et des Arts de la Haute-Loire : année 1878.)

eux vient un prêtre en étole, entouré des dignitaires de la confrérie. Le cortège faisait jadis plusieurs stations sur les places publiques, et des écrivains du dernier siècle rapportent que, à chaque arrêt, les Pénitents prenaient la discipline.

Si caractéristiques et intéressantes que soient les processions des compagnies du Puy, d'Aix, de Marseille, de Montpellier, elles le cèdent en étrangeté à celles des Pénitents de Perpignan. Il nous a été donné d'assister, il y a une dizaine d'années, à ces dernières. L'effet en est saisissant, presque terrible ; et, malgré les burlesques incidents qui parfois s'y mêlent, elles produisent encore une très-forte impression sur le spectateur. Le génie du peuple espagnol s'y manifeste avec son réalisme grossier et puissant. Nous sommes ici en Catalogne, et la populace donne volontiers aux Français, c'est-à-dire aux gens nés au nord de Rivesaltes et de Cases-de-Pène, l'épithète méprisante de « gavâchs ».

Les Pénitents de Perpignan faisaient autrefois leur première procession le vendredi avant les Rameaux ; c'était comme l'annonce et le prologue de la Semaine-sainte.

Le Jeudi-Saint, entre cinq et six heures du soir, le portail de l'église cathédrale de Saint-Jean s'ouvre, et donne passage à un funèbre cortège, qui se déroule lentement dans les rues de la ville. En tête marche un enfant de chœur, tenant une cloche, qu'il sonne de temps en temps. Derrière lui, un pénitent portant un drapeau noir : à droite et à gauche de ce dernier, deux confrères élevant de petites bannières carrées de velours, également noir ; puis un quatrième, ayant toute la peine du monde à tenir en équilibre une immense croix, chargée des attributs de la Passion.

Viennent ensuite les confréries de femmes, toutes avec des vêtements de deuil ; les associations d'hommes les suivent. Chaque confrère porte un énorme cierge renversé, dont la flamme se redresse et vacille avec des crépitements et une fumée lugubres. Après eux, une multitude d'enfants, vêtus de petites robes noires, coiffés de calottes de même couleur, un chapelet à la ceinture, portant à la main les uns des croix, les autres des lances, des échelles, des roseaux, des sabres, des attributs de la Passion ou des armes. Enfin apparaissent les compagnies de Pénitents ; dans leurs rangs marche un homme représentant Jésus-Christ et portant une grande croix sous laquelle il paraît succomber. Les confrères sont tous vêtus de noir, et leurs diverses associations ne se distinguent que par la couleur du cordon. Ils sont coiffés

de chapeaux pointus, semblables à des cornets renversés, et très-élevés; ils nous ont semblé mesurer plus d'un mètre de haut. — Le voile qui cache la figure retombe sur les épaules et forme une espèce de pèlerine : chaque confrère porte un cierge ou un bourdon terminé par un panonceau ou une statuette argentée. — Il y a aussi des Pénitentes : celles-ci ne portent pas la coiffure conique, mais le capuchon rabattu avec le voile sur le visage. D'espace en espace, entre les deux haies de femmes et d'hommes, au-dessus des têtes de la foule, apparaissent des statues de saints et de martyrs couverts de blessures et de plaies saignantes. La Vierge y figure : c'est Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, le front entouré de poignards en guise d'auréole. La plupart des statues qu'on promène ainsi sont couvertes d'oripeaux de couleurs éclatantes, de lambeaux de soie et de velours. La marche est close par le clergé : il entoure un catafalque porté sous un dais de velours noir : sur ce catafalque repose une énorme croix à laquelle est attaché le Christ : un crêpe de deuil le recouvre, et la blessure qui saigne à son flanc est cachée par une cocarde noire.

Nouvelle procession le lendemain, à la même heure. Celle-ci part de l'église de Notre-Dame-la-Réal. On porte au milieu du cortège un grand Christ avec une longue chevelure, qui tantôt flotte au vent, tantôt pend sur les épaules de la statue, et retombe le long de la croix, comme un manteau en haillons. Plusieurs personnes nous ont assuré qu'il n'est pas rare de voir des femmes se dépouiller de leurs cheveux pour en parer ainsi le Crucifix ou quelque statue de saint : le vœu de les sacrifier ainsi était autrefois assez fréquent parmi la population perpignanaise. — Ce n'est plus une croix couchée sur un catafalque qui termine la procession ce jour-là, c'est le Christ au tombeau, porté par des Pénitents pieds nus : un cadavre sanglant, hideux, entouré de linges, un spectacle de la Morgue. On n'a pas la fibre délicate dans ce pays.

Jadis, à ces deux processions, tous les Pénitents marchaient pieds nus, les épaules découvertes, et beaucoup d'entre eux se donnaient publiquement la discipline.

Le Samedi-Saint, les confrères, cette fois sans leurs incommodes couvre-chefs, portent dans les rues de la ville le tombeau du Christ. Le cortège, triste encore, a perdu cependant l'aspect effrayant des jours qui précèdent. Un de nos amis, qui a été, depuis notre départ de Perpignan, témoin de ces cérémonies, et à la mémoire duquel nous avons dû recourir pour confirmer

l'exactitude de nos souvenirs personnels, nous raconte à ce sujet un détail assez plaisant. Il voyait passer la procession du haut d'une fenêtre de la place de la Loge. Tout le monde s'inclinait sur le trajet du cortège. Soudain notre correspondant aperçut, en plongeant le regard dans les profondeurs du tombeau, un amas de casquettes et de chapeaux de toute espèce : blancs, gris, noirs, en paille, en feutre, vieux, neufs, droits, mous, crasseux, bosselés... Les Pénitents avaient utilisé sans façon ce commode et sûr abri : les flancs du tombeau recélaient un vestiaire !

Nous voici arrivés au dernier jour de la Semaine-Sainte. Le Christ est ressuscité, et les fidèles quittent le deuil. Les Pénitents font avec le clergé, le dimanche de Pâques, une grande procession destinée à clore la série de ces curieuses cérémonies. Cette fois les voiles noirs, les poignards, les lances, les plaies, le sang, ont fait place aux dorures, aux paillettes, aux verroteries, aux fleurs; la douleur à l'allégresse. Tout s'est transformé; tout reluit. Les « mystères » qu'on porte sur des brancards, — on appelle de ce nom toute représentation de scène pieuse figurant dans les processions, — sont uniquement des *mystères* joyeux. On en remarque un dans le nombre orné avec un luxe particulier : il montre le Christ s'élançant du tombeau. — Arrivée sur la place du Marché-aux-Herbes, la procession se divise en deux tronçons, dont chacun fait le tour de la place en sens contraire; avec le premier marchent les porteurs du *mystère* dont nous venons de parler : en tête du second est une statue de la Vierge. Au moment où les deux cortèges se rencontrent, on voit Marie s'incliner trois fois devant son Fils : les porteurs se baissent, ceux de devant se mettent même à genoux. Le Christ salue à son tour, au son de la musique militaire et des *attetain* du clergé et des confréries : puis la procession se reforme et continue sa marche.

§ 8. — Henri III et la congrégation des Pénitents de l'Annonciation-de-Notre-Dame : costumes; statuts; officiers. — Chapitre du 20 mars 1583 et procession du 25 mars. — Le prédicateur Poncet.

Nous avons dit plus haut que le roi Henri III, dont le goût pour les processions et les cérémonies religieuses en général est connu, s'était fait affilier aux confréries de Pénitents d'Avignon (1574) et de Lyon (1582), et qu'il avait, en quittant cette dernière

ville, emmené avec lui un des officiers de la compagnie des Pénitents Blancs, Maurice du Peyrat, dans le dessein de charger celui-ci d'organiser dans la capitale une association du même genre.

Le roi, de retour à Paris, s'occupa activement de l'exécution de son projet. En vain on lui objecta que la création d'une confrérie de Pénitents ne serait pas vue d'un œil favorable par le clergé et le peuple de la capitale : que plusieurs compagnies de ce genre s'étaient trouvées, pendant les luttes religieuses du règne précédent, mêlées à des troubles d'un caractère grave, et que, sur les plaintes énergiques des Huguenots, Charles IX avait dû en supprimer un certain nombre ; en vain des hommes dont il appréciait le dévouement, le premier-président de Thou par exemple, et le président aux enquêtes Brûlart, cherchèrent-ils à détourner le roi de ce projet, l' : Henri consentit à peine à en retarder la mise à exécution, et après la mort de De Thou il ne voulut plus rien entendre. A sa grande satisfaction, l'évêque de Rimini, nonce du Pape, applaudit à son idée et l'encouragea à y donner suite. Le P. Auger, jésuite et confesseur du prince, celui-là même qui avait donné aux Pénitents Bleus de Toulouse leur règlement, fut chargé de rédiger des statuts pour la nouvelle confrérie. Le roi y fit entrer les plus grands seigneurs du royaume, ses mignons, des magistrats et quelques-uns des principaux bourgeois de sa bonne ville.

La confrérie fut érigée sous le titre de *Congrégation des Pénitents de l'Annonciation-de-Notre-Dame*. Le costume des associés consistait en un sac « allant jusques sur les pieds, assez large, avec deux manches non trop justes, et un capuchon cousu sur la couture du collet par le derrière, assez pointu par en-haut, et par devant allant en pointe jusques à demy pied au dessouz de la ceinture, n'y ayant que deux trous pour regarder à l'endroit des yeux... le tout d'assez grosse toile de Hollande, blanche ». Cette robe, « jusques à bas cousue sans aucune ouverture » et n'ayant que « deux boutons devant », était retenue à la ceinture par « une cordelière avec plusieurs nœuds, pendante jusques au dessouz des genoux pour le moins, et de filet blanc ». A ce cordon étaient passés un chapelet blanc et une discipline. A la hauteur de l'épaule gauche, le sac portait un écusson « de veloux tanné-

(1) A. de Thou, *Histoire universelle*, livre 78.

cannelé », sur lequel se détachait « une croix de taffetas blanc, avec arrière-point de soye blanche (1) ».

Les novices (on était soumis à une année de probation avant d'être admis dans la compagnie) avaient le même costume, à l'exception de l'écusson. Il en était de même des musiciens, au nombre de douze, et des gens à gages attachés à l'association. Le roi lui-même fit acheter l'étoffe nécessaire pour confectionner deux cents habits de Pénitents (2).

Outre le recteur, le maître des cérémonies et quelques autres hauts-dignitaires choisis parmi les prélats et les favoris du roi, la compagnie comptait un assez grand nombre d'officiers d'ordre inférieur, dont la liste nous a été conservée; elle ne comprend pas moins de 38 personnes : un sous-recteur, qui n'était autre que Du Peyrat, huit chapelains, un trésorier, un secrétaire, trois sacristains, deux choristes, deux procureurs, quatre chantres, deux enfants de chœur, quatre mandeurs, quatre portiers, deux *baillieurs*, un imprimeur et un horloger (3).

En 1585, le roi s'avisa d'accorder à tous les titulaires de ces fonctions les privilèges octroyés aux chantres de sa chapelle, qui avaient été sous le règne précédent assimilés aux officiers de la maison du roi, et jouissaient de toutes les prérogatives et exemptions de ces derniers, notamment du droit de *committimus* à la Chambre des requêtes du palais. Des lettres-patentes préparées à cet effet et portant la date du 15 septembre furent adressées au parlement. Celui-ci refusa, le 19 décembre, de les vérifier. Elles furent retirées; mais, deux ans plus tard, Henri III les envoya de nouveau à la Cour, qui, cette fois, ne fit aucune difficulté pour les enregistrer. L'arrêt est du 23 mars 1588 (4).

Le règlement de la congrégation de Notre-Dame s'était inspiré des statuts des compagnies fondées à une époque antérieure; il

(1) *La façon de l'habit des confreres, a quoy il n: se pourra jamais augmenter ne diminuer.*

(2) « Pour deux mil aulnes de serge d'escot, pour faire deux cents robes pour servir aux Penitens de l'Annonciation-Nostre-Dame, establis par Sa Majesté en l'esglise des Augustins, à Paris : 1,500 livres. » (*Comptes de dépenses de Henri III, 1580-1588*, aux Archives nationales.)

(3) *Histoire de la Ville de Paris*, composée par dom Michel Felibien, revue, augmentée et mise en ordre par dom Guy Alexis Lobineau. — Paris, 1725, T. V (III des Pièces justificatives), p. 301, 302, 303.

(4) *Ibidem.*

offrait cette particularité qu'il y avait deux observances dans la congrégation. Les confrères « de la commune règle » devaient, à leur réception, signer de leur main une profession de foi catholique très-explicite. Ils récitaient « au sortir du lit et devant que se coucher » trois *Pater* et trois *Ave*, en baisant la terre à chacun, et disaient chaque jour le chapelet ou tout au moins un dizain. Tous les matins ils entendaient la messe, et tous les mercredis, ou le premier mercredi au moins de chaque mois, ils se réunissaient à leur oratoire, établi dans l'église des Grands-Augustins. Il y avait deux jeûnes par an, fixés à la veille de l'Annonciation et à celle de l'Assomption. Le confrère malade recevait les visites et les consolations des associés. S'il venait à mourir, une députation de la compagnie assistait à ses obsèques et marchait autour du cercueil « avec torches et les habits ». Le défunt devait être enterré le visage découvert, mais revêtu de son sac « fors les évêques, prélats et princes qui le voudront autrement, lesquels, en ce cas, l'auront pour le moins sur leur cercueil ». Le lendemain des obsèques d'un confrère, on célébrait dans la chapelle de la compagnie une messe pour le repos de son âme, et, le jour de la Commémoration des trépassés, les Pénitents assistaient à un service pour tous les associés défunts. — Nous passons sur les recommandations générales que nous avons déjà signalées dans les statuts des autres compagnies et qui se réfèrent à l'obéissance due aux officiers, à la tenue des confrères, à leur réconciliation avec leurs ennemis, à la visite des hôpitaux, des prisons, au mariage des filles pauvres et autres œuvres de charité. La fête de la confrérie est fixée au jour de l'Annonciation : chaque membre doit la célébrer par une communion. Les Pénitents royaux font trois processions par an : le jour de leur fête, le Jeudi-Saint, et le jeudi dans l'octave de la fête du Saint-Sacrement, où ils accompagnent la procession de la paroisse la plus voisine « ayant la torche au poing dévotement ». — Le droit d'entrée est de dix écus d'or (1).

Les Pénitents « de la seconde et estroiete règle » étaient tenus, outre les obligations communes à tous les membres de l'association, de se confesser tous les quinze jours et de communier le premier mercredi de chaque mois, de dire tous les jours les

(1) *Statuts généraux de tous les Pénitents de la congrégation de l'Annonciation-Nostre-Dame, irrevocables.*

heures de Notre-Dame. de faire chaque soir leur examen de conscience, de jeûner au pain et à l'eau le Vendredi-Saint et un autre vendredi à leur dévotion, enfin de ne pas manger de viande le dernier mercredi de chaque mois et « tous les samedis qu'on nomme de Nostre-Dame en couche jusques à la Chandeleur (1) ».

Quand un associé contrevenait au règlement qu'il s'était engagé « sur l'honneur » à observer, il était condamné soit à payer une amende, soit à jeûner ou à demeurer à genoux devant l'autel pendant l'office. L'exclusion était prononcée dans les cas graves (2).

Le roi s'était réservé, pour la première année, le choix des officiers, qui, dans la suite, devaient être élus par les membres de l'association. Le cardinal de Bourbon fut désigné pour remplir la charge de recteur.

La première assemblée de la compagnie se tint le dimanche 20 mars 1583. Elle avait été précédée de l'envoi d'une sorte de manifeste « à tous bons chrétiens », où la *Congrégation des Pénitents de l'Annonciation-de-Notre-Dame* faisait connaître son but et son programme. La cérémonie, qui était présidée par le Nonce, commença par un sermon du P. Anger. Ensuite chaque confrère vint successivement se mettre à genoux devant l'évêque de Rimini, qui bénit son sac et l'en revêtit. Cela fait, on porta au prélat, dans un bassin, tous les écussons et tous les chapelets, qui, après qu'ils eurent été bénits, furent distribués aux Pénitents. Ceux-ci, tenant chacun un cierge à la main, sortirent pour achever de s'habiller, puis rentrèrent, la figure voilée, précédés des musiciens et chantant le *Misereere*. Une basse messe fut dite par le Nonce, à l'issue de laquelle tous les confrères reçurent la communion. La cérémonie se termina par la lecture à haute voix d'une solennelle profession de foi et des statuts de la confrérie. Le même jour, on tint un chapitre dans lequel tous les membres signèrent cette profession de foi et ces statuts. Le roi fit connaître le nom des confrères qu'il avait choisis pour remplir les charges jusqu'au lendemain de l'Annonciation de l'année

(1) *Statuts irrevocables des Penilens de la seconde et estroicte reigle.*

(2) *Les corrections et punitions des confreres Penitens, contrevenans à tous les statuts.*

1584. Ces officiers occupèrent le soir, aux vêpres, les places réservées à leurs fonctions (1).

Ces cérémonies furent célébrées avec une grande magnificence. Les princes, les grands dignitaires de l'Etat, les seigneurs de la Cour y assistaient. On y remarqua surtout des partisans de la Sainte-Union, « ravis, dit de Thou, de voir que ces sortes d'assemblées faites par l'autorité du roi leur ouvraient une belle porte pour la conjuration qu'ils méditaient 2 ». Le chancelier de Birague et le garde des sceaux Chiverny se trouvaient parmi les Pénitents.

Cinq jours après, le vendredi fête de l'Annonciation, les Pénitents firent leur première sortie. Les contemporains nous en ont laissé le récit. Les confrères, marchant deux à deux sous une pluie battante, se rendirent de l'église des Augustins à la cathédrale. Le roi était sans gardes, mêlé aux autres Pénitents, et rien ne le distinguait d'eux. Le cardinal de Guise portait la croix 3 : le duc de Mayenne remplissait les fonctions de maître des cérémonies. On voit que Henri III avait fait entrer dans la compagnie les principaux meneurs de la Ligue : nous avons déjà dit que le cardinal de Bourbon, le futur roi de Paris et le premier Charles X, était recteur de la congrégation. — En tête du cortège marchaient les musiciens avec les chantres. A Notre-Dame, on exécuta un *Salve Regina* en musique, et, leurs exercices achevés, les Pénitents revinrent aux Augustins, transpercés par la pluie et le sac collé au dos 4).

Le peuple de Paris s'amusa fort de ce spectacle : on en fit mille plaisanteries, et Lestoille nous a conservé cet inromptu « d'un homme de qualité, qui regardoit passer la procession » :

(1) *La forme et la création et réception des confrères de la congrégation de l'Annonciation-Nostre-Dame pour le dimanche 20 mars 1583 seulement.* — Ce document et ceux que nous citons plus haut ont été imprimés ensemble en 1583, par Jamet Mettayer, à Paris, sous ce titre : *Les Statuts de la congrégation des Penitens de l'Annonciation-de Nostre-Dame, par le commandement et privilège du roy.* Ils ont été réimprimés en 1836 dans le T. X, première série, des *Archives curieuses de l'Histoire de France.*

(2) J.-A de Thou, *Histoire universelle*, livre 78.

(3) *Cardinale Guisio crucein ferente.* (Baluze, *Historia Tutelensis*, p. 20.)

(4) *Journal de Henri III*, de Pierre de Lestoille.

Après avoir pillé la France
Et tout son peuple dépouillé,
N'est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé?...

Quelques jours après la cérémonie du 25 mars, on fut obligé de fouetter cent vingt pages ou laquais du palais qui s'étaient avisés de parodier la procession royale dans une salle basse du Louvre.

Les Ligneurs ne voulurent voir, dans cette procession, qu'un scandale de plus. Henri III, en effet, passait si vite des désordres de la vie la plus relâchée aux exercices de la plus minutieuse dévotion, qu'il était permis de se demander si cette dévotion était sincère. On avait vu le roi, peu de jours avant la cérémonie dont nous venons de parler, courir les rues de Paris toute la nuit avec ses mignons et « rôder de maison en maison », faisant « mille insolences, lascivités et vilenies ». Il s'était attiré à cette occasion de vertes apostrophes de la plupart des prédicateurs de la capitale. L'un d'eux, le fameux Poncef, qui prêchait à Notre-Dame, ne craignit pas, le lendemain même de la procession des Pénitents, de tonner contre cette nouvelle fantaisie royale. Il traita les confrères d'hypocrites et d'athées. — « J'ai été averti de bon lieu, ajouta-t-il, que, hier au soir vendredi, jour de leur procession, la broche tournait pour le souper de ces bons Pénitents, et que, après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour collation de nuit le petit tendron qu'on leur tenait tout prêt. Ah! malheureux hypocrites! vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez pour contenance un fouet à votre ceinture. Ce n'est pas là, de par Dieu! où il faut bien le porter: c'est sur votre dos et vos épaules, et vous en écrier très-bien: il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné ! »

§ 9. — Dernières processions des Pénitents de l'Annonciation — Lettres-patentes de décembre 1583. — Les confréries de Pénitents se multiplient. — Leurs apologistes et leurs adversaires. — Cheffontaines. — Saint François de Sales. — Les Pénitents de Nîmes et Fiechier.

Malgré les invectives de la chaire et les brocards de la rue, les Pénitents de l'Annonciation continuèrent leurs exercices. Ils

(1) Lestoille, *Journal de Henri III*; année 1583.

firent, le Jeudi-Saint 7 avril. « en grande magnificence de lumineuse et musique excellente », une procession qui dura la nuit entière. Cette fois, tous les confrères ne gardèrent pas leur discipline à la ceinture, et quelques-uns se flagellèrent publiquement. De nouvelles épigrammes furent composées sur cette « fouetterie (1) ». La confrérie Royale fit, en 1584 et 1585, plusieurs pèlerinages. La procession de la fête de l'Annonciation n'eut point lieu en 1586; mais le roi, accompagné d'une soixantaine de Pénitents, se rendit à pied à Chartres pour visiter le sanctuaire célèbre de Notre-Dame; le Jeudi-Saint, il parcourut les églises de Paris avec deux cents confrères. En 1587, on vit encore la compagnie prendre part à la procession solennelle organisée par le cardinal de Bourbon. — Les Pénitents de Notre-Dame s'assemblèrent plusieurs fois, dans les derniers temps, à Vincennes, où le roi avait acquis de l'ordre de Grandmont un de ses plus célèbres monastères pour y installer les Hiéronymites, et où il allait volontiers faire ses dévotions. Les graves événements qui survinrent détournèrent Henri III de ses distractions préférées, et le forcèrent à s'occuper de sujets plus dignes d'un prince.

La compagnie ne fut pas désorganisée par le départ du roi après la Journée des Barrières : elle continua de subsister, étant composée surtout, comme nous l'avons vu, de ligueurs zélés. Les Pénitents prirent part à la singulière procession de moines et de confréries qui, le 17 mai 1588, s'achemina vers Chartres, et en tête de laquelle marchait *Frère Ange*, Henri de Joyeuse, costumé en Jésus-Christ, et portant une croix sur les épaules (2). Mais ce n'était ni pour un pieux pèlerinage, ni dans un but de pacification, que la compagnie se rendait dans la ville où venait de se retirer Henri III. Son dessein était tout simplement de reconnaître de plus près l'état des affaires du roi, et « de disposer le peuple de Chartres », jusqu'ici resté fidèle, « à secouer à la première occasion le joug de l'obéissance (3) ». Dans les rangs de la compagnie se trouvait le président de Neuilly, chargé d'une mission spéciale par les chefs de la Ligue. Il devait recevoir le

(1) *Journal de Henri III*, 1583.

(2) H. Martin, *Histoire de France*, T. X, p. 81.

(3) J.-A. de Thou, *Histoire universelle*, édit. de Londres, 1734, T. X, p. 183, 184.

nouveau serment que les affiliés de la Sainte-Union avaient à prêter au duc de Guise (1). Il remplit sa mission impunément, et la procession retourna à Paris sans avoir été l'objet d'aucune vexation, d'aucune menace. Les conseillers de Henri III le supplièrent de faire arrêter au moins les chefs de cette bande d'espions : il ne voulut jamais y consentir.

Nous ignorons si la congrégation de l'Annonciation-de-Notre-Dame joua un rôle pendant le siège de Paris. Il est vraisemblable qu'elle participa aux bizarres processions qui furent organisées par le clergé ligueur, et où on vit un jour figurer la duchesse de Montpensier, fort peu vêtue. Ce qui paraît certain c'est que les exercices des Pénitents avaient cessé lors de l'entrée de Henri IV à Paris. Les bijoux, mobilier et ornements à l'usage de la confrérie étaient restés entre les mains de quelques membres. Le Parlement ordonna, en 1598, que ces objets seraient remis à l'Hôtel-Dieu, pour être utilisés par lui ou vendus à son profit (2).

L'institution des Pénitents n'eut pas grand succès à Paris : trois compagnies seulement s'y établirent outre la congrégation Royale : une confrérie de Pénitents Bleus, une de Noirs, et une de Gris (3) ; elles paraissent n'avoir jamais acquis ni importance ni popularité. A la dernière cependant appartirent, dit-on, le chancelier Marillac et le cardinal de Béruille.

En province, au contraire, ces associations qui n'existaient, avant 1583, que dans un petit nombre de villes, se multiplièrent avec une rapidité extraordinaire, dans le Midi surtout. Au commencement du xvi^e siècle, il n'était guère, dans cette région, de bourg un peu peuplé qui n'eût une ou plusieurs compagnies de pénitence. Ce fut une mode et une fureur. Dans les lettres-patentes données au mois de décembre 1583 pour l'établissement de la compagnie de l'Annonciation, Henri III manifestait du reste le désir de voir se fonder partout des confréries de ce genre, et promettait d'avance à celle-ci le patronage royal :

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et de Poulongne, à tous presens et advenir, salut. Comme ainsy soit que nous ayons toujours

(1) De Thou, *Histoire universelle*, T. X, p. 181.

(2) D. Félibien, *Histoire de Paris*, déjà citée, T. V, p. 37.

(3) Collection Migne, *Dictionnaire des ordres religieux*, T. III, col. 210, T. I^{er}, col. 1097, etc., — et les diverses histoires de Paris.

desire dez nostre advenement à la couronne, que la piete et la devotion chrestienne s'augmentast tous les jours entre nos bons subjects par tout nostre royaume, pour estre le vray ciment qui maintient et conserve l'Estat en sa force et vigueur, liant par ensemble les peuples avec Dieu, par qui les roys regnent en toute paix et assurance, Nous avons, entre aultres moyens pour y parvenir, advise avec ceux de nostre conseil qu'avons juge nous y pouvoir le mieux servir, de dresser une congregation des Penitens en l'honneur de Dieu, soulbz le nom et tiltre de l'Annonciation de la glorieuse vierge Marie, mère de nostre Sauveur Jésus-Christ, en nostre bonne ville de Paris, en laquelle peussent entrer et estre receuz principalement les personnes seculieres, encore que les ecclesiastiques y soyent aduises, pour y servir Dieu en repos, et retirez à part vacquer plus à loysir aux œuvres propres à leur qualite et vocation. Ce qui nous auroit si bien succede, par la grace et misericorde celeste, que le nombre et le fruit croissant ensemble tous les jours, nous aurions faict supplier nostre Sainct-Pere, comme chef de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, à qui le droict appartient de continuer et auctoriser toutes telles religieuses assemblees, de nous vouloir assister de sa faveur et puissance spirituelle, affin que les statuts qu'avons dressez pour la direction et conduite de ceste congregation fussent par luy approuvez, esmologuez (*sic*), ratifiez et enrichis des graces, privileges et benedictions qu'il adviseroit estre convenables à la devotion des confreres et à nostre bonne et ardente affection. Ce qu'ayant esté faict par luy si liberallement que nous avons juste occasion de nous en contenter, nous les avons voulu mettre en lumiere pour deux principales raisons : l'une, affin que chacun des nostres eust en main le contenu de son devoir et obligation venant à estre agrege à ceste famille, d'autant que ce n'est pas tout que la belle promesse qu'on faict de servir Dieu, si les actions de bien prez aussy ne l'accompagnent : ce qui est pratique alors mieulx et plus franchement, quand, par la lecture des reglemens, la memoire rend une chaleur à la volonte de bien entendre; — l'autre, que ne doubant point que plusieurs de nos bons subjects seront commis [convies?] à nostre exemple par toutes les meilleures villes de nostre royaume de dresser semblables congregations et escolles de piete et devotion, et d'y vouloir aussy comme joindre et incorporer celles que nous seavons desja estre establies en plusieurs endroicts à nostre grand contentement. Nous avons voulu par ces presentes, en tant qu'a Nous touche, leur faire ceste declaration de nostre volonte, qui est de prendre telles congregations en nostre sauvegarde et protection, et d'exhorter tous ceulx qui auront devotion de s'y ranger et mettre pour les mesmes fins et intentions qu'avons establie la nostre, assavoir de prier Dieu et estudier à toute vertu et œuvre sainte, suivant les statuts tels que les nostres, ou les mesmes, ou ainsy qu'ils auroient esté deja approuvez par notre Sainct-Pere, en y adjoustant de ceulx cy la partie qu'ils

pourront la miculx observer. Voulant sur tout que toutes lesdictes congregations facent le service divin à l'usage de Rome, reforme par auctorite du pape Pie V, suyvnt les heures que à ceste occasion nous en avons fait imprimer en nostre ville de Paris. Remettant, quant à ce qui touche la communication des graces, privileges et indulgences apostoliques octroyees à ceste congrégation nostre, au recteur et conseil tout ensemble d'y proceder ainsy que la bulle l'ordonne, après en avoir este requis autentiquement par acte des autres congregations, ausquelles ils donneront telles lettres de communication de tout ce que dessus qu'ils adviseront, scelees du grand seel de ladite congrégation nostre. Si donnons en mandement, etc. (1). »

Ces lettres-patentes furent enregistrées par le Parlement, le 9 mars 1584, sans autres réserves que celles consacrées par l'usage en ce qui avait trait à la bulle.

Peu de personnes prirent à la propagande faite en faveur des associations de Pénitents une part aussi active que l'ancien franciscain Cheffontaine, archevêque de Césarée. Ce prélat avait été un des plus actifs promoteurs de la réorganisation de la confrérie lyonnaise érigée en 1274 par un des patriarches de son ordre: il avait également contribué à l'établissement de la congrégation de l'Annonciation. Il dédia à Henri III l'apologie de leur œuvre commune, petit livre qui mérite à plusieurs titres d'être lu, et qu'il faut toujours citer lorsqu'on traite de l'histoire des compagnies de Pénitents en France. L'auteur voit dans l'institution de la confrérie de Notre-Dame un premier pas vers la réforme de la Cour voluptueuse du dernier Valois. Il s'efforce de dissiper les préventions dont les sociétés de Pénitents sont l'objet, et de répondre à toutes les attaques formulées contre elles. Il discute sérieusement, bien qu'il ait commencé par déclarer qu'il serait trop long de répondre aux « rioteries crépitées et proposées » par ses adversaires.

Au nombre des questions qu'aborde l'archevêque de Césarée, se rencontre naturellement celle de la flagellation volontaire. L'auteur rappelle les controverses auxquelles ce sujet a donné lieu dans les siècles précédents. Les ennemis des Pénitents, dit-il, « alleguent que le docteur venerable Gerson a escrit un traité contre ceux qui se fouëtent. Je respons que ceux cy ne se fouëtent point. A quoy donc, disent-ils, portent-ils le fouët? Je respons

(1) D. Félibien, *Histoire de Paris*, T. V, p. 300; — Collection Migne, *Dictionnaire des confréries et corporations*, col. 609.

que c'est pour protester qu'ils ont mérité estre chastiez pour leurs pechez, et pour avoir souvenance de la peine que Nostre-Seigneur a enduré pour nous... Et, quand ils se fouëtteroient, je dy qu'ils feroient une bonne œuvre en chastiant par ce moyen leur corps rebelle à l'esprit et le reduisant à la servitude d'iceluy. A Rome, ou est la fontaine de la vraye foy et religion, l'on a approuvé les confrairies de ceux qui, pour leurs pechez, ou par la devotion à la passion de Nostre-Seigneur, se fouëtent discrettement et raisonnablement. L'an du dernier Jubilé, ceux des confraternitez des Penitens qui venoient pour gagner les pardons à Rome, quasi de toutes les villes d'Italie, avoient un certain nombre d'eux qui se flagelloient publiquement sur les espauls nues, en passant en procession par la ville, jusques à l'esglise Saint-Pierre, ou le Pape leur donnoit l'absolution et benediction publique ».

Parmi les pieux personnages qui ont le plus contribué à la fondation des compagnies de Pénitents, saint François de Sales mérite une des premières places; nous devons toutefois faire remarquer qu'on nous semble avoir exagéré l'importance de son rôle comme législateur de ces confréries. Le règlement de celle des *Pénitents de la Sainte-Croix, de l'Immaculée-Conception et des Apôtres saint Pierre et saint Paul*, qu'il institua à Annecy étant prévôt du chapitre de Genève, et dont l'érection remonte seulement à 1593, se rapproche beaucoup des statuts donnés antérieurement aux autres associations de ce genre. Si la forme et quelques détails appartiennent au saint le plus justement illustre de la Savoie, on peut dire que la plupart des articles sont empruntés au fonds commun de toutes les associations de cet ordre.

Les confréries de Pénitents ont eu des apologistes enthousiastes; en revanche, elles ont rencontré un très-grand nombre d'adversaires et de détracteurs. Et nous n'entendons nullement parler ici des Huguenots, qui détestaient ces compagnies autant qu'ils les redoutaient; des prédicateurs de la Ligue, dont les sarcasmes et les injures s'adressaient à Henri III bien plus qu'aux exercices de la congrégation de Notre-Dame, ou de la population

(1) *Apologie de la confrairie des Pénitens érigée et instituée en la ville de Paris par le très-chrestien roi de France et de Pollongne Henry troisième de son nom*, par C. de Cheffonteines, archeveque de Cesarée. — A Paris, chez Michel Ivlian, au mont Saint-Hilaire, à l'Estoille-Couronnée, 1583.

de quelques villes, portée par tempérament à ne voir que le côté extérieur, parfois singulier, ou même bizarre, de l'institution. Sous l'ancien régime, comme de nos jours, il s'est trouvé dans le clergé beaucoup d'esprits prévenus contre les Pénitents, ou mis en défiance par les abus qui s'étaient produits au sein de quelques-unes de leurs confréries. Plusieurs évêques, aux xvi^e et xvii^e siècles, refusèrent de laisser établir dans leurs diocèses des associations de cette nature. Ils redoutaient l'esprit remuant et l'ardeur de leurs membres, les difficultés qu'ils avaient suscitées en beaucoup d'endroits à l'autorité ecclésiastique, surtout leur humeur belliqueuse et leur intolérance à l'endroit des Réformés. Il convient de citer, parmi ces prélats, l'illustre Fléchier, évêque de Nîmes. — Quelques habitants de la ville épiscopale, jaloux de la renommée et de la popularité des compagnies que possédaient les localités voisines, avaient imaginé de fonder une confrérie de Pénitents Blancs. A leur tête étaient des hommes d'une vie peu exemplaire. Fléchier tenta de s'opposer à l'exécution de ce projet, qu'il considérait tout au moins comme inopportun. Ce fut en vain : on brava son autorité; le Pape accorda une bulle d'approbation et d'indulgences, et les meneurs de l'entreprise le sommèrent d'avoir à permettre l'établissement de la compagnie, le menaçant, s'il persévérait dans sa résistance, des foudres du Saint-Siège et de celles du Parlement. L'évêque, craignant de voir ce conflit s'aggraver et prendre des proportions fâcheuses à cause des hautes protections dont pouvaient disposer ses adversaires, se décida à recourir à M. de Baviile, intendant du Languedoc, et à réclamer son intervention. Il lui écrivit à ce propos la lettre qui suit :

« Il a pris ici à nos gens, Monsieur, une nouvelle espèce de folie, dont vous allez être surpris. Nous en avons vu de fanatiques, d'autres ont vécu et vivent encore en athées; en voici qui veulent, à quelque prix que ce soit, se faire Pénitents Blancs. Il y a quelques années, dans le temps même des troubles, on me fit pressentir si je voulois établir une confrérie de Pénitents, qu'il étoit honteux que Nîmes n'eût pas des gens de cette dévotion et de cet habit; que cet ordre étoit fort du goût des nouveaux convertis; que, au reste, en faveur de mon nom, on les appellerait les confrères du Saint-Esprit⁽¹⁾. Comme c'étoit alors la mode

(1) Pour sentir l'allusion, il faut se rappeler qu'*Esprit* était un des prénoms du célèbre évêque.

des imaginations et des fantaisies. je pardonnai celle-là : je me contentai de leur dire que des assemblées de nouvelle institution et des processions masquées n'étoient guère de saison en ce pays-ci. J'avois cru que l'affaire finiroit là. J'appris, dans la suite, que la ferveur de ces gens de bien ne faisoit que croître ; qu'ils tâchoient sourdement de s'attirer des camarades : qu'ils avoient retenu la chapelle du présidial : qu'ils sollicitoient une bulle à Rome, et qu'ils espéroient que le Saint-Père auroit pitié de la ville de Nismes, et leur accorderoit, pour la rendre sainte, une compagnie de Pénitents. J'écoutois encore ces discours comme des contes faits à plaisir, lorsque je vis venir chez-moi cette vénérable troupe destinée à réparer par sa piété tous les péchés commis par les hérétiques et même par les catholiques. Les deux chefs de ces Messieurs étoient : M., qui portoit la bulle et qui me la présenta, homme qui n'avoit jamais donné de ces espérances de religion, qui n'a pas laissé d'avoir ses aventures scandaleuses, et dont la vie auroit à la vérité besoin d'être pénitente. L'autre est le sieur, qui, n'ayant pu vivre en repos dans la confrérie du Saint-Sacrement, dont il étoit, voudroit se faire le fondateur d'une autre dont il fût le maître. Ils m'expliquèrent leurs désirs, et je leur répondis qu'on s'étoit passé si longtemps, dans Nismes, de ces sortes de congrégations, qu'il y avoit tant d'autres moyens de se sanctifier : qu'ils avoient leurs paroisses, où ils pouvoient assister aux saints offices : que le nom de Pénitent n'étoit rien si l'on ne faisoit pénitence, et que, pour se disposer à la pénitence, il falloit quitter les mauvaises habitudes et les mauvais commerces qu'on avoit : que, à l'égard de la compagnie qu'ils vouloient établir, je croyois que cet établissement ne convenoit ni à la religion de mon diocèse, ni peut-être aux affaires présentes de la ville et de la province. Je pris la bulle, où le Pape leur accorde ce qu'ils ont demandé pour l'érection de leur confrérie : je la leur rendis, et leur conseillai de n'y plus penser. Depuis ce temps-là, ils ont eu l'insolence de me faire faire trois significations dont je me suis moqué. Mais enfin ce dernier acte, que j'ai l'honneur de vous envoyer, m'a paru aller un peu trop loin. Je sais bien que ni le Pape ni le Parlement ne me peuvent obliger d'établir une confrérie dans mon diocèse malgré moi. Mais les tracasseries sont toujours désagréables, et je crois que vous aurez la bonté d'arrêter ces fous par autorité, citer incessamment devant vous le sieur et ceux qui sont nommés dans l'acte, faire entendre que vous vous informez des autres, leur faire une bonne réprimande, leur ordonner de me venir faire

satisfaction, et de se désister de cette folle prétention. M. le duc de Roquelaure voudra bien aussi leur faire sa petite correction, si le cas y échoit (1). »

La compagnie ne s'en établit pas moins un peu plus tard.

§ 10. — Les Pénitents à Limoges. — Popularité acquise par l'institution.

— Le vénérable Barlon de Bran.

On a vu que Limoges passait, avant la Révolution, pour être la ville du royaume où l'on trouvait le plus de Pénitents. — « On peut dire, écrit Dulaure dans sa *Description des principaux lieux de France* 2, qu'eile en est en grande partie peuplée. » Et il ajoute : « Dans le Limosin, ces sociétés sont malheureusement plus nombreuses que les sociétés savantes ».

Le mot de Dulaure est à peine exagéré. Dans le courant des xvi^e et xvii^e siècles, de ce dernier surtout, il n'y avait, pour ainsi dire, pas un seul chef de famille, à Limoges, qui ne fût membre de quelque confrérie à laquelle, avant lui, son père, son grand-père, ses ancêtres, avaient appartenu, — et qui, de son vivant, ne fût admettre au nombre des associés au moins un de ses fils. L'enfant tenait tout particulièrement à honneur cette admission. « Grands et petits, dit un écrivain limousin, avaient pour leur confrérie un zèle incroyable 3 ».

Or les compagnies de Pénitents étaient de beaucoup les plus nombreuses de toutes les confréries limousines. C'est par centaines qu'elles comptaient leurs membres. L'abbé Bullat, dans son curieux *Tableau ecclésiastique et religieux de la ville de Limoges jusqu'à l'époque de la prétendue constitution civile du clergé* 4, affirme avoir vu quatre cent soixante Pénitents Pourpres assister à la procession, revêtus de leurs saes, une année d'Ostension 5. Et les renseignements que nous avons

(1) *Lettres choisies*, T. II, p. 158, du 17 novembre 1797.

(2) Quatrième partie, *Description du Limousin*, p. 280.

(3) Juge, *Changements survenus dans les mœurs des habitants de Limoges*. — Limoges, Bargeas, 1817.

(4) M. le chanoine Arbellot a bien voulu nous communiquer une copie de ce manuscrit, dont l'original est entre les mains d'un ecclésiastique du diocèse, neveu, croyons-nous, de l'auteur.

(5) On sait que les *Ostensions* sont des solennités particulières à quelques diocèses de la France et de l'Allemagne. Pendant toute la

recueillis ne nous permettent pas d'évaluer à moins de deux mille cinq cents le nombre total des membres des six associations existant à Limoges vers le milieu du siècle dernier. Un document officiel, cité plus loin, et ayant trait à l'effectif des compagnies de Pénitents de cette même ville en 1809, le porte à près de *quatre mille* hommes.

Comment une institution, destinée à acquérir un tel degré de popularité dans notre pays, s'y implanta-t-elle aussi tard ? comment Limoges attendit-il, pour avoir des Pénitents, qu'un assez grand nombre de villes eussent suivi l'exemple de Lyon, d'Avignon, de Montpellier et de Toulouse ? comment, par exemple, n'en avons-nous eu que huit ans après nos voisins de Tulle ? Il faut, croyons-nous, chercher l'explication de cette apparente singularité dans le grand nombre de confréries déjà établies, et surtout dans le caractère bien connu des habitants de la province, lents à accepter une idée et peu portés aux innovations. Quoi qu'il en soit, notre ville n'eut pas de Pénitents avant l'année 1598, et, si la confrérie des Pénitents Bleus fait, dans quelques mémoires, remonter sa fondation à 1575 ou 1576, c'est par l'effet d'une petite supercherie dont on surprend le secret sans un grand effort d'imagination. Cette compagnie appartenait à l'ordre de Saint-Jérôme, et s'était fait agréger à celle de la même observance érigée à Toulouse en 1575, comme nous l'avons dit plus haut. La fille, on le voit, s'attribuait tout simplement l'acte de naissance de la mère. Les associations et les familles ne ressemblent pas en ce point aux individus, et il ne leur déplait pas de se donner quelques années, voire quelques siècles de plus qu'elles n'en comptent en réalité.

La première association de ce genre établie à Limoges fut celle des Pénitents Noirs. La mémoire du fondateur de cette pieuse confrérie est encore en honneur dans notre ville, où ses restes, déposés dans l'église Saint-Pierre-du-Queyroix, ont été longtemps l'objet de la vénération particulière de ses concitoyens.

Bernard Bardon de Brun était né à Limoges en 1564. Il appartenait à une famille honorable ; son père exerçait la profession d'avocat. Dès son enfance, Bernard montra les plus heureuses

durée de ces fêtes, les reliques des saints sont exposées, dans chaque église, à la vénération des fidèles.

dispositions, et dès lors il fut permis de prévoir ce qu'il serait un jour. Son amour pour l'étude n'avait d'égal que sa piété. On l'envoya au grand collège des Jésuites de Paris, où il se forma aux lettres et à la philosophie; puis à Toulouse, pour suivre des cours de droit et prendre ses grades. Il y acquit en peu de temps une très-grande influence sur ses compagnons, et devint en quelque sorte le chef, en même temps que le modèle, de la jeunesse studieuse de cette grande cité, alors, plus encore que de nos jours, la ville savante et la métropole du Midi. Revenu dans sa famille, le jeune homme se consacra tout entier à des œuvres de piété. Ses parents voulaient lui voir acquérir une charge au présidial : il refusa énergiquement, avec cette belle parole que rapportent ses contemporains : « Je ne saurois vendre la justice, et ne la veux point acheter ». Il demeura donc simple avocat au siège de Limoges; mais il ne plaidait que pour les indigents, pour les orphelins, pour les veuves; en un mot, sa science et son talent de parole étaient au service de ceux-là seuls qui ne pouvaient lui payer d'honoraires. Aussi mérita-t-il le beau surnom d'*avocat des pauvres*, que lui donnaient ses concitoyens, et que lui ont conservé ses biographes. Après avoir perdu sa femme, Bernard reçut les ordres sacrés. Il mourut à Limoges, en 1625. Son existence avait été remplie de bonnes œuvres. Notre ville, dans le cours de son histoire déjà longue, a compté peu d'hommes aussi zélés pour le bien, peu de citoyens à la fois aussi humbles et aussi utiles. Plusieurs communautés se disputèrent l'honneur de donner asile à sa dépouille dans leur chapelle; mais Saint-Pierre-du-Queyroix, sa paroisse, fit valoir ses droits et enlever de vive force le corps, qui fut inhumé dans l'église. La tête de celui que Collin appelle « l'ornement du clergé du Limosin et une image parfaite de la plus éminente vertu [1] » est encore conservée à Saint-Pierre, dans une coupe de marbre déposée sous une grille auprès des restes du patriarche Lamy, dans la seconde chapelle à gauche de la principale entrée. Avant la Révolution, le corps de Bardou de Brun était placé sous une arcade du clocher. On l'y transporta en 1666 [2]; il avait été, dans

(1) Collin, *Histoire sacrée de la vie des Saints principaux... du diocèse de Limoges*. — Limoges, Martial Barbou, 1672, p. 12.

(2) Notes manuscrites de l'abbé Legros sur l'exemplaire de l'*Histoire de Saint-Martial* du P. Bonaventure de Saint-Amable conservé à la Bibliothèque de la ville de Limoges.

le principe, inhumé devant l'autel de Saint-Fiacre, auprès de sa famille.

Le portrait de ce saint personnage, à qui la voix publique donna, dès le jour de sa mort, le titre de bienheureux, — nous ne croyons pas que le Saint-Siège le lui ait officiellement reconnu, — et dont la sainteté fut, dit-on, proclamée par les possédées de Loudun, se trouve joint à plusieurs ouvrages, notamment au Psautier à l'usage des Pénitents Noirs, publié en 1680. Il est accompagné d'une inscription latine à la louange de Bardon de Brun :

En speculum quod intueamini, virgines : innocentiam in sæculo.
En spectaculum quod miremini, conjuges : virginitatem in thalamo.
En exemplum quod sequamini, sacerdotes : pietatem in sacerdotio.

Pendant son séjour à Toulouse, Bardon de Brun s'était fait admettre dans la confrérie des Pénitents Noirs : il en fut un des membres les plus zélés, et l'association garda longtemps le souvenir de sa vie exemplaire et de son ardente charité ; mais c'est par erreur qu'Etienne Molinier, dans son livre : *le Mystère de la Croix*, et après lui le P. Petiot (1. M. P. Laforest (2), et plusieurs autres écrivains, l'ont signalé comme en ayant été un des fondateurs. Ni Bardon de Brun ni saint François de Sales, dont on associe ici le nom au sien, n'ont pu contribuer à la création de la confrérie toulousaine. Il suffit de rappeler que celle-ci fut établie en 1576. Or, à cette date, Bernard n'avait que douze ans, et n'était pas allé encore à Toulouse, puisqu'il s'y rendit seulement après avoir achevé ses études de philosophie. Quant à François de Sales, il était alors âgé de neuf ans à peine. Ajoutons que la compagnie des Pénitents Noirs d'Amcey ne fut érigée qu'en 1593, c'est-à-dire dix-sept ans après la confrérie toulousaine de l'*Erratation-de-la-Sainte-Croix*.

Bardon de Brun, de retour à Limoges, forma le projet de doter sa ville natale d'une institution dont il avait apprécié, à Tou-

(1) *La vie admirable et exemplaire de Monsieur Bardon de Brun, prestre, natif de Limoges*, par le R. P. Estienne Petiot, de la Compagnie de Jésus, seconde édition. — Limoges, Martial Chapoulaud, 1668.

(2) *Limoges au XVII^e siècle*, par M. P. Laforest, p. 326. — Dans l'ouvrage de Molinier, le portrait de Bardon de Brun figure auprès de ceux de saint François de Sales et du vénérable César de Bus.

louse, les excellents fruits. Il ne pouvait concevoir aucun doute sur le succès final de son entreprise : l'esprit de la population limousine lui était connu ; il savait combien les associations égalitaires du genre de celle qu'il se proposait d'importer parmi ses concitoyens convenaient au caractère de cette vieille bourgeoisie, ombrageuse et dévote, et quelles racines profondes avaient poussées dans le peuple les confréries fondées dans les siècles précédents. Il réunit donc quelques pieux amis, des prêtres, des magistrats, des marchands, et leur fit part de son dessein. Comment furent accueillies ces premières ouvertures et quels pourparlers, quelles démarches, précédèrent l'érection de notre première compagnie de Pénitents, nous l'ignorons absolument. Il n'est pas impossible que le pouvoir civil, encore ému du rôle que les confréries avaient joué durant la Ligne, se soit montré peu favorable à cette innovation : il est permis de supposer aussi que la lenteur habituelle du caractère limousin mit quelque temps obstacle à la réalisation du pieux désir de Bernard : celui-ci, en effet, bien qu'il eût, selon toute apparence, jeté, dès son retour à Limoges, le germe de l'institution projetée, ne parvint à l'implanter dans cette ville d'une façon définitive qu'en 1598, c'est-à-dire une douzaine d'années plus tard.

§ 11. — Les Pénitents Noirs de la Sainte-Croix à Saint-Michel de Pistorie : statuts ; processions ; costume ; réception. — Les confréries voilées. — Différends avec le clergé paroissial

Le 10 septembre 1598, l'évêque Henri de la Marthonie autorisa l'érection dans sa ville épiscopale de la « compagnie des Pénitents Noirs de la Sainte-Croix », et approuva les statuts de l'association. Celle-ci ne se greffait, on le voit, sur aucune confrérie ancienne. Aussi, tout en empruntant quelques traits de leur physionomie au milieu dans lequel ils vivaient, les Pénitents de Limoges copièrent-ils à peu près, dans leur règlement, celui des sociétés déjà établies. Ces statuts avaient été rédigés par Bardon de Brun. Ils s'inspirent surtout de ceux des Pénitents de Toulouse et de Lyon, et du règlement donné par saint François de Sales à sa chère confrérie d'Annecy ; ils s'en distinguent toutefois par un accent plus austère, où se trahit le caractère personnel de leur auteur. Les archives de nos confréries limousines nous offrent peu de documents aussi dignes d'intérêt.

Ce règlement exige des confrères l'observation exacte des statuts et une entière obéissance aux officiers de la compagnie,

dont l'élection annuelle a lieu au scrutin secret et à la pluralité des suffrages, la veille de la fête de l'Exaltation de la Croix. — Ces officiers sont au nombre de vingt : un recteur, « homme d'autorité, de bonne vie et de grande prudence » ; un lieutenant ou collatéral, « sage et avisé, pour présider en l'absence du recteur » ; six conseillers, « hommes prudents et de très-grand jugement » ; un syndic, « bien expérimenté et diligent » ; trois censeurs, « personnages graves et vénérables, chargés de remarquer les vices des confrères » ; un trésorier, « responsable et loyal » ; un contrôleur, « de très-entière vie et de bonne foy » ; un secrétaire, « fidèle et discret » ; un aumônier « dévot et loyal » ; enfin deux marguilliers ou bailes, « pour la garde et super-intendance de la chapelle », et deux mandes ou courriers, « chargés de convoquer les confrères ». — Au titre de recteur, donné dans le principe au premier dignitaire des diverses compagnies de Pénitents, l'usage substitua peu à peu celui de prieur.

La nouvelle confrérie obtint la permission d'établir une tribune, qui lui servit d'oratoire particulier et de lieu d'assemblée, dans la petite église paroissiale de Saint-Michel-de-Pistorie, une des plus anciennes de la ville, et déjà fort délabrée au xvr^e siècle. Cet oratoire fut souvent le témoin des veilles pieuses de Bardon de Brun. Il y passait, en prières, toute la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, « la tête nue et les bras en croix (1) ».

Relevons, sans nous y arrêter, une particularité digne de remarque. Sauf les Pénitents Gris, toutes les compagnies de Limoges ont établi leur tribune non dans un oratoire particulier, comme l'ont fait presque toutes les confréries de la même nature, ou dans la chapelle d'un couvent, mais dans une église paroissiale. Les Pénitents Blancs, dans la suite, se firent bâtir une chapelle particulière; mais les Noirs, les Bleus, les Pourpres et les Feuille-Morte, ne paraissent pas y avoir songé : ce qui semble surprenant, au moins en ce qui concerne les deux premières, vu les fréquents démêlés qu'elles eurent avec le clergé paroissial. Peut-être aussi l'évêque leur refusa-t-il l'autorisation de construire un oratoire spécial.

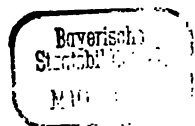
Les Pénitents Noirs se réunissaient le premier vendredi de chaque

(1) Le P. Petiot, *La Vie admirable et exemplaire de Monsieur Bardon de Brun*, p. 20.

mois, dans l'après-midi, à leur tribune, pour réciter l'office et entendre un sermon prêché « par quelque docte prédicateur, bien catholique » et approuvé par l'ordinaire, ou « l'exhortation faicte particulièrement entre les confrères ». Après quoi ceux-ci devaient prendre la discipline, mais en secret, et seulement s'ils avaient « commandement ou dévotion » de le faire. Le second dimanche du mois, ils se réunissaient à quatre puis à cinq heures du matin en été, à six heures en hiver, pour entendre la messe et communier. Celui qui avait des raisons graves pour se dispenser, ce jour-là, de s'approcher de la sainte table était tenu de s'acquitter de ce devoir le dimanche d'après, en présence d'un confrère qui pût en témoigner. Mêmes obligations et mêmes assemblées aux cinq grandes fêtes de la Vierge, à celles de saint Martial, de sainte Valérie, de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix. Les associés qui manquaient aux réunions sans excuse légitime payaient une amende de cinq sols. Les officiers qui se trouvaient dans ce cas récitaient de plus un *Miserere* : ces derniers, s'ils retombaient dans la même faute, étaient condamnés à une amende de quinze sols, et devaient demander pardon au supérieur : à la troisième absence non justifiée ils étaient déchus de leur charge, et on les remplaçait. Nul ne pouvait quitter l'assemblée avant la fin des exercices, s'il n'en avait obtenu la permission.

Le chapitre des amendes est fort long, et nous ne donnerons pas le fastidieux détail de tous les manquements qui emportaient l'application d'une peine pécuniaire. Quand un membre de l'association s'était rendu coupable d'une faute grave, il était condamné à jeûner au pain et à l'eau pendant tout un carême : pour la seconde fois, il était soumis en outre à une forte amende : à la troisième, son exclusion de la compagnie était prononcée.

Les ressources de l'association se composaient, en dehors du produit des amendes, qui devait être assez considérable, du droit d'entrée, fixé dans le principe à quatre écus, et plus tard fort abaissé, d'une cotisation annuelle de trois livres dix sols, payée par chaque membre, enfin des offrandes et aumônes volontaires déposées dans le tronc ou *coffre* de la tribune. Les confrères qui se mariaient étaient invités à faire un cadeau à la chapelle : ils donnaient tantôt une petite somme, tantôt un objet destiné à l'ornement ou au service religieux. Quand arrivait une année d'ostension, on ouvrait une souscription extraordinaire, qui produisait toujours une somme importante.



Les Pénitents devaient tenir « fort secret » ce qui se disait et se passait aux réunions. L'assemblée générale était, dans les premiers temps de l'institution, très-souvent consultée. Le recteur ne pouvait, sans l'avis des confrères, « ordonner sur aucune chose de conséquence ni de la contravention aux statuts ». — La direction des compagnies passa, dans la suite, tout entière au Conseil de l'association.

Il était expressément recommandé à tous les confrères de fuir les « hôtelleries, cabarets, danses, jeux, masques et comédies ». Ils devaient se réconcilier avec leurs ennemis autant qu'il dépendait d'eux, et le recteur chargeait, en cas de besoin, un associé de « traicter l'accord et satisfaire de la part de celui de la compagnie, s'il avoit donné quelque sujet au différend ». S'il s'élevait une contestation entre les membres de l'association, ceux-ci la soumettaient à l'arbitrage d'un des officiers.

Dans l'origine, la compagnie faisait deux processions : la première, « dans l'octave du *Corpus Christi* » : l'autre, le Jeudi-Saint. — Nous avons déjà mentionné cette dernière procession en faisant brièvement l'histoire de diverses confréries, et nous l'avons signalée comme une des cérémonies caractéristiques particulières aux compagnies de Pénitents. Nous la trouvons, en effet, soigneusement réglée dans les statuts de toutes les associations de ce genre. Elle avait lieu à la tombée de la nuit. Les confrères parcouraient les rues, portant les uns des cierges allumés, les autres des lanternes fixées au bout de longs bâtons. Ils marchaient pieds nus, psalmodiant par intervalles quelques versets d'une voix traînante, leur croix processionnelle couverte d'un crêpe. Le peuple aimait ce spectacle, qui frappait fortement son imagination, et ajoutait à la pompe lugubre que déployait l'Eglise pendant les jours de deuil de la Semaine-Sainte. La population tenait à assister au défilé des confréries le Jeudi-Saint, et, pour se trouver sur leur passage ce jour-là, elle avait pris l'habitude d'avancer l'heure du dîner (1).

Le soir du Jeudi-Saint, à cinq heures ou cinq heures et demie, les Pénitents Noirs se réunissaient dans leur tribune ; puis, revêtus de leurs sacs, ils allaient se prosterner devant le grand-

(1) J. Juge, *Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges depuis une cinquantaine d'années* (2^e édition). — Limoges, Bargeas, 1817.

autel de Saint-Michel-de-Pistorie, où l'on chantait deux strophes de l'hymne : *O Crux, ave* : après une oraison dite par le recteur, la compagnie se mettait en marche, et on entonnait une hymne de la Passion : *Recordare sancte Crucis*. Une strophe chantée par les *choristes* alternait avec une strophe chantée par tous les confrères. Nous n'avons pas l'itinéraire primitif de cette procession : il devait être à peu de chose près celui suivi vers le milieu du *xviii^e* siècle : à cette époque, les Pénitents Noirs visitaient successivement la chapelle de l'Oratoire, celle des Ursulines, Saint-Michel-des-Lions, les Filles de Notre-Dame, Saint-Martial, Saint-Pierre-du-Queyroix, les Jésuites, les Carmélites et les Jacobins (1). Puis on rentrait à Saint-Michel-de-Pistorie, où les confrères, après avoir de nouveau chanté : *O Crux, ave*, et fléchi le genou devant le Saint-Sacrement, se retiraient deux à deux et remontaient dans leur tribune. Quand, dans ses processions, la compagnie visitait Saint-Pierre-du-Queyroix, elle faisait une station devant le tombeau de Bardon de Brun, et récitait le psaume : *Laudate Dominum*, suivi du verset : *In memoria eterna erit justus*.

La procession du Jeudi-Saint, à cause de l'heure avancée à laquelle elle se faisait, causait un certain trouble dans les églises. Elle se prolongeait parfois jusqu'au milieu de la nuit. De fréquentes plaintes avaient été adressées à ce sujet à l'autorité ecclésiastique. En 1698, l'évêque de Limoges, M^r de Carbonnel de Canisy, prit occasion de quelques désordres qui avaient signalé les dernières processions pour décider que, à l'avenir, celles-ci devraient être rentrées à sept heures du soir. A dater de cette époque, toutes les chapelles des Pénitents furent fermées à cette heure le jour du Jeudi-Saint.

Outre les processions annuelles du Saint-Sacrement et du Jeudi-Saint, auxquelles la compagnie ajouta plus tard celle de l'Invention de la Sainte-Croix, les Pénitents Noirs faisaient, tous les sept ans, le jour de l'ouverture de l'Ostension, une procession

(1) Quand la compagnie se fut réorganisée à Saint-Pierre, après la Révolution, les stations de la procession du Jeudi-Saint furent les suivantes : chapelles de la Maison d'arrêt de la Visitation, de la Maison de Force, des Sœurs de la Croix, Saint-Michel, chapelle des Prisons (ancien présidial), Saint-Aurélien, la Mission, Sainte-Marie, Filles de Notre-Dame, Clairettes, Saint-Etienne, Sœurs de la Visitation, Carmélites, la Providence et Saint-Pierre.

solennelle pour vénérer les reliques des saints. Les autres compagnies adoptèrent le même usage. Elles étaient admises à faire leurs dévotions suivant l'ordre d'ancienneté. Cette procession des Ostensions fut celle où, dans la suite, les confréries déployèrent le plus de luxe, et qui attirait le plus grand concours d'étrangers. Au xvii^e siècle, les Pénitents commençaient, ce jour-là, par se rendre à la basilique de Saint-Martial, pour vénérer les restes du patron de Limoges; ils visitaient ensuite les églises ou chapelles de la Visitation, des Augustins, de Saint-Michel-des-Lions, de Saint-Aurélien, des Ursulines, de Saint-Pierre, de Saint-Etienne, de Notre-Dame-de-la-Règle, de Saint-Domnolet, des Carmes-Déchaussés, de l'abbaye de Saint-Augustin et de Saint-Maurice; celles des Carmes des Arènes et des Cordeliers furent, plus tard, ajoutées à cet itinéraire.

Les Pénitents Noirs étaient tenus de faire, chaque soir, avec un soin particulier, leur examen de conscience, et de réciter tous les jours, « pour le bien et l'augmentation de la compagnie », cinq *Pater* et cinq *Ave*, ou l'antienne : *O Crux, ave*. Chaque matin ils devaient entendre la messe. Au lieu de s'adresser à un confesseur de leur choix, ils étaient obligés de prendre un directeur désigné par les supérieurs. En dehors des prescriptions spéciales de l'observance, les statuts recommandaient la pratique des diverses œuvres de charité auxquelles s'étaient, de tout temps, consacrés les Pénitents de l'Italie et du midi de la France : — « Iront les confrères visiter prisonniers et pauvres pour les consoler et subvenir à leurs nécessitez, afin que ceux qui n'ont de quoy se substantier soyent secourus en leur maladie. N'oublieront aussy les pauvres filles orphelines, pour les aider à marier, et les enfants pour leur aider à faire apprendre quelque mestier ou art pour gagner leur vie. Se souviendront pareillement des pauvres honteux, et auront soin de faire ensevelir les pauvres trespassez lesquels n'auront laissé aucun bien pour les aider à leurs funérailles et faire prier Dieu pour eux apres leur deceds. »

La compagnie célébrait sa principale fête le jour de l'Invention de la Croix, 3 mai (1). Ce jour-là seulement, on chantait une grand'messe dans la tribune. Aux xvii^e et xviii^e siècles, les Pénitents Noirs firent, dans l'après-midi, leur troisième procession.

(1) La célébration en fut remise plus tard au dimanche suivant.

Ils se préparaient dès la veille à célébrer cette solennité en récitant en commun l'office. Le lendemain de la fête, il y avait encore une réunion : toute la compagnie assistait à un service pour les membres défunts de l'association.

Quand un confrère tombait malade, les associés devaient le visiter « pour le consoler et de bonne heure faire disposer sa conscience ». Cette obligation incombait surtout aux officiers, plus spécialement aux censeurs. Si le malade venait à mourir, on le revêtait de ses habits de Pénitent, et la compagnie en costume accompagnait son corps jusqu'au lieu de la sépulture. Chacun des confrères, dans les premiers jours qui suivaient les obsèques, devait faire dire une messe pour le repos de l'âme du défunt.

Plus tard, l'usage s'établit que la confrérie allât chercher le corps à la maison mortuaire et le portât dans la chapelle de l'association, où un *Miserere* était chanté. On se rendait de là à l'église paroissiale, où les obsèques devaient être célébrées. Les choristes chantaient à l'introït le psaume : *Benedictus Dominus Deus Israël*, et à l'élévation le *De profundis*. Ils accompagnaient ensuite le clergé au cimetière, et, après une dernière prière, retournaient à leur tribune.

Pour être admis dans la confrérie de la Sainte-Croix, il fallait réunir l'unanimité des suffrages. Le candidat qui ne l'obtenait pas pouvait, si le Conseil le jugeait convenable, être renvoyé à un scrutin ultérieur et soumis à une nouvelle probation de trois ou quatre mois. S'il n'avait pas eu les deux tiers au moins des voix, il était définitivement écarté. — Ces rigoureuses dispositions des statuts furent plus tard adoucies ; on abaissa en même temps le taux du droit d'entrée et celui de la cotisation annuelle.

Le postulant dont l'admission avait été prononcée se rendait, un jour de réunion de la compagnie, dans l'église où les Pénitents avaient établi leur tribune. Un officier l'introduisait, et l'amenait au pied de l'autel. Là le récipiendaire se mettait à genoux, pendant que tous les confrères chantaient le *Veni Creator*, suivi de divers versets ou oraisons récités par le recteur. Notons la dernière :

« O Dieu, qui avez dit : « Que celui qui voudra me suivre renonce » à soi-même, porte sa croix et marche derrière moi », écoutez nos prières, et faites que toutes les personnes admises dans cette congrégation placée sous l'invocation de votre sainte Croix portent

sans cesse cette croix dans leur cœur et s'efforcent de vous servir en toutes choses 1) ».

Puis le recteur, adossé à l'autel, interpellait le nouveau Pénitent :

« Mon frère, que demandez-vous ?

— La miséricorde de Dieu, la paix et la charité de cette congrégation ».

Alors le recteur jetait de l'eau bénite sur le sac du récipiendaire, sur sa ceinture, son chapelet et sa discipline, en disant :

« Bénissez, Seigneur, cet habit, cette ceinture, ce chapelet et cette discipline, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il 2) ».

Puis il ajoutait, pendant qu'un maître des cérémonies habillait le nouveau confrère, lui passait la ceinture, et mettait dans sa main un cierge allumé :

« Que le Seigneur vous fasse revêtir un homme nouveau, semblable à l'homme qui a été créé à l'image de Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité !

» Que vos reins soient ceints, et que vos mains tiennent des flambeaux ardents 3) ! »

Le récipiendaire allait alors prendre place auprès des autres confrères, après avoir prononcé à haute voix, à genoux devant l'autel, l'oraison suivante :

« O Jésus, rédempteur des humains, moi, votre indigne serviteur, me présente aujourd'hui pour être admis et associé en la compagnie qu'il vous a plu d'ériger en l'honneur de votre sainte Croix, qui a été autrefois irrisoire aux juifs et aux gentils, mais aux chrétiens un support admirable et une douce consolation :

(1) *Deus, qui dixisti : Qui vult venire post me abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me, — exaudi preces nostras, ut omnes qui in hanc congregationem sub nomine sanctæ Crucis admittuntur, crucem in corde suo jugiter ferant et in omnibus tibi servire studeant.*

(2) *Benedic, Domine, hanc vestem cum cingulo, rosario et flagello, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

(3) *Induat te Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.*

Sint lumbi vestri præcincti et lucerne ardentes in manibus vestris. Per Christum, etc.

Ces formules furent plus tard fort allongées et délayées, comme on peut le voir dans le livre des *Offices et Processions*, imprimé en 1823.

afin de me faire la grâce que je sois digne d'être votre disciple, et que désormais vos épines me soient roses, vos liens mes plaies *sic'*, vos larmes me soient perles, votre pourpre mes atours, votre croix ma couche de parade, ma consolation et ma prospérité en l'adversité, ma force en la faiblesse, mon contentement en l'accomplissement de vos commandements. Je vous supplie donc, mon Sauveur, de me recevoir au giron d'icelle; car je promets de vous y servir fidèlement tout le temps de ma vie et d'en garder ses règles, aidé de votre grâce, et qu'après cette vie misérable, armé du précieux bouclier de votre croix, je puisse être reçu en l'éternité pour vous louer à jamais dans la compagnie de vos bienheureux. Ainsi soit-il. »

Le cérémonial de la réception des confrères fut plus tard très-amplifié dans certaines compagnies, et dans celle même de la Sainte-Croix : au fond rien ne fut changé : tout se résumait, en définitive, à l'interpellation adressée au postulant, à la bénédiction du costume et à la vêtue du nouveau confrère.

Le costume des confrères de Limoges était analogue à celui de toutes les autres compagnies du même genre : seulement, au lieu de porter le capuchon généralement adopté, ils avaient, comme nous l'avons dit, un chapeau pointu, en forme de cornet, d'environ deux pieds de haut, d'où tombait un voile couvrant le visage. Ils portaient à la ceinture « un chapelet sans pompe ni superfluité ». Cette recommandation, bien qu'on la trouve reproduite dans le règlement de plusieurs de ces associations, ne fut pas longtemps observée. Dès le *xvii^e* siècle, les Pénitents ornaient leurs chapelets de médailles et de médaillons émaillés à double face. Il y avait souvent une douzaine de ces médaillons attachés à un seul chapelet; les membres de la confrérie des Pénitents Pourpres surtout se faisaient remarquer par une véritable profusion de ces ornements. On trouvait encore à Limoges un grand nombre de ces chapelets au commencement de ce siècle ¹.

D'après l'abbé Bullat ², la première compagnie de Pénitents fondée à Limoges adopta des vêtements de couleur noire, parce

(1) L'abbé Texier, *Essai historique et descriptif sur les émaillleurs et argentiers de Limoges* : avertissement.

(2) *Tableau ecclésiastique de Limoges*, déjà cité.

que cette couleur était « celle dont on se sert dans le Romain pour l'office du Vendredi-Saint, et dont on se servoit dans le diocèse, avant qu'on eut un bréviaire particulier ». Nous croyons que Bardon de Brun donna tout simplement aux membres de la nouvelle association un costume semblable à celui de la confrérie toulousaine à laquelle il avait appartenu, et qui a, de toute évidence, servi de modèle à la compagnie limousine.

Les statuts primitifs des Pénitents Noirs furent, dans le cours des *xvii^e* et *xviii^e* siècles, revus à plusieurs reprises : néanmoins ils ne reçurent pas de bien profondes modifications. Aux fêtes de la compagnie on ajouta plus tard l'anniversaire de saint François de Sales, fondateur des Pénitents d'Annecy, et le scrutin pour l'élection des officiers fut fixé au 28 janvier, veille de cette fête (1).

L'écusson des Pénitents Noirs de Limoges rappelle celui des Pénitents de la Sainte-Croix de Lyon. Au-dessus du sépulchre ouvert se dresse, au milieu des nuées, la croix accompagnée de la lance et du roseau portant l'éponge. La couronne d'épines entoure la croix. Au bas, on lit ces mots : *In hoc signo vinces*. Ce dessin se voit sur tous les livres à l'usage de la compagnie.

Notons que, au début, la compagnie des Pénitents Noirs se recruta uniquement parmi les ecclésiastiques, les membres de la magistrature, du barreau, les possesseurs de charges publiques et les marchands aisés. Les artisans n'y entrèrent que beaucoup plus tard, et ils ne paraissent pas s'être trouvés jamais en majorité dans cette compagnie comme ils le furent dans la plupart des autres : celles-ci eurent cependant pour fondateurs, comme la confrérie de la Sainte-Croix, des membres du clergé et de la classe la plus relevée de la bourgeoisie : mais elles

(1) Une copie des statuts originaux des Pénitents Noirs de Limoges se trouve dans la liasse 2257 (classement provisoire, fonds de l'Evêché) des Archives départementales de la Haute-Vienne. — Voir aussi : *Recueil des litanies, hymnes et psaumes que les confreres Penitens Noirs de la ville de Limoges chantent en faisant leurs processions, sic. et en visitans les eglises*. — Limoges, Jean Chapoulaud, 1680. — En tête figure le portrait de Bardon de Brun avec une inscription latine à sa louange. — *Offices et processions à l'usage de MM. les Pénitents Noirs de la ville de Limoges*. — Limoges, Ardillier, 1823. Ces deux livres offrent une vignette reproduisant l'écusson de la compagnie.

ouvrirent plus largement leurs rangs : les dernières venues surtout dûrent, pour rendre plus facile le recrutement des associés, se montrer de meilleure composition que leurs devancières. Elles ne se bornèrent pas à accepter des postulants appartenant à toutes les classes de la société, — ce qui était du reste conforme aux traditions et ce que firent sans exception toutes les confréries limousines : le désir de montrer dans les processions un cortège plus nombreux amena peu à peu les compagnies à se départir des règles prudentes que leur avaient tracées leurs statuts : elles cessèrent d'exiger de leurs membres les garanties morales les plus indispensables. L'abus fut poussé très-loin au dernier siècle, et rien ne contribua davantage à la décadence de ces confréries.

On sait qu'on désignait autrefois, à Limoges, un certain nombre d'associations pieuses sous le nom de *confréries voilées*. Suivant l'opinion commune, ce nom leur aurait été donné à cause du voile qui couvrait la figure des confrères : mais comme, outre les compagnies de Pénitents, on comprenait dans cette catégorie la confrérie des Pèlerins de Saint-Jacques ⁽¹⁾, établie à Saint-Christophe, et dont les associés n'avaient point le visage caché, il faut chercher ailleurs la raison de cette qualification. Ce mot se rapporterait donc au *voile* des croix, large banderolle d'étoffe précieuse qui encadrait la croix processionnelle de chacune de ces compagnies, et dont les extrémités pendantes des deux côtés étaient tenues en général par un enfant revêtu du costume de la confrérie.

Le clergé de Saint-Michel-de-Pistorie et les confrères de la Sainte-Croix ne vécurent pas toujours en parfaite intelligence. L'esprit d'indépendance qui animait les compagnies de Pénitents s'affirma souvent aux dépens des curés des églises où elles avaient reçu l'hospitalité. Les confrères refusaient de payer certains

(1) Dans plusieurs villes, il existait des confréries de Pèlerins analogues à celle-ci, et elles ont été souvent comptées parmi les compagnies de Pénitents. Il faut noter que quelques-unes en portaient le nom, par exemple celle des Pénitents-Pèlerins de Notre-Dame de Lorette à Lyon. A Limoges, les *Jacquiers* n'ont jamais été considérés comme des Pénitents, et nous n'avons pas cru devoir les faire entrer dans le cadre de notre étude. Leur association n'eut ni le but ni les allures des compagnies dont nous nous occupons.

droits dus à la paroisse, prétendaient s'affranchir de tout contrôle, et affectaient parfois, dans leurs rapports avec le clergé, un **sans-gêne** et une arrogance qui n'étaient pas supportables. Les ordonnances de l'évêché ne les trouvaient pas toujours très-soumis. Ainsi, l'état de délabrement où était Saint-Michel-de-Pistorie ayant motivé l'interdiction de cette église par les vicaires généraux, les Pénitents appelèrent dans leur tribune des prêtres étrangers à la paroisse et y firent chanter des services pour les associés défunts ¹. Ils s'emparèrent, vers 1740, de l'ancien presbytère pour y donner les repas par lesquels ils célébraient, depuis longtemps déjà, le jour de leur fête ², malgré les défenses répétées de l'autorité ecclésiastique. A diverses reprises, les réclamations adressées à la compagnie, soit par le clergé, soit par la fabrique, donnèrent lieu à des scènes peu édifiantes, dont quelques-unes furent marquées par des voies de fait ³.

Lors de l'installation de leur tribune à Saint-Michel-de-Pistorie, les Pénitents avaient fait exécuter d'importantes réparations à l'édifice, qui était dès lors en très-mauvais état. Pendant cinquante ou soixante ans, leur zèle pour la maison du Seigneur ne se ralentit pas, et ils furent vraiment les bienfaiteurs de la pauvre église. Mais la ferveur des premières années fit peu à peu place à une indifférence qui touchait au dédain. Non-seulement la compagnie se refusait à contribuer, comme elle l'avait fait pendant longtemps, aux dépenses d'entretien du bâtiment et à payer au curé d'autre redevance qu'une modeste offrande annuelle de six livres : mais elle montrait peu de souci d'entraver le service de la paroisse. Les exercices des Pénitents, dans une très-petite église, troublaient parfois les cérémonies. Il arrivait par exemple qu'ils récitaient des psaumes pendant les catéchismes, ou que ce qui se passait dans leur tribune détournait des offices l'attention des assistants. Le curé et la fabrique, après de nombreuses et inutiles réclamations, portèrent leurs plaintes devant l'autorité épiscopale. Mis en demeure d'y déférer, les Pénitents alléguèrent que l'église, au **xvii^e** siècle, avait été réparée à leurs frais : qu'ils avaient fait réédifier le maître-autel, mettre en état la toiture, et entretenaient une lampe devant le

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1591.

(2) *Ibid.*, liasse 1121.

(3) *Ibidem*.

Saint-Sacrement. M^r d'Argentré sut concilier le différend : une ordonnance épiscopale du 20 juin 1767 décida que la compagnie supporterait la moitié de la dépense occasionnée par de récents travaux auxquels elle n'avait pas voulu participer : il fut prescrit toutefois à la fabrique de n'entreprendre, à l'avenir, aucune réparation qu'après une entente avec les officiers des Pénitents. Ceux-ci conservèrent la jouissance de leur tribune, haute et basse, et de la chapelle de Saint-François-de-Sales, ainsi que le droit d'inhumer dans cette dernière les confrères pauvres : mais il leur fut interdit de faire célébrer pour les défunts des services dans l'église, même dans leur tribune, par un autre ecclésiastique que le curé ; de faire dire des messes dans cette tribune avant la fin de l'office paroissial, et, les jours de catéchisme, de commencer le chant des vêpres avant la sortie des enfants. De plus, l'autorité ecclésiastique régla les honoraires dus au clergé de Saint-Michel pour la participation aux cérémonies intéressant la confrérie, en particulier aux enterrements [1].

Nous n'avons pu retrouver, concernant cette compagnie, qu'un bref d'approbation et d'indulgences accordé aux confrères par le pape Urbain VIII, en 1627 ; mais il nous paraît difficile d'admettre qu'elle n'ait obtenu, antérieurement à cette époque, aucun privilège des Souverains-Pontifes, et qu'elle n'ait été reconnue par le Saint-Siège que longtemps après plusieurs autres associations du même genre établies dans la suite à Limoges.

§ 12. — Les Pénitents Bleus de Saint-Jérôme à Saint-Paul. — Brefs apostoliques. — Les femmes n'étaient pas admises, à Limoges, dans les compagnies de Pénitents. — Statuts des Pénitents Bleus. — Les Pénitents et les Curés de Saint-Paul. — Agrégation de plusieurs confréries limousines à la Compagnie Royale des Pénitents Bleus de Toulouse.

L'institution importée de Toulouse par le vénérable Bardon de Brun répondait si bien à la tournure d'esprit de la population limousine de ce temps-là, à ses goûts, à ses traditions, à son genre de dévotion particulier, que peu de mois après l'établissement de la confrérie de la Sainte-Croix, et dans la même année 1598, il se forma une seconde compagnie de Pénitents.

(1) Archives de la Hte-Vienne, liasses 1121, 1532, etc., du classement provisoire.

Cette pieuse entreprise n'obtint pas moins de succès que celle menée à si bonne fin, vers la même époque, par l'*Arocat des pauvres*. On ignore du reste et le nom de l'homme qui en fut le promoteur et les circonstances dans lesquelles se fonda la compagnie des Pénitents Bleus : celle-ci se rattachait au plus célèbre des ordres de Pénitents, l'observance dite de Saint-Jérôme, qui possédait à Toulouse une importante confrérie, créée en 1575.

Nous avons déjà dit que, à plusieurs époques, l'association limousine avait prétendu faire remonter son origine à 1575 ou 1576, et, à l'appui de ses allégations, mentionné comme à elle adressés des bulles ou brevis envoyés à la compagnie toulousaine par plusieurs souverains-pontifes, Grégoire XIII et Clément VIII notamment (1). La vérité est que le premier bref apostolique connu qui nomme les Pénitents Bleus de notre ville est celui de Paul V, donné à Saint-Pierre, le 4 des calendes de novembre 1605. Ce document, la plus ancienne des lettres pontificales qui concernent nos associations de Pénitents, accordait aux confrères des indulgences éternelles, notamment une indulgence plénière le jour de leur admission dans la compagnie et à l'article de la mort (2). Un bref de Clément X, daté de Sainte-Marie-Majeure, le jour des calendes de mars 1672, leur en concéda de nouvelles.

(1) Mémoire manuscrit, aux Arch. de la Haute-Vienne, liasse 2257, etc.

(2) Legros, *Mélanges manuscrits*, T. I, p. 100 et 101. (Mss du Séminaire de Limoges). Voici le texte de ce bref, tel qu'il est donné par l'abbé Legros :

« Paulus episcopus, servus servorum Dei, universis Christifidelibus presentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem. j... Super gregem Dominicum vigilantie nostre creditum, prout nobis ex alto cer...tur, intenti speculatoris exercentes officium, ad ea per que Christi fideles prefert... et inter se ad pia et meritoria opera exercenda incuentes, salutem animarum suarum Deo ...oppitio valeant promereri, nostre considerationis aciem libenter intendimus ipsos... muneribus, indulgentiis videlicet.... peccatorum remissionibus invitamus, ut exinde reddant... Divina gratie aptiores. Cum itaque, sicut accepimus, in civitate Lemovicensi un... ..ens Christifidelium et confraternitas penitentium ceruleorum nuncupata sub invocatione seu denominatione sancti Hieronimi, ad Dei omnipotentis laudem et animarum salut... subventionem convenire, non tamen pro hominibus unius specialis artis instituta existat; cu... electi filii, confratres, quamplurima charitatis et misericordie opera exercere consue... ac pro tempore existentes dicte confraternitatis confratres, in hujusmodi piorum operum exerc...o confoveantur, ac magis ad ea in posterum exercenda; nec non alii Christifideles... ..tatem ingrediendam per amplius invitentur, ac illius ecclesie in debita venera-

Il faut remarquer ici que, d'après les termes de la plupart de ces brefs, il semblerait que les compagnies de Pénitents du diocèse de Limoges admissent, comme celles de Montpellier et d'Avignon, par exemple, des confrères de l'un et de l'autre sexe.

tione habeatur et ab ipsis Christifidelibus congruis frequentetur honoribus; illique eo libentius... is causa confluant quo..... celestis gratie conspexerint se uberius esse reffectos : de ejusdem omnipotentis Dei misericordia ac Beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus a... omnibus et singulis ut.... ti fidelibus, vere penitentibus et confessis, qui dictam confraternitatem de cetero ingredientur, die primo illorum ingressus, si Sanctissimum Eucharistie Sacramentum sump..... in ipsis que ad præsens et pro tempore existentibus dicte confraternitatis confratribus, etiam vere penitentibus et confessis, ac sacra communione, si id commodè potuerit, reffectis, in eorum mo... pium nomen Jesu corde, si ore nequiverint, invocantibus, aut aliquod aliud penitentie signum facientibus, plenariam : præterea tam ipsis confratribus quam omnibus et singulis.... usque sexus Christifidelibus vere penitentibus et confessis, ac sacra communione reffectis, qui ecclesiam prædictam in festivitate ejusdem sancti Hieronimi, a primis vespers usque ad solis diei festivitatis hujusmodi devote visitaverint et inibi pro sancte matris Ecclesie exaltatione, hæresumque extirpatione, hæreticorum ad unitatem Ecclesie catholice reductione ac..... principes christianos conservanda pace, pias ad Deum preces effuderint quo die prædicto id fecerint, eisdem confratribus etiam plenariam omnium et singulorum peccatorum suorum indulgentiam et remissionem, apostolica auctoritate, tenore præsentium concedimus et largimur : quoad alios vero præmissa peragentes hujusmodi septem annos et totidem quadragenos : nec non confratribus prædictis, qui similiter vere penitentes et confessi, sumpto eodem Eucharistie sacramento, ecclesiam prædictam in Domini nostri Jesu Christi et Beate Marie virginis Nativitatem, ac ejusdem Beate Marie Annuntiationis festivitibus ; necnon in Dominica in Pentecoste singulis annis etiam devote visitaverint, et, ut præfertur, oraverint, quolibet die festivitatum et dominice id fecerint, alios septem annos et totidem quadragenos ; postremo, ipsis confratribus quoties divinis officiis in eadem ecclesia, more confratrum celebrandis, aut congregationibus publicis et secretis, pro quocumque opere pio exercendo interfuerint, aut ipsum sanctissimum Eucharistie sacramentum, dum ad aliquem infirmum deferretur, devote associaverint ; vel qui, hoc facere impediti, campane ad id signo dato, genibus flexis, semel orationem dominicam et salutationem angelicam pro eodem infirmo recitaverint, aut processiones ordinariis et extraordinariis, tam prædictæ confraternitatis, quam aliis quibuscumque, de licentia ordinarii celebrantis, ac sepeliendi mortuos officiose interfuerint, seu infirmos consolati fuerint in eorum adversitatibus, vel pauperes peregrinos hospitio exceperint, seu elemosinis vel aliis officiis alijva... pacem cum inimicis composuerint, seu demum aliquem ad viam salutis reduxerint, et ignorantes Dei præcepta et que ad salutem sunt docuerint, aut quodcumque aliud... charitatis opus exercuerint, toties, pro quolibet præmissorum operum sexa... a dies de injunctis eis, aut alias, quomodolibet debitis penitentiis, auctoritate et tenore... orditer in Domino perpetuo relaxamus presentibus : Quoad Christifideles non confratres, ut præfertur, visitantes, ad decennium proximum tantum ; quoad alios vero ...

Il n'en était pas ainsi, et nous n'avons jamais rencontré aucune indication établissant que les femmes pussent être affiliées à ces sociétés; les statuts de plusieurs confréries disposent même expressément qu'elles ne doivent pas y être reçues. L'association des Pénitents Violets du *Stabat* seule, dont nous parlerons plus loin, les admettait. Il ne faut donc voir dans ces mots : *una pia et devota utriusque sexus christifidelium confraternitas*, employés par les lettres apostoliques, qu'une formule d'usage général et sans conséquence.

Les *Pénitents Bleus de Saint-Jérôme* avaient établi leur tribune dans l'église paroissiale de Saint-Paul, qui dépendait de l'abbaye bénédictine de Saint-Augustin-lès-Limoges. L'édifice n'était pas en meilleur état que Saint-Michel-de-Pistorie, et là, comme ici, la prise de possession par les Pénitents fut marquée par des réparations importantes.

On ne saurait affirmer que le texte connu et imprimé des statuts de la confrérie de Saint-Jérôme soit celui des statuts primitifs; nous avons lieu de croire que le règlement adopté par les fondateurs avait tout au moins été l'objet de quelques modifications. Les articles principaux ont, du reste, la plus grande analogie avec ceux des statuts donnés aux Pénitents Noirs. La pratique des mêmes œuvres charitables est recommandée aux confrères. Les assemblées du matin sont fixées, dès la seconde moitié du *xvii^e* siècle, au premier dimanche de chaque mois et aux fêtes de la sainte Vierge: les réunions de l'après-midi ont lieu les premier et troisième dimanches, les jours de fêtes de la Vierge, tous les dimanches depuis Pâques jusqu'à l'octave de la fête de l'Invention et Translation de Saint-Jérôme (9 mai). Tous les soirs, pendant l'octave du Saint-Sacrement, les confrères récitent ensemble l'office dans leur tribune: ils ont aussi des exercices particuliers pendant la Semaine-Sainte. —

hujusmodi perpetuis duraturis. Volumus autem quod si confratribus et aliis Christifidelibus hujusmodi ratione premissorum aliqua alia indulgentia in... ad certum tempus uratura, per nos concessa fuerit, eadem presentes.... Illius sint roboris vel momenti. — Datum Romæ, apud Sanctum Petrum a..... acionis Dominice esimo quinto, quarto kalendas novembris, Pontificatus nostri....

On trouve une copie très-peu différente de cette pièce dans la liasse 2257 des Archives départementales.

L'élection des dignitaires, d'abord fixée au jour de la Saint-Michel, fut plus tard remise au second dimanche de l'Avent : on se réunissait, le dimanche précédent, pour entendre les comptes du Trésorier. Les officiers sont désignés au scrutin et à la pluralité des voix. Ceux-là seuls des confrères qui n'ont pas payé leur cotisation ne doivent point prendre part au vote. La confrérie des Pénitents Bleus est moins rigoureuse que celle des Noirs pour les admissions, et il suffit au postulant d'obtenir la majorité des suffrages.

Un différend, qui amena plusieurs disputes pendant les processions, s'éleva entre les officiers de cette compagnie. Il s'agissait de l'importance respective des diverses charges et du rang qui devait être attribué à chacune. Pour faire cesser les tiraillements et en prévenir le retour, les confrères, réunis le 13 juin 1773, prirent une délibération à l'effet de régler, une fois pour toutes, la question des préséances. Le procès-verbal de cette assemblée nous donne la liste complète des officiers de la confrérie, avec le rang qui leur fut assigné : prieur, sous-prieur, assistant, trésorier, substitut du trésorier, maître des cérémonies, conseillers, visiteurs des malades, collecteur des messes, sacristains, choristes. Les *mandes* ou *courriers*, que nous avons vu figurer à l'origine parmi les officiers des Pénitents Noirs, ne furent plus, dans la suite, que les serviteurs à gages de la confrérie.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que dans la compagnie des Pénitents de Saint-Jérôme, comme dans plusieurs autres, aux sacristains était dévolu le droit de tenir, dans les processions, les cordons du voile de la croix. Ailleurs, ce privilège, ainsi que celui de porter la croix elle-même, était mis aux enchères. C'était au surplus la tradition de toutes nos confréries limousines de mettre à prix, dans une réunion des associés, toute prérogative, toute charge, toute distinction non déterminée et concédée par les statuts. Encore un témoignage de cette jalousie d'égalité que nous avons déjà signalée comme un des traits saillants des compagnies dont nous nous occupons, et qu'on retrouve, à vrai dire, dans toutes les anciennes associations laïques.

La fête principale de la compagnie se célébrait naturellement le jour de la fête de saint Jérôme. Il y avait, dans l'après-midi, une procession dont les stations étaient, au *xvii^e* siècle, Saint-Maurice, la chapelle des Clairettes, Saint-Etienne, les Carmélites, l'Oratoire, les Ursulines, Saint-Michel-des-Lions, les Filles de Notre-Dame, Saint-Martial, Saint-Pierre, les Jésuites et les

Frères-Mineurs. Le soir du Jeudi-Saint, les Pénitents Bleus faisaient de plus une visite à l'église Saint-Julien, voisine de Saint-Paul, et où étaient établis les Pénitents Blancs (1).

Le règlement contient des dispositions analogues à celles des statuts des Pénitents Noirs, en ce qui a trait à l'assistance spirituelle à donner aux confrères malades. — que le prieur doit visiter en personne, ou faire visiter par deux confrères désignés, — et à l'enterrement des défunts, dont le corps doit être porté à la chapelle par quatre confrères. Le matin qui suit les funérailles, un service y est célébré pour le repos de l'âme du mort : de plus, toute la confrérie doit assister, le lendemain de la fête de Saint-Jérôme, à un service pour les confrères défunts.

Il n'y a d'autre différence entre le costume des Pénitents Noirs et celui des Bleus que la couleur du sac et du cordon.

Les Pénitents Bleus avaient obtenu dans le principe, de l'abbaye de Saint-Augustin, l'autorisation de faire leurs exercices à Saint-Paul, sans autre condition que de remettre en état l'édifice. Au bout d'un demi-siècle, cette église ayant de nouveau besoin d'urgentes réparations, la compagnie, avant d'en accepter la charge, voulut s'assurer la paisible jouissance de son oratoire. Un traité intervint donc, le 8 juin 1647, entre les Pénitents Bleus d'une part, et l'abbé et la communauté de l'autre, pour donner aux premiers les garanties qu'ils demandaient. L'abbaye abandonnait la jouissance de l'église à la confrérie pour tout le temps qu'elle subsisterait. Celle-ci prenait en retour l'engagement de réparer l'édifice et de ne pas troubler, dans l'exercice de son ministère, le vicaire perpétuel que les religieux devaient y entretenir (2). Dès que cet arrangement eût été conclu, les Pénitents firent élever un petit clocher, construire deux salles pour leurs réunions, une sacristie, et achetèrent divers ornements pour le service commun de la paroisse et de la confrérie.

Tout alla à merveille pendant que les Bénédictins demeurèrent en possession de l'église Saint-Paul : mais la bonne intelligence qui avait régné entre les Pénitents Bleus et le vicaire de l'abbé de Saint-Augustin ne put se maintenir quand ce vicaire eût été

(1) *Ordre des processions et stations de MM. les Pénitents Bleus de Limoges, sous le titre de Saint-Hierosme.* — Limoges, Barbez, 1673.

(2) Legros, *Mélanges manuscrits*, T. I, p. 103.

remplacé par un curé séculier. Plusieurs liasses des Archives de la Haute-Vienne sont gonflées de mémoires relatant les griefs de l'une et de l'autre parties.

Les Pénitents Bleus, comme les Noirs, avaient pris des habitudes d'indépendance dont les curés ne purent s'accommoder. De là d'interminables querelles, dont nous nous bornerons à rapporter quelques incidents.

Le 21 du mois de juin 1753, le curé de Saint-Paul, s'étant rendu à son église pour dire la messe, à l'issue de laquelle devait avoir lieu la procession du Saint-Sacrement, trouva la porte du clocher fermée, la corde de l'une des cloches coupée, la serrure de la sacristie enlevée; il constata de plus que le dais et l'ostensoir n'étaient plus à leur place habituelle. On lui apprit que tout cela était l'œuvre des Pénitents Bleus, ses hôtes. Il porta aussitôt plainte à l'évêché. La confrérie, invitée à fournir des explications, répondit que le clocher et les bâtiments y joignant lui appartenaient, qu'ils étaient indépendants de l'église, avaient été bâtis par elle, à ses frais; que le dais et les cloches étaient également sa propriété; si les Pénitents laissaient à la paroisse l'usage de l'une des cloches et de l'ostensoir, s'ils permettaient aux fidèles de se servir du passage pratiqué sous le clocher, c'était un effet

de la volonté et de leur zèle pour le culte. Quant au dais, le curé n'en avait pas besoin, puisqu'il en avait un autre la veille. « Cet ecclésiastique, ajoutaient-ils, a l'air d'être un peu d'une façon peu convenable, en plusieurs occasions de la compagnie : tout récemment, il avait refusé de laisser célébrer le service d'un confrère défunt, et ne put vaincre sa résistance qu'en lui comptant, séance tenante, ses droits sur ce service et sur trois autres déjà célébrés. » Le curé énonçait plusieurs griefs accessoires, contenait quelques allusions, et était émaillé d'assez gros mots.

Le curé contesta les faits, et accusa les Pénitents d'usurpation. Les confréries étaient, d'après lui, une vengeance de ce qu'il n'avait pas voulu donner la bénédiction du Saint-Sacrement tombée de la nuit, se conformant en cela aux ordonnances épiscopales qui interdisaient la célébration de toute cérémonie dans les oratoires des Pénitents à une heure aussi tardive. — Prenant en considération ses plaintes, l'évêque le 23 juin, à la confrérie, de laisser libre, à l'avenir, le passage sous le clocher, de remettre les cordes des cloches, de remettre le dais et un ostensor au curé, de donner enfin à ce

dernier une clef de la sacristie, à laquelle serait posée une serrure (1).

La compagnie s'exécuta d'assez mauvaise grâce. Néanmoins il n'y eut pas de nouveaux conflits entre elle et le clergé paroissial durant les dernières années de l'épiscopat de M^{sr} du Coëtlosquet et les premières de l'administration de son successeur. — Celui-ci procéda en personne, en 1779, à la visite des divers cimetières de Limoges, afin d'examiner leur situation, leur étendue, et d'arrêter les mesures nécessaires à l'exécution de la récente ordonnance royale sur les sépultures (2). Il se rendit, le 19 avril, à Saint-Paul, et jugea le cimetière de cette paroisse insuffisant. Le curé, M. Farne, lui ayant proposé d'y annexer une bande de terrain à l'usage des Pénitents, mais qu'il assura appartenir à la cure, et abandonner volontiers, l'évêque accepta l'offre : il fut décidé que ce terrain serait incorporé au cimetière, et que la porte pratiquée de ce côté par les Pénitents dans le mur d'enceinte serait murée. M. Farne profita de la présence de M^{sr} d'Argentré et de ses bonnes dispositions pour achever la défaite de la compagnie. Celle-ci reçut l'ordre de laisser au curé seul la jouissance de la sacristie, jusqu'alors commune au clergé et aux Pénitents, et dont ceux-ci avaient enlevé les serrures pour empêcher M. Farne de se l'approprier. — La compagnie se réunit aussitôt et protesta. Elle poussa de si hauts cris que l'évêque dut se transporter de nouveau sur les lieux. Après un examen attentif des griefs et des droits des parties, il maintint son ordonnance en ce qui avait trait à l'agrandissement du cimetière, mais la modifia sur la question de jouissance de la sacristie, dont le curé et la compagnie durent avoir chacun une clef.

Malgré cette satisfaction donnée à leur amour-propre : Pénitents se montrèrent fort irrités contre M. Farne, et, quelques semaines après, ils refusèrent de lui remettre leur ostensorioir pour la célébration de la fête du Saint-Sacrement. Prévenu par le curé, M. de Montesquiou, vicaire général, remplaçant l'évêque absent, rendit, le 4 juin, une ordonnance rappelant celle du 23 juin 1753, et prescrivant à la compagnie de s'y confor-

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1605.

(2) On trouve dans ces procès-verbaux, notamment dans ceux liasse 1287 des Archives départementales, des indications très-à l'étude de la topographie de Limoges avant la Révolution.

sur-le-champ. Les Pénitents firent la sourde oreille, et pas un n'assista à la messe le jour de la fête. Ils se tenaient aux abords de l'église, narguant le curé. La présence de M. de Montesquieu, qui s'était rendu à Saint-Paul pour veiller lui-même à l'exécution de ses ordres, ne les intimida point. On espérait qu'ils se décideraient à se rendre à leur tribune dans l'après-midi : ils ne se montrèrent pas, et il ne put y avoir ni exposition du Saint-Sacrement ni procession. Les particuliers avaient cependant orné leurs maisons et préparé des reposoirs. — Un tel défi devait être relevé. Le 5, une ordonnance épiscopale frappait la confrérie d'interdit ; elle n'obtint de reprendre ses exercices que le 9, après avoir donné au curé toute satisfaction. Elle dut même, en signe de soumission et de repentir, envoyer, le 10, à Saint-Paul, deux de ses membres, qui assistèrent à la messe de la paroisse, en costume et un cierge allumé à la main (1).

On a vu plus haut que la confrérie des Pénitents Bleus de Toulouse portait le titre de compagnie Royale et jouissait de certains privilèges. En vue de partager ce titre et ces privilèges bien plus que dans le but de participer aux indulgences dont plusieurs Souverains-Pontifes avaient doté cette association, les Pénitents Bleus de Limoges demandèrent à lui être affiliés. La requête adressée par leurs officiers, conformément à une délibération du 15 mai 1782, prise en assemblée générale, fut examinée à Toulouse dans une réunion tenue le 4 juin, sous la présidence du sous-prieur, M. de Guy, lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, commandant de la place de Prats-de-Mollo, assisté du syndic, M. Gratian, avocat au Parlement. La faveur sollicitée par les confrères de Limoges leur fut accordée ; les termes du procès-verbal de la séance nous ont été conservés par l'abbé Legros :

« L'assemblée générale de MM. les Pénitents Bleus de la ville de Toulouse agrège, associe et affine MM. les Pénitents Bleus de la ville de Limoges à leur royale compagnie ; et, en conséquence, les fait participants des bonnes œuvres qu'on fait et qu'on fera à l'avenir dans cette auguste confrérie, soit prières, jeûnes, disciplines, aumônes, visites des malades et des prisonniers, pèlerinages, mortifications, veilles, retraites, pénitences

(1) Archives départementales, liasses 1237, 2136, etc.

et communions... de toutes les grâces, privilèges, indulgences et autres biens spirituels qui ont été accordés à leur Royale Compagnie par les papes Grégoire XIII, Clément VIII, Paul V et Urbain VIII, comme aussy leur communique les privilèges spirituels dont jouit la Royale Compagnie par son association et agrégation à l'archiconfrérie des Confalons à Rome, à tous les ordres de Saint-François, à ceux des Pères Feuillans, de l'ordre de la Trinité, de la Doctrine chrétienne, des Pères Minimes.

» Laditte assemblée générale exhorte de plus Messieurs les Pénitens Bleus de la ville de Limoges d'entrer dans l'esprit de la Royale Compagnie, et dans l'obligation particulière qu'elle s'est imposée et par où elle s'est toujours distinguée, de faire des vœux et des prières pour la sacrée personne du Roy, de la Reine et de toute la famille royale, et singulièrement de chanter le psaume : *Exaudiat*, suivi du verset et de l'oraison propre, toutes les fois qu'ils s'assembleront dans leur chapelle pour y faire leurs pieux exercices, ou qu'on donnera la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. La Royale Compagnie prie enfin les nouveaux et zélés confrères, Messieurs les Pénitents Bleus de Limoges, de lui faire part de toutes les bonnes œuvres qu'ils feront à l'avenir, ensemble de leurs indulgences et privilèges spirituels, etc. (1). »

Cette délibération fut aussitôt notifiée aux Pénitents Bleus de Limoges; ceux-ci, le 25 août suivant, célébrèrent en actions de grâce une fête solennelle, accompagnée de réjouissances qui attirèrent, à Saint-Paul et aux abords de l'église, un concours énorme de peuple (2). La confrérie fonda, pour perpétuer le souvenir de cette affiliation, une messe qui devait être chantée, chaque année, le dimanche après la fête de saint Louis. Ajoutons qu'elle prit depuis cette époque le titre de Compagnie Royale, et que, au frontispice des livres imprimés pour son usage, elle fit placer l'écu de France couronné.

Plusieurs autres compagnies de l'ordre de Saint-Jérôme établies dans le diocèse se firent, à l'exemple des Pénitents Bleus de la ville épiscopale, affilier à la confrérie toulousaine : celles notamment de Saint-Léonard, Eymoutiers, Saint-Yricix, Felletin, Bourganeuf, Brive et Ussel.

(1) Legros, *Mélanges manuscrits*, T. I, p. 476.

(2) Id., *Continuation des Annales du Limousin*, p. 282.

La compagnie des Pénitents Bleus de Toulouse, dont les statuts avaient servi de modèle aux autres associations de ce genre fondées sous l'invocation de saint Jérôme, avait, du reste, depuis longtemps, noué des relations avec ces sociétés, qu'elle considérait comme ses filles. C'est ainsi que, en 1777, elle avait adressé à toutes les confréries de la même observance établies dans le royaume, une circulaire pour leur annoncer l'inscription sur ses registres du nom du comte de Provence, frère du roi. Bien que les Pénitents Bleus de Limoges ne fussent pas encore agrégés à la Royale Compagnie, ils se crurent autorisés à prendre leur part de cet honneur et à célébrer par une fête l'admission de Monsieur. La solennité fut annoncée, le 23 août au soir, par l'explosion d'un grand nombre de boîtes. Le lendemain matin, on chanta une messe dans l'église de Saint-Paul, toute tendue de tapisseries fleurdelisées. Le soir, il y eut vêpres, allocution sur ce texte : *Princeps Dei, es apud nos, — Te Deum* en musique et bénédiction donnée par l'abbé de Saint-Martial. Un feu de joie et un feu d'artifice terminèrent la fête. D'autres compagnies de Pénitents Bleus du diocèse se livrèrent à des réjouissances analogues, celles de Meynac et de Bourgneuf en particulier (1).

La confrérie des Pénitents Bleus de Toulouse s'avisa plus tard de renoncer au vêtement de couleur qu'elle avait adopté depuis sa fondation, et d'y substituer un sac blanc, avec un simple cordon bleu. Elle notifia à toutes les compagnies de Saint-Jérôme la délibération qu'elle avait prise à ce sujet. Beaucoup d'entre elles suivirent cet exemple, et, parmi celles-ci, plusieurs associations limousines ; mais il faut rendre aux Pénitents Bleus de la ville épiscopale cette justice qu'ils résistèrent au caprice de la confrérie-mère, et conservèrent leur costume traditionnel.

§ 13. — Les Pénitents Blancs de Saint-Jean-Baptiste à Saint-Julien.

La troisième compagnie de Pénitents établie à Limoges, celle des Pénitents Blancs de Saint-Jean-Baptiste, fut érigée en 1604, s'il faut en croire une attestation délivrée en 1781 par le curé de Saint-Julien-Saint-Affre (2). Il est certain qu'elle existait

(1) Mss de l'abbé Legros, *passim*.

(2) Archives de la Haute-Vienne, liasse 2257.

antérieurement à l'année 1611. Nous ne savons rien de ses fondateurs. Le pape Paul V l'approuva et lui accorda diverses indulgences. Elle prit un assez rapide développement. Installée dans l'église paroissiale de Saint-Julien, elle y tint ses réunions pendant un siècle et demi, et on ne voit pas qu'elle ait eu, avec le clergé, aucun différend. En 1769, les Pénitents Blancs firent construire, auprès de l'église, une chapelle spéciale que bénit en grande pompe M^{re} d'Argentré. Le prédécesseur de ce prélat, M^{re} du Coëtlosquet, appartenait à cette compagnie. C'est, dit-on, le seul évêque de Limoges qui ait été membre d'une association de ce genre avant la Révolution.

Les Pénitents Blancs passaient pour être une des compagnies les plus riches, — sinon la plus riche, — de la ville. Ils reçurent des donations et des legs considérables. Des inscriptions gravées sur des plaques de métal qui ornaient la tribune conservaient le souvenir des auteurs de ces libéralités. Un de ces legs, celui de M. Joussent, avait été employé à l'achat de quatre bâtons processionnels et de six panonceaux d'argent fin.

Les assemblées de cette confrérie étaient fixées : celles du matin, au premier dimanche de chaque mois et aux fêtes de la sainte Vierge ; celles de l'après-midi, aux premier et troisième dimanches et à diverses solennités : tantôt on récitait les vêpres de la sainte Vierge ; tantôt les psaumes de la Pénitence et les litanies des Saints. Les confrères devaient communier une fois par mois ; jeûner tous les premiers vendredis, et en outre à certaines dates ; réciter chaque jour le cantique de Zacharie, avec l'antienne : *Inter natos*, et l'oraison : *Precsta, quæsumus*, et, ceux qui ne savaient lire, huit *Pater* et huit *Ave* : trois en l'honneur de la Sainte-Trinité, et cinq en souvenir des Cinq-Plaies. Le samedi, tous disaient le *Stabat*. La Nativité et la Décollation de Saint-Jean-Baptiste étaient leurs principales fêtes. Ces jours-là, ils communiaient pieds nus et faisaient une procession particulière, dont les stations étaient Saint-Maurice, les Clairettes, Saint-Jean-en-Saint-Etienne, les Carmélites, les Oratoriens, les Ursulines, Saint-Michel-des-Lions, les Filles de Notre-Dame, Saint-Martial, Saint-Pierre, les Jésuites et les Cordeliers. L'itinéraire de la procession du Jeudi-Saint était le même. A l'issue de cette dernière, tout le monde prenait la discipline. Comme les autres confréries, les Pénitents Blancs faisaient célébrer, le lendemain de leur fête et le 2 novembre, un service pour les défunts. Nous trouvons dans leurs statuts l'obligation d'as-

sister aux obsèques des confrères décédés, et de faire dire des messes pour le repos de leur âme : chacun doit donner cinq sols à cet effet lors de chaque décès.

Au ^{xvii}^e siècle, le droit d'entrée était fixé à dix livres « pour l'entretien de la compagnie ». Avant d'être admis, les postulants devaient avoir été présentés à trois reprises consécutives et être restés un mois au moins en probation. — Ne pouvait être reçue dans la compagnie aucune personne ayant appartenu à une autre association de Pénitents. Cette mesure fut plus tard adoptée par toutes les confréries.

Lors de la réception d'un nouveau confrère, tous les membres de la compagnie présents venaient, l'un après l'autre, lui donner le baiser de paix, en lui disant : *Par tibi, frater*. A quoi le récipiendaire et le maître des cérémonies qui l'assistait répondaient : *Et cum spiritu tuo*. De plus, le prieur, après avoir formulé la question consacrée : « Que demandez-vous, mon frère » ? et reçu la réponse : « La miséricorde de Dieu et la paix de cette compagnie », reprenait : « Nous vous prions que vous gardiez et observiez les commandements de Dieu et les statuts de votre confrérie, et vous recevrez entière consolation ». — « Dieu lui en fasse la grâce ! » ajoutait l'assistance.

La compagnie avait à sa tête un recteur et un vice-recteur. Les autres officiers étaient : six conseillers, deux maîtres des cérémonies, deux choristes, deux sacristains et un trésorier. L'élection, fixée d'abord au premier dimanche du carême, plus tard au jour de l'Ascension, avait lieu à la majorité des suffrages et au scrutin secret pour le recteur, le vice-recteur et le trésorier : chaque membre écrivait sur un bulletin le nom de son candidat, et allait le déposer sur l'autel. Pour les autres officiers, ils étaient désignés après une conférence à voix basse.

Les statuts des Pénitents Blancs prescrivent aux confrères la pratique de l'examen de conscience, la réconciliation avec les ennemis et l'exercice de toutes les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles : enseignement des principales vérités de la religion et des commandements de Dieu, assistance aux funérailles, visite des confrères malades, des indigents, des prisonniers. Il leur est recommandé tout particulièrement d'accompagner le Saint-Sacrement lorsqu'on le porte aux malades, et des indulgences spéciales sont attachées à cet acte de dévotion.

Sur la plupart des livres imprimés pour la confrérie des Pénitents Blancs figure une assez mauvaise gravure représentant

saint Jean-Baptiste debout sur un tertre, un agneau couché devant lui; à ses pieds, deux Pénitents agenouillés, la tête couverte d'un capuchon (et non d'un chapeau en cornet¹). De chaque côté, des arbres; au fond, à gauche, un ermitage bâti sur le flanc d'une montagne. Au bas de la gravure on lit ces mots : *Pœnitentiam agite*. — L'écusson de l'association, qui est reproduit sur quelques circulaires et imprimés du dernier siècle et du commencement de celui-ci, offre un agneau passant avec la croix en houlette, au milieu d'un ovale rayonnant. Légende : *Ecce agnus Dei*. Les confrères, paraît-il, portèrent, à une certaine époque, cet écusson brodé sur l'épaule (1).

§ 14. — Les Pénitents Gris de Saint-François à Saint-Christophe, puis dans la chapelle de Saint-Antoine. — Les Pénitents de la Miséricorde, couleur feuille-morte, à Saint-Martial-de-Montjovis.

Les prescriptions de toute nature contenues dans les statuts des Pénitents Blancs se trouvent reproduites dans ceux de deux autres compagnies limousines approuvées par le pape Paul V et érigées l'une, celle des Pénitents Gris, vers 1611, dans l'église de Saint-Christophe-hors-les-Murs (2), — elle s'installa peu après dans la chapelle Saint-Antoine, au cimetière des Arènes; — l'autre, celle des Pénitents Feuille-Morte, en 1615, dans l'église paroissiale de Saint-Martial-de-Montjovis.

Saint François d'Assise était le patron de la première de ces compagnies, qui avait pris pour fête le jour de la Commémoration de ses Stigmates, et célébrait cette solennité le premier dimanche de juin. Les Pénitents Gris faisaient ce jour-là leur procession particulière. Le dimanche qui suivait le 17 septembre, ils célé-

(1) *Les offices de S. Jean-Baptiste tant du jour de la Nativité que décoration, pour l'usage des Penitens Blancs à Limoges*. Limoges, Jacques l'arne, 1715. — *Recueil des hymnes et pseumes que les confreres Penitens Blancs de la ville de Limoges chantent en faisant leurs processions et visitant les Eglises*. Limoges, Jacques l'arne, 1725. — *Office à l'usage de MM. les Penitens Blancs de la ville de Limoges*. — Limoges, Jacques l'arne, 1789.

(2) C'est le P. Bonaventure de Saint-Amable, *Histoire de Saint-Martial*, T. III, p. 846, qui nous apprend que cette confrérie fut érigée à Saint-Christophe. Les papiers de l'association ne mentionnent pas ce fait et ne parlent pas d'un oratoire antérieur à la chapelle de Saint-Antoine.

braient également la fête de l'Impression des Stigmates. Les réunions de cette confrérie avaient lieu le matin du premier dimanche de chaque mois ; tous les dimanches elle s'assemblait dans l'après-midi pour chanter les vêpres. Il y avait encore des exercices extraordinaires aux cinq grandes fêtes de la Vierge, à l'Ascension et à la Circoncision. Les confrères récitaient chaque matin trois *Pater*, trois *Ave*, le *Credo*, et chaque soir ils disaient, les bras en croix, après leur examen de conscience, cinq fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria* ; ils communiaient une fois par mois, et, ce jour-là, ils étaient tenus de prendre la discipline en récitant le *Miserere* et certaines prières. Ceux qui avaient de sérieux motifs de s'en dispenser devaient présenter leurs raisons au recteur, se faire excuser, et « se tenir en croix » pendant la durée de la flagellation.

Le jour de la Fête-Dieu, il y avait, dans la chapelle des Pénitents Gris, messe chantée et exposition du Saint-Sacrement. Il est à remarquer que, de toutes les confréries de Pénitents établies à Limoges, celle-ci seule tenait presque dès l'origine elle était restée fort peu de temps à Saint-Christophe ses réunions dans un édifice spécial. Saint-Antoine était en effet une simple chapelle sans circonscription paroissiale, et qui ne servait que pour l'usage des Pénitents. La compagnie, après avoir obtenu de l'autorité diocésaine la permission d'y faire ses exercices, la répara complètement. Cet oratoire était, les jours de fêtes, tendu de tapisseries d'un grand prix représentant les principales scènes de la vie de saint François d'Assise. On remarquait surtout le panneau qui avait pour sujet la naissance du saint ⁽¹⁾.

L'élection des officiers était fixée au premier dimanche de l'Avent. Les confrères nommaient, à la pluralité des voix, le prieur, le sous-prieur et le trésorier : ceux-ci désignaient les officiers subalternes. Les postulants étaient également admis à la pluralité des voix. — Il faut remarquer que deux des confréries de Limoges seulement, celle dont nous venons de parler et celle des Pénitents Feuille-Morte, ouvraient leurs rangs aux bouchers : toutes les autres compagnies se refusèrent jusqu'à la Révolution à les recevoir ⁽²⁾.

L'association des Pénitents Gris comptait environ cinq cents membres au siècle dernier : l'abbé Legros rapporte que, à la

(1) L'abbé Bullat, *Tableau ecclésiastique de Limoges*.

(2) Id., *ibidem*.

procession particulière faite par cette compagnie le 24 avril 1785 (1), assistaient deux cent vingt confrères revêtus de leur sac et plus de cent cinquante sans leur costume. A celle du Jubilé de 1776, figuraient environ deux cents Pénitents Gris, dont cent cinquante-deux avec leur livrée.

Sur les livres imprimés pour l'usage de cette compagnie, on voit une vignette représentant saint François agenouillé, en extase, et recevant les stigmates ; à genoux devant lui, à droite, un Pénitent les mains jointes (2).

La confrérie des Pénitents Feuille-Morte fut fondée par une pieuse société composée de huit prêtres : Mathias Magnon, Léonard Fournier, Antoine Farne, Pardoux Rebière, Léonard Belut, Léonard Baresge, Bernard Arasse, Jean Cheysson, et d'un bourgeois, Jean Lemoine. Ils choisirent, comme nous l'avons dit, pour tenir leurs réunions, l'église de Saint-Martial-de-Montjovis, bâtie, en mémoire du célèbre miracle des Ardents, à l'endroit même où avaient été déposées les reliques de l'Apôtre d'Aquitaine, lors de la grande manifestation de 994. Le bref qui confirme l'institution des « Pénitents de la Miséricorde couleur feuille-morte, sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine », est du 13 septembre 1619. — Ils s'assemblaient le matin du premier dimanche du mois et le lendemain de certaines fêtes pour réciter l'office de la Vierge, entendre la messe et communier, et l'après-midi du troisième dimanche du mois (dans l'origine tous les dimanches), à l'Ascension et aux fêtes de la Vierge pour chanter vêpres. Leur fête était naturellement celle de sainte Marie-Madeleine, et, ce jour-là, ils faisaient une procession. Ils célébraient aussi celle de saint Martial et assistaient, le dimanche après le jour anniversaire du miracle des Ardents, à la messe basse que faisait célébrer, à Montjovis, la confrérie du Saint-Sépulcre (3).

(1) Legros, *Continuation des Annales*.

(2) *Recueil des hymnes et psaumes que les confrères Pénitens Gris de la ville de Limoges chantent en faisant leurs processions et visitant les églises*; ensemble l'office du glorieux et seraphique Père saint François, pour la fête de l'impression de ses sacrés stigmates. Limoges, veuve Barthélemy Voysin, 1733. — *L'office de saint François pour la fête de l'impression de ses sacrés stigmates, pour l'usage des Pénitens Gris*. — Limoges, veuve Barthélemy Voysin, 1733.

(3) Très ancienne confrérie érigée dans la vieille église du Saint-Sépulcre, laquelle fut englobée dans l'édifice de Saint-Martial.

Depuis la fête de saint Martial jusqu'à celle de sainte Madeleine, il y avait des réunions extraordinaires chaque dimanche. Il était prescrit aux confrères de communier une fois par mois, de dire la prière du matin et du soir « telle qu'elle est dans le catéchisme », de réciter tous les jours soit sept *Pater* et sept *Ave*, soit l'antienne de sainte Madeleine : *Mulier que erat peccatrix* (plus tard celle : *Surgens Jesus mane*) et la collecte : *Beata Marie Magdalene*. Tous les vendredis de l'avent et du carême, les membres de la confrérie se réunissaient à la tribune pour entendre une prédication, à l'issue de laquelle ils prenaient la discipline ; ils la prenaient encore chacun des jours de la Semaine-Sainte, pendant la durée d'un *Stabat* et d'un *Miserere*, après la récitation de l'office de la Passion.

Les statuts primitifs interdisaient aux confrères d'entrer dans les cabarets et tavernes, et de jouer aux cartes ou aux dés « à peine de dix sols d'amende pour la première fois, à la seconde de vingt sols, et pour la troisième, d'estre chassés de la compagnie comme indignes ». Il leur était enjoint de visiter tous les premiers dimanches du mois les hôpitaux et les prisons, d'y faire « une charité proportionnée à leurs ressources », d'aller voir les confrères malades, et de « les assister, pendant leur maladie, de toutes sortes de secours spirituels et temporels s'ils en ont besoin ». — « Tous les associés, est-il écrit dans un autre article, vivront en paix, union et charité, comme de bons chrétiens, se prévenant les uns les autres par toutes sortes de marques d'une vraie affection et évitant entre eux tout sujet de querelle et de contestation. Que s'il leur survenait quelque différend, ils tâcheront de se réconcilier au plus tôt, sans avoir recours à d'autre voie qu'à celle de la médiation et s'en rapportant entièrement à la décision du conseil de la compagnie. »

Le droit d'entrée était de six livres : on le réduisit à trois. Chaque membre devait payer de plus une annuité de trois livres, qui fut remplacée dans la suite par une cotisation mensuelle de deux sols six deniers.

On n'était reçu dans la compagnie qu'après avoir été présenté aux officiers et aux plus anciens confrères. Les statuts en vigueur au XVIII^e siècle fixent les termes mêmes de l'exhortation qui doit être adressée par le nouvel associé le jour de sa réception : — « Monsieur, puisque vous êtes aujourd'hui enrôlé dans notre confrérie par la grâce que Dieu vous a faite, vous devez l'aimer et le servir avec plus de fidélité que vous n'avez fait jusqu'à présent. Vous devez avoir une grande dévotion à la sainte Vierge, à saint

Martial et à sainte Marie-Madeleine que vous avez le bonheur d'avoir pour protecteurs. Vous obéirez au prieur et sous-prieur; en l'absence de ces deux, aux autres officiers en charge, et en l'absence de tous les officiers, aux plus anciens confrères, etc. ».

Les dignitaires étaient, au siècle dernier, au nombre de huit seulement : un prieur, un sous-prieur, un trésorier, un substitut du trésorier, un maître des cérémonies, son substitut, et deux visiteurs des malades. Les confrères les désignaient le jour de Quasimodo, après les vêpres; le trésorier rendait ses comptes le dimanche suivant.

Quelques imprimés du siècle dernier ou du commencement de celui-ci, à l'usage de la compagnie, portent une affreuse gravure sur bois représentant sainte Madeleine dans son désert, une tête de mort à ses pieds, une croix à sa droite. De chaque côté, à genoux, un Pénitent, le crucifix à la main et le chapelet à la ceinture (1).

Il est inutile d'ajouter que les statuts des Pénitents Gris et des Pénitents Feuille-Morte renferment les mêmes prescriptions que les réglemens des autres compagnies, touchant l'assistance aux obsèques des confrères, les prières pour les défunts, etc.

§ 15. — Les Pénitents Pourpres de la Charité à Saint-Cessateur. — Harangue de l'avocat Gendraud. — Les litanies pour les condamnés à mort. — Funérailles des suppliciés. — La pendaison de Michel Pascault et l'arrêt du Parlement du 3 avril 1743. — Statuts et processions des Pénitents Pourpres de Limoges.

Il faut croire qu'après l'établissement de la compagnie des Pénitents Feuille-Morte la nouvelle institution avait épuisé sa première sève, et que les cinq confréries existantes suffisaient à la dévotion des habitants de Limoges : près de cinquante ans s'écoulèrent sans qu'on vît s'élever d'autre association de ce genre. Vers 1660, les Pénitents Noirs, qui, depuis leur établissement, assistaient les suppliciés, ayant refusé de remplir cette mission à l'égard d'un membre de la confrérie condamné à mort (2),

(1) Consulter, pour ce qui a trait aux statuts des Pénitents Feuille-Morte, les Archives de la Haute-Vienne, liasse 2257; — Pièces diverses conservées dans la sacristie de Saint-Aurélien; — *Offices et prières à l'usage des confrères Pénitents Feuille-Morte de Limoges, conformes au nouveau bréviaire*. — Limoges, Martial Sardine, 1751.

(2) Bullat, *Tableau ecclésiastique de Limoges*.

quelques personnes pieuses eurent la pensée de créer, à Limoges, une confrérie analogue à celle de la Miséricorde de Lyon, et dont l'objet spécial fût de soulager le sort des prisonniers et de procurer aux criminels ayant encouru la peine capitale, avec des consolations, des secours de tout genre. L'entreprise rencontra mille obstacles, suscités surtout par les compagnies de Pénitents, qui ne voyaient pas sans jalousie l'établissement d'une sixième association formée sous les auspices de personnages fort estimés : elles craignaient, non sans quelque raison, que la faveur du public se détournât d'elles pour s'attacher à cette nouvelle confrérie. Singulières appréhensions, étranges pensées, bien éloignées, sans doute, des sentiments qu'on devrait s'attendre à rencontrer dans l'âme de vrais Pénitents ; mais les Pénitents sont des hommes, et, de si bonne foi qu'ils professent l'humilité, ils n'en sont pas moins accessibles par quelque côté aux faiblesses humaines. La jalousie est du reste fréquente au sein des associations qui vivent côte à côte avec d'autres associations de même nature. — Plût à Dieu que nos Pénitents n'eussent jamais mérité d'autre reproche !

Malgré les obstacles, la compagnie des *Pénitents Pourpres de la Charité, sous le titre de Jésus-Patissant*, parvint à obtenir l'autorisation de M^{re} de la Fayette ; mais elle n'y réussit que grâce au curé de Saint-Aurélien et Saint-Cessateur, Jean Gondin (1). Ce vénérable ecclésiastique jouissait alors d'une assez grande popularité. Il avait été le principal organisateur de la nouvelle confrérie, et celle-ci, grâce à son zèle, devint en peu d'années la plus nombreuse et la plus florissante de toutes les associations de Pénitents que possédait la ville de Limoges. On a conservé la liste des fondateurs ; on y voit figurer des citoyens dont le nom est encore honorablement connu parmi nous : Maledent, Fournier, Dhéralde, Poncet, Limousin, Landin, Cibot, Andraud.

La permission de l'évêché obtenue, il restait à avoir celle du présidial. Ce n'était pas chose difficile : la conduite des Pénitents Noirs, à l'occasion du fait que nous avons mentionné plus haut, avait, selon toute apparence, indisposé les magistrats, et ceux-ci accueillirent favorablement la requête que leur présenta, au nom des Pénitents Pourpres, un avocat du siège, M^{re} Aymeric Gen-draud. Cette harangue, qui nous a été conservée, débute par un

(1) *Annales manuscrites de Limoges*. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1870, p. 95.

exorde pompeux , où le sanctuaire de la justice est comparé au temple de Jérusalem , le juge au prêtre, le condamné au bouc émissaire de l'ancienne loi. Puis l'orateur entame le panégyrique de la nouvelle confrérie :

« Voicy, Messieurs, voicy une troupe de chérubins incarnez ! Voicy une compagnie de Pénitens qui s'offrent pour ce faire (expiar les péchés du peuple¹), voicy, Messieurs, des martyrs volontaires de la charité, de la miséricorde et de l'humilité, qui, avec l'apostre, ne se proposent plus d'autre objet d'honneur et de gloire que la croix et les souffrances d'un Iesus patissant, et qui, par une sainte ambition, choisissent pour armes un cœur enflammé et couronné d'épines, pour devise : *Charitas*, ou bien ces paroles des cantiques : *Dilectus meus candidus et rubicundus*, — et pour livrée une robe empourprée du sang glorieux de l'agneau. Ne voilà pas, Messieurs, un beau crayon de douleur et de pénitence ? Voyons si les effets respondent aux paroles, et si ces nouveaux athletes accomplissent en détail ce qu'ils promettent en abrégé.

» Pour vous le faire cognoistre, Messieurs, ie ne veux pas parcourir tous leurs louables exercices. Et tant pour marquer l'obéissance que ie dois à leur ordre, en espargnant leur modestie, que pour éviter la longueur excessive, qui produit ordinairement la confusion en celui qui parle, et le degoust en ceux qui escoutent, ie me contente de vous dire que le principal institut des sieurs Penitens pour lesquels j'ai l'honneur de parler en ce iour, et le statut qu'ils se proposent par excellence, est de visiter et secourir les prisonniers, de descendre dans leurs cachots, — *descendere cum illis in foream*, — d'adoucir, par des largesses et par des consolations, leurs misères et leurs chaisnes, — *in vinculum non delinquere illos*, — et, suivant le motif qui anime leur esprit, qui est de se conformer à cet homme de douleur, à ce Dieu patissant qu'ils ont pour objet continuellement devant les yeux, et de le chercher plutôt chez Herodes et sur le Calvaire que sur le Thabor, ou pour le moins, ne le pouvant plus trouver luy mesme dans les tourmens, après sa resurrection, l'y chercher en ses membres plus deslaisesz, accourir dans ce Palais toutes les fois qu'il y aura des criminels à exécuter, leur faire compagnie processionnellement iusqu'au lieu de leur supplice, pendant qu'un des prestres de leur société tâchera de gagner à Dieu l'âme de ces coupables, leur apprenant à mesnager utilement les momens de vie qui leur restent, et leur

pour expier son crime, la résignation, la contrition et le salut. Avant et pendant l'exécution, le recteur dit l'oraison : « O Dieu qui justifies l'impie et qui ne prends en haine aucune de tes créatures, oubliant leurs crimes en faveur de leur pénitence, accorde à ton serviteur la grâce de connaître ses fautes, de les pleurer, et de supporter, en expiation, tous les tourments avec patience ! ».

Quand la date d'une exécution était fixée, le présidial en avisait officiellement le recteur des Pénitents Pourpres. Celui-ci devait aussitôt prévenir le syndic et les visiteurs : la compagnie commençait dès lors à faire dire des messes pour le condamné. Bien que les confrères s'assemblaient d'ordinaire dans l'ancienne église paroissiale de Saint-Cessateur, où était établie leur tribune, ils se réunissaient le matin de l'exécution à Saint-Aurélien, qui était dans l'intérieur de la ville, et où l'on avait fait porter la croix processionnelle ainsi que les costumes. Les Pénitents en sortaient deux à deux et se rendaient à la prison, tenant chacun un flambeau allumé. De là, quand l'heure était venue, ils se dirigeaient processionnellement vers le lieu du supplice, marchant devant le condamné, que soutenaient et exhortaient deux ecclésiastiques, membres de la confrérie, revêtus d'étoles noires. Le funèbre cortège avançait à pas lents, récitant les litanies des condamnés à mort et celles des agonisants, auxquelles on ajouta plus tard le *Salve Regina*. La lugubre psalmodie continuait autour du gibet ou au pied de l'échafaud jusqu'à ce que l'exécution fût achevée et toutes les prescriptions de l'arrêt remplies. Alors la compagnie tout entière tombait à genoux, et souvent la foule avec elle. On récitait un *De profundis* ; on invoquait Jésus-Christ, saint Cessateur et le patron du supplicié. Puis le cadavre était détaché de la potence ou de la roue par les confrères, qui avaient, la veille ou l'avant-veille, dans une réunion préparatoire, acquis aux enchères le droit de remplir ce ministère ; il était mis dans un suaire « à la vue de tout le monde ». Quatre membres de la compagnie, qui devaient avoir « requis ce pieux et charitable office, prenaient la bière, et l'on s'acheminait

(1) « Deus, qui justificas impium et nihil odisti eorum quæ fecisti, dissimulans peccata propter penitentiam, da famulo tuo propria peccata cognoscere et defflere, cunctaque pro illis æquo animo tolerare. »

vers Saint-Cessateur ou vers Saint-Aurélien, « suivant l'ordre du recteur et la commodité du temps ». Derrière le cercueil de cet assassin, de ce voleur, marchaient confondus dans le cortège, couverts du sac de la pénitence, des magistrats, des prêtres, des officiers du roi, donnant à l'âme qui paraissait à cette heure devant Dieu leurs plus ardentes, leurs meilleures prières. Tableau qui nous paraît touchant et sublime, et qui semblera plus admirable encore si l'on considère la distance que mettaient à cette époque entre un homme et un autre homme les distinctions sociales, les préjugés, les mœurs et les lois.

Le corps restait dans l'église toute la nuit, veillé par des Pénitents en prières. On l'inhumait le lendemain dans le cimetière qui entourait Saint-Cessateur, et qui était abandonné depuis la grande peste de 1632, presque toutes les personnes mortes de la contagion y ayant été alors enterrées. C'était le lieu destiné à recevoir les restes des suppliciés. Chaque année, le jour de la fête des Morts, après le service célébré pour les défunts, les Pénitents Pourpres sortaient processionnellement de leur tribune, et descendaient au cimetière, où ils chantaient le *Miserere* et le *Requiem*. Puis toute la compagnie, à genoux, récitait un *De profundis* pour le repos de l'âme de ceux qui avaient été ensevelis en ce lieu. Souvent des confrères, par un sublime raffinement d'humilité et de charité, ordonnèrent que leur corps fût inhumé auprès de la dépouille des criminels.

On a conservé à Limoges un vague souvenir du fait qui amena le Parlement de Bordeaux à s'occuper des Pénitents Pourpres de notre ville, et à interdire non-seulement à eux, mais à toutes les confréries analogues, dans l'étendue du ressort, d'assister les suppliciés à leurs derniers moments. C'était à la fin de 1742 ou dans les premiers mois de 1743 : un déserteur de la milice nommé Paseault, ayant tué l'archer qui était venu le surprendre dans sa cachette, fut condamné au gibet. La victime passait pour avoir précédemment accepté de l'argent de ce pauvre diable ou de sa famille, et s'être engagée à ne le point arrêter. En outre, la sentence n'avait pas été prononcée par un tribunal ordinaire : l'intendant seul avait statué, la connaissance du crime lui étant attribuée à cause des circonstances particulières dans lesquelles il avait été commis. Cette dernière considération n'était peut-être pas étrangère à l'intérêt tout-à-fait exceptionnel que témoignait la population au meurtrier. L'opinion publique était surexcitée à un si haut point que les écoliers de la ville formèrent le com-

enseignant le secret de la chymie celeste, par lequel ils peuvent changer l'eschelle du gibet à celle de Iacob, et les degrés avec lesquels ils vont à un infame trespas à tout autant de marches pour se porter vers le ciel et la vie éternelle; et enfin de les suivre quand tout les abandonne, les consoler quand tout se déclare et se soulève contre eux, prier pour eux dans leur agonie, se tenir presens pendant ce triste et honteux spectacle, et recueillir, après le départ de l'ame, les misérables restes de ces membres de leur maistre, pour les enterrer et continuer leurs assistances pour le soulagement de leur âme, par les prières, suffrages et messes qu'ils sont obligez d'offrir et de faire dire pour elle (1). »

L'avocat poursuit l'éloge des Pénitents Pourpres, explique le symbolisme de leur livrée, signale les usages semblables des confréries d'Italie, d'Avignon, de Lyon, et appelle toute la bienveillance des magistrats sur l'objet de leur supplique, qui est d'obtenir la permission de visiter les prisonniers, « d'entrer deux à deux, successivement, revestus de leurs sacs, dans le lieu où seront les condamnés à mort, pour les consoler et les fortifier contre l'effroy qu'elle leur peut inspirer, de les prendre processionnellement à la porte du Palais, les conduire et accompagner jusques au lieu destiné pour le supplice, et, après les avoir vus expirer dans ces tourmens, prendre les corps, si autrement n'en est ordonné par vous, pour les inhumer en terre sainte, dans un endroit qui sera marqué pour cet effet 2) ».

A partir du 13 mai 1662, date de l'arrêt du Présidial qui fit droit à cette requête, jusqu'en 1743, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-un ans, les Pénitents Pourpres remplirent avec un zèle au-dessus de tout éloge leur mission de charité auprès des condamnés à mort et des prisonniers. Chaque année la compagnie désignait un syndic et douze visiteurs spécialement chargés de faire la quête à la porte des églises où le Saint-Sacrement était exposé, et de parcourir trois fois par semaine la Boucherie et le Marché pour y recueillir des offrandes en nature destinées aux malheureux détenus. Ceux-ci, grâce aux confrères, avaient des

(1) *Harangue des sieurs Penitens Pourpres de la Charité de la ville de Limoges, faite à Messieurs du Presidial par maistre Aymeric Gendraud, avocat en Parlement et audit siege, le 13. iour de may mil six cens soixante-deux.* — Limoges, Martial Chapoulaud, 1662, in-1^o.

(2) *Ibidem.*

aliments plus sains, plus variés, des vêtements chauds, une couche moins dure, du linge propre. Leurs familles recevaient quelque argent, étaient visitées ; elles n'étaient pas condamnées à l'horrible abandon où trop souvent on les voit aujourd'hui, en dépit des efforts de la bienfaisance officielle.

Quand un criminel était condamné au dernier supplice, les visiteurs passaient dans tous les quartiers de la ville, un petit tronc à la main, pour solliciter des aumônes qui devaient être employées soit à procurer quelques adoucissements au condamné ou quelques secours à sa famille, soit à faire dire des messes pour le repos de son âme, après l'exécution. S'il ne s'agissait que d'un châtiment moins sévère et d'une simple peine corporelle, on ne négligeait rien pour fournir à l'instant au patient tous les soulagements que réclamait son état, et pour lui donner ensuite les remèdes et les soins nécessaires à une prompte guérison (1).

Parmi les prières que les Pénitents Pourpres récitaient pendant la semaine précédant une exécution, et le jour même du supplice, en accompagnant le criminel à l'échafaud ou au gibet, il y en avait de toutes spéciales, et parmi celles-ci les *Litanies pour les condamnés à mort* méritent une mention à part. On trouve dans ces litanies quelque chose de barbare et de touchant à la fois, qui rappelle la note étrange de la fameuse prose des Morts. — Après les invocations d'usage adressées à Dieu, à la Vierge, à quelques saints, parmi lesquels figurent les saints Innocents, saint Martial, sainte Valérie, saint Loup, saint Léonard, « qui brise les fers des captifs », — *compedum confractor*, — on supplie Jésus-Christ de délivrer le patient de la puissance du démon, de le préserver de ses embûches, de l'aveuglement et de l'endurcissement, de la faiblesse et du désespoir, de la crainte de la mort et de la terreur du châtiment ; de la honte et du trouble où pourrait le jeter la pensée de son ignominie, de tout mouvement de colère, de toute haine et de tout mauvais sentiment (2). On adjure le Rédempteur des hommes, au nom des maux qu'il a soufferts, d'accorder au condamné le courage dont il a besoin

(1) Bullat, *Tableau ecclésiastique de Limoges*.

(2) « *A cœcitate et duritia cordis, — a pusillanimitate spiritus et tristitia cordis, — a timore mortis et formidine pœnæ, — a conturbatione verecundiæ et ignominie, — ab ira et odio et omni mala voluntate.* »

plot d'arracher le condamné au bourreau : les Pénitents leur promirent leur concours. La corde de la potence fut sciée sur une partie de son épaisseur, ou, d'après la tradition, frottée de vitriol ; quand le bourreau y eut attaché Pascault, elle ne put supporter son poids, et se rompit. Le patient, tombé sur le sol, fut aussitôt entouré par les Pénitents, qui tenaient un déguisement prêt, — le sac d'un confrère, dit-on, — et le lui jetèrent sur les épaules. Les écoliers, disséminés dans la foule, leur prêtèrent assistance, et le peuple, ému de pitié, protégea la fuite du meurtrier, qui fut sauvé (1).

Nous n'avons pu trouver aucune trace des poursuites qui furent, sans nul doute, exercées contre les auteurs, ou tout au moins contre les chefs de ce petit complot ; mais le fait eut un assez grand retentissement et parut assez grave au parlement de Bordeaux pour motiver un arrêt peu connu, et dont on nous saura peut-être gré de reproduire la teneur :

ARREST de la Cour du Parlement, qui fait très expresses inhibitions et défenses à tous Penitens rouges et blancs et autres de quelque couleur qu'ils soient ou puissent être, d'assister en habits de Penitens ni en corps de confrérie aux exécutions des condamnés à mort, sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine de trois cens livres d'amende, etc.

(Du 3 avril 1743.)

— Extrait des Registres du Parlement. —

Ce jour, le Procureur Général du Roy est entré et a dit : Qu'il est informé que, par un usage établi dans plusieurs Villes et Lieux du Ressort de la Cour, certaines espèces de Confréries, qu'on appelle des

(1) Plusieurs livres ou manuscrits du siècle dernier font allusion à cet événement, sur lequel l'abbé Bullat seul donne quelques détails précis, et qui a fourni à M. Elie Berthet le sujet d'une nouvelle. — Les émeutes à l'occasion d'exécutions criminelles, bien qu'elles fussent sévèrement réprimées, n'étaient point rares. Les seuls registres des Pénitents Noirs de la Miséricorde d'Avignon en mentionnent plusieurs : — En 1572, un voleur, que le bourreau ne pouvait venir à bout d'étrangler, est délivré, l'exécuteur et son valet massacrés, la potence jetée dans le Rhone, et le vice-légat accorde la grâce du condamné ; en 1695, le peuple, ému de pitié par les souffrances du patient, fait pleuvoir une grêle de pierres sur le bourreau, et le force de se réfugier au palais de justice ; on coupe la corde, et on porte secours au pendu ; mais cette fois la troupe intervient et l'exécution s'achève. Bien que les livres des Pénitents n'en disent mot, il

Pénitens, dont les uns sont distinguez par Pénitens Blancs, les autres Pénitens Gris, Rouges, Blûs, et autres couleurs, assistent en corps de Confrérie aux exécutions des condannez à mort, sous prétexte de prendre ensuite le soin de l'inhumation du cadavre du supplicié, et de faire dire des prières. Que cet usage, qui paroît avoir la piété pour principe, est sujet à de très grands inconvéniens, puisque, sous l'Habit dont ces prétendus Pénitens ont la précaution de se revestir dans ces sortes d'occasions, et qui les empêche d'être reconnus de personne, il seroit aisé d'attrouper et aposter des gens armez et mal intentionnez, qui enlèveroient à force ouverte, à la Justice, ceux qu'elle auroit jugés dignes du dernier supplice. Qu'on vient même d'éprouver tout récemment, dans la Ville de Limoges, l'abus de la charité des Pénitens Rouges de cette ville, dont le Corps de Confrérie s'étoit assemblé pour assister à l'exécution du nommé Michel Pascault, condamné à mort pour un meurtre dont la connoissance avoit été attribuée à M. le Commissaire départi de la Province du Limousin (1) : la corde à laquelle ce condamné étoit suspendu ayant cassée, et le patient tombé par terre, ces Pénitens Rouges s'étoient jettés sur lui, aussi bien que sur l'Exécuteur, et, avec le secours de la populace, qui s'étoit émue en cette occasion, ils étoient venus à bout d'arracher le coupable des mains de la Justice et de le garantir du suplice auquel il avoit été condamné. Que comme l'on peut et doit craindre ailleurs des pareils événemens si le même usage de l'assistance des Pénitens y avoit lieu, il paroît de la prudence et de la sagesse de la Cour de les prévenir en faisant des défenses à tous Pénitens Rouges ou autres, de quelque couleur qu'ils soient, dans toutes les Villes et Lieux du Ressort de la Cour, d'assister aux exécutions des condannez à mort en habit de Pénitent, ni en Corps de Confrérie, etc., etc.

LA COUR, faisant droit de (*sic*) la Réquisition du Procureur Général du Roy, fait très expresses inhibitions et défenses à tous Pénitens Rouges et Blancs, et autres de quelque couleur qu'ils soient ou puissent être, dans toutes les Villes, Bourgs et autres Lieux du Ressort de la Cour, d'assister en Habits de Pénitens, ni en Corps de Confrérie, aux exécutions des condannez à mort, qui se feront dans lesd. Villes et Lieux, sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine de 300 livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable aux

est difficile de croire qu'ils soient restés étrangers à ces scènes, etc., etc.

— Désandré, *Essai historique sur le Christ d'ivoire de Jean Guillermin et sur la confrérie des Pénitents Noirs dits de la Miséricorde*. — Avignon, Roumanille, 1865, p. 140, 148, etc.

(1) On sait que les parlements n'admirent jamais officiellement l'institution des intendans, et qu'ils ne les désignaient que sous le nom de Commissaires départis.

Hopitaux des Lieux, ou les plus prochains, même de punition exemplaire si le cas y échéoit : pour raison de quoi, en cas de contravention au présent Arrêt, il sera informé, à la requête et diligence des Substituts dudit Procureur Général, devant les Juges Royaux des Lieux, même par les Officiers des Haut-Justiciers dans les Justices Seigneuriales, pour, les informations faites, aud. Procureur Général du Roy communiquées et à la Cour rapportées, être statué ce qu'il appartiendra : Enjoint auxdits Substituts dans les Bailliages, Sénéchaussées et autres Juridictions Royales, même aux Officiers des Justices Seigneuriales, et aux Maires, Jurats, Echevins, Consuls et autres Officiers Municipaux du Ressort de la Cour, de tenir, chacun en droit soi, la main à l'exécution du présent Arrêt, etc. — Fait à Bordeaux, en Parlement, le trois avril 1743 (1).

Le fait qui venait d'appeler l'attention du parlement sur les inconvénients et les dangers de la présence des confréries de Pénitents aux exécutions capitales se reproduisit dans d'autres villes : on vit, dix-neuf ans plus tard, à Montpellier, se répéter la tentative des Pénitents de Limoges : mais, cette fois, le complot échoua, grâce à la fermeté de l'aide-major de la place, qui était présent à l'exécution, et qui réussit à maintenir la foule jusqu'à l'arrivée d'un renfort (2).

Les Pénitents Pourpres de Limoges durent, à la suite de cet événement, s'abstenir de paraître aux exécutions. La compagnie fut même menacée de suppression, et on doit être étonné que l'autorité l'ait laissée subsister après un fait de rébellion aussi grave : mais tels étaient, à cette époque, la popularité des Pénitents et le crédit dont jouissaient ces grandes associations, étroitement unies l'une à l'autre par une affiliation s'étendant parfois à une partie du royaume, qu'on n'osa pas interdire leurs exercices : on se borna à prendre les dispositions nécessaires pour que l'événement de 1743 ne pût se renouveler. Toutefois nous avons la preuve que le Présidial, après quelques années, toléra la présence d'une députation au moins des confrères aux côtés des condamnés à mort ; mais la compagnie en corps n'était admise sur le lieu du supplice que l'exécution une fois terminée. Quant à l'assistance

(1) Un exemplaire de cet arrêt, imprimé à Bordeaux, chez J.-B. Lacornée, imprimeur du Parlement et de l'Hôtel de ville, rue Saint-James, est conservé à la bibliothèque de la ville de Limoges.

(2) *Journal de Ferrar*, cité par M. Delalain. (*Les Pénitents de Montpellier*.)

des détenus dans les prisons par la compagnie ou ses délégués, il n'y fut mis obstacle que pendant peu de temps ; les confrères furent alors réduits à employer, pour secourir ces malheureux, le ministère de quelques pieux magistrats, de quelques dames charitables appartenant à la haute société. Quand on leur rendit l'accès des prisons, certaines précautions furent prises pour prévenir les abus. Néanmoins le Présidial se relâcha peu à peu de sa sévérité, et, quarante ans plus tard, les Pénitents Pourpres avaient repris dans toute sa plénitude l'exercice de leur principale mission, sauf qu'il ne leur était permis qu'exceptionnellement d'escorter en corps le condamné dans le trajet de la prison à l'échafaud. — Un membre de l'association se rendait chaque jour à la geôle : la compagnie distribuait à la fin de la semaine du linge propre à tous les détenus : elle donnait des paillasses, des draps, des couvertures, aux plus faibles et aux malades. Elle faisait porter à la prison du bois de chauffage, des vivres supplémentaires et des ustensiles pour la préparation des aliments (1).

Les statuts des Pénitents Pourpres, arrêtés en assemblée générale dans l'église de Saint-Cessateur, le 20 janvier 1662, et approuvés le 7 avril suivant par l'autorité épiscopale, avaient été à peu près calqués sur le règlement de la confrérie de la Miséricorde de Lyon, dont les organisateurs de l'association avaient sollicité les conseils. Les confrères se réunissaient le deuxième dimanche de chaque mois, dans l'après-midi, et le quatrième dimanche, matin et soir : plus aux fêtes de la Vierge, tous les dimanches de l'avent et du carême, et tous les dimanches de juillet jusqu'au jour de la Transfiguration, qui était la fête de la confrérie. Chaque soir, les associés devaient réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* en souvenir des cinq Plaies de Jésus-Christ, plus le *Salve Regina* et le *De profundis* pour les confrères défunts et les suppliciés. L'élection des officiers avait lieu le dimanche après la Transfiguration. Le recteur dressait,

(1) Bullat, *Tableau ecclésiastique de Limoges* : Archives de la Hte-Vienne, liasses 2257, etc. Plusieurs documents de la période révolutionnaire attestent les services rendus par les Pénitents aux prisonniers, et le dénuement où ces derniers furent réduits après la suppression de cette confrérie. (Registres de la Société populaire de Limoges, de l'Hôtel de ville, et pièces diverses aux Archives de la Haute-Vienne.)

de concert avec le vice-recteur et les conseillers, une liste de quatre candidats, sur lesquels la confrérie en désignait deux au scrutin secret : l'un pour l'emploi de recteur, l'autre pour celui de vice-recteur. Les nouveaux chefs de la compagnie, ainsi institués, désignaient à leur tour, après avoir pris l'avis des recteur et vice-recteur sortants, les autres officiers, savoir : quatre conseillers, un trésorier, deux maîtres des cérémonies, un sacristain, deux choristes, deux visiteurs, un secrétaire et un portier. Ces choix devaient être confirmés par les confrères assemblés.

Dès l'origine, les statuts disposèrent qu'aucun Pénitent ayant appartenu à une autre association, « quel que fût son rang et sa qualité », ne serait admis dans la compagnie. Le nombre des membres de la confrérie avait été primitivement limité à cent. Nous avons signalé une disposition semblable dans le règlement de plusieurs compagnies, notamment de celles du Saint-Nom-de-Jésus, des Pénitents Gris de la Charité, des Pénitents de la Sainte-Croix et des Carmélins de Marseille (1). Et, au point de vue de la régularité, du bon ordre et du recueillement, cette limitation du nombre des confrères était une mesure fort sage. Aussi y a-t-il lieu de s'étonner qu'aucune des autres sociétés de Pénitents de Limoges ne l'eût adoptée. Ajoutons que la faveur croissante dont jouit la nouvelle compagnie et les nombreuses sollicitations auxquelles furent en butte les officiers ne permirent pas de la maintenir : au XVIII^e siècle, la confrérie ne comptait pas moins de six ou sept cents affiliés. On a dit plus haut que l'abbé Bullat affirme avoir vu quatre cent soixante Pénitents Pourpres assister, revêtus de leur sac, à une procession d'ostensions, peu d'années avant 1789.

Les processions particulières des Pénitents Pourpres étaient, de tous les spectacles de ce genre, si communs et si populaires à Limoges, ceux qui attiraient le concours le plus considérable de curieux. Le jour où la procession devait avoir lieu, les paysans de toutes les paroisses des environs ne manquaient jamais d'accourir. On voyait, lors de ces solennités, marcher au milieu de la compagnie un cortège de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testaments, revêtus de riches costumes : on y remarquait

(1) V. ci-dessus, chap. VI, p. 60 et 61.

surtout les douze apôtres et les saintes femmes. Depuis le xviii^e siècle, les Pénitents Pourpres avaient le privilège d'offrir au public la représentation de diverses scènes de la Passion, et le même cortège reparut dans les rangs de la compagnie, quand celle-ci se fut réorganisée après la Révolution. M. Leymarie décrit en ces termes les scènes représentées par les pieux acteurs à la procession de l'Ostension de 1820 :

« Après la croix de la compagnie venaient, des anges qui portaient les instruments de la Passion. Les douze apôtres suivaient avec leurs attributs particuliers; puis défilaient les saintes femmes de Jérusalem, parmi lesquelles on remarquait sainte Véronique, avec le linge traditionnel. Un groupe de soldats juifs apparaissait ensuite, entourant Notre-Seigneur, conduit par les bourreaux et portant sa croix : derrière lui était Simon le Cyrénéen. Bientôt Jésus, succombant sous le poids de l'arbre du Calvaire, le front ruisselant de sang, la figure couverte de crachats, tombait; alors Simon relevait la croix; Véronique s'approchait, ouvrait son linge, essuyait le visage du Sauveur et montrait au peuple la face du Rédempteur du monde; aussitôt les Juifs, poussant des cris, frappaient le Fils de l'Homme, qui reprenait sa croix, et le cortège se remettait en marche jusqu'à une autre station, où la même scène se renouvelait de point en point (1). »

La procession du jour de la Transfiguration et celle du Jeudi-Saint étaient de la part des statuts l'objet de prescriptions toutes spéciales : « On ne parlera ensemble sans nécessité et *(sic)* tout bas; on ne découvrira pareillement la face, ni fera paraître aucuns cheveux, ni manchettes, ou chemise au bras. Il ne sera loisible de porter aucune bague au doigt, ni rubans à la main, au col, ni même au chapelet, gardans en toutes choses une modestie et uniformité qui édifie le prochain et soit convenable à de vrais Pénitens » (2). La compagnie visitait ces jours-là les Carmes des Arènes, les Clairesses, Saint-Michel-des-Lions, les Filles de Notre-Dame, Saint-Martial, Saint-Pierre, les Jésuites, l'Oratoire, les Ursulines et Saint-Aurélien : le jour du Saint-Sacrement, où elle faisait aussi une procession, elle se rendait de plus à la cha-

(1) Leymarie, *Histoire du Limousin*, la Bourgeoisie, T. I, p. 307. — Limoges, Ardillier fils, 1845.

(2) Rapprochez ces prescriptions de celles des statuts des compagnies Lyonnaises, chap. V ci-dessus.

pelle des Prisons. Les années d'Ostension, on ajoutait à son itinéraire ordinaire les églises de Saint-François, des Jacobins, de Saint-Etienne, de Notre-Dame-de-la-Règle, de Saint-Domnolet, des Carmes-Déchaussés, de Saint-Maurice, des Bénédictins, des Cordeliers et de Saint-Augustin.

Les confrères donnaient les mêmes soins que les membres des autres associations à leurs malades, qu'ils devaient assister dans leurs « nécessités corporelles et spirituelles », — et les mêmes témoignages de piété à leurs défunts. Tous les associés faisaient dire des messes pour le repos de l'âme du décédé. — Les statuts ajoutent à ce sujet : « Sont exhortez de s'acquitter du même devoir de charité en faveur des suppliciez ». — Nous avons dit que, le jour des Morts, la compagnie tout entière, après avoir assisté au service pour les associés et les suppliciés, descendait processionnellement dans le cimetière qui entourait l'église de Saint-Cessateur, et y récitait des prières pour le repos de l'âme de tous ceux dont le corps y avait été inhumé.

Les Pénitents de la Charité de Limoges portaient un sac de couleur pourpre ou plutôt rouge-sang, avec un écusson représentant « l'image de Jésus patissant » sur le haut de la manche. Quand ils ne sortaient pas pieds nus, ils devaient porter « des bas de couleur pourpre, couvrant le dessus du soulier ». Leur ceinture était un cordon de laine noire : le chapelet était également noir et une couronne d'épines entourait la croix. Nous avons dit que les chapelets des Pénitents Pourpres se distinguaient par la profusion de médaillons d'émail dont ils étaient ornés. Nous en avons vu d'une richesse vraiment surprenante.

Sur les livres imprimés pour cette compagnie est gravée une vignette représentant Jésus-Christ courbé sous le poids de l'instrument de son supplice, et accompagné d'une foule d'hommes portant leur croix comme lui (1).

(1) Pour les statuts et offices des Pénitents Pourpres, voir la liasse 2257 des Archives de la Haute-Vienne; — le *Recueil des litanies, hymnes et psaumes que MM. les Pénitens Pourpres de la Charité de Limoges chantent en faisant leurs processions du Jeudi-Saint, de la Transfiguration, de l'octave de la Feste-Dieu, de l'Ostension des reliques des saints, et aux sépultures des confrères morts et suppliciés*. Limoges, P.-M. Sardine, 1715; — *Offices et prières que la compagnie de MM. les Pénitens Pourpres de la Charité de Limoges ont accoutumé de dire dans leur tribune ou dans leurs*

§ 16. — Traits caractéristiques de l'institution à Limoges. — Charité des Pénitents. — Assistance des malades et des pauvres. — Esprit de concorde et d'union des confrères. — Relâchement et décadence.

Nous venons de consacrer quelques pages à chacune des compagnies de Pénitents qui s'étaient successivement établies à Limoges, et que 1789 trouva vivant l'une à côté de l'autre, toujours en rivalité, mais s'unissant au moindre incident pour défendre leurs privilèges et leur indépendance soit contre le clergé, soit contre le pouvoir civil. Nous avons cherché à faire connaître le but qu'elles se proposaient, le résumé de leurs statuts, leurs exercices, leur organisation, l'esprit qui les animait. On trouvera peut-être que nous sommes entré dans de trop longs détails ; mais les confréries dont nous avons à parler appartiennent maintenant au passé : leurs traces vont disparaître ; il nous a paru utile de les fixer pendant qu'elles sont encore distinctes.

Si, après ce coup d'œil jeté sur chaque association en particulier, nous cherchons à retenir les traits communs qui ont dû nous frapper au cours de notre étude, nous y trouverons la confirmation d'une thèse énoncée aux premières pages de ce livre. Il n'y a aucun lien, aucune relation quelconque entre ces associations et l'organisation corporative. Elles sont instituées pour tous les fidèles, uniquement dans un but de piété, et non dans l'intérêt des hommes d'un métier, d'une catégorie spéciale de personnes : « *Non pro hominibus unius specialis artis* ». Les associés appartiennent à toutes les classes de la société ; les fondateurs sont des membres du clergé et des bourgeois instruits. Partout les magistrats, les prêtres, les négociants, les hommes du barreau ou de la finance, fournissent les premières générations de la confrérie ; ce n'est qu'un peu plus tard qu'on voit s'adjoindre à cette élite les artisans et les ouvriers ; mais alors seulement la confrérie atteint tout son développement, et accuse tous les traits caractéristiques de l'institution.

processions, seconde édition, revue, corrigée et augmentée par un des confrères. Limoges, F.-M. Sardine. 1715. — Ces deux volumes ont été réimprimés sous les mêmes titres, avec quelques changements, en 1817, chez François Chapoulaud. Ils portent la mention : *troisième édition*.

Les compagnies de Pénitents étaient avant tout, nous l'avons dit, des associations de piété : elles n'avaient en vue que la pénitence, l'expiation des fautes, la rentrée en grâce du pécheur auprès de Dieu, la participation plus intime du chrétien aux souffrances de Jésus-Christ, l'application aux fidèles vivants ou morts des mérites acquis par les confrères : en un mot, la gloire de Dieu et le salut de l'homme, tel fut l'unique objet des fondateurs. La prière, la mortification, les œuvres de charité, n'étaient que les moyens employés pour atteindre ce but. Il faut reconnaître toutefois que, pour n'être qu'un accessoire de leur programme, les pratiques charitables n'en furent pas moins en réalité la principale occupation de ces compagnies. Par elles surtout, on peut le dire, elles grandirent et obtinrent cette popularité extraordinaire dont nous nous faisons à peine une idée.

La charité ! nulle part on ne la trouve plus féconde, plus ingénieuse, plus attentive, plus délicate : répondant à tous les besoins, ne se rebutant d'aucun dégoût, ouvrant les bras aux plus indignes, descendant à toutes les misères, sachant accepter les plus humbles emplois et s'élever aux missions les plus sublimes. Nous rencontrons le Pénitent partout où il y a des maux à secourir, des douleurs à consoler : sur les places, au bord des chemins, auprès des grabats ; dans les hôpitaux, au chevet du malade ; dans les prisons, à côté du captif ; au pied du gibet, la main dans la main du condamné. Et quand l'expiation est achevée, quand la justice humaine, son œuvre accomplie, s'éloigne abandonnant le corps du supplicié, c'est le Pénitent qui recueille ces restes infâmes, c'est lui qui les porte devant l'autel que domine l'image du Dieu crucifié, les dépose en terre sainte, et prie sur eux comme sur la dépouille d'un ami. Et chaque année, le jour où les familles pensent à leurs morts, il revient s'agenouiller sur la terre qui recouvre cette poussière. Pour ces misérables, depuis longtemps oubliés par la société, il aura toujours, lui, un souvenir et une prière. Le sentiment profond de la solidarité humaine a-t-il jamais produit rien de plus admirable ? Fraternité ou charité, l'amour de l'homme pour son semblable est-il jamais allé plus loin ? a-t-il pu s'élever plus haut ?

L'idée charitable, dans les confréries qui font l'objet de cette étude, a une largeur et une puissance que la vivacité du sentiment religieux peut seule expliquer. Peu de personnes de nos jours se rendent bien compte de ce que fut l'ancienne société : on ne la voit en général qu'à travers les déclamations des philo-

sophes et des pamphlétaires, à travers les vices et les misères des xvii^e et xviii^e siècles, la décadence de l'esprit religieux, le relâchement de la vie monastique, la ruine des libertés municipales et provinciales, la transformation amenée par une concentration excessive du pouvoir et par le renversement de toutes les forces sociales de nature à porter ombrage à l'autorité du Roi. Avant cette période de transition et de décadence, pendant laquelle se développèrent les ferments qui devaient provoquer la grande explosion de 1789, l'existence était assurément dure et laborieuse pour la plupart, et même, à dire vrai, pour tous; mais, si rude qu'elle fût, elle avait souvent une indépendance et une dignité que nous sommes condamnés à ignorer. Il ne faut pas faire du moyen âge un âge d'or : l'homme, au contraire, y était sans cesse entouré de menaces et de périls, et on a pu dire sans exagération que sa vie ressemblait à celle d'un soldat dans une place assiégée. Le danger et le combat étaient de tous les jours : il y avait de profondes angoisses, de grandes infortunes, de terribles douleurs ; mais à côté d'immenses misères surgissait une infatigable et inépuisable charité. Il n'était pas besoin, il n'était pas question d'engagements réciproques, de limitation de l'assistance, de règles pour assurer des secours aux pauvres et aux malades : dans le milieu chrétien et libre où elle se produisait, la bienfaisance ne connaissait ni lois, ni bornes. La générosité spontanée des détenteurs de la fortune nationale pourvoyait à tous les besoins avec une largesse qu'on ne peut se lasser d'admirer. Les associations philanthropiques, fondées toutes sans exception sur l'idée chrétienne de la charité, — c'est-à-dire des obligations plus étroites de l'homme vis-à-vis de son semblable à cause de leur fraternité en Jésus-Christ, le Dieu incarné, — n'avaient pas alors pour objet de procurer à leurs membres certains secours dans des cas déterminés, mais d'unir les efforts de tous les adhérents en vue d'une œuvre de bienfaisance extérieure. Non-seulement le but était presque toujours rempli ; mais les confrères mettaient leur honneur et leur orgueil à ce qu'il le fût pleinement, surabondamment, magnifiquement dans certains cas. Telles étaient les traditions d'assistance de la société chrétienne. Les troubles et les déchirements du xvi^e siècle ne purent les obscurcir, et les confréries de Pénitents qui les avaient recueillies les conservèrent avec une fidélité admirable : c'est là, pour nous, leur principal mérite et leur véritable titre au souvenir reconnaissant de la postérité.

Outre les œuvres de charité extérieure auxquelles ils étaient voués, il va sans dire que les membres de ces compagnies pratiquaient dès l'origine la bienfaisance à l'égard des associés malheureux. Toutes les confréries avaient inscrit dans leurs statuts l'obligation de visiter les confrères malades et de leur donner l'assistance spirituelle : la plupart ajoutaient à ce devoir celui de leur fournir des secours matériels, si besoin était ; mais cette prescription était tout accessoire ; elle n'avait trait qu'au cas de maladie, et semblait se rapporter plutôt à des soins affectueux qu'à des aumônes nécessitées par l'indigence ou la gêne du confrère malade. Nous l'avons déjà dit : le cas auquel nous venons de faire allusion devait rarement se présenter, et cette éventualité ne s'était sans nul doute offerte que d'une façon très secondaire à la pensée des fondateurs. Aussi ce côté de leurs obligations paraît-il avoir, pendant longtemps, préoccupé fort peu les compagnies, vu le petit nombre d'associés qui avaient besoin de secours et la certitude qu'il y était largement pourvu par la charité individuelle et spontanée des confrères. Vers la fin du *xvii^e* siècle, les pauvres se multipliant dans les rangs de ces sociétés, en raison même de l'extension qu'elles avaient prise, et aussi des éléments moins relevés qui concouraient à leur recrutement, l'assistance matérielle des membres nécessiteux commença à exciter la sollicitude du corps ; au *xviii^e*, elle devint une des principales préoccupations de ces confréries et absorba une partie de leurs ressources.

Si le sentiment large et élevé de la solidarité humaine s'affirme dans toutes les œuvres des compagnies de Pénitents, leur charité éclate surtout dans les rapports individuels des confrères entre eux. On peut dire que ces associations avaient conservé quelque chose de l'esprit de fraternité qui animait les premiers chrétiens. Les obligations imposées par les statuts aux confrères à l'égard des malades étaient remplies avec empressement et affection. Chaque fois que la mort, le malheur, la gêne, entraient dans la maison d'un Pénitent, l'assistance apparaissait aussitôt, sous la forme la plus cordiale, la plus aimable, la plus simple surtout. On s'appelait frères : n'était-il pas tout naturel de remplir l'un envers l'autre les devoirs qu'imposait ce nom ? Nous avons trouvé dans les papiers de quelques-unes des compagnies les traces de la libéralité de l'association envers ses membres nécessiteux ; mais le souvenir de l'assistance individuelle des confrères, de leurs soins affectueux, de leur généreuse sollicitude, existe encore dans

beaucoup de familles, et nous en avons plus d'une fois, au cours de nos recherches, recueilli la touchante expression : — « Il n'y a pas de pauvres parmi nous », disaient en 1782, dans un mémoire que nous citerons plus loin (1), les prieurs des six compagnies de Limoges. — Ils pouvaient le dire en toute vérité. Cet esprit s'affirma avec éclat en plusieurs occasions. Lors du grand incendie qui détruisit plusieurs quartiers de la ville, en 1790, les Pénitents se firent remarquer par la générosité avec laquelle ils vinrent en aide aux confrères atteints par le fléau. Le lendemain même du sinistre, toutes les compagnies s'assemblèrent et prirent les mesures nécessaires pour secourir sur le champ les victimes. Les Pénitents Bleus comptaient vingt-quatre membres qui avaient perdu leur avoir dans la catastrophe : la confrérie leur distribua d'abord tout ce qu'elle avait en caisse : puis elle ouvrit en leur faveur une souscription à laquelle s'associèrent beaucoup de compagnies de la province et même des parties du royaume les plus éloignées, invitées par une circulaire pressante à venir au secours de confrères malheureux (2).

Après du mot de Charité, partout on trouve cet autre mot : Paix ! inscrit en tête du règlement des confréries de Pénitents. — Partout, à cette question du prier : « Que demandez-vous, mon frère ? » le récipiendaire répond : « La paix ». Il n'entend pas seulement par ce mot le calme intérieur que donnent une vie pure, une conscience tranquille, la pratique des œuvres pieuses auxquelles il va se vouer : le Pénitent doit vivre en paix non-seulement avec lui-même, mais aussi avec le prochain. Nous avons partout signalé l'obligation pour le nouveau confrère de se réconcilier avec ses ennemis, et pour les officiers d'intervenir, si besoin est, pour opérer la réconciliation. Nous avons vu partout l'arbitrage des supérieurs recommandé, imposé même, dans les différends entre associés. Combien de procès, sources de dépenses considérables, cause de ruine parfois, et point de départ de longues inimitiés, furent ainsi évités ! A ce point de vue encore, les compagnies rendirent à la société d'immenses services.

Disons du reste que nous trouvons dans les Statuts synodaux du clergé du diocèse, notamment dans le *Règlement général pour toutes les confréries et congrégations*, publié en 1619

(1) Voir le chapitre suivant.

(2) Papiers divers communiqués par M^{me} veuve Audoin.

par M^{er} Raymond de la Marthonie, le germe de toutes les excellentes pratiques de ces associations. L'objet qui leur est proposé n'est pas seulement la gloire de Dieu, le salut, l'édification du prochain : c'est « le secours et soulagement des pauvres » ; c'est « l'aide et assistance mutuelle » que les confrères « se doivent rendre charitablement les uns aux autres, soit pour le temporel, soit pour le spirituel, soit en la vie ou en la mort, ou après qu'ils sont décédez ». Les personnes qui sont placées à la tête des confréries « s'emploieront à accorder les différends », à réconcilier les ennemis, « et à retrancher tout ce qui peut blesser, refroidir ou diminuer la charité chrétienne, soit entre eux ou entre les autres 1 ».

Après avoir rendu justice aux grands et beaux résultats de l'institution des Pénitents, nous nous sentirons plus à l'aise pour parler des abus qui s'étaient glissés dans les compagnies, et des incidents fâcheux qui marquèrent leur décadence. Nous n'avons pas ici, grâce à Dieu, à nous occuper du rôle joué par les Pénitents dans la lutte des partis. Les confréries de Limoges, venues après l'apaisement des discordes civiles, n'ont pas d'incidents politiques dans leur histoire.

Les compagnies avaient, dans les commencements, fait de grandes dépenses pour réparer et orner les églises où elles s'étaient établies. « Ces esglises ont receu, déclarait le P. Bonaventure de Saint-Amable dans la seconde moitié du xvi^e siècle, un grand accroissement par les confréries de Pénitents, qui ont pris à tâche d'orner et d'embellir les lieux sacrez qui leur ont esté accordez pour y faire leur exercice 2 ». Mais les rapports de ces associations avec le clergé paroissial laissèrent souvent à désirer. Nous avons parlé des démêlés des Pénitents Bleus avec le curé de Saint-Paul : d'autres compagnies, pour n'avoir pas des débats aussi bruyants avec les desservants, n'en vivaient pas moins en assez mauvaise intelligence avec le clergé, vis-à-vis duquel les associations de ce genre affectaient en général de regrettables allures d'indépendance, en dépit des ordonnances synodales

(1) *Ordonnances synodales du Diocèse de Limoges*, revues et imprimées de nouveau par l'ordre de M^r de Carbonnel de Canisy. — Limoges, Pierre Barbou, 1703.

(2) *Histoire de Saint-Martial*, T. III, col. 846.

attribuant la direction de toutes les confréries au curé ou à un autre prêtre de la paroisse : cet article ne paraît pas avoir été sérieusement appliqué aux Pénitents avant la Révolution. Les confrères de la Sainte-Croix eux-mêmes, qui avaient si longtemps édifié la ville, étaient accusés, en 1767, de n'apporter aux pasteurs et aux paroissiens de Saint-Michel-de-Pistorie que du trouble et de l'incommodité (1). Souvent, soit à Limoges, soit sur d'autres points du diocèse, les curés durent solliciter l'intervention de l'évêque pour mettre fin aux taquineries ou aux empiètements des compagnies.

Cette intervention était aussi réclamée par les confréries elles-mêmes, pour réprimer les abus qui s'étaient introduits dans leur sein ou pour y rétablir la paix. Ces fréquents recours au pouvoir ecclésiastique pour trancher des questions d'ordre intérieur que les supérieurs de l'association auraient pu et dû résoudre en vertu de l'autorité conférée à leur charge par les statuts, amenèrent peu à peu l'ingérence abusive des évêques dans le gouvernement intérieur des compagnies. Ainsi on voit ces prélats intervenir quelquefois dans l'élection des officiers, ou ordonner aux confrères de rouvrir leurs rangs à des sujets qui en ont été exclus par des délibérations régulières. Le fait se passa notamment en 1777 : sur l'ordre de M^{re} d'Argentré, les Pénitents Pourpres durent recevoir plusieurs membres renvoyés par application des statuts (2). — Disons néanmoins que, presque toujours, l'action de l'autorité épiscopale s'exerça pour prévenir ou réprimer des abus, et rappeler les confrères à l'observation des articles les plus essentiels de leur règlement.

Le but que s'étaient proposé les fondateurs des compagnies en ordonnant des processions était certainement d'édifier le public par la tenue humble, l'extérieur contrit, la ferveur des confrères. Au bout de quelque temps, les Pénitents se départirent de leurs traditions premières de simplicité et d'uniformité : on les vit porter des rubans, des bijoux, chercher à se distinguer par des habits d'étoffe plus fine que ceux de la foule des associés. Les processions devinrent pour eux l'exercice principal en même temps que le grand attrait de la confrérie ; le désir d'avoir un rôle dans ces solennités, d'y figurer sous un costume, était trop

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1121.

(2) Id., liasse 1695, et collection Andoin.

souvent l'unique mobile des nombreuses demandes d'admission sur lesquelles avaient à statuer les confréries. Peu à peu il s'établit entre celles-ci une sorte de concurrence de luxe et de représentation. Chacune voulut surpasser les autres et éblouir la population par sa magnificence : « Richesses du voile de la croix, des bâtons, des panonceaux, de l'habillement des courriers, musique pour les recevoir dans chaque église, rien n'était épargné ⁽¹⁾ ». C'était à qui, dans les processions générales surtout, aurait les ornements les plus coûteux, les plus gros cierges ; c'était surtout à qui offrirait le plus nombreux cortège. Cette rivalité, qui était poussée fort loin, amena, comme nous l'avons dit, les compagnies à admettre, pour grossir leurs rangs, les postulants sans exiger d'eux les garanties morales les plus indispensables. On vit enfin les associations travailler à s'enlever réciproquement leurs membres. D'un autre côté, la facilité avec lesquelles plusieurs d'entre elles recevaient les confrères chassés des autres associations ou les ayant quittés par légèreté, était un encouragement pour ces derniers. Ces pratiques amenèrent un relâchement et une insubordination tels qu'il fallut enfin s'entendre et recourir à une mesure générale pour en arrêter les progrès. Sur la demande des officiers des six compagnies, M^r d'Argentré défendit expressément, en 1765, l'admission dans aucune d'elles de confrères indociles ou peu zélés ayant appartenu à une autre ⁽²⁾. Les statuts de deux de ces associations avaient, on se le rappelle, dès le principe, formulé la même exclusion, qui était du reste prononcée dans d'autres villes où existaient aussi plusieurs confréries de Pénitents.

La coutume s'était introduite de laisser figurer aux processions, dans les rangs des compagnies, des confrères ne portant pas l'habit, ou des membres de la famille des associés, des enfants en particulier : à la demande des vicaires généraux, toutes les confréries prirent en 1776 une délibération pour décider qu'à l'avenir les Pénitents en costume figureraient seuls aux processions ⁽³⁾.

Dès 1698, comme on l'a vu plus haut, M^r de Carbeaud de

(1) Bullat, *Tableau ecclésiastique*.

(2) Legros, *Mélanges manuscrits*, T. I ; 411-412.

(3) Legros, *Continuation des Annales*.

Canisy avait dû, pour éviter les désordres de la promenade nocturne du Jeudi-Saint, arrêter que les processions des Pénitents devraient être rentrées avant sept heures du soir et ordonner qu'après cette heure toutes leurs chapelles seraient fermées. — Plusieurs évêques durent rappeler les dispositions des statuts du diocèse qui interdisaient toute danse, tout festin, à l'occasion de la fête patronale des compagnies ¹. On fut néanmoins obligé de tolérer un banquet, mais à la condition expresse qu'il ne se ferait pas dans une taverne ou autre lieu public. Malgré des défenses cent fois répétées, l'usage se conserva de payer sur la caisse commune, chaque fois qu'il y avait une procession, un repas aux choristes, dont quelques-uns souvent n'appartenaient pas à la compagnie ². Cette coutume ne s'est éteinte qu'avec les confréries elles-mêmes. Les repas dont il s'agit passaient pour être arrosés de libations trop abondantes, et rien ne contribua davantage à donner aux Pénitents la mauvaise réputation qu'à tort ou à raison ils avaient naguère sur cet article ³.

(1) Ordonnances synodales de Mgr Raymond de la Marthonie (1619) : « Défendons à tous confrères de faire aucun fou de feste, de se masquer, de courir la bague, d'avoir aucuns menestriers, tambours ou trompettes, de faire des dances ou des bals en public ou en particulier, aux jours qu'ils s'assemblent pour la celebration de leur festes, ou de porter des armes, des espées, des enseignes, des massues, de prendre leurs repas dans les tavernes, les cabarets, ou les hôtelleries publiques ».

(2) A Toulouse on avait voulu remédier à des abus semblables. Un accord conclu en 1602, sous les auspices de l'archevêque, entre les compagnies de cette ville, interdisait de donner « aucune somme d'argent à ceux qui chanteroient » et de faire chanter dans les processions d'autres personnes que les confrères : les membres des diverses associations devant s'assister les uns les autres en cas de besoin et se fournir mutuellement les éléments qui pourraient manquer au chœur de chacune d'elles.

(3) On connaît les proverbes :

Couloumbaïré, pipeyaïré, péniten,
Soum treï meytié de vaurien.

Le matin blanc, bleu, rouge ou noir,
Cris le soir.

Pénitent, blanc par dehors, rouge dedans : goât de canaille, etc., etc.

§ 17. — Quelques dates importantes de l'histoire des compagnies limousines. — Leur admission aux processions générales. — Procession du 20 juin 1686. — Les Pénitents et le curé de Saint-Pierre. — Affaire de 1781 : les compagnies menacées d'être supprimées. — La Révolution.

Pendant quarante-cinq ans, les Pénitents n'eurent que des processions particulières : chaque compagnie visitant à son tour, comme nous l'avons dit, au jour de sa fête patronale et le Jeudi-Saint, un certain nombre d'églises ; mais ces associations ne prenaient part à aucune des grandes processions faites par le clergé et les communautés religieuses de la ville. — En 1643, le Prieur des Pénitents Noirs, M. Du Boys de Chamboursat, adressa à l'évêché, au nom des cinq confréries alors existantes, une demande pour obtenir l'autorisation d'accompagner celle de l'Octave du Saint-Sacrement. Cette autorisation fut accordée le 26 mai par le vicaire général, en l'absence de l'évêque. Le Présidial s'en émut : les Consuls furent mandés le 6 juin devant les magistrats du siège, et défense fut faite aux prieurs d'innover aux usages établis. Les Pénitents obtinrent la levée provisoire de cette défense, mais sans qu'il fût rien préjugé sur le fond même de la question. L'affaire portée devant le Conseil privé, celui-ci cassa, le 7 août 1643, les arrêts du Présidial, reconnut à l'évêque seul le droit d'ordonner et de régler les processions, décida que les Pénitents continueraient, en vertu de la permission à eux donnée par le vicaire général, à assister à celle de l'Octave du Saint-Sacrement (1). Ils furent plus tard appelés à prendre part aux autres cérémonies de ce genre, notamment à la procession du 15 août, conformément au mandement de M^{re} de Carbonnel de Canisy en date du 14 juin 1700.

Ces jours-là, nous l'avons dit, les compagnies faisaient assaut de luxe et de magnificence. Une des plus belles processions dont les annales limousines nous aient conservé le souvenir est celle qui fut faite le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, 20 juin 1686. Dans la curieuse relation qui nous en a été transmise, le passage concernant les Pénitents nous paraît offrir un intérêt tout spécial. L'auteur anonyme fait défiler devant nous chaque confrérie,

(1) Legros, *Mélanges mss.*, t. I, p. 409. — P. Laforest, *Limoges au xviii^e siècle*, p. 214.

l'une après l'autre, suivant l'ordre que lui assigne la date de sa fondation. Ce sont d'abord les Pénitents Pourpres, chantant les litanies du Saint-Sacrement, tenant tous un cierge à la main, et précédés de leur croix processionnelle « couverte d'un voile de brocard rouge à fleurs »; puis les Feuille-Morte, dont la croix est garnie d'un « tabis feuille-morte, semé de larmes de fil d'argent, brodé de dentelle d'argent ». Les Gris suivent, avec six panonceaux d'argent et « un voile faict d'une moile à fond d'argent »; celui des Blancs est « d'une toile d'Hollande » qui a « une bordure dentelée fort propre »; la croix, « d'un bois fort luisant, travaillée avec bien de l'esprit, bordée tout autour de lames d'argent », a « un beau Christ et un soleil aussi d'argent ». Les officiers de la confrérie portent quatre bâtons d'argent surmontés de la figure d'un « agneau dans un soleil, aussi d'argent ». Derrière eux viennent les Pénitents Bleus, « qui ont l'honneur d'avoir un de nos rois pour confrère ¹⁾ dans le chemin royal de la croix », et dont le voile est « d'un très beau tabis, semé de fleurs de lis d'or, faites à l'aiguille, et bordé d'une dentelle d'or ». Les Noirs s'avancent les derniers; le prieur et le sous-prieur tiennent chacun à la main un bâton d'ébène, semé de larmes d'argent; deux autres officiers ont des cierges garnis de panonceaux du même métal. Leur croix est recouverte d'un voile de moire à franges d'argent. On évalue à six cents environ le nombre des confrères qui assistent à cette procession ²⁾.

Notons que, pendant cent cinquante ans, les Pénitents de Limoges se montrèrent en public pieds nus; aux obsèques des confrères seulement, ils portaient des chaussures. Au XVIII^e siècle, la ferveur diminuant, l'usage prévalut parmi eux de paraître chaussés aux processions: mais le porte-croix et ses acolytes conservèrent l'ancienne coutume, et nous les avons vus jusqu'à nos jours y demeurer fidèles. Le droit de porter la croix était

(1) Allusion à l'affiliation aux Pénitents Bleus de Toulouse de Louis XIII (1622) et de Louis XIV. — V. ci-dessus, chap. IV, p. 42.

(2) *Le TRIOMPHE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT ou la Procession célèbre qu'on fit à Limoges le jour que finissoit l'Octave de la Fête-Dieu, le 20 juin 1686, procession qu'on fait tous les ans, mais qu'on n'avoit plus fait avec tant de pompe et de magnificence.* A Limoges, par Jean Legier, imprimeur et libraire, proche la Halle des Banes. — Ce curieux opuscule a été réimprimé de nos jours (Limoges, Chapoulaud frères, 1877), par les soins de M. l'abbé Tandeau de Marsac.

conféré, par les statuts de certaines compagnies, aux titulaires d'offices déterminés; ailleurs ce privilège était mis aux enchères, comme l'étaient, dans la confrérie des Pourpres, celui de détacher le supplicé du gibet et celui de porter son cercueil.

En 1736, il s'émut une assez vive querelle entre les Pénitents et M. Juge, curé de Saint-Pierre. Celui-ci se plaignit à l'évêché de ce que, dans les enterrements des confrères, une place d'honneur fût réservée au chef de la compagnie. L'usage en effet s'était établi que, aux obsèques des associés, un officier, en costume et le bourdon à la main, marchât devant le corps, pour veiller au bon ordre et, en particulier, au remplacement des porteurs au fur et à mesure qu'ils étaient fatigués. Le curé alléguait plusieurs disputes et scandales, et demandait le retrait de l'espèce de privilège que les Pénitents s'étaient ainsi arrogé dans une cérémonie religieuse dont l'ordonnance appartenait au clergé seul. Les six compagnies adressèrent à M^{re} de Charpin de Genétines un mémoire signé : pour les Pénitents Noirs, du prieur Faulte; pour les Bleus, du sous-prieur de La Borderie; pour les Blancs, de Peyroche, conseiller; pour les Gris, du sous-prieur de Jayat et des trésoriers Messié et Texier; pour les Feuille-Morte, du sous-prieur Besse, et pour les Pourpres, du prieur David et du sous-prieur Laforêt. Ces honorables citoyens défendent leurs confrères et leurs associations d'avoir voulu usurper une place d'honneur au détriment du clergé; ils expliquent dans quel but un officier, aux funérailles des Pénitents, marche devant le cercueil, et affirment qu'aucun scandale ne s'est produit à l'occasion de l'usage dont il s'agit. Ils se rappellent seulement que, aux obsèques de l'archidiacre Michelon, l'hebdomadier chargé de célébrer le service funèbre repoussa l'officier de Pénitents qui était venu prendre la place accoutumée. Celui-ci n'insista pas, et cet incident ne donna lieu à aucune dispute fâcheuse. La plainte semble n'avoir pas reçu de suite. L'évêque se borna sans doute à exhorter les deux parties à la tolérance, à la charité et à la paix (1).

Les bayles des âmes du purgatoire de la paroisse de Saint-Michel eurent aussi de fréquentes altercations avec les compagnies de Pénitents, dont les membres leur disputaient le droit de porter les cordons du drap mortuaire aux enterrements des

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1128.

confrères ou des personnes de marque. « Maintes fois », s'il faut en croire les doléances des Amiers, les Pénitents s'emparèrent « de force » des cordons, et se livrèrent « à des voies de fait scandaleuses ». L'évêque avait décidé, en 1748, pour mettre fin à ces discussions, que les bayles des âmes porteraient les cordons dans les églises et les cimetières, et que les Pénitents les prendraient dans les rues (1). Cette équitable décision ne fit pas cesser tout conflit, et les disputes continuèrent jusqu'à la Révolution entre Pénitents et Amiers.

Dans les processions, les compagnies de Pénitents étaient souvent accompagnées de personnages richement costumés, d'enfants surtout, représentant diverses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. A la grande procession du Saint-Sacrement de 1686, trois enfants habillés en anges marchaient en tête des Pénitents Pourpres, et portaient des cartouches sur lesquels étaient peints un saint-sacrement et deux cœurs, avec les devises : *Caritas* et *Facile penitentiam* ; les Blancs étaient également précédés d'un « garçon habillé en S. Jean », portant un « feston de feüillages » avec ces paroles : *Parate viam Domini* (2).

Cette confrérie a continué jusqu'à nos jours de faire marcher dans ses rangs, en souvenir de son patron, un enfant vêtu d'une peau de mouton, une houlette à la main, un cercle d'or sur la tête et menant un petit agneau attaché par un ruban. — Les Pénitents Pourpres donnaient au peuple un plus attrayant spectacle : au milieu d'eux s'avancait un nombreux cortège, où l'on reconnaissait le « collège des apôtres » à la suite duquel figurait toujours saint Martial, et les saintes femmes, parmi lesquelles on distinguait Marie-Madeleine à sa riche chevelure blonde ou rousse, et la Véronique, à l'image sanglante qu'elle présentait aux fidèles. Nous verrons plus tard les Pénitents Viollets du *Stabat* escorter les Machabées. Ces représentations survécurent à la période révolutionnaire : elles subsistaient encore en 1827, époque à laquelle elles furent interdites, comme nous le dirons plus loin, par M.^r de Tournefort, évêque de Limoges. Nous avons vu que des personnages et des scènes analogues figu-

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 164.

(2) *Le Triomphe du Très-Saint-Sacrement*, etc.

raient et figurent encore aux processions de Perpignan : dans plusieurs autres villes ces usages ont longtemps subsisté.

En 1781, un incident de peu de gravité en lui-même faillit compromettre l'existence de nos compagnies de Pénitents. Les officiers du régiment Dragons—l'Artois, alors en garnison à Limoges, avaient, en plusieurs occasions, manifesté peu de respect pour les ecclésiastiques et pour les choses de la religion. L'un d'eux, se trouvant en face des séminaristes, dans une rue étroite, avait injurié les directeurs et affecté de faire avancer sur eux son cheval et ceux des hommes qui le suivaient, au risque d'écraser plusieurs personnes. Le chapitre de Saint-Martial, faisant la procession des Rogations, avait, à plusieurs reprises, rencontré des détachements de dragons qui avaient refusé de s'arrêter et forcé les chanoines et les fidèles à se disperser : le chapitre s'en était vengé en faisant fermer un jour, au moment même où se présentait la garde montante, les portes de la place des Arbres, dont il laissait la jouissance au public et où avait lieu tous les jours la parade (1). — Le 14 juin 1781, pendant le défilé de la procession du Saint-Sacrement, un officier de dragons entra dans les rangs de la compagnie des Pénitents Gris, et affecta d'y marcher le casque sur la tête. Cette inepte bravade troublait l'ordre de la cérémonie et blessait le sentiment de toutes les personnes présentes. Un des dignitaires de la confrérie alla à ce militaire et l'invita à se retirer. L'officier s'emporta : une altercation assez vive s'ensuivit. Toutefois, il ne paraît pas que le Pénitent ait frappé ou même touché le dragon du baton processionnel qu'il tenait à la main. L'intervention du major du régiment, qui se trouvait à une fenêtre, mit fin à la scène ; mais, au lieu de punir l'auteur de cette incartade, ce fut au Pénitent que l'on s'en prit (2). L'autorité voulut le faire saisir et jeter en prison : ses confrères prirent fait et cause pour lui ; on réussit longtemps à le dérober aux recherches. Les compagnies furent alors dénoncées comme un ramassis de fanatiques et d'hommes malintentionnés. On pressa le Gouvernement de supprimer ces associations. Celui-ci, avant de décider de leur sort, voulut s'éclairer sur leur passé. L'intendant de la généralité reçut de

(1) Bullat, *Tableau ecclésiastique*.

(2) Legros, *Continuation des Annales*, p. 277.

M. Amelot, secrétaire d'Etat, l'ordre de transmettre à Paris les statuts des diverses confréries de Pénitents avec les titres relatifs à l'institution de chacune d'elles. Les prieurs, à la réception de la lettre de M. d'Aine qui leur réclamait ces documents, se réunirent et adressèrent une supplique collective à M^{re} d'Argentré pour solliciter la protection du prélat et protester en même temps contre les imputations dont les Pénitents étaient l'objet, et contre la partialité qu'avait montrée l'autorité locale dans toute cette affaire :

« Tous les citoyens vertueux et patriotes, écrivaient-ils, s'accordent à dire qu'avant de condamner le Pénitent à perdre sa liberté pendant quelques mois, l'autorité auroit dû s'instruire fidèlement du délit. Cette marche si naturelle auroit dévoilé le coupable, et la religion de M. Amelot n'auroit pas été surprise. Ils ajoutent qu'on devoit porter une plainte criminelle : qu'il falloit que M. le curé intervînt pour demander la réparation du peu de décence de l'officier. Une foule de témoins auroient déposé de la réalité, et la raison du plus fort n'auroit pas été la meilleure (1). »

Au bas de cette lettre, on lisait les signatures de MM. du Vigneau, chevalier de Saint-Louis ; Muret, secrétaire du roi, ancien prieur des Pénitents Feuille-Morte ; le comte de Clavières, lieutenant des maréchaux de France ; Cramouzaud, chanoine théologal de Saint-Martial, ancien prieur des Pénitents Noirs ; Dumay, prieur des Pénitents Feuille-Morte ; Dufaure de Viallobost, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, prieur des Pénitents Pourpres ; Bourdeau, prieur des Blancs ; Fournier, sous-prieur des Pourpres ; Devoyon, ancien prieur et doyen des Gris ; Pétinaud, ancien prieur des Blancs ; Faugère, ancien prieur des Gris ; de Rouillac, ancien syndic ; Chapoulaud, prieur des Bleus, et Vitrac, prêtre, ex-prieur des Bleus.

Les signataires de la supplique à l'évêque adressaient en même temps à M. Amelot ce mémoire, que M. P. Laforest a déjà publié dans son beau livre (2), en louant avec raison la force et la dignité du langage tenu au ministre par les délégués des compagnies :

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 2257.

(2) *Limoges au XVIII^e siècle*, p. 225,

MONSEIGNEUR,

Les Pénitens de Limoges doivent leur institution primitive au zèle d'un saint prêtre, le bienheureux Bardon de Brun, qui, à l'exemple de saint François de Sales, et peut-être de concert avec lui, érigea la compagnie des Pénitens Noirs de la Croix, avec l'approbation de M^r Henri de la Marthonie, en 1598.

Les autres compagnies se sont établies vers la même époque, avec le même esprit, des statuts semblables, et des approbations dont les titres se trouvent dans la collection de pièces que nous avons l'honneur de vous adresser.

Grâce au ciel, notre ville, où il n'y a ni académie, ni écrivains philosophes, croit en Dieu, aime la religion et respecte des institutions que la philosophie regarde d'un oeil de mépris, mais qui entretiennent la piété, contribuent au culte public, rappellent aux sacrements et par là maintiennent le règne des vertus.

Oui, Monseigneur, si quelques confrères fréquentent les compagnies de Pénitens comme des compagnies profanes, ou uniquement pour figurer dans des processions, plusieurs y vont par un véritable esprit de religion, et leurs fêtes solennelles ne se passent pas sans qu'on y donne des sujets d'édification.

Mais n'y eût-il que le zèle que ces compagnies font paroître pour le culte extérieur, elles mériteroient la protection d'un gouvernement religieux. Les églises où elles sont érigées, églises paroissiales la plupart, mais très pauvres, ont été rebâties ou entièrement réparées aux frais de ces compagnies, qui les entretiennent encore avec le plus grand soin, et en augmentent chaque année la décoration.

Et ce n'est pas seulement dans l'intérieur de ces églises que les Pénitens marquent leur pieuse émulatlon pour le culte divin. Quand ils se produisent au dehors dans les processions, c'est dans un éclat qui ne contribue pas peu à la pompe de ces marches solennelles, et le bon ordre qu'ils y observent se trouve ici attesté par MM. les doyen, grand-chantre et chanoines de la cathédrale, directeurs et surveillants par état des processions générales.

Mais la religion de ces compagnies ne se borne pas au culte extérieur. La principale des vertus chrétiennes, la charité, y répand des bienfaits journaliers, et parmi les Pénitens, comme chez les premiers chrétiens, il n'y a point de pauvres, du moins de pauvres souffrants, et jamais il n'y en aura tant qu'il y en aura de riches : outre le témoignage de MM. les curés sur ce point essentiel, nous attestons ici les inquiétudes touchantes et les vives alarmes de plusieurs familles indigentes, quand la nouvelle s'est répandue que les compagnies de Pénitens pouvoient être menacées de perdre leur existence.

Ce seroit surtout un cri général de plaintes et de regrets, si l'on voyoit supprimer celle des Pénitens Pourpres, ou de la Charité, que leur institution particulière dévoue au soin des prisonniers.. Ils sont

coupables la plupart, a-t-on dit. Coupables la plupart? Il peut donc, dans le nombre, y en avoir d'innocents; il peut y en avoir qui soient touchés d'un vrai repentir. Et n'y en eut-il jamais eu qu'un seul, on ne pourroit assez bénir et encourager une compagnie de citoyens zélés, qui vont journellement essuyer les larmes, porter la consolation, entretenir la propreté, procurer toutes sortes d'adoucissements dans l'horreur des cachots, préviennent le dernier des malheurs comme le dernier des crimes : le désespoir, et empêchent que les victimes de la justice ne souffrent, durant des années entières, mille tourments, mille morts, pendant que la loi ne peut ni ne veut les condamner qu'à un seul jour de supplice.

Se pourroit-il, Monseigneur, si vous daignez faire quelque usage de ces représentations, qu'il se trouve des cœurs assez durs pour blâmer ce genre de bienfaisance? Nous voudrions les dénoncer à notre bon Roi, qui, par ses ordonnances sur les prisons, vient de marquer un intérêt si touchant pour ses sujets, même criminels, jusqu'à ce que la loi les ait condamnés.

Il ne faut donc pas qu'on représente ces compagnies religieuses comme des fréries inutiles, établies pour la superstition, conservées par l'aveugle coutume et animées d'un vain esprit d'ostentation. Ne fissent-elles pas tout le bien qu'on vient d'exposer, on ne peut douter qu'elles n'intéressent un très grand nombre de citoyens, ecclésiastiques, militaires, magistrats, négociants, artisans, riches et pauvres. Or, un gouvernement distingué par la sagesse et la bonté se prêterait difficilement à détruire ce qu'il saura intéresser presque toute une ville; car, outre les Pénitents eux-mêmes, on peut dire que le corps des marchands a un intérêt réel à la conservation de ces compagnies : c'est principalement l'ordre qu'elles gardent dans les processions générales, leur nombre, la richesse des croix et des images qu'elles y portent, peut-être même la forme et la variété de leurs habillements, qui attirent le grand concours des étrangers et des gens de la campagne dont le voyage à la ville ne se fait jamais sans quelque opération de mercantile. Cette considération est si digne de l'attention du Gouvernement, que le respectable M. Poncet, ancien évêque d'Angers, ayant formé le projet d'interdire les torches et représentations en cire qu'on porte à la Fête-Dieu, éclairé par les plaintes des habitants, qui attribuent à ce spectacle l'affluence des étrangers, voulut bien faire céder ses vûes de réforme à l'intérêt de sa ville épiscopale.

Nous espérons que toutes ces considérations réunies décideront l'autorité supérieure en faveur de l'existence des Pénitents; mais on a peut-être représenté le voile dont ils se couvrent comme un déguisement dangereux, propre à favoriser l'esprit de rébellion, et il pourroit intervenir un ordre de supprimer cette partie de leur habillement; ce seroit prononcer équivalement la destruction de ces compagnies. Elles ne subsistent que par la réunion de tous les ordres de citoyens : l'ancien militaire, le magistrat, les gens de la première dis-

tion, qui rougiroient de figurer en public avec le simple peuple, n'ont aucune peine de se couvrir du sac de la pénitence avec l'artisan, le manouvrier, le cultivateur; et c'est surtout cette fraternité entre les grands et les petits qui, en leur rappelant qu'ils sont tous frères en Jésus-Christ, assure aux pauvres les secours des riches. Si on ôtoit leurs voiles, on excluroit de ces compagnies tous ceux qui en sont le soutien, et elles retomberoient dans la classe de toutes les autres confréries, qui n'ont presque plus de consistance dans cette ville.

Et quand on dit que quatre ou cinq cents hommes, ainsi déguisés, pourroient se porter aux plus grands excès avant que la surveillance du magistrat eût pu reconnaître les coupables et les réprimer, on sait bien qu'on veut faire un épouvantail d'une chimère. Cinq à six cents citoyens honnêtes, abusant de la solennité d'une fête, d'une cérémonie religieuse, d'un habit de pénitence, pour répandre le désordre et le trouble au sein de leur patrie, cela ne fut jamais, ni ne peut s'imaginer. Par quelle fatalité d'ailleurs, ce qui est sans danger à Toulouse, à Lyon et dans d'autres villes considérables du royaume, pourroit-il devenir si funeste à Limoges? Si on détruisoit tous les établissemens qui, dans des suppositions chimériques, pourroient entraîner quelque abus, quels sont ceux qu'on conserveroit?

Sur quoi nous vous supplions, Monseigneur, de vouloir bien, sans égard aux préjugés qu'on auroit pu vous inspirer contre les compagnies des Pénitens de Limoges, prendre lesdites compagnies sous votre protection, les maintenir dans tous leurs droits et usages, et, en tant que besoin seroit, assurer de plus en plus leur existence, et ferés bien (1).

Diverses attestations favorables aux compagnies étoient jointes à ce mémoire; notamment des certificats émanant du chapitre et des curés de toutes les paroisses où étoient établis des Pénitens. Ces derniers se tirèrent sains et saufs de ce mauvais pas, grâce aux démarches actives de leurs pieurs, d'une partie du clergé et de quelques protecteurs influents. Il faut dire aussi que l'opinion publique s'étoit prononcée en leur faveur avec une rare énergie. On réussit à faire comprendre au Gouvernement qu'il seroit imprudent et impolitique de s'attaquer à une institution aussi populaire que l'étoit à Limoges celle des Pénitens, et en même temps aussi complètement inoffensive, vu l'esprit de ces associations et les garanties qu'offraient les personnes placées à leur tête.

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 2257.

La Révolution arriva : les compagnies de Pénitents, comme toutes les autres confréries religieuses, en subirent le contre-coup; elles ne cessèrent complètement leurs exercices qu'en 1792. A cette époque, M. Dépéret, négociant, était prieur des Pénitents Noirs; M. Voisin, prêtre, des Bleus; M. Boutet, directeur des domaines, des Blancs; le P. Cruvellier, religieux carme, des Gris; le P. Darsonval, récollet, des Feuille-Morte; le P. Cacatte, récollet de Sainte-Valérie, des Pourpres (1).

Les confréries religieuses ayant été supprimées par le décret de l'Assemblée législative du 18 août 1792, la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité de Limoges invita ceux de ses membres qui avaient appartenu à ces associations à persuader à leurs confrères « de déposer toute l'argenterie et bijoux précieux ou effets sur l'autel de la patrie, après le prélèvement de leurs dîtes (2) ». Nous ne croyons pas que toutes les compagnies aient accueilli cette insinuation avec empressement, bien qu'on rencontre parmi les habitués du club un certain nombre de membres des anciennes confréries, bien qu'on voie la Société populaire décidant un peu plus tard que la liste de ses adhérents sera placée dans des cadres ayant jadis servi à recevoir le « catalogue » des Pénitents Gris, et dont certains de ces derniers avaient fait hommage à la Société (3). Les compagnies ne se résolurent pas sans peine à se dissoudre. Quelques-unes même, celle des Pénitents Pourpres notamment, tentèrent de subsister sous une nouvelle dénomination (4). Les confrères gardèrent les traditions de charité et de fraternité qui étaient l'honneur de leurs vieilles associations. Grâce aux liens qui subsistèrent entre eux, bien des douleurs furent secourues et bien des maux évités durant les années de crimes et de misère que traversa le pays.

(1) Calendrier de Limoges et du département de la Haute-Vienne pour 1791.

(2) Registres de la Société populaire, à l'Hôtel de ville de Limoges, séance du 1^{er} mai 1792.

(3) *Ibid.*, séance du 3 décembre 1792. Il est bon de noter que la Société populaire de Limoges conserva le mode de votation des confréries de Pénitents, au moyen de fèves blanches ou noires.

(4) Une supplique du courrier des Pénitents Pourpres, qu'a bien voulu nous communiquer M. Ch. Nivet-Fontaubert, et qui est postérieure à la suppression de la confrérie, est adressée « aux citoyens Pénitents Pourpres de la Charité, de présent de la Société d'humanité ».

Le mobilier, l'argenterie et les objets précieux que possédaient les diverses compagnies furent, ainsi que leurs chapelles, de par le décret de l'Assemblée, remis à l'autorité : un arrêté pris par le Directoire du district de Limoges, à la date du 29 septembre, ordonna qu'une expédition de cette loi serait sur le champ envoyée aux conseils généraux des communes de Limoges et de la Cité, avec ordre de faire procéder dans les vingt-quatre heures, par deux commissaires, à un inventaire exact et détaillé de tous les objets garnissant les églises, oratoires et chapelles. L'une et l'autre municipalités s'empressèrent de se conformer à cet arrêté. L'état général de l'argenterie trouvée dans les édifices consacrés au culte mentionne :

Chez les Pénitents Noirs, une grande croix, six petites croix placées dans les cartouches des bâtons processionnels, un calice et une patène, en tout 15 marcs 3 onces 8 gros d'argent :

Chez les Bleus, un christ, un soleil, six bâtons complets, quatre panonceaux, un calice et sa patène, en tout 48 marcs 2 onces 4 gros d'argent ;

Chez les Gris, une croix de bois avec dentelle d'argent pesant 4 marcs 3 onces 4 gros d'argent ;

Chez les Feuille-Morte, une custode de 5 onces 1.

Un inventaire spécial de l'argenterie et des ornements appartenant aux Pénitents Noirs comprend les objets suivants :

« Une croix d'ébène garnie en argent et son christ de même métal, six bâtons de bois garnis de lames d'argent et les cartouches de cuivre blanchi : — un calice d'argent doré avec sa patène : — trois aubes : — trois chasubles complètes : — deux voiles avec lames d'argent et dentelle de même métal : — six petites croix d'argent placées dans les cartouches, — un autel avec son tableau 2.

De la confrérie des Pénitents Pourpres, dont le mobilier ne figure pas à l'état général que nous avons cité plus haut, il nous reste un inventaire plus détaillé et plus intéressant.

« Trois aubes ; — un devant d'autel rose en damas, avec la garniture de la table et sa frange en argent ; — un ornement noir avec deux dalmatiques et une aube brodé *sic* en laine : — plus deux autres mauvaises chasubles noires : — plus deux

(1) Documents communiqués par M. Nivet-Fontaubert.

(2) *Ibidem*.

chapes rouges, dont l'une garnie en argent, ainsi que l'autre, avec les voiles garnis l'un en or et l'autre en argent ; — plus deux chapes violettes, l'une garnie en système d'argent faux ; — plus une autre chape noire en coton galonnée en laine ; — plus une autre chape de drap de coton garnie en laine ; — plus une chape blanche avec ses garnitures : — plus trois étoiles de différentes couleurs, sans ornements : — plus trois autres mauvaises ; — plus deux mauvais manipules : — plus un voile rose pour quand on expose le Saint-Sacrement ; — plus douze purificateurs ; — plus cinq amicts ; — plus une nappe pour la petite table ; — plus six corporaux ; — plus une dentelle de la nappe ; — plus une crédence avec sa garniture : — plus un voile noir de croix pour les enterrements : — plus un voile rouge de croix ; — plus un autre voile rouge de croix, neuf ou le meilleur : — plus quatre burettes d'étain avec le plat ; — plus huit chandeliers de cuivre : — plus quatre panonceaux de cuivre garnis en émail ; — plus une hallebarde ; — sept bâtons avec leurs cartouches de cuivre argent, et les *ecce homo* d'argent, les six bâtons garnis en argent et l'autre en cœur *sic* d'argent : — plus deux calices d'argent avec leurs patènes : — plus un petit soleil d'argent sans pied ; — plus une petite custode d'argent : — plus habit, veste, chapeau, baudrier du courrier, le tout galonné en or et en soie : — plus la croix garnie en argent. » Il n'y avait pas pour plus de 24 mares 6 onces d'or et d'argent ¹.

Tous les objets de métal furent envoyés à la Monnaie. Quant aux costumes, ils étaient la propriété particulière des Pénitents, et chacun garda le sien. Malheureusement, par oubli ou par peur, un certain nombre de confrères avaient négligé de reprendre leurs sacs, déposés dans les tribunes des compagnies : ces habits furent transportés à Saint-Michel avec les dépouilles des églises, et le costume des Pénitents parut dans quelques-unes des horribles mascarades dont Limoges fut témoin au temps de la Terreur. Ainsi, dans le cortège qui accompagnait, le 15 frimaire an II, les chariots amenant les suspects de Tulle, et qui fit halte au pied de la guillotine où fut exécuté le malheureux diacre Rampnoux, condamné à mort par le tribunal criminel sur une injonction de la Société populaire, on voyait figurer des individus

(1) Cabinet de M. Nivet-Fontaubert. On trouvera plus loin d'autres inventaires plus récents.

affublés de sacs de Pénitents et balançant des encensoirs devant « de vaines idoles » : des reliques sans doute ou des statues enlevées aux églises (1).

§ 18. — Les confréries de Pénitents dans le diocèse de Limoges. — Pénitents de Felletin, de Saint-Léonard, de Saint-Junien. — Confrérie nationale de Brive. — Les Pénitents de Guéret et le Chapitre de la Chapelle-Taillefer. — Pénitents de Treignac, de Bellac, de Meymac. — Liste des compagnies du diocèse. — Les Pénitents Bleus de Tulle.

À l'exemple de Limoges, toutes les villes, tous les bourgs un peu importants du diocèse et de la province, eurent leurs compagnies de Pénitents. Les principales localités possédèrent même plusieurs de ces confréries : on en comptait deux à Saint-Junien, Saint-Yrieix, Eymoutiers, Confolens, Meymac, Donzenac, Bourgneuf, Guéret, Aubusson ; trois, à Saint-Léonard, Brive, Ussel et Felletin.

Felletin paraît être la première ville du diocèse qui ait, après Limoges, adopté l'institution. C'est à l'année 1606 que, d'après l'abbé Nadaud (2), remonte l'érection de la compagnie des Pénitents Noirs établie dans cette localité. Nous avons peu de renseignements sur la confrérie dont il s'agit : on sait seulement que ses statuts étaient la reproduction de ceux donnés par Bardon de Brun à la compagnie de la Sainte-Croix, et qui furent, au surplus, adoptés par presque toutes les compagnies limousines. Le fonds de l'Evêché, aux Archives de la Haute-Vienne, en conserve plusieurs copies manuscrites qui furent envoyées aux organisateurs de ces associations. Quelques compagnies, en Bas-Limousin notamment, empruntèrent directement aux confréries toulousaines leurs anciennes règles.

La confrérie des Pénitents Blancs de Felletin, érigée en 1612, s'établit plus tard dans la chapelle de Notre-Dame-de-l'Espérance, dont la construction remonte à 1620 (3). Quant aux Pénitents

(1) Journal du Département de la Haute-Vienne, n° 15 : 22 frimaire an II.

(2) *Chronologie des Evêques de Limoges*, art. Henri de la Marthonie.

(3) Queyrat, *Notice historique sur la ville et le collège de Felletin*. — Limoges, Ducourtieux, 1862.

Bleus, dont la création ne datait que de 1635, (1) ils avaient leur tribune dans la chapelle dite de l'Hôpital.

Chacune des trois confréries de Saint-Léonard faisait ses exercices dans une chapelle particulière, qui portait le nom de son patron. Les Pénitents Bleus se réunissaient dans celle de Saint-Jérôme; les Blancs, dans celle de Saint-Jean; les Feuille-Morte, dans celle de Sainte-Madeleine. De ces associations, les deux premières avaient été fondées en 1612, presque à la même époque.

Les Pénitents Blancs ont laissé dans nos Archives départementales peu de traces; mais on conserve l'ancien registre de la compagnie, et il nous a été permis de le feuilleter (2). Le « livre de l'humble congrégation des Pénitents Blancs de la ville de Saint-Léonard-de-Noblac », qui est orné d'un très curieux frontispice dessiné à la plume, s'ouvre par la mention de l'établissement de la confrérie. Elle fut érigée en l'église de Saint-Martin-de-Champmain. Ses fondateurs furent : Léonard Oubier, prêtre; Jean de la Chambre, Léonard Lacreix, Jean Pommier, Léonard Beaure, et Jean Debruxelle, qui prirent, par acte notarié, vis-à-vis du clergé de l'église, l'engagement de « l'agrandir et accommoder » moyennant l'autorisation d'y faire leurs exercices. La compagnie fut aussitôt formée, et elle compta bientôt cent dix membres. L'évêque l'approuva le 1^{er} mai 1612. Son règlement était à peu de chose près la reproduction des statuts des Pénitents Blancs de Limoges.

Les Pénitents Bleus de Saint-Léonard avaient des livres imprimés spécialement pour l'usage de leur compagnie, et composés par l'abbé Oroux, chanoine de la collégiale, et auteur d'une assez intéressante *Vie de saint Léonard* (3). Cette association ayant été, comme nous l'avons dit plus haut, agglomérée à la compagnie

(1) D'après la *Chronologie des Evêques de Limoges* de Nadaud, l'institution des Pénitents Bleus de Felletin remonterait à 1612.

(2) Grâce à l'obligeance de M. le chanoine Arbellot, président de la Société Archéologique du Limousin.

(3) *Offices et prières à l'usage de la compagnie royale de MM. les Pénitents Bleus de la ville de Saint-Léonard*. — Limoges, Pierre Chapoulaud, 1784. — *Processionnal à l'usage de la compagnie royale de MM. les Pénitents Bleus de la ville de Saint-Léonard*. — Limoges, Pierre Chapoulaud, 1784.

royale des Pénitents Bleus de Toulouse, ces livres portent, à leur frontispice, l'écu de France couronné.

La confrérie dont il s'agit avait été fondée par une pieuse société composée de vingt-et-une personnes : cinq prêtres, Etienne Rougerie, Bertrand Jousseaulme, Léonard de Lavaud, Jean Pichaud, Léonard de Mergoux, et seize bourgeois : Léonard Beure, Léonard Fornier, Jean Fargeaud, Jean Daniel, Léonard Magin (Magy ?), Léonard Gay, Claude Veyrier, Léonard de Lavaud le jeune, Pierre Beure, Jean Lacroix, Léonard Lestrade, Jean Besse, Léonard Pounniers, Florin Ledot, Léonard Marsat du Masleraud, J.-B. Francillion. Les Pénitents Bleus commencèrent leurs exercices dans l'église paroissiale : en 1630, ils se firent bâtir une chapelle spéciale. Cette association obtint des brefs d'approbation et d'indulgences de quatre souverains-pontifes : Paul V, Innocent X, Alexandre VII et Innocent XI. Ses statuts sont analogues à ceux des autres confréries de Pénitents. Ils renferment toutefois quelques dispositions particulières qu'il est bon de noter. Par exemple, un des deux supérieurs doit être un ecclésiastique et l'autre un laïque : si, lors des élections, le confrère désigné pour remplir les fonctions de prieur n'a pas reçu les ordres sacrés, l'assemblée est tenue de choisir un prêtre pour celles de sous-prieur, et vice versa. Lors des cérémonies de la réception, la formule de la réponse du postulant à la question sacramentelle du supérieur : « Mon frère, que demandez-vous ? » est : « Puix et pénitence ». — et non, comme dans les associations dont nous nous sommes occupé jusqu'ici : « La miséricorde de Dieu et la paix ou la charité d'une compagnie ». Relevons enfin cet article n° 31¹ du règlement, que nous avons déjà signalé :

« Si quelqu'un d'entre nous est grandement nécessaire ou accablé de grande maladie, il aura recours et assistance de l'argent qui se trouvera au coffre de la confrérie. Que s'il n'y en avoit pas, les prieur et sous-prieur commettent quelqu'un d'entre nous pour faire collection des charités et libéralités qu'un chacun voudra donner, afin que le nécessaire ou le malade soit soulagé, tant des prières qui se feront expressément pour lui dans la frérie, que des libéralités d'un chacun l' ». »

(1) On peut rapprocher cet article de dispositions analogues renfermées dans les statuts de plusieurs compagnies du Midi, notamment de la confrérie du Très-Saint-Nom-de-Jésus de Marseille.

La confrérie faisait une procession le jour de la fête de saint Louis. Cet usage ne paraît avoir été établi qu'après l'affiliation de la compagnie à la Confrérie Royale de Toulouse. Nous avons dit que cette dernière s'avisait, à la fin du siècle dernier, de modifier son costume et d'inviter toutes les associations de son ordre à renoncer aux vêtements de couleur. Les Pénitents Bleus de la ville épiscopale refusèrent de suivre cet exemple ; mais ceux de Saint-Léonard demandèrent et obtinrent de l'autorité diocésaine la permission de porter un sac blanc. Le voile de la croix processionnelle et le cordon qui servait de ceinture à chaque confrère conservèrent seuls la couleur de l'ancienne livrée de la compagnie (1).

L'existence des Pénitents Feuille-Morte de Saint-Léonard remontait à l'année 1627. Cette confrérie, fondée par trois prêtres, Pierre Valegeaud, premier prieur : Léonard Tarneau, Jacques Daniel, et par neuf bourgeois ou marchands : Martial Veirier, notaire royal ; Constant, Cathelot, Bordes, Belezit, Durand, Roumefort, Masbaret et Nicard, reçut des indulgences du Pape Urbain VIII, en cette même année 1627. Leurs statuts et offices sont, à peu de chose près, ceux de la compagnie érigée douze ans plus tôt à Limoges. Ils ont été imprimés en 1765 (2).

Nous avons dit que les réunions de cette confrérie se tenaient dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine : celle-ci était située hors des murs de la ville, dans le cimetière de Champmain. — Les Pénitents Feuille-Morte faisaient, comme leurs confrères de Limoges, une procession particulière le jour de la fête de sainte Madeleine, outre celle de l'Ostension et celle du Jeudi-Saint. A cette dernière ils assistaient encore pieds nus peu de temps avant la Révolution.

Les trois compagnies dont nous venons de parler ayant refusé de se conformer à une ordonnance épiscopale rendue par M^{re} du

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1932.

(2) *Offices et prières à l'usage des confrères Pénitents Feuille-Morte de Saint-Léonard, conformes au nouveau bréviaire*. Limoges, veuve Sardine, 1765. Ce livre avait été composé par Joseph Géry, curé de Saint-Jean-en-Saint-Etienne, dans la Cité de Limoges, ancien prieur des Pénitents Feuille-Morte de Montjovis.

Coëtlosquet au cours d'une visite, le 3 avril 1745, furent l'objet d'une mesure d'interdiction qui ne fut levée qu'en 1749 (1).

Les confréries de Saint-Léonard furent dissoutes en 1792 : mais, si les exercices extérieurs cessèrent, la loi révolutionnaire ne put briser les liens de la charité et du dévouement qui unissaient les confrères. Une touchante note que nous relevons dans le registre des Pénitents Blancs atteste que, pendant la Révolution, « aucun confrère décédé ne fut porté au sépulchre par des hommes à gages, mais bien par les membres les plus zélés, qui portoient le cadavre sans aucune marque distinctive (2) ».

L'oratoire des Pénitents Feuille-Morte servit de chapelle aux prêtres insermentés, qui y célébraient encore la messe à la fin de juillet 1791. — La chapelle des Blancs fut utilisée, en août 1792, pour tenue de l'assemblée électorale.

D'après les procès-verbaux du district de Saint-Léonard, l'argenterie des trois chapelles de Pénitents de cette ville, jointe à celle des diverses communautés, ne pesait pas plus de quatorze livres (3). Il y aurait lieu de s'étonner de ce que ces compagnies, nombreuses et riches, ne possédassent pas d'objets d'un plus grand prix, s'il n'était permis de supposer que la meilleure partie de leur trésor ne fut pas livrée à l'administration révolutionnaire.

Comme Saint-Léonard, Brive avait trois compagnies de Pénitents. Nous ne connaissons pas la date de l'érection de deux d'entre elles : celles des Bleus et celle des Blancs, qui faisaient leurs exercices dans des chapelles particulières : les Noirs, établis en 1681, se réunissaient dans l'église paroissiale de Saint-Sernin. Ces derniers adressèrent, en 1786, une singulière requête à l'évêque. Leur mémoire expose que, chaque fois qu'ils assistent en costume à une cérémonie, ils éprouvent « combien la teinte en noir de leur sac porte et nuit à leur santé, les drogues employées à faire cette teinte étant d'une odeur très forte et très subtile ». Aussi la plupart des confrères n'osaient-ils plus revêtir cette robe empoisonnée, et personne ne se présentait pour se faire

(1) Archives du Département, liasse 792, et Livre de la confrérie des Pénitents Blancs.

(2) *Livre de l'humble congrégation des Pénitents Blancs de Saint-Léonard-de-Noblat.*

(3) Archives de la Haute-Vienne, I. 25.

admettre dans la compagnie. L'évêque aurait pu les engager tout simplement à changer de teinturier ; mais il savait à quoi s'en tenir sur la valeur de l'allégation. C'était tout bonnement un prétexte destiné à couvrir le désir qu'avaient les confrères de modifier leur costume à l'exemple de beaucoup de compagnies du Midi. M^{sr} d'Argentré feignit de croire à l'empoisonnement, et accorda aux Pénitents Noirs de Brive ce qu'ils désiraient : l'autorisation de porter un sac blanc avec un cordon dont la couleur rappelait seule la nuance de l'ancien costume de la compagnie (1).

Les Pénitents de Brive accueillirent sans trop d'hostilité la Révolution. Invités, le 18 novembre 1790, par la Société populaire de cette ville à donner en offrande patriotique, pour acheter des armes, « le superflu en argenterie du nécessaire au culte divin dans leurs églises », et divers autres objets, notamment une cloche fêlée de la chapelle des Bleus, ils s'exécutèrent de bonne grâce, et la confrérie des Pénitents Noirs fit la motion que les trois compagnies n'en formassent plus qu'une seule, « unie par la piété et le patriotisme le plus pur ».

Cette proposition sourit à la municipalité. Les membres des diverses sociétés furent convoqués, et décidèrent la fusion de ces trois compagnies en une seule, sous le titre de *Confrérie nationale*. Il fut décidé que les cordons de différentes nuances, en usage jusqu'ici, seraient remplacés par des ceintures uniformes, aux trois couleurs ; qu'on se réunirait désormais sous une même croix et dans une même église, celle des Pénitents Bleus ; que les trésoriers rendraient incessamment leurs comptes : qu'enfin les effets mobiliers et les habillements seraient vendus, et le prix, ainsi que l'argent en caisse, remis aux agents de la commune. Ce vote fut ratifié par le Conseil général le 2 janvier 1791. Quelques Pénitents Blancs protestèrent : mais ils furent bientôt ramenés à de meilleurs sentiments, et consentirent à la fusion comme à la vente du mobilier, ne réservant que le voile de la croix « de glais d'argent galonné d'or ».

Il avait été convenu que, pour inaugurer les réunions de la nouvelle compagnie, une messe solennelle du Saint-Esprit serait chantée dans la chapelle des Pénitents Bleus, et que les confrères, le Conseil général de la commune et la garde nationale y assis-

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1132. — Sur les Pénitents de Brive, voir aussi Marvaud, *Histoire du Bas-Limousin*, T. II, p. 242.

taient. Cette cérémonie eut lieu le 20 mars. On avait placé les trois voiles sur la même croix ; un Pénitent blanc la portait ; un bleu et un noir tenaient les cordons. Les confrères défilèrent devant le maire et le corps municipal, et prêtèrent l'un après l'autre ce serment :

« Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, de maintenir de tout mon pouvoir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par le roi, et de rester uni à la Confrérie nationale des Pénitents et d'en remplir les devoirs. »

Cette transformation ne sauva pas les Pénitents de Brive : leur confrérie fut abolie comme toutes les autres en 1792 (1).

A Saint-Junien, les deux confréries de Pénitents étaient nombreuses et remuantes. Elles paraissent néanmoins avoir toujours eu à l'égard du chapitre une attitude convenable. Les Pénitents Bleus étaient la plus ancienne des trois associations et la première qu'ait possédée en Limousin l'ordre de Saint-Jérôme, après celle de la ville épiscopale. Leurs statuts ne diffèrent pas sensiblement de ceux des autres compagnies de la même observance : ils se rapprochent surtout du règlement des Pénitents de Saint-Léonard : on y trouve les mêmes prescriptions touchant les malades et les nécessiteux. Certains articles sont néanmoins plus rigoureux : ainsi, les confrères doivent prendre la discipline tous les premiers vendredis du mois en récitant un *Miserere*, et ils ne peuvent être exemptés de cette pénitence que « moyennant serment qu'ils sont malades ». Ici encore, on trouve une variante à la formule de la réponse du postulant au recteur, lors de la réception. Le nouveau confrère demande « pénitence, paix et obéissance (2) ».

La compagnie avait les mêmes processions que les autres sociétés du même ordre. Celle de l'Octave de la Fête-Dieu était particulièrement solennelle et renommée.

Ce spectacle attirait à Saint-Junien tous les habitants des environs, et ce jour-là était devenu une véritable fête publique.

(1) Registre des délibérations du Conseil général de la commune de Brive, Reg. D n° 1. — Nous devons la communication des extraits de ce registre à l'obligeance de M. Taillebois, de la Société Historique de Brive.

(2) Leymarie, *Limousin Historique*, T. I, p. 339.

Pendant un siècle et demi, les confrères se bornèrent à faire le tour du cimetière, dont la chapelle leur servait de lieu de réunion; en 1773, ils demandèrent et obtinrent, en considération de leur nombre (la compagnie comptait alors plus de cent-cinquante membres), la faveur d'allonger leur itinéraire et d'aller jusqu'à la croix du champ de foire, où un reposoir serait établi (1). Mais nous avons dit que le plaisir de figurer aux cérémonies et d'y paraître avec le costume de Pénitent était, à cette époque, le principal attrait de ces confréries. Si la prospérité extérieure de la compagnie ne laissait rien à désirer, il n'en était pas de même de son esprit et de sa piété, qui avaient singulièrement dégénéré. Les supérieurs n'obtenaient de beaucoup de confrères l'assistance aux exercices et le strict accomplissement des devoirs religieux qu'en les menaçant de l'exclusion. Parfois ces menaces n'aboutissaient qu'à leur aliéner la compagnie : on en avait vu la preuve en 1770, où, lors du scrutin pour le choix des officiers, les Pénitents Bleus avaient désigné deux laïques pour remplir les fonctions de prieur et de sous-prieur, au mépris des statuts, qui disposaient expressément que les charges, tout au moins celle de prieur, devaient être confiées à des ecclésiastiques. L'évêque dut intervenir, et cassa l'élection (2).

Les difficultés qu'avait à trancher l'autorité diocésaine provenaient surtout de conflits entre le clergé paroissial et les confréries. L'évêché était aussi appelé à se prononcer sur des questions de préséance entre les associations, sur leurs droits et prérogatives : les Pénitents Blancs de Treignac eurent de longs démêlés avec le Consulat et la confrérie du Saint-Sacrement établie dans la même ville sur la question de savoir à qui appartenait le droit de porter le « pavillon » dans les processions. Les Pénitents prétendaient posséder exclusivement ce privilège. Le débat fut soumis à l'arbitrage de M^{sr} d'Argentré à sa première visite pastorale, en septembre 1755. Il fit la part de chacun, et décida que le dais serait porté, le jour de la Fête-Dieu, par les confrères du Saint-Sacrement; à la procession de l'Octave de la Fête-Dieu par les Pénitents, et le dimanche de l'Octave du Saint-Sacrement, par les consuls de la ville (3).

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 562.

(2) Id., liasse 792.

(3) Id., liasse 1605.

Ailleurs, les compagnies cherchaient à se mettre sous la protection d'un haut dignitaire ou d'un chapitre pour échapper à l'autorité du clergé paroissial. Ainsi les Pénitents Bleus de Saint-Yrieix reconnaissaient pour patrons les chanoines, mais prétendaient se soustraire à la juridiction du curé. M^{re} d'Argentré dut leur enjoindre, sous peine d'interdit, d'obéir à ce dernier (1).

Dans un intéressant mémoire sur *Quelques procès Limousins devant le Parlement de Bordeaux* (2), nous trouvons le récit d'un différend qui surgit, en 1768, entre les Pénitents Blancs de Guéret et le chapitre de la Chapelle-Taillefer. Ce dernier avait été transféré cinq ans auparavant au chef-lieu de la Haute-Marche, et avait obtenu l'hospitalité, à certaines conditions, dans la modeste église de la confrérie. Les chanoines, ayant perdu un des leurs, réclamèrent, comme un droit, l'inhumation du mort dans la chapelle. Les Pénitents se réunirent pour délibérer sur cette prétention; mais le chapitre envoya ses sacristains, qui se mirent à sonner les cloches à toute volée, en sorte qu'il ne fut pas possible aux confrères de s'entendre; en même temps les chanoines obtenaient du juge local une décision conforme à leurs désirs. Sur-le-champ, les Pénitents forment opposition à cette sentence, ferment les portes de leur église, et se préparent à défendre leur propriété contre le Chapitre, qui, après la célébration des obsèques dans l'église paroissiale de Guéret, s'était mis en marche, escortant le cercueil et précédé de notaires, d'huissiers et de « gens de main »; une lutte semblait imminente. Le curé intervint et réussit à prévenir le scandale. Sur ses conseils et ses prières, la confrérie consentit, en faisant toutes réserves, à laisser enterrer le défunt dans sa chapelle. « L'inhumation se fit tranquillement, et Pénitents et chanoines allèrent ensuite vider leur différend devant le juge. »

Au cours du procès, une ordonnance épiscopale du 27 mai 1768 interdit la confrérie, et remit l'église et la sacristie au chapitre. L'affaire ayant été terminée nous ne savons trop comment, l'interdit fut levé, et les confrères reprirent leurs exercices (3).

(1) Archives de la Haute-Vienne. Notes de visites de 1763.

(2) Par M. R. Fage. — Tulle, Crauffon, 1877, p. 31.

(3) Archives de la Haute-Vienne, liasses 1605 et 2358.

Les querelles des Pénitents Blancs de Chabanais et des Pénitents Noirs d'Aubusson avec le clergé paroissial nécessitèrent à plusieurs reprises l'intervention de l'évêque. Les premiers, dont la fondation ne paraît pas remonter au-delà de 1614, prétendaient exister depuis le xvi^e siècle, et même le xv^e, s'il faut en croire un de leurs mémoires (1). Ils se rendirent tellement insupportables que le curé finit par leur fermer les portes de son église; ils se retirèrent alors dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, au cimetière. — Les Pénitents Noirs d'Aubusson refusaient de reconnaître les droits de la paroisse, et d'acquitter une redevance réclamée par la fabrique à chaque inhumation qu'ils faisaient dans la chapelle de Saint-Nicolas, où ils avaient établi leur tribune. Ils en virent, en 1742, à se passer, pour l'enterrement d'un confrère, de l'assistance du clergé. Le fait était grave et méritait un châtiment exemplaire. La chapelle fut interdite, et la confrérie supprimée. Au bout de deux ans seulement, et après que toute satisfaction eut été donnée au clergé, l'évêque consentit à laisser les Pénitents reprendre leurs exercices; encore plaça-t-il la compagnie sous la dépendance complète du curé. Celui-ci eut le droit d'assister à toutes les assemblées, et nul ne put être admis dans l'association sans son aveu. Les auteurs du scandale qui avait provoqué l'intervention épiscopale furent exclus de la compagnie sans espoir d'y jamais rentrer (2).

En 1755, les Pénitents Blancs de Bellac furent à leur tour menacés d'une mesure de rigueur, mais pour une autre cause. Leur compagnie avait été érigée dans l'église de Saint-Michel, dont le bâtiment était en fort mauvais état. Ils furent mis en demeure de le réparer ou de le quitter. Comme les confrères ne se pressaient point de répondre, l'église fut frappée d'interdit; ils firent mine de protester, mais renoncèrent bientôt à toute résistance et transportèrent leur tribune à Notre-Dame, dans la chapelle de Sainte-Catherine (3).

Parmi les confréries qui, au dernier siècle, eurent de sérieux démêlés avec le clergé paroissial, nous pouvons encore citer celle des Pénitents Bleus de Meymac. Cette compagnie, qui faisait ses exercices dans la chapelle de Saint-Roch, n'en était pas

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasse 2257.

(2) Id., liasses 519, 1129, 1130, 2429, etc.

(3) Id., liasse 1932.

moins une de celles qui avaient adopté le règlement le plus sévère. Comme leurs confrères de la ville épiscopale, les Pénitents Bleus de Meymac, à la rentrée de la procession du Jeudi-Saint, devaient prendre « à leur dévotion » la discipline « étant retirés dans leur tribune, les lumières éteintes ou couvertes. » Les malades seuls pouvaient s'en dispenser. L'association avait reçu divers legs assez considérables, l'un entre autres pour acquitter les frais d'une retraite annuelle qui devait être prêchée dans l'Octave de saint Jérôme (1).

Les compagnies de Pénitents faisaient parfois en corps des pèlerinages avec l'autorisation de l'évêque. On en vit souvent venir de très-loin, les années d'ostensions, pour vénérer les reliques de l'apôtre d'Aquitaine dans la basilique de Saint-Martial. — En 1775, les Pénitents Bleus d'Eymoutiers, pour remplir un vœu en vue de la cessation de la dysenterie qui désolait le pays, se rendirent à pied à Limoges, entendirent une grand-messe, communierent, et reprirent le lendemain la route de leurs montagnes (2).

Quoique les termes employés par les brefs des Souverains-Pontifes puissent faire supposer que les confréries de Pénitents admissent toutes des associés de l'un et de l'autre sexes, les compagnies limousines en général, nous l'avons dit, paraissent avoir été uniquement composées d'hommes. Dans un très-petit nombre seulement, les femmes furent reçues. Quant aux enfants, nous ne trouvons leur admission expressément autorisée, avant 1789, que dans les statuts de deux ou trois confréries, de celle notamment des Pénitents Blancs d'Ussel (3). Ailleurs on tolérait leur présence aux processions lorsqu'ils arrivaient à la tribune avec leur père, et revêtus du costume de l'association; mais, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, ils ne pouvaient assister aux exercices, alors même qu'ils étaient inscrits, comme membres, sur les registres de l'association.

(1) Archives de la Haute-Vienne, liasses 1131, 1605, 2063, etc.

(2) Manuscrits de l'abbé Legros, au Séminaire. — Suivant les procès-verbaux du directoire du district de Saint-Léonard (Archives de la Haute-Vienne, L 25), le poids de l'argenterie des deux chapelles des Pénitents d'Eymoutiers s'élevait à 30 livres, poids de marc.

(3) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1157.

Nous ne croyons pas qu'on puisse évaluer à moins de soixante-quinze à quatre-vingts le nombre des confréries de Pénitents érigées dans le diocèse de Limoges. La plupart s'étaient établies dans le cours du XVII^e siècle, beaucoup durant la longue et féconde administration de M^{re} de la Fayette. L'abbé Nadaud en a donné, dans son *Pouillé* du diocèse (1), une liste qui présente beaucoup de lacunes; nous ne nous flattons pas d'avoir réussi à les combler toutes, et le relevé suivant est sans nul doute incomplet :

PÉNITENTS NOIRS : à Limoges (1598) (2); — à Felletin (1606) (3); — à Chateauponsac (1663) (4); — à Guéret (1673); — à Donzenac (avant 1681) (5); — à Brive (1681) (6); — à Colonges (1681) (7); — à Aubusson (1682); — à Aixe (17...?) (8):

PÉNITENTS BLEUS : à Limoges (1598); — à Saint-Junien (1611); — à Saint-Léonard (1612); — à Felletin (1612. *al.* 1635); — à Chabanais (1617?); — à Nedde (1618); — à Peyrat-le-Château (1629); — à Eymoutiers (avant 1644); — à Meymac (1647) (9); — à Confolens (1656) (10); — à Saint-Yrieix (1664); — à Ussel (1670); — à Beaulieu (1684) (11); à Saint-Pierre-Château (...?); — à Bourgneuf (...?); — à Brive (...?):

(1) Pouillé dit *Pouillé rayé*. Chronologie des évêques de Limoges, — à la Bibliothèque du Séminaire.

(2) La date qui figure après l'indication de chaque confrérie est celle de son érection, ou, pour quelques-unes, la date la plus ancienne à laquelle soit constatée son existence. Les dates qui ne sont pas accompagnées d'un renvoi sont presque toutes empruntées à la *Chronologie des évêques de Limoges*, de l'abbé Nadaud. (Bibliothèque du Séminaire de Limoges.)

(3) *Chronologie des évêques*, et Bosvieux, *Documents relatifs aux confréries de la Marche* : Société des Sciences historiques et naturelles de la Creuse, T. II, p. 414 et suivantes.

(4) Archives de la Haute-Vienne, liasse 2358, et *Chronologie des évêques de Limoges*.

(5) La chapelle particulière des Pénitents Noirs de Donzenac tombait en ruines en 1681; ils s'installèrent à cette époque dans une salle du vieux château que le duc de Ventadour mit à leur disposition.

(6) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1932.

(7) Id., liasse 1131.

(8) Id., liasse 2358. — Les Pénitents Noirs d'Aixe occupaient la chapelle de l'ancien château.

(9) Archives de la Haute-Vienne, liasse 1131.

(10) Id., liasse 1543.

(11) Id., liasse 1072, et notes fournies par M. l'abbé Tandreau de Marsac.

PÉNITENTS BLANCS : à Limoges (1605 ?) ; — à Moûtier-Rozeille (1609 ?) (1) ; — à Felletin (1612) ; — à Saint-Léonard (1612) ; — à Chabanaïs (1614) ; — à Guéret (1626) ; — à Saint-Vaury (1630, *al.* 1634) ; — à Meyssac (1631) ; — à Treignac (1637, *al.* 1641) (2) ; — à Saint-Setier (1641) (3) ; — à Ahun (1643) ; — à Eymoutiers (1644) ; — à Aubusson (1657, *al.* 1689) (4) ; — à Allasac (1665) (5) ; — à Donzenac (1667) ; — à Ussel (1673 ?) (6) ; — à Bellegarde (1680, *al.* 1682) (7) ; — à Saint-Sylvain (1681) (8) ; — à Chambon (1717, 9) ; — à Neuviç (1719) ; — à Sainte-Féréole (1719) ; — à Bellac (1726) ; — à Bourgançuf, à Brive, à Meynac, à Chamberet, à Egletons (10, à Confolens, à Turenne (11, à la Jonchère (12, à Saint-Sylvestre (12) ? ;

PÉNITENTS GRIS : à Limoges 1610 ; — à Saint-Junien (1628, *al.* 1670) ; — à Ussel (1670, *al.* 1673 (13) ; — à Châlus (1684) ;

PÉNITENTS FEUILLE-MORTE : à Limoges (1615) ; — à Saint-Léonard (1627) ;

PÉNITENTS POURPRES : à Limoges 1661 ;

PÉNITENTS VIOLETS : à Limoges 1805 . — Nous parlerons plus loin de cette confrérie.

Un petit nombre seulement des compagnies du diocèse portaient le bonnet pointu des Pénitents de Limoges. Presque toutes adoptèrent le capuchon généralement en usage dans le Midi.

(1) Cette date est donnée par M. Bosvieux.

(2) Cette compagnie a fait l'objet d'un intéressant opuscule de M. l'abbé Soullier : *Histoire de la confrérie des Pénitents de Treignac*. — Ussel, 1861.

(3) Note de M. Tandeau de Marsac.

(4) La date de 1698, donnée par M. Bosvieux et l'abbé Nadaud, est celle de leur translation de l'église de Notre-Dame-du-Mont au prieuré de Sainte-Croix.

(5) Archives de la Haute-Vienne, liasse 2257.

(6) Id., liasse 1157.

(7) La *Chronologie des évêques* donne même 1681.

(8) Archives de la Haute-Vienne, liasse 292.

(9) Id., liasses 1743 et 2621.

(10) Note de M. Tandeau de Marsac.

(11) Idem.

(12) Registres paroissiaux de Saint-Sylvestre.

(13) Note de M. l'abbé Tandeau de Marsac.

Tulle et son petit diocèse possédaient aussi des compagnies de Pénitents. La ville épiscopale avait même eu une confrérie de ce genre dès le mois d'octobre 1590 (1), c'est-à-dire huit ans avant l'établissement de celle de la Sainte-Croix à Limoges. Il y avait à Tulle, au dernier siècle, deux compagnies de Pénitents : les Blancs (?) à Saint-Julien et les Bleus dans le cimetière de la paroisse de Saint-Pierre (2). Ces derniers avaient porté dans le principe un costume gris : mais, comme ils avaient été fondés sous l'invocation de saint Jérôme et que ce saint était devenu, en France, le patron commun de toutes les confréries de Pénitents Bleus, ils sollicitèrent et obtinrent, en 1733, de l'autorité épiscopale, la permission de prendre un habit de cette couleur avec un cordon rouge. Bien que plusieurs évêques eussent été membres de la confrérie, celle-ci fut, peu après ce changement de costume, en butte à l'hostilité déclarée du curé de Saint-Pierre, M. Dumirat. Cet ecclésiastique, à la suite d'un différend auquel ne paraît pas avoir été étrangère l'autorisation donnée à l'association, en 1737, de faire, suivant la coutume, une procession pour demander à Dieu la cessation des pluies persistantes, articula de graves accusations contre la compagnie, et, ne pouvant rien obtenir de l'autorité diocésaine, s'adressa au pouvoir civil pour la faire supprimer. Il reprochait à la compagnie de faire ses exercices dans une chapelle éloignée de toute surveillance, de cacher « de mauvais desseins » sous des dehors pieux, de se livrer au « désordre » et au « libertinage », de « se masquer », de frapper le peuple à coup de bâtons pour se faire faire place dans les cérémonies, enfin de le frustrer lui-même de ses droits curiaux. A dire vrai, c'était là le point qui tenait au cœur du bon pasteur, et on est fondé à croire, eu égard à la protection accordée par l'évêché à la confrérie, qu'il n'y avait pas autre chose de sérieux dans les allégations de M. Dumirat. Celui-ci

(1) Baluzo, *Histoire de Tulle*, et mémoires judiciaires divers.

(2) M. Page veut bien nous signaler deux livres publiés pour l'usage spécial des Pénitents tullistes, et dont feu M. Bonnelye possédait un exemplaire : 1^o *Ordre des cérémonies et prières que les Pénitents Gris de Saint-Jérôme de la ville de Tulle gardent quand ils accompagnent les condamnés au lieu de leur supplice et à leur enterrement, avec quelques autres exercices de piété*. Tulle, Pierre Viallancs, 1693, petit in-8^o; — 2^o *Statuts et Réglements de la compagnie ou confrérie des Pénitents Blancs*. — Tulle, Chirac, 1748, in-12.

invoquait le souvenir des complots des confréries sous la Ligue, et des serments imposés aux Pénitents de Bourges, supprimés par arrêt du Parlement de Paris. Ce dernier fait remontait à près d'un siècle et demi : l'argument n'avait donc qu'une médiocre valeur. Il est à croire du reste que les Pénitents de Tulle, eussent-ils, à l'époque de leur établissement, partagé les passions et les haines de la Ligue, et pris part, — ce que nous n'avons pu constater, — aux agitations et aux luttes de cette époque, avaient eu depuis 1594 le temps d'oublier leurs griefs contre Henri IV et les siens. Ce qui tendrait à l'établir, c'est qu'ils s'étaient fait agréger aux Pénitents Bleus de Toulouse, dont on connaît la *loyauté* presque fanatique pour le souverain. — Les confrères répondirent victorieusement, et nous ne croyons pas que l'affaire ait eu de suite (1).

Plusieurs autres villes ou bourgs du diocèse de Tulle avaient des confréries de Pénitents sur lesquelles on a peu d'indications. Argentat en possédait deux : une de Bleus et l'autre de Blancs.

§ 19. — Après la Révolution. — Les Pénitents devant l'autorité civile et le pouvoir ecclésiastique. — Règlement général de M^{re} Du Bourg. — Les Pénitents violets du *Stabat* ou de l'Annonciation de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Sainte-Marie.

La tourmente révolutionnaire était à peine passée et les églises n'avaient pas encore rouvert leurs portes, que les compagnies de Pénitents s'occupaient de se réorganiser. Dès 1797, celle des Pénitents de la Miséricorde de Lyon avait demandé, sans pouvoir l'obtenir, la permission de reprendre ses exercices ou tout au moins ses pratiques charitables. La reconstitution de ces confréries fut également une des premières manifestations du réveil de l'esprit religieux à Limoges. Dès 1804, les six anciennes associations avaient réuni leurs affiliés d'avant 1792, et la plupart vauaient à leurs exercices dans leurs tribunes, à peu près aussi librement qu'au temps de l'ancien régime; sur un point cependant, on s'était heurté à une défense catégorique de l'autorité : celle-ci n'avait pas voulu entendre parler des processions et du port du costume. Or, supprimer ceci et cela, c'était enlever aux

(1) Collection de mémoires judiciaires (recueil factice) à la Bibliothèque de Limoges, DI-E.

confréries ce qui avait fait leur plus vif attrait, et ce qui était resté, dans leur relâchement, la principale manifestation extérieure de leur existence. Les Pénitents avaient la population pour eux et réclamaient sans cesse. En 1806, le Ministre des cultes, à qui les prieurs s'étaient adressés, les renvoya à l'évêque et au préfet, seuls chargés d'apprécier la limite de la tolérance dont ils pouvaient être l'objet; une autorisation formelle, une reconnaissance, il n'y fallait pas penser. A une requête à l'administration, présentée en 1807 par les prieurs, il fut répondu par cette fin de non-recevoir :

« Le Préfet du département de la Haute-Vienne, membre de la Légion-d'Honneur, considérant que les confréries des Pénitents ne sont point des corporations religieuses, mais de simples associations accidentelles, placées sous la surveillance de l'autorité publique; — que ces associations ne sont autorisées par aucune loi, mais seulement tolérées, en ce que leurs réunions ne blesseront d'aucune manière les lois de l'État :

» Considérant que cette tolérance ne peut s'étendre à porter dans les actes de leurs réunions un habit différent de celui des autres citoyens, sans laisser croire d'une part à l'existence de corporations que le gouvernement ne reconnaît pas, et sans que, de l'autre, *l'harmonie sociale ne soit troublée ou menacée de l'être* :

» Considérant que l'exercice des actes de piété, de charité et d'humanité dont les associations de Pénitents sont en possession, tient et doit tenir beaucoup plus aux sentiments dont leurs membres font profession qu'à l'action de porter un habit plus ou moins long, et que leurs bonnes œuvres sont le seul moyen qu'ils doivent avoir d'établir entre eux et les autres citoyens une différence que la loi n'a pas jugé à propos de conserver.

» Arrête qu'il n'y a lieu à délibérer (1). »

(1) Archives de la Haute-Vienne, pièces non classées. Les signataires de la supplique sont : Lapeyrère, trésorier de la compagnie des Pénitents Noirs; Chapoulaud, chanoine, prieur des Bleus; Peyroche, prieur des Blancs; Tarnaud, prieur des Gris; Cibot, vicaire de Saint-Etienne, prieur des Feuille-Morte; Bancaud, prieur des Rouges (Pourpres); Vigoureux, prieur des Violettes.

Le préfet reçut plusieurs lettres anonymes de menaces; il en a placé lui-même dans le dossier une assez curieuse, dont l'auteur le traite de « gredin », tout en se disant « son vray ami ».

Le préfet paraît néanmoins. peut-être sur l'intervention de M^r Du Bourg ou de la mairie, ou, ce qui semble plus probable, pour satisfaire au vœu de la population, avoir laissé les Pénitents suivre en 1807 les processions générales, à la seule condition que les confrères ne rabattraient pas leurs voiles sur la face et se montreraient à visage découvert. Les Pénitents d'Aixe, de Saint-Léonard et d'Eymoutiers, qui s'étaient réorganisés à l'instar de ceux de la ville épiscopale, crurent pouvoir profiter de la même tolérance; ils reprirent leurs sacs, et parurent même avec leurs voiles rabattus sur la figure. Le préfet dut écrire, le 26 mars, aux maires de ces trois localités pour leur rappeler qu'il ne pouvait permettre une telle infraction aux lois. — Les Pénitents se décidèrent alors à s'adresser à l'Empereur lui-même. Leur suppliche passa sous les yeux de Napoléon, qui demanda au Ministre de l'Intérieur, M. Bigot de Préameneu, un rapport sur ces confréries. Nous n'avons pas le rapport du ministre; mais les archives de la Haute-Vienne ont conservé la minute de celui du préfet, daté du 8 novembre 1809. Celui-ci, non-seulement se montre peu favorable aux demandes des confrères, mais conclut à l'interdiction de leurs compagnies, dont les exercices n'ont d'autre résultat, selon lui, que de « faire perdre un temps précieux à des ouvriers qui pourraient l'employer plus utilement ». M. Texier Olivier considère comme « très dangereux » l'usage qu'ont les Pénitents de se voiler la figure, et leur reproche « de quitter journellement leur travail pour assister à des cérémonies religieuses, des enterrements, des processions, des retraites, et d'aller ensuite dans un cabaret consommer dans un jour tout le gain d'une semaine, sans s'occuper de leur famille, qui, par cette conduite, souvent manque de pain ».

Ces appréciations sont sévères. Il faut bien que la conduite des Pénitents ne donnât lieu à aucun reproche grave, puisque M. Texier Olivier ne spécifie pas un seul fait à ajouter aux généralités de son rapport.

La réponse dont nous venons de donner la substance n'ayant pas paru complètement satisfaisante, le ministre réclama un complément d'informations, et, le 29 novembre, M. Texier Olivier lui adressa un relevé qui nous fournit les plus précieuses indications sur l'état des confréries de Pénitents reconstituées à cette date dans toute l'étendue du département de la Haute-Vienne; on en comptait quatorze.

Sept à Limoges (1) : les Noirs, qui se composaient d'environ 500 membres; — les Bleus, 600; — les Blancs, 400; — les Gris, 700; — les Feuille-Morte, 600; — les Rouges, 700; — les Violets, récemment fondés, 400.

Trois à Saint-Léonard : les Bleus, 300; — les Blancs, 200; — les Feuille-Morte, 200.

Deux à Eymoutiers : les Bleus, 100; — et les Blancs, 100.

Une à Aixe : les Noirs, 200.

Une à Bellac : les Blancs, 200.

Une à Saint-Junien : les Bleus, 300.

Ce serait, on le voit, un total de 3,500 confrères, dont près de 4,000 dans la seule ville de Limoges, qui ne comptait pas alors plus de 25,000 âmes. Nous sommes porté à croire qu'il y a quelque exagération dans ce chiffre: toutefois les évaluations du préfet prouvent combien étaient encore populaires, à Limoges, les compagnies de Pénitents.

En 1808, les Pénitents Pourpres avaient exercé leur ancien et charitable ministère auprès de deux condamnés à mort: mais ils n'avaient pas obtenu sans difficulté la permission des autorités. L'état déplorable des prisons au lendemain de la Terreur et le dénûment des prisonniers, qui appelèrent la sollicitude de la Société populaire elle-même (2), avaient amené la municipalité à provoquer, dès l'an III, la formation d'une société de bienfaisance dont l'objet fût de remplir auprès des prisonniers la mission que s'étaient autrefois donnée le curé Goudin et ses confrères. Cette société eut pour noyau une Commission désignée par l'autorité communale le 26 messidor; en thermidor, le nombre des membres fut porté à cinquante, et l'association, à dater de cette époque, fonctionna régulièrement. Elle eut d'abord à sa tête un syndic; puis, cette charge ayant été jugée trop lourde, on en divisa les attributions entre cinq commissaires généraux.

Les Pénitents Pourpres tentèrent à plusieurs reprises de res-

(1) Le relevé comprend les Pèlerins de Saint-Jacques, qui comptaient 200 membres. Nous avons déjà dit que cette association figurait au nombre des confréries dites *voilées*, mais non parmi celles des Pénitents. Les Pèlerins portaient une robe brune, avec un mantelet ou chaperon garni de coquillages; ils n'avaient pas de coiffure.

(2) Troisième Registre de la Société populaire, à la mairie de Limoges. Voir aussi les Registres de la Municipalité.

saisir le monopole exclusif de l'exercice de la charité à l'égard des détenus, mais ils ne purent même, pendant longtemps, obtenir l'accès des prisons ; la municipalité, tout en reconnaissant les services que la compagnie avait jadis rendus et les intentions louables de ses membres, craignait non sans raison les conflits, demandait le maintien de la Société de bienfaisance des prisons dans ses droits acquis, et s'opposait à ce que les Pénitents fussent autorisés, comme ils le demandaient, à distribuer eux-mêmes des secours aux détenus et à assister les condamnés à mort (1). Sous la Restauration, dès 1816 probablement, la compagnie reentra en possession de son privilège. Au mois de janvier de cette même année 1816, les Pénitents d'Avignon recueillaient de leur côté la succession d'une société de bienfaisance fondée en faveur des détenus, et reprenaient la jouissance de leurs prérogatives séculaires (2).

L'attachement des confrères à leurs anciennes coutumes et le goût très vif de la population pour ces compagnies finirent par triompher de toutes les résistances. M^r du Bourg favorisait les dispositions de ses diocésains, qui semblaient témoigner d'un retour sincère aux sentiments chrétiens et aux pratiques publiques de piété ; mais il avait cru devoir, en même temps, prendre toutes les précautions suggérées par la prudence pour prévenir les conflits, si fréquents au XVIII^e siècle, entre les compagnies et le clergé paroissial. Dans cette vue, le nouvel évêque donna à toutes les confréries du diocèse un règlement général qui est daté du 17 mars 1807, et dont nous rappellerons sommairement les principales dispositions.

Le curé devient le véritable chef de l'association ; le prieur n'est que son lieutenant, et toutes les mesures sont prises pour qu'aucune autorité ne puisse balancer ou contrecarrer la sienne au sein de la confrérie. C'est lui qui convoque les assemblées et les préside lorsqu'il juge convenable d'y assister. Son suffrage est prépondérant en cas de partage des voix. C'est au curé que s'adresse le postulant pour être admis dans la compagnie : le Conseil informe et statue sur la réception du candidat ; celui-ci

(1) Archives du Département, pièces non classées.

(2) Désandré, *Essai sur le Christ de Jean Guillermin*, etc, ouvrage déjà cité, p. 59 et 60.

ne peut faire partie de la confrérie sans avoir produit un billet de confession et payé un droit d'entrée.

Le règlement rappelle aux associés qu'ils doivent donner en toutes choses le bon exemple à leurs concitoyens, se distinguer par leur dévotion à la sainte Vierge et à leurs patrons particuliers. Ceux d'entre eux qui n'auront pas une bonne conduite seront avertis à deux reprises par les officiers : puis, s'ils ne se corrigent pas, leur exclusion sera prononcée. Il en sera de même pour les confrères qui ne rempliraient pas exactement leurs devoirs religieux. L'assemblée générale se tient le lendemain de la principale fête patronale de chaque confrérie. Elle ne doit s'occuper que de l'élection des officiers majeurs qui forment le Conseil ; cette élection a lieu au scrutin et à la simple majorité des suffrages. Le Conseil est composé d'un prieur, d'un sous-prieur, d'un assistant, d'un trésorier, d'un substitut du trésorier et de quatre conseillers ; une fois constitué, il désigne quatre visiteurs des malades, un ou deux maîtres des cérémonies, deux ou quatre sacristains, quatre zélateurs ou *préfets de modestie*, chargés de veiller au bon ordre et à la décence, enfin quatre ou six choristes. Ces derniers devront être choisis parmi les plus jeunes confrères, pour qu'ils apprennent et perpétuent le chant propre à la compagnie. Ils seront invités à se familiariser avec le plainchant, et deux d'entre eux pourront être admis au lutrin, avec le costume de leur confrérie, si le curé le juge convenable. — Chacun est tenu d'accepter les fonctions qui lui sont conférées. Le Conseil a mission de dresser la liste des sujets qui peuvent être élus aux charges : il n'y fait figurer que les personnes assidues aux exercices et fréquentant les Sacrements. Le Conseil statue sur les admissions ; ses délibérations, comme celles de l'assemblée générale, sont inscrites sur un registre. Les anciennes traditions des compagnies sont reprises en ce qui concerne les obsèques des confrères : les associés doivent y assister, et un service est célébré pour chaque défunt. Les malades sont visités et secourus ; s'il arrive toutefois qu'ils refusent les Sacrements, on les considérera comme n'appartenant plus à la compagnie, et celle-ci ne leur devra aucune assistance. — Les processions, même celle du Jeudi-Saint, seront rentrées avant le coucher du soleil. Si les maîtres des cérémonies, au cours des exercices, ne s'acquittent pas convenablement de leurs fonctions, le curé peut les réprimander et même les interdire. Chaque année il est prêché, pendant le carême, une retraite de trois jours au moins, à des heures choisies pour détourner le moins possible les associés

de leurs occupations. Enfin plusieurs articles concernent les cotisations : le Conseil peut dispenser du paiement de l'annuité les confrères dont la position est peu aisée : quant aux associés non dispensés de ce paiement qui seront en retard pour s'acquitter, on ne leur donnera pas de cierge aux exercices et aux processions, jusqu'à ce qu'ils se soient mis en règle (1).

Ces dispositions furent assez mal accueillies par les Pénitents, qui se voyaient avec peine placés sous la dépendance absolue du clergé paroissial. Ils essayèrent d'obtenir que l'évêque modifiât sur ce point son règlement : n'ayant pas réussi dans leurs négociations, les compagnies voulurent manifester avec éclat leur mécontentement, et décidèrent qu'elles s'abstiendraient de paraître aux processions. Elles se soumirent pourtant devant la menace d'un interdit : mais il faut bien reconnaître que les nouveaux statuts, quoiqu'ils ne fissent qu'appliquer les principes de tout temps professés par l'autorité ecclésiastique, modifiaient profondément les traditions. Toutes ces mesures n'étaient guère propres à ranimer l'ancien esprit des confréries et le zèle de leurs membres. Au temps de leur plus grande prospérité, elles avaient toujours joui d'une large indépendance, dont les inconvénients éclatèrent au XVIII^e siècle, mais qui avait assurément contribué pour une grande part à leur développement et à leur popularité pendant la période de ferveur. Les confrères ne se sentirent plus chez eux dans leurs tribunes : ils se montrèrent moins attachés à des exercices qui étaient soumis à une surveillance étrangère, moins jaloux de l'honneur d'une compagnie qui n'avait plus sa libre initiative et des chefs de son choix. Les dispositions prises par M^{re} du Bourg, et qui pouvaient sembler nécessaires à l'autorité ecclésiastique, en présence de la simple tolérance accordée par le Gouvernement aux confrères et du peu de goût de l'Empereur pour les associations de toute nature, n'empêchèrent pas le retour des difficultés qu'on avait voulu éviter. Celles-ci eurent moins de vivacité et de retentissement : mais il faut reconnaître que l'état de choses établi en 1807 ne fut pas étranger à la ruine de l'institution.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur les confréries, la plupart ont reconnu combien l'indépendance avait été favorable au dé-

(1) Mandement portant règlement pour les compagnies de Pénitents et autres confréries du diocèse. — Limoges, Barbou.

veloppement de ces associations et était nécessaire à leur prospérité, à leur existence même. Tous ceux qui ont étudié avec soin et retracé avec fidélité l'esprit des compagnies de Pénitents en particulier ont proclamé cette vérité. Nous la trouvons énoncée dans les très remarquables ouvrages de M. Leymarie sur *la Bourgeoisie* (1), et de M. P. Laforest sur *Limoges au XVII^e siècle* (2). A son tour, M. l'abbé Massabie, curé de Figeac, qui a publié tout récemment un curieux livre sur les Pénitents du midi de la France, recherchant les conditions au prix desquelles cette institution pourra encore subsister, formule ainsi la première et la plus essentielle : « Indépendance de toute direction active et autoritaire ecclésiastique (3) ».

Le clergé paroissial, fatigué des prétentions des Pénitents et du trouble que leurs exercices causaient dans les églises, se montra souvent peu hospitalier. Les *Statuts du Diocèse*, publiés en 1838 par M^{re} de Tournefort (4), maintinrent les dispositions principales du règlement de M^{re} du Bourg, et rappelèrent que les confréries étaient soumises « en tout et pour tout » aux curés : défense était renouvelée de « faire dans les églises aucune réunion bruyante, comme de percevoir les fonds, de crier les *états*, de mettre les *insignes* aux enchères, etc. ». Il ne restait plus rien des privilèges des compagnies. Celles-ci du reste étaient déjà, à cette époque, s'il faut en croire une note des mêmes statuts, « diminuées et comme anéanties ». Elles existaient, on les voyait à l'église, aux processions ; mais le nombre de leurs membres avait décréû ; l'ancien esprit de dévouement, de fraternité, d'attachement à l'institution, s'affaiblissait. L'émulation disparut à son tour. Les compagnies, ne sachant pas se résigner à la nouvelle situation qui leur était faite, s'aliénèrent de plus en plus le clergé paroissial. Elles n'étaient plus qu'une gêne et une source de difficultés pour ce dernier : aussi tentait-il peu d'efforts pour réveiller la ferveur et empêcher les associations de s'éteindre. *L'Instruction et Règlement sur les confréries* donnée par le même M^{re} de Tournefort, affecte très visiblement de ne pas s'occuper des Péri-

(1) *Histoire du Limousin* : la Bourgeoisie, ouvrage déjà cité.

(2) *Limoges au XVII^e siècle*, déjà cité.

(3) *Les Pénitents : origines, histoire, statuts*. — Toulouse, Marqueste et Figeac, chez l'auteur, 1879, p. 271.

(4) Limoges, Barbou, 1838, p. 285 et suivantes, chap. XXXIX.

tents. L'autorité épiscopale semblait par là leur signifier que leur temps était passé (1).

Une seule association de Pénitents refusa de prendre part aux protestations de nos compagnies contre le règlement de M^{re} du Bourg et à leur tentative de révolte : c'était la dernière venue, celle des Pénitents Violets, dits de l'*Annunciation-de-l'Incarnation-de-Notre-Seigneur-Jésus-Christ* ou du *Stabat*. Sous ce nom s'était réorganisée l'ancienne confrérie du *Stabat*, établie autrefois à Sainte-Félicité, et qui avait obtenu, en 1662, un bref d'indulgences du pape Alexandre VII. Grâce à la protection de M^{re} du Bourg, qui fut un de ses premiers membres, la compagnie des Pénitents Violets parvint à s'établir, malgré les obstacles de tout genre que lui suscitèrent les anciennes associations. Elle fut instituée et autorisée par un bref de Pie VII, daté de Milan, le 13 avril 1805. Seule de toutes les compagnies de la ville épiscopale, elle admettait des associés de l'un et de l'autre sexes.

Le règlement de cette confrérie, qui faisait ses exercices dans l'ancienne église des Dominicains, devenue en 1791 l'église paroissiale de Saint-Thomas-d'Aquin, et plus tard de Sainte-Marie, avait emprunté la plupart de ses dispositions aux statuts des autres compagnies. Il conservait toutefois une ancienne pratique propre à l'association du *Stabat* : quand un de ses membres était dangereusement malade, et surtout lorsque arrivait l'agonie, les confrères, prévenus par le tintement d'une cloche spécialement affectée à cet usage, se réunissaient dans leur chapelle pour réciter le *Stabat* et les litanies de la Vierge.

Les associés devaient s'assembler tous les dimanches et fêtes, tous les samedis, enfin pendant le carême, tous les jours pour chanter le *Stabat*, suivi des litanies de la Vierge et du *De profundis*. S'ils ne pouvaient se rendre à la chapelle, ils étaient tenus de réciter le *Stabat*, cinq *Pater* et cinq *Ave*. Le quatrième dimanche de chaque mois et les jours de fête, ils assistaient à la bénédiction du Saint-Sacrement : ils chantaient laudes de l'office de la Vierge aux grandes fêtes ainsi qu'aux fêtes de la Mère de Dieu, et complies pendant la durée de la retraite annuelle et pendant l'octave du Saint-Sacrement. Le jour des Morts, il y

(1) Limoges, O. Laferrière, 1841.

avait un service suivi de l'absoute pour les confrères défunts. Aux processions particulières de la confrérie, le Lundi-Saint et le jour de l'Annonciation, on portait toujours l'image de la Vierge, et deux Pénitents marchaient à ses côtés, tenant les panonceaux de l'association.

La formule de la réponse du nouveau confrère à la question traditionnelle du prier, lors de la cérémonie de l'admission, est loin d'être aussi caractéristique et aussi brève que celle adoptée dans les autres compagnies :

— « Mon frère, que demandez-vous ? »

— « La grâce d'être reçu dans la compagnie pour y honorer, d'une manière profitable à mon salut, le mystère de l'Annonciation de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie, m'associer aux douleurs de la Mère de Dieu au pied de la croix, participer aux biens spirituels attachés à la compagnie, promettant, avec la grâce de Dieu, de vivre en bon confrère et de me soumettre à tous les réglemens de Monseigneur notre Evêque ou de ses successeurs légitimes qui pourront concerner la compagnie. »

Les Pénitents Violets portaient un sac blanc avec un cordon de couleur violette à la ceinture ; comme dans le Midi, les femmes avaient seulement le cordon. Les confrères, suivant les traditions des anciens associés du *Stabat*, étaient accompagnés, dans les processions, d'un cortège représentant soit sainte Félicité marchant au supplice avec ses enfants, soit les Macchabées et leur mère. — Les personnages qui figuraient dans ces représentations récitaient tour à tour de longues tirades où revivait, dans toute sa naïveté, le drame sacré du moyen âge. C'étaient, du reste, paraît-il, les mêmes costumes, le même poème pour l'une et l'autre scènes, — si tant est que le public n'ait pas désigné sous deux dénominations différentes, et dont l'une était nécessairement inexacte, la représentation d'une seule scène. M^{sr} de Tournefort crut devoir, lors des Ostensions de 1827, interdire ces sortes de spectacles. La confrérie des Pénitents Violets survécut peu de temps à la mise à exécution de cette mesure, qui souleva de vives réclamations et ne fut pas adoptée sans résistance : la dernière venue des compagnies de la ville épiscopale s'éteignit la première de toutes, après trente ans à peine d'existence (1).

(1) Cette compagnie a fait imprimer, en 1808, chez Martial Ardant, à

§ 20. — Les compagnies limousines de Pénitents au XIX^e siècle : leurs dernières années. — L'institution s'éteint à Limoges.

Aucune des églises ou chapelles qui avaient servi d'oratoires aux Pénitents avant la Révolution ne subsistait en 1804 : celles qui n'avaient pas été démolies se trouvaient appropriées à l'usage des particuliers. Les compagnies durent chercher ailleurs un asile. Saint-Pierre donna l'hospitalité aux Pénitents Pourpres, puis aux Noirs et aux Blancs, que Sainte-Marie avait d'abord recueillis ; Saint-Michel fournit un oratoire aux Bleus, aux Gris et aux Feuille-Morte : ces derniers, qui comptaient un certain nombre de membres appartenant à la Boucherie, allèrent dans la suite s'installer à Saint-Aurélien. Chacune de ces associations reprit ses exercices et ses œuvres de charité, retrouva même ses traditions de luxe, comme en témoignait la richesse des voiles de croix et de certains accessoires ¹ ; mais l'esprit des confréries

Limoges, un Manuel contenant les offices, prières et réglemens à l'usage des confrères Pénitens de l'Annonciation-de-l'Incarnation-de-Notre-Seigneur-Jésus-Christ, dits Pénitens Violets ou du Stabat.

(1) Nous croyons, à ce sujet, qu'on lira avec intérêt les deux pièces qui suivent : la première est l'inventaire fait, en 1823, des objets appartenant à la compagnie des Pénitents Bleus ; la seconde, celui dressé, en 1845, du matériel de la compagnie des Pénitents Blancs.

Effets, argenterie et autres objets appartenant à la compagnie de Messieurs les Pénitents Bleus.

Un voile soie et or, galonné or fin ; — un autre voile velours, galonné or mi-fin ; — une croix garnie argent avec son étui ; — deux panoneaux massifs argent ; — deux id. cuivre et plaqué ; — deux id. en fer-blanc ; — six cartouches argentées avec leur bâton ; — cinq falots servant à la procession du Jeudi-Saint ; — vingt-huit figures pour collection de la quarantaine de Noël ; — Enfant-Jésus avec sa boîte ; — six petits lustres ; — deux boîtes ; — une malie ; — une commode ; — un coffre ; — trois bancs ; — une croix en bois ordinaire ; — deux sacs pour les panoneaux en escot vert ; — un habillement complet velours, galonné or fin, pour le courrier ; — un autre habillement complet velours, galonné or fin, pour le second courrier ; — trois chapeaux galonnés or fin, dont un garni de plumes ; — deux cartons à chapeaux ; — une paire boucles de souliers argent, garnis de pierres ; — deux baudriers galonnés or fin, parsemés de fleurs de lis, avec chacun deux lions... or fin ; — deux halberdes garnies ; — deux paires de bottes galonnées or fin, avec leurs

de Pénitents ne put se réveiller avec son ancienne ferveur ; aucune de ces compagnies ne recouvra son importance et sa prospérité passées. Les événements de 1830, ceux de 1848 et le courant d'idées qui s'établit alors dans la bourgeoisie et la classe ouvrière portèrent le dernier coup à l'institution des Pénitents. Celle-ci ne bénéficia pas du retour du goût public et de la mode vers les choses du moyen âge : le côté artistique et poétique, dont

houppes massives or fin, dont une paire à torsades et l'autre à graine d'épinard ; — une paire d'épaulettes or fin à torsades ; — une paire d'épaulettes or fin à graine d'épinard ; — deux épées, dont une neuve ; — un lustre de cristal.

(Archives de la compagnie, à Saint-Michel.)

Inventaire des objets appartenant à la compagnie de Messieurs les Pénitents Blancs établie à Limoges à la paroisse Saint-Pierre, reconnu le 14 avril 1845.

Une croix plaquée en argent, renfermée dans un étui en bois, le Christ argenté ; — six bâtons avec leurs cartouches en cuivre blanchi et le fourreau en serge ; — deux panonceaux en cuivre blanchi ; — quatre panonceaux en tôle, garnis d'un agneau argenté ; — quatre panonceaux en tôle peinte avec ornements découpés à jour ; — deux panonceaux massifs en argent (façon vigne en garniture), et pesant cent quarante-huit grammes ; — quatre chandeliers, une croix, et six bouquets artificiels argentés ; — une couronne ; — six vases en porcelaine dorés ; — une croix d'environ 30 centimètres de hauteur, argentée ; — une épée pour le courrier, avec son ceinturon et sa dragonne ; — deux paires de boucles, ardillon en argent, pour souliers et eulotte ; — une croix pour l'autel de la tribune, en bois, de 30 centimètres, Christ argenté ; — quatre chandeliers en cuivre jaune, de 28 centimètres de hauteur, pieds triangulaires ; — dix-huit habits blancs, appartenant à la compagnie, avec leurs cordons ; — six falots en bon état ; — deux voiles en coton, avec frange, pour la croix ; — un voile neuf en tissu moire argenté, avec deux saint Jean brodes, et trois glands demi-fin dans une boîte en bois ; — un crêpe noir en mauvais état ; — pour le courrier, deux habits galonnés en demi-fin ; — et un habit pour les grandes cérémonies, garni de galons argent ; — une paire de eulottes neuves et un gilet garnis argent fin ; — un gilet et eulotte garnis argent faux ; — un chapeau fin blanc panaché, galons en argent, avec sa boîte ; — un *do* simple, blanc, galons argent ; — une paire d'épaulettes en demi-fin ; — une paire de souliers blancs et une paire de corvées (*sic*) ; — une paire de bas blancs en coton ; — un jonc avec une pomme en argent ; — une robe en serge pour le bedeau, avec un bonnet carré blanc ; — une paire de souliers en castor noir ; — une verge pour le bedeau, en cuivre blanchi ; — un grand livre d'offices ; — un petit livre d'offices : — un

l'attrait avait été le principal élément de cette espèce de renaissance, faisait ici à peu près défaut. Le clergé paroissial paraît avoir tenté, vers 1851, des efforts pour empêcher la désorganisation des confréries de Pénitents : mais ce fut en vain. Le nombre des confrères qui assistaient aux processions décru peu à peu. L'une après l'autre, les compagnies se décidèrent à n'y plus paraître. Le 27 avril 1862, la grande procession de l'ouverture de l'Ostension vit pour la dernière fois les six anciennes confréries occuper leur place accoutumée dans le cortège. A l'Ostension suivante, en 1869, les Pénitents Pourpres ne répondirent pas à la convocation. Les événements de 1870-71 ont achevé de désorganiser les compagnies qui subsistaient encore. Elles se sont, une à une, éteintes, malgré le zèle de quelques pieux ecclésiastiques et de quelques confrères dévoués. On ne trouve même pas, dans leurs registres, la trace d'une dernière crise, d'une lutte suprême, et aucune n'a laissé de testament. On voit insensiblement les exercices s'arrêter, les élections tomber

timbre en bois pour modèle d'agneau ; — une bannière pour porter les cierges ; — cinquante-six souches en fer-blanc, y compris les quatre de l'autel.

Inventaire de la tribune.

Tribune dans tout son entier, comprenant les boiseries, grilles en bois, banes à coffres, montée d'escaliers, banes des choristes rembourrés, banc du prieur, sous-prieur et trésorier, couverts d'un tapis ; — autel garni de son tabernacle, gradins, pierre d'autel ; — deux consoles en cuivre ; — un devant d'autel en perles, paillier (*sic*) ; — deux reliquaires ; — un tableau de saint Jean-Baptiste dans le desert ; — un *de* de saint Jean-Baptiste visitant la sainte Vierge ; — un *de* de la Nativité de saint Jean ; — un *de* de la Décollation de saint Jean ; — un *de* fondateur de l'ordre des Pénitents Blancs ; — deux catalogues en bois, sans clef, et un garni d'un verre ; — deux pupitres ; — deux bâtons en bois, argentés à l'huile ; — un bénitier en bois ; — deux boîtes en fer-blanc pour les visiteurs ; — quatre petits chandeliers en bois ; — trois registres neufs : un catalogue général, un de dépenses et recettes et un de délibérations ; — deux vieux registres restant aux archives, dont un servant de brouillard.

(Archives de la compagnie, au Musée de Limoges.)

Nous avons nous-même fait le récollement de cet inventaire en 1876, lors du dépôt, au Musée de Limoges, des objets appartenant aux Pénitents Blancs, et nous avons constaté l'existence de presque tous ces objets. — Ajoutons que ce relevé ne mentionne pas le beau voile en dentelles que possédait la compagnie.

en désuétude, les admissions se faire rares, le nombre des membres diminuer, le chiffre des cotisations devenir de plus en plus dérisoire..., puis plus rien. La plume du trésorier s'est arrêtée comme par lassitude : il n'y a plus ni trésorier ni compagnie.

Les Pénitents Noirs ont, jusqu'au dernier moment, compté dans leurs rangs les membres des plus riches familles bourgeoises de Limoges. Ainsi, à la dernière élection, qui eut lieu en 1869, M. Eugène Ardant, imprimeur, fut désigné pour remplir les fonctions de prieur, et M. Firmin Tarneaud, banquier, celles de sous-prieur. M. Armand Noualhier, alors député au Corps Législatif, avait le titre de syndic perpétuel de la compagnie. Celle-ci n'était pas très nombreuse ; ses registres ne mentionnent pas plus d'une cinquantaine de membres sous la Restauration ; nous y relevons quarante noms environ en 1852 ; dix-huit membres seulement paient leurs cotisations en 1869, neuf en 1874. Les Pénitents Noirs avaient, en 1871, pour la dernière fois, paru à une procession : en 1875, ils firent encore chanter, à Saint-Pierre, une messe le jour de la fête de la Sainte-Croix. C'est le dernier signe de vie qu'aient donné les compagnies de Pénitents dans notre ville, et c'est à la plus ancienne de toutes qu'appartient l'honneur d'avoir succombé la dernière. Les costumes et les ornements appartenant à cette association sont restés entre les mains des héritiers de son dernier trésorier, M. Cheyrou, épiciier, place d'Aine. — La compagnie, depuis son transfert à Saint-Pierre, tenait ses réunions dans l'ancienne chapelle de Sainte-Claire ; on s'étonna qu'elle n'eût pas choisi de préférence celle de Notre-Dame-des-Agonisants, où étaient déposés les restes de son fondateur.

Après avoir, comme les Pénitents Noirs, fait quelque temps leurs exercices à Sainte-Marie, les Pénitents Blancs allèrent, à leur exemple, s'établir à Saint-Pierre. Ils y élevèrent une grande tribune, qui a été démolie lors de la restauration de l'église. Cette compagnie avait, le 14 octobre 1807, voté en assemblée générale un règlement qui rappelait plusieurs des mesures prescrites au dernier siècle par l'autorité diocésaine : ces nouveaux statuts consacraient l'admission des enfants, mais excluaient de la société les domestiques. On y trouve quelques dispositions assez naïves relatives à la tenue des Pénitents aux cérémonies ; celle-ci par exemple : « Il ne sera permis à aucun confrère de faire la procession en habit particulier, sans que, au préalable, il ne soit vêtu modestement et proprement en habit ou lévite et non

en veste courte : ce costume étant seulement permis pour les **petits confrères de six jusqu'à douze ans**. Il faudra également **être peigné, et chaussé en souliers bons et nettoyés.** » Détail digne d'être mentionné : lors de la réorganisation de la compagnie, beaucoup d'anciens membres versèrent toutes les cotisations qui n'avaient pas été perçues depuis le commencement de la Révolution, et dont ils se considéraient comme débiteurs envers la caisse du trésorier.

En 1825, les associés étaient au nombre d'environ quatre-vingts : nous trouvons parmi eux plusieurs chanoines, un substitut du procureur du roi, un juge de paix, deux capitaines retraités, le commandant des pompiers, — M. Chardon, sous-prieur, — un notaire, un chirurgien, des négociants. A dater de 1830, l'élément bourgeois s'en retire peu à peu. En 1848, la compagnie ne compte plus qu'une vingtaine de membres, et il n'y a plus d'exercices. En 1851, on constate une tentative de réorganisation. M. Faucher, banquier, est nommé prieur, et les registres accusent soixante-seize membres : on en compte encore soixante-huit en 1858 ; mais une vingtaine seulement paient leur cotisation, et il n'y a plus ni élections ni assemblées. Un seul des officiers nommés en 1851 demeure en fonctions : c'est le trésorier, M. Marsaudon, dont le zèle ne peut donner à la confrérie la vie qui l'abandonne, mais réussit à lui conserver un semblant d'existence. A la mort de M. Marsaudon, tout est fini. Les confrères sont convoqués dans la sacristie de Saint-Pierre : il est établi qu'il n'en reste plus que cinq ou six, et que, aux dernières processions où la compagnie a figuré, elle a été presque uniquement représentée par les ouvriers du zélé trésorier, revêtus des habits des associés. Malgré les touchantes exhortations de M. le curé Delor, il faut renoncer à une résurrection impossible ; on se rend à l'évidence : la confrérie est bien morte. Il est décidé que les archives, les livres, les costumes et les ornements, notamment la croix processionnelle et son riche voile en dentelle, seront remis, à titre de dépôt, au Musée de Limoges, conformément à la demande du directeur, M. Adrien Dubouché, membre de la compagnie. Toutefois la fabrique de Saint-Pierre garde, pour le service de l'église, deux panonceaux en argent, achetés avec le produit d'un legs de M. de Beaubrenil.

Les Pénitents Pourpres avaient repris, avec leurs autres œuvres de piété et de charité, leur office de dévouement auprès des suppliés. Ils l'ont rempli pour la dernière fois en 1854, à l'égard

d'un parricide guillotiné à Limoges, sur le Champ de Foire, en exécution d'un arrêt de la Cour d'assises. On les avait vu paraître au pied de l'échafaud, pour la première fois depuis leur réorganisation, le 3 octobre 1808. Le *Journal du département de la Haute-Vienne* fait mention de ce détail (1), et témoigne de la bonne impression que produisit sur le public un tel spectacle. Les restes de la suppliciée — c'était une femme de soixante ans — furent portés par les confrères à Saint-Pierre, où l'on célébra le service religieux. Les Pénitents suivirent ensuite la bière jusqu'au cimetière.

Nous voyons, sous l'Empire, figurer parmi les noms des membres de cette compagnie ceux du général Dupuy ; du capitaine Guibert, commandant de place : de M. Fournier, receveur général ; de MM. Estienne de la Rivière, conseiller : Bardy, notaire : François Alluaud, etc. En 1842, les confrères étaient encore au nombre de soixante-dix à quatre-vingts. Sur la liste, on trouve encore les représentants de plusieurs familles connues de Limoges : Albin, Alluaud, Bardy, Chevalier, David, Dhéralde, Fournier, Guibert, Maurensanne, Sohet-Thibaut. Mais la compagnie, à partir des dernières années de la Restauration, s'était recrutée avec peine. On constate qu'il n'y eut pas une seule réception de 1828 à 1837. Le dernier candidat admis fut reçu le 20 avril 1848. — En 1862, quelques personnes tentèrent de galvaniser ce corps alangui. Quinze confrères seulement répondirent au chaleureux appel qu'elles avaient adressé à tous les anciens Pénitents Pourpres et à tous les hommes appréciant les services que pouvait rendre l'institution : encore comptait-on dans ce nombre six membres honoraires. L'entreprise avorta, et la compagnie s'éteignit définitivement : elle disparut la première de toutes les associations de ce genre dont l'existence fût antérieure à 1789. Une discussion survenue entre un ecclésiastique et un confrère, à une procession, ne fut pas étrangère, nous a-t-on dit, à la rapide disparition de la plus célèbre de nos confréries limousines. En 1863, il n'y avait plus que trois Pénitents Pourpres : on les voit se cotiser pour satisfaire à une réclamation du courrier, à qui il était dû quelques mois de traitement, et qui menaçait de poursuivre la compagnie devant le juge de paix.

(1) *Journal du département de la Haute-Vienne*, 7 octobre 1808.

Les seuls documents que nous ayons pu consulter sur les dernières années de cette compagnie sont, outre quelques pièces détachées, un livre de comptabilité et un registre de délibérations, qu'a bien voulu nous communiquer la famille Grenier. Ce dernier ne remonte qu'à 1841 ; le registre auquel il fait suite, et qui paraît avoir été perdu, embrassait toute la période comprise entre 1757 et 1841. Il devait renfermer les indications les plus intéressantes ; et ce n'est qu'après de longs mois de recherches que nous avons renoncé à l'espoir de le consulter. A peine trouve-t-on trace dans les documents subsistants de la mission que remplissait la compagnie auprès des condamnés. En 1846, toutefois, il est fait mention de l'achat d'un cercueil et de la restauration du brancard des suppliciés.

La confrérie faisait ses exercices à Saint-Pierre, dans la chapelle de Saint-Léonard. Son dernier trésorier, M. Blémont, menuisier, faubourg Montmailler, a en dépôt une partie des papiers et ornements de la confrérie. Le reste est entre les mains d'autres associés. Nous avons lieu de croire que plusieurs objets ont été vendus.

Les confrères, depuis la réorganisation de la Compagnie, portaient indifféremment le nom de Pénitents Pourpres ou celui de Pénitents Rouges.

Saint-Michel-des-Lions avait donné asile à la compagnie des Pénitents Bleus : celle-ci, que nous trouvons réorganisée et fonctionnant dès 1802, parut un moment devoir retrouver son ancienne prospérité ; mais la chute du gouvernement de la Restauration fut le signal de l'irremédiable décadence de cette association, qui devint en peu d'années la moins nombreuse de toutes les confréries limousines. On admirait encore, aux processions, son magnifique voile de croix en velours bleu crépiné d'or (1) ; mais une douzaine de confrères seulement marchaient à la suite. Les registres et papiers de cette compagnie sont conservés à Saint-Michel, avec tout le matériel ; les procès-verbaux de réception de confrères vont du 7 avril 1803 au 11 mai 1851.

(1) Le dernier voile fut acheté en 1845 à Lyon ; il coûta seize cents francs. La facture, que nous avons retrouvée, le désigne ainsi : « Un voile velours bleu de roi, tout soie, brodé en or, orné de cinq glands et galon tout or fin, crépiné de grains d'épinard et à torsades ».

Le livre des recettes et dépenses des visiteurs des malades s'arrête au 29 janvier 1860. En réalité, les exercices de la compagnie avaient cessé plus de dix ans avant cette date, à l'époque où fut démolie la chapelle de Notre-Dame-des-Aides, qui faisait saillie entre la place de la Préfecture et la place Fontaine-Saint-Michel ; toutefois on la vit aux processions jusqu'en 1865 ou 1866. La dernière élection d'officiers date du 5 décembre 1847. Furent nommés ce jour-là, prieur : M. Roullignac, prêtre ; sous-prieur, M. Bernard père ; assistant, M. Jean-Baptiste Audoin. M. Martin du Gravier, syndic perpétuel, était mort la même année : cette perte fut vivement ressentie par la confrérie, et il ne fut pas remplacé dans cette dignité. M^{re} Bertaud, évêque de Tulle, faisait partie des Pénitents Bleus, qui avaient, depuis la Révolution, compté parmi leurs confrères beaucoup de personnes appartenant à des familles connues du pays : des Laforest, des Châtenet, des Meytadier, des Martin, des Guingamp de Saint-Mathieu, des de Vaucourbeil, des Boisse, des Chapoulaud, des Montégut, etc. Le nom du colonel Mourier, depuis général et baron de l'Empire, figure sur un *catalogue* de Pénitents Bleus conservé à Saint-Michel. Ce catalogue, qui paraît être des premières années de ce siècle, est placé dans un cadre fort curieux, portant la date de 1780, et en haut duquel on voit les armoiries en relief de la ville de Limoges : il renferme deux cent vingt-six noms ; toutefois les listes d'associés portent cent quarante à cent cinquante noms seulement sous la Restauration ; on n'en trouve plus que quarante à cinquante sur celles de 1835 à 1845. Plusieurs pièces imprimées pour les Pénitents Bleus portent l'écu royal et une gravure qui est censée représenter saint Jérôme assis devant un pupitre et lisant. La confrérie était sous l'invocation « de Saint-Jérôme et de l'Assomption de la Sainte-Vierge ». Elle avait conservé le titre de Compagnie Royale. — C'était à ses frais que chaque année, à Noël, la crèche de Saint-Michel était établie et ornée.

La même église avait reçu les Pénitents Gris, dont la tribune était placée au-dessus de la porte d'entrée ouvrant sur la place de la Préfecture, à l'endroit même où a été construit le nouvel orgue. On leur donna de plus une chapelle du même côté. Aucune compagnie ne s'était retrouvée, au lendemain de la révolution, plus florissante et plus nombreuse. Nous ignorons si cette association compta jamais le chiffre de membres que lui donne le préfet Texier-Olivier dans l'état fourni par lui au Ministre en 1809 ; mais elle en eut de deux cent trente à deux cent

quarante à un certain moment; dans les dernières années de la Restauration elle était déjà descendue bien au-dessous de ce chiffre, et, en 1851, elle gardait à peine cinquante associés. Les registres du trésorier mentionnent en 1864 trente-quatre cotisations acquittées; à partir de cette époque, on n'y voit plus figurer qu'une douzaine de noms. Les Pénitents Gris parurent en public, pour la dernière fois, en 1868, le jour des obsèques d'un de leurs anciens prieurs, M. Fromant, ex-avoué. Quelques difficultés à propos de la gestion du trésorier sortant nécessitèrent, vers cette époque, une réunion qui devait être la dernière. Sauf des panonceaux d'argent, qui ont été vendus il y a quelques années, et dont le prix a été en partie appliqué au paiement des dettes de la compagnie, le matériel des Pénitents Gris est conservé à Saint-Michel. Un des confrères, M. Gérard, rue des Petits-Carmes, a bien voulu nous communiquer les livres et papiers restés en sa possession.

Quant aux Pénitents Feuille-Morte, après avoir reçu pendant quelques années l'hospitalité à Saint-Michel, ils quittèrent cette paroisse pour s'installer à Saint-Aurélien : le choix de la chapelle de la boucherie s'explique par le grand nombre de bouchers qui appartenaient à cette compagnie. On sait que ceux-ci, avant la Révolution, n'étaient admis que dans cette confrérie et dans celle des Pénitents Gris. Les Pénitents Feuille-Morte, dont la sacristie de Saint-Aurélien conserve les registres de 1814 à 1865, et le matériel (à l'exception de la croix processionnelle, déposée chez un membre de la famille Plainemaison), se soutinrent, grâce à la fidélité des habitants du quartier aux anciennes pratiques de dévotion; ils n'eurent jamais un nombre de confrères aussi élevé que la compagnie des Gris : mais ils subsistèrent plus longtemps. En 1865, trente-un membres payaient encore la cotisation; le dernier scrutin pour l'élection des officiers avait eu lieu l'année d'avant, et c'était un boucher, Aurélien Sibot dit le Chantre, qui avait été désigné pour remplir les fonctions de prieur.

Dans un assez grand nombre de villes et de bourgs du diocèse de Limoges et du diocèse de Tulle, les compagnies de Pénitents ont survécu à la Révolution : beaucoup ont disparu; on en cite néanmoins quelques-unes qui subsistent, et où se conservent toutes les traditions de piété et de charité qui ont été autrefois l'honneur des confréries de Pénitents. Dans ce nombre, une mention particulière est due aux Pénitents

blancs de Treignac, dont M. l'abbé Sollier, curé de Merlines, a écrit l'histoire (1).

Après un coup-d'œil jeté sur l'histoire des confréries de Pénitents en général, après quelques pages consacrées aux plus célèbres de ces sociétés, nous nous sommes plu à parler avec détails des compagnies limousines, qui devaient, tout naturellement, nous tenir davantage au cœur. Il nous a paru utile de consacrer par une sérieuse étude le souvenir de ces puissantes associations au moment même où elles viennent de disparaître, sans doute pour toujours. Si nous ne devons plus revoir ces pittoresques confréries, si chères à nos aïeux, il faut que Limoges garde du moins une notion exacte de l'esprit qui les anima, de leur objet, de leurs services, du rôle important joué par elles dans le passé. — On se moquait volontiers des Pénitents : et certes, à l'étranger qui s'attachait à l'extérieur et n'allait pas au fond des choses, ces longues files d'hommes mal alignés, ces croix processionnelles couvertes de larges banderolles des plus riches étoffes, ces lanternes placées au bout de longs bâtons, ce fantastique cortège (2), cette barbare psalmodie, cet accoutrement rappelant le costume classique du magicien des ombres chinoises, pouvaient sembler d'une originalité un peu étrange : mais les Limousins étaient habitués à tout cela : si la population répétait certains dictons traditionnels, certains brocards séculaires s'adressant surtout aux écarts de conduite et de régime qu'on reprochait aux Pénitents (3), elle n'en gardait pas moins, dans ce bon coin du cœur où vit encore la mémoire et le respect des choses graves, un faible très prononcé pour ces confréries. Elles avaient un passé utile et glorieux : elles eurent la vieille note locale dans le concert catholique des grands jours. Cette note avait sa valeur, et il nous arrive souvent de la regretter, quand une procession passe aujourd'hui sous nos fenêtres, semblable à toutes les processions.

Pendant deux cent soixante-dix ans, tous les habitants de

(1) *Histoire de la confrérie des Pénitents de Treignac*. — Ussel, 1861.

(2) A l'Exposition du Costume organisée en 1874 au palais des Champs-Élysées par l'Union centrale des Beaux-Arts, on a pu voir une curieuse procession de Pénitents de Limoges disposée avec une rare entente de l'effet. La gravure placée en tête de ces pages la reproduit avec fidélité.

(3) Voir ci-dessus la note 3 de la page 116.

Limoges, riches et pauvres, prêtres, magistrats, marchands, ouvriers, se sont confondus dans les rangs de ces confréries, ont revêtu cet humble costume, et pratiqué, à l'ombre de la croix, la véritable solidarité humaine, l'union, la fraternité, la charité. Un tel passé aurait peut-être dû assurer à nos anciennes compagnies un peu plus de bienveillance et de ménagements de la part de l'autorité ecclésiastique. Il faut reconnaître, d'un autre côté, que les Pénitents affectaient vis-à-vis du clergé paroissial une indépendance hors de saison : que dans toutes ces confréries il existait des abus : que les associés montraient en dernier lieu peu d'attachement à l'institution, et cherchaient dans les cérémonies plutôt un prétexte de banqueter qu'une occasion de satisfaire et de manifester leurs sentiments de piété. Enfin on ne recrutait plus de nouveaux confrères. N'avons-nous pas vu, en dernier lieu, le zélé trésorier des Pénitents Blancs en être réduit, pour faire figurer cette compagnie aux processions, à habiller ses ouvriers avec les costumes déposés chez lui, et mener ainsi à travers la ville un cortège presque entièrement composé de personnes étrangères à l'association ?

La dernière heure avait sonné pour ces confréries. Les circonstances telles qu'elles étaient, il n'y fallait pas songer. Une transformation en temps opportun les eût peut-être sauvées, tout au moins eût prolongé leur existence : elles ne s'y prêtèrent pas. Elles étaient restées jusqu'à ces dernières années, ce qu'elles avaient été dans la période qui précéda 1793 : néanmoins, pourvu que membres, la foi et la charité animaient tous les jours, et la raison d'être de ces associations disparaissait avec elles. On ne connaît donc ni s'étonner de leur disparition, ni en regretter personnellement : mais il est permis de regretter les compagnies de Pénitents comme une des institutions les plus bienfaisantes et les plus populaires du passé : c'est le devoir de l'historien local de conserver leur souvenir, et, en racontant leur décadence, de rendre témoignage de leurs vertus, de leurs services, de leur grandeur.

LOUIS GUTHBERT.

NÉCROLOGIE

M^{GR} BERTEAUD

ÉVÊQUE DE TULLE

M^{re} Berteaud, ancien évêque de Tulle, membre honoraire de la Société Archéologique du Limousin, est mort le 2 mai 1879.

M^{re} Berteaud était né, à Limoges, le 30 novembre 1798, dans une maison de la rue du Collège que l'on montre encore. Ordonné prêtre à Paris en 1822. pendant la vacance du siège épiscopal de Limoges, il fut nommé professeur de philosophie au petit-séminaire du Dorat. En 1831, M. Labiche de Reignefort, chanoine théologal de la cathédrale de Limoges, résigna son canonicat en sa faveur. Pendant dix ans, il parut avec éclat non-seulement dans la chaire de la cathédrale, mais encore dans les chaires de Paris et des grandes églises de France. Son éloquence était d'un genre à part : il parlait à l'esprit plutôt qu'au cœur : c'était la philosophie chrétienne exposée avec des formes poétiques de langage dont lui seul avait le secret. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une immense érudition, il avait pour thème favori la philosophie du Verbe appliquée au mystère de l'Incarnation. Il avait puisé cette haute doctrine dans les écrits des Pères de l'Eglise, et notamment dans ceux de saint Augustin, qu'il traduisait et citait en toute occasion. Son imagination créatrice lui faisait jeter des fleurs et comme un manteau de poésie sur les matières philosophiques les plus élevées et les plus abstraites. Il s'appliquait surtout à réfuter les erreurs contempo-

raïnes. Il avait, comme improvisateur, un talent hors ligne; et, sans s'inquiéter si son auditoire pouvait le suivre, il s'élevait dans les hauteurs du dogme, dans les régions supérieures de la théologie, sans aucun souci des règles de la méthode, qu'il semblait dédaigner. Nous l'avons connu avant son épiscopat : les jeunes gens surtout suivaient ses prédications avec enthousiasme. Michelet, qui l'avait entendu à Paris, s'était épris d'admiration pour son talent, et l'avait prié de préparer sa fille à la première communion.

Nommé évêque de Tulle en 1842, et consacré dans la cathédrale de Limoges le 21 septembre, il a, pendant trente-six ans d'épiscopat, évangélisé les villes et les bourgades de son diocèse, et semé partout, sans se lasser, les riches trésors de sa parole. Maintes fois il a été appelé à prêcher hors de son diocèse dans des circonstances solennelles : signalons en particulier la retraite qu'il donna, au mois de septembre 1859, au clergé de Paris. A Rome, où il se trouvait en 1862, il se fit entendre à Saint-Louis-des-Français, et dans l'enceinte du Colysée, où il émerveilla son auditoire. Pie IX a dit de lui ces belles paroles : « C'est la tradition vivante de l'Eglise, ornée de toute la poésie du ciel ».

Dans sa longue carrière épiscopale, M^{re} Berteaud n'a pas publié un très grand nombre de mandements. Lui qui parlait avec une facilité prodigieuse avait besoin, pour écrire, de faire un effort sur lui-même. Ses mandements et ses circulaires ont été réimprimés et recueillis en volumes. Si parfois on n'y distingue pas un enchaînement méthodique, on y trouve toujours, sur les mystères de la foi, sur la vie surnaturelle et les sacrements, sur l'Eglise et le Souverain-Pontife, de magnifiques aperçus.

Sa conversation n'était ni moins brillante, ni moins attrayante que ses discours. Avec les ressources qu'il puisait dans son immense érudition, avec son style imagé et poétique, il étonnait et charmait ses auditeurs.

M^{re} Berteaud était membre honoraire de la Société Archéologique depuis 1857. Il aimait passionnément le Limousin et tout ce qui se rattachait à sa chère province. Il revendiquait pour sa ville de Tulle l'honneur d'avoir été évangélisée au I^{er} siècle, par saint Martial. Il avait réuni, dans sa nombreuse et riche bibliothèque, non-seulement les éditions les plus belles et les plus recherchées des Pères de l'Eglise et des théologiens, mais un grand nombre d'ouvrages rares et curieux, et en particulier des livres écrits par des auteurs limousins ou traitant de l'histoire du pays. Lui-même était une bibliothèque vivante.

Le Limousin peut se glorifier d'avoir vu naître des orateurs célèbres : au xvi^e siècle, Marc-Antoine Muret s'est distingué dans l'éloquence académique ; au xvii^e, d'Aguesseau s'est fait un nom dans l'éloquence du barreau : au xviii^e, Vergniaud a brillé dans l'éloquence de la tribune ; au xix^e, M^{sr} Berteaud s'est illustré dans l'éloquence de la chaire.

La Société Archéologique perd en lui un de ses membres les plus éminents.

L'abbé ARBELLOT.

TOMBEAU DE FABRICATION LIMOUSINE

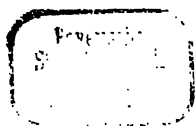
A FOUCARMONT

Nous ne croyons pas qu'on ait encore signalé, parmi les produits de l'art limousin au xiii^e siècle, le tombeau de cuivre exécuté dans notre ville pour Jean, petit-fils du roi de Jérusalem Jean de Brienne, et pour sa mère. Ce tombeau, qui avait été *marchandé*, à Limoges, par ce seigneur lui-même, se voyait dans l'église de l'abbaye de Foucarmont en Normandie. Nous reproduisons ci-après le passage de la *Chronique des comtes d'Eu* qui nous a révélé l'existence de ce monument.

L. GUIBERT.

« Cedit Jehan.... trespassa a Clairmont en Beauvoisin, l'an (M) CCLXXXIII, et se feïst apporter a laditte eglise (de Foucarmont) et gist dedans le cueur on cousté de sa mere, et fist moult noble testament, et laissa grand foison de deniers a l'eglise dessus dite et ailleurs. Ledit Jehan en son vivant marchanda en la ville de Limoges de faire unes tombes pour luy et pour sa mere. Ledit maistre Jehan (Jean des Forges, conseiller de ce seigneur), les feïst parfaire et achever et apporter a laditte abbaye, et assair sur le corps de son seigneur et de sa mere. Ils sont de fin cuyvre et y a deux ymaiges enlevez tres grands pour luy et pour sa mere gesans soubz laditte tombe, et est tout l'ouvrage qui est suroré d'or fin. »

(*Recueil des Historiens de France*, T. XXIII, p. 444.)



ORIGINES CHRÉTIENNES

DE LA GAULE.

CHAPITRE I^{er}.

Réfutation de Grégoire de Tours.

I. — La question des origines chrétiennes de la Gaule, qui souleva, dans le cours du xvi^e siècle et jusque dans le siècle suivant, des discussions si savantes et de si vifs débats, semblait avoir été, au siècle dernier, résolue dans le sens d'une prédication tardive, conformément à ce texte fameux de Grégoire de Tours qui ne place que sous l'empire de Dèce, c'est-à-dire en l'an 250, la mission des principaux fondateurs de nos églises, Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges, Austremoine d'Auvergne, Gatien de Tours, Denys de Paris.

Cette question, réveillée de nos jours, à la suite de quelques documents nouveaux qui placent la mission de ces évêques aux temps apostoliques, a soulevé, depuis trente ans, une polémique nouvelle et très ardente : plus de cinquante ouvrages ou brochures ont été publiés sur ce sujet ; et, quoique les savants du clergé de France qui ont étudié et traité la question se soient prononcés en grande majorité pour l'opinion qui fixe l'évangélisation des Gaules au 1^{er} siècle, toutefois cette opinion n'a pas trouvé chez les membres de l'Institut une adhésion aussi complète, et c'est à peine si quelques-uns d'entre eux, M. Augustin Thierry par exemple, se sont montrés favorables à ce sentiment.

Il y a donc aujourd'hui deux écoles en présence : une école qui s'appelle *historique*, et qu'on avait d'abord appelée *Grégorienne*, parce qu'elle s'appuie principalement sur Grégoire de Tours, « le

père de l'histoire de France » ; l'autre école s'appelle *traditionnaliste*, et les opposants l'ont appelée *légendaire*, parce qu'elle se base sur les *légendes*, c'est-à-dire sur les vies ou passions des premiers évêques qui ont évangélisé nos contrées, légendes qui, dépositaires de l'ancienne tradition, s'accordent à faire remonter leur mission au temps des apôtres.

A la vérité, l'école qui s'appelle *historique* mérite aussi bien que l'autre le nom de *légendaire*, parce que, si elle s'appuie sur Grégoire de Tours, cet historien ne s'appuie lui-même que sur une *légende*, à savoir celle de saint Saturnin de Toulouse. Voici en effet ses propres paroles : « Du temps de Dèce, sept person- nages ordonnés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules, comme le rapporte l'histoire du martyr de saint Saturnin ; car elle dit : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme on » en garde le souvenir fidèle, la ville de Toulouse commença à avoir » saint Saturnin pour premier évêque ». Voici donc ceux qui furent envoyés : aux habitants de Tours, l'évêque Gatien ; à ceux d'Arles, l'évêque Trophime ; à Narbonne, l'évêque Paul ; à Toulouse, l'évêque Saturnin ; aux habitants de Paris, l'évêque Denys ; aux Arvernes, l'évêque Austremonius ; aux Lémovices, l'évêque Martial (1). »

Ce texte est le seul document *positif* sur lequel l'école histo- rique se fonde pour retarder jusqu'au milieu du III^e siècle la pré- dication évangélique dans les provinces des Gaules mentionnées plus haut.

Dans notre *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, nous avons réfuté ce passage de Grégoire de Tours. Nous avons montré que ce passage n'a aucune autorité : 1^o parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte, et fait dire à la légende de saint Saturnin ce qu'elle ne dit pas, à savoir que ces sept évêques

(1) « Hujus (Decii) tempore, septem viri episcopi ordinati ad prædi- candum in Gallias missi sunt, sicut historia passionis sancti martyris Saturnini denarrat. Ait enim : « Sub Decio et Grato consulibus, sicut » fidei recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas » sanctum Saturninum habere coeperat sacerdotem ». Hi ergo missi sunt : Turonicis, Gatianus episcopus ; Arelatensibus, Trophimus episcopus ; Narbonæ, Paulus episcopus ; Tolosæ, Saturninus episcopus ; Parisiacis, Dionysius episcopus ; Arvernis, Stremonius episcopus ; Lemovicinis Martialis est destinatus episcopus. » *Hist. Franc.*, l. I, C. XXVIII, edit. RUINART, col. 23 ; — *Patrolog.*, T. LXXI, col. 175.)

furent envoyés dans les Gaules du temps de Dèce 1^o ; 2^o parce que ce passage est en contradiction avec des écrivains antérieurs à Grégoire de Tours, tels que saint Irénée, Tertullien, saint Jérôme, etc., qui montrent le christianisme établi, avant l'an 250, dans les contrées où, d'après cet historien, le premier évêque ne serait venu qu'à cette époque : 3^o parce qu'on trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre la fausseté, tels que la mission de saint Trophime d'Arles au milieu du III^e siècle : 4^o parce que, dans ce passage, Grégoire de Tours est en contradiction avec lui-même, attendu que, dans d'autres endroits de ses ouvrages, il regarde quelques-uns de ces premiers missionnaires comme *disciples des apôtres*, ou envoyés par saint Clément ; 5^o parce que les partisans de Grégoire de Tours conviennent eux-mêmes que ce passage est très défectueux, et sont forcés de l'abandonner sur plusieurs points, tels que saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, le consulat de Dèce, etc.

II. — Nous allons aujourd'hui ajouter un nouvel argument à ceux que nous avons déjà donnés contre ce passage de Grégoire de Tours : — c'est que la légende ou passion sur laquelle cet historien s'est appuyé pour assigner la date de la mission de saint Saturnin et, par suite, des six autres évêques, est une légende interpolée ; et nous prouvons cette interpolation en publiant les Actes primitifs et authentiques de saint Saturnin, que nous avons eu l'heureuse fortune de découvrir.

La légende de saint Saturnin, telle que Grégoire de Tours la cite, a été publiée trois fois : d'abord par Surius, en 1575 ; ensuite par le P. Chifflet, en 1676 (2) ; enfin par dom Ruinart, en 1689, dans les *Acta sincera martyrum*. Comme ces trois éditions, et même la dernière, donnée par dom Ruinart d'après neuf manuscrits, renferment un certain nombre de fautes, nous en avons préparé une édition nouvelle en collationnant les trois précédentes avec des manuscrits de Turin, de Florence, et des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris.

C'est en faisant ce travail que nous avons eu la surprise de découvrir les *Actes primitifs et authentiques* de saint Saturnin.

(1) La légende de saint Saturnin ne parle que de saint Saturnin, et pas des six autres.

(2) *Dissertatio de uno Dionysio*, 1676, p. 107.

Ils se trouvent dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, l'un du x^e siècle, provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Martial de Limoges, et portant le numéro 5301 (1) : l'autre provenant de la bibliothèque Colbert, et portant le numéro 3820 (2). Ces deux manuscrits n'ont pas été copiés l'un sur l'autre, puisqu'ils offrent quelques légères variantes, dont la comparaison sert à retrouver la leçon exacte.

L'interpolation de cette passion de saint Saturnin avait été soupçonnée d'un grand nombre de savants et d'écrivains (3) : nous sommes heureux de la mettre en pleine lumière.

Or ces Actes authentiques ne disent pas que le premier évêque de Toulouse ait reçu sa mission sous l'empire de Dèce ; ils disent seulement ceci :

« Dans ce temps où, après la venue corporelle du Sauveur, le soleil de justice s'était levé dans les ténèbres, et après avoir visité d'abord les parties de l'Orient, répandant ses lumières, avait commencé à éclairer des rayons de la foi la plage occidentale ; — parce que le son des Évangiles s'est répandu peu à peu et par degrés sur toute la terre, et que la prédication des apôtres a brillé par une marche tardive dans nos contrées : — lorsque déjà, dans quelques cités, l'Eglise du Christ s'élevait par la dévotion d'un petit nombre de fidèles, et que néanmoins de nombreux temples, élevés dans le monde par la misérable erreur des païens, fumaient d'un encens fétide, la ville de Toulouse avait déjà commencé à avoir le très bienheureux Saturnin pour premier et suprême pontife de la religion catholique. »

(1) Folio 273.

(2) Folio 216, v^o.

(3) MACEDA, *De ceteri propagatione Evangelii* : Bononiæ, 1798, p. 1-6. — DOM PIOLIN, *Histoire de l'Eglise du Mans*. 1851. T. I, *Introd.*, p. LXIX. — RAVENEZ, *Essai sur les origines religieuses de la ville de Bordeaux*, ap. Congrès de Bordeaux, 1862, T. I, p. 386. — L'abbé LATOU, *Vie de saint Saturnin*, 1861, p. 116. — L'abbé CORBIET, *Origines de la foi chrétienne dans les Gaules*, 1870, p. 52. — DOM CHAMARD, *Les Eglises du monde romain*, 1877, p. 314-350.

(4) « Tempore illo, quo post corporeum Domini Salvatoris adventum, exortus in tenebris sol justitiæ, post primam orientalium partium visitationem diffusus, fidei radiis illustrare occidentalem carperat plagam, quia sensim gradatimque in omnem terram evangeliorum sonus exivit, tardoque processu in regionibus nostris apostolorum prædicatio coruscavit ; cum jam in aliquibus civitatibus Ecclesia Christi paucorum

On voit que, dans ces anciens actes, il n'est pas question du consulat de Dèce et de Gratus. La lumière de l'Évangile, après avoir éclairé d'abord les contrées de l'Orient, se répand ensuite dans l'Occident ; la prédication des apôtres n'éclaire ces dernières régions qu'en second lieu : et c'est au moment où le soleil de justice commençait à jeter ses rayons sur les plages occidentales, lorsque l'Eglise du Christ s'élevait par la dévotion de quelques fidèles, alors que les temples païens fumaient partout d'un impur encens, que la ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour premier évêque. La date précise de sa mission n'est pas indiquée : mais cet exorde désigne évidemment plutôt le premier siècle que le troisième, et la période apostolique plutôt que le règne de Dèce, époque où, selon les expressions de Lactance, « l'Eglise avait étendu ses bras à l'Orient et à l'Occident, en sorte qu'il n'y avait aucun coin de la terre si reculé où la religion du vrai Dieu n'eût point pénétré, aucune nation si barbare dont elle n'eût adouci les mœurs (1) ».

III. — « Mais, nous dira-t-on, comment établissez-vous que ce sont là les actes primitifs et authentiques de saint Saturnin ? et comment montrez-vous que les actes publiés par Surius et dom Ruinart, et sur lesquels Grégoire de Tours s'appuie, ont été interpolés ? »

— Pour établir que les premiers actes sont authentiques et que les seconds sont interpolés, il suffit de les mettre en regard et de les comparer.

D'abord les actes interpolés ont reçu plusieurs additions qui ne se trouvent pas dans les actes authentiques : ces additions consistent :

(a) Dans un exorde ou préface oratoire d'un ton très solennel et presque emphatique :

(b) Dans l'insertion maladroite du consulat de Decius et de Gratus, donnant la date non pas du martyre (ce qui eût été plus vraisemblable), mais de la mission de saint Saturnin ;

fidelium devotione consurgeret, sed nihilominus crebra per mundum, miserabili errore gentilium, fetidis nidoribus templa fumarent, primum ac summum Tolosana civitas beatissimum Saturninum habere jam coeperat catholicæ religionis antistitem. »

(1) LACTANT., *De Mortibus persecut.*, cap. III et IV ; — *Patrolog.*, T. VII, col. 199 et 200.

(c) Dans la mention des faits suivants qui concernent les reliques de saint Saturnin : — saint Hilaire, évêque de Toulouse, fait élever une voûte et une petite église sur le tombeau du saint martyr ; — saint Silve, un de ses successeurs, bâtit à grands frais une belle et spacieuse basilique pour y transférer les reliques du saint évêque ; — mais, l'œuvre étant inachevée, son successeur, saint Exupère, met la dernière main à la basilique, et en fait la dédicace ; — grand éloge de saint Exupère, qui non-seulement n'était pas inférieur aux autres évêques de son temps, mais pouvait même être comparé à saint Saturnin par les mérites de ses vertus ; il s'adresse aux religieux empereurs (*Arcadius et Honorius*), et en obtient l'autorisation de faire la translation des reliques ; — la manière dont cet interpolateur parle de saint Exupère et de son époque montre qu'il n'écrivait qu'assez longtemps après la mort du saint évêque (1), par conséquent à la fin du v^e ou dans la première moitié du vi^e siècle.

(d) Ces additions consistent enfin dans une péroraison ou épilogue oratoire de même genre que l'exorde.

Avant d'aller plus loin, nous ferons observer que, d'après le jugement des critiques les plus autorisés, les Actes des saints les plus courts sont d'ordinaire les plus anciens :

« Ces sortes d'ouvrages, dit Tillemont, vont plutôt en augmentant qu'en diminuant, comme on le voit par expérience (2). »

« L'une des règles les plus sûres de notre critique, dit Baillet, est que les Actes des saints les plus simples et les plus courts sont les meilleurs et portent un caractère d'authenticité (3). »

« Les Actes des saints les plus courts et les plus simples, dit le P. Honoré de Sainte-Marie, ont toujours été jugés les meilleurs (4). »

IV. — De plus, ce qui démontre l'interpolation de cette phrase de la légende citée par Grégoire de Tours, « sous le consulat de Dèce

(1) « Acta illa composita sunt longo intervallo post obitum Exuperii Tolosani. » (DE MARCA, *Epistola ad H. Valesium*, edit. BALUZE, *Dissertationes tres*, 1669, p. 415. — Acta SS., T. V junii, p. 551.)

(2) TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, T. II, p. 551.

(3) BAILLET, *Discours*, p. 138.

(4) HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, T. I, part. II, p. 19.

et de Gratus », c'est que ces paroles sont en contradiction avec le contexte, comme plusieurs critiques en ont fait la remarque.

En effet, dans le préambule de ces Actes, au milieu duquel cette phrase a été intercalée, on lit ces paroles :

« *Dans le temps où, après la venue corporelle du Sauveur, le soleil de justice, se levant dans les ténèbres, avait commencé à éclairer des splendeurs de la foi la plage occidentale* » : — ces paroles n'indiquent-elles pas le premier siècle du christianisme plutôt que le troisième ?

« *La prédication des apôtres brilla dans nos contrées* » : — ces paroles n'impliquent-elles pas l'origine apostolique de nos Eglises ?

Au reste, ce préambule a subi d'autres altérations : il y a en effet dans les actes authentiques : « *Comme déjà, dans quelques cités, l'Eglise du Christ s'élevait par la dévotion d'un petit nombre de fidèles* » : — au lieu de ces paroles, on lit dans les actes interpolés : « *Lorsque, dans quelques cités, de rares églises s'élevaient par la dévotion d'un petit nombre de fidèles* ». — Cette substitution des mots « *de rares églises* », au lieu de « *l'Eglise du Christ* », ne sent-elle pas l'interpolation ?

Il y a dans les actes authentiques que « *le soleil de justice, après avoir visité les parties de l'Orient, commença à éclairer des rayons de la foi la plage occidentale* » : — n'est-ce pas plus naturel que la phrase de la passion interpolée, qui a supprimé *les contrées de l'Orient* ?

Mais l'interpolation principale consiste dans cette phrase : « *Sous le consulat de Dèce et de Gratus* », qui est en contradiction avec le contexte.

V. — Signalons une autre interpolation qui se trouve dans le texte des actes de saint Saturnin que dom Ruinart a publiés dans ses *Actes sincères des martyrs*.

Il y a dans cette édition un passage qui donnerait à ce document une grande autorité : c'est celui qui fixerait la rédaction de ces actes à cinquante ans après le martyre de saint Saturnin, c'est-à-dire à l'an 300. Voici ce passage :

« *Ante annos L, sicut actis publicis, id est sub Decio et Grato consulibus, sicut fidei recordatione refinetur...* ».

« Il y a cinquante ans, comme on le voit dans les actes publics, c'est-à-dire sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme on en garde le souvenir fidèle, la ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour évêque... ».

« L'auteur de ces Actes, disait dom Ruinart, mérite une foi entière, puisqu'il vivait cinquante ans seulement après la venue de saint Saturnin (1). » Comment, en effet, ne pas adopter une date qu'on trouve dans les actes publics, et dont on garde, depuis cinquante ans, le fidèle souvenir ?

Malheureusement pour l'école qui s'appelle *historique*, c'est là une nouvelle interpolation qui n'est due qu'à une lecture inexacte de dom Ruinart, et qui, en outre, n'a pas sa raison d'être.

Dom Ruinart a publié ce passage, non pas d'après les neuf manuscrits qu'il a collationnés, mais d'après un seul, — un manuscrit qui appartenait autrefois à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, et dont il assignait la date au ix^e siècle (2). Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, où tout le monde peut l'examiner. C'est le manuscrit du fonds latin 11,748, précédemment Saint-Germain latin. 487.

On y lit, folio 75, la phrase suivante, que nous avons transcrite en 1855, que nous avons vérifiée depuis plusieurs fois, et que nous avons tout récemment soumise à l'examen d'habiles paléographes :

« *Ante annos. I. subtilis plurimis id est sub decio et grato consessores, sicut fideli relatione refertur, primum et summum Xpi colosana civitas saturninum sanctum habere coeperat sacerdotem* ».

La lettre *L* qu'a vue Ruinart, et qu'il a traduite par *quinquaginta*, n'existe pas : c'est un *I*, placé entre deux points, qui est parfaitement visible. Dans la même colonne du manuscrit, et dans la seconde colonne plus loin, on peut voir plusieurs *I* qui ont exactement la même forme (3). — Le copiste aurait-il commencé d'écrire *Id est*, puis se serait-il arrêté, en s'apercevant qu'il avait omis deux mots ? Les deux mots qui suivent, c'est-à-dire *subtilis plurimis*, sont évidemment une faute de copiste pour *salis*

(1) « Quorum (actorum) auctor, etsi rebus gestis non interfuerit, cum tamen paulo post, id est quinquagesimo inde anno, ut habet codex Fossatensis, hæc scripserit, integram fidem meretur. » (*Acta martyrum*, admonitio prævia.)

(2) Admonitio in passionem S. Saturnini.

(3) Voir en effet un *I* exactement semblable huit lignes plus haut (*In regionibus nostris*), vingt lignes plus haut (*In eadem civitate*), vingt-deux lignes plus haut (*In quo vir beatissimus*), deuxième colonne plus loin, cinquième ligne (*Interficere*), onzième ligne (*Inter hæc ergo*), etc.

plurimos, qu'on trouve dans tous les autres manuscrits des actes interpolés, tant dans ceux qu'ont lus Ruinart, Surius, le P. Chifflet, que dans les manuscrits qu'on lit encore à la Bibliothèque nationale et dans les bibliothèques de Florence et de Turin. Il faut donc lire là, comme partout ailleurs : *Ante annos satis plurimos*.

VI. — Au reste, cette interpolation de Ruinart n'a pas sa raison d'être : c'est ce que le contexte montre surabondamment. En effet, dans cette phrase ainsi conçue : « Ante annos L, *sicut* actis publicis, id est Decio et Grato consulibus, *sicut* fideli recordatione retinetur », pourquoi ce double emploi et cette répétition de la conjonction *sicut* ? N'y a-t-il pas entre ces deux phrases une contradiction manifeste ? Pourquoi s'appuyer sur la tradition, si le fait est attesté par les registres publics ?

Dom Rivet avait déjà fait cette remarque à propos de cette leçon fautive adoptée par dom Ruinart. « Il y a toute apparence, dit-il, que cet endroit est erroné. C'est ce que prouvent les paroles qui suivent immédiatement dans le même manuscrit et qui ne signifient rien : *sublis plurimis*, à la place desquelles on a substitué *actis publicis*, qui ne s'accordent pas avec les suivantes : *sicut fideli recordatione retinetur*, ce qui marque qu'il n'y avait alors sur ce sujet qu'une seule tradition et point d'écrit (1). »

Et quand bien même cette leçon défectueuse que Ruinart a interpolée dans son texte se trouverait en toutes lettres dans ce manuscrit, pourquoi préférer cet unique manuscrit, cette leçon isolée, à la leçon uniforme de vingt autres manuscrits, dont quelques-uns sont aussi anciens et proviennent de pays différents ?

N'est-ce pas une règle de critique adoptée par tous les savants — qu'il faut suivre la leçon portée par le plus grand nombre d'exemplaires et abandonner la leçon qui n'est que dans un seul (2) ?

Voici le jugement du P. Honoré de Sainte-Marie sur le point spécial qui nous occupe : « Suivant la règle qu'on vient d'établir, les sept manuscrits qui portent que l'auteur des Actes a vécu plus

(1) *Histoire littéraire de la France*, T. II, p. 161.

(2) HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, T. I, part. I, p. 239.

de cinquante ans après la mort de saint Saturnin sont d'un plus grand poids que le manuscrit qui porte que cet auteur n'a pas vécu plus de cinquante ans après ce saint martyr (1) ».

Ce n'est pas seulement sept manuscrits contre un, c'est vingt manuscrits contre un qui portent la leçon *Ante annos satis plurimos*. Il faut donc effacer de l'édition des *Actes amplifiés* de saint Saturnin la leçon contradictoire *Ante annos L, sicut actis publicis*, que dom Ruinart a donnée d'après un seul manuscrit, et qui, par le fait, n'est qu'une interpolation maladroite (2).

Ainsi s'évanouit la preuve que l'école historique prétendait tirer des Actes de saint Saturnin : ainsi disparaît ce fameux texte qui, en fixant la rédaction de ces Actes à l'an 300, et en appuyant cette date sur les registres publics, donnait à ce document une grande autorité.

VII. — Après avoir constaté cette double interpolation des Actes de saint Saturnin, — l'une, antérieure à Grégoire de Tours, qui fixe la mission du saint martyr à l'empire de Dèce : l'autre, qui est le résultat d'une leçon défectueuse adoptée par dom Ruinart, — nous pouvons tirer cette conclusion, que le témoignage de Grégoire de Tours, qui ne repose que sur ces actes interpolés, manque absolument de base et n'a plus aucune autorité. Or c'est là pourtant le seul document *positif* sur lequel s'appuie l'école historique pour retarder la mission des sept évêques jusqu'au milieu du III^e siècle.

Mais où trouver la vérité sur l'époque de la mission de ces premiers évêques, puisqu'elle n'est pas dans Grégoire de Tours ? Il est clair que, si on doit la trouver quelque part, ce ne peut être que dans les actes authentiques de ces évêques, s'il en existe : surtout si ces actes ont été écrits dans la contrée où ces évêques ont vécu et où ils sont morts, et s'ils ont été rédigés à une date

(1) Honoré DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, T. I, part. I, p. 240.

(2) Un copiste du moyen âge, ne comprenant pas que les mots *subtis plurimis* étaient une faute pour *satis plurimos*, et voulant expliquer ces deux mots à sa façon, a écrit au-dessus de la lettre *s* du mot *satis* les lettres minuscules *icut*, puis au-dessus des lettres *tis* du mot *satis* les minuscules *ac*, puis enfin au-dessus du mot *plurimis* les minuscules *publicis*, et c'est cette interpolation fantaisiste que dom Ruinart a donnée comme le texte sincère et véritable : *sicut actis publicis* !

assez rapprochée des événements, par exemple s'ils sont antérieurs à Grégoire de Tours ; s'ils s'appuient sur des documents ou des monuments que nous n'avons plus : et, dans le cas où ils n'auraient été rédigés que par des écrivains assez éloignés des événements, si la tradition orale dont ces actes sont dépositaires est digne de confiance et a pu se transmettre sans altération.

La tâche de la critique est d'examiner les divers degrés de certitude que possèdent ces documents historiques ou traditionnels, et, dans le cas où des détails apocryphes se seraient glissés dans ces récits, d'élaguer ces détails fabuleux, tout en conservant le fond de vérité qui peut s'y trouver mêlé.

Nous avons, dans un autre ouvrage, publié et étudié à ce point de vue les anciens Actes de saint Martial : nous nous proposons de publier et d'étudier les Actes de saint Denys de Paris et de saint Saturnin de Toulouse : et, après avoir discerné les actes sincères et authentiques des actes plus ou moins apocryphes et fabuleux, nous examinerons le degré de certitude ou de probabilité que peuvent avoir ces actes anciens par rapport à l'époque de la mission de ces deux évêques.

APPENDICE AU CHAPITRE PREMIER.

Actes primitifs de saint Saturnin.

Nous publions ici pour la première fois les Actes primitifs et sincères de saint Saturnin, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale :

1^o Le ms. 5.301, fol. 273 : ce manuscrit, peint au x^e siècle, provient de l'ancienne abbaye de Saint-Martial de Limoges :

2^o Le ms. 3.820, fol. 216. v^o : ce manuscrit, peint au xiv^e siècle, provient de la Bibliothèque Colbert.

Ce second manuscrit n'a pas été copié sur le premier : il y a, dans les deux, des phrases incomplètes et incorrectes, mais qui, heureusement, se corrigent et se complètent à l'aide de l'un et de l'autre.

Ces anciens actes semblent avoir été écrits au moment de la première translation des reliques de saint Saturnin, sous l'empire

d'Arcadius et d'Honorius, à la fin du iv^e siècle, et ils ont probablement pour auteur saint Exupère, alors évêque de Toulouse.

Afin d'éviter la trop grande multiplicité des chiffres dans les notes relatives aux variantes des deux manuscrits, nous indiquerons par la lettre A le ms. 5,301, du x^e siècle, et par la lettre B le ms. 3,820, du xiv^e siècle.

Incipit passio Saturnini martyris.

I. — Tempore illo, quo post corporeum Domini Salvatoris adventum, exortus (1) in tenebris sol justicie, post (2) primam orientalium partium (3) visitationem diffusus, fidei radiis illustrare occidentalem coeperat plagam, quia sensim gradatimque in omnem terram evangeliorum sonus exivit. tardeque processu in regionibus nostris apostolorum praedicatio coruscavit; cum jam in aliquibus civitatibus Ecclesia Christi paucorum (4) fidelium devotione consurgeret (5), sed nichilominus crebra per mundum, miserabili errore gentilium, fetidis nidoribus (6) templa fumarent, primum ac summum (7) Tolosana civitas beatissimum Saturninum habere jam coeperat catholice religionis antistitem (8).

II. — Cujus fide atque virtute. cunctorum qui in urbe eadem colebantur, coeperunt demonum commenta nudari, artes detegi, vaticinia cessare; fallaxque illorum potentia (9), Christianorum fide crescente, decrescere. Cum itaque supradicto antistiti (10), ad ecclesiam tunc temporis (11) parvulam, juxta Capitolium, quod inter domum suam domumque Dei medium erat, creber itus esset ac reditus (12), sancti viri frequentiam sustinere quam-

(1) A : *exortus*, et au-dessus, ajouté plus tard, *est*; — B : *exortum est*.

(2) Sic B : le mot *post* est omis dans le ms. A.

(3) Sic B : le mot *partium* omis dans le ms. A.

(4) Sic B; — A : *pauperum*.

(5) Sic B; — A : *consurgerent*.

(6) A : *nitoribus* pour *nidoribus*; — B : *ardoribus*.

(7) Sic A; — B : *primum et summum*.

(8) Sic B; — A omet le mot *antistitem*.

(9) Sic B; — A : *fallacesque potentiae*.

(10) A : *antistite*.

(11) Sic B; — A : *tum temporis*.

(12) Sic B; — A : *crebrius esset transitus hac reditus*.

libet (1) procax demonum turba non potuit: et, ut erant muta simulacra, nullis adumbrata fantasiis. inter sacrilega obsequia (2), et sollicita consultantium vota patuerunt.

III. — Tunc cuncti (3) profane superstitionis ministri, subita rei novitate permoti (4), inter se invicem (5) coeperunt (6) quærere unde in numina sua (7) repente venisset tantis temporibus inusitata taciturnitas: quis ille esset (8) qui ita garrula prius eorum ora cluisset (9), ut nec invocantium precibus excitata, nec fusi cruoris hostiis delinita, responsum consulentibus, aut irata, aut absentia denegarent (10). Audiunt igitur a quodam sacre religionis inimico, novam nescio quam surrexisse sectam, quæ Christiana appellaretur, et in deorum suorum niteretur excidium (11). Hujus quoque fidei esse episcopum Saturninum, cujus crebro juxta Capitolium transitu (12), ad solum viri conspectum ora siluissent; nec facile posse reserari, nisi auctorem facti mors matura (13) subriperet (14).

IV. — Interea, quibus altior erat sensus (15), subjiciunt non in cassum diis suis hominem esse terrori; illum sibi rectius esse venerandum, cujus servus ipsorum numinibus imperaret; stultumque esse pavere metuentes, et eum qui dominatur dominantibus non timere (16).

(1) Sic B: A onet le mot *sustinere*.

(2) Sic A; — B: *intra sacrilega obsequia*.

(3) Sic B; — A: *tunc cunctati*.

(4) Sic B; — A: *subite rei novitate permoti*.

(5) Sic B; — A: *inter se etiam*.

(6) Sic A; — B a omis le mot *coeperunt*.

(7) Sic A; — B: *nomina sua*.

(8) Sic B; — A: *quis ita esset*.

(9) Sic A; — B: *qui ita garrulus prius eorum cluisset*.

(10) Sic A; — B: *et tanq uam, vel absentia, ut nec invocantium precibus excitata, ne fusi cruoris hostiis delinita, responsum petentibus darent*.

(11) Sic B; — A: *qui Christiana appellaretur, et... deorum suorum niteretur excidium*.

(12) Sic B; — A: *transitum*.

(13) Sic B; — A: *futura*.

(14) Sic A; — B: *subreperet*.

(15) Sic A; — B: *ineral sensus*.

(16) Sic A; — B: *non cassum esse errorem... illum sibi fortassis... nominibus imperaret... pavere metuendum.... qui dominetur dominantibus...*

V. — Inter hæc ergo stupentium (1) vel conquirentium studia, cum paulatim magna fuisset multitudo confluentis (2) undique populi congregata, et omnes (3) studiosius vellent, præparato ad victimam tauro (4), certum aliquid de his quæ dicebantur agnoscere, deosque suos litatione ingentis hostie (5) vel reducere, vel probare, beatissimum Saturninum unus ex illa malignantium turba cognoscit et dicit (6) : En ipsum adversarium cultibus nostris (7), signiferum (8) religionis qui destruenda prædicat templa, qui deos nostros demonum appellatione condempnat, cujus præsentia consueta nos prohibet optinere (9) responsa. Itaque quia ipsum nobis, opportuno in tempore, debitus ipsi (10) finis exhibuit, nostram pariter deorumque nostrorum ulciscamur injuriam, quos jam nunc aut sacrificando placet, aut moriendo letificet.

VI. — Sub hoc sævæ vocis (11) impulsu, omnis sanctum virum insanientis populi turba circumdat, et presbitero uno et duobus diaconibus, qui tunc forte obsequio ejus adherebant (12) per fugam lapsis, ad Capitolium solus attrahitur (13) : et cum immolare demonibus cogeretur, clara voce testatur : « Unum et verum Deum novi ; huic laudis hostias immolo (14) : Deos vero vestros demones scio, quos in cassum non tam pecudum (15) cedibus, quam animarumstrarum mortibus honoratis. Quomodo autem vultis ut eos timeam, a quibus, ut audio, dicitis me timeri ? »

(1) Sic B; — A : *Ergo stupentium*.

(2) Sic B; — A : *confluentes*.

(3) Sic A; — B : *et omnis*.

(4) Sic A; — B a omis le mot *tauro*.

(5) Sic B; — A omis *hostie*.

(6) Sic A; — B : *et dixit*.

(7) B : *en ipsum adversarie cultibus nostris*; — A : *en adversarium ipsum cultibus nostris*.

(8) Sic B; — A : *signiferum*.

(9) Sic B; — A : *obtinere*.

(10) Sic B; — A : *debitus ipse*.

(11) Sic B; — A : *sub hoc serotis*.

(12) A : *obsequia ejus adherebant*; — B : *obsequio ipsius adherebant*.

(13) Sic B; — A : *ad Capitolium trahitur*.

(14) B : *huic laudes hostias immolo*; — A : *huic laudis hostias immolabo*.

(15) Sic A; — B : *pecorum*.

VII. — Ad hanc sancti antistitis vocem (1), effrenatus sacrilegæ (2) multitudinis tumultus incanduit; tauroque illo (3), qui victimæ fuerat præparatus, fune lateribus ejus circumacto, et post terga dimisso, ad ministerium sue crudelitatis utuntur. Postrema enim parte funis (4), qui ad tauri posteriora defluebat, sancti viri pedes inligant (5), actumque stimulis acrioribus pecudem de superiori parte Capitoli (6) in plana precipitant. Nec mora : inter primos descensus ipsius gradus (7), capite colliso cerebroque excusso, ac toto corpore omni membrorum parte quassato, dignam Deo animam Christus excepit.

VIII. — Exanime vero corpus (8) neque ulli jam sentiende injuriæ obnoxium (9), usque ad eum locum, impetu furente, perductum est (10), ubi, fune disrupto, tumulariam eo tempore meruit sepulturam. Paucis tunc Christianis, propter furorē gentilium, gloriosissimi martyris corpus digno cultu tumulare mentibus, mansit aliquamdiu (11) sub vili cespite (12), hominibus quidem inhonoratum, sed Deo pretiosum atque angelis. Unde tamen crescente postmodum fidelium devotione, translatus in honorem Domini nostri, cui est honor et potestas in secula seculorum. Amen.

(1) Sic B; — A : ad hanc vocem sancti antistitis.

(2) Sic A; — B : effrenatus sacrilegus.

(3) Sic B; — A : tauroque illi victimæ.

(4) B : postremam enim partem funis; — A : postremam partem fluminis.

(5) Sic A; — B : alligant.

(6) Sic A; — B : pecudemque de superiore Capitoli parte.

(7) Sic B; — A : inter minores descensus illius gradus.

(8) A : Exanime vero, neque...; — B : Exanime corpus, neque...

(9) B : neque ullum jam sentiendi injuriæ obnoxium...; — A : neque ullam jam sentiende injuriæ innoxium.

(10) Le copiste du manuscrit B (3,820) abandonne là le texte de l'antique passion; et, revenant sur la mort du saint martyr, il puise dans la passion interpolée quelques détails sur sa sépulture et sur la translation de ses reliques faite par saint Exupère. — La suite et la fin de notre texte sont prises uniquement dans le manuscrit A (5,301).

(11) Ms. : aliquando.

(12) Ms. : sub vili scepite.

CHAPITRE II.

Saint Denys de Paris.

I. — Pendant tout le cours du moyen âge, et, de l'aveu de tous, du ix^e siècle au xvn^e, on a cru que saint Denys de Paris était le même personnage que saint Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul, et envoyé par le pape saint Clément dans les Gaules. En 835, à la prière de Louis le Débonnaire, Hilduin, abbé du monastère de saint Denys, fit de savantes recherches dans les archives de son monastère et dans celles de l'Eglise de Paris, et, à l'aide de ces anciens documents, il composa ses *Aréopagiques* ou Actes de saint Denys l'Aréopagite, qu'il publia en 837 (1). Du temps d'Hilduin, dans toute l'Europe, on avait la même opinion sur saint Denys. Ainsi, en Allemagne, Wandalbert (842), moine de Pruim, écrivait un martyrologe en vers dans lequel il dit : « Denys resplendit d'une gloire céleste, lui qui a été instruit par saint Paul, et que la Gaule a mérité d'avoir pour docteur (2) ». Raban-Maur (845), archevêque de Mayence, écrivant, dans son Martyrologe, trois lignes sur saint Denys, s'il ne mentionnait pas son titre d'aréopagite, rappelait au moins qu'il avait été envoyé par saint Clément (3), comme avaient fait, l'an 825, les évêques du Concile de Paris (4). Enée, archevêque de Paris (860), dans la préface de son *Livre contre les Grecs*, reconnaissait comme premier évêque de son siège saint Denys, consacré évêque d'Athènes par saint Paul, et institué par saint Clément, apôtre

(1) *Patrolog.*, T. CVI, col. 13-50. — Nous avons compté, à la Bibliothèque nationale, dix-huit exemplaires manuscrits des *Aréopagiques* d'Hilduin.

(2) « Dionysius, aethereo qui splendet honore,
Gallia doctorem, Paulo institute, beatum
Quem meruit, gemino comptum junctumque ministro. »
(*Patrolog.*, T. CXXXI, col. 614.)

(3) « VII Id. In Parisio, Passio Dionysii episcopi et martyris, Eleutherii presbyteri, et Rustici diaconi; quos referunt a Clemente papa in Galliam ad prædicandum verbum Dei missos, et ibidem martyrisatos. » (RABAN.-MAUR., *Martyrol.*, 9 octob. — *Patrolog.*, T. CX, col. 1172, 1173.)

(4) MABILLON, *Vetera Analecta*, 1723, p. 213.

de toute la Gaule (1). Odon, évêque de Beauvais (861), dans sa Vie de saint Lucien, reconnaît saint Denys de Paris comme l'Aréopagite envoyé de Rome par saint Clément (2). Jean Scot Erigène (872), dans sa traduction des Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, dit que « d'après sa Vie, racontée par des hommes fidèles, Denys vint à Rome du temps du pape Clément, fut envoyé par lui pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, et fut couronné à Paris de la gloire du martyre (3) »; et, dans une pièce de vers, publiée de nos jours par le cardinal Maï, il fait une prière à cet évêque d'Athènes, compagnon d'armes de saint Paul, illustre par son martyre, que toute la Gaule vénère (4); Hincmar, archevêque de Reims, dans une lettre à Charles le Chauve (875), disait que la Grèce, Rome et la Gaule étaient d'accord pour honorer l'Aréopagite dans saint Denys de Paris (5); Anastase le Bibliothécaire (876) envoyait de Rome à Charles le Chauve la traduction latine de la Vie de saint Denys l'Aréopagite, évêque de Paris, écrite en grec par Méthode, archevêque de Constantinople (6); vers la fin du siècle, Notker le Bègue (892) composait une séquence en l'honneur de saint Denys, dans laquelle il disait que le philosophe d'Athènes appelé l'Aréopagite avait visité les peuples lointains et les nations féroces de la Gaule (7). Nous venons de nommer toutes les gloires du ix^e siècle.

(1) « Æneas, Parisiacensis urbis episcopus, quo primus præsedet S. Dionysius, a Paulo apostolo Atheniensium consecratus episcopus, sed a sancto Clemente totius Galliæ constitutus apostolus. » (*Patrolog.*, T. CXXI, col. 685.)

(2) *Patrolog.*, T. CXXIV, col. 1114.

(3) « Vita ejus a fidelibus viris tradita testatur, temporibus papæ Clementis, successoris videlicet Petri Apostoli, Romam venisse, et ab eo prædicandi Evangelii gratia in partes Galliarum directum fuisse, et Parisii martyrii gloria coronatum fuisse. » (*Patrolog.*, T. CXXII, col. 1032.)

(4) « Presul ab Athenis Dionysi, symmache Pauli,
Inclute martyrio, cui servit Gallia tota... »
(*Patrolog.*, T. CXXII, col. 1234.)

(5) *Patrolog.*, T. CXXVI, col. 151. — Bibliothèque nationale, ms. 5,569, fol. 15, 16.

(6) *Patrolog.*, T. CXXIX, col. 737. — *Biblioth. nation.*, ms. 11,751.

(7) « Illic Athenis quondam philosophus, et
Areopagita dictus....
Visitat gentes procul habitantes
Et ferocia regna Galliæ. »
(*Patrolog.*, T. CXXXI, col. 1025, 1026.)

II. — Au x^e siècle, c'était la même croyance. En 912, Rollon, le chef normand qui venait de recevoir le baptême, ayant fait cette demande à Francon, archevêque de Rouen : « Dans le pays qui confine à ma terre, quel est le saint le plus puissant en mérite ? » — Francon lui répondit : « C'est saint Denys, grec de nation, qui fut converti par saint Paul à la foi catholique, et qui, plus tard, fut envoyé pour prêcher en France par le bienheureux Clément, successeur de l'apôtre Pierre (1) ». Dans le cours du x^e siècle, Flodoard de Reims (960) cite aussi saint Denys de Paris parmi les envoyés de saint Clément (2). Vers la fin du même siècle, Hériger, évêque de Lobbe (990), dans son *Histoire des évêques de Liège*, dit que le pape saint Clément, quatrième successeur de saint Pierre, envoya à Lutèce des Parisiens saint Denys avec d'autres prédicateurs de la vérité (3). Il répète la même chose dans la Vie de saint Ursmar, abbé (4). Vers le même temps, Hrosuita, religieuse de l'abbaye de Gandersheim (995), traduisait en vers la légende aréopagitique de saint Denys (5). Et dans une charte que l'on assigne à l'an 997, Robert, roi de France, proclamait saint Denys « le grand disciple de l'apôtre Paul (6) ».

III. — C'était la même croyance au xi^e siècle : Adémar de Chabannes (1029) en fait foi dans sa lettre sur l'apostolat de saint Martial (7). Le moine Haymon, dans sa lettre à Hugues, abbé de

(1) Dupo, *De gestis Normann.*, *Patrolog.*, T. CXLI, col. 652.

(2) « Pontifices et quinque sacrat qui partibus orbis
Mittuntur conferre datis moderamina legis.
Hic jubet insignis Dionysius effera Gallos
Corda petat.... » (*Patrolog.*, T. CXXXV, col. 628.)

(3) *Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 1010.

(4) « Clara Dionysio tunc Gallia Parisiensi
Credula divini suscepit semina verbi. »
(*Patrolog.*, T. CXXXIX, col. 1125.)

(5) *Patrolog.*, T. CXXXVII, col. 1119.

(6) « Quare ego Robertus permissu Dei gratiæ Francorum rex beato Dionysio, magno inquam apostoli Pauli discipulo. » (Publiée d'après l'original par dom FELABIEN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, 1706, *Pièces justificatives*, 1^{re} partie, p. LXXXI. — Voir encore DU SAUSSAY, *De mysticis Galliæ Scriptoribus* 1639. in-4^o, p. 687.)

(7) « Nam Dionysius, primum Pauli, deinde Clementis discipulus, ab eo Galliam missus, primus Parisius præfuit episcopus, ubi nondum erat Ecclesia. » (*Patrolog.*, T. CXLI, col. 99.)

Saint-Denys (1050), rappelait que « le combattant de Dieu, converti à Athènes par la doctrine de Paul, était allé à Rome dans le désir de voir son maître; et que, l'ayant trouvé couronné par le martyr, il avait été envoyé par saint Clément dans la Gaule (1) ». Le pape Léon IX, la quatrième année de son pontificat (1053), disait que « la ville d'Athènes avait permis aux habitants de Paris de recevoir saint Denys, de l'entendre et de l'envoyer au ciel (2) ». L'auteur d'une prose en l'honneur de saint Denys, publiée par Mone d'après un manuscrit du ^x^e siècle, de la Bibliothèque de Stuttgart, célèbre les gloires de saint Denys l'Aréopagite (3). Une autre prose du ^x^e siècle, composée en Allemagne, et publiée par Daniel, dans son *Thesaurus Hymnologicus*, chante le bienheureux évêque Denys, évêque d'Athènes, envoyé par saint Clément pour prêcher dans la Gaule (4).

IV. — Au ^{xii}^e siècle, des écrivains et des personnages illustres reconnaissent les gloires de saint Denys. Sigebert de Gemblours (1110), dans sa Chronique, mentionne les miracles qui furent opérés à la fête du saint martyr, quand les ambassadeurs de l'empereur Michel portèrent à Paris et offrirent à Louis le Pieux les livres de Denys l'Aréopagite (5). Suger, abbé de Saint-Denys (1124), dans une charte en faveur de l'église de Saint-Paul,

(1) « Qualiter iste agoniteta (*agonista*) Domini pretiosus, doctrina Pauli apostoli fuerit Athenis conversus, ibique ab eo antistes ordinatus et constitutus, deinde ejus desiderio Roman veniens, martyrio coronatum invenerit, et qualiter in apostolatus culmine Clemens beato Petro successerit; et quemadmodum non longe post, sue benedictionis auctoritate munitus, Galliam quo amplius gentilitatis errorem fervere cognoverat, accesserit... » (DOM FÉLIBIEN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys*, Pièces justificatives, II^e partie, p. CLXVI.)

(2) « Quem vobis Athenæ, ut Christo lucrificeret vos, vivum recipere, audire et cœlo transmittere permisissent. » (*Patrolog.*, T. CXLIII, col. 792.)

(3) MONE, *Hymni latini medii ævi* : Friburgi Brisgovie, 1855, T. III, p. 266.

(4) « Beatissimus namque Dionysius, Athenis quondam episcopus, »
« Quem sanctus Clemens direxit in Galliam, propter prædicandi gratiam, »

« Ibidemque martyrio coronatus comperitur et tumultus. »

(DANIEL, *Thesaurus Hymnologicus*, T. II, 1855, Lipsie, p. 51.)

(5) SIGEBERTI GEMBLACENSIS *Chronica*, an. 821, — *Patrolog.*, T. CLX, col. 157.

disait : « Nous voulons honorer cette église, parce que nous avons obtenu saint Denys, notre protecteur, par la prédication de saint Paul, docteur des nations (1) ». Honoré d'Autun (1130), dans son livre qui a pour titre : *Speculum Ecclesiæ, sive Sermones*, donne un petit sermon qui a pour titre : « De saint Denys et de ses compagnons », dans lequel il analyse brièvement la vie de saint Denys l'Aréopagite par Hilduin (2). Hugues de Saint-Victor (1135), l'Augustin du XII^e siècle, dans son livre intitulé : *De Vanitate mundi*, a écrit quelques lignes fort belles sur le martyr saint Denys l'Aréopagite, envoyé par saint Clément dans les Gaules (3). Orderic Vital (1140), dans son *Histoire ecclésiastique*, parlant de saint Nicaise, évêque de Rouen, dit qu'il fut envoyé par saint Denys du temps de l'empereur Domitien; et, résumant l'antique légende de saint Taurin d'Evreux, il attribue sa mission à saint Denys l'Ionien, l'envoyé de saint Clément (4). Enfin Hugues de Saint-Victor (1173) composait en l'honneur du premier évêque de Paris la belle séquence *Gaude prole Græcia*, que tout le moyen âge a chantée (5).

V. — Le XIII^e siècle faisait écho aux siècles précédents. Robert d'Auxerre (1210), dans sa Chronique, compte parmi les missionnaires envoyés dans les Gaules par saint Clément « le grand Denys l'Aréopagite, contemporain et disciple de l'apôtre saint Paul (6) ». Hélinand, moine de Froidmont (1212), dans son His-

(1) « Quia beati Pauli magistri gentium prædicatione Dominum et protectorem nostrum beatum Dionysium obtinuimus. » (Ap. DU SAUSSAY, *De mysticis Galliæ Scriptoribus*, 1639, p. 703; — DOUBLET, *Histoire chronologique*, 1646, p. 349. — *Patrolog.*, T. CLXXXVI, col. 1450.)

(2) *Patrolog.*, T. CLXXII, col. 1011-1014.

(3) « Dionysius Areopagita, accepto mandato (a Clemente), Galliam penetravit, et, pugnans ut vinceret, prævaluit stabilire leges cœli in terra. Ipse enim, ut ostenderet viam vitæ, propter testimonium veritatis verbum sanguine consecravit, et ne mors vitam hæreditaret, in mortuis vitæ signum faciens, caput manibus bajulavit occisus. » *De Vanitate mundi*, lib. IV, cap. I, *De Inquisitione mysticæ arcæ*, — *Patrolog.*, T. CLXXXVI, col. 736.)

(4) *Patrolog.*, T. CLXXXVIII, col. 386.

(5) DOUBLET, *Histoire chronologique*, p. 360, — *Patrolog.*, T. CXCVI, col. 1521.

(6) « Ex his et magnus Dionysius Areopagita, ipsius Pauli apostoli cœvus et discipulus, Galliarum provincias et urbis egregiæ Parisius cum Rustico presbytero et Eleutherio diacono fines aggressus est, fidei

toire qui a pour titre : « *Historia ab initio mundi* », enseigne que saint Denys, né à Athènes, surnommé l'Aréopagite, fut évêque de Paris et martyr (1). Conrad, abbé d'Usperg en Allemagne (1220), dans son Histoire qui va jusqu'à l'an 1229, s'appuyant sur les Actes aréopagitiques de saint Denys, admet l'identité du premier évêque de Paris et de l'aréopagite d'Athènes (2). Vincent de Beauvais (1244), une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique, a donné, dans son *Speculum Historiale*, un abrégé très intéressant des Actes de saint Denys d'après Hilduin (3). Saint Thomas d'Aquin (1260), dans un de ses sermons, prenant pour texte ces paroles d'Isaïe : « *Vocans ab oriente avem* » (cap. XLIV), dit que Dieu a appelé saint Denys de quatre manières : 1° il l'a appelé à la sainteté, en l'éclairant des rayons des vertus ; 2° il l'a appelé à l'office de la prédication, en l'élevant à la dignité épiscopale ; 3° il l'a appelé de la Grèce dans la Gaule, en éclairant par lui cette contrée ; 4° il l'a appelé de la terre au ciel, en le couronnant de la gloire du martyre (4). Jacques de Voragine (1290), dans sa *Légende dorée*, a résumé, d'après Hilduin, les Actes de saint Denys l'Aréopagite, et il cite l'autorité d'Hincmar et de Jean Scot à l'appui de cette antique tradition (5). Nous ne ferons qu'indiquer plusieurs historiens de ce siècle, Rigord, Mathieu Paris, Guillaume de Nangis, qui,

semen et vitæ spargens in cordibus populorum. » (*Chronologia seriem temporum et historiam rerum in orbe gestarum continens*, Trecis, 1608, in-4°, p. 35.)

(1) *Historia ab initio mundi*, lib. XLVIII, ap. DU SAUSSAY, *De mysticis Galliæ Scriptoris*, p. 720,

(2) Chronique éditée par MÉLANCTHON, Bâle, 1559, ap. DU SAUSSAY, *De mysticis Galliæ Scriptoris*, p. 721, — DOUBLET, *Histoire chronologique*, p. 362.

(3) *Speculum*, T. IV, — *Speculum Historiale*, lib. X, cap. XVI, *De sancto Dionysio Areopagita et sociis ejus*, Duaci, 1624, p. 374.

(4) « Circa primum, sciendum quod Dominus vocavit B. Dionysium quadrupliciter : primo ad sanctitatem, radiis virtutum illum illuminando. Secundo, ad prædicationis officium, eum in episcopali dignitate sublimando. Tertio, a Græcia in Franciam deducendo et eam per ipsum illuminando. Quarto, de mundo ad cælum, eum gloria martyrii coronando. » — (S. THOMÆ AQUINATIS *Opera*, édition d'Anvers, in-folio, T. XVI, Sermones, p. 41.)

(5) *Opus aureum et legende insignes Sanctorum*, Lugduni, 1519, in-4°, fol. CXV, — *La Légende dorée*, traduction de G. BRUNET, 1813, T. II, p. 182.

dans divers endroits de leurs ouvrages, professent l'identité de saint Denys de Paris et de l'Aréopagite (1).

VI. — Mais à quoi bon prolonger cette énumération ? Nous avons, au ^{xiv}^e siècle, Bernard Guidonis et Pierre de Natalibus (2); au ^{xv}^e, le chancelier Gerson et saint Antonin de Florence (3); au ^{xvi}^e, Lippoman, Molanus, Surius et Génébrard (4), et jusqu'à l'aurore du ^{xvii}^e, en pleine critique moderne, le cardinal Baronius, le savant auteur des *Annales ecclésiastiques* (5).

VII. — Nous avons négligé de citer les témoignages de l'Eglise d'Orient et des historiens grecs en faveur de l'aréopagisme de saint Denys de Paris; pourtant ces témoignages ont bien leur importance dans la question. Au commencement du ^{ix}^e siècle, et avant Hilduin, Méthode, archevêque de Constantinople (818), identifiait l'aréopagite et le premier évêque de Paris dans un panégyrique de saint Denys qui fut traduit en latin par Anastase le Bibliothécaire, et envoyé par lui à Charles le Chauve (6). Avant Hilduin, Michel Syncelle, prêtre de Jérusalem, qui florissait sous le règne de l'empereur Théophile (830), composa un éloge de saint Denys l'Aréopagite dans lequel il le fait mourir à Paris (7). Après Hilduin, Siméon le Metaphraste, qui

(1) RIGORD, *De Gestis Philippi Augusti*, ap. DUCHESNE, *Histor. Franc. Scriptores*, T. V, p. 18. — MATTHEUS PARIS, *Historia major*, édit. de Paris, in-fol., 1644, p. 408, 2^e col. — GUILLELM. DE NANGIACO, *De Gestis sancti Ludovici*, ap. DUCHESNE, *Histor. Franc. Scriptores*, T. V, p. 340.

(2) BERNARD GUIDONIS. Sanctoral, III^e partie Bibliothèque de Toulouse, ms. 64, fol. 99, v^o, — ap. LÉOPOLD DELISLE, *Notice sur les manuscrits de Bernard Guy*, in-4^e, 1879, p. 282. — PETRUS DE NATALIBUS, *Catalogus Sanctorum*, Lugduni, 1512, petit in-folio, fol. CXXXIII.

(3) JOANN. GERSONIS *Opera omnia*, édit. de L. ELLIES DUPIN, Anvers, 1706, in-fol., T. III, p. 1410 : *Sermo de SS. Petro et Paulo*. — S. ANTON. FLORENT., *Histor. Opus*, pars 1^a, tit. VI, cap. XXVIII.

(4) LUDOVICI LIPPOMANI, VERONENSIS EPISCOPI, *Vitæ Sanctorum*, 9 octob. — MOLANUS, *De Historia SS. Imaginum*, lib. III, cap. XLIV. — SURIUS, 9 octob. — GILBERTI GENEBRARDI *Chronologia*, lib. III.

(5) BARONII *Notæ in Martyrolog. Romanum*, 9 octob., *Annales eccles.*, ad pontific. S. Clementis. et ad ann. 837.

(6) P. CHIFFLET, *De uno Dionysio*, 1676, p. 7-35. — *Bibliothèque nationale*, n^o 5,569, fol. 1; n^o 11,751, fol. 30, v^o.

(7) *Opera S. Dionysii Areopagitæ*, 1634, in-fol., T. II, p. 207-241. — *Pan-trolog. græc.*, T. IV, col. 621.

florissait au x^e siècle (940), professe l'aréopagitisme dans sa Vie de saint Denys, qu'on cita, comme faisant autorité, dans le concile œcuménique de Florence (1). Une légende de saint Denys, écrite en grec, qu'on trouve à la Bibliothèque nationale dans un manuscrit du xi^e siècle, et qui a été publiée de nos jours par M. l'abbé Davin (2), fait de l'Aréopagite l'auteur des écrits qui portent son nom, et place son martyre à Paris, sous le règne de Domitien. Plus tard, l'historien grec Nicéphore Callixte (1305) fait mourir saint Denys dans les régions de l'Occident, et raconte les circonstances miraculeuses de son martyre (3). Enfin, au xvi^e siècle, Zacharie, patriarche de Constantinople (1540), ajoute son témoignage à ceux des siècles précédents (4).

Nous regrettons de ne pas connaître l'âge précis et le contenu d'une *Vie de saint Denys l'Aréopagite*, écrite en syriaque, qui vient d'un vieux couvent de la Thébàïde, et qui se trouve aujourd'hui au *Musée Britannique* de Londres (5).

VIII. — On le voit. pendant le cours du moyen âge, et incontestablement à partir du ix^e siècle jusqu'au xvii^e, on a cru généralement à l'aréopagitisme de saint Denys de Paris. Quelques critiques modernes devaient changer tout cela. Au dire de ces critiques, la mission de saint Denys au temps de saint Clément serait une erreur historique : l'aréopagitisme ne serait qu'une fable, et la vérité, pour sortir des ténèbres où le moyen âge

(1) *Opera S. Dionysii Areopagitæ*, 1634, in-fol., T. II, p. 190-200. — *Patrolog. Græc.*, T. IV, col. 589-605. — LABBE, *Concilia*, 1672, T. XIII, col. 118.

(2) *Enseignement catholique*, août 1861, p. 557-674. — *Bibliothèque nationale*, ancien fonds, n° 440, fol. 179.

(3) *Hist. eccles.*, lib. II, cap. 20. — *Patrolog. Græc.*, T. IV, col. 613.

(4) *Acta et Scripta theologorum Wirtenbergensium et patriarcharum Constantinopolitanorum*, 1584, Wirtembergæ.

(5) Dom PITRA, *Etudes sur les Bollandistes*, 1850, p. 30. — *British Museum, Manuscrits additionnels*, n° 14,645. — Nous avons écrit à ce sujet à M. W. de Gray Birch, directeur du *British Museum*, et voici ce que ce savant nous répond : « With regard to S. Denis, I have enquired of Dr Wright, the great Syriac Scholar, of Cambridge, and he tells me that the ms. 14,645 has not been translated by any one as far as he knows. It would impossible to say any thing about the connection of the ms. with S. Denis of Paris without reading through it. You will read, in Dr Wrights « Catalogue of Syriac mss. », London, 1871, vol. III, p. 1112, that there are 40 articles in the ms. you mention ». — 27 nov. 1879.

l'avait tenue captive, attendait la venue de Sirmond et de Launoy (1).

Au XVII^e siècle, quelques savants, à la tête desquels figurent le P. Sirmond, célèbre jésuite, et le docteur Launoy, attaquèrent cette tradition immémoriale. Ils prétendirent qu'Hilduin, abbé de Saint-Denys sous Louis le Débonnaire, en était l'inventeur. En 1629, dans son livre sur *les anciens Conciles de la Gaule*, Sirmond disait en parlant d'Hilduin : « C'est lui qui, *le premier de tous*, enseigna que Denys de Paris est le même que Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes, tandis que, avant lui, tout le monde les distinguait (2). Le chanoine de Limoges Descordes, dans sa Dissertation traduite en latin et publiée par du Bosquet en 1636, disait de même : « Hilduin, se laissant emporter aux persuasions de quelques Grecs,... fut le premier à mettre en avant que saint Denys, évêque de Paris, était cet aréopagite converti par saint Paul » (3). Launoy n'est pas moins explicite : « Hilduin, *le premier de tous*, identifia saint Denys de Paris et Denys l'Aréopagite » (4).

IX. — Cette accusation de mauvaise foi que l'école critique formulait contre Hilduin ne concordait pas, il faut l'avouer, avec l'idée que les contemporains de cet abbé de Saint-Denys nous donnent de son caractère. Le savant Mabillon, pour venger la mémoire d'Hilduin attaquée par les critiques de son temps, avait fait remarquer que saint Agobard, archevêque de Lyon, dans une lettre adressée aux grands du palais, appelle Hilduin « très saint et très bienheureux, et presque seul avec Wala pour aider dans la voie de Dieu l'empereur très chrétien (5) ». Les

(1) « Aliquos... liberanda veritas expectabat. » (TERTULL., de *Præscript.*, cap. XXVII.)

(2) « Primus omnium Dionysium Parisiensem eundem cum Dionysio Arcopagita episcopo Atheniensium esse docuit, cum ab omnibus antea distinguerentur. » (Ap. LAUNOY, *Opuscula*, 1660, Præfat. — SIRMOND, *Dissertat de duobus Dionysiis*, 1642, cap. IV.)

(3) Ap. BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, *Histoire de saint Martial*, T. I, p. 228. — BOSQUET, *Eccles. gallic. histor.*, pars II, p. 58.

(4) « Hilduinus, monasterii Sancti Dionysii abbas, primus omnium areopagitam fecit in historia, quam de illius actis fecit, quo in negotio nonnullos sui temporis Græcos adstipulatores sortitus est. » (*Dispunctio epistolæ*, etc., 1659, p. 95.)

(5) MABILLON, *Vetera analecta*, édit. 1723, p. 213. — S. AGOBARDI *Opera*, édit. BALUZE, 1666, T. I, p. 192.

auteurs du *Gallia Christiana*, dans la notice qu'ils ont consacrée à cet abbé de Saint-Denis, observent qu'il a été grandement loué par tous les écrivains de son siècle (1). Ainsi Loup de Ferrières l'appelle « un parfait modèle de noblesse, de dignité et de modération », et vante, en même temps que « sa noblesse, la probité de ses mœurs (2) ». Frothaire, évêque de Toul, le cite comme un modèle à suivre, lui, « homme de la plus haute noblesse, élevé à la dignité la plus glorieuse, un père et un maître élu de Dieu (3) ». Raban-Maur, abbé de Fulda, qui fut plus tard archevêque de Mayence, lui disait, en lui adressant son *Commentaire sur les livres des Rois* : « La vénération que vous inspirez est générale ; elle exerce sur un grand nombre nombre les effets les plus salutaires (4) ». Enfin Walafride Strabon, dans les vers qu'il a composés à sa louange, le compare au grand Aaron, et trouve dans les détails du costume du grand-prêtre hébreu des emblèmes de la foi et des vertus d'Hilduin (5). Eh bien ! c'est cet homme, environné des hommages et de la vénération de son siècle, que Sirmond et Launoy ont présenté comme un imposteur !

X. — Au reste, les Bollandistes, en traitant la question de saint Denys, vers la fin du dernier siècle, se sont chargés de venger la mémoire d'Hilduin des accusations calomnieuses de Sirmond et de son école. Ils ont découvert, dans de vieux parchemins, la plupart des pièces sur lesquelles Hilduin s'était appuyé pour composer sa *Vie de saint Denys* ; ils ont retrouvé, dans la poussière des bibliothèques, l'épître d'Aristarque à Onésiphore, l'écrit de Visbuis et le petit livre du martyr de saint Denys, qu'Hilduin a, pour ainsi dire, encadrés et enchâssés dans ses *Aréopagitiques*. A la vérité, ces diverses pièces sont, à leurs yeux, des pièces apocryphes ; mais il n'en est pas moins démontré qu'elles sont antérieures à Hilduin. Il résulte de ces découvertes que le célèbre abbé de Saint-Denis a été, non pas un faussaire, mais un chercheur ; non pas un imposteur, mais un archéologue. On peut contester l'authenticité des documents

(1) *Gallia christiana*, T. VII, col. 352.

(2) *Patrolog.*, T. CXIX, col. 583. 571.

(3) FROTHARIUS, epist. XI, *Patrolog.*, CVI, col. 870, 863.

(4) *Patrolog.*, T. CXIX, col. 1.

(5) *Ibid.*, T. CXIX, col. 1094.

sur lesquels il s'appuie : on ne peut mettre en doute sa bonne foi. Et l'accusation de faux que les savants de l'école grégorienne avaient élevée contre lui retombe de tout son poids sur ceux qui l'ont portée.

XI. — Et cependant, telle a été l'influence de Sirmond et de son école, que, malgré les protestations de quelques savants de premier ordre (1), le xviii^e siècle regarda comme chose assurée qu'Hilduin était l'inventeur de l'aréopagitisme de saint Denys. C'est ainsi que le P. Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise Gallicane*, disait sans hésitation : « Nous avons vu qu'avant lui (Hilduin) on commençait à croire que saint Denys avait été envoyé par saint Clément ; mais *il est le premier* qu'on sache avoir entrepris de démontrer que saint Denys de Paris est l'Aréopagite » (2).

XII. — Ce faux préjugé a causé une grande perturbation dans la science agiographique. Il suffisait qu'on lût dans la vie des martyrs ou des premiers évêques de la Gaule le nom de Denys l'Aréopagite, évêque de Paris, pour qu'on affirmât de la manière la plus absolue que ce document était postérieur à la première moitié du ix^e siècle. C'est ce qu'ont fait, pour la légende de saint Taurin d'Evreux, les Bollandistes et les Bénédictins de l'*Histoire Littéraire de la France*. Citons dom Rivet parlant de la *Vie de saint Taurin* : « L'édition qu'en ont donnée depuis peu les doctes continuateurs de Bollandus (3), sur plusieurs manuscrits, l'un desquels paraît être du ix^e siècle, et les observations lumineuses dont ils l'ont accompagnée, nous fournissent des preuves pour n'en placer l'auteur tout au plus tôt (*sic*) que vers le milieu de ce ix^e siècle. En effet, ayant occasion de parler de saint Denys, évêque de Paris, il le confond avec l'Aréopagite, et mêle dans son histoire d'autres circonstances qui supposent un auteur qui n'écrivait qu'après que les Aréopagitiques furent connus du public (4) ».

(1) Le P. LE COINTE, ad annum Christi 836, n. 121. — Honoré DE SAINTE-MARIE, *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, T. I, 11^e partie, p. 226, note a.

(2) *Histoire de l'Eglise gallicane*, livre XV, an 831.

(3) *Acta SS.*, T. II aug., p. 636-643.

(4) *Hist. littéraire de la France*, T. V, p. 96.

Toujours pour la même raison, Tillemont et dom Rivet prétendent que l'ancienne Vie de saint Rieul de Senlis, où ce saint évêque est présenté comme compagnon de saint Denys l'Aréopagite, ne peut être antérieure à la première moitié du ix^e siècle (1).

Mais, si l'on démontre que l'aréopagitisme de saint Denys de Paris est bien antérieur à Hilduin, toutes ces assertions n'ont aucune valeur, et, sur ce point, la science agiographique est à refaire.

Il y a un peu plus de trente ans, M. l'abbé Saintyves, ayant publié trois textes différents de la Vie de sainte Geneviève, dit que l'un de ces textes, qui se trouve dans un manuscrit du ix^e siècle, ne peut être antérieur à cette époque, parce que, dit-il, on y confond mal à propos saint Denys de Paris avec saint Denys l'Aréopagite (2).

Telle est la force et la persistance du préjugé que, de nos jours encore, après les savantes recherches des Bollandistes, M. l'abbé Eugène Bernard a pu dire, à propos d'Hilduin : « *Il imagine de le représenter [saint Denys de Paris] comme l'Aréopagite, de lui attribuer la conversion et la renommée du disciple de Paul, de l'amener d'Athènes à Rome et de là dans les Gaules. Il confondit les deux noms et ne fit qu'un seul et même personnage de saint Denys d'Athènes et de saint Denys de Paris* » (3).

Nous démontrerons que l'Aréopagitisme est bien antérieur à Hilduin, dans l'étude que nous allons faire des anciens actes de saint Denys.

XIII. — Nous avons dit, dans le précédent chapitre, qu'il fallait chercher la vérité sur l'époque de la mission de nos premiers évêques dans leurs anciens Actes, et, en discernant les Actes sincères des légendes fabuleuses, examiner le degré de probabilité ou de certitude que possèdent ces documents traditionnels : c'est ce que nous allons faire pour les Actes de saint Denys.

Il y a deux sortes d'Actes anciens de saint Denys : il y a d'abord les Actes que Pierre de Marca attribuait à Fortunat, et qui ont été insérés dans la dernière édition des œuvres de cet

(1) TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, T. IV, p. 192. — *Hist. littéraire de la France*, T. V, p. 628-629.

(2) SAINTYVES, *Vie de sainte Geneviève*, 1816 : *Pièces justificatives*, p. vi.

(3) *Origines de l'Eglise de Paris*, 1870, p. 361.

illustre évêque (1). Ces Actes, qu'Adrien de Valois appelle *très antiques* (2) et qu'il regardait comme antérieurs au règne de Dagobert (622), furent publiés en 1636 par du Bosquet, dans ses *Histoires de l'Eglise Gallicane* (3). Mais cette première édition était très fautive : en 1706, dom Félibien, dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, en publia une édition plus correcte, d'après un manuscrit du ix^e siècle qui avait appartenu à Claude Joly, chanoine de Paris, et qui provenait de l'abbaye de Moissac (4); et les Bollandistes, en 1780, reproduisirent cette édition de dom Félibien (5). Nous en donnons une édition nouvelle, après avoir collationné les précédentes avec dix manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Or, dans ces dix manuscrits, comme dans l'édition de dom Félibien et des Bollandistes, on lit ces paroles : « *Sanctus igitur Dionysius, qui tradente beato Clemente, Petri apostoli successore, verbi divini semina gentibus parturienda suscepit* ». — « Saint Denis, qui avait reçu du bienheureux Clément, successeur de l'apôtre Pierre, la semence de la parole divine pour la faire fructifier au milieu des nations ». — Nous appellerons ces anciens actes : « *Actes clémentins* », parce qu'ils attribuent la mission de saint Denis à saint Clément, avant la fin du I^{er} siècle. Quelle est l'ancienneté de ces actes ? quelle en est la valeur historique ? Voilà une double question qui s'impose à notre examen.

XIV. — Outre ces Actes *clémentins*, il y en a d'autres qui ont été publiés par les Bollandistes (6), d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Fulda, collationné avec cinq autres (7). Ces actes sont postérieurs aux premiers, dont ils reproduisent le fond, tout en y ajoutant de nouveaux détails. A cause de ces détails

(1) FORTUNATI Opera, edit. Luchi, in-4^o, pars II, p. 175, Romæ, 1787.
— Patrolog., T. LXXXVIII, col. 577.

(2) « Hæc passio Dionysii antiquissima. et ante Dagoberti principatum composita mihi videtur » (*Disceptatio de Basilicis*, 1657, cap. VIII, p. 95.)

(3) *Eccles. Gallicanæ Hist.*, pars II, p. 68.

(4) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis*, Pièces justificatives, II^e partie, p. CLXiii.

(5) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 925.

(6) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 792.

(7) « Codices nostri tres : OMs. 19, PMs. 155, et QMs. 6, signati. Trias alia insuper : unum ex ms. Audomaropolitano, alterum ex ms. Divitau-giensi, ac tertium denique ex ms. Fuldensi. » (*Acta SS.*, T. IV octob., p. 700 A.)

légendaires, ces actes sont appelés par les Bollandistes *Acta fabulosa*. Nous les appellerons *Actes aréopagiques*, parce que non-seulement ils font remonter à saint Clément la mission de saint Denys, mais encore ils enseignent l'identité de saint Denys de Paris et de saint Denys l'Aréopagite. Nous en donnons plus loin une édition nouvelle, pour laquelle nous avons collationné celle des Bollandistes avec un manuscrit très ancien de la Bibliothèque Riccardi, de Florence, et trois manuscrits de la Bibliothèque nationale. Quelle est l'ancienneté de ces *Actes aréopagiques*? Ces actes remontent-ils seulement à la seconde moitié du VIII^e siècle, comme les Bollandistes l'ont prétendu? S'ils ont erré sur ce point, à quelle époque en remonte la rédaction? Ces actes ont-ils une certaine valeur au point de vue historique? C'est là ce que nous allons examiner avant d'aborder l'étude des *Actes clémentins*.

ARTICLE I^{er}.

Actes aréopagiques.

I. — Les Actes aréopagiques sont postérieurs de date aux Actes clémentins, comme on peut s'en assurer par l'étude critique et comparée de ces deux pièces. On retrouve et on reconnaît au premier coup d'œil, dans ces Actes aréopagiques, un certain nombre de phrases, et surtout de membres de phrases empruntés textuellement aux Actes antérieurs. C'est donc là une légende *de seconde main*, qui renferme non-seulement de nombreux fragments des Actes primitifs, mais encore de nouveaux détails que l'auteur a ajoutés, soit d'après la tradition orale, soit d'après d'anciens documents que nous ne retrouvons plus. Il a ajouté par exemple :

1^o La conversion de saint Denys l'Aréopagite, opérée par saint Paul, et sa venue à Rome après le martyre des saints apôtres;

2^o Le nom de plusieurs de ses compagnons d'apostolat : saint Marcel, envoyé en Espagne ; saint Saturnin, en Aquitaine ; saint Lucien, à Beauvais ;

3^o Le nom de Domitien, cet empereur qui ordonna la seconde persécution, et sous le règne duquel saint Denys souffrit le martyre ;

4^o Le discours de l'un des bourreaux et la réponse de saint Denys et de ses deux compagnons de supplice ;

5^o Le miracle par lequel saint Denys, après sa décollation,

porta sa tête entre ses mains, c'est probablement à cause de ce détail *légendaire* que les Bollandistes ont appelé ces actes : *Acta fabulosa*);

6° Le nom de Catulla, de cette mère de famille qui déroba habilement aux bourreaux le corps des saints martyrs, etc.

Le point le plus saillant de ces Actes, c'est que saint Denys de Paris y est clairement identifié avec saint Denys l'Aréopagite.

Toutefois on n'y trouve pas le nom de Fescenninus-Sisinnius, le préfet impérial qui fit décapiter saint Denys et qui est appelé de la sorte dans l'*Ecrit de Visbuis*, dans Hilduin et le martyrologe d'Aden, tandis qu'il est appelé simplement Fescennius dans le petit martyrologe romain et dans Usuard, et simplement Sisinnius dans la légende de saint Taurin d'Evreux.

II. — L'auteur de ces Actes aréopagitiques a voulu sans doute compléter les Actes clémentins, en y ajoutant certains détails qu'il a puisés dans la tradition orale ou dans de vieux documents. En effet, comme il le dit lui-même dans l'épilogue, « il a trouvé les détails qu'il raconte, non dans les ressources de son esprit, mais en partie dans la relation des anciens fidèles, c'est-à-dire dans la tradition orale, et en partie dans certaines petites pages anciennes, à demi effacées par un long espace de temps (1) ».

III. — Ces Actes aréopagitiques sont ceux qui furent cités, en 1031, au Concile de Limoges, par un savant clerc d'Angoulême, et qui étaient, d'après son témoignage, conservés dans cette dernière ville. Les extraits qu'il en donne démontrent de la manière la plus péremptoire qu'il s'agit des Actes aréopagitiques (2). Seulement l'exemplaire que l'on possédait à Angou-

(1) « Eorum (sanctorum) vobis seriem passionis præsumpsimus intimare, non ex nostri ingenii capacitate aut proprii sensus industria, sed quod veterum fidelium nobis relatione patuit, et quod ex parte in quibusdam paginulis veteranis, pauca, ut potuimus, longo spatio interlita dedicimus. » (§ 17.)

(2) « Hæc mihi non discrepare videntur a scriptura quæ penes nos Engolismæ de Dionysii gestis habetur. Ibi enim legitur quod *Clemens quem tam Philippum ordinaverit episcopum, et Hispaniæ destinaverit ad prædicandum*; Dionysio vero verbi divini semina gentibus tradidit eroganda; quem in Galliam misit, sociosque ei Saturninum, Marcellinum et Lucianum, atque Rusticum et Eleutherium adhibuit. Qui cum simul pervenissent ad portum Arelatensium civitatis, Marcellinus in Hispa-

lème présentait une lacune de quelques mots, tout comme l'exemplaire de la Bibliothèque nationale qui porte le n° 11,753, comme aussi l'exemplaire ancien qui a servi, au VIII^e siècle, à la traduction grecque de ces Actes connue sous le nom de Passion de Métrodore; et cette lacune est cause d'un contre-sens considérable que nous aurons l'occasion de signaler dans les Notes ajoutées à ce document (§ 4).

IV. — Ce qui démontre qu'Hilduin n'est pas l'inventeur de l'Aréopagitisme, c'est que ces Actes, qui engagent l'identité du premier évêque de Paris et du philosophe d'Athènes, sont bien plus anciens qu'Hilduin.

En effet, ils sont cités par Hilduin, qui en fait l'analyse, qui en donne le résumé très exact, qui en esquisse les traits principaux, et qui les appelle « le petit livre très antique du martyre de saint Denys ». Citons ses paroles : « La mission que saint Denys avait reçue de saint Clément, lequel l'avait envoyé ici, c'est-à-dire vers la nation des Gaulois; les détails de sa mort, et comment, par la palme du martyre, en subissant les supplices les plus divers et les plus cruels, il est parvenu au Christ, et comment il a porté sa propre tête, conduit par les anges, et honoré dans la célébration de ses obsèques des services de la milice céleste, et de quelle manière il a été enseveli par une mère de famille nommée Catulla, voilà ce que raconte le petit livre très antique de sa passion, et surtout aussi l'Ecrit de Visbii (1) ». Il s'agit là évidemment des Actes aréopagétiques, puisque ces derniers détails ne se trouvent pas dans les *Actes clémentins*, et

niam abiit, Saturninus autem Tolosam profectus est, et Dionysius cum Rustico et Eleutherio Parisios avierunt. Lucianus vero ad Belvacensem profectus est urbem. » (*Patrolog.*, T. CXLII, col. 1366. — HARDUIN, *Concil.*, T. VI, p. 863.) — Voir, dans les Actes aréopagétiques, les §§ 1, 5 et 6.

(1) « Quoniam (*alias* quonam) autem beatus Clemens huc eum, videlicet in Gallorum gentem, direxerat, et qualiter per martyrii palmam diversissimis et crudelissimis affectus suppliciis, ad Christum pervenerit, et quomodo caput proprium angelico ductu celestis militiae in celebratione exsequiarum honoratus obsequio, ad locum ubi nunc requiescit, detulerit, et quo ordine a Catulla quadam matrefamilias sit sepultus, libellus antiquissimus passionis ejusdem explanat, praecipue tamen conscriptio Visbii... » (HILDUINI Arcopagitica : *Patrolog.*, T. CVI, col. 16.)

puisque ni les premiers ni les derniers ne se lisent dans l'écrit de Visbius. Si donc ces Actes aréopagitiques sont cités comme *très antiques* par Hilduin, comment cet abbé de Saint-Denys pourrait-il être l'inventeur de l'Aréopagitisme ?

Et ces Actes étaient alors connus de tout le monde, car Hilduin n'est pas le seul à les citer. Louis le Débonnaire en parle dans la lettre qu'il écrivait, en 836, à l'abbé de Saint-Denys (1); un autre contemporain d'Hilduin, Paschase Ratbert, s'appuie sur ces Actes quand il place le martyre de saint Denys sous l'empire de Domitien (2); Scot-Erigène, pour justifier l'identité de saint Denys de Paris et de Denys l'Aréopagite, allègue « sa Vie écrite par des hommes fidèles 3 ». Si donc ces Actes étaient notoires et très antiques du temps d'Hilduin, comment se pourrait-il que cette tradition de l'aréopagitisme ne remontât qu'à la seconde moitié du viii^e siècle, comme l'a pensé le bollandiste Corneille de Bye (4) ?

Nous en allons en rechercher la trace dans les siècles antérieurs à Hilduin.

§ 1^{er} — viii^e siècle.

I. — Nous avons un grand nombre de preuves que les Actes aréopagitiques existaient au viii^e siècle. Ainsi, à cette époque, ces Actes étaient déjà traduits en grec, car c'est d'après cette traduction que saint Méthode, patriarche de Constantinople, composa, vers l'an 800, un panégyrique de saint Denys, qu'il porta à Rome en 818, et qui fut traduit en latin, l'an 876, par Anastase le Bibliothécaire (5). Saint Méthode s'écrit dans son exorde : « La passion du bienheureux Denys a été trouvée, le combat du bienheureux Denys a été révélé, mes frères (6) ! » C'est une allusion à ces Actes aréopagitiques, qu'on ne connaissait pas en Orient, et qu'on avait trouvés à Paris.

(1) « Adjunctis eis quæ in libello ejus passionis continentur. » (*Patrolog.*, T. CIV, col. 1327. — SIMOND, *Concilia antiqua Galliae*, 1629, T. II, p. 629.

(2) *De passione SS. Rufini et Valerii* : *Patrolog.*, T. CXX, col. 1494.

(3) *Patrolog.*, T. CXXII, col. 1032.

(4) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 766, 702.

(5) *Patrolog.*, T. CXXIX, col. 737.

(6) P. CHIFFLET, *De uno Dionysio*, 1676, p. 13. — *Bibliothèque nationale*, ms. 5,569, fol. 4 ; ms. 11,751, fol. 32, vo.

Rendons justice aux Bollandistes du dernier siècle. Quoiqu'ils fussent très imbus des préjugés de leur temps, ils ont fait faire un pas considérable à la question, en démontrant que la légende grecque de saint Denys, qui porte le nom de Métrodore — légende imprimée et traduite en latin par le P. Lamsel, en 1634 (1) — n'était elle-même que la traduction grecque de ces Actes aréopagitiques, dont ils ont, les premiers, publié le texte original latin, et dont nous donnons une seconde édition, collationnée avec d'autres manuscrits qu'ils n'ont pas connus. Les fautes mêmes de copiste que renfermait le manuscrit latin, d'après lequel ces Actes aréopagitiques ont été traduits en grec, leur ont servi fortement pour cette démonstration (2). Si la traduction grecque de ces Actes existait au VIII^e siècle, comme ils sont forcés de le reconnaître, évidemment la croyance à l'Aréopagisme est antérieure à Hilduin (3).

Combien d'autres preuves ne trouvons-nous pas de l'existence de ces Actes au VIII^e siècle !

II. — Alcuin, le maître de Charlemagne, qui florissait dans la seconde moitié du VIII^e siècle, composa, vers l'an 796, deux inscriptions en vers, destinées à être placées sur deux autels consacrés en l'honneur de saint Denys de Paris et de ses compagnons martyrs. Le premier de ces deux autels se trouvait dans l'église du monastère de Saint-Vast d'Arras, qui avait été reconstruite par Radon, abbé de Saint-Vast et chancelier de Charlemagne (4 ; l'autre autel était dans une église dédiée à saint Pierre (5). Or, dans la première de ces inscriptions, Alcuin appelle saint Denys « le docteur magnifique qui répandit les semences du Verbe, et arrosa d'une pluie céleste nos arides contrées », paroles qui s'appliquent parfaitement à l'auteur des *Noms divins* et de la *Hiéarchie céleste*. Voici cette inscription :

(1) *Opera S. Dionysii Areopagitæ*, 1634, in-fol., T. II, p. 212.

(2) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 711.

(3) *Id.*, p. 713.

(4) « In ecclesia S. Vedasti a Radone abbate renovata. » (*Patrolog.*, T. CI, col. 742.) Radon était abbé du monastère de Saint-Vast d'Arras en 796. (Voir MABILLON, *Annal. Benedict.*, T. II, lib. XXVI, cap. L.)

(5) « Ad templum sancti Petri apostoli. » (*Patrolog.*, T. CI, col. 773.)

AD ARAM SANCTI DIONYSII.

*Sanguine martyrii præsul Dionysius aram
Hanc ornet, pariter cum sociisque tuis;
Magnificus doctor, Verbi qui semina sparsit (1),
Imbribus æthereis arida juga rigans (2).*

Dans la seconde inscription, Alcuin présente saint Denys comme « l'écrivain des livres immortels qu'il tient à la main devant la face de Dieu dans les demeures célestes » :

CXCII.

AD ARAM SANCTORUM DIONYSII ET SOCIORUM MARTYRUM.

*Pontificalis apex (3) servet Dionysius aram
Hanc, rogo, cum sociis martyribusque aliis,
Quorum scriba tenet cœlesti in arce libellos
Ante Dei faciem nomine perpetuo (4).*

Par conséquent, Alcuin regardait saint Denys de Paris non-seulement comme l'Aréopagite, mais encore comme l'auteur des ouvrages qui lui sont attribués. Donc les Actes aréopagitiques étaient regardés comme authentiques au VIII^e siècle.

III. — En 784, Tharaise, patriarche de Constantinople, fit faire une enquête à Paris par ses légats, pour savoir si saint Denys, disciple de saint Paul et premier évêque d'Athènes, avait été martyrisé chez les Gaulois; et, après en avoir acquis la certitude, il rendit à la ville d'Athènes le titre de métropole, dont elle avait

(1) Allusion à ces paroles des Actes aréopagitiques : « *Divini verbi semina rudibus cœpit mentibus erogare* (§ 3); — *Quique a beato Clemente divini verbi semina gentibus susceperat eroganda* (§ 5) ».

(2) ALCUINI Opera, T. II, Patrolog., T. CI, col. 742.

(3) M. l'abbé Davin, qui, le premier, a signalé ce témoignage d'Alcuin en faveur de l'aréopagitisme de saint Denys, a lu ainsi ces mots : *Pontificalis apex*, qu'il traduit de la sorte : *abeille pontificale* (*Enseignement catholique*, août 1861, p. 581) : c'est une erreur. Il y a dans le texte : *Pontificalis apex*, le sommet du sacerdoce, ou le pontife très haut. On trouve fréquemment cette expression dans Fortunat : *Pontificalis apex* (*Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 160); *Religionis apex* (col. 163, 199); *Præsul, honoris apex* (col. 144); *Splendor, apex fidei* (col. 135), etc.

(4) ALCUINI Opera, T. II, Patrolog., T. CI, col. 773.

été dépouillée depuis longtemps (1). Or où trouva-t-on ces renseignements, sinon dans les Actes aréopagitiques? Ces Actes existaient donc à cette époque, et c'est peut-être alors qu'on les traduisit en grec et qu'on les porta en Orient.

Le P. Le Cointe, en 1670, s'appuyait sur ce fait pour montrer aux partisans de Sirmond et de Launoy que l'aréopagitisme de saint Denys était bien antérieur à Hilduin; d'après lui (et sur ce point il était dans l'erreur), cette opinion avait commencé à se répandre dans la Gaule sous le règne de Pépin, vers l'an 760 (2).

M. l'abbé Eugène Bernard, en parlant de cette enquête de Tharaise, s'exprime ainsi : « Cet acte *singulier* ne nous est connu que par le témoignage *toujours suspect* d'Hilduin : il tendrait à prouver qu'à cette époque on s'occupait déjà de confondre en un seul saint Denys de Paris et saint Denys d'Athènes (3). »

Ce qui nous paraît *singulier*, c'est qu'on puisse exprimer un doute sur un pareil témoignage. Comment! Hilduin aurait eu l'audace d'inventer ce fait, qui datait de cinquante ans, et dont il devait encore rester de nombreux témoins à Paris et à Saint-Denys! — Ce qui nous paraît plus *singulier* encore, c'est que,

(1) « Usque hodie Græcorum majores, et Athenæ incolæ perhibent... in eadem civitate Dionysium... primum fuisse episcopum... ipsumque... Romam adiisse, et ut compererunt, apud Gallorum gentem, glorioso martyrio consummatum fuisse. Quod et Tharasius patriarcha Constantinopolitanus per legatos suos sollicitè inquisivit; et ita se rem habere certus, eandem Atheniensium civitatem pallio archiepiscopali, quod jam ex ea diuturno tempore, orta quadam contentione, subtractum fuerat, redonavit, et synodali consensu, Metropolis auctoritate, qua ante functa fuerat, honoravit. » (HILDUINI Areopagitica, *Patrolog.*, T. CVI, col. 19.)

(2) « Apud Hilduinum, Tharasius patriarcha Constantinopolitanus, utrum Dionysius, Pauli apostoli discipulus, ac primus Athenarum episcopus, martyrium apud Gallorum gentem consummavit, sollicitè per legatos suos inquit, comperitque id certum reperiri. Pippino rege hæc de passione Dionysii Areopagitæ per Galliam spargi cæpit opinio. » (Ad annum Christi 836, n. 121.)

Le P. Honoré de Sainte-Marie, en faisant cette citation, ajoute : « Pépin mourut en 768, et Hilduin écrivit ses Aréopagitiques en 837. Ainsi il n'est pas le premier auteur de cette opinion, qui était déjà reçue en France environ soixante-dix ans avant qu'il en eût parlé. » (*Réflexions sur l'usage et les règles de la critique*, T. I, II^e partie, p. 226, note.)

(3) *Origines de l'Eglise de Paris*, p. 327.

après un aveu pareil, M. l'abbé Bernard soutienne sérieusement qu'Hilduin est le premier inventeur de l'aréopagitisme (1).

IV. — An 768. — Pépin le Bref, dans un diplôme daté de l'an 17 de son règne (768), reproduit une formule d'un diplôme de Thierry IV, roi des Francs, de l'an 723, et dit que « le bienheureux Denys et ses compagnons Rustique et Eleuthère, sous l'ordination ou par l'ordre de saint Clément (*sub ordinatione beati Clementis*), successeur de l'apôtre saint Pierre, vinrent, les premiers après les apôtres, dans cette province des Gaules, où, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, et combattant [les combats du Seigneur], ils méritèrent la palme du martyre, et en cueillirent les glorieuses couronnes (2) ».

Ces paroles : — « sous l'ordination de saint Clément », — *sub ordinatione beati Clementis*, sont tirées, non pas des Actes clémentins de saint Denys, mais des Actes aréopagétiques, où on lit ces mots : *Tum beatus Clemens sanctum Dionysium episcopum ordinavit*, ce qui embarrassait beaucoup Hilduin, car il se faisait cette objection : « Si saint Denys a été ordonné par saint Clément, il n'était donc pas évêque d'Athènes avant d'aller à Rome ». Et Hilduin répondait que certains exemplaires de ces Actes renfermaient, à cet endroit, des fautes de copiste, et que ce mot *ordonné* devait s'entendre, non de l'ordination épiscopale, mais de l'institution canonique, et voulait dire, non pas *consacré évêque*, mais *établi, institué* l'apôtre de toute la Gaule (3). — Launoy s'est chargé de répondre à cette objection, quand il a voulu justifier Grégoire de Tours de s'être servi d'une pareille expression à l'égard de saint Pierre, et d'avoir dit que, « étant *ordonné évêque* par les autres apôtres, il établit son

(1) *Origines de l'Eglise de Paris*, p. 361.

(2) « Beatus Dionysius, et sæpe jam dictus Rusticus et Eleutherius, qui primi post apostolos, sub ordinatione beati Clementis, Petri apostoli successoris, in hanc Galliarum provinciam advenerunt, ibique prædicantes baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum, dum in hunc modum certabant, ibi meruerunt palmam martyrii et coronas percipere gloriosas... » (DOUBLET, *Histoire chronologique*, 1646, p. 285 ; — DOM BOUQUET, *Kerum Francic. Scriptores*, T. V, p. 710. — *Patrolog.*, T. XCVI, col. 1568.

(3) *Areopagitica*, Prolegom. XI; *Patrolog.*, T. CVI, col. 19.

siège à Rome (1) » ; Launoy a montré que ce mot voulait dire, non pas *consacré évêque*, mais *institué évêque* ; et il l'a montré à l'aide d'un passage de saint Jérôme, où ce mot est employé dans le même sens : « Après la passion du Sauveur, dit ce Père, saint Jacques fut aussitôt *ordonné* par les apôtres évêque de Jérusalem (2) ».

Le diplôme de Pépin, qui a tiré ces expressions — « sous *l'ordination de saint Clément* » — des Actes aréopagitiques, est donc une nouvelle preuve de l'existence de ces Actes dans la seconde moitié du viii^e siècle.

V. — En 760, Florus, moine de Saint-Trond dans le diocèse de Liège, qui est reconnu par les savants (3) comme le véritable auteur des *Additions au Martyrologe de Bède* publiées par les Bollandistes, s'exprime ainsi, au vii des ides d'octobre, à propos de saint Denys et de ses compagnons : « Après d'affreux tourments, ils eurent la tête tranchée par la hache, du temps de l'empereur Domitien : » — « *Qui post nimia tormenta securibus submiserunt colla tempore Domitiani principis* (4) ». Or ce détail du martyre de saint Denys sous Domitien est tiré, non pas des Actes clémentins, qui ne nomment pas cet empereur, mais des Actes aréopagitiques, qui le désignent comme l'auteur de la persécution. Donc ces Actes étaient répandus au temps de Florus, en 760.

VI. — La vision que le pape Etienne II eut dans l'église de Saint-Denys, l'an 754, paraissait importante à Louis le Débonnaire, qui pria l'abbé Hilduin de l'insérer dans le second volume des *Aréopagitiques*. M. l'abbé Bernard prétend que « les lettres où le souverain-pontife raconte lui-même le fait ne renferment

(1) « Petrus apostolus..., ab apostolis cæteris episcopus ordinatus, Romæ cathedram locavit. » (GREGOR. TURON., *De Gloria martyrum*, cap. XXVIII, edit. RUINART, col. 750.)

(2) « Post passionem Domini statim ad apostolis Hierosolymorum episcopus ordinatus. » (HIERONYM., *De Scriptor. Eccles.* — LAUNOY, *Grégor. Tur. vindicat.*, 1670, § XIV, p. 41.)

(3) FABRICIUS, *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, — *Patrolog.*, T. CXIX, p. 12. — CAVE, *Historia litteraria*, Genève, 1720, p. 416, etc.

(4) vii idus octob. (in L.); *Acta SS.*, T. II martii; — *Patrolog.*, T. XCIV, col. 1067.

pas un mot qui favorise le sentiment d'Hilduin (1) ». Sans doute, dans le récit de cette vision, saint Denys l'Aréopagite n'est pas nommé ; mais il n'est pas douteux que le portrait qu'en fait le Pape et les détails qu'il donne ne soient favorables à l'aréopagisme. « J'étais en oraison, dit-il, dans l'église du bienheureux martyr, au-dessous des cloches ; — et je vis devant l'autel le seigneur Pierre, le bon pasteur, et le seigneur Paul, le docteur des nations, et je les reconnus clairement aux costumes sous lesquels on les représente. — Et je vis le seigneur Denys, trois fois bienheureux, à la droite de Pierre, à la taille mince et plus élancée, d'un beau visage, avec des cheveux blancs, vêtu d'une tunique très blanche garnie de pourpre, et couvert d'un manteau de pourpre constellé d'or ; et ils s'entretenaient ensemble d'un air joyeux. Et le bon pasteur, le seigneur Pierre, dit : « Voici notre frère qui demande la santé... ». Et le bienheureux seigneur Paul ajouta : « Il va être guéri » ; et, s'approchant, il mit sa main amicalement sur le cœur du seigneur Denys... (2) ».

Assurément le portrait du saint et les rapports d'amitié qui paraissent, dans cette vision, entre lui et saint Paul, s'appliquent bien mieux à saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, qu'à un saint Denys du ^{III}^e siècle, missionnaire de second ordre sur lequel la tradition serait complètement muette. D'ailleurs plusieurs des traits que rapporte le pape Etienne, tels que « la taille grêle et les cheveux blancs », conviennent au portrait traditionnel que les Grecs, dans leurs *Menées*, font de saint Denys l'Aréopagite (3). Donc le pape Etienne reconnaissait l'Aréopagite dans saint Denys de Paris, et Louis le Pieux ne s'y trompait pas

(1) *Les Origines de l'Eglise de Paris*, 1870, p. 327.

(2) « Fui sicut in oratione subtus campanas, et vidi ante altare bonum pastorem domnum Petrum, et magistrum gentium domnum Paulum, et nota mente illos recognovi de illorum surcariis, et ter beatum domnum Dionysium ad dexteram domni Petri, subtilem et longiorem, pulchra facie, capillis candidis, colobio indutum candidissimo, purpura clavato, pallio toto purpureo, auro interstellato ; et sermocinabantur inter se letantes. Dixitque bonus pastor domnus Petrus : « Hic frater noster postulat sanitatem ». Et dixit domnus beatus Paulus : « Modo sanabitur » ; et, appropinquans, misit manum suam ad pectus domni Dionysii amicabiliter. » (*Bibliothèque nationale*, ms. 11,751, fol. 53. — SIRMOND, *Concilia antiqua Galliae*, T. II, p. 13. — GERSON, *Sainte Apologie pour saint Denys Aréopagite*, 1642, p. 30.) — *Patrolog.*, T. CXXIX, col. 1240.

(3) *Opera S. Dionysii Areopagitæ*, 1634, T. II, p. 186.

quand il ordonnait à Hilduin d'insérer le récit de cette vision dans le second volume des *Aréopagiques* (1).

Au reste, le pape Etienne II emporta à Rome des reliques de saint Denys pour les placer dans une église qu'il devait bâtir en son honneur (2). Mais ce fut le pape Paul I^{er}, son frère et son successeur, qui fit construire cette église dans le cloître du monastère des SS. Etienne-et-Silvestre qu'il avait fondé (3). En effet, quoique Anastase le Bibliothécaire, dans la Vie de Paul I^{er}, ne donne pas expressément le vocable de cette église, il le donne plus loin dans la Vie de Nicolas I^{er}, lorsqu'il dit que « la grande église du monastère de Saint-Silvestre portait le nom de saint Denys (4). Il plaça dans ce monastère des moines grecs, qui devaient y célébrer dans leur langue le service divin (5), et c'est pourquoi on donna à ce monastère le nom d'Ecole-des-Grecs (*Scola Græcorum*). Aux yeux du savant cardinal Baronius, toutes ces fondations étaient une preuve que, à cette époque, l'Eglise romaine voyait Denys l'Aréopagite dans saint Denys de Paris (6). Et ce qui prouve que le pape Paul I^{er} partageait sur ce point l'opinion de son frère le pape Etienne II, c'est que, trois ans plus tard, en 757, voulant être agréable au roi Pépin, il lui envoya les livres attribués à Denys l'Aréopagite (7).

VII. — Thierry IV, roi des Francs, surnommé Thierry de Chelles, dans un diplôme de l'an 723, publié par Mabillon dans

(1) SIRMOND, *Concilia antiqua Galliarum*, T. II, p. 629.

(2) DOM FÉLIBIEN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, p. 50. — HUGUES MÉNARD, *Diatriba de unico S. Dionysio*, p. 191.

(3) « Iste sanctissimus præsul in sua propria domo monasterium a fundamentis in honore sancti Stephani, scilicet martyris atque pontificis, necnon et beati Silvestri, item pontificis et confessoris Christi, construxit... Infra claustra vero ipsius monasterii ecclesiam miræ pulchritudinis a fundamentis noviter construxit. » (ANASTAS. *Biblioth.*, XCV, — *Patrolog.*, T. CXXVIII, col. 1137.)

(4) « In monasterio Sancti Stephani et Silvestri, quam noviter fundavit sanctæ recordationis domnus Paulus quondam papa, in ecclesia majore, quæ vocatur Sancti Dionysii. » (ANASTAS. *Biblioth.*, CVII, — *Patrolog.*, T. CXXVIII, col. 1359.)

(5) « Ubi et monachorum congregationem construens, Græcæ modulationis psalmodiæ cenobium esse decrevit. » (ANASTAS. *Biblioth.*, XCV, — *Patrolog.*, T. CXXVIII, col. 1137.)

(6) *Annal. Eccles.*, T. II, ap. DOUBLET, *Histoire chronol.*, p. 119.

(7) *Epist. Pauli ad Pippinum regem*, — *Patrolog.*, T. XCVIII, col. 159.

son *Traité de diplomatique*, dit que le bienheureux Denys et ses compagnons Rustique et Eleuthère, sous l'ordination ou par l'ordre de saint Clément (*sub ordinatione beati Clementi*), successeur de l'apôtre saint Pierre, vinrent, les premiers après les apôtres, dans cette province des Gaules, etc. (1) ».

Comme cette pièce, en raison de sa date, embarrassait beaucoup l'abbé Lebœuf et M. l'abbé Bernard, ils n'ont trouvé rien de mieux que d'élever des doutes sur l'authenticité de ce diplôme. Et pour quelle raison ? Parce que, disent-ils, « le diplôme n'ayant été publié que sur une copie, il n'a plus la même valeur (2) ».

Cet argument n'est pas sérieux. L'authenticité de ce diplôme, placée sous la garantie de Mabillon, dans son ouvrage capital *De re Diplomatica*, n'est-elle pas, comme dit M. l'abbé Darras, hors de toute controverse ?

Dans ses *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*, le docte Mabillon ne parle-t-il pas encore de ce diplôme, et ne signale-t-il pas, comme digne d'observation, que la mission de saint Denys y est rapportée à saint Clément (3) ?

Dom Ruinart, qu'on ne peut suspecter en cette circonstance, n'a-t-il pas reconnu l'authenticité de ce diplôme, en le publiant à la suite des œuvres de Grégoire de Tours (4) ?

M. l'abbé Bernard, pour contester l'authenticité de ce diplôme, dit que « dom Félibien ne le rapporte pas parmi les Pièces justificatives de son monastère (5) ». — Mais qu'importe ? Est-ce que dom Félibien, en deux endroits de son ouvrage, ne reconnaît pas comme authentiques ces lettres de Thierry IV ?

Il dit à la page 37 : « Ces lettres renferment plusieurs choses dignes d'être remarquées. On y lit que S. Denys et ses deux

(1) « Beatus Dionysius, cum sociis suis Rustico et Eleutherio, qui, primi post apostolos, sub ordinatione beati Clementi, Petri apostoli successoris, in hanc Galliarum provinciam advenerunt, etc. » (*Ex diplomate Theodorici Calensis*, MABILLON, *De re Diplomatica*, 1681, lib. VI, p. 488. — *Patrolog.*, T. LXXI, col. 1198.)

(2) LEBŒUF, *Dissert. sur l'histoire du diocèse de Paris*, T. I, p. 53. — L'abbé BERNARD, *Origines de l'Eglise de Paris*, 1870, p. 282.

(3) « In hoc diplomate, quod libro sexto de re Diplomatica editum est, illud observatu dignum, quod sancti Dionysii ejusque sociorum missio refertur ad beatum Clementem papam. » (*Annal. Benedict.*, T. II, lib. XX, n. LXI, ad annum 723.)

(4) GREGOR. TURONENS., edit. RUINART, col. 1384.

(5) *Origines de l'Eglise de Paris*, p. 282.

compagnons... vinrent à Paris par ordre du pape saint Clément... Ces lettres du roi Thierry sont un témoignage authentique de la ferveur admirable, etc. ».

Et dans les *Pièces justificatives*, p. CLXIII, dom Félibien cite encore en faveur de la mission de saint Denys sous saint Clément « une charte du roi Thierry de l'an 723 ».

Les critiques contemporains reconnaissent l'authenticité de ce diplôme. Écoutons sur ce point M. Alfred Jacobs, membre de la Commission des Cartes de la Gaule : « Sur les cinquante-six diplômes appartenant à saint Denys, ceux qui ont paru à leurs savants éditeurs posséder des titres certains d'authenticité sont au nombre de trente-neuf. Les voici dans leur ordre chronologique.... : 33^e *Diplôme de Thierry IV* (1) ».

Or ces paroles du diplôme : *Sub ordinatione beati Clementi* sont tirées, comme nous l'avons remarqué ailleurs, non des *Actes clémentins*, mais des Actes aréopagitiques. Donc ces derniers Actes et la tradition qu'ils renferment sur saint Denys étaient répandus au commencement du VIII^e siècle.

Tous ces témoignages épars que nous venons de rapporter sont comme autant de jalons qui se correspondent et se prêtent un mutuel appui.

On voit que le hollandiste Corneille de Bye était au-dessous de la vérité quand il attribuait cette tradition au milieu du VIII^e siècle (2).

Mais nous allons remonter un siècle plus haut.

§ 2. — VII^e siècle.

Au VII^e siècle, nous trouvons d'autres preuves de l'existence de ces Actes aréopagitiques, et nous voyons qu'Hilduin avait raison de les appeler « le petit livre très antique de la passion de saint Denys ».

I. — En effet, l'auteur des *Gestes de Dagobert*, qui a écrit, année par année, l'histoire de ce prince, et dont la chronique se termine à la mort de Clovis II, fils de Dagobert, en 655, cet écrivain renferme un témoignage important en faveur de l'antiquité des Actes aréopagitiques.

(1) *Revue des Sociétés savantes*, 1862, 1^{er} semestre, p. 59 et 233.

(2) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 795 et 866.

André Duchesne, qui a publié le premier les *Gestes de Dagobert*, dit que cette chronique est l'ouvrage d'un moine anonyme, mais contemporain (1). Dom Rivet, dans l'*Histoire littéraire de la France*, assigne cet auteur au VIII^e siècle (2), et les Bollandistes ont fixé la rédaction de cette chronique à l'an 750 (3); mais une étude approfondie de cette pièce montre que cet écrivain vivait au plus tard à la fin du VII^e siècle, en 690.

Les personnages qu'il cite à la fin de sa chronique comme morts récemment, saint Eloi, évêque de Noyon; saint Ouen, archevêque de Rouen; Rado, son frère; le vénérable Landry, évêque de Paris, sont tous des personnages du commencement ou du milieu du VII^e siècle; en sorte que nous pouvons, avec Duchesne, appeler cet écrivain un *contemporain* de Dagobert, et l'assigner au plus tard à l'an 690.

Or voici comment s'exprime cet anonyme en parlant du bourg de Catulliac (aujourd'hui Saint-Denys) :

« Dans cette même bourgade, au temps de Domitien, — qui, le premier après Néron, prit les armes contre les chrétiens, — le bienheureux Denys, premier évêque de Paris, et avec lui Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, furent mis à mort pour le nom du Christ, en face de cette même cité. Une mère de famille, nommée Catulla, qui a, dit-on, donné son nom à cette bourgade, ensevelit en secret les martyrs, n'osant pas remplir ce devoir en public. Elle eut soin toutefois de marquer le tombeau, afin que la connaissance en fût constatée aux générations suivantes. »

— « In eo sane vico, temporibus Domiciani, qui secundus ab Nerone in Christianos arma corripuit, primum memorate urbis episcopum, beatissimum Dionysium, cumque eo Rusticum et Eleutherium, quorum alter presbiter, alter diaconus erat, pro Christi nomine in prospectu ipsius civitatis interemptos, quedam mater familias, vocabulo Catulla, a qua et vico deductum nomen dicunt, quia palam non audebat, clam sepulture mandavit (4). »

(1) *Gesta Dagoberti*, regis Francorum, scripta a monacho Sancti Dionysii, anonymi quidem, sed *contemporaneo*. (DUCHESNE, *Histor. Franc. Scriptores coëtanæ*, 1636, T. I, p. 574.)

(2) *Hist. littéraire de la France*, T. IV, p. 163.

(3) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 719.

(4) *Bibliothèque nationale*, fonds latin, ms. 5569, fol. 24. (Ce manuscrit, d'après le catalogue, est du X^e siècle; d'après M. Léopold Delisle, de la

Or tous les détails qui précèdent. — le martyre de saint Denys et de ses compagnons du temps de Domitien, auteur de la seconde persécution, — le nom de la mère de famille, Catulla, — le lieu qui fut témoin de leur martyre, situé en vue de Paris, — tous ces détails, disons-nous, sont tirés, non pas des Actes clémentins, mais des Actes aréopagitiques; donc ces derniers Actes existaient dans la seconde moitié du VII^e siècle.

II. — Nous avons, au milieu du VII^e siècle, un autre document d'une importance réelle, qui nous prouve que les Actes aréopagitiques existaient à cette époque : c'est l'hymne qu'Eugène le Jeune, évêque de Tolède en 650, auteur de diverses poésies, a composée en l'honneur de saint Denys de Paris. Dans cette hymne, il le regarde comme l'Aréopagite, il attribue sa mission à saint Clément, et cite d'autres traits empruntés évidemment aux Actes aréopagitiques.

Nous avons découvert cette hymne, en 1855, à la Bibliothèque nationale, dans le ms. 2,832 du fonds latin, qui date du IX^e siècle, et où elle porte le nom de l'évêque Eugène : *Ymnus Eugenii episcopi*. Nous la publiâmes, cette année, dans les *Annales de philosophie chrétienne* (1). Plus tard, en 1860, nous la publiâmes de nouveau dans nos *Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial* (2). Depuis cette époque, en 1871, nous avons découvert un autre ancien manuscrit qui renferme cette hymne : c'est le ms. 11,751 (précédemment Saint-Germain 493), où elle se trouve, folio 30, avec ce titre : *Ymnus sancti Eugenii Toletani ep[iscop]i de sancto Dionysio compositus rithmice*. Nous l'avons collationnée avec un troisième manuscrit, le n° 13,764, déjà signalé par M. l'abbé Davin (3). Ce troisième manuscrit, du X^e siècle, renferme une légende interpolée de saint Eugène, martyr, dans laquelle ce saint est représenté comme un compagnon de saint Denys; et l'auteur de cette légende interpolée, le prêtre Flohaire (4), a mis dans la bouche de saint Eugène l'hymne

fin du IX^e : DARRAS, *S. Denys de Paris*, p. 214.) — DUCHESNE, *Histor. Franc. Scriptores*, T. I, p. 574. — *Patrolog.*, T. XCVI, col. 1395-1396.

(1) Juillet 1855, p. 74-76.

(2) *Documents inédits*, etc., p. 42-47.

(3) *Le Monde*, 28 avril 1864. — Ms. olim Saint-Germain 1040.

(4) *Histoire Littéraire de la France*, T. VI, p. 194. — MOLANUS, *Natales Sanctorum Belgii*, in-8°, Lovanii, 1597.

de saint Denys : *Cœli cives applaudite*, ainsi qu'une autre pièce qu'on trouve parmi les poésies d'Eugène de Tolède, et qui commence par ces mots : *Rex Deus immensi*, etc.

Depuis deux siècles, cette hymne a été publiée par plusieurs écrivains : en 1633, par le P. Halloix, dans sa Vie de saint Denys (1); en 1639, par Du Saussay (2); en 1642, Gerson en donnait les six premières strophes (3); en 1643, Hugues Ménard, dans sa *Diatriba*, en citait seulement dix vers, et alléguait en faveur de l'authenticité de cette pièce non-seulement un manuscrit de l'abbaye de Saint-Denys, mais encore des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Père de Chartres (4); en 1646, Doublet, dans son *Histoire chronologique*, en publiait les sept premières strophes, d'après le manuscrit déjà cité (5); en 1677, Noël Alexandre, dans sa xvi^e Dissertation sur le 1^{er} siècle, reproduisait le fragment donné par Hugues Ménard; en 1780, les Bollandistes, dans leur travail sur saint Denys, au 9 octobre, ont publié cette hymne d'après deux manuscrits, l'un de l'abbaye de Brogne, l'autre du monastère de Saint-Gislen, dans le *Hainaut* (6); enfin, de nos jours, un savant allemand l'a insérée dans son *Thesaurus Hymnologicus* (7). Depuis nos publications, MM. les abbés Davin, Darras et Bernard n'ont pas manqué de la rapporter dans leurs travaux sur saint Denys.

Le P. Sirmond, qui a donné, en 1619, une édition des poésies d'Eugène de Tolède, n'y a pas admis l'hymne sur saint Denys, soit qu'il ne l'ait pas connue, soit qu'il l'ait regardée comme apocryphe. A la fin du siècle dernier, Antoine de Lorenzana, archevêque de Tolède, à qui l'on doit la dernière édition des œuvres d'Eugène le Jeune, n'a publié de cette hymne que les dix vers cités par Noël Alexandre, d'après Hugues Ménard (8).

(1) *Illustrium Ecclesiæ orientalis Scriptorum qui sanctitate et eruditione secundo Christi sæculo floruerunt vitæ et documenta* : Duaci, 1633, p. 277.

— *Dionysii Arcopagite Opera*, 1634, in-fol., T. II, p. 353.

(2) *De mysticis Galliæ Scriptoribus*, 1639, p. 576.

(3) *Sainte Apologie pour saint Denys Aréopagite*, 1642, p. 61.

(4) *Diatriba de uno Dionysio*, p. 190, 191.

(5) *Histoire chronologique de saint Denys l'Aréopagite*, p. 20.

(6) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 729, 730.

(7) *Thesaurus Hymnologicus*, 1855, T. I, ad calcem.

(8) ANTON. DE LORENZANA, *Collect. Patrum Toletan.*, 1782 : *Patrolog.*, T. LXXXVII, p. 402.

Cette hymne est-elle authentique ? Il est indubitable qu'elle portait le nom d'Eugène de Tolède dans les manuscrits de Saint-Denys antérieurs à Hilduin, puisqu'il en est question dans la lettre de cet abbé et dans celle de Louis le Débonnaire ; il est visible qu'elle porte encore le nom d'Eugène, évêque de Tolède, dans les manuscrits du ix^e et du xi^e siècles que possède la Bibliothèque nationale.

Mais quel est cet Eugène de Tolède ? — Hilduin, trompé par la similitude du nom, a cru que c'était saint Eugène de Tolède, martyr (1), qu'une légende du viii^e siècle représente comme un compagnon de saint Denys (2) ; et l'auteur d'une légende interpolée de ce saint Eugène, c'est-à-dire le prêtre Flohaire, qui vivait au commencement du x^e siècle (3), a mis dans la bouche du saint l'hymne *Cœli cives applaudite*, et une autre poésie qu'on trouve dans les œuvres d'Eugène de Tolède (4), et qui commence par ce vers :

Rex, Deus immensi quo constat machina mundi, etc.

Sans doute Hilduin et cet autre écrivain légendaire se sont trompés en croyant que cette hymne de saint Denys, dont le style et le rythme accusent une époque de décadence et de basse latinité, était une poésie remontant au siècle d'Auguste ; mais cette erreur d'Hilduin est une preuve de sa bonne foi. Si l'on reconnaît que le poème qui commence par ces mots : « *Rex, Deus immensi*, etc. », est l'œuvre, non de saint Eugène martyr, mais d'Eugène évêque de Tolède au vii^e siècle, pourquoi ne pas reconnaître que l'hymne de saint Denys est également de ce dernier ?

Dira-t-on que c'est un faussaire, qui, après avoir composé cette hymne, l'a mise sous le nom d'Eugène de Tolède pour donner du crédit à l'aréopagitisme ? Mais il faudrait fournir la preuve de cette accusation. Si un faussaire eût voulu par là

(1) « Nec mirari quis poterit cur hymnum sancti Eugenii Toletani de beato Dionysio habemus, et vicinorum sapientium scriptis, exceptis paucis, videamur carere. » (*Patrolog.*, T. CVI, col. 17.)

(2) *Bibliothèque nationale*, fonds latin, mss. 17,764 et 1,864.

(3) D. RIVET, *Histoire littéraire de la France*, T. VI, p. 194. — L'ABBÉ DAVIN, *le Monde*, 19 avril 1864.

(4) *Patrolog.*, T. LXXXVII, col. 351.

donner du crédit à l'aréopagitisme, il aurait supposé cette hymne sous le nom d'un auteur plus ancien, de saint Ambroise ou de saint Hilaire de Poitiers par exemple. D'ailleurs, si cette hymne n'était pas d'Eugène de Tolède, quoiqu'elle en porte le nom dans les vieux manuscrits, elle serait au moins aussi ancienne que cet écrivain, et nous prouverions toujours, à l'aide de ce document, que les Actes aréopagiques étaient répandus au milieu du VII^e siècle.

M. Paulin Paris, dans ses Notes sur l'*Histoire littéraire de la France*, en rappelant que « plusieurs manuscrits du VIII^e ou du IX^e siècle s'accordent à attribuer cette hymne à un Eugène, sans doute Eugène III, évêque de Tolède au VII^e siècle », convient que « cette attribution ne peut plus guère être contestée, et prouve, une fois de plus, que la tradition qui confond l'évêque de Paris Denys avec Denys l'Aréopagite remonte au-delà du IX^e siècle (1) ».

Nous allons publier une nouvelle édition de l'hymne d'Eugène de Tolède sur saint Denys, en donnant à la marge les variantes des divers manuscrits et des différents éditeurs. Nous indiquerons le ms. 2,832, du IX^e siècle, par le chiffre 1; le ms. 11,751, du XI^e siècle, par le chiffre 2; le ms. 13,764, du X^e siècle, par le chiffre 3. Nous désignerons les éditeurs par les initiales de leur nom : le P. Halloix, par la lettre H; du Saussay, par la lettre S; Doublet, par la lettre D; les Bollandistes, par la lettre B; Hugues Ménard, par la lettre M, et Gerson, par la lettre G.

Ymnus Eugenii ep[iscop]i de sancto Dionisio (2).

Celi cives, applaudite (3)
Mundi jocundo (4) lumini (5)
Quo inlustratur (6) celitus
Hujus diei gracia.

(1) *Histoire littéraire de la France*, édition Paulin Paris, T. I, p. 451.

(2) Sic ms. 1. — Ms. 2 : *Ymnus sci Eugenii Toletani ep[iscop]i de sco Dyonisio compositus rhythmic.* — Ms. Saint-Denis, ap. du Saussay : *Ymnus sancti Eugenii de beato Dionysio.* — Mss. Saint-Germain-des-Prés et Saint-Père de Chartres, ap. Hugues Ménard : *Hymnus Eugenii Toletani episcopi de S. Dionysio compositus rhythmic.*

(3) Sic mss. 1, H, G, D, B. — Mss. 2 et 3, S : adplaudite.

(4) Sic mss. 1, 2, 3. — H, M, D, G, B : jucundo.

(5) Sic mss. 2, 3, etc. — Ms. 1 : lumine.

(6) Sic mss. 1, 2, 3. — H, M, D, B : illustratur.

Precelsa fides martyrīs,
Sacrique vita antistitis
Dionisii nobilis
Hodie (1) palmam suscepit.

Areopago (2) Athenæ (3)
Regis sumpsit diadema
Celestis, gemmam (4) fulgidam
Dionisium sophistam (5).

Paulo docente, speculum
Habet fides fidelium,
Et spiculum (6) gentilitas
Quem, ante, murum (7) noverat.

Miro clarescens dogmate
Inluminavit (8) Greciam,
Et inclitus hinc (9) pontifex
Urbem Romanam (10) adiit.

Clemente, Rome presule
Jubente, venit Galliam,
Cui jubar solis splendidi
Inluxit (11) signis, famine (12).

Tandem, repulso demone,
Constructo sacro opere,
Penis affectus maximis,
Cesa cervice celum petit (13).

(1) Sic mss. 1 et 2, H, D, S, G. — Ms. 3, B : celitus.

(2) Sic mss. 1 et 2, H, M, G, B. — Ms. 3 et D : Ariopago. — S : Arci-
pago.

(3) Sic mss. 1, 2 et 3, D, S, M, B. — H, G : ecclesia.

(4) Sic mss. 2 et 3, etc. — Ms. 1 : grammam (*faute de copiste*).

(5) Ce mot *sophista* était pris en bonne part, et veut dire *philosophe*.
C'est ainsi que Sigebert dit de Raban Maur : « *Rabanus, sophista, et sui
temporis poetarum nulli secundus.* » (*Patrolog.*, T. CLX, col. 158.)

(6) Sic mss. 1, 2 et 3, H, G, D. — S, B : speculum (*mauvaise leçon*).

(7) Sic mss. 1, 2 et 3, etc. — B. mirum (*mauvaise leçon*).

(8) Sic mss. 1, 2 et 3, D. — H, S, G, B : illuminavit.

(9) Sic mss. 1, 2, 3, H, G, D. — S, B : hic. (*mauvaise leçon*).

(10) Sic mss. 1, 2, 3, H, S, G, D, B.

(11) Sic mss. 1, 2, 3, D, S. — H, G, B : illuxit.

(12) Sic mss. 1, 2, 3, H, G, D, B. — S : flamine. Cette expression de
famen pour *verbum* se trouve dans une autre poésie d'Eugène de Tolède :
linguæ famine cautus. (*Patrolog.*, T. LXXXVII, col. 359.)

(13) Sic ms 1 et D. — Mss. 2, 3, S, B : petiit. — H : adit.

« Ave, pater, scandens polum,
Ave, pie, visens solum,
Annua festi munera
Tua sacrans presencia (1).

» Offer, sacerdos optime,
Gemitus nostros et preces,
Firma fidem, martyr Dei,
Moresque nostros corrige.

» Ope gubernata fragiles
In mundi hujus pelago,
Atque exutos corpore
Pie, benignus suscipe.

» Quo sine fine gloriam
Deo patri cum Filio,
Una cum Sancto Spiritu
Tecum canamus perpetim. »

Hymne d'Eugène, évêque, sur saint Denys.

« Citoyens du ciel, applaudissez au joyeux flambeau du monde,
qui éclaire du haut des cieux la grâce de ce jour.

» L'éminente foi du martyr, la vie sainte du pontife, du noble
Denys, ont reçu la palme aujourd'hui.

» Le diadème du roi céleste a pris à l'aréopage d'Athènes une
perle brillante, — le philosophe Denys.

» A la voix de Paul, un miroir est donné à la foi des fidèles;
et celui que le paganisme regardait comme son rempart, devient
un béliet qui le bat en brèche.

» Brillant d'une admirable doctrine, il illumina la Grèce; et,
de là, l'illustre pontife arriva en la cité romaine.

» Sur l'ordre de Clément, prélat de Rome, il vint en Gaule, où,
comme un splendide soleil, il brilla par l'éclat de ses miracles et
de sa parole.

» Enfin, ayant vaincu le démon, ayant construit l'édifice sacré,
il endure les plus cruels tourments...; sa tête tombe, il monte
au ciel !

» Salut, ô père qui gagnez les cieux ! salut, ô pieux pasteur,

(1) Sic mss. 1 et 2, H, S, B. — Ms. 3 : tua sacrabis gratia.

qui visitez la terre ! Les rites annuels de cette fête sont consacrés par votre présence.

» Offrez, ô prêtre très bon, nos gémissements et nos prières ; affermissez notre foi, ô martyr de Dieu ! et corrigez nos mœurs.

» Gouvernez par votre secours nos fragiles barques sur la mer de ce monde ; et, quand nous serons dépouillés de nos corps, ô pieux pasteur, recevez-nous avec bonté.

» Afin que là-haut nous chantions sans fin : « Gloire à Dieu le Père, avec le Fils, en union avec le Saint-Esprit », avec vous dans l'éternité ! »

III. — *Actes de saint Sanctin de Meaux* (620). — Hincmar, archevêque de Reims, a écrit à Charles le Chauve une lettre dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, bien que dom Rivet l'ait regardée comme apocryphe (1). En effet, on la trouve à la Bibliothèque nationale dans un manuscrit contemporain d'Hincmar (2) et d'autres anciens manuscrits (3) ; de plus, au commencement du x^e siècle, Flodoard, l'historien de l'Eglise de Reims, faisant l'énumération des ouvrages d'Hincmar, mentionne expressément cette lettre parmi ses œuvres (4). Après

(1) *Histoire littéraire de la France*, T. V, p. 577.

(2) *Bibliothèque nationale*, fonds latin, n° 5,569, fol. 15. — Ce ms. est de la fin du ix^e siècle, ou au plus tard du commencement du x^e. (Léopold DELISLE, ap. DARRAS, p. 214.) Observons que M. l'abbé Darras désigne constamment ce ms. par le numéro fautif 5,549, et que M. l'abbé Bernard reproduit cette inexactitude. M. l'abbé Darras (p. 212) s' imagine avoir découvert ce manuscrit, et il prétend (p. 337 et 344) en publier quelques documents pour la première fois. — Double erreur : M. l'abbé Davin avait signalé ce ms. en 1861, et le P. Chifflet avait publié, en 1676, les *Actes de saint Sanctin* et la lettre d'Anastase le Bibliothécaire. Les Bollandistes avaient aussi publié les *Actes de saint Sanctin* dans le tome cinquième d'octobre (p. 586-588). En outre, la lettre d'Hincmar, que M. l'abbé Darras prétend publier d'après le ms. 5,569, n'est pas conforme à ce manuscrit, mais à l'édition donnée par Mabillon, d'après le ms. 2, 247.

(3) *Bibliothèque nationale*, n° 2,447, fol. 1, olim BALEZE (xiii^e siècle).

(4) « Item, de passione sancti Dionysii à Methodio Constantinopolitano græce dictata, et ab Anastasio, Romanæ sedis bibliothecario latine conscripta, et de vita vel actibus beati Sanctini, et quid in eis invenerit de commemoratione beati Dionysii, etc. ». (*Histor. Eccl. Rem.*, III, 18. — *Patrolog.*, T. CXXXV, col. 194.) Devant ce témoignage de Flodoard,

Surius, qui en fut le premier éditeur (1), Mabillon l'a publiée d'abord dans ses *Vetera Analecta*, et ensuite dans ses *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît* (2); et, dans le premier de ses ouvrages, il l'accompagne de l'observation suivante : « Nous ne devons pas facilement suspecter la foi d'Hincmar, qui affirme avoir lu, dans les Actes de saint Sanctin, que saint Denys, premier évêque de Paris, n'était autre que Denys l'Aréopagite (3) ». Aujourd'hui cette lettre figure parmi les œuvres d'Hincmar, dans la récente édition que reproduit la Patrologie latine (4). Pourquoi donc le P. Sirmond, qui a publié en 1645 les œuvres de l'archevêque de Reims, n'y a-t-il pas inséré cette lettre à Charles le Chauve? Il la connaissait assurément, puisqu'il avait donné au public, dès l'an 1611, l'*Histoire de l'Eglise de Reims*, par Flooard, dans laquelle cette lettre est spécialement mentionnée (5). En outre, dans sa *Dissertation sur les deux Denys* (1641), Sirmond parle du zèle que déploya Hincmar pour persuader l'Aréopagitisme à Charles le Chauve (6). Pourquoi donc Sirmond a-t-il oublié cette lettre d'Hincmar? Launoy nous donne le secret de cet oubli : « Sirmond, dit-il, l'a méprisée plutôt qu'ignorée; il l'a jugée certainement indigne de figurer parmi les œuvres d'Hincmar (7) ». Ainsi, chose évidente et triste à dire, Sirmond a laissé cette lettre, quoique authentique et très importante, parce

les Bollandistes sont forcés de reconnaître l'authenticité de la lettre d'Hincmar (T. IV octob., p. 725).

(1) *Vita Sanctorum*, 9 octob., édit. 1618, T. IV, p. 160. — Doublet, en 1646, a reproduit en grande partie cette lettre d'Hincmar, d'après Surius. (*Histoire chronolog. de S. Denys*, p. 316-317.)

(2) *Vetera Analecta*, édit. 1723, p. 213. — *Annal. Benedict.*, T. III, ad ann. 876. — Mabillon a publié cette lettre d'après le ms. 2,447 de la Bibliothèque nationale qui lui avait été communiqué par Baluze. Le ms. 5,569, qui offre quelques variantes, est conforme à l'édition du P. Chifflet et de Surius.

(3) « Non debemus facile fidem abrogare Hincmaro contestanti in istis Actis a se lectum, Dionysium primum Parisiorum episcopum non alium esse quam Arcopagitam, qui in Gallias missus sit a sancto Clemente. » (*Vetera Analecta*, édit. 1723, p. 213.)

(4) *Patrolog.*, T. CXXVI, col. 154, epist. xxiii.

(5) *SIRMONDI Opuscula*, T. IV, supplém., col. 160, édit. Venet. 1728.

(6) *Dissertat. de duobus Dionysiis*, cap. IV, — *SIRMONDI Opuscula*, T. IV, col. 240, édit. Venet. 1728.

(7) « Sirmondus sprexit potius, quam non vidit. Indignam profecto censuit, quæ Hincmari operibus accenseretur. » (*Opuscula*, 1660, p. 412.)

qu'elle était favorable à l'aréopagitisme de saint Denys : et c'est sans doute pour la même raison que, dans son édition des Poésies d'Eugène de Tolède, il n'a pas dit mot de l'Hymne sur saint Denys, qu'il devait certainement connaître, puisqu'il a eu en mains le manuscrit qui la renferme (1).

Or, dans cette lettre à Charles le Chauve, Hincmar nous fournit une preuve irrécusable de l'antiquité de la tradition aréopagitique.

Hincmar écrivit à ce prince, après avoir lu la passion de saint Denys, traduite du grec de Méthode, archevêque de Constantinople, par Anastase le Bibliothécaire, et envoyée par ce dernier à l'empereur (2). Il lui dit que, après avoir pris connaissance de cette traduction, il s'est rappelé ce qu'il avait lu, du temps de sa jeunesse, dans les Actes de saint Sanctin, évêque de Meaux, sur saint Denys l'Aréopagite. L'année même de la naissance de l'empereur, en 823, il avait transcrit ces Actes sur un exemplaire usé de vétusté, et dont les caractères étaient presque effacés par le temps (3). — « Supposer seulement deux cents ans de date à un parchemin réduit à l'état de vétusté », dit l'abbé Darras, « n'est pas exagéré, lorsque nos bibliothèques publiques contiennent encore un grand nombre de manuscrits de neuf et dix siècles, parfaitement conservés (4) ». Les Actes de saint Sanctin, peut-être antérieurs au VII^e siècle, existaient donc au moins en 620.

Or ces Actes s'appuient sur les Actes aréopagitiques de saint Denys de Paris. Ils disent que « saint Denys l'Aréopagite, éclairé des lumières de la foi par la prédication de l'apôtre saint Paul, se rendit à Rome après le martyre des saints apôtres, et fut reçu par saint Clément, qui l'envoya dans les Gaules « pour répandre la semence de la parole divine (5) ». Ce sont les propres paroles des Actes aréopagitiques.

(1) DAVIN, ap. *Enseignement catholique*, août 1861, p. 607.

(2) On trouve cette Passion dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 5,569, fol. 1 (IX^e siècle), n° 11,751, fol. 32 (XI^e siècle). Elle a été publiée par le P. Chifflet en 1676.

(3) « Quaterniunculos valde contritos, et quæ in eis scripta fuerant pene deleta. » (HINCARI Epist. XXIII.)

(4) *Saint Denys l'Aréopagite*, p. 209.

(5) « Sanctus Ariopagites Dionysius egregia Pauli apostoli predicatione, fidei veritate inluminatus, ... Atheniensium est ordinatus epis-

Donc ces Actes existaient au commencement du ^{viii} siècle.

IV. — Ce qui confirme que ces Actes aréopagitiques sont antérieurs à Dagobert I^{er} (622), c'est qu'il n'y est pas question, non plus que dans les Actes clémentins, des embellissements magnifiques faits par Dagobert à la basilique de Saint-Denys. Un historien contemporain, Frédegair le Scolastique, nous dit que ce prince « enrichit cette basilique d'or, de picreries et de précieux ornements, et qu'il l'environna de belles constructions (1) ». Or il était naturel que l'auteur des Actes aréopagitiques, qui parle longuement de la basilique de Saint-Denys, ne passât pas sous silence cette largesse de Dagobert, s'il eût écrit sous ce prince ou après son règne. C'est pour la même raison qu'Adrien de Valois et dom Félibien, qui n'ont connu que les Actes clémentins de saint Denys, pensaient que ces Actes étaient plus anciens que Dagobert (2). Donc les Actes aréopagitiques sont antérieurs au règne de ce prince.

V. — Saint Cérane ou Céraune (*Cerannius vel Ceraunius*), évêque de Paris, qui florissait au commencement du ^{vii} siècle (601-616), se distingua par son zèle à recueillir les Actes des martyrs. Il s'adressa à Waruhair ou Garnier, archidiacre de Langres, pour avoir les Actes des trois frères martyrs, Speusippe, Eleusippe et Méleusippe, et la Vie de saint Didier, évêque de Langres. Garnier les lui envoya avec la lettre suivante : « Vous

copus. Procedente autem tempore, ... Romam venit, ... et a beato Clemente, Petri apostoli successore, amabiliter et honorabiliter susceptus, post aliquod spatium temporis, cum aliis ad eroganda divini verbi semina in Gallias est directus. Qui prædicando et sermonem confirmando sequentibus signis, Parisius Domino ducente pervenit. » (*Bibliothèque nationale*, ms. 5,569, fol. 16, v^o. — Voir encore 11,751, fol. 50, v^o, et 11,759, fol. 155, v^o.)

(1) « An. 637, Dagobertus... sepultus est in ecclesia sancti Dionysii, quam ipse prius condigne ex auro et gemmis et multis pretiosissimis speciebus ornaverat, et condigne in circuitu fabricari præceperat. » (PREDEG. SCHOLAST., *Chron.*, cap. LXXIX : ap. GREGOR. TURON., edit. RUINART. col. 651.)

(2) « Ilæc autem passio Dionysii antiquissima, et ante Dagoberti principatum composita mihi videtur, propterea quod basilicæ B. Dionysii ab eo rege condita nullam mentionem facit. » *Disceptatio de basilicis*, etc., p. 95.) — DOM FÉLIBIEN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys*, Pièces justificatives, p. CLXIII.

ne cessez de marcher sur les traces et d'égaliser le mérite des plus saints évêques par toute votre conduite dans le sacerdoce, où vous ne cherchez d'autre lustre que celui que vous donne la religion. Vous vous êtes déjà rendu habile dans les saintes Lettres; et maintenant, pour mettre le comble à votre gloire, vous vous occupez pieusement, par zèle pour la religion, à recueillir, dans la ville de Paris, les gestes des saints martyrs. C'est pourquoi vous êtes comparable, en l'ardeur de votre zèle, à saint Eusèbe de Césarée, et vous devez être, comme lui, remémoré par une gloire perpétuelle (1'. Excusez mon peu de capacité : je vous louerais mieux si j'avais plus d'éloquence : mais vous connaîtrez du moins mon obéissance. Je vous envoie, comme vous m'avez ordonné, les Actes des trois jumeaux de Langres, et ceux de saint Didier, évêque de cette ville (2' ».

Or, si saint Cérant mettait tant de soin à recueillir les Actes des martyrs, qui peut douter qu'il n'ait recueilli en premier lieu les Actes du saint martyr qui a fondé l'Eglise de Paris, de saint Denys son prédécesseur ? Assurément, si ces Actes n'eussent pas existé de son temps, saint Cérant les eût rédigés d'après la tradition orale. Aussi le P. Dubois, de l'Oratoire, dans son *Histoire de l'Eglise de Paris*, conjecturait que les Actes élémentins, que de Marca attribuait à Fortunat, étaient l'œuvre de saint Cérant : « Plût à Dieu, s'écriait-il, que les Actes recueillis par saint Céraune nous restassent encore ! Ils seraient, je pense, d'un grand secours dans l'histoire ecclésiastique, et ils nous fourniraient beaucoup de lumière sur les points obscurs de cette histoire. Assurément lui, évêque de Paris, n'eût pas omis les Actes de saint Denys, premier évêque de Paris, qui enlèveraient tout sujet de doute, à moins que les Actes anciens, attribués par quelques-uns à Fortunat, ne soient de saint Céraune (3' ». Mais la con-

(1) « Nunc sanctorum martyrum gesta ad laudis tuæ cumulum pro amore religionis congregare in urbe Parisiaca devotus intendis. Unde sancto Eusebio Cæsariensi in æmulationis studio cœquandus es, et pari gloriæ dono perpetualiter rememorandus. » (*Acta SS.*, xvii jan., p. 76. — *SURIUS, in limine passionis SS. mart. Tergemin.*) — Scripta circa annum Christi DC. (BOSQUET. *Eccles. Gallic. Hist.* pars I, p. 69.)

(2) LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise gallicane*, an 616. — DOM PITRA, *Etudes sur la Collection des Actes des Saints*, 1850, p. LXXVIII.

(3) « Utinam Acta, quæ Ceraunus collegerat, nobis superessent ! multum, puto, rem ecclesiasticam adjuvarent, et lucis haud parum in

jecture de Gérard Dubois n'est pas recevable, car nous espérons démontrer que ces anciens Actes, appelés par nous *Clémentins*, sont antérieurs à Fortunat et au ^{vi}^e siècle. Tout au plus pourrait-on conjecturer que saint Cérant a rédigé les Actes aréopagitiques; toutefois nous avons des raisons de croire que ces Actes existaient avant lui, et nous croyons trouver, dans des écrits du ^{vi}^e siècle, des traces visibles de la tradition aréopagitique.

§ 3. — ^{vi}^e siècle.

I. — Dès qu'Hilduin, en 837, appelle *très antiques* les Actes aréopagitiques de saint Denys (*libellus antiquissimus passionis ejusdem*); dès qu'Hincmar affirme avoir lu, en 823, cette tradition aréopagitique sur un parchemin usé de vétusté, on peut présumer, sans avoir besoin de s'appuyer sur d'autres documents, que cette tradition de l'aréopagitisme de saint Denys remonte au moins au ^{vi}^e siècle. En effet, il suffit de deux cent cinquante ans pour remonter d'Hilduin et d'Hincmar au ^{vi}^e siècle : or est-ce que ce chiffre constitue une bien haute antiquité? D'ailleurs plusieurs autres légendes, dont la rédaction paraît remonter au ^{vi}^e siècle, mentionnent, — tout comme les Actes de saint Sanctin, — saint Denys l'Aréopagite, évêque de Paris, et par conséquent supposent l'existence des Actes aréopagitiques à cette époque.

II. — Telle est, par exemple, la légende de saint Taurin d'Evreux, publiée par les Bollandistes d'après un manuscrit du ^{xi}^e siècle (1), et, de nos jours, par M. Charles Lenormand (2). Cette légende paraît antérieure à la translation des reliques de saint Taurin, puisqu'elle ne la mentionne pas : or cette translation eut lieu sous Clotaire II, au commencement du ^{vi}^e siècle. Il y a vingt-cinq ans, nous avons assigné la rédaction

locis obscuris nobis ministrarent; et Acta S. Dionysii primi Parisiensis episcopi laud dubie ipse Parisiensis episcopus non omisisset, quæ omnem ambigendi locum sustulissent, nisi forte Dionysii vetera Acta, quæ quidam Fortunato tribuunt, Cerauni sint. (GÉRARD DUBOIS, *Historia Ecclesie Parisiensis*, in-fol., 1690, T. I, lib. III, cap. VI, n. XII, p. 141.)

(1) *Acta SS.*, T. II aug., p. 636-643.

(2) *Découverte d'un cimetière mérovingien*, 1851, p. 47-61.

de cette légende au v^e ou au vi^e siècle, avant de prendre garde au témoignage qu'elle renferme en faveur de l'aréopagisme de saint Denys (1). Il est vrai que les critiques de l'école grégorienne, en lisant dans cette légende la mention de saint Denys l'Aréopagite, ont prétendu qu'elle ne date que du milieu du ix^e siècle, puisque, disent-ils, c'est Hilduin qui est l'inventeur de l'aréopagisme de saint Denys (2). C'est pour le même motif qu'ils ont affirmé que les deux légendes de saint Rieul de Senlis, publiées par les Bollandistes (3), sont postérieures à la première moitié du xi^e siècle (4). Comme la base sur laquelle s'appuient ces critiques est fautive, leur appréciation porte à faux.

Une ancienne inscription est venue confirmer la haute antiquité de cette légende.

Les savants n'ont pas oublié une lecture que fit M. Charles Lenormand dans une réunion solennelle des cinq académies, le 25 octobre 1854, sur la découverte d'un cimetière mérovingien à la Chapelle-Saint-Eloi, dans le département de l'Eure. Une Société académique de ce département a nié les découvertes de M. Lenormand, et a prétendu qu'il avait été dupe d'un mystificateur (5) : c'était manquer de mesure et manquer à la vérité. Que M. Lenormand soit allé trop loin dans quelques-unes de ses assertions, nous n'en disconvenons pas ; qu'il ait quelquefois substitué son imagination aux réalités, c'est notre avis : mais on ne peut nier l'authenticité de la plupart des inscriptions, car M. Edmond Le Blant, qui a assisté à une grande partie des fouilles, qui a beaucoup trouvé de ses mains, s'est porté garant, ainsi que M. de Wailly (6).

(1) *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, p. 169.

(2) *Acta SS.*, T. II aug., p. 639, 610, nos 2, 3, 7. — DOM RIVET, *Histoire littéraire de la France*, T. V, p. 96.

(3) *Acta SS.*, T. III martii, p. 820-827.

(4) TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, T. IV, p. 192, 719. — DOM RIVET, *Histoire littéraire de la France*, T. V, p. 628-629.

(5) *De la Découverte d'un prétendu cimetière mérovingien, etc.* — *Rapports faits à la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure* (rapporteur, M. l'abbé Lebeurier, : Evreux, 1856).

(6) Lettre de M. Edmond Le Blant, 30 décembre 1879. — Dans son *savant livre sur les Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, M. Le Blant a publié ces inscriptions de Saint-Eloi, et la préface contient une longue note provoquée par la polémique élevée au sujet de cette découverte.

Or l'inscription la plus importante est la suivante, qu'un faussaire n'eût pas inventée, et que M. Lenormand a essayé de restituer :

HIC UBI TAURINUS, VIRGARUM VERBERE CAESUS],
EST GISACI VICUS].... CAMPOS QUI R....
HIC UBI LICINI [SCELERATA ...NERB... (1).

Cette inscription, dit M. Lenormand, « a été tracée certainement au v^e siècle (2) ». Et, comme il y est question de la flagellation de saint Taurin ; de Gisacus ou Gisai, où il fut battu de verges : de Licinius, le magistrat romain qui lui fit subir un interrogatoire, elle suppose que la légende de saint Taurin, où l'on trouve tous ces détails, existait au v^e ou au vr^e siècle.

Or, dans cette légende, il est question plusieurs fois de saint Denys l'Aréopagite, envoyé de Rome dans les Gaules par le pape saint Clément (3).

Sans doute, dans cette pièce, il y a beaucoup à élaguer ; et le fond de vérité qui s'y trouve est mélangé de quelques détails fabuleux et apocryphes : mais ce mélange même est un cachet de l'époque, et il n'en est pas moins vrai que la mention faite, dans cette Vie de saint Taurin, de saint Denys l'Aréopagite envoyé par saint Clément, prouve que les Actes aréopagitiques existaient au vr^e siècle.

III. — Au reste, nous avons, pour cette époque, un autre document de meilleur aloi : c'est la *Vie de sainte Geneviève*, que l'auteur dit avoir écrite dix-huit ans après la mort de la sainte, c'est-à-dire l'an 530.

L'abbé Saintyves, qui a publié, en 1846, cette *Vie de sainte Geneviève*, en collationnant plus de vingt manuscrits des biblio-

(1) Charles LENORMAND, *Découverte d'un cimetière mérovingien*, Paris, 1851, p. 7, 22, 61, 65.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 7.

(3) « Quod audiens beatissimus Clemens, ipse eum (Taurinum) de sacris fontibus sustulit, vocatoque beato Dionysio Arcopagita, qui cum illo tunc Romae versabatur... » — « Advocans beatus Clemens sanctum Dionysium episcopum, monere eum et precari cœpit ut, pro nomine Christi, Galliarum peteret partes, et populum ibidem commorantem Domino acquireret » (*Vita S. Taurini*, ap. LENORMAND, *Découverte d'un cimetière mérovingien*, p. 18, 19.)

thèques de Paris, du Vatican, etc., avec l'édition donnée par les Bollandistes, a distingué trois rédactions et trois textes différents : 1° la rédaction la plus courte, dans laquelle il croit voir le texte primitif, quoique les manuscrits où elle se trouve et qu'il appelle de *première classe* ne soient pour la plupart que du xiii^e et du xiv^e siècles. Au lieu d'être le texte primitif, cette rédaction pourrait en être l'abrégé, et ce qui donne du poids à cette opinion, c'est la date relativement récente des manuscrits. On ne lit pas, dans ce texte, de détails particuliers sur saint Denys ; toutefois, le plus ancien manuscrit qui le renferme, et qui a été peint au xii^e siècle, donne à saint Denys le nom d'Aréopagite (1) ; 2° la seconde rédaction est tirée de nombreux manuscrits que l'abbé Saintyves appelle de *seconde classe*, parce que le texte y est plus étendu que dans les précédents. Cette Vie, qui est conforme à l'édition des Bollandistes, se trouve dans de très anciens manuscrits, par exemple dans celui du Vatican, qui date au moins du ix^e siècle. C'est là à notre avis le texte primitif.

L'auteur, en parlant de saint Denys, dit ces paroles : « Comme je l'ai appris, soit par la tradition des anciens, soit *par la relation de son martyre*, saint Denys fut ordonné évêque par saint Clément, successeur de saint Pierre 2^e. ». Cette phrase, comme nous en avons fait la remarque ailleurs, est tirée non des Actes clémentins, mais des Actes aréopagitiques, et elle prouve que

(1) « Dilexit beata virgo Genovefa Catolacensem vicum, in quo beatus Dyonisius *Areopagita* cum sociis suis.... » Ms. 3,788, fonds Colbert, xiii^e siècle. » (L'abbé SAINTYVES, *Vie de sainte Geneviève*, Pièces justificatives, p. LX, note 1, et p. XXI, XXXII, note †.)

(2) « Quanta denique veneratione et amore dilexit Catholacensem vicum, in quo sanctus Dionysius cum sociis suis Rustico et Eleutherio passus est et sepultus, nequaquam comprehendere queo. Qui utique sanctus Dionysius, primus episcopus civitatis Parisiorum, a persecutoribus, in quarto milliario ab eadem urbe, martyrium consummavit. Et, ut comperi juxta traditionem seniorum, *vel relationem passionis suæ*, a sancto Clemente, filio in baptismo sancti Petri apostoli, Romæ, episcopus ordinatus, et in hanc provinciam ab eo directus est. » (L'abbé SAINTYVES, *Vie de sainte Geneviève*, Pièces justificatives, p. LX.)

— « Hic vero episcopus (S. Dionysius) in sexto a Parisiis miliario martyrio vitam finivit : qui a Clemente episcopo, S. Petri discipulo, est in sacerdotium benedictus, et ab eodem etiam dicitur in has partes destinatus. » (*Vita S. Genovefæ*, cap. IV, n° 14, ap. *Acta SS.*, T. I januar., p. 144. — Cf. SURIVS, 3 januar., p. 56, conforme à l'autre texte précédent.)

ces derniers existaient au ^{vi}^e siècle: 3^e une troisième rédaction, que l'éditeur a tirée d'un manuscrit du ^{ix}^e siècle et de plusieurs autres manuscrits moins anciens qu'il appelle manuscrits de 3^e classe), parle de saint Denys l'Aréopagite d'une manière aussi explicite qu'aurait pu le faire Hilduin 1. Ce dernier texte a subi des remaniements, puisqu'on y cite saint Benoît, qui est mort vers le milieu du ^{vi}^e siècle. Toutefois on aurait tort de conclure qu'il est postérieur à Hilduin, comme l'a fait M. Saintyves, qui regardait cet abbé comme l'inventeur de l'aréopagitisme, car certaines locutions géographiques indiquent suffisamment que ce dernier texte est antérieur à cette époque 2.

En résumé, il est prouvé par la *Vie de sainte Geneviève* que les Actes aréopagitiques datent au moins du ^{vi}^e siècle, et nous pouvons dire de ces Actes ce que dom Félibien disait des Actes primitifs que nous avons appelés *clémentins*: « Une autre marque de leur antiquité est qu'il n'y est point parlé de l'église bâtie par sainte Geneviève, ni de celle que fit construire le roi Dagobert, mais d'une autre qui fut élevée sur le tombeau de saint Denys incontinent après la persécution de l'Eglise, c'est-à-dire vraisemblablement sous l'empire du grand Constantin (3) ».

IV. — « Mais, nous dira-t-on, êtes-vous bien plus avancé en reculant de trois siècles la rédaction de ces Actes aréopagitiques? Cette tradition de l'aréopagitisme de saint Denys a-t-elle beaucoup plus d'autorité si, au lieu d'avoir été inventée par Hilduin, elle a pour auteur quelque personnage inconnu, quelque anonyme du ^{vi}^e siècle? »

Il est clair que plus la tradition est ancienne, plus elle a de valeur. Nous comprenons qu'on ne veuille pas donner à cette tradition une certitude absolue, une certitude historique sem-

(1) « Qui Dionysius, ortus Athenis,... conversus ad prædicationem Pauli, credidit in Christum; amissoque civium consortio,... Romam usque tetendit; ubi... a sancto Clemente, successore beati Petri apostoli..., super hanc provinciam legationem indeptus est. » (L'abbé SAINTYVES, *Vie de sainte Geneviève*, Pièces justificatives, p. LXI.)

(2) La ville de Reims y est appelée *civitas Durocorderum* (ibid., p. CX); celle de Spire, en Allemagne, *Vangionum civitas* (ibid., p. LVI); la Touraine, *tertia Lugdunensis* (ibid., p. XCVII); les distances sont évaluées en stades (ibid., p. XCVII), etc.

(3) *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, Pièces justificatives, p. CLXIII.

blable à celle des faits racontés par des témoins oculaires ou des écrivains contemporains des événements : les récits traditionnels peuvent s'altérer en se transmettant d'âge en âge. Toutefois nous ne pensons pas que cette tradition soit à mépriser, à cause du caractère grave des auteurs qui nous l'ont transmise, après l'avoir recueillie de la bouche des anciens. A notre avis, c'est manquer de mesure et de convenance que de prétendre et de supposer gratuitement que ces écrivains ecclésiastiques ont inventé ces traditions dans un but vaniteux ou mercantile, et, comme on l'a dit, « par amour-propre de clocher ». Des documents destinés à être lus dans l'assemblée des fidèles ne pouvaient être contraires à l'opinion publique du temps où ils ont été composés, car ils auraient été rejetés comme contraires à la croyance commune. Donc, si on ne reconnaît pas à ces documents une certitude historique complète, on ne peut leur refuser (quand rien n'en démontre la fausseté) un certain degré de probabilité qui permet de les enregistrer, au moins comme probables, dans les annales de l'histoire, surtout quand ces traditions, qui remontent aux temps les plus reculés, ont été sanctionnées, comme celle de l'aréopagitisme de saint Denys, par une croyance de dix siècles, sans qu'il se soit élevé de doute ni de protestation.

Si Noël Alexandre, il y a deux siècles, alors que la question était moins éclaircie que de nos jours, enseignait *comme probable* l'aréopagitisme de saint Denys I^{er}, nous pouvons, appuyé sur de nouvelles découvertes, regarder cette opinion comme *très probable*; et, si nous attachons une certaine valeur au sentiment de l'Eglise, qui professe l'aréopagitisme dans le bréviaire romain, cette probabilité ne sera guère éloignée de la certitude.

Voilà pour la question de l'aréopagitisme. Quant à la mission de saint Denys par saint Clément, nous montrerons, en étudiant les Actes primitifs au point de vue purement critique et rationnel, que cette tradition approche encore davantage de la certitude historique.

ARTICLE 2.

Actes élémentins de saint Denys.

I. — Nous avons dit dans le précédent article que les Actes du

(1) NATALIS ALEXANDER, *Historia ecclesiastica*, Dissertatio XVI in 1^{um} sæculum.

martyre de saint Denys auxquels nous avons donné le nom de clémentins ont été publiés, d'abord par Du Bosquet, en 1636, puis en 1706 par dom Félibien, d'après un manuscrit du ix^e siècle, et enfin par les Bollandistes en 1780, d'après dom Félibien. Comme l'édition de Du Bosquet est remplie de fautes, comme celle des Bollandistes renferme quelques incorrections, nous en avons préparé une édition nouvelle en collationnant les précédentes avec dix manuscrits de la Bibliothèque nationale. Or on lit dans ces dix manuscrits que « saint Denys avait reçu de saint Clément, successeur de saint Pierre, la semence de la parole divine pour la faire fructifier au milieu des nations » : « *Sanctus igitur Dionysius, qui, tradente beato Clemente, Petri apostoli successore, verbi divini semina gentibus parturienda suscepit* (1) ». On ne lit dans aucun de ces manuscrits, non plus que dans l'édition de Félibien et des Bollandistes, la phrase que Du Bosquet a intercalée dans son édition : « *Qui, ut ferunt, a successoribus apostolorum* », phrase sur laquelle s'appuyait Launoy pour combattre la mission apostolique de saint Denys, en appliquant cette expression « successeurs des apôtres » aux papes du III^e siècle. Ainsi ces Actes de saint Denys rapportent clairement à saint Clément et au I^{er} siècle la mission du premier évêque de Paris. Quelle est l'ancienneté de ces Actes ? quelle en est la valeur historique ?

II. — Un savant, — dont l'Ecole grégorienne ne méconnaît pas l'autorité, — Adrien de Valois, qui avait lu les Actes de saint Denys dans un manuscrit du ix^e siècle, donné par les moines de Moissac à Claude Joly, chanoine de Notre-Dame de Paris (2), — Adrien de Valois regardait ces Actes comme antérieurs aux premières années du VII^e siècle. « Cette Passion, disait-il, me paraît fort ancienne, et je crois qu'elle a été composée avant le

(1) Parmi ces manuscrits, signalons les suivants : 11,748 (saint Germain), ix^e ou x^e siècle ; le ms. de Moissac (publié par dom Félibien), ix^e siècle ; 5,301 (saint Martial de Limoges), x^e siècle ; 5,296 D (de Thou), XI^e siècle ; 3,793 (Colbert), XII^e siècle, etc. Quelques critiques contemporains n'ont pas fait preuve de grandes recherches quand ils ont dit que « tous les manuscrits qui contiennent la variante si discutée de saint Clément ne sont que des copies provenant de l'abbaye de Saint-Denys. »

(2) C'est d'après ce ms. que dom Félibien a publié les Actes de saint Denys, reproduits par les Bollandistes.

régne de Dagobert (622), parce qu'elle ne fait aucune mention de la basilique de saint Denys bâtie par ce prince (1) ».

Dom Félibien, après avoir dit : « Les plus savants dans l'antiquité ecclésiastique et les plus versés dans la critique ont cru que ces Actes étoient d'un auteur du VI^e ou du VII^e siècle au plus tard », ajoute : « Une autre marque de leur antiquité est qu'il n'y est point parlé ni de l'église bâtie par sainte Geneviève, ni de celle que fit construire le roy Dagobert, mais d'une autre qui fut élevée par les fidèles sur le tombeau de saint Denys, incontinent après la persécution de l'Eglise, c'est-à-dire vraisemblablement sous l'empire du grand Constantin (2) ».

III. — Il est évident que ces Actes clémentins sont plus anciens que les Actes aréopagitiques, puisque, comme nous l'avons déjà dit, ces derniers renferment un certain nombre de phrases et de membres de phrases empruntés textuellement aux Actes primitifs. L'auteur des Actes aréopagitiques a voulu compléter les Actes clémentins en y ajoutant certains détails sur le martyre de saint Denys, que les Actes clémentins ne mentionnaient pas. Or, comme ces Actes aréopagitiques remontent, comme nous l'avons vu, au VI^e siècle, il s'ensuit que les Actes clémentins remontent encore plus haut.

IV. — Ce n'est pas seulement par les Actes aréopagitiques que nous prouvons l'antiquité des Actes clémentins. Quand on étudie certains documents qui datent du VI^e au VIII^e siècle, on est étonné d'y lire quelques détails qui ont été visiblement puisés à cette source, et quelques phrases qui ont été copiées textuellement dans ces Actes primitifs. Mabillon, dans ses *Vetera Analecta*, avait signalé un monument liturgique bien antérieur à Hilduin,

(1) « Passio S. Martyrum Dionysii episcopi, Rustici et Eleutherii, passorum VII. idus octobris, quam legi in Codice vetustissimo et ante annos amplius septingentos scripto, quem Musciacenses Monachi, vulgo Moiscacenses dicti, Claudio Jolio, Ecclesiae Parisiaca canonico, amico nostro doctrina et pietate claro, nuper dederunt. Haec autem Passio Dionysii antiquissima, et ante Dagoberti principatum composita mihi videtur, propterea quod Basilicæ B. Dionysii ab eo Rege conditæ nullam mentionem facit. » HADRIANI VALESII, *Disceptatio de basilicis quas primi Francorum reges considerunt*. — Paris, 1657, cap. VIII, p. 95.)

(2) *Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Denys*, 1706. Pièces justificatives, 1^{re} partie, p. CXLIII.

dans lequel la mission de saint Denys est attribuée à saint Clément : c'était un antiphonaire grégorien, écrit en partie en lettres d'or, par l'ordre de Charles le Chauve, pour l'église de Compiègne. Dans l'office de Saint-Denys et dans la première antienne de matines, Mabillon avait remarqué les paroles suivantes : « *Sanctus Dionysius, qui tradente beato Clemente, Petri apostoli successore, Verbi divini semina gentibus parturienda suscepit* ». Et, dans le troisième répons du premier nocturne, Mabillon avait lu également ces paroles : « *Beatissimus Dionysius, Christi martyr, tradente beato Clemente, parturienda gentibus semina divina suscepit* ». Or, comme le disait le docte bénédictin, personne ne peut douter que cet office ne fût usité avant cette époque dans l'Eglise gallicane ; car, si Hilduin en eût été l'auteur, il n'eût pas manqué d'y insérer le nom d'Aréopagite, qui pourtant n'y figure pas (1).

Depuis que Mabillon a signalé cet antiphonaire, les bénédictins de Saint-Maur l'ont publié, en 1705, sous le titre de *Liber responsalis*, parmi les œuvres liturgiques du pape saint Grégoire, dont le manuscrit de Compiègne porte le nom. C'est, en effet, un antiphonaire grégorien, à l'usage de quelque église du nord de la Gaule, comme on le voit par les saints dont il renferme l'office. Or, ce que Mabillon n'avait pas remarqué, c'est que les paroles citées plus haut sont tirées textuellement des Actes clémentins ; c'est que, au jour de la fête de saint Denys, ces Actes sont reproduits mot pour mot et presque intégralement dans les trois nocturnes de matines, dans les laudes et dans la partie de la messe qui s'étend jusqu'à l'évangile. Seulement, dans le cours de l'office, ces Actes sont, pour ainsi dire, découpés en antiennes, divisés en versets, distribués en répons (2). Cet antiphonaire a été peint au ix^e siècle, mais la rédaction en est certainement plus ancienne : elle remonte au moins à l'an 754, lorsque, sous le règne de Pépin le Bref, on ababonna en France la liturgie gallicane pour adopter la liturgie romaine. Et, bien avant cette époque, ces Actes étaient lus solennellement dans l'office ecclésiastique, comme nous le verrons plus loin.

(1) *Vetera Analecta*, édition de 1723, p. 213.

(2) *Gregorii Magni Opera*, 1705, T. III, col. 827.

Ce qui montre l'antiquité des Actes clémentins de saint Denys, c'est que plusieurs écrivains, antérieurs au IX^e siècle, ont puisé dans ces Actes certains détails et y ont copié textuellement ou à peu près des phrases entières. Ainsi l'auteur d'un célèbre martyrologe, Florus (760), qui a pris dans les Actes aréopagitiques la mort de saint Denys sous Domitien, a pris dans le second exorde (ajouté après coup) des Actes clémentins cette phrase relative à saint Paul de Narbonne : « *Quem ita labor domesticus et tribulatio exercuit, ut verum Domini esse famulum approbare* (1) ». De plus, l'auteur de la légende de saint Gaudence, qui écrivait vers l'an 760, a copié mot pour mot dans les Actes clémentins les trois phrases suivantes : « *Nam qui meruerat esse confessor, non cunctatus est atrocibus populis accedere predicator. — Deum gentibus non desinebat insinuare quem noterat : ejusque omnibus et judicium et misericordiam anteponens, paulatim Deo sociabat, quos diabolo subtraherebat. — Tantas per illum Dominus dignabatur exercere virtutes, ut rebellium corda gentiliū non minus miraculis quam predicationibus oblineret* (2) ». En outre, l'écrivain des Actes espagnols de saint Saturnin, déconverts par Macéda dans une bibliothèque de Florence, et publiés par lui à la fin du siècle dernier, a emprunté quelques pensées et quelques phrases aux Actes clémentins de saint Denys (3).

V. — Quelle est donc l'antiquité de ces Actes primitifs ? Le savant de Marca les regardait comme l'œuvre de Fortunat,

(1) *Patrolog.*, T. XCIV, 22 martii. — Il y a dans les Actes clémentins : « *Quem ita labor domesticæ tribulationis exercuit, ut verum Domini esse famulum approbare* ».

(2) L'abbé Lebœuf (*Dissert. sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, T. I, p. 49), prétend que l'auteur anonyme des Actes de saint Denys a pris ces phrases dans la légende de saint Gaudence : c'est tout le contraire qui est vrai, puisque, — comme nous l'établirons, — les Actes clémentins sont antérieurs de trois siècles à la légende de saint Gaudence.

(3) « *Quo amplius vigeat, acriusque frendebat gentilitatis ferocitas, illuc intrepidus et divina virtute armatus accessit... ad Tolosam usque, Christo ducente, pervenit. (Acta S. Saturnini, ap. MACÉDA, De celeri propagatione Evangelii, 1798, p. 30). — Il y a dans les Actes de saint Denys : « Quo amplius gentilitatis fervere cognovit errorem, illuc intrepidus et calore fidei inflammatus accessit, ac Parisius, Domino ducente, pervenit ».* — Voir une note de Macéda, p. 37.

parce qu'il les avait trouvés dans un ancien passionnaire de l'église de Tours, en tête duquel figurait la vie de saint Hilaire de Poitiers, par Fortunat (1) : mais les autres Actes compris dans ce recueil, ceux de saint Denys par exemple, étaient-ils de Fortunat ? Rien ne le prouve. Voilà pourquoi la conclusion de P. de Marca n'était pas rigoureuse.

Nous croyons pouvoir démontrer que ces Actes clémentins sont antérieurs à Fortunat. Et, en effet, comme Hilduin, dans ses *Aréopagitiques*, en a fait la remarque, Fortunat a composé, en l'honneur de saint Denys, une hymne dont il a tiré les traits principaux de ces anciens Actes. qu'Hilduin appelle « les pages des latins » (2). C'est là qu'il a pris ce qu'il dit sur la mission de saint Denys, envoyé par saint Clément, pontife de Rome, pour faire fructifier dans la Gaule la semence divine :

Clemente, Romæ præsulc,
Ab urbe missus adfuit,
Verbi superni seminis
Ut fructus esset Galliæ.

N'est-ce pas la traduction en vers de ce passage des Actes clémentins : « Qui, tradente beato Clemente... verbi divini semina gentibus parturienda suscepit » ?

Et ces autres vers :

Opus sacratum construit...
Magnus sacerdos qui dabat
Templi sacrata munera,

ne rappellent-ils pas clairement ces paroles des Actes clémentins : « *Ecclesiam illis quæ necdum in locis erat, et populis illis novam construxit* » ?

Je sais bien que Launoy a nié l'authenticité de cette hymne, comme il faisait de tous les documents qui étaient contraires à

(1) *Acta SS.*, T. V. junii, p. 549.

(2) « Cum ei (*Gregorio Turonensi*) contemporalis existens, vir prudens et scholasticissimus Fortunatus, qui plura et frequenter ad eum scripserat, hymnum rhythmicæ compositionis pulcherrimum, de isto gloriosissimo martyre composuerit in quo commemorat eum a sancto Clemente destinatum, sicut in Latinorum paginis didicit. » (HILDUIN, *Aréopagitica*, *Patrolog.*, T. CVI, col. 20).

son système; mais assurément personne n'eût élevé le moindre doute sur l'authenticité de cette pièce si la question de saint Denys n'y eût été engagée. En effet, comment Hilduin, en 837, deux siècles après Fortunat, aurait-il osé affirmer que cette hymne était de ce poète, si la chose n'eût pas été de notoriété publique? S'il avait composé cette hymne sous le nom de Fortunat, il y aurait mis le nom d'Aréopagite, qui ne s'y trouve pas. D'ailleurs, cette hymne portait le nom de Fortunat, non-seulement dans des manuscrits de Saint-Denys, mais encore dans des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Père de Chartres, dans un très vieux manuscrit de Saint-Bénigne de Dijon (1): et, encore aujourd'hui, cette hymne se trouve sous le nom de Fortunat dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (11,751, fol. 29, v^o).

Si l'on objecte que cette hymne n'a pas été publiée dans les premières éditions de Fortunat, celles de La Bigne et de Brower, nous répondrons qu'elle figure dans l'édition la plus complète, celle qu'a donnée à Rome, à la fin du siècle dernier, le bénédictin, depuis cardinal, Michel-Auge Luchi. Et le savant éditeur a reconnu, malgré la dénégation de Launoy, l'authenticité de cette hymne, qui a, dit-il, le cachet du style de Fortunat (2). Et quand bien même cette hymne ne se trouverait dans aucune édition de ce poète, cela ne prouverait rien, car il y a beaucoup

(1) DOUBLET, *Hist. chronolog.*, p. 247. — HUGUES MÉNARD, *Diatriba*, etc., p. 191. — MABILLON, *Annal. Bened.*, lib. XXXI, n. 42.

(2) « Non dubitavi illum (hymnum) edere sub Fortunati nomine, præsertim cum et stylus, optimus testis, id suadeat. » (FORTUNATI *Opera*, lib. II, cap. X. — *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 98.)

Le savant cardinal a parfaitement raison. Pour preuve, citons seulement ces deux vers :

Qui morte mortem conterit
Nunc regna coeli possidet.

Ces deux vers antithétiques ne rappellent-ils pas les vers si connus du *Vexilla regis* :

Qui morte mortem conterit
Suspensus est patibulo,

et ces autres vers de la dernière strophe :

Qua vita mortem pertulit,
Et morte vitam reddidit?

(*Patrolog.*, *Ibid.*, col. 95, 96.)

d'autres poésies de Fortunat qu'on ne lit pas dans l'édition la plus complète. Ainsi, par exemple, le ms. 13,048 de la Bibliothèque nationale, écrit en caractères lombardiques, au IX^e siècle, renferme un certain nombre de poésies qu'on ne lit dans aucune édition, et qui ont été publiées seulement de nos jours par M. Guérard dans les *Notices et extraits de la Bibliothèque du Roi* et des autres bibliothèques (T. XII, II^e partie). Après Guérard, le cardinal Mai a publié une autre pièce inédite dans le *Spicilège romain*, T. IX.

Nous allons donner ici une nouvelle édition de cette hymne de Fortunat, en indiquant à la marge les variantes du manuscrit 11,751 et de l'édition de Doublet, puis celles de l'édition du P. Halloix reproduite par Luchi. Nous désignerons le ms. 11,751 par ces mots : « Ms. A », puis les autres éditeurs par les initiales de leur nom.

Ymnus Fortunati de beato Dionysio (1).

Fortem, fidelem militem,
Cœli secuūm principem,
Dionysium martyrem,
Plebs corde, voce personet!

Clemente, Romæ (2) præsule,
Ab urbe missus adfuit,
Verbi superni seminis
Ut fructus esset Gallie.

Opus sacratum construit,
Fidem docet baptismatis;
Sed audientum (3) cœcitas
Munus repellit luminis (4).

Instante sancto (5) antistite
Errore plebem solvere,
Dum spem salutis ingerit,
Tormenta mortis incidit.

(1) Ms. A : *Ymnus Fortunati viri scolasticissimi de beato Dionysio archiepiscopo*. — HALLOIX, *Hymnus Fortunati viri scolasticissimi de beato Dionysio feliciter*.

(2) Sic ms. A et Doublet; — Halloix et Luchi : *Roma*.

(3) Sic ms. A et D.; — H. et L. : *audientium*.

(4) Sic ms. A et D.; — H. et L. : *seminis*.

(5) Sic ms. A et D.; — H. et L. : *sacro*.

Tenetur a gentilibus,
Christi placens altaribus :
Amore tantæ gloriæ,
Pœnas libenter excipit.

Unum quod illi defuit,
Pro rege colla tradidit :
Dilectionem pectoris
Cervice cæsa prodidit.

Magnus sacerdos qui dabat
Templi sacrata munera ,
Fuso beato sanguine
Est factus ipse victima.

Felix pio de vulnere,
Quo pœna palman præbuit !
Qui morte mortem conterit,
Nunc regna cœli possidet.

Gloria sit Deo Patri,
Gloria Unigenito,
Una cum Sancto Spiritu,
In sempiterna sæcula. Amen (1).

« Que le peuple chrétien chante de la voix et du cœur le soldat courageux et fidèle, Denys le martyr, qui a suivi le prince du ciel !

» Envoyé par Clément, le pontife de Rome, il vint de cette ville jusqu'à nous, afin que la semence du Verbe divin portât des fruits dans la Gaule.

» Il construit l'édifice sacré : il enseigne la foi du baptême ; mais l'aveuglement des auditeurs repousse le présent de la lumière.

» Lorsque le saint pontife s'appliquait à tirer le peuple de l'erreur, pendant qu'il lui prêchait l'espérance du salut, il eut à supporter les tourments de la mort.

(1) DOUBLET, *Antiquités de Saint-Denis*, 1625, livre I, et *Histoire chronologique de saint Denys l'Aréopagite*, 1646, p. 216. — Le P. HALLOIX, *Opera S. Dionysii Areopagite*, 1634, T. II, p. 388. — Le P. COZZA, *Vindiciæ Areopagiticæ*, Rome, 1702. — MICHEL-ANGE LUCHI : *Fortunati Opera*, 1786, T. I, p. 49 ; *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 98. — DANIEL, *Thesaurus Hymnologicus*, 1855, T. IV, p. 107.

» Il est arrêté par les païens, lui qui aimait les autels du Christ : par amour pour une si grande gloire, il supporte volontiers les supplices.

» Il ne lui manquait qu'une chose : c'était de donner sa vie pour son roi ; en se laissant trancher la tête, il montra l'amour de son cœur.

» Le grand-prêtre, qui offrait à Dieu, dans le temple, des présents sacrés, répandit son sang précieux, et fut lui-même une victime.

» Heureux martyr, qui, par sa pieuse blessure et par ses tourments, a mérité la palme céleste ; qui, par sa mort, a écrasé la mort ! Il possède maintenant le royaume du ciel.

» Gloire soit à Dieu le Père ! gloire au Fils unique de Dieu ! gloire en même temps au Saint-Esprit, dans les siècles éternels ! Amen. »

VI. — En outre, il y a d'autres poésies de Fortunat, imprimées dans toutes les éditions, et dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute, qui supposent l'existence de ces anciens Actes de saint Denys. Ainsi le poème que Fortunat adresse à Léonce, évêque de Bordeaux, en 541, au sujet de l'église de Saint-Denys que ce prélat avait restaurée et agrandie, renferme les vers suivants sur le saint martyr :

Qui fervente fide, Christi solidatus amore,
Vertice supposito colla secanda dedit (1).

Ces vers, qui rapportent le genre de martyre de saint Denys, ne supposent-ils pas l'existence des anciens Actes, et ne rappellent-ils pas ces paroles des Actes clémentins : *Intrepidus et calore fidei inflammatus* ?

A qui persuadera-t-on que le culte de saint Denys eût pu se propager jusqu'à Bordeaux, sans une légende qui portât au loin le récit de son martyre ? Ces anciens Actes étaient donc connus non-seulement à Poitiers, du temps de Fortunat, mais à Bordeaux, du temps de Léonce et d'Amélius, dans la première moitié du VI^e siècle. Et quelle autre légende pouvait-ce être, sinon celle qui attribue à saint Clément la mission de saint Denys ? Ces anciens Actes, avec la tradition qu'ils renferment, sont donc antérieurs à Fortunat et au VI^e siècle.

(1) FORTUNATI *Opera*, lib. I, cap. XI. — *Patrolog.*, T. LXXVIII, col. 73.

VII. — Si nous cherchons à déterminer l'époque précise de la rédaction de ces Actes, d'après les caractères *intrinsèques* qu'ils présentent, nous arrivons à la même conclusion.

1. L'auteur de ces Actes nous dit, dans son exorde, qu'il les a écrits plutôt d'après la tradition orale et la relation des anciens fidèles, que d'après d'autres documents écrits : « *Plus fidelium sunt relatione comperta, quam probentur ad nos lectione transmissa* ». — « *Sicut fidelium relatione didicimus... explicemus.* » Il entreprend de faire connaître, avec le secours de Dieu, des faits qui étaient restés longtemps couverts d'un voile de silence : *Quæ longi temporis fuerant obumbrata silentio.* — Ces détails accusent évidemment une époque primitive et qu'on ne saurait retarder au-delà du v^e siècle, car à cette époque, dans les Gaules, comme on le voit par un sermon de saint Césaire et d'autres documents (1), on lisait solennellement pendant l'office divin, aux jours de fêtes des saints martyrs, leurs *passions* ou légendes; et précisément ces Actes de saint Denys étaient lus dans les offices publics, comme l'indiquent quelques paroles de l'exorde, et comme Hilduin le déclare dans sa lettre à Louis le Pieux.

2. L'auteur de ces Actes parle d'une église bâtie à Paris par saint Denys et d'une basilique élevée à grands frais par les chrétiens sur le tombeau des saints martyrs : — faut-il en conclure que ces Actes sont postérieurs à Constantin, sous le règne duquel on commença, disent quelques historiens, à bâtir de superbes basiliques? Sans doute. Toutefois nous lisons dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe que, dès le III^e siècle, avant la persécution de Dioclétien, les évêques, dans toutes les villes, non contents des anciens édifices qui servaient au culte, bâtirent, depuis les fondements, de somptueuses basiliques (2). Grégoire de Tours nous dit que les chrétiens de Lyon, après avoir recueilli les ossements des martyrs, l'an 177, élevèrent en leur honneur

(1) « Quando aut Passiones prolixæ aut certe aliquæ lectiones longiores leguntur, qui stare non possunt, humiliter et cum silentio sedentes, attentis auribus audiant quæ leguntur. » (*Inter Opera AUGUSTINI*, T. V, serm. CCC : *Patrolog.*, T. XXXIX, col. 2,319. — D. RUINART, préface des *Acta martyrum*, § 1^{er}, n^o 5.

(2) « Quo factum est, ut priscis ædificiis jam non contenti, in singulis urbibus spatiosas ab ipsis fundamentis extruerent ecclesias. » (*Hist. eccles.*, lib. VIII, cap. I, — traduction d'Henri de Valois.)

une basilique d'une grandeur merveilleuse (1); et, dès le 1^{er} siècle, les chrétiens avaient des oratoires où ils se réunissaient pour célébrer les saints mystères.

3. Un détail géographique et une expression singulière employée dans ces Actes pour désigner les habitants de Paris permettent d'en fixer la rédaction au v^e siècle. Il y est dit, à propos de la ville de Paris, que la noblesse des *Germanis* y abondait lorsque saint Denys vint prêcher le Christ : « *Tunc memorata civitas, et conventu Germanorum et nobilitate pollebat* ». — Hilduin, ne comprenant pas bien le sens de cette phrase, l'a modifiée dans sa *Vie de saint Denys*, en y ajoutant les Gaulois, et en faisant de Paris une demeure royale : « *Tunc memorata Parisiorum civitas, ut sedes regia, et conventu Gal-lorum ac Germanorum, et nobilitate pollebat* (2) ». Il est dit plus loin, en parlant des habitants de Paris évangélisés par saint Denys, que l'arrogance de la Germanie s'inclinait à l'envi devant sa parole : « *Subdebat se illi certatim Germaniæ cervicositas* ». Hilduin, ne comprenant pas bien le sens de cette expression archaïque, ajoute « le cothurne des Gaulois » à l'arrogance des Germains : « *Subdebat se illi potius certatim Gallicanus cothurnus, atque Germanica cervicositas* ». Qu'on remarque bien qu'il ne s'agit pas ici d'étrangers venus en passant sur les bords de la Seine : il s'agit des habitants de Paris, qui, dans ces anciens Actes, sont appelés non pas Gaulois, mais *Germanis*.

Or à quelle époque cette locution a-t-elle été en usage ?

C'est au v^e siècle qu'on donna le nom de Germanie aux provinces du nord et de l'est de la Gaule, qui avaient été envahies par les conquérants venus de la Germanie. Ainsi, au v^e siècle, Sidoine-Apollinaire (460) appelait *Germanie lyonnaise* (*Lugdunensis Germania*) la province lyonnaise occupée par les Burgondes ; ainsi, en parlant des sénateurs burgondes, il disait : « La vieillesse courbée des Germains : *Curva Germanorum senectus* (3) ». C'est au v^e siècle qu'on donnait le nom de

(1) « *Colligentesque sacros cineres, ædificaverunt basilicam miræ magnitudinis in eorum honorem.* » (GREGOR. TURON., *Miraculorum* lib. I, de *Gloria martyrum*, cap. XLIX, edit. RUINART, col. 780.)

(2) *Patrolog.*, T. CVI, col. 40.

(3) SIDONIUS APOLLINARIS, lib. V, epist. VII et V. — *Patrolog.*, col. 538 et 535.

Germanie à la partie de la Belgique dont Amiens (*Somaro-briva*), occupée par Clodion en 435, était la capitale (1); c'est au commencement du v^e siècle que l'historien grec Zozime, parlant du séjour de l'empereur Julien à Paris, disait de cette cité que c'était une petite ville de la Germanie : *Ιουλιανου δὲ ἐν Παρισίῳ (Γερμανίας δὲ αὐτῇ πόλει γνη) διατριβούτος*, etc. (2). C'est pour la même raison que quelques écrivains de la première période du moyen âge ont appelé la Grande-Bretagne « la Saxe d'outre-mer » : les conquérants donnaient leurs noms aux pays conquis.

Ainsi ces paroles, qui portent le cachet du v^e siècle, confirment la vraie date des Actes clémentins de saint Denys.

VIII. — Maintenant, quelle est la valeur historique de ces Actes ? Quel est le degré de confiance qu'ils méritent, relativement à la mission que saint Denys aurait reçue de saint Clément ?

Il faut convenir que, en fait de tradition historique, on n'a rien de plus ancien sur saint Denys : or que croira-t-on sur ce premier évêque de Paris si on récuse ce témoignage ?

Nous sommes d'accord avec l'école critique sur la question de droit : *c'est l'antique tradition qui doit être acceptée*. Nous ne différons d'opinion que sur la question de fait : Où se trouve la vraie tradition ? Sirmond et Launoy plaçaient la mission de Denys à la date de l'an 250, parce qu'ils croyaient que l'antique tradition de l'Eglise de Paris se trouvait dans Grégoire de Tours : mais, dès qu'il est prouvé que Grégoire de Tours se trompe, et que la vraie tradition est écrite dans les Actes clémentins, n'est-ce pas cette tradition qu'il faut adopter ?

Le caractère grave et religieux de l'auteur de ces Actes est un gage de sincérité, et la lecture solennelle qu'on en faisait dans les offices publics est une garantie contre le mensonge.

Les critiques qui ont coutume de rejeter comme apocryphes les légendes dans lesquelles ils lisent le récit de quelque miracle sont forcés de reconnaître que les Actes clémentins sont exempts de ces récits merveilleux et de ces détails légendaires qu'on

(1) « Hinc Francorum atque Germaniae plebs omnis plaudat, [in] quibus [Martinus] videndum inspexit Dominum in sua veste. » (*Inter Opera* GREGOR. TURON., edit. RUINART, col. 1,040. — *Patrolog.*, T. LXXI, col. 1,008.) C'est à la porte d'Amiens que le Christ se montra à saint Martin sous le manteau que le bienheureux avait donné à un pauvre.

(2) Ap. LUCHI, *Fortunati Opera*, — *Patrolog.*, T. LXXXVIII, col. 578.

trouve dans les Actes aréopagitiques : dès lors quelle raison aurait-on de les rejeter ?

Dira-t-on qu'ils ont été écrits trop longtemps après les événements ? Mais combien de faits historiques dont l'authenticité n'est pas mise en doute, et qu'on accepte néanmoins sur le témoignage d'un écrivain postérieur de plusieurs siècles ? Par exemple, on reconnaît que la ville de Comminges (*Convenæ*) a été fondée par Pompée, à son retour d'Espagne, après la défaite de Sertorius. Or a-t-on un autre garant de ce fait que saint Jérôme, un écrivain du iv^e siècle ?

Il est vrai que l'auteur des Actes de saint Denys a écrit son récit surtout d'après la tradition orale et la relation des fidèles ; mais, dans un fait de cette importance, cette tradition est-elle à mépriser ? Et d'ailleurs, qui sait s'il n'avait pas, outre la tradition orale, les diptyques de l'Eglise de Paris, quelque ancienne inscription, quelque vieux document à l'appui de cette tradition ?

Et qu'on ne dise pas que c'est par vanité, par amour d'une illustre origine, que l'auteur de ces Actes a attribué à saint Clément la mission de saint Denys : à ce compte, il eût été bien plus glorieux de la faire remonter à saint Pierre, le chef des apôtres, ou au Christ lui-même. Donc la mission par saint Clément n'est pas une fiction, mais une vraie tradition.

— Mais, dira-t-on encore, ces Actes clémentins ne sont pas favorables à l'Aréopagitisme, puisqu'ils n'en parlent pas ! — Ils n'en parlent pas expressément, mais ils semblent y faire allusion, quand ils disent de saint Denys : « Le souvenir des peines passées fortifiait son courage ». L'auteur des Actes, n'ayant pour but que de faire le récit du martyre de saint Denys, ne prend son héros qu'à son départ de Rome : son silence sur l'aréopagitisme est un argument négatif qui ne prouve rien.

En résumé, nous pensons qu'on doit, dans les pages de l'histoire, résumer ainsi la question de saint Denys : — « D'antiques documents, qui paraissent un fidèle écho de la tradition immémoriale, font remonter la mission de saint Denys au pape saint Clément ; et d'autres documents d'une grande ancienneté, qui ont été sanctionnés par la croyance des siècles, identifient le premier évêque de Paris avec saint Denys l'Aréopagite ».

APPENDICE AU CHAPITRE SECOND.

ART. 1^{er}. — *Actes aréopagitiques de saint Denys.*

Les Bollandistes du dernier siècle, qui ont traité dans les *Actes des saints*, au 9 octobre, la question de saint Denys, ont publié pour la première fois, en 1780, les Actes aréopagitiques, d'après six manuscrits, dont l'un provenant de l'abbaye de Fulda, et un autre du monastère de Saint-Omer (1). Le P. Corneille de Bye, chargé d'élucider cette question, l'a étudiée avec les préjugés de son époque : c'est ainsi qu'il donne à ces Actes aréopagitiques le nom d'*Acta fabulosa*. Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître qu'il a fait faire à la question un progrès très important ; car non-seulement il a publié pour la première fois ces Actes aréopagitiques, mais encore il a démontré que la passion grecque de saint Denys qui porte le nom de Métrodore n'était qu'une traduction de ces Actes latins 2). Il a prouvé, contre Sirmond et Launoy, qu'Hilduin n'était pas l'inventeur de l'aréopagitisme, puisque ces Actes, dans lesquels on trouve la tradition aréopagitique, sont bien antérieurs à Hilduin, et existaient, d'après son opinion, dès le milieu du VIII^e siècle.

Comme ces Actes aréopagitiques n'étaient connus, au XVII^e siècle, que par la traduction grecque qui porte le nom de Métrodore ; — comme ils ont, dans la question de l'aréopagitisme, une importance que l'on ne soupçonnait pas ; — comme d'ailleurs l'édition donnée par les Bollandistes, quoique collationnée sur six manuscrits, renferme un certain nombre de fautes, — nous allons en publier une édition nouvelle en comparant leur travail avec des manuscrits qu'ils n'ont point connus.

Nous avons découvert à Florence, dans la Bibliothèque Riccardi, et dans un manuscrit du X^e ou XI^e siècle (n^o 223, fol. 148), un exemplaire de ces Actes aréopagitiques, qui manque de prologue et d'épilogue, et que, pour cette raison, nous soupçonnons être plus ancien que les manuscrits étudiés par les Bollandistes.

(1) *Acta SS.*, T. IV octob., p. 792, 700.

(2) *Ibid*, p. 711, etc.

La Bibliothèque nationale de Paris, qui renferme au moins dix-huit exemplaires des Aréopagitiques composés par Hilduin, qui possède au moins dix exemplaires des Actes primitifs de saint Denys que nous avons appelés *Clémentins*, ne renferme que deux exemplaires complets des Actes aréopagitiques, et un exemplaire abrégé de ces mêmes Actes, dans un manuscrit du xiv^e siècle, découvert par M. l'abbé Davin. Voici donc, outre l'édition des Bollandistes, les manuscrits dont nous nous sommes servi pour notre nouvelle édition :

1^o Bibliothèque Riccardi, à Florence : n^o 223, fol. 148 (x^e ou xi^e siècle) ;

2^o Bibliothèque nationale, à Paris : ms. 11,753, fol. 246 (xii^e siècle, autrefois Saint-Germain latin) ;

3^o *Ibid.*, ms. 12,601, fol. 6, v^o, xi^e siècle, *olim* Saint-Germain¹ ;

4^o Ms. 3,278, xiv^e siècle (publié par M. l'abbé Davin, — *Enseignement catholique*, 1861, p. 558.)

Pour éviter, dans les notes, la multiplicité des chiffres, nous indiquerons comme il suit les leçons des divers manuscrits :

Bollandistes : — *Boll.*

Ms. de Florence : — *Flor.*

Ms. 11,753 : — A.

Ms. 12,601 : — B.

Ms. 3,278 : — C.

Nous citerons en outre les variantes de la passion grecque de Métrodore, qui n'est, comme nous l'avons dit, qu'une traduction, faite au viii^e siècle, de ce texte latin.

Passio sanctorum martyrum Dionisii, Rustici et Eleutherii.

I. — [« Post beatam et gloriosam resurrectionem Domini nostri Jhesu Christi (1), qua verum Dei templum Judaica impietate resolutum divina potentia sese in triduo suscitavit (2) », et caro humilitatis nostræ (3) in Christo supra omnem cœli militiam, supra omnes ordines angelorum ad Dei Patris est provecta con-

(1) Sic mss. A et B. — Item S. Leo. — *Boll.* : *resurrectionem Domini nostri*.

(2) Cette phrase est empruntée à saint Léon (1^{er} sermon pour l'Ascension).

(3) Ms. B : *Caro humanitatis nostræ*.

sessum, et decimam post diem (1) apostolorum pectoribus Spiritus Sanctus est illapsus (2), ut ligandi solvendique acciperent potestatem, atque sic per ipsos in cunctos Ecclesie principes decreti hujus constitutio commeavit, anno ab urbe condita (3) octingentesimo octavo, Nero Cæsar quintus ab Augusto adeptus est principatum. Beatus itaque Petrus apostolus, cum reliqui apostoli, distributis sibi terrarum partibus, imbuendum evangelium (4) suscepissent, ipse ad arcem Romani imperii divinitus destinatur (5), ut qui primus erat in ordine potestatis primus esset in certamine passionis; et quæ civitas majoribus obligabatur erroribus, majoribus necesse erat remediis adjuvari (6), et ubi (7) erat culpa gravior, ibi esset gratia major (8).

2. Namque, ut dictum est, cum impiissimus Nero terra marique (9) imperii sui jura laxasset, et furor crudelitatis ejus dira rabie (10) in Christi famulos ebullisset, quarto decimo (11) crude-

(1) Sic ms. A. — Boll. : *decima post die*. — Ms. B : *decimo post die*.

(2) Sic ms. A. — Boll. : Spiritus est Sanctus illapsus. — Ms. B : Spiritus est Sanctus inlapsus.

(3) Cette manière de dater les années « *ab urbe condita* » — de la ville fondée » — a fait supposer à M. l'abbé Davin (*l'univers*, 21 avril 1864) que cette passion de saint Denys a été composée à Rome : on peut supposer cela, sans témérité, du premier exorde de cette passion, qui renferme deux passages de saint Léon le Grand.

(4) Sic ms. A et S. Leo. — Ms. B et Boll. : imbuendum omni creatura evangelium.

(5) Sic ms. A. — Boll. : ipse ad arcem Romani divinitus imperii destinatur. — Ms. B : ipse ad arcem Romani divinitus imperii accessit. — Cette phrase est empruntée à saint Léon : « Nam *cum duodecim apostoli, accepta per Spiritum Sanctum omnium locutione linguarum, imbuendum Evangelio mundum, distributis sibi terrarum partibus, suscepissent* ; beatissimus Petrus, princeps apostolici ordinis, *ad arcem Romani destinatur imperii*, ut, etc. (*Sermo I in Natale apost. Petri et Pauli*.)

(6) Sic mss. A et B. — Boll. : majoribus necesse erat remediis adtolleretur.

(7) Sic Boll. et B. — A : ut ubi.

(8) Sic A et B. — Boll. : ibi esset et gratia major.

(9) Sic A et B. — Boll. : *terre marique*.

(10) A : dira rabies.

(11) Cette date correspond à l'an 68 de l'ère chrétienne. C'est la date donnée par Eusèbe et saint Jérôme. Saint Epiphane place le martyre de saint Pierre et de saint Paul à la douzième année du règne de Néron (an 66). Baronius fixe leur martyre à l'an 13 de Néron (an 67); et c'est cette date qui a été choisie pour la célébration du XIX^e centenaire (1867).

lissimi (1) imperii sui anno, beatum Petrum et Paulum, felici cruore dampnatos (2), per trophæum martyrii dignos transmisit ad superos. Namque priusquam beatus Petrus per triumphum martyrii evolasset ad cœlos, beato Clementi hanc potestatem tradidit, dicens : Sicut a Domino meo Jhesu Christo (3) ligandi solvendique mihi est indulta potestas (4), ita tibi hanc potestatem tuisque successoribus æterno confero dono (5), ut quæque ligaveris in terris (6), ligata sint et in cœlis (7), et quæ solveris in terris (8), soluta esse valeant et in astris. Hac potestate ditatum (9) successorem, Ecclesiæ perfectum antistitem, et dignum reliquit hæredem. His ita de ordine temporum et apostolicis potestatibus (10) breviter recensitis, ad beatissimi viri Dionysii certamina narraturus accedam.

3. Ut superius jam de ordine temporum pauca digessimus (11), post Jhesu Christi Domini nostri gloriosam ascensionem] (12).

Cum beatus Paulus (13) per gratiam Sancti Spiritus ab errore infidelitatis ad viam salutis regressus, fidem quam ante (14) expugnaverat, perfecta postmodum religione sequeretur, ac secundum dominicam institutionem (15), vas electionis esset in gentibus, et Christi nomen ignotis gentibus prædicaret (16), advenit Athenas (17); ibique sanctum virum Dionysium, gentilibus inveniens

(1) Ce mot *crudelissimi* est omis dans le ms. A.

(2) Sic mss. A et B. — Boll. a omis ces trois mots.

(3) Sic Boll. et B. — Ms. A : *Sicut a Domino meo Christo Jhesu.*

(4) Ms. B : *mihi est tradita* (au-dessus : *indulta*).

(5) Sic Boll. et A. — B : *æternum confero donum.*

(6) Sic Boll. et B. — A : *ut que ligaveris in terris.*

(7) A : *liges et in celis.*

(8) Sic A. — Boll. et B : *et quæcumque solveritis in terris.*

(9) A : *hac potestate ditatus.*

(10) Ms. B : *et de apostolicis potestatibus.*

(11) Ms. B : *jam pauca digessimus.*

(12) L'exorde renfermé entre deux crochets ne se trouve pas dans le ms. de Florence, et nous paraît avoir été ajouté après coup. — La passion abrégée du ms. 3,278 commence également par ces mots : *Cum beatus Paulus.*

(13) Sic Flor. et A. — Boll. et B : *cum beatus Paulus apostolus.*

(14) Sic Boll., A, B. — Flor. : *antea.*

(15) Sic A. — Flor. : *ac secundam dominicam institutionem.* — Boll. et B : *ac cum secundum dominica instituta.*

(16) Sic Flor., A, C. — Boll. et B : *ignotis populis prædicaret.*

(17) Sic Flor., A, B, C. — Boll. : *advenit Athenis.*

erroribus implicatum, ad viam salutis conversum (1), et sacri baptismatis unda renatum, divinis eum illico sanctionibus informavit. Cumque jam tribulorum atque spinarum squalorem (2) ex ejus pectore pepulisset (3), et pulchrum germen novæ segetis pulcher attolleret ager, divini verbi semina rudibus coepit mentibus erogare; cumque jam coelestibus cotidie Christi miles desideriiis æstuairet (4), superna se ubique gratia præeunte (5), dum rura pontica sulcaturus ingreditur, Romam coelitus Domini dilectus aggreditur (6); qui, [ut superius dictum est] (7), beatum Clementem apostolica inveniens præditum potestate (8), ab eo est continuo digno cum honore susceptus (9).

4. Per idem tempus, cum beatus vir Dionisius beatissimi Clementis cotidie (10) vestigiis adhereret, et apostolicis sanctionibus se omnimodis traderet imbuendum, maximum (11) apud beatum Clementem pro sanctitatis suæ reverentia locum continuo coepit venerationis habere, et magnam apud eum familiaritatis gratiam obtinere. Sed cum jam Deus (12) omnipotens beatissimi viri Dionisii vitam disposeret in exemplum (13) omnibus declarare, contigit Philippum Hispaniæ episcopum [ex hoc decedere seculo] (14) :

(1) Sic Flor., A, B. C. — Boll. : *convertit*.

(2) Ms. B : *squalore*.

(3) Sic Flor. — Ms. A : ex ejus pectore repulisset. — Ms. B : ex ejus pectore Sancti Spiritus pepulisset. — Boll. : ex ejus pectore Sancti Spiritus gratia funditus pepulisset.

(4) Sic Boll. et B. — Flor. et A : cumque jam cœlesti quotidie miles desiderio æstuairet.

(5) Ms. A : superna se gratia preeunte.

(6) Ces mots *Romam, etc.* sont omis dans le ms. B.

(7) Ces mots — *ut superius dictum est* — manquent dans le ms. de Florence, qui ne renferme pas l'exorde noté plus haut.

(8) Sic Boll., Flor., A. — Ms. B : beatum Clementem apostolicam inveniens prædictum potestatem habentem.

(9) Sic Boll. et B. — Flor. et A : ab eo est continuo cum honore susceptus.

(10) Sic Boll. et B. — Le ms. de Florence omet le mot *cotidie*. — Ms. A : beatissimis vestigiis Clementis adhereret.

(11) Ms. A : maxime.

(12) Sic Flor., A, E. — Boll. : *Dominus omnipotens*.

(13) Sic Flor. et B. — Boll. et A : *in exemplo*.

(14) Sic Flor. — Boll. : *emigrare de mundo*. — B : *migrare de mundo*. — Ce qui est entre deux crochets a été omis dans le ms. A.

— Ce Philippe, évêque d'Espagne, n'est connu que par cette légende de saint Denys. Nous ne l'avons vu mentionné nulle part ailleurs.

in cujus loco (1) Dionysium episcopum] ordinavit (2), et potestatem quam sanctus Clemens (3) a beato Petro acceperat, ei tradidit dicens : « Vade partibus Occidentis (4), prædica evangelium (5) regni cœlestis ; et ligandi solvendique tibi sit concessa potestas, ut Christi Evangelio per te longe lateque diffuso (6), illud a Domino cum fidei servo merearis audire : « Euge, serve bone et fidelis, quia (7) super pauca fuisti fidelis, supra (8) multa te constituam : intra in gaudium Domini tui ». Sociosque ei Saturninum, Marcellum (9) et Lucianum (10) adhibuit, ut in ore

(1) Sic ms. Flor. — Le ms. B commence là un nouvel alinéa (*Lectio V*), par ces paroles : *Tunc beatus Clemens Dionysium episcopum ordinavit.* — C'est également la leçon des Bollandistes.

(2) Le ms. A, qui a omis ce qui se trouve entre deux crochets, construit ainsi cette phrase : *contigit Philippum Yspanie episcopum ordinare*, etc. — L'exemplaire de la passion de saint Denys, qui fut cité au Concile de Limoges, en 1031, présentait cette même lacune, comme on le voit par la citation suivante : *Hæc mihi non discrepare videntur a scriptura quæ penes nos Engolismæ de Dionysii gestis habetur. Ibi enim legitur quod Clemens quemdam Philippum ordinaverit episcopum, et Hispaniæ destinaverit ad prædicandum...* (*Patrolog.*, T. CXLII, col. 1,366.)

La traduction grecque de cette passion, connue sous le nom de Métrodore, portait aussi cette lacune : *Καὶ ὁ ἄγιος Κλήμης τότε Φιλίππον τινα Ἰσπανίας ἐπίσκοπον προσεστήσατο.* (*Opera S. Dionysii Areopagitæ*, 1634, T. II, p. 244.)

(3) Sic Flor., A. — Les mots *sanctus Clemens* sont omis dans les Bollandistes et le ms. B.

(4) Sic Flor. et A. — Boll. : vade in partibus Occidentis. — B : vade in partes Occidentis.

(5) Sic Flor. et A. — Boll. et B : prædicare evangelium.

(6) Sic Flor. — Mss. A et B, Boll. : ut Christi evangelium per te longe lateque diffusum. — A : *euvangelium*.

(7) Ce mot *quia*, omis par les Bollandistes, se trouve dans nos trois manuscrits.

(8) Flor. : *super*.

(9) Sic Boll. et mss. B et C. — Flor. et A : *Marcellinum*. — Le ms. d'Angoulême, cité au Concile de Limoges en 1031, lisait aussi *Marcellinum*. (*Patrolog.*, T. CXLII, col. 1,366.) — La traduction grecque de cette passion, connue sous le nom de Métrodore, porte *Marcellus*. — Le Pseudo-Dexter a supposé que ce *Marcellus* était le même qu'Eugène de Tolède, martyr. (Ad ann. 100. — *Patrolog.*, T. XXXI.) — D'autres écrivains légendaires ont supposé, avec encore moins de vraisemblance, que ce Marcel était saint Marcel, d'Argenton en Berry. — *Marcellum Bituricensibus*. (*Vita S. Eugenii*, Biblioth. nationale, n° 13.764, fol. 61, x^e siècle). — Bréviaire de Bourges, ap. DOUBLET, *Histoire chronolog.*, p. 23.

(10) Ms. A : Lucanum. — Boll. : Saturninum, Marcellum, Lucianum adhibuit.

duorum vel trium testium religio Christiana (1) ignotis partibus traderetur.

5. Qui cum simul pervenissent (2), pergentes pervenerunt ad portum civitatis Arelatensium (3). Tunc sanctus Dionisius (4) Marcellum (5) in Hispaniam (6) destinavit, ut verbum vitæ Christi Ecclesiis (7) ministraret (8). Sanctus igitur Dionisius, Spiritus Sancti calore succensus (9) et apostolica prædicitus potestate, quique a beato Clemente divini verbi semina gentibus suscepit eroganda (10), non ferocitatem (11) incredulæ reputans gentis, nec trucibus populis cunctatur (12) insistere prædicator; sed beatissimi principis apostolorum (13) informatus exemplo, qui Romanis fuerat pœnis atrocibus datus, ubi apud Gallias amplius gentilitatis fervere cognovit errorem, illuc (14) divina protectione munitus, fortis se et verus præliator immerisit; ut qui meruerat esse confessor, perfectus fieri non cunctaretur et martyr. Aquitanie (15) namque partibus sancto Saturnino di-

(1) Sic Flor. et A. — Boll. et B : *Christiana religio*.

(2) Sic omn. cod. — La traduction grecque paraît indiquer le mot *convenissent*.

(3) Sic Flor. — A : qui cum simul pervenissent, pergentes pervenerunt ad portum Arelatensium civitatis.

(4) Sic Flor. et A. — Boll. et B : qui cum simul pervenissent pergentes ad portum Arelatensium civitatis, sanctus Dionysius Marcellum, etc. — La traduction grecque est favorable à la construction de phrase que nous avons adoptée.

(5) Sic Boll., B, traduction grecque. — Flor. et A : *Marcellinum*.

(6) Sic Boll. et traduction grecque. — B : *in Hispania*. — Flor. : *in Hispanos*. — A : *Marcellinum Hispanos*.

(7) Sic Flor., A, traduction grecque. — Boll. et B : *Christi ecclesiæ*.

(8) B : *prædicaret*.

(9) Sic Flor. et A. — Boll. : *Sancti Spiritus calore*. — B : *Sancti Spiritus colore*.

(10) Sic Boll., Flor., A. — B : *gentibus erogandum suscepit*. — Hil-
duin a emprunté cette phrase à la passion arcépagitique : *verbi divini
semina gentibus Gallicis eroganda suscepit*. — Il y a dans les Actes,
clémentins : *verbi divini semina gentibus parturienda suscepit*.

(11) Mss. A et B : *nec ferocitatem*.

(12) B : *conctanter*.

(13) Sic Boll., Flor., A. — B : *beatissimi apostolorum principis*.

(14) Sic Boll. et B — Flor. et A : *illuc*.

(15) Flor. et B : *Equitanie*.

recto, ipse cum sancto Luciano, sancto Rustico et sancto Eleutherio (1) Parisius adiit (2).

6. Sanctum namque Lucianum (3) presbyterii honore perfunctum (4) ad Belvacensem dirigit urbem (5), ut ipse pari modo incredulis populis evangelium veritatis inferret. Ipse vero sanctus Dionisius Parisius (6) remansit (7) : quæ civitas, quamvis parva, gentilium tamen erat erroribus et squalore fœdata (8). Nam licet magnis esset paganorum fecibus involuta, fecunda tamen terris, arboribus nemorosa, vineis uberrima ac referta, pollebat commerciis trapezitumque (9), Sequanæ vallata perplexu (10); et copiam piscium alvei sui civibus unda ministrat (11), et non parvum muris noscitur præstare munimen (12); ipsumque insulæ potius quam urbis spatium laticis sui unda concludit (13).

(1) Sic Boll., Flor. — B : ipse cum sancto Luciano, Rustico et Eleutherio.

(2) Sic ms. B. — Boll. : Parisius adierat. — Flor. : Parisium adierunt. — A : Aquitanie namque partibus sanctus Saturninus : sancti vero Rusticus et Eleutherius Parisium adierunt. — C : Sanctus igitur Dionysius cum sancto Luciano, sancto Rustico et sancto Eleutherio Parisium advenerunt.

(3) Ms. A : *Lucanum*.

(4) Le ms. B a omis le mot *presbyterii*.

(5) B : *direxit urbem*.

(6) Sic Boll., A, B. — Flor. : *Parisiis*.

(7) Sic Flor. et B. — Boll. : *remanebat*. — A : *remanet*.

(8) Sic Boll. et Flor. — A : erroribus et squaloribus fœdata. — B : gentilium tamen erroribus et squalore erat fundata.

(9) Sic Flor. et A. — B : *pollebat trapezetum que*. — Boll. : *pollebat commercii trapezitarum; quæ*, etc. (Cette construction des Bollandistes est vicieuse, car ce pronom *quæ*, qui se rapporte à la ville de Paris, n'est suivi de rien qui s'y rattache.) — Hilduin a rendu ainsi ce passage : *referta commerciis ac variis com meatibus. unda fluminis circumfluente*.

(10) Sic B et Boll. — Flor. : trapezitumque regione vallata atque complexa. — A : trapezitumque vallata regione complexa. — Ce passage, dans la traduction grecque, est encore plus embrouillé.

(11) Sic Boll. — B : *et copia piscium alvei sui civibus* (pour *civibus*) *unda ministrat*. — Flor. : *et copiam piscium alveis usibus unda ministrat*. Hilduin a rendu ainsi ce passage : *etiam alveo suo magnam piscium copiam civibus ministrabat*.

(12) Sic Boll., Flor. et A. — B : *et nec parvum noscitur muris stare munimen*.

(13) B : latici sui unda concludit.

Hunc ergo locum quum Dei famulus expetisset (1), fidei armatus constantia (2), Dei se omnipotentis ubique auxilio comitante, ecclesiam ibidem juxta virium suarum virtutem (3), ut novus adhuc advena poterat, Domini nostri Jesu Christi in honorem (4) construxit, ut rudis populus, qui veritate erat evangelii imbuendus, sancti eos illic lavacri unda respergeret (5).

7. Cumque beatissimus vir die noctuque doctrinis insisteret pietatis, et Christi populum (6) de antiqui hostis faucibus liberaret (7), ut, quos subtrahebat mundo, dignos transmitteret caelo, fama se sanctitatis ejus longe lateque diffudit (8), atque jam non modica populorum turba dignum se gloriabatur praesulem habere (9), sicque factum est, ut sacerdotum gradus divinis ministeriis dispensaret aptandos (10), probatas quoque personas (11) et dignas meritis suis ordinibus ampliaret (12). Sed Dominus noster Jesus Christus, qui beatissimi viri Dionisii jam non patiebatur famam celari, ut posita super candelabrum lucerna incredulis mentibus lucis suae radios ministraret (13), tantas per illum dignabatur exercere virtutes, ut rebellium corda gentilium, non minus praedicationibus quam ipsis virtutibus cotidie roboraret.

8. Per idem vero tempus, quo talia gerebantur, sancti viri praekonium (14) longe se lateque diffudit (15), in tantum ut Domitiani, qui secundam in Christianos persecutionem post Neronem exercuit (16), vulgi relatione perveniret ad aulam: qui in tanta

(1) A : expedisset.

(2) Sic Boll. — Flor., A, B : *et fidei armatus constantia*.

(3) C : *ecclesiam ibi juxta virium suarum modum*.

(4) Sic Boll. — Flor., A, B, C : *in honore*.

(5) Sic Boll., Flor., A, C. — Le ins. B a omisit ce membre de phrase : *ut rudis*, etc.

(6) Sic Boll. et B. — Flor. et A : *populos*.

(7) A : *antiqui hostis faucibus liberaret*.

(8) Sic Boll., Flor. A, B, C.

(9) Sic Boll. et B. — Flor. et A : *habituram*.

(10) B : *obtandas*.

(11) Sic Flor. et A. — Boll. et B : *probatasque personas*.

(12) Sic Boll. et B. — Flor. et A : *ampliarit*.

(13) A : *demonstraret*.

(14) A : *preconio*.

(15) Sic Boll. et B. — Flor. : *longe lateque se diffudit*. — A : *longe lateque diffudit*.

(16) Sic Flor. et A. — Boll. et C : *qui secundam in Christianos post*

rabie indignationis exarsit (1), ut, ubicumque Christianum quempiam reperisset (2), aut diis sacrificaret incestis, aut diversis pœnis addictus, puniendus gladio traderetur. His itaque legibus subditas sibi nationes arcans (3), magna Christi famulis persecutio influebat; nulla jam pro Christo certantibus præsens vitæ indulgebatur tranquillitas, nulla sanctorum martirum erat excusata libertas (4); sed omnes impium servantes edictum, quod statutum a Cæsare fuerat, transgredi nullatenus audebant (5). Nam electam apparitionem (6) cum ingenti strepitu partibus dirigit Occidentis (7), ut sanctum virum Dionisium perquirentes (8), ubicumque reperire potuissent (9), aut decreta principis observaret, aut pœnis laceratus immensis capite plecteretur.

9. Itaque cum decreta principis apparitores suscepissent (10), Galliarum penetrant fines. qua (11) illico beati eis viri celebre nomen innotuit; sicque, ut eis fuerat imperatum, veloci cursu, tumentibus animis, vultibus trucidissimis Parisius (12) adierunt. Sanctum vero Dionisium contra perfidos inveniunt dimicantem, et prædicatione continua vulgi multitudinem ad fidem inveniunt

Neronem persecutionem exercuit. — B : qui secundam persecutionem in Christianos post Neronem exercuit. — Saint Jérôme : « Secundam post Neronem persecutionem movente Domitiano ». (Irév. rom.: S. Jean, 27 décembre.)

(1) Sic Boll., A. B. — Flor. : *qui tanta rabie*, etc. — Hilduin : *qui in tantam rabiem indignationis exarsit*.

(2) B : *invenisset*.

(3) Sic Flor. — A : nationes arcitas. — Boll. et B : nationes arcens.

(4) Sic Boll., A. B. — Flor. : *nulla sanctorum erat martirum excusata libertas*.

(5) B : *transgredi nullus audebat*.

(6) Sic Boll., Flor. — A : nam electa apparitione. — B : *nam apparitionem*.

(7) Flor. : *Orientis*. — B : *Orientis* (au-dessus : *Occidentis*).

(8) Sic Boll., A. B. — Flor. : ut sanctum virum et Deo dignum Dionisium episcopum perquirentes.

(9) Sic Flor., A. B. — C : *ubicumque repperiri potuisset*. — Les Bollandistes ont omis ce membre de phrase.

(10) Sic Boll., Flor., B. — A et C : itaque cum decreta principis apparitio suscepisset.

(11) Sic Boll. — B : quo. — A : quibus illico beati viri celebre nomen innotuit. — Flor. : quibus illico beati eis viri celebre nomen innotuit.

(12) Sic Flor., B. — Boll. et C : *Parisium*.

jam vocantem (1); cum quo etiam beatos viros (2) Rusticum presbyterum et Eleutherium diaconum (3, quos ipse beatus vir in suis ordinibus consecravit, prædicationis ejus socios et discipulos persecutorum dirus furor invenit. Hi sancti viri a beati Dionisii (4) numquam patiebantur abesse præsentia : quos divina pietas æterni regni jam præsciebat esse consortes : gaudebat sane pius pater in duorum profectibus filiorum (5, cum et digni filii patris sarcinam spiritualibus humeris levigarent, ut, onere carnis abjecto, valerent ad purum (6) ætheris volare fulgorem.

10. Persecutionis ergo publicata sententia (7, impiorum fraudens turba progreditur, et contra Dei famulos pugnatura conspirat, miroque modo (8) inermibus viris non valdeba plebs armata resistere (9. Tunc antiquus hostis videns sibi perire, quod domino constabat vivere (10, et assidua populorum conversatione proficere (11, totam artis suæ calliditatem (12 ad impugnandam, quæ fuerant constructa, convertit, ut eos qui unum e verum Deum (13, sancti baptismatis jam unda respersi (14, credere fatebantur (15, diversa supplicia maturarent (16. Sed sancti viri, Christi confessores (17, et martyres, impiorum iatratibus vi-

(1) Sic Boll., A. — Flor. : inveniunt invocantem. — B : vulgi multitudinem ad fidem jam vocantem. — C : inveniunt invitantem.

(2) Sic Flor. et C. — Boll., A, B : *beatum virum*.

(3) Sic Flor., A, C. — Boll. et B : *archidiaconum*.

(4) A : hi sancti viri beati Dionisii, etc.

(5) Sic Flor. — A : in duobus profectibus parvulorum. — Boll. : in duorum profectibus filiorum. — B : in duobus profectibus filiorum.

(6) Sic Flor. et A. — Boll. et B : *ad purum valeret*.

(7) Sic Boll., Flor. — A, B : *publica sententia*.

(8) Le texte latin des Actes aréopagitiques, que le traducteur grec (Métrodoxe) avait sous les yeux, devait être *arête ptonista*, car il y a dans le grec : *αρετων πονιστα*.

(9) Cette phrase et la plus grande partie de la suivante sont tirées des Actes élémentins.

(10) Sic Boll. et B. — A : *qua domino constabat serrari*. — Flor. : *quæ domino constabant serrari*.

(11) Sic Boll., A, B. — Flor. : *et assiduam populi conversationem*.

(12) A : *toto artis suæ calliditate*.

(13) Flor. : *Dominum*.

(14) Flor et A : *respersos*.

(15) Sic Flor. et A. — B : *credere fatebantur*. — B : *credere*.

(16) Sic Flor. et A. — B : *diversitate supplicii mature multarent*. — Boll. : *diversa supplicia multarent*.

(17) Sic Boll. et B. — Flor. et A : *sed sancti viri, confessores*.

sanctæ prædicationis et cum magnis virtutibus obviantes (1), nullo metu territi reproborum, Christi Ecclesiam nova cotidie fecunditate ditabant (2). Cumque Ecclesia (3), prædicatorum meritis et ore fundata, quamvis inter turbines procellasque lictorum (4), cresceret et augetur (5), ipsa etiam Germaniæ ferox immanitas (6), subacta cordis compunctione (7), colla se jam Christi jugo supposuisse domata gaudebat (8).

11. Ab ipsis denique destruebantur idola, quorum sumptu fuerant et studio fabricata; et, portu salutis invento, idolorum gaudebant perire naufragia (9). Lugebat tunc portio victa diaboli, cum de ea victrix Ecclesiæ legio triumpharet (10). Cumque talia gererentur (11), furore atrocissimo ministri crudelitatis accensi (12), unus ex his sanctum virum Dionisium (13) cum magna cordis severitate alloquitur, dicens : « Tune es ille nefandissimus (14) senex, qui deorum nostrorum culturas evacuas (15),

(1) Sic Boll. — B : vim sanctæ prædicationis cum magnis virtutibus obviantes. — A : sanctæ prædicationis et magnis virtutibus obviantes. — Flor. : sanctæ prædicationis instantia et magnis virtutibus obviantes.

(2) Sic Boll., Flor., A. — B : nullo metu territi, fecunditate ditabant.

(3) B : cumque Christi Ecclesia.

(4) Sic Flor. et A. — B : quamvis intra turbines procellasque letorum. — Boll. : quamvis in turbines procellasque lictorum pertimendas.

(5) Sic Boll. — Flor. : perendie cresceret et augetur. — B : perendie cresceret et augetur. — A : pereresceret et augetur.

(6) Sic Flor. — Boll. et A : ipsa etiam Germanie ferax immanitas. — B : ipsa Germanie ferax immanitas.

(7) B : subacta compunctione cordis.

(8) Sic Flor. — A : colla se jam Christi jugo domata gaudebat. — B : colla se jam Christi jugo dogmata gaudebat. — Boll. : colla sua jam Christi jugo domata gaudebat.

(9) A : naufragium. — Le mot *naufragia* veut dire ici *épaves, débris de navire*.

(10) Tout ce qui précède, dans cet alinéa, est tiré des Actes clémentins.

(11) Sic Boll. — Flor. : cum talia gererentur. — B : cumque talia agerentur. — A : cumque talia legerentur.

(12) Ce mot *accensi* est omis dans le ms. A. — Dans cette phrase, comme dans d'autres des mêmes Actes, on remarque le *nominatif absolu* au lieu de l'*ablatif absolu*.

(13) A : *sanctum Dionisium*.

(14) Sic A, B, C. — Boll. et Flor. : *infandissimus*.

(15) Sic Flor., A, C. — Boll. et B : culturam evacuas. — Le mot *cultura* est employé au pluriel avec le même sens dans l'ancienne légende de saint Martial : *invenit omnem multitudinem populi diversis idolorum vacare culturis*.

et invictissimi principis statuta contemnis? Dic ergo, cujus te asseris esse cultorem (1), aut quam confessionem tuæ dictionis (2) adscribis? » Tunc hi tres (3) beatissimi viri Dionisius, Rusticus et Eleutherius, trium puerorum in camino ignis deambulantium Spiritus refecti carismate (4), quasi ex uno ore (5) tale interroganti dederunt (6) responsum : « Conditio nostra Christianæ legi noscitur famulari : quem vero confitemur (7), liquido (8) tuis auribus intimamus (9). Confitemur Patrem et Filium et Spiritum sanctum : Patrem ingenitum, Filium a solo Patre genitum, Spiritum sanctum ab utroque credimus procedentem (10) ».

12. Ad hæc impius persecutor beatos interrogat sanctos (11) : « Ergo principum a vobis jussa contemnuntur (12), et non vestra confessio invictorum deorum jura respondet (13)? » Sancti, ut superius unanimiter respondentes, dixerunt : « Ut præfati sumus,

(1) Sic Flor., A, B, C. — Boll. : cujus te asseris cultorem.

(2) Sic Flor. et B. — A : dictionis. — La traduction grecque est favorable à la leçon que nous avons adoptée : ἡ ποίαν ἐξομολόγησιν τῆς ἐκείνου ἰξουσίας προτινῶμεν; — aut quam professionem tuæ potestatis præferas? — Les Bollandistes et le ms. C : *ditioni* : les Bollandistes indiquent en marge comme variante : *conditioni*. — Hilduin a traduit ainsi ce passage : *cujus conditionis te asseris?* — Nous croyons qu'il faut traduire de la sorte : Quelle preuve apportez-vous de votre autorité?

(3) Sic Flor., A, B. — Boll. et C : hii tres. — La traduction grecque, au lieu de *hi tres beati*, met *hi ter beati* : τρεῖς μακάριοι.

(4) Sic Boll., A, B. — Flor. : *spiritu referti carismatis*.

(5) B : ex imo ore.

(6) C : dedere responsum.

(7) Sic Flor., A, C. — Boll. et B : *confiteamur*.

(8) A : *liquide*.

(9) Sic Flor., A, B, C. — Boll. : *intimabimus*.

(10) Sic Flor., A, B. — Boll. : *Spiritum sanctum ab utroque procedentem*. — Le traducteur grec (Métrodore?), ne voulant pas que le Saint-Esprit procède du Fils, le fait procéder seulement du Père : καὶ πνεῦμα ἅγιον ἐκ πατρὸς ἐκπορεύμενον.

(11) Sic Flor. et A. — Boll. : ad hæc impius persecutor beatos interrogat. — B : ad hæc impius percussor beatos martyres interrogat : sancta ergo, etc.

(12) B : sancta ergo principis a vobis jussa contemnuntur.

(13) Sic Flor. et A. — La traduction grecque est conforme à cette leçon : Nec vestra confessio invictorum deorum auctoritati subicitur? — B : et non vestra confessio invictissimorum deorum jura respondit? — Boll. : et vestra confessio invictissimorum deorum jura respuit?

Christum Dei filium natum ex Maria virgine (1), quem cunctis populis certa pronuntiamus audacia, et credimus, et confitemur, et ore (2) non desistimus collaudare (3) ». In hac sanctos viros fidei constantia permanentes, sævi lictores longo non spatio differentes (4), felicia colla pro fide (5) Christi submissa persecutoris mucro truncavit (6). Reddentes terræ corpora (7), beatas cœlo animas intulere (8). Namque, ad ostendendam divina pietas (9) martyribus suis collatam victoriam (10), cum a corporibus abscisa capita viderentur, eorum, ut poterant, linguæ Dominum fatebantur. O vere beata nimium et Deo nostro (11) grata societas (12)! O sancta et vere laudanda fraternitas, inter quos nec primus aut secundus (13) potuit esse nec tertius, sed sanctæ Trinitatis gloriam confitentes, uno amplius ab urbe milliario, parvo in monticulo (14), trino meruerunt martyrio consecrari!

13. Jacebant denique in vertice montis abscisa corpora pretiosa (15). Implebatur (16) in martyribus Christi quod olim propheta prædixerunt affuturum (17), ut in conspectu Domini

(1) B : ex Maria virgine natum.

(2) B : et hac hora.

(3) Boll. et B. : conlaudare.

(4) Ces mots — *longo non spatio differentes* — sont omis dans le ms. A. — Le ms. B omet tout ce membre de phrase. — C : *non spatio deserentes*.

(5) Sic Boll. et B. — Flor. et A : *per fidem*.

(6) Sic Boll., A, B. — Flor. : persecutoris mucrone trunearunt. — C : lictores... securibus eorum colla trunearunt.

(7) Le ms. A omet *terræ*.

(8) B : *animas intulerit*.

(9) Sic Flor., A, B. — Boll. : *divina pietate*.

(10) A : *collata victoria*.

(11) Flor. omet le mot *nostro*.

(12) La traduction grecque a compris ce mot *Société* dans le sens de *multitude* : *O vere beata multitudo!*

(13) Sic Boll. et B. — Flor. et A : *nec primus secundus potuit esse*.

(14) C'est là le monument le plus ancien qui désigne la colline de Montmartre comme ayant été le théâtre du martyre de saint Denis et de ses compagnons. — Cette colline était à un mille environ de la cité de Paris.

(15) Sic Flor., A, B. — Traduction grecque conforme. — Boll. : *abscisis capitibus, corpora pretiosa*.

(16) Sic Flor., A, B. — Boll. : *implebaturque*.

(17) Sic A. — Flor. : quem olim propheta prædixerunt affuturum. — Boll. et B : quod olim propheta prædixerat affuturum. — La traduction grecque met *prophetae*.

pretiosæ permanerent mortes justorum. Namque ad declaranda martyris et sacerdotis primi merita gloriosa (1), ut per quem salutifer primo cœperat fructus oriri, eo amplius gloria ipsius pateret et triumphus (2), beatissimi se Dionisii (3) et pontificis venerandi sanctum exanime cadaver erexit, beataque manu caput a corpore (4), lictoris ense, truncatum (5), pendulum cœpit brachiis vectitare (6); atque ab illo montis cacumine (7), duobus fere milibus, firmis gressibus apportavit : novo et prius inaudito (8) miraculo, exanime corpus viventis currere more (9), et homo jam mortuus firmis incedere plantis (10).

14. Beatorum (11) igitur Rustici et Eleutherii, metuentes impii ne conversi populi fidelissima probataque devotione corpora profutura sibi ad patrocinium tumultata consecrarent (12), inito

(1) B omet le mot *primi*. — Flor. : *meritis gloriosa*.

(2) Sic Flor., A, B, Hilduin. — Boll. : *ipius pariter et triumphus*. — Les Bollandistes, tout en adoptant cette leçon défectueuse, donnent en marge la variante : *pateret et triumphus*.

(3) B : *beatissimi Dionisii*.

(4) Sic Flor., A, B. — Boll. : *a corpore abscisum*.

(5) B : lictoris perfidia truncatum. — Hilduin a mis : *dolabra lictoris truncatum*.

(6) Sic Boll. — B : pendulum cœpit brachiis vectitare. — Flor. et A : pendulo cœpit in brachiis vectitare.

(7) B : *montis acumine*.

(8) Sic Boll. — B : novo et inaudito prius. — Flor. et A : *novo prius et inaudito*.

(9) Sic Boll. et Hilduin. — A et B : exanime corpus juvenis currere more. — Flor. : ut exanime corpus instar viventis curreret.

(10) Sic Boll., A, B. — Flor. : *et homo jam mortuus firmis incederet plantis*. — Variante des Bollandistes : *et hominem jam mortuum firmis incedere plantis*. — Hilduin : *et hominem jam mortuum recto gressu incedere*.

(11) A : *beatissimorum*.

(12) Sic Boll. et B. — Flor. : *corpora futura sibi ad patrocinium tumulto consecrarent*. — C : *corpora futura ad patrocinium tumulto consecrarent*. — A : *metuentes impii ne conversi populi fidelissima probataque devotio corpora futura sibi ad patrocinium tumultata consecraret*. — Actes élémentins : *Metuentes igitur percussores, ne conversi populi fidelissima probataque devotio sanctorum corpora profutura sibi ad patrocinium tumultarent* (Bosquet : *tumularet*). — Hilduin : *Metuentes percussores.... ne conversi populi fidelissima probataque devotio, sanctorum corpora... profutura sibi ad patrocinium colligerent, et tumultarent*. — Traduction grecque favorable à la leçon que nous avons adoptée.

concilio, imposita navibus (1) in profundissimum decreverunt gurgitem mergi (2) : sed Deus (3) omnipotens, bonus, justus et misericors (4), qui misericordiam suam humano generi nunquam negavit, qui Pharaonis consilium Rubri maris unda submersit, et Holofernis ictu femineo colla truncavit (5), ipse impudentum consilium (6) misericordiæ suæ arte destruxit, ut præclara duo luminaria non gurgitis unda submergeret, sed Christi haberet Ecclesia fortissimos bellatores (7). Nam matrona quædam, Catulla nomine, quæ, licet paganorum adhuc erroribus teneretur addicta (8), converti tamen ad fidem Christi per exempla martyrum se desiderare et mente monstrabat et opere (9), Dei ergo misericordia inspirata, mactæ virtutis (10) consilium appetivit, atque ad convivium venire postulat percussores : cumque eis copiam oblatae (11) humanitatis expendit (12), a memoria eorum, quæ susceperant agenda, discussit.

15. Denique fidelibus suis arcana sui pectoris reseravit, ut

(1) Sic Boll. — B : *immo posita navibus*. — Flor. et A : *posita navibus*. — C : *posita navi*. — Actes élémentins : *imposita navibus*. — Hilduin : *imposita navibus*.

(2) Sic Flor. et A. — Boll. : in profundissimo decreverunt gurgite demergi. — B : in profundissimo decreverunt gurgite dimergi. — C : in profundissimum decreverunt gurgitem demergere.

(3) Sic Flor., A, B. — Boll. : *Dominus*.

(4) Sic Flor., A, B. — Boll. : *bonus, et justus et misericors*.

(5) Sic Boll. et B. — Flor. : *et Achitofellis ictu funino colla truncavit*. — A : *et Achitofellis ictu femineo colla truncavit*. — La traduction grecque parle d'Achitophel : Hilduin mentionne Holoopherne.

(6) Sic Boll. et A. — B : *impudentium consilium*. — Flor. : *impudens consilium*.

(7) Sic Flor. et A. — Boll. et B : sed Christi haberet fortes Ecclesia bellatores. — C : ut Christi Ecclesia non amitteret, sed haberet fortissimos bellatores.

(8) Sic Boll. — B : *teneretur adducta*. — Flor. et A : *teneretur astricta*. — Hilduin : *teneretur addicta*. — La traduction grecque a lu, au lieu du mot *erroribus*, le mot *terroribus* (τῶν φόβων).

(9) Sic Boll., Flor., A. — B : desiderare et mente se demonstrabat et opere.

(10) Sic Boll. et Hilduin. — Flor., A, B : *aptæ virtutis*.

(11) Sic Flor., A, B, C. — Boll. : *allata*. — Hilduin : *oblata*. — Actes élémentins : *oblata*.

(12) Sic Boll., Hilduin. — Actes élémentins : *extendit*. — Flor. : *expendisset*. — B : *expandit*. — A : *expedita memoria*.

subtracta furto preciosa corpora martyrum beatorum, in sexto (1) procul ab urbe memorata lapide, in agello quem segeti paraverant (2) affuturum (3), latenter (4) absconderent : qui jussa complentes, quod eis præceptum fuerat (5), exequuntur. O furtum laudabile, quod cuiquam non intulit damnum, sed magis omnibus (6) beatum contulit lucrum ! Cumque, ut mos est (7), sationis suæ segetem sacratus produceret ager, ita beatorum **martyrum** est ubertate ditatus, ut et centuplicatum fructum (8) cultor acquireret (9), et patria mereretur salutem (10), et magnum thesaurum posteris consecraret (11).

16. Prædicta itaque mater familias, horum non immemor **martyrum** sacratorum, cum primum persecutionis videret tepuisse fervorem (12), locum sanctorum martyrum ossa servantem omni sollicitudine requisivit, atque inventum ingentis mausolei constructione signavit (13) : quam venerabilem feminam non immerito credimus sine dubio sanctis martyribus adhæsisse : quia nisi eam Redemptor omnium ad agnitionem sui nominis venire voluisset, nequaquam ejus pectori (14) consilium tantæ pietatis infunderet. Namque absque ambiguitate confidimus, ut, quæ beatorum martyrum ossa servavit, eorum intercessionibus ad fidei pertingerit (15) veritatem. Christianorum igitur turba quam

(1) B : *in secto... lapide*. — La traduction grecque a été faite d'après un texte latin qui renfermait la même faute, puisque, au lieu de parler du *sixième mille*, elle parle d'une pierre *taillée* qui se trouvait placée dans un petit champ.

(2) Sic Flor., A. — Boll. : *quem segeti paraverat*. — B : *que segeti paraverat*. — C : *quem segeti præparaverat*.

(3) A, B : *ad futurum*.

(4) Flor. : *latentem*.

(5) Sic Boll., Flor., B. — A, C : *quod eis jussum fuerat*.

(6) A : *sed omnibus magis*.

(7) Sic Flor., A, C. — Boll. : *ut moris est*. — B : *ut moris*.

(8) B : *ut est centuplicato fructu*.

(9) Sic Flor., A, C. — B : *cultus acquireret*. — Boll. : *cultores acquirerent*. — Actes clémentins : *cultor acquireret*.

(10) Sic Flor., A, B, C, Actes clémentins. — Boll. : *et patriæ mererentur salutem*.

(11) Sic Flor., B. — Boll. et A : *consacrarent*. — C : *conservaret*.

(12) A : *videret tempus*.

(13) La phrase qui précède est tirée, presque mot pour mot, des Actes clémentins.

(14) Sic Flor., A, B. — Boll. : *pectori ejus*.

(15) Boll., Flor., B : *perlingeret*. — A : *pertingere*.

plurima, quæ beatorum martyrum fuerat admonitione (1) conversa, omni nisu atque conatu, quaque ut poterant (2), omni cum devotione summoque studio, super sanctorum martyrum beata cadavera ecclesiam construxerunt (3), et in sanctæ (4) gloriam Trinitatis trino numero dignis cum muneribus humaverunt; ad quorum digna corpora, Dei omnipotentis opitulante clementia, cotidie virtutum insignia declarantur.

17. [Quis etenim (5) sermo, vel quæ lingua tantorum martyrum sufficiat enarrare virtutes, quando nec ipsis queunt humanis mentibus retineri? Infirmis salus, debilibus gressus, cæcis visus, surdis auditus, et mutis (6) redditur sermo: immundi spiritus ab obsessis corporibus expelluntur, et pia vota felici exauditione pinguescunt. Nos ipsos, quamvis immeritos, eorum credimus sacris precibus adjuvandos, qui, ut hebetes et indigni, eorum vobis seriem passionis præsumpsimus intimare, non ex nostri ingenii (7) capacitate, aut proprii sensus industria, sed quod veterum fidelium nobis (8) relatione patuit (9): et quod ex parte in quibusdam paginulis veteranis, pauca (10), ut potuimus, longo spatio interlita (11) didicimus (12).

18. Nam sicut majorum (13) cognovimus colloquio peritorum timentium Deum (14) et studio sanctæ caritatis ardentium (15),

(1) Flor. et A : *ammonitione*.

(2) Sic Flor. — A : ut poterant, — C : quam ut poterant. — Boll. et B : *quaque vi poterat*.

(3) Sic Flor., A, C. — Boll. : *ecclesiam construens*. — B : *ecclesiam construens crexit*.

(4) Sic Flor., A, C. — Boll. et B : *in sanctæ gloriam*.

(5) A : *enim*.

(6) B : *auditus, mutis, etc.*

(7) B : *nostri vero ingenii*.

(8) B : *sed quid veterum nobis fidelium*.

(9) A : *patuerunt*.

(10) B : *quibusdam paginis pauca veteranis*.

(11) B : *in cella didicimus*. — Ces mots « *longo spatio interlita* » signifient : effacés par un long espace [de temps], et non pas, comme a traduit l'abbé Davin : « *un texte semé de longs vides* » (*Enseignement Catholique*, année 1861, p. 729).

(12) Ce paragraphe (17) et le suivant (18) manquent dans le ms. de Florence.

(13) B : *sicut a majoribus*. — A : *sicut major*.

(14) B : *Deum timentium*.

(15) A : *timentes Deum et studio sanctæ Karitatis ardentes*.

multa de beatorum virorum præclaro certamine, ad laudem Christi et gloriam martyrum, ob memoriam posterorum sacris studuerunt indere cartis; sed subripiente negligentia et antiqui procurante (1) hostis invidia, flammarum (2) incendio feruntur esse consumpta. Nam vestrarum (3) mentium solers capacitas ex paucis, quæ dicta sunt, valet pensare (4), quæ reticentur majora. Hoc tamen (5) absque ulla dubitatione confidimus, multa eos pro Christo subisse certamina, quando usque ad præsens tanta per eos divina virtus cotidie dignatur declarare miracula.]

19. Passi sunt autem beatissimi martyres (6) Christi Dionisius, Rusticus et Eleutherius, VII idus octobris (7), sub Domitiano imperatore. apud Gallias, Parisius civitate (8), regnante Domino nostro Jesu Christo, qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat per omnia sæcula sæculorum. Amen (9).

ART. 2. — *Actes clémentins de saint Denys.*

Les anciens Actes de saint Denys, que nous avons appelés *clémentins*, ont été publiés en 1636, dans l'ouvrage latin qui a pour titre : *Histoire de l'Eglise gallicane*, par François du Bosquet, juge royal de Narbonne, plus tard évêque de Montpellier. Quoique l'éditeur les eût collationnés sur cinq bons manuscrits (10), ces Actes renferment un certain nombre de fautes, dont la plus grave est celle qui est relative à la mission du saint martyr. Dom Félibien, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys*, qui parut en 1706, en donna une nouvelle

(1) A : *procurantis*.

(2) A : *flammæ*.

(3) Sic A. — Boll. et B : *humanarum*.

(4) Sic Boll. et B. — A : *considerare*.

(5) B : *nec tamen*.

(6) Sic Flor. et A. — Boll. : *passi sunt autem martyres*. — B : *passi sunt sancti martyres*.

(7) Flor. : *octubris*.

(8) Sic Flor. et A. — B : *apud Galliarum Parisius civitatem*. — Boll. : *apud Galliarum Parisium civitatem*.

(9) Sic Flor., A, B, C. — Boll. : *qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat*.

(10) Vitam, aut potius passionis Dionysii acta, Hilduino antiquiora, accipe ex fide quinque manuscriptorum codicum optimæ notæ. (*Histor. Eccles. Gallic.*, pars II, p. 68.)

édition d'après un manuscrit du ix^e siècle, qui provenait de l'abbaye de Moissac, et qui avait appartenu à M. Claude Joly, chanoine de l'Eglise de Paris (1). Cette édition est plus correcte que celle de du Bosquet, et on n'y trouve point notamment la faute relative à la mission de saint Denys. Dom Félibien dit à ce sujet : « Nous avons retenu la leçon du manuscrit de M. Joly, qui porte que S. Denys fut envoyé dans les Gaules par S. Clément : ... parce que nous sommes persuadé que l'évêque de Montpellier n'a pas eu raison de substituer ces mots : *qui, ut ferunt, a successoribus apostolorum*, en la place de ceux-ci : *qui tradente sancto Clemente, Petri apostoli successore* (2) ».

C'est cette édition de dom Félibien que les Bollandistes ont reproduite au T. IV^e d'octobre, dans l'article saint Denys. Comme elle n'est pas exempte de fautes, nous allons en donner une troisième édition plus correcte, nous l'espérons, que les précédentes, car nous avons collationné les éditions de du Bosquet et de dom Félibien avec dix manuscrits de la Bibliothèque nationale, deux du ix^e ou x^e siècle, deux du xi^e et xii^e, trois du xii^e et xiii^e, trois du xiv^e. — Nous citerons en marge les variantes, non-seulement de du Bosquet et de dom Félibien, mais encore des divers manuscrits que nous avons étudiés. Nous signalerons également les variantes de l'office de saint Denys du manuscrit de Compiègne, puis celles des Actes aréopagitiques et de la passion composée par Hilduin, où l'on trouve un certain nombre de phrases empruntées textuellement aux Actes clémentins de saint Denys.

Voici maintenant l'indication des manuscrits de la Bibliothèque nationale que nous avons collationnés :

1^o Le ms. 11,748, fol. 58, v^o (Saint-Germain). Ce ms., d'après le catalogue, est du x^e siècle. Toutefois dom Ruinart, qui s'en est servi pour publier les Actes de saint Saturnin, le jugeait du ix^e siècle. C'est en effet le célèbre manuscrit de Saint-Maur-des-Fossés, duquel il disait, en 1689, qu'il avait neuf cents ans d'ancienneté. M. Léopold Delisle, dont le jugement fait autorité en pareille matière, l'estime du ix^e ou x^e siècle. Ce ms. n'a pas le premier prologue; il commence par ces mots du second : *Post Domini nostri Jesu Christi salutiferam passionem, etc.*;

(1) *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys*, Pièces justificatives, p. CLXIII.

(2) *Ibid.*, Pièces justificatives, p. CLXIII.

2° Le ms. 5,301, fol. 213 (Saint-Martial de Limoges), x^e siècle.

3° Le ms. 5,296ⁿ, n° 2, fol. 4 *olim* de Thou, puis Colbert),
x^{re} siècle.

4° Le ms. 3,793, n° 47, fol. 198, v° Colbert, x^{re} siècle; — ce ms. n'a ni le premier, ni le second prologue; il commence par ces mots : *Sanctus Dionysius*.

5° Le ms. 5,308, fol. 158 (Colbert), x^{re} et x^{re} siècles; — ce ms. manque du premier prologue; il commence par ces mots du second : *Post Domini nostri*, etc.

6° Le ms. 5,298, n° 56, fol. 83, v° Colbert, x^{re} siècle.

7° Le ms. 3,820 (Colbert), x^{re} siècle. — Ce ms. renferme deux copies des Actes clémentins de saint Denys : d'abord, une copie qui n'a que le premier prologue : et c'est une marque, à notre avis, que ce texte a été copié sur un manuscrit d'une haute antiquité, car le second prologue, véritable hors d'œuvre, nous semble avoir été intercalé postérieurement.

8° Ce même ms. 3,820 renferme, folio 164, à la suite de la copie précédente, un autre exemplaire de ces mêmes Actes, qui n'a que le second prologue et qui commence par ces mots : *Post Domini nostri*, etc.

9° Le ms. 3,809^A, fol. 148 (Colbert), x^{re} siècle.

10° Le ms. 5,278, n° 113, fol. 178, v° Colbert, x^{re} et x^{re} siècles. Comme trois autres manuscrits précédents, ce ms. manque du premier prologue, et commence par ces mots du second : *Post Domini nostri salutiferam passionem*.

Pour éviter dans les notes la multiplicité des chiffres, nous indiquerons ces divers manuscrits par des lettres alphabétiques : le ms. 11,748, par la lettre A; — le ms. 5,301, par la lettre B; — le ms. 5,296, par la lettre C; — le ms. 3,793, par la lettre D; — le ms. 5,308, par la lettre E; — le ms. 5,298, par la lettre F; — le ms. 3,820¹, par la lettre G; — le ms. 3,820², par la lettre H; — le ms. 3,809^A, par la lettre I; — le ms. 5,278, par la lettre K.

Nous indiquerons en outre l'édition de du Bosquet par cette abréviation : *Bosq.*; et l'édition de dom Félibien, reproduite dans les Bollandistes, par cette autre : *Boll.*

Et, comme l'office de saint Denys du manuscrit de Compiègne (ix^e siècle), les Actes aréopagitiques et la Vie de Saint Denys, composée par Hilduin, renferment de nombreux fragments empruntés aux Actes clémentins, nous indiquerons les variantes de ces fragments par ces notes abrégées : *Comp.*, — *Act. aréop.*, — *Hild.*

Prologus in passione sancti Dionysii (1).

1. Gloriosæ martyrum passiones, et pretiosa Domino spectante certamina (2), quanquam digna sint (3) pro miraculorum dignitate conscribi, nequeunt tamen sine formidinis trepidatione complecti (4) : quia cum magnarum rerum consideratur assumptio, non immerito præsumpti operis (5) timetur magnitudo (6); eo quod tantum sermo tenuis (7) explicare non valet, quantum de se dici veritas passionis imponit (8). Jam licet propositio tantæ rei arduum videatur habere initium (9), in hoc mens trepidatione fatigata respirat (10), quod semper opificem suum magisterium divinæ instructionis præstatione commendat (11). Hac ergo consideratione audaciam nimis temeritatis adsu-

(1) Sic B. — C : Incipit præfatio passionis sancti Dionysii, etc. — G : Incipit præfatio in passione beati Dionysii, etc.

Ce premier prologue se trouve dans Bosquet, les Bollandistes et les mss. B, C, F, G, I; — il manque dans les mss. A, D, E, H, K.

(2) Sic BOLL., F, l. — Bosq. : pretiosa Domino *ipsorum* certamina. — C, G : Domino *expectante*. — Cette première ligne manque dans le ms. B.

(3) Sic Bosq., BOLL., B, C, F. — G : digna *sunt*. — I : *digne* sint.

(4) Sic Bosq., B, C, F, G, I. — BOLL. : *compleri*.

(5) Sic Bosq., B, C, I. — BOLL. : non immerito operis (*omis* præsumpti) timetur magnitudo. — F : præsumpti *one* operis. — G : præsumpti *mi* operis.

(6) Sic Bosq., BOLL., I. — B, C, F, G : *regitur* magnitudo.

(7) Sic Bosq., BOLL., C, F, G, I. — B : eo quod sermo tenuis.

(8) Sic BOLL., B, C, F, G. — I quantum de se veritas passionis imponit. — Bosq. : quantum de se *exigit* veritas passionis.

(9) Sic B. — C : tamen propositio tantæ rei arduum videatur habere initium. — F : tamen [ne] propositu[m] tante rei arduum videatur habere initium. — G : tamen proposito tante rei arduum habere videatur initium. — I : tamen et positio tante rei arduum habere videatur initium. — Bosq. : tamen etsi posito (LACH : positio) tantæ rei arduum habere videatur initium. — BOLL. : tamen expositio tantæ rei arduum licet habere videatur initium.

(10) Sic B, C, F, G. — BOLL. : in hoc mens trepidatione respirat. — Bosq. : in *hac* mens trepidatione respirat. — I : in hoc mens trepidatione *respiret*.

(11) Sic B, F, G. — BOLL. : quod (*omis* semper) opificem suum magisterium divinæ instructionis [informat, et inchoantis initium ingenii] *præstatione* commendat. — I : quod semper opificem *ministerium*, etc. — C : quod se per opificem..... præstatione commendat. — La leçon de

mens, quæ longi temporis fuerant obumbrata silentio (1), ipsius Divinitatis auxilio suscepta, sunt reseranda (2); et ut habet testimonium veritatis (3), plus fidelium sunt relatione comperta, quam probantur ad nos lectione transmissa.

11. Unde non sine certa æstimatione (4) conicitur (5), quod novitas adhuc credentium populorum, gentilium crudelitate conterrita (6), formidavit scribere, quod tamen gaudebat Dei famulos (7) meruisse : cum sine dubio judicentur scripta, quæ fidelium sermo testatur impleta. Credendum enim est, et abstersa dubietatis nube (8), totis viribus confitendum, eos qui pro confessione Domini ac Dei nostri digni fuerunt subire martyrium, etiam ampliora tolerare valuisse (9), quam videtur succedentibus ætatibus relatio per populos transmissa recolere. Id ergo supplicatio communis obtineat, ut veniam consequatur devotus, si quid de virtutibus prætermisit (10), ignarus. Nam etsi omnia non ex asse solvuntur (11), credere universitas (12) mereatur, ut de Dei famulis etiam majora sentiat, quam sermo passionis

Bosquet est très mauvaise : « Quod semper *opifex* suum *ministerium divina instructione* [informat, et inchoanti initium et ingenii] perfectionem accomodet ».

(1) Sic B, F, G. — BOLL. : quæ longo temporis fuerant obumbrata silentio. — Bosq. : quæ longo tempore fuerant, etc. — C : quæ *longe temporis*, etc. — I : quæ longo *tempus*, etc.

(2) Sic B, C, F. — Bosq. : *incepta* sunt reseranda — G : sunt *reserendo*. — BOLL., I : sunt *revelanda*.

(3) B, C, F, I. — G : et ut habet testimonium *veritas*. — BOLL. : *quia* ut habet testimonium veritatis. — Bosq. : quia ut habet testimonium *veritas*.

(4) Sic BOLL., C, F, G, I. — Bosq. : sine *certi* æstimatione. — B : sine æstimatione *arta*.

(5) Sic Bosq., B, C, F, G, I. — BOLL. : *cognoscitur*.

(6) Sic BOLL., B, F, G, I. — C : *perterrita*. — Bosq. : *contrista* (mot barbare à la place duquel Luchi proposait *contristata*).

(7) G : Dei *famulus*. — I : Dei *famulis*.

(8) Sic BOLL. et alia mss. — Bosq. : abstersa dubietatis *justæ*. (Luchi met en note : forsan add. *caligine*.)

(9) Sic BOLL., B, C, F, G. — Bosq. : *voluisse*.

(10) C : si quid prætermisit.

(11) Sic G et I. — F : omnia *non a se* solvuntur. — B : omnia *non exsolvuntur*. — C : omnia *exasse* solvuntur. — Bosq., BOLL. : omnia *non esse* solvuntur. (Luchi, en publiant le texte de Bosquet, met en note : *locus corruptus*.)

(12) Sic Bosq., B, C, G, I. — BOLL., F. : credere *tamen* universitas.

explanat (1). Qualiter enim cultorem Domini locus ejus gaudens patrocínio habere promeruit (2), quo vel modo (3) aliorum sanctorum junctum illi (4) agnoverimus (5) fuisse consortium, sicut fidelium relatione (6) didicimus, ipsorum juvamine martyrum, quantum de se scire tribuunt (7), explicemus.

(*Alia præfatio.*)

(Ce second prologue se trouve dans Bosquet, les Bollandistes, et dans les manuscrits B, C, F, I. — Il commence le texte des Actes dans les mss. A, E, H. — Il manque dans le ms. G, qui n'a que le premier prologue, et dans le ms. D, qui n'en a aucun. — Ce second prologue, véritable hors-d'œuvre, nous paraît avoir été ajouté à ces Actes vers le VI^e siècle.)

I. Post Domini nostri Jesu Christi salutiferam passionem, post resurrectionis unicæ singularisque mysterium, post ascensionem ejus, qua manifestavit hominibus nunquam se defuisse quo rediit, apostolorum prædicatio universis gentibus profutura successit. Qui cum imminere suas cernerent passiones, quæ (8) Domino nostro Jesu Christo (9) docente didicerant, repleti Spiritus Sancti gratia, docuerunt (10), ita ut, fide crescente, non pauci (11) mererentur fieri confessores, quos postmodum (12) Ecclesia catholica gaudet promeruisse martyres.

(1) Sic BOLL., et alia mss. — BOSQ. : *explanet*.

(2) Sic BOLL., C, F, G, I. — B : gaudens *patrocini* habere promeruit. — BOSQ. : locus ille gaudens, et ejus patrocini habere promeruit.

(3) Sic F. — B, G : *quod* vel modo. — C : *quoque* modo. — BOLL. : quomodo. — BOSQ. : quando.

(4) Sic C, I. — BOSQ. : *inventum* illi. — BOLL. : *vinctum* illi. — F, G : *tunc* illi.

(5) C : *cognoverimus*.

(6) Sic BOLL., C, F, G, I. — BOSQ. : *sic* fidelium relatione. — B : sicut relatione fidelium.

(7) Sic BOLL., BOSQ., B, C. — G : *in vanum* martyrum, quantum de se scire *tribuat*. — F : quantum de se scire *tribuunt*.

(8) B, C, H. — BOSQ., BOLL., I : quod. — A, E, F, K : quas.

(9) Sic BOSQ., BOLL., E, H, I. — A, B, F : Domino Jesu-Christo. — C : Domino Jesu. — *Ms. Comp.* : quæ Domino Jesu-Christo *donante*.

(10) II : docuere. — Hilduin a *utilisé* ce premier paragraphe dans son exorde de la *Passion de saint Denys*.

(11) B, *ms. Comp.* : multi.

(12) Sic A, B, C, E, F, H. — BOSQ., BOLL., I : modo. — *Ms. Comp.* : quos catholica postmodum gaudet Ecclesia.

11. Hos ergo, quorum virtutem persecutorum non prævaluit superare conflictus, quos ad auri similitudinem reddidit (1) flammaram examinatio pretiosos, ad suscipienda mandata Domini idoneos apostolorum esse iudicavit electio, quibus evangelica semina gentibus serenda committeret (2); electisque viris, Dei dispositione, providenter (3) honorem decreverunt episcopatus adungere, quo facilius eorum prædicationibus acquisiti ad ministerium (4) sacri proveherentur altaris.

III. — Ex qua confessorum turba, sanctum et venerandi meriti (5) Saturninum primum (6) urbs Tolosana promeruisse gaudet episcopum, quem impietas peccantium populorum (7) posterioribus tauri, multis funium nexibus alligatum (8), dedit Capitolinis gradibus illidendum (9) : ubi, sancti capitis soluta compage, cerebrum frequentis illisionis (10) dispersit injuria;

(1) Sic Bosq., BOLL., C, E, F, I. — B : quos ad auri similitudinem *reddit*. — A, H : quos auri similitudine.

(2) Sic A, B, H. — E, K : quibus evangelica semina gentibus *inserenda* committeret. — BOLL. : quibus evangelica semina *semper à gentibus servanda* committerent. — Bosq. : quibus evangelica semina *semper agentibus* servanda committerent. — I : servanda committeret.

(3) Sic Bosq., BOLL. — I : providentur (pour *providenter*). — B. dispositione providenti. — A : Dei dispositione *prudentiam*. — F : Dei dispositione ac providentia. — C : Dei disponente providentia. — E, K : electosque viros, Dei *dispositionis providentia*, honori decreverunt episcopatus adungere.

(4) Sic Bosq., BOLL., C, E, F, H, K. — B : eorum *prædicatione* adquisiti, ad misterium... — A : quo facilius, *quorum* prædicationibus *adquisita* ministerium sacri *prohiberentur* altaris.

(5) Sic Bosq., BOLL., C, I. — A : sanctum venerandi meriti. — F : sanctum et venerandi meritis. — H : sanctum et venerandum meritis. — B, E, K : sancti et venerandi meriti.

(6) Ce mot *primum*, omis par Bosquet et les Bollandistes, se trouve dans tous les manuscrits.

(7) Sic A, B, C, E, F, H, K. — I : *peccantis* populorum. — Bosq., BOLL. : *spectantis populi*.

(8) Sic B, C, E, F, K. — A : multis funium nexibus *inligatum*. — H : multis funium nexibus *inligavit et* dedit. — Bosq. : multis nexibus *ligatum*. — BOLL. : multis *ex* funium nexibus ligatum.

(9) Sic B, E. — C, F, H : *Capitulinis*. — A, C, H : *inlidendum*. — Bosq., BOLL. : *Capitolii*.

(10) B : frequentis *illisionibus*. — A : frequentis *inlisionis disperit* injuria. — K : *celebrum*.

sed talem descensum, meliore vehiculo, ad Dominum secutus est ascensus (1). Felix tanti meriti, tantæque persona virtutis (2), cui concessum est, primum doctorem esse, et sic martyrem (3), qui quod docuit (4) verbis, evidentibus implevit exemplis.

IV. — Simili etiam gratia beatissimus Paulus antistes atque confessor, Narbonensem provinciam salutari acquisivit eloquio; « quem ita labor domesticus et tribulatio (5) exercuit, ut eum verum Domini esse famulum approbaret (6) ». Sed gratias tibi, Domine Jesu (7), qui infestantis inimici tela probationem fidelium tuorum permisisti esse, non vulnera (8); et talem tuis præstas (9) pro labore mercedem, ut nullum tuorum fuisse gaudeat hostis imbellem (10). Dum ergo ad peculiaris patroni gesta suscepti (11)

(1) Sic C, E. — C : *meliori* vehiculo. — F, H : sed talem *discessum*, meliore vehiculo, ad Dominum est secutus ascensus. — B : sed *post* talem *discessum*, meliore vehiculo, ad Dominum est consecutus. Ascensus felix, etc. — A : sed *tale discessu* meliore vehiculo, ad Dominum est consecutus *corona gloriosi accensus*. — Bosq. : sed tali descensu, ad Dominum assecutus est ascensum. — BOLL. : sed talem *discessum*, ad Dominum secutus est ascensus.

(2) Sic BOLL., B, F, H, I. — E, K : *δ* felix tanti meriti. — Bosq. : felix *vir* tanti meriti, tantæque *et personæ et* virtutis. — A : felix *sancti meriti*, *tantaque* persona virtutis. — C : tantæque personæ vir.

(3) Sic B. — E, K : primum doctorem esse, postea sic martyrem. — A, C, F, H : primum doctorem esse, sic martyrem. — Bosq., BOLL. : primum esse doctorem, *post* martyrem.

(4) Sic Bosq., BOLL., B, C, E. — F : qui quidquid. — A : quodque docuit.

(5) Sic C, E, H, K : Martyrologe de Florus. — A : *redemita* labor domesticus et tribulatio. — B : labor domesticus et *tribulationis*. — F : labor domesticus *tribulationis*. — Bosq., BOLL., I : labor *domesticæ tribulationis*.

(6) Sic B, C, E, F, H, K. — A : adprobaret. — Bosq., BOLL. : *approbares*. — La phrase qui est entre guillemets a été empruntée par Florus, dans son Martyrologe.

(7) Sic A, B, C, F, H. — Bosq., BOLL., I : gratias tibi, Domine Jesu *Christe*. — E, K : sed gratias *ago* tibi Domine Jesu *Christe*.

(8) Sic Bosq., BOLL., etc. — A : qui *infesta* inimici tela *probatione* fidelium tuorum *perempti* esse, non vulnera. — HILDUIN, *Ms. Comp.* : *præstitisti* esse, non vulnera.

(9) Sic BOLL., etc. — Bosq. : *his* præstas. — K : tuis *præsta*.

(10) A : imbella (à la place d'*imbellem* qu'on a effacé). — F : in bello. — Hilduin a utilisé cette phrase dans le premier chapitre de sa *Passion de saint Denys*.

(11) Bosq. : Dum ergo ad *pecularia* patroni gesta. — H : gesta *suscepta*.

officii tendit obsequium, non ex asse (1), quæ de servo Dei sunt comperta, prosequimur, sed immemores sui non fuisse (2) sufficiat; in talibus enim causis magis convenit fideles credere, quam possit relatio humana monstrare (3).

Incipit vita.

1. Sanctus igitur Dionisius (4), qui tradente beato Clemente, Petri apostoli successore (5), verbi divini semina gentibus parturienda (6) susceperat, quo (7) amplius gentilitatis fervere cognovit errorem, illuc intrepidus et calore fidei flammatus (8) accessit, ac Parisius (9), Domino ducente (10), pervenit : non veritus incredulæ gentis expetere (11) feritatem, quia virtutem suam præteritarum pœnarum recordatio (12) roborabat : et qui (13)

(1) Sic BOSQ., BOLL., I. — H : non ex asse de servo Dei comperta. — A : non exasse quæ de servi Dei. — C : non errasse, si que de servo Dei. — F : non a se, quæ de servo Dei. — B : non ex ea quæ servo sunt comperta. — E, K : non omnia, quæ de servo Dei.

(2) E, H, K : sed immemores sui nos non fuisse.

(3) A : *mavis* convenit fideles credere, quam possit *ratio* monstrari. — H : *mavis* convenit fideles credere *qua* possit... — C : *majus* convenit.

(4) Sic A, B, C, F, G, H, BOSQ. — BOLL., I : Igitur sanctus Dionisius. — D, E, K, Ms. Comp. : Sanctus Dionisius.

(5) Sic A, B, C, D, E, F, G, K, Ms. Comp. — H : *trahente* beato Clemente. — BOLL., I : tradente *sancto* Clemente. — BOSQ. : qui, ut ferunt, a successoribus apostolorum (*et à la marge : alias : « qui tradente beato Clemente, Petri apostoli successore »*). — La variante que Bosquet a insérée dans son texte ne se trouve dans aucun manuscrit.

(6) Sic A, B, C, E, F, G, H, I, K, Ms. Comp. — D : parturiendo. — BOSQ., BOLL. : *eroganda*. — *Actes aréop.*, HILD. : *eroganda*.

(7) Sic omn. cod. — K : quo loco.

(8) Sic C, D, E, F, H, I, K, Ms. Comp. — A, G, I, BOSQ., BOLL. : *inflammatus*. — B, HILD. : *armatus*.

(9) Sic BOLL., etc. — BOSQ. : *Parisios*. — D : ad Parisium. — Ms. Comp. : ad Parisios.

(10) Ces deux mots *Domino ducente* sont omis dans le ms. A.

(11) Ms. Comp. : *experiri* feritatem. — *Ibid.*, alio loco : *expetere* feritatem.

(12) D : *recordatione*. (Quand nous indiquons la variante d'un ou deux manuscrits, il est entendu que les autres manuscrits sont conformes au texte.)

(13) E, K : et *quia* meruerat.

meruerat esse confessor. non cunctatus est trucibus (1) populis esse prædicator (2).

11. Tunc memorata civitas, et conventu Germanorum, et nobilitate pollebat (3), quod esset (4) salubris aere, jocunda flumine, fecunda terris, arboribus nemorosa, vineis uberrima (5), constipata populis (6), referta commerciis : ipsumque (7) insulæ potius quam urbis spatium, quod habitationi circumfusa (8) fluminis unda præstabat (9), reddebatur exiguum (10); et jocunditatis sollicitatione in unum plebs acta commigrans, pene territorium suum intra murorum conclusionem contraxerat (11).

(1) BOLL. et I : *atrocibus*. — BOSQ. : *auctoribus*.

(2) K : *accedere* prædicator.

(3) Sic cod. mss. — BOSQ., BOLL. : et conventu Germanorum, nobilitate pollebat.

(4) Sic BOSQ., BOLL., D, F, I. — B, C, G, H : *quia* esset. — A : *quæ* esset. — E, K : *quia erat*. — HILDEIN : *quia erat*.

(5) Sic E, K. — HILDEIN : arboribus nemorosa, et vineis uberrima. — F : arboribus nemorosa, et *vinetis* uberrima. — D : *vinetis* uberrima. — A : quæ esset salubris..., jocunda flumine, fecunda terris, arboribus nemorosa..., uberrima. — C : arboribus nemorosa, ...uberrima. — G, H, arboribus nemorosa, et *cunctis* uberrima. — B : arboribus nemorosa, et *universis* uberrima. — I : fecunda terris, ...vineis uberrima. — BOLL. : vineis uberrima, et arboribus nemorosa. — BOSQ. : *vinetis* uberrima, et arboribus nemorosa. — *Ms. Comp.* : quia *aura* salubris, aere jucunda, fluminibus fecunda, terris arboribus nemorosa uberrima.

(6) Sic cod. mss. et BOLL. — BOSQ. : *constipulata* populis. — A : constitit ut apopulis.

(7) Sic A, B, C, D, E, G, H, K, BOSQ., *Actes aréop.* — BOLL., F, I : rursumque.

(8) Sic BOSQ., BOLL., D, I. — A, F, G, H : *habitatione* circumfusa. — C : quod *habitationem* circumfusa. — B : spatium ad *habitationem* circumfusa. — K : quod *habitatio* circumfusa. — E : quod *habitatio circumflua*,

(9) Sic BOSQ., B, C, F, G, H, K. — A : *flumini* unda præstabat. — BOLL., I : *appræstabat*.

(10) Sic BOSQ., A, C, D, F, H, K. — BOLL., E : *reddebat* exiguum. — B : exiguum *reddebat*.

(11) Sic BOSQ., C, I, K. — E a laissé le mot *acta*. — A, D, F, G ont mis *conclusionem* au lieu de *conclusionem*. — H : et jocunditatis sollicitatione in unum plebs acta (*laissé commigrans*) per territorium suum *infra* murorum *conclusionem* contraxerat. — B : et jocunditatis sollicitatione in unum plebs acta commigrans, *pene* territorium... *conclusionem* *contraxerat*. — Dans l'édition des Bollandistes, cette phrase est dénaturée; il y a seulement : et *jocunditatis sollicitatione* contraxerat.

III. — Hunc ergo locum Dei famulus elegit expetendum (1). Ad quem cum primum fide armatus (2) et constantia confessionis accessisset intrepidus (3), ecclesiam illis quæ necdum in locis erat (4), et populis illis nota, construxit (5); ac officia (6) servientium clericorum ex more constituit, probatasque personas honore secundi ordinis ampliavit (7). Cinctus ergo fide, et jam (8) constructione basilicæ roboratus, « Deum (9) gentibus non desinebat insinuare quem noverat; ejusque omnibus (10) et judicium et misericordiam anteponebat, paulatim sociabat Deo, quos diabolo subtrahebat (11), ».

IV. — « Tantas etiam per illum Dominus dignabatur exercere virtutes, ut rebellium corda fidelium non minus miraculis, quam

(1) Sic BOLL., A, B, C, D, F, I, K, HILD. — G : *eligit* expetendum. — Bosq. : *exegit* expetendum. — Ms. Comp. : *elegit expectando*. — H : hunc ergo locum Dei *famulum fore* expetendum.

(2) H : ad quem cum *pro* fide armatus.

(3) Sic Bosq., BOLL., B, D, I. — C, F, G, H : *accessit* intrepidus. — A, E : *et constantia confessor accessit* intrepidus. — HILD. : ad quem cum *primo* fide armatus et confessionis constantia *roboratus* accessisset intrepidus.

(4) Sic Bosq., BOLL., B, E. — G : ecclesiam *illic* quæ necdum *et* locis erat. — I : ecclesiam quæ necdum in locis erat. — F : ecclesiam illis necdum in locis erat.

(5) Sic G. — H : ecclesiam *illic* quæ nec populis illis nota, construxit. — A : ecclesiam *illic* quæ necdum locis illis nota, construxit. — C, HILD. : ecclesiam quæ necdum locis illis, et populis nota erat, construxit. — D : ...et populis nota...

Bosq., BOLL. : et populis illis *novam* construxit. — F : et populis *illic novam* construxit. — B, E, I, K : et *populus ille novam* construxit. — Ms. Comp. : ecclesia illis necdum in locis erat, *populus ille novam* construxit.

(6) Bosq. : ac *officiale servitium* clericorum. — H : *ne* officia. — Ms. Comp. : *in qua* officia servientium clericorum.

(7) Sic BOLL., A, F, I, Ms. Comp. — Bosq. : honore secundi ordinis *amplians*. — B, C : *honoris* secundi ordinis. — G : *ampliavit*. — H : *impliavit*.

(8) C, I : *eciam*. — F : *etiam*.

(9) A, E : *Dominum*.

(10) E : *eisque* omnibus.

(11) Bosq. : *quem* diabolo subtrahebat. — Ce qui est entre guillemets a été copié par l'auteur de la légende de saint Gaudence, avec cette seule variante : *paulatim Deo sociabat*.

prædicationibus obtineret (1). » Miroque modo inermi viro non valebat plebs armata resistere. Subdebat (2) se illi certatim (3) Germaniæ cervicositas (4); et jugum Christi suave imponi sibi (5) arcta cordis compunctione poscebat (6). Ab ipsis quoque destruebantur (7) idola, quorum sumptu fuerant et studio fabricata; et invento salutis portu, idolorum gaudebant perire naufragia (8). Lugebat portio victa diaboli (9), cum de ea victrix Ecclesiæ legio triumphabat (10).

V. — Tunc hostis antiquus, videns sibi perire quod Domino constabat assidua populorum conversione proficere (11), totam artificii sui machinam (12) ad impugnandum (13) quæ fuerant constructa (14) convertit; et suæ partis auctores, deorum suorum flentes exitium, ad impietatem subitæ persecutionis armavit (15); ut eos, qui unum et verum Deum colendum (16) insinuaverant, et timendum, expetere (17) diversitate supplicii

(1) Ce qui est entre guillemets a été copié par l'auteur de la légende de saint Gaudence. — B : *obtenere* : miroque modo *beato* et inermi *vero*.

(2) Sic A, B, C, E, F, G, H, I. — Bosq. et BOLL. : *sed* subdebat.

(3) Bosq. : *certamini*.

(4) B : *germana* cervicositas. — H : Germaniæ *cer...sitas*. — E : *germanice* cervicositas. — G : Germaniæ *curiositas*.

(5) B : et jugum Christi *suavem* poni sibi. — A : *impiis ubi* pour *imponi* sibi. — Le ms. G a omis *sibi*. Le ms. H a omis *imponi sibi*.

(6) Sic BOLL., B, K. — Bosq., A, C, F, G, I : *acta* cordis compunctione poscebat. — E : *alta* cordis compunctione poscebat. — H : jugum Christi suave *inflammata* cordis compunctione poscebat.

(7) A : *distruebantur*. — H : destruebantur *et dola*.

(8) A : *naufragium*.

(9) B : lugebat portio *hinc* diaboli.

(10) A : cum *eam* victrix Ecclesiæ legio *triumphavit*. — H : Ecclesiæ *legioni ampliabat*.

(11) E : *confessione* proficere. — A : videns sibi *perisse* quod *Dominus* confortabat assidue populorum proficere.

(12) C : totam *artis* sui machinam. — A : *machenam*.

(13) Sic Bosq., BOLL., B, E, etc. — C, F, G : ad impugnanda. — A, I : ad impugnandam.

(14) A : quæ fuerant *distructa*.

(15) Le reste de l'alinéa manque dans le ms. G.

(16) C : *credendum*. — A : colendum *inmot[ue]rant* et timendum.

(17) Sic B. — A : expetendam. — C, E, F, H : *expendere*. — BOLL. : *et perdere*. — Bosq. : *perdere*.

maturarent (1) : ne superesse posset (2) qui valeret acquirere quod peribat (3).

VI. — Persecutionis ergo publicata sententia (4), impiorum gaudens turba progreditur, et contra dominicum populum pugnatura (5) conspirat, non cunctati appetere gladio, quos Dominus suos monstraverat esse signaculo (6). Itaque cum occidui orbis partem pro Christianorum inquisitione percurrerent (7), sanctum Dionysium contra incredulos dimicantem Pa-

(1) A : *et expelendum* diversitate supplicii *trucidarent*.

(2) A, H : ne superesse *possit*.

(3) A : *Beatus igitur Dionisius semper confortabat fidem Christianorum, ne superesse possit* qui valeret acquirere *quae perierat*.

(4) C : sententia publicata.

(5) B : *pugna* conspirat. — Les Actes aréopagitiques ont reproduit cette phrase.

(6) Sic C, F, G. — H : quos Dominus *suus* monstraverat esse signaculo. — B : quos Dominus suos monstraverat signaculo. — E : quos Dominus suos monstraverat esse *sancto* signaculo. — BOLL., I : quos Dominus suos *suo* monstraverat esse signaculo. — BOSQ. : quos Dominus suos monstraverat esse *signandos*. — HILDUIN, dans ses Aréopagitiques, a reproduit cette phrase.

(7) Le ms. A est ici rempli de fautes, et montre quelle était parfois la licence ou l'ignorance des copistes. Qu'on en juge par l'extrait suivant, qui termine dans ce manuscrit les Actes de saint Denys :

« Persecutionis sententiam persecutores velociter *urguebant*. Impiorum gaudet turba in sanctos martyres, et contra dominicum populum pugnaturus (*au-dessus* pagani) insistebant. Nunc parati sunt eicere gladium quos Dominus occidui urbis partem Christianorum inquisitionem perquirerent... Parisius pervenerunt cum Rustico et eleutherium archadiaconum suum persecutionis valida inruerunt in sanctos martyres. Hi sancti viri hac beatus Dionisius sustinuerunt terrorem gentilium. Sanctus vero dionisius amonebat *socius suus*, ut ad martyrium trinitatis pervenirent. Et illi responderunt : parati sumus sicut oves in medio luporum. Tunc beatus dionisius gratias egit domino Jesu Christo de *socios suos*, qui tam digne parati sunt accipere gloriam et honorem. Tunc *impietas* gentilium responderunt dicentes : Vos Dō deorum non colitis per quem *cuelūs* et terra constat : beatus Dionisius respondit : Cuelūs virtus est omnium sanctorum. Traccia ? (*terra* ?) scabellum ejus omnium justorum velut omnes peccatores. Tunc impii irati in sanctos martires ejecerunt gladium percutientes hictum perfuderunt sanguinem justorum. »

risius (1) repererunt (2); cum quo (3) Rusticum presbyterum et Eleutherium archidiaconem (4) persecutionis furor invenit. Hi sancti viri a beati Dionysii (5) nunquam sustinuerunt (6) abesse præsentia, quos in unum interrogatio percussoris (7) invenit, sed reperire non potuit quem a societate martyrii separaret (8).

VII. — Interrogati, unum et verum in Trinitate Deum confitentur (9). Terrore subjuncto (10), multisque affecti injuriis (11), vel suppliciis macerati (12), Christianos se esse testantur; visoque percutientis ictu (13), Domini ac Dei nostri se famulos (14) magna confessionis voce pronuntiant. In hac ergo fidei pertinacia permanentes (15), reddentes terræ corpora, beatas cælo animas intulerunt (16). Tali ad Dominum meruerunt (17) professione migrare,

(1) Sic BOLL., A, B, etc. — Bosq., *Ms. Comp.*: *Parisiis*.

(2) G, H: *reperierunt*.

(3) Sic BOLL., B, G, H, etc. — Bosq.: *Cumque*. — C: *et cum eo* (le correcteur a effacé *cum quo*).

(4) Sic Bosq., BOLL., B, etc. — A: *archidiaconum*. — G, H: *Rusticum et Eleutherium archid.* — C: *Rusticum et Eleutherium*. — F: *Rusticum presbyterum*.

(5) Sic B, C, F, *Ms. Comp.*, *Actes aréop.* — Bosq., BOLL., I: *hi beati viri a sancti Dionysii*. — G: *sancti igitur viri Rusticus et Eleutherius nunquam sustinuerunt*.

(6) Sic B, C, E, G, Bosq. — BOLL.: *nunquam se sustinuerunt*. — I: *nunquam se sustulerunt*.

(7) Sic B, C, F, G, *Ms. Comp.* — Bosq., BOLL.: *persecutoris*.

(8) B: *sed reperiri* non potuit, quam...

(9) Sic Bosq., BOLL., — B, C: *interrogati, unum et verum in Trinitate Dominum confitentur*. — E, F: *interrogati, unum et verum Deum in Trinitate...* — G, H: *unum et verum Dominum in Trinitate...*

(10) Sic C, E, G, H. — B: *terrore subjuncti*. — BOLL.: *deinde terrore subjuncto*. — Bosq.: *et terrore subjecto*.

(11) Bosq., B: *multisque afflictis injuriis*.

(12) Bosq.: *et suppliciis verberibus macerati*.

(13) B: *visuque percutientis ictu*. — E: *usique percutientis ictu*.

(14) Sic Bosq., BOLL., etc. — B: *Domini nostri se famulos*. — G. *Dei se famulos*. — H: *Dei famulos*.

(15) Sic B, C, E, I, *Ms. Comp.* — F, G, H: *in hac ergo fidei pertinacia persistentes*. — BOLL.: *in hac ergo fidei constantia permanentes*. — Sic *Actes aréop.* — Bosq.: *in hac ergo fidei constantia persistentes*.

(16) B. *Actes aréop.*, HILD.: *intulere*.

(17) Sic B, C, E, I. — F: *tali apud Dominum*. — G, H: *tali ad Dominum promeruerunt*. — *Ms. Comp.*: *tali namque ad Dominum*. — Bosq., BOLL., HILD.: *talique ad Dominum*.

ut amputatis capitibus, adhuc putaretur (1) lingua palpitans Dominum confiteri (2). Beata nimium et Deo nostro grata societas (3), inter quos nec primus alter potuit esse, nec tertius (4), sed Trinitatem confitentes, venerabilem locum trino decoravere martyrio (5).

VIII. — Metuentes igitur percussores (6), ne conversi populi fidelissima probataque devotio sanctorum corpora profutura sibi ad patrociniū tumularet (7), elegerunt tetrīs Sequanæ (8) profundisque gurgitibus martyrum corpora perdenda committere, quæ, imposita navibus (9), ad prævisum jubentur gurgitem destinari (10).

IX. — Tunc matrona quædam (11), quæ licet paganorum

(1) G, H : *quia* amputatis capitibus, adhuc *putabatur*. — E : *qua*, amputatis capitibus, adhuc *putabatur*.

(2) C, F : *Domino* confiteri.

(3) Sic B, C, E, F, G, H, HILD. — BOSQ., BOLL. : et Deo grata societas.

(4) C : *vel* tertius.

(5) Sic F, H. — G : decorare martyrio. — B : confitentes, *non potuerunt dividi*, sed venerabilem locum trino decorarunt martyrio. — C : confitentes, *non potuerunt non* venerabilem locum trino decorare martyrio. — BOSQ., BOLL. : Trinitatem confitentes *meruerunt* venerabilem locum trino decorare martyrio. — Ms. Comp. : sed Trinitatem confitentes, *trium* meruerunt decorare martyrio.

(6) B : ad (*pour* at) metuentes percussores.

(7) Il y a *tumularent* dans les Bollandistes et dans tous les manuscrits : mais comme, dans ce cas, le sujet du verbe est *conversi populi*, il faudrait lire, avec les Actes aréopagitiques, « fidelissima probataque devotione » ; si l'on prend pour sujet du verbe le mot *devotio*, il faut lire avec Bosquet : « *tumularet* ». Nous avons opté pour cette dernière leçon. — B : fidelissima corpora (*laissé* probataque devotio sanctorum) profutura sibi ad *patrociniā* tumularent. — BOLL. : profutura sibi *et reliquias* ad patrociniū tumularet. — Le ms. F omet, comme le ms. B : *probataque devotio sanctorum*. — I : profutura sibi *reliquias* ad patrociniū tumularent. — Ms. Comp. : ne conversi populi Christiani sanctorum corpora sibi ad patrociniū tumularent. Les mss. C, E, G, H ont omis les mots *et reliquias*.

(8) BOLL. (FÉLIBIEN) : eligunt. — B : eligunt *tetri Segane*. — Ms. Comp. : eligunt ** Sequanæ. — HILD. : eligunt terris (*pour* tetrīs) Sequanæ.

(9) E : imposita *navi*.

(10) C, G, H, HILD. : ad *provisum*. — E : *destinare*.

(11) E, K, ajoutent : *nomine Cadulla*.

adhuc implicata teneretur errore (1), conversionem tamen se desiderare mente monstrabat et opere (2), facere aliquid cogitans Domino placitum (3), usa subtilitate concilii, ad convivium venire postulat (4) percussores; et dum eis copiam oblatae (5) humanitatis extendit (6), a memoria eorum quæ susceperant agenda discutit; ac fidelibus suis secreta ordinatione committit, ut subtracta furto corpora diligens elaboraret occultare provisio (7).

X. — Qui, dominæ ordinatione comperta (8), festinanter quod eis præceptum fuerat exequuntur (9), furtumque laudabile (10) in sexto ab urbe memorata lapide, id est in arata quam seminibus præparaverant terra (11), industria colentes (12) abscondunt.

(1) Sic C, E, F, G, H. — B : quæ (omit *licet*) paganorum adhuc imcata, etc. — BOLL. : Tunc matrona quædam, licet (omis *quæ*) paganorum adhuc, etc. — Bosq. : Tunc matrona quædam, licet (omis *quæ*) paganorum (omis adhuc) implicata, etc. — Ms. Comp. : Tunc matrona quædam, quæ licet paganorum teneretur errore.

(2) Sic BOLL., C, F, I. — B, E, H : *et* mente monstrabat, et opere. — Bosq. : mente monstrabat, et *opera* facere aliqua, etc. — Ms. Comp. : *conversione* se desiderans, facere se aliquid, etc.

(3) Sic B, C, E, F, G, H. — Ms. Comp. : facere aliquid cogitans Domino placitura. — BOLL., I : facere aliqua cogitans Domino placitura. — Bosq. : et *opera* facere aliqua cogitans Domino placitura.

(4) B : *postulabat*.

(5) Sic BOLL., C, E, F, G, H, HILD., etc. — Bosq. : copiam *optatæ* humanitatis. — B : copiam humanitatis (*laissé* oblatae). — Ms. Comp. : copiam *ablata* humanitatis. — Actes aréop. : copiam *allatæ* humanitatis.

(6) Sic Bosq., B, C, E, F, G, I, Ms. Comp. — H : ostendit. — BOLL., Actes aréop., HILD. : expendit.

(7) Sic Bosq., BOLL., C, F, G. — E : *diligenter laboraret*. — B : *et occultaret* provisio. — H : occultare *visio*. — HILD. : diligens *laboret* occultare provisio.

(8) Sic BOLL. et cod. mss. — HILD. : qui, dominæ voluntate et jussione comperta. — Bosq. : qui *vero* ordinatione comperta. — B : qui *homines* ordinatione comperta.

(9) B : festinanter exequuntur quod eis preceptum fuerat.

(10) B : furtoque laudabili.

(11) Sic BOLL., I. — Bosq. : in *aratam* quam seminibus præparaverant *terram*. — B : in arata que seminibus præparaverat industria colentes. — G : in *ara* quam seminibus præparaverat (omis *terra*). — H : in *arata tanquam* seminibus præparaverant terra. — E : in arata qnam seminibus præparaverat industria. — C, F : in aratam quam seminibus præparaverat industria.

(12) Sic B, C. — BOLL. : *colentis*. — Bosq. : *tollentis*.

Facta, ut moris est, satione (1), nec suum seges negavit obsequium (2), quæ tali fecundata pinguedine (3), sic in ea beneficium ubertatis effudit (4), ut centuplicatum fructum (5) et cultor acquireret, et patria mereretur salutem (6). Qua pubescente (7), tutius latuit (8) quod erat Parisiorum populis profuturum (9).

XI. — Antedicta tamen materfamilias (10), horum non immemor secretorum (11), cum primum persecutionis vidit tepuisse fervorem (12), locum sanctorum ossa martyrum servantem (13), qua

(1) Sic B, C, F, G, H. — E : facta, ut *mos* est, satione. — Bosq., BOLL., HILD. : facta *deinceps*, ut moris est, satione.

(2) E, K : nec *usum* seges negavit obsequium.

(3) B : que *tale fecunda* pinguedine. — HILD. : quæ tali *est* fecundata pinguedine. — F : quæ tali fecundata erat, sicque in ea. — G, H : *quæ tali fecundata erat pinguedine*.

(4) Sic BOLL., I. — B, Bosq. : sic in ea beneficium *ubertas* effudit. — F : *sicque* in ea beneficium *sux* ubertatis effudit. — HILD. : *atque se* sic in *eam* beneficium ubertatis effudit. — E : sic beneficium *sue copie* effudit. — G : sic in ea *benefactum* ubertatis effudit. — H : sic in ea beneficium *seu* ubertatis effudit. — C : sic in ea beneficium *seu* ubertatis effudit.

(5) Sic B, F, H, *Actes aréop.* — G : centuplum fructum. — C, E, Bosq., BOLL., HILD. : *centuplicatos fructus*.

(6) Sic B, C, E, F, G, H, HILD. — BOLL., I : et patria mereretur (*omis* salutem). — Bosq. : et patria salutem mereretur. — *Actes aréop.* : et *patricæ* mererentur salutem.

(7) Sic B, C, E, F, G, H. — Bosq., BOLL. : pubescente vero segete.

(8) Sic B, E, G, H. — C : *totis* (*pour* tutius). — I : *totius* (*pour* tutius). Bosq., BOLL. : *diu* latuit.

(9) H : Parisinorum

(10) B, E : *matrisfamilias*. — *Actes aréop.* : prædicta itaque materfamilias. — HILD. : *prædicata itaque* materfamilias.

(11) Sic BOLL., C, F, I. — Bosq. : *horum immemor* secretorum. — E : *sanctorum* non immemor secretorum. — G : *ipsorum* non immemor secretorum. — H : non immemor secretorum. — B : horum non immemor, *secretiorem locum* (*ce ms. a omis le membre de phrase suivant* : cum primum persecutionis vidit tepuisse fervorem). — *Actes aréop.* : horum non immemor martyrum sacratorum.

(12) Sic C, E, F, G. — BOLL., I : persecutionis tepuisse vidit fervorem. — Bosq. : cum primum persecutionis *furor tepuisset*, vidit *in somnis* *fervere* locum *tantorum* ossa servantem, et qua oportuit, etc.

(13) Sic B, E, G, H. — Bosq. : *tantorum* ossa servantem. — D. FÉLIB. : tantorum ossa martyrum asservantem. — HILD. : tantorum martyrum ossa servantem.

oportuit sollicitudine (1) requisivit; atque inventum eminentis mausolei constructione signavit (2). Unde postmodum Christiani basilicam supra martyrum corpora magno sumptu cultuque eximio (3) construxerunt, ubi quotidie (4), operante Domino nostro Jesu Christo, merita eorum virtutum probantur monstrari frequentia (5) : ubi recipit cæcitas visum, debilitas (6) gressum, et obstructæ aurium januæ (7) recipere merentur auditum.

XII. — Sed (8) nec illud silendum est (9), quod immundi spiritus infestatione vexati, dum ad memoratum locum examinandi virtute divina ducuntur (10), sanctorum ipsorum coguntur imperio, quo quisque martyrum sit positus loco (11), assignatis nominibus indicare (12). De quorum passione Dominus nos gaudere voluit (13), qui centesimum esse fructum martyrum repromisit (14), cui est honor et gloria, virtus et imperium in sæcula sæculorum. Amen (15).

(1) Sic BOLL., BOSQ., C, etc. — B : qua oportuit *sollicitudine* requisivit. — H : quem oportuit. — G : *quam opportuna* sollicitudine.

(2) E : *significavit*.

(3) E : cultu *nimio*.

(4) BOSQ. : *ibique* quotidie.

(5) Sic BOLL., HILD. — BOSQ., G, H : merita eorum virtutum probantur monstrare frequentiam. — C, E, F : probantur monstrare frequentia. — D : probantur frequentia. — I : probantur *frequentium*. — B : *meritis* eorum virtutum probantur *monstrare* frequentia.

(6) Dans le ms. B, le mot *debilitas* termine cette phrase.

(7) E : obstructæ *aures*. — HILD. : *obstrictæ* aurium januæ.

(8) Ce dernier paragraphe manque dans le ms. G.

(9) B : et non silendum est quod. — BOSQ. : sed nec illud sciendum est. (Luchi, comprenant le contresens, a mis en note : *forsan silendum est*.)

(10) Sic BOSQ., BOLL., B, D, I. — C, E, F, H : *loquuntur*.

(11) B : quo quisque martyrum (*omnis* sit) positus loco. — C : quo quisque sit martyrum positus loco. — E : quo *usque* martyrum sit positus loco. — K : quo usque sit martyrum positus loco.

(12) Sic BOSQ., C, E. — H, I : *adsignatis*. — B : assignatis *manibus* indicare. — BOLL. : *designatis* nominibus indicare.

(13) Sic H, etc. — B : de quorum passione Dominus gaudere voluit. — C : de quorum passione gaudere Dominus nos voluit. — E : de quorum passione *septimo* Dominus gaudere nos voluit. — BOSQ., BOLL., I : de quorum passione *vii idus octobris* Dominus nos gaudere voluit.

(14) Sic BOLL., B, C, E, H, I, K. — BOSQ. : qui centesimum esse *nostrum* fructum repromisit. — F : qui centesimum fructum repromisit (*ainsi se termine le ms. F*).

(15) Sic BOSQ., BOLL. — B, E, H : cui est honor et gloria in sæcula

APPENDICE N° 3.

Bibliographie de la controverse sur saint Denys l'Aréopagite.

1° Contre l'Aréopagitisme de saint Denys.

1614. Nicolas Le Fèvre, précepteur de Louis XIII, *Opuscula*, in-4°, p. 93.
1629. Le P. Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*. (Voir Launoy, *Opuscula*, 1660.)
1636. F. du Bosquet, *Histor. Eccles. Galliæ*, lib. I, pars prima, p. 48.
1641. Le P. Sirmond, *Dissertatio in qua Dionysii Parisiensis et Dionysii Areopagitæ discrimen ostenditur*, — *Opuscula*, 1696, T. IV, editio Veneta, 1728, p. 242.
1641. Launoy, *De Areopagiticis Hilduini judicium* (2^a edit., 1660).
1641. Launoy, *Animadversiones in Joannis Samblacati Palladium Galliæ*.
1655. Jean Morin, *De sacris ordinationibus*, II^a pars, cap. 2 et 3. (*Disquisitio de duobus Dionysiis Areopagita et Parisiensi*.)
1659. Launoy, *Dispunctio Epistolæ*, etc. (Réfutation de la lettre de P. de Marca.)
1660. Launoy, *Varia de duobus Dionysiis Atheniensi et Parisiensi opuscula*.
1688. Jean du Fraisse, *Origine des Eglises de France*.
1690. Gérard du Bois, *De celebri controversia : an sanctus Dionysius Parisiensis episcopus Areopagita?* (*Histoire de l'Eglise de Paris*, VI^e livre, chap. VI.)
1730. Le P. Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane*, Dissertation préliminaire.
1739. L'abbé Lebeuf, *Dissertation sur l'histoire de Paris*, T. I, p. 40-74.
1780. Corneille de Bye, *Acta SS.*, T. IV octobr.
Voir encore Tillemont, Baillet, Ellies du Pin, etc.

2° Pour l'Aréopagitisme de saint Denys ou sa mission au I^{er} siècle.

1634. Pierre Halloix et P. Lamsel (*Inter opera S. Dionysii Arcopagitæ*).
1638. Germain Millet, *Vindicata Ecclesiæ gallicanæ de suo Arcopagita Dionysio gloria*, etc., in-8°.
1639. André du Saussay, *De mysticis Galliæ Scriptoribus* (p. 343-419).
1641. J. Samblacat, *Galliæ Palladium, sive Dionysius Arcopagita*.
1642. Germain Millet, *ad Dissertationem nuper evulgatam de duobus Dionysiis Responsio* (208 pages).
1642. François Gerson, *Sainte Apologie pour saint Denys l'Aréopagite*.
1643. Hugues Ménard, *De unico S. Dionysio Arcopagita Athenarum et Parisiorum episcopo, Diatriba* (240 pages).

sæculorum. Amen. — C : cui est honor et gloria, virtus et potestas, etc.
— I : cui est honor et gloria, virtus et imperium, et æterna potestas, una cum Sancto Spiritu, in sempiterna sæcula. Amen.

1646. Jacques Doublet, *Histoire chronologique pour la vérité de S. Denys Aréopagite*, in-4°, 634 pages.
1658. P. de Marca, *Epistola ad Henricum Valesium* (il met S. Denys au 1^{er} siècle).
1676. P. François Chiffet, *Dissertatio de unico Dionysio, primum Areopagita et episcopo Atheniensi, tum deinde Parisiorum apostolo et martyre*.
1679. Le même, *De sancti Dionysii ætate quo suus Parisiensibus confirmatur Areopagita*.
1679. Noël Alexandre, *In Histor. Eccles. Dissertatio xvi*.
1727. François Pagi, *Dissertatio historico-critica de S. Dionysio Parisiensi episcopo*. (*Breviar. Pontific. Roman.*, T. IV, in limine.)
- Voir encore Ouvrard, le P. Bonaventure, Labénazie, Hugues Mathou, l'abbé Faydit, etc.

APPENDICE N° 4.

Au mois d'avril de l'année dernière (1879), nous nous propositions de lire un résumé de cette étude sur saint Denys de Paris à la réunion des Sociétés savantes qui se tient tous les ans à la Sorbonne. Il nous semblait que les décisions rendues, sur la question des origines chrétiennes de la Gaule, par l'Académie des Inscriptions, n'étaient pas irréformables. Nous voulions, par une discussion, attirer de nouveau sur ce sujet l'attention du monde savant. Nous espérions qu'on voudrait bien nous entendre, car nous apportions, dans cette controverse, des documents inédits et des arguments nouveaux. Déjà nous avions lu notre travail à la Société Archéologique du Limousin, qui avait bien voulu l'approuver. Nous envoyâmes notre mémoire à Paris : mais le Comité de la section d'Histoire ne le jugea pas digne d'être lu en séance publique. Cette décision nous étonna : on semblait, par ce refus, vouloir se dérober à la discussion ; si nos arguments eussent été mauvais, l'auditoire d'élite auquel nous nous adressions n'eût pas manqué d'en faire justice. Voyant que cet auditoire nous échappait, nous avons publié ce résumé de notre travail dans plusieurs numéros du journal *l'Univers* (1). Au reste, le Comité de la section d'Histoire a été, à notre égard, d'une grande urbanité ; voici la note qu'il a daigné nous adresser pour motiver son refus : nous y ajouterons quelques courtes observations :

(1) Samedi 20 septembre 1879, — lundi 3 novembre, — jeudi 11 décembre.

M. l'abbé ARBELLOT. — *Origines chrétiennes de la Gaule.*

« M. l'abbé Arbellot a été, et est depuis plus de vingt-cinq ans, l'un des avocats les plus ardents de l'opinion qui fait remonter jusqu'aux temps apostoliques l'introduction du Christianisme dans la Gaule. M. Faillon avait pris pour sujet le prétendu apostolat de sainte Marie-Madeleine dans la Gaule méridionale : M. Arbellot a surtout appliqué son opinion à la mission de saint Martial dans le diocèse de Limoges (1). Il a publié depuis 1853 plusieurs mémoires à l'appui de cette opinion ; et c'est après lui, et à son exemple, que d'autres écrivains, M. l'abbé Darras (pour Quimper) (2), M. Salmon (pour Amiens), MM. Fayet et Feugères pour Reims), etc., ont soutenu ce même système légendaire qui a été souvent combattu, et contre lequel l'Académie des Inscriptions a protesté dans plusieurs rapports de la Commission des antiquités nationales.

» M. l'abbé Arbellot renouvelle son système et ajoute à ses anciens arguments une prétendue interpolation de dom Ruinart dans son édition de Grégoire de Tours (3). Il trouverait la preuve de cette interpolation dans deux mss. de la légende de saint Saturnin qu'il a consultés à la Bibliothèque nationale, et dont Ruinart n'aurait tenu aucun compte et qu'il aurait même altérés (4). M. Arbellot suppose aussi qu'un chiffre L de l'un de

(1) Non-seulement dans le diocèse de Limoges, mais encore dans les divers diocèses des deux provinces ecclésiastiques de Bourges et de Bordeaux, qui formaient l'Aquitaine, dont saint Martial a été proclamé l'apôtre.

(2) M. l'abbé Darras a publié un volume sur saint Denys l'Aréopagite et sur les origines de l'Eglise de Paris, mais n'a rien publié sur Quimper, qui n'a jamais été en cause dans la question des origines chrétiennes. Si l'auteur de cette note a fait confusion, c'est sans doute parce que M. l'abbé Darras était vicaire général honoraire de Quimper. L'évêque de cette ville avait voulu, par ce titre honorifique, rendre hommage au talent de l'abbé Darras, et reconnaître par là les services qu'il a rendus à l'histoire ecclésiastique.

(3) Il ne s'agit pas d'une interpolation de dom Ruinart dans son édition de Grégoire de Tours, mais d'une interpolation des anciens Actes de saint Saturnin, sur lesquels s'est appuyé Grégoire de Tours pour assigner à l'empire de Dèce la mission des sept évêques.

(4) Dom Ruinart n'a pu tenir compte de ces deux manuscrits, ni les altérer, puisqu'il ne les connaissait pas. — Il a altéré les Actes de saint Saturnin de Toulouse en lisant dans un manuscrit une date qui ne s'y trouve pas.

ces mss. doit être retranché ou converti en un I. C'est une des bases de son argumentation (1).

» En opposant ces futiles raisonnements à l'ensemble des témoignages et des arguments sur lesquels les érudits du xvii^e et du xviii^e siècle se sont appuyés pour ne point admettre les traditions légendaires que l'école de l'abbé Faillon et de M. l'abbé Arbellot ont soutenues avec tant de persistance, sans tenir aucun compte des objections qui leur ont été faites, M. l'abbé Arbellot convient qu'il veut réveiller cette discussion non suffisamment éclairée selon lui. Il me paraît bien probable qu'il ne convaincra aucun de ses adversaires, et qu'il renouvellera en pure perte une querelle historique et théologique (2) qui paraissait calmée (3).

» Si le Comité autorise la lecture du mémoire, ce devrait être, il me semble, avec de très grandes réserves. Telle est aussi l'opinion de notre président.

» En tous cas, la seconde partie du mémoire de M. Arbellot, dans laquelle sont reproduits les arguments pour identifier Denys l'Aréopagite avec saint Denys, premier évêque de Paris, ne pourrait être lue à la Sorbonne, car elle ne consiste que dans la reproduction d'arguments vingt fois réfutés (4). »

(1) Ce chiffre L, du manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, avec lequel dont Ruinart a fait « ante annos quinquaginta », est en effet une leçon inexacte, comme nous l'avons démontré dans le chapitre premier de cette étude.

(2) La question n'est pas du tout *théologique*, mais purement *historique*. Il s'agit de savoir 1^o si saint Denys a été envoyé par saint Clément, dans la seconde moitié du I^{er} siècle comme l'affirment ses anciens Actes, ou seulement sous l'empire de Dèce, au milieu du III^e siècle, comme on le lit dans Grégoire de Tours; 2^o si saint Denys de Paris est le même personnage que Denys l'Aréopagite, comme d'anciens Actes l'ont enseigné. Il n'y a là rien de théologique. — En 1855, l'académie des Inscriptions avait fait la même confusion : elle avait écarté du concours des antiquités nationales notre *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, dans laquelle elle n'avait vu qu'un *sujet de polémique religieuse*.

(3) La querelle n'est pas calmée, puisque, depuis trente ans, plus de cinquante volumes ou brochures ont été publiés sur cette question.

(4) Nous n'avons pu reproduire des arguments vingt fois réfutés, puisque nous avons envisagé la question sous un point de vue nouveau, en faisant une étude critique des Actes aréopagétiques que l'école de Sirmond ne connaissait pas, et des Actes clémentins, dont cette école ne connaissait qu'une édition altérée.

L'ABBÉ ARBELLOT.

LA NUMISMATIQUE LIMOUSINE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

Rapport lu à la séance de la Société Archéologique et Historique du Limousin du 28 janvier 1879

Dans une précédente séance, notre savant président, M. le chanoine Arbello, nous disait la part glorieuse qui revenait au Limousin dans l'exposition rétrospective du Trocadéro. Les magnifiques émaux signés par nos plus grands maîtres, les tapisseries sorties de nos vieilles fabriques, les monnaies frappées dans nos ateliers du moyen âge, groupés et classés dans une même galerie, à côté des richesses du monde entier, justifiaient la réputation artistique de notre belle province et l'admiration de ceux qui veulent voir en elle le berceau de l'art français.

La perfection relative des produits monétaires du Limousin a, depuis longtemps, fixé l'attention des numismatistes.

« Parmi les écoles qui se firent remarquer par l'habileté de leur fabrication, dit notre érudit compatriote M. Deloche, celle de Limoges tenait l'un des premiers rangs. Mais cette supériorité du Limousin dans le monnayage, supériorité que plusieurs écrivains ont signalée (1), n'est pas dans son histoire un fait isolé. On se convainc, en effet, à mesure que l'on étudie de plus près les annales de cette province, que sa capitale fut, sous les

(1) LELEWEL, *Numismatique du moyen âge*; — FILLON, *Considérations historiques*.

deux premières dynasties de nos rois, le centre politique, commercial et artistique le plus important de l'Aquitaine (1) ».

Nous allons borner cette revue à l'indication de nos ateliers monétaires représentés dans les vitrines de l'Exposition universelle et à la description de leurs types les plus intéressants.

La collection de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt s'impose la première à notre examen. L'exposant est un archéologue des plus distingués, dont le nom fait autorité en matière de numismatique. Il a pris la tâche d'étudier dans ses détails les plus obscurs le monnayage mérovingien. Sa notice sur Abbon, l'initiateur et le protecteur de saint Eloi, et sa *Description raisonnée des monnaies mérovingiennes de Chalon-sur-Saône* méritent une mention particulière, car l'auteur y touche à l'un des points controversés de l'histoire artistique de notre province.

Après avoir démontré que le directeur des officines de Chalon était le même que le premier maître de saint Eloi, M. de Ponton d'Amécourt prétend que les plus anciens ciseleurs et monnayeurs limousins seraient venus de la Bourgogne; les Francs, selon lui, auraient reçu des Burgondes leurs traditions artistiques. Il termine et résume ainsi son travail : « L'Abbon de Limoges est l'ancien monétaire qui a joué un si grand rôle dans les ateliers de Chalon. Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'œuvre d'Abbon, ni à chercher les étapes de sa pérégrination entre Chalon et Limoges, dans la description des monnaies marquées de son nom et empreintes de son style; notre œuvre d'aujourd'hui est accomplie : nous avons classé les monnaies de la capitale du second royaume de Bourgogne, et, recueillant çà et là quelques fleurs d'histoire dans les landes vierges de la numismatique, nous avons constaté un fait important : l'art burgonde a produit l'art limousin. Dans les demi-teintes qui composent l'arrière-plan du grand tableau de notre histoire, on peut distinguer un groupe de voyageurs se dirigeant de l'est à l'ouest, plantant leur tente et installant à Limoges leur modeste bagage. Ce sont les pionniers de l'art français : le génie des anciens Burgondes les accompagne; ils vont allumer le foyer qui brillera d'un si

(1) Maximin DELOCHE, *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin*.

vif éclat pendant dix siècles; ils devancent les créateurs de ces merveilles d'orfèvrerie et d'émaillerie qui meubleront les églises et les palais, et que la postérité la plus reculée admirera dans tous les musées du monde; ils sont les pères de saint Eloi et les ancêtres de Léonard Limosin (1). »

La nature des travaux de M. le vicomte d'Amécourt, le désir de développer et de corroborer la thèse que nous venons de rappeler, l'amèneront forcément, lorsqu'il aura terminé ses recherches sur les ateliers monétaires de la Touraine, de la Bourgogne et du Maine, à aborder l'étude des monnaies de notre pays. En attendant, il réunit patiemment les matériaux qui lui serviront à compléter, rectifier et mettre au courant des découvertes les plus récentes le remarquable ouvrage de M. Deloche.

La collection limousine de l'exposant est déjà considérable. Nous avons compté, dans son médaillier, des produits de trente-un foyers monétaires de l'ancien diocèse de Limoges.

En voici l'énumération :

1°. — LIMOGES (l'Eglise).

Le type de cet atelier a été décrit par M. Deloche, qui en a signalé trois variétés. Les spécimens de M. de Ponton d'Amécourt lui étaient inconnus.

2°. — LIMOGES (la Cité).

Les produits de cette officine sont moins rares et mieux déterminés que ceux de l'Eglise de Limoges. L'auteur de la *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin* en a mentionné huit exemplaires, dont deux figurent dans la vitrine de M. le vicomte d'Amécourt : ce sont des tiers de sou d'or, du deuxième quart du VII^e siècle, portant, l'un au droit : LEMO-VECAS.F., et au revers : SATURNUS.M—I; l'autre au droit : LIMOVEGAS, et au revers : ANSOINIO MONETAI.

3°. — AMBAZAC.

On ne connaissait jusqu'à présent que deux triens de cet atelier, possédés l'un et l'autre par M. Cartier père.

(1) M. le vicomte DE PONTON D'AMÉCOURT, *Description raisonnée des monnaies mérovingiennes de Chalon-sur-Saône*.

4°. — BRILLAU-FA OU BREUIL-EN-FA.

L'existence de ce fourneau monétaire était attestée par six monnaies qu'a décrites M. Maximin Deloche. A cette liste on doit ajouter le spécimen exposé par M. de Ponton d'Amécourt.

5°. — BERSAC.

L'atelier monétaire de Bersac n'a été signalé, jusqu'à ce jour, que d'une façon hypothétique. Un tiers de sou d'or, de la collection de M. Trimolet, de Lyon, et portant au droit cette légende : + BRECIACO FIT, a été attribué dubitativement par M. Deloche à Bersac (Haute-Vienne) ou à Berchat près Brive. Le type limousin de la monnaie est incontestable, mais le nom de lieu *Breciaco* ne peut se traduire par Bersac ou Berchat, qu'à la condition d'intervertir l'ordre des lettres et de placer l'*e* de *Breciaco* avant l'*r* (*Berciaco*), au lieu de le laisser après. L'espèce de M. de Ponton d'Amécourt paraît être un double du triens de M. Trimolet. Il représente, au droit, un buste à droite entouré de la légende : BRECIACO FI. On voit sur le revers le nom du monétaire : + VRSVLFO MO, et, au milieu, une croix latine conjuguée avec la croisette initiale. L'exposant pense que ce triens a été frappé à Bersac. La découverte récente d'un cimetière gallo-romain est venu démontrer la haute ancienneté de ce lieu et l'importance qu'il avait autrefois : c'est un argument nouveau en faveur de l'atelier de la Haute-Vienne, contre l'attribution qui pourrait être faite du triens mérovingien à Berchat près Brive, localité mentionnée dans une charte du ix^e ou du x^e siècle seulement.

6°. — CHAMPAGNAC.

Les fourneaux mérovingiens de Champagnac ne nous avaient été révélés par aucun échantillon. Dans sa *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin*, M. Deloche n'en signale pas l'existence. M. Maurice Ardant, qui a donné, dans une des séances du Congrès scientifique de France, tenu à Limoges en 1859 (1), une liste des noms de lieu du Limousin où

(1) *Congrès scientifique de France*, xxvi^e session. — Limoges, 1859, T. I^{er}, p. 276.

l'on a battu monnaie aux époques mérovingienne et carlovingienne, ne parle pas de cet atelier. La pièce exposée par M. de Ponton d'Amécourt offre donc un réel intérêt historique. Elle nous permet d'ajouter un nom à la liste déjà longue de nos foyers de monnayage mérovingiens. En voici la description : CAMPANAC, ou bien CAMPANIA C (*Castro*). Buste à droite. Revers : + BAVDEGISILO M. Croix latine dans une couronne de feuillage conjuguée avec la croisette initiale.

La lecture de la légende n'offre aucune difficulté. C'est bien à Champagnac qu'a été frappé ce triens. Le type de la pièce est franchement limousin : « Un connaisseur exercé, nous a dit l'exposant, ne saurait s'y méprendre, car, si le style de nos monnaies est malaisé à définir, rien n'est plus facile, au contraire, que de le reconnaître, lorsqu'on a l'habitude du monnayage mérovingien ».

Mais il existe en Limousin plusieurs localités du nom de Champagnac. Pour que l'attribution du triens de M. d'Amécourt soit complète, il faudrait pouvoir établir quelle est celle de ces différentes localités qui a produit la monnaie dont nous nous occupons. Le problème n'est pas commode à résoudre, et nous n'aurons pas la témérité de l'aborder. C'est par la comparaison avec les divers types d'une même province qu'on peut arriver à déterminer le lieu précis de fabrication d'une pièce : il faut avoir pour cela une connaissance spéciale de la numismatique mérovingienne et pouvoir rapprocher entre eux de nombreux spécimens. Nous nous contenterons de faire cette double remarque que le style du triens de Champagnac est le même que celui de la monnaie frappée à Breziaco, et que trois pièces sorties, d'après M. Deloche, de l'atelier de Sarroux près Bort (Corrèze), portent le nom de notre monétaire Baudegisilus.

7°. — CHATEAUPONSAC.

Cette officine de monnayage est représentée dans la collection de médailles de la Bibliothèque nationale par un triens d'or pâle qu'a décrit M. Deloche. La variété exposée dans la galerie de l'art rétrospectif ne présentait aucune particularité à signaler.

8°. — CHERVIX.

Il n'y avait aucun doute sur l'existence de l'atelier de Chervix. Les produits en sont extrêmement rares.

9°. — COMPREIGNAC.

Le triens de M. de Ponton d'Amécourt vient grossir la liste des monnaies frappées à Compreignac.

10°. — EYJAUX.

Une pièce sortie de la fabrique d'Eyjaux figurait dans la même vitrine. L'atelier était déjà connu.

11°. — LA MEYSE (?).

M. le vicomte d'Amécourt n'a fait qu'à titre conjectural l'attribution d'une de ses monnaies à la Meyse. Personne, jusqu'à présent, n'a indiqué l'existence, dans cette localité, d'un foyer monétaire mérovingien. Nous ne connaissons sur son territoire aucun vestige gallo-romain, aucun débris du moyen âge, témoignant de son ancienneté : nous savons seulement qu'elle a été le siège d'un archiprêtre. L'habile numismatiste ne s'est certainement pas trompé sur l'origine limousine de la monnaie ; quant à l'officine qui l'a produite, il n'a émis qu'une hypothèse.

Nous croyons qu'on doit voir plutôt dans ce triens un spécimen de l'atelier de Saint-Yrieix. Sur le droit on lit la légende : **MEDIO VICO**, ou plutôt **NEDIO VICO**, autour d'un buste diadémé à droite. Le revers représente une croix latine conjugulée sur la croissette initiale, avec l'inscription : + **LEODOLENO MO**. Le commencement du nom de lieu *Medio* ou *Nedio* est très imparfaitement moulé. Or la première partie de l'M ou de l'N a la disposition d'un A (A) ; il suffirait donc d'ajouter à la fin de cette première lettre N la retombée de l'R pour obtenir la forme ancienne de Saint-Yrieix : **AREDIO**. Le type de Saint-Yrieix a beaucoup de rapport avec celui de notre monnaie : on voit sur les pièces de cette localité, comme sur celle qui nous occupe, un buste à droite orné d'un diadème. Enfin il y a aussi quelque similitude entre les noms des monétaires Baudoleno, Vadoleno, qui ont signé les triens de Saint-Yrieix, et le nom de Leodoleno inscrit sur la monnaie de M. d'Amécourt.

12°. — MONTROL-SENNAR.

M. Deloche a décrit, dans son savant ouvrage, deux pièces sorties de ce fourneau. La première appartient à M. le président

Bigant ; la seconde, qui présente la même effigie et la même légende, dépend de la collection de M. d'Amécourt. On voit au droit une tête de face nue, à longue chevelure partagée sur le front et retombant sur les épaules ; le col est orné d'un collier de perles ; le buste est habillé. La légende donne le nom mérovingien de Sennar, SENNAMAURO. Au revers on lit : SATORNO MONETARIO ; au milieu est une croix égale potencée sur deux degrés. C'est un triens du troisième quart du VII^e siècle.

13°. — NOVIC.

Notre compatriote M. Deloche attribue sans hésitation à Novic les monnaies mérovingiennes qui portent l'inscription : NOVOVICO. Il en mentionne quatre qui sont frappées par le même monnayeur : les deux premières appartiennent au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale ; la troisième est en la possession de M. de Saulcy ; la quatrième est celle que nous avons vue dans le médaillier de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt. Nous citons la description qu'en a donnée notre érudit compatriote : au droit « + FLAVLFV *(Flavifus)*. Tête à droite, ceinte d'un bandeau perlé ; le col orné d'un collier ; le buste habillé ». Au revers : « + NOVOVICO. Monogramme posé sur un globule, et composé d'une croix à la haste de laquelle sont appendus, d'un côté, un R, et de l'autre, un G ».

Les ateliers que nous venons d'énumérer sont compris dans la circonscription départementale de la Haute-Vienne. Le département de la Corrèze est représenté dans la collection de M. d'Amécourt par les monnaies suivantes :

14°. — BAR.

Dans sa *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin*, M. Deloche avait signalé l'atelier de Bar-sur-Corrèze d'après un triens d'or trouvé dans les ruines du château de cette vieille localité. Cette pièce, qui avait appartenu à M. Maurice Ardant, avait pour légende, au droit : MARIVCEOS, et au revers : BARRO CASTRO.

M. d'Amécourt possède un spécimen du même triens beaucoup mieux conservé que celui qu'a décrit M. Deloche, et qui permet de rétablir ainsi les légendes et les empreintes : au droit, BARRO CASTRO, tête diadémée à droite ; au revers, MARIVCFOS, ou mieux MARIVLFOS, deux petits personnages.

Le même atelier est représenté dans le médaillier de l'exposant par un magnifique sou d'or inédit, dont voici la description : Au droit, BARRO CAITRO, tête à droite ; au revers, MARIVLFI + VIVEDO, guerrier debout à droite, tirant de l'arc ; dans le champ, à gauche, un javelot ; à droite, une petite couronne de perles.

15°. — CHATRAS.

La pièce classée sous ce nom par M. de Ponton d'Amécourt provient d'un atelier ignoré jusqu'à ce jour. C'est un tiers de sou d'or, qui porte au droit : AVDEMVLFO, buste de face ; au revers : + CASTORIACO, croix cantonnée de quatre globules, dans un grénétis. L'exposant propose d'attribuer cette monnaie au lieu appelé Chatras. Nous ne connaissons qu'une localité de ce nom, située dans les dépendances de la commune d'Estivaux, près de Comborn.

16°. — CHOISSER (?).

Il s'agit ici d'un tiers de sou d'or pâle, des dernières années du vi^e siècle, qui a exercé vainement la perspicacité des numismatistes les plus compétents. Son origine limousine est certaine. Les lettres L.E.M.O., écrites dans le champ du revers, suffisent pour ne laisser aucun doute à ce sujet. Mais sa légende CHOI ∞ ∞ ∞ R + ne permet de l'attribuer à aucun nom de lieu connu. Nous nous bornons donc à transcrire la description qui en a été donnée par M. Deloche : « CHOI ∞ ∞ ∞ R +. Tête à droite, ceinte d'un bandeau ; buste habillé dans un grénétis. Revers : THIBAIO M FICI. Croix égale dans une couronne de feuillage, cantonnée des lettres L.E.M.O. »

17°. — CORNIL.

Le triens de Cornil exposé par M. le vicomte d'Amécourt a été trouvé, d'après le témoignage de M. Maurice Ardant, dans un cimetière du Limousin. Il a été édité dans la *Description des monnaies mérovingiennes* de M. Deloche. Sa légende : CORNILIO CAS (*Castro*) est facile à interpréter. Dans le champ, un personnage, marchant à droite, tient de chaque main un bâton. Le revers représente une croix égale, fichée, accostée de deux points sous le bras droit et d'un globule sous le bras gauche, avec l'inscription : BONUS MON. Sur les deux faces, le champ est entouré d'une couronne.

18°. — L'ÉGLISE-AUX-BOIS (?).

L'atelier monétaire de l'Eglise-aux-Bois n'avait pas encore été mentionné. Le propriétaire de la riche collection du Trocadéro pense qu'on peut lui attribuer un triens d'or qu'il décrit ainsi : + CLISI FIT. Buste diadémé à droite. Au revers : + LEO-DENUS MONE. Croix grecque conjuguée avec la croisette initiale.

L'habile numismatiste ne propose du reste cette classification que d'une manière hypothétique, et à défaut d'une attribution plus satisfaisante.

19°. — ESPAGNAC.

Le type et la légende de la monnaie d'Espagnac sont parfaitement clairs. M. Deloche, qui a eu sous les yeux l'exemplaire exposé dans la vitrine de M. d'Amécourt, en donne cette description : — + SPANIACO F. Tête à droite, ceinte d'un diadème de perles terminé sur la nuque par trois bandelettes perlées; buste nu; sous le buste, une rangée de cinq perles. Revers : — TIRTE-WINDVS MOI. Croix latine potencée. — C'est un tiers de sou d'or du troisième quart du VII^e siècle.

20°. — EYBURIE.

Ici encore nous avons la bonne fortune de trouver dans l'ouvrage de M. Maximin Deloche la description du triens exposé. La légende du droit dit : EBARIO CAS (*Eburio castro*). Au revers on lit le nom du monnayeur : RIDVLFO MO. Un numismatiste autorisé, M. Cartier, avait publié cette pièce dans sa *Liste des monétaires mérovingiens*, mais n'avait indiqué aucune attribution. Le demi-cercle du champ, la croix ancrée du revers accostée de deux globules, rappellent le type des monnaies d'Uzerche. Enfin le nom mérovingien *Eburio* se traduit exactement par Eyburie, aujourd'hui chef-lieu de commune du canton d'Uzerche.

21°. — EYGURANDE (?).

On ne doit pas être affirmatif sur la détermination de l'atelier qui a frappé cette monnaie. L'exposant a cru d'abord qu'on pouvait l'attribuer à Eygurande, et c'est comme un produit probable de cette officine qu'il l'a présentée au Trocadéro. Mais

une meilleure lecture de la légende lui a fait abandonner son opinion. Le droit porte : AGNOLANTE VICO, buste à droite. Sur le revers on voit : AVGEVALDO MONETA, croix latine. Nous ne connaissons qu'un nom de lieu offrant quelque analogie avec *Agnolante-Vico* : c'est *Agolas* ou *Aguola*, aujourd'hui Goules, mentionné dans une charte du XI^e ou XII^e siècle (1).

22°. — USSEL.

L'ancienneté d'Ussel n'est inconnue de personne. Cette ville offre de nombreux vestiges des époques romaine et gallo-romaine. Son atelier de monnayage a été mentionné par M. Deloche, qui en a décrit un tiers de sou en *electrum* de la collection de M. Cartier.

23°. — UZERCHE.

Les produits de cette officine sont représentés par d'assez nombreux spécimens dans les collections privées et le cabinet de l'Etat. M. le vicomte de Ponton d'Amécourt en a exposé deux variétés qui ont été ainsi décrites par M. Deloche : 1° — VÆERCA LO. Personnage marchant à droite, tête nue, tenant de la main gauche une croix ; sous le bras gauche, une croisette posée sur un point ; à la hauteur du front, un globule dans le champ. Au revers : + VRI.....NETAI (*Monetai*). Croix égale, cantonnée des lettres CEMV renversées (pour LEMV), dans un cercle de perles. 2° — VSERCA. Petite effigie à droite ; tête nue ; le tout dans une couronne de feuillage. Au revers : MANUIIXO. Monogramme de LEMV, dans une couronne de feuillage. — Ce sont des tiers de sou d'or du deuxième quart du VII^e siècle.

24°. — YSSANDON.

Le style limousin de cette pièce est fortement accentué ; la traduction d'ESANDONE n'offre aucune difficulté ; enfin l'atelier monétaire d'Yssandon a été signalé par les numismatistes.

Cette pièce clôt la liste des monnaies frappées sur le territoire qui forme aujourd'hui le département de la Corrèze.

(1) Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu, charte CLXXXVIII, p. 252.

Pour achever la revue des ateliers de monnayage limousins représentés dans la vitrine de M. de Ponton d'Amécourt, nous avons à nous occuper encore de quelques triens attribués à des localités de la Creuse et de la Dordogne qui dépendaient autrefois du diocèse de Limoges.

Deux variétés seulement appartiennent à la Creuse, dans cette riche collection.

25°. — LEYRAT.

Le triens que l'exposant attribue à Leyrat est le seul produit de cet atelier connu jusqu'à ce jour. Nous le croyons inédit. Il porte au droit : ELARIACO FIT, tête diadémée à droite. Sur le revers, on voit une croix grecque polarisée sur la croisette initiale, avec cette inscription : + SANDIRICOS MO.

26°. — SAINT-ÉTIENNE-DE-FURSAC.

L'existence de l'atelier monétaire de Fursac a été démontrée par M. Deloche, qui a décrit une pièce en *electrum* et deux pièces en or battues dans cet atelier. Il signale même un quatrième spécimen qui pourrait être attribué à la même officine. Le triens de M. de Ponton d'Amécourt, qui ne diffère des premiers ni par le style ni par la légende, doit être ajouté à cette énumération.

27°. — JUMILLAC.

La localité de ce nom, qui appartient au Périgord, dépendait, à l'époque mérovingienne, de la cité des Lémovices. Nous pouvons donc faire figurer dans notre revue de la numismatique limousine le tiers de sou d'or exposé par M. le vicomte d'Amécourt. Il a pour légende, au droit : NECTARIVS, et au revers : GEMELIACO. Il date du troisième quart du VII^e siècle. Sa description détaillée se trouve dans l'ouvrage de M. Deloche.

28°. — SALAGNAC.

Le fourneau du monnayeur qui a produit le triens exposé était déjà connu et représenté au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale par une ou deux pièces d'or. L'inscription SIELANIACO et le style de la monnaie démontrent qu'elle a une même origine que celles qui ont été attribuées à Salagnac par les numismatistes.

29°. — SARAZAC.

Quoique le type de cette pièce soit assez éloigné de celui des monnaies connues de Sarazac, la légende : SAGRACIACO a déterminé l'exposant à la considérer comme un produit du même atelier. Nous croyons que le triens de M. de Ponton d'Amécourt est le même qui a été décrit par M. Fillon, dans ses *Etudes numismatiques* (1), sans désignation du propriétaire.

A la suite des monnaies dont l'exposant a traduit la légende et précisé le lieu d'origine, il en existe deux qui se rattachent évidemment par leur type à notre pays, mais qui figurent dans la vitrine de M. d'Amécourt, avec cette mention : « Indéterminées du Limousin ».

30°. — CAMBARISIO.

Sur la première on lit : CAMBARISIO. Ne peut-on pas, avec quelque raison, proposer Chambéry pour la traduction exacte du nom de lieu mérovingien ? Le hameau de Chambéry, commune de Saint-Brice près de Saint-Junien, est cité dans des Actes du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle. Un membre de la famille noble de Rousiers s'appelait sieur de Chambéry. M. le chanoine Arbellot, dans sa *Biographie de François de Rousiers* (2), résume deux titres latins, un testament du 9 avril 1469 et un contrat de partage de 1484, dans lesquels figurent Geoffroy et Junien de Rousiers de *Cambaricio*. Cette localité a été appelée d'abord Chambary : Nadaud, dans le *Nobiliaire du diocèse de Limoges* (3), parle de Geoffroy de Rousiers, sieur de Chambary. De là est venu le nom actuel de Chambéry.

Nous n'avons pas trouvé la mention de ce nom de lieu dans des chartes plus anciennes que celles qu'a analysées M. l'abbé Arbellot ; mais la forme *Cambaricium*, qui se rencontre dans celles-ci, reproduit exactement la légende du triens de M. de Ponton d'Amécourt. Nous pensons donc qu'on peut attribuer à

(1) B. FILLON, *Etudes numismatiques*, p. 31, pl. I, n° 22.

(2) *Biographie de François de Rousiers*, gentilhomme du ^{xvi}^e siècle, par l'abbé ARBELLOT. — Limoges, 1859, in-8, p. 95 et 96.

(3) *Nobiliaire du diocèse de Limoges*, par l'abbé NADAUD, manuscrit, p. 143.

Chambery (Haute-Vienne) le tiers de sou d'or exposé par le savant numismatiste.

31°. — BULBIACURTE-DOMO.

Le second triens dont M. le vicomte d'Amécourt n'a pas déterminé le lieu d'origine porte la légende : BULBIACURTE DOMO. Nous ne connaissons dans le Limousin qu'une seule localité dont le nom actuel puisse dériver du nom mérovingien inscrit sur cette monnaie. A quelques kilomètres de Tulle, en remontant le cours de la Corrèze, on rencontre un hameau appelé aujourd'hui Bourbacout. Il est situé à peu de distance du Puy-Merle, montagne couverte de bruyères, remarquable par un ensemble d'excavations circulaires disposées symétriquement sur un de ses flancs. Une tradition populaire attribue ces ouvrages aux Anglais, qui, pendant leur occupation du Limousin, auraient établi en cet endroit un camp fortifié. Mais des archéologues y ont vu, avec plus de raison peut-être, l'emplacement d'un village gaulois. Deux tumuli importants, placés à mi-côte, donnent quelque fondement à leur opinion. En tout cas, dans le voisinage de Bourbacout, on trouve de nombreux débris de briques romaines qui démontrent que cette localité a été le siège d'un très ancien établissement.

La détermination d'un atelier monétaire est chose trop difficile pour que nous ayons la prétention d'être absolument exact dans l'attribution des deux triens dont M. de Ponton d'Amécourt n'a pas indiqué le lieu d'origine. Nous proposons un classement qui a pour lui la vraisemblance, en attendant que des numismatistes compétents se soient prononcés sur la question avec l'autorité qui leur appartient.

Après de la riche collection de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt, figurait, dans la galerie de l'exposition rétrospective du Trocadéro, la vitrine de M. Charles Penchaud. Cet exposant ne s'est pas appliqué, comme son voisin, à réunir dans son médaillier les produits de tels ou tels ateliers de monnayage, la fabrication d'une époque déterminée de notre histoire : il a recueilli les pièces rares et précieuses de tous les siècles depuis l'avènement de la troisième race.

Sa collection, au point de vue historique, est moins intéressante que celle que nous venons d'examiner, et le Limousin, en particulier, n'y est représenté que par un assez petit nombre d'échan-

tillons. Mais nous devons reconnaître que toutes les pièces exposées dans la vitrine de M. Penchaud se distinguent par leur grande rareté d'abord, et aussi par leur belle conservation.

Cinq pièces nous ont été signalées par l'exposant comme étant sorties de l'atelier de Limoges.

1° CHARLES VII. — La première monnaie de cette collection que nous pouvons réclamer pour notre province est, par ordre chronologique, un double-tournois au K de Charles VII. En voici la description : — + KAROLUS : FRANCO RX. Dans le champ, deux fleurs de lis sous un K. — Revers : + TVRONVS : FRANCOR. Croix. Point sous la dixième lettre.

M. Penchaud attribue cette pièce à l'officine de Limoges. Quelles sont les raisons de ce classement ? Nous ne les connaissons pas, et c'est seulement sur la foi de ce numismatiste distingué que nous mentionnons ce double-tournois dans notre revue.

2° FRANÇOIS I^{er}. — Pour cette seconde pièce, il ne saurait y avoir de difficulté : elle porte la lettre de notre ancien atelier monétaire et la signature de celui qui a présidé à son émission. C'est un teston sur lequel on lit au droit : + FRANCISCVS. D. GRA : FRANCORVM : REX D. Un buste juvénile, à droite, est coiffé d'un chapel surmonté d'une petite couronne ; les cheveux sont longs et plats ; la figure est imberbe ; les épaules sont drapées. Au revers on voit : + XPS : VINCIT : XPS : REGNAT : XPS : IMPER D. Cette légende entoure l'écu de France couronné, au milieu de treize doubles-arceaux avec un point aux angles intérieurs et un point sous la dixième lettre des deux légendes. La lettre I est placée sous l'écu. Le D qui se trouve à la fin des légendes est l'initiale du nom de François Dauvergne, maître particulier à Limoges.

3° LOUIS XVI. — Le médaillier de M. Penchaud renferme deux essais de monnaies coloniales frappées dans notre ville par Droz. Le premier porte, au droit, cette légende : LUD.XVI.D.G. I FR. ET.NAV.REX. Dans le champ, deux L cursives sont entrelacées ; au milieu est une fleur de lis. On lit sur le revers, dans un cercle de fleurs de lis, et en six lignes : 2 | SOLS | 6 | DENIERS | fl. de lis | 1786. La tranche est cannelée. La pièce est en billon.

4° LOUIS XVI. — La seconde monnaie ne diffère de celle que nous venons de décrire que par l'inscription suivante, qui se trouve au revers, dans le cercle de fleurs de lis : TROIS | SOLS | + | 1787.

Ces deux essais sont fort rares.

5° RÉPUBLIQUE. — Le dernier échantillon limousin de cette collection est une pièce de cinq centimes assez peu commune. Nous en donnons la description exacte : REPUBLIQUE FRANÇAISE, buste à gauche, avec bonnet phrygien et épaules drapées; dessous : *Dupré*, avec paraphe. — Au revers : 5 | CEN-TIMES. | — | . Amazone. L'AN 5. Fleur. | I. Tranche cordonnée.

Cette monnaie, d'un petit module, n'a été frappée que pendant l'an IV et l'an V ; elle fut alors remplacée par le cinq centimes du grand module, dont l'émission n'a cessé qu'après l'an IX.

Pour compléter cette revue de la numismatique limousine à l'Exposition universelle, il faudrait peut-être citer encore quelques monnaies des ducs d'Aquitaine que nous avons aperçues dans la vitrine de M. Gariel. Mais ces pièces se rattachent à notre province moins directement que celles que nous venons de signaler, et nous n'avons pu, du reste, obtenir de leur propriétaire les facilités d'examen et les renseignements précieux que M. le vicomte de Ponton d'Amécourt et M. Charles Penchaud nous ont donnés avec une obligeance et un empressement dont nous ne saurions trop les remercier.

René FAGE.

PROCÈS

ENTRE JACQUES II DE BOURBON

ET QUELQUES HABITANTS DE BELLAC

QUI REFUSAIENT DE PAYER LEUR PART D'UNE AIDE VOTÉE PAR LES ÉTATS DE LA BASSE-MARCHE

[1424]

Vendredi, derrenier jour dudit mois de juin, Jouvenel (1) president.

Entre le roy Jaques, roy de Hongrie et conte de la Marche (2), comme ayant le gouvernement de la Basse-Marche de par le roy, et le procureur du roy. demandeurs, d'une part, et Pierre Lemosnier, autrement dit Potage, Jehan Veilhel, Jehan Naudé, Jehan Granges, Jehan Berigaut, Pierre Malabay, autrement Lombart, Léonard Berigaut, Jehan de Boilhut, Pierre de Meris, Jehan Brunier, Pierre Dommaton, autrement Crosant, Jehan Malabay, Guillaume Gubeau, et Jehan du Carroy, defendeurs, d'autre.

Pour les demandeurs Jouvenel (3) dit que feu messire Jehan de Bourbon, conte de la Marche, ot plusieurs enfans : entre les autres ot une fille nommée Anne, qui *primo* fut mariée au conte de Montpancier, puis au duc en Baviere, dont est yssu Jaques

(1) Jean Jouvenel ou Juvenal des Ursins, président du Parlement de Poitiers, mort le 1^{er} avril 1431.

(2) Jacques II de Bourbon, comte de la Marche, de 1393 à 1438.

(3) Jean II Jouvenel des Ursins, depuis évêque de Beauvais, de Laon et archevêque de Reims, mort le 14 juil et 1473.

de Baviere, seigneur de la Basse-Marche, qui est en Alemaigne avecques son pere (1). Dit que pour l'absence de lui et de son pere, le païs de la Basse-Marche a esté petitement gouverné; dit que le chasteau du Daurat a esté par aucun temps au gouvernement du seigneur de Mortomar (2), et *successive* du mareschal de Severac (3) lequel y mist Raymonnet du Soulier et autres, qui vivoient sur le païs et faisoient pluseurs mauulx, car n'y a plus de LXX livres de rente. Dit que le roy Jaques, ce voyant et desirant y mettre remede, afin que les subgez peussent vivre en paix, a accepté de par le roy le gouvernement de la Basse-Marche, et pour avoir le Daurat en sa main lui a convenu bailler grant finance, tant pour les reparations que y avoit faictes le S^r de Mortomar, comme pour faire vuider ceulx que le mareschal de Severac y avoit mis; pour avoir laquelle finance furent les trois Estaz du païs de la Basse-Marche assemblés à Belac, et y avoit à l'assemblée la plus grant et saine partie des habitans de Belac; et pour ce que lors n'y avoit assés gens des autres lieux dudit païs, fut ordonné que le ix^e jour de janvier ensuivant se rassembleroient de rechief en plus grant nombre audit lieu de Belac. Ainsi fu fait, et y furent les abbés de Grantmont, de Charroux (4) et du Daurat, les seigneurs de Mor-

(1) Cet exposé généalogique est très exact; cp. l'*Art de vérifier les dates*.

(2) Ce fait est encore confirmé par une pièce inédite très intéressante que voici : « Nous, Jehan de Rochechouart, sieur de Mortemar, chambellan du roy et de M^{re} le dauphin de Viennois, lieutenant general du roy nostredit seigneur par tout son royaume, et cappitaine et garde du chastel du Dorat, confessons avoir eu et receu de M^{re} Jehan Merichon, receveur general de toutes finances tant en Languedoil comme en Languedoc, la somme de deux cens livres tournois, en deduction et rabat de la somme de XIII l. t. que mondit seigneur le daulphin et lieutenant, par ses lettres données le XVIII^e jour de cest present mois, avoit et a ordonné et mandé à nous estre païée et delivrée par ledit Merichon pour un an à compter du jour de la date desdites lettres, tant pour nos gaiges de cappitaine comme pour le payement et gaiges des gens d'armes et de trait et autres neccessitez pour la seureté et garde dudit chastel, si comme plus à plain est contenu en icelles lettres.... Donné en tesmoing de ce soubz noz seel et seing manuel le XXVI^e jour de septembre l'an mil CCCC et dix huit ». — (Signé : JEHAN DE ROCHECHOUART et scellé. — Bibl. nat., Clairambault, 96, p. 7475.)

(3) Amauri, sieur de Séverac et de Beaucaire, mort étranglé en 1127.

(4) Il y a dans le ms. *Chamont*; la correction est évidente.

tomar, de Peruce (1) et du Rix (2), et plusieurs autres prelatz, gens d'eglise, nobles, bourgeois, marchans et gens de commune. Là fut delibéré que pour la recouvrance dudit chastel du Daurat estoit expedient de lever sur le païs de la Basse-Marche et les dependences ung subside de quatre mille v^e escuz; tous furent d'accord que ledit subside feust mis sus et imposé, et furent les habitans de Belac, pour leur porcion d'icellui subside, tauxez et imposez par eux mesmes (3) a la somme de XII^{xx} escuz [à] proportionner et diviser entre eux. Dit que n'estoient gueres chargez en regart aux gens du plain païs, car dudit subside ne paioient chascun que xxx ou xl solz, et ceux du plain païs en paioient trop plus largement. Dit que la greigneur partie des habitans de Belac ont esté content de paier leur taux, mais les defendeurs ont refusé. Le roy Jaques n'a voulu proceder de son autorité à les fere executer, mais pour ce fere a obtenu lettres du roy passées en son Grant-Conseil, adrecens au seigneur de Brion (4) et au premier sergent royal. Estienne du Reppaire, sergent du roy, ala à Belac et par vertu desdites lettres commanda à aucuns que pai[a]ssent; ung nommé Potage dist que rien ne paieroit; par ce le sergent lui commanda tenir prison. Mais Pierre Malabay et autres *animo superbo* deirent que ja n'y entreroit et que lui ne eulx riens ne paieroient dudit subside; osterent de fait audit sergent les clefz des prisons et crièrent à la guete que tournast, a tout disans que pour roy ne pour royne n'en feroient ne que pour un bouton; et disoient oultre qu'il leur convenoit aler querir Beauchamp (5) et le mettre dedans la ville de Belac, et que s'il y avoit homme qui procedast à riens lever, ilz met-

(1) Probablement Audoin de Peruce, sieur des Cars, etc. — Voyez NADAUD, *Nobil.*, au mot *Cars*.

(2) Le Ris-Chauveron (commune d'Azat-le-Riz) appartenait alors à la maison de Chauveron, qui lui a laissé son nom.

(3) Ceci ne veut pas dire, comme on pourrait le croire au premier abord, que les habitans de Bellac avaient fait eux-mêmes la répartition du subside : *par eulx mesmes* est la traduction de l'expression latine *per se*, et signifie : à eux seuls, pour leur part.

(4) Guérin, seigneur de Brion (mort en 1429), conseiller de Charles VII et de Jacques de Bourbon.

(5) Beauchamp, capitaine anglais, célèbre alors dans ces parages. En 1419, il occupait Auberoche; en 1420, il fit une incursion en Limousin et se fortifia dans le monastère du Châlard-Peyroulier.

troient tout en pièces. Dit que à ces besoignes ilz estoient de six a vii^{xx} complices, que osterent de fait à l'un des collecteurs dudit subsidie les clefz d'une des portes de la ville qu'il gardoit et y meirent gardes; dit que menassoient fort les officiers du roy Jaques, et de fait à un soir sur le tard, eulx ainsi assemblez, armez et garniz de arnoys et de arbalestres, le filz Malabay cuida ferir le prevost de Belac d'un vireton, et ne tint à lui que ne le feist. Dit que sont costumiers de fere telles seditions et rebellions, et nagueres deyrent à Rogerin, huissier de la Court de ceans : « *Regem non habemus, mortuus est* »; dit que ces cas sont mauvais et dignes de grant punicion. Dit que par vertu des lettres royaulx sur ce impetreiz. maistre Jehan Cospost a fait l'informacion, mais autrement n'a esté procedé a l'execucion, car a Belac lui fut dit par Malabay et autres que se il procedoit à prise d'aucun, l'on mettroit la chose en tele disposition que jamais ne seroit réparée. Si fut le mandement baillé à Jehan de la Forge, sergent royal, pour parfere ladite execucion. à l'encontre duquel Malabay et autres s'assemblerent, et avant que eust aucunement procedé à icelle execucion, lui demanderent copie de son mandement et de sa relacion, et combien que leur eust baillé copie dudit mandement, et que quant il auroit parfait son execucion, il leur bailleroit copie de sa relacion, ilz feirent fermer les portes et lui deyrent que jamais ne partiroit jusques à ce que il leur eust baillé copie de ladite relacion. Dit que *finaliter* lesdiz defendeurs ont esté adjournez à comparoir en personne ceans, recite le contenu de l'informacion par laquelle dit qu'il trouve iceulx defendeurs fort chargez des cas et excez dessusdiz, qui sont grans, perillieux et sedicieux. Si conclut pour le roy Jaques que lesdiz defendeurs et chascun d'eulx soient condempnez et contrains à reparer et amender iceulx excès d'amendes honorable en la Court de ceans et au lieu, en chemise, chascun une torche à la main, en disant teles paroles que la Court ordonnera, et proufitable de la somme de dix mille livres, et chascun pour le tout, et à tenir prison jusques à pleine satisfaccion, et que leur soit interdit l'aier à Belac *quousque, etc.*; offre prouver, et demande dommaiges, interestz et despens.

Le procureur du roy dit que par l'informacion il trouve les defendeurs fort chargez de ce que dit est, et que ce touche grandement l'honneur du roy et de ses officiers. Si conclut contre eulx et chascun d'eulx que soient puniz en corps et en biens, et senou en corps, *sallem* en biens, et que contre eulx soit procedé *via extraordinaria*, *alioquin* que soient condempnez en amendes

honorabile comme dessus, et proufitable du double. — Le roy Jaques requiert *de adjudicandis* estre premier paiez que le roy.

Pour les defendeurs Rabateau (1) dit que la terre de Belac est *omnino* separée de la Basse-Marche, comme sont les terres de Champeignac (2) et de Rancon ; et si est en païs de droit escript, ressortissant sans moien devant le seneschal de Limosin, et la Basse-Marche est en païs coustumier, et fut un appenage baillé par le roy (3), est n'estoit point Belac dudit appenage, mais anciennement l'eritage d'une dame qui fut mariee en Angleterre, et l'acquesta d'icelle dame messire Bureau de la Riviere, lequel puis le vendi ou eschanga au conte de la Marche (4). Dit que quant la Basse-Marche fut *ab inicio* baillée par le conte de la Marche à ses filles, Belac aussi leur fut baillé *in augmentationem*, mais par ce n'estoit point comprins ou païs de la Basse-Marche. Dit que n'ont acoustumé d'estre taillez, ont belles lettres des seigneurs de Belac que ne le peuent ne doivent estre, et *de hoc* ont tousjours joy et usé. Dit que pieça le conte de la Marche les vult tailler, mais veuez leurs lettres le lascia en païs ; et ne sont tenuz pour leur franchise que de paier par an LXXIII livres ; peut estre que quant le conte de la Marche vult marier sa suer, ilz lui donnerent *liberaliter*, et sans prejudice de leurs franchises, cent livres. Dit que ilz sont appelez les francs bourgeois de Belac, et sans leur consentement ne peut estre imposée aucune taille, ains sont tenuz les seigneurs de Belac les garder et defendre en leurs libertez ; et dit que ne sont subgiez à four, moulin, ne garennnes. Dit que sont gens paisibles et de bon affere ; tousjours ont été vraiz et loyaux envers le roy, ont bien gardé leur ville à leurs despens et païé le capitaine. Dit qu'ilz ont esté bien joyeux quant le roy Jaques a eu le gouvernement de la Basse-Marche et des autres terres appartenant à son nepveu, et lui ont liberalment païé ce à quoy sont tenuz. Dit que les

(1) Jean Rabateau, avocat criminel au Parlement, où il devint président en 1437. — Voyez D. NEUVILLE, *le Parlement royal à Poitiers*, dans *la Revue historique*, T. VI, p. 284 et suivantes.

(2) Champagnat, commune de Bussière-Poitevine.

(3) Par Philippe le Bel à son fils Charles, depuis Charles IV, en 1314.

(4) Cet exposé des vicissitudes des châtellenies de Bellac, Rancon et Champagnac est exact. — Voyez ROY DE PIERREFITTE, *Hist. de Bellac*, p. 170 et suivantes ; mais la conclusion que veut en tirer l'avocat de Bellac n'est pas admissible.

habitans de Belac onques ne furent à l'assemblée de l'octroy de laditte taille de m^m^{ve} escuz, ne y consentirent ; mais ce nonobstant l'en les a voulu faire contraindre a y contribuer par un nommé Estienne de Beureppaire, accusé et soupçonné de favoriser les Angloiz et suivre les garnisons ; et on a voulu faire fere ladite contrainte par vertu des lettres qui ne s'adrecent à aucun officier royal et contiennent que du consentement des trois Estaz de la Basse-Marche (en laquelle n'est compris Belac, comme dit est) ladite taille a esté mise sus, et que aucuns habitans (sans nommer Belac) sont refusans de la paier, *quod est notandum*. Dit que quant Beureppere entra en la ville de Belac, il vould avoir les clefs de la ville, à quoy lui fut doucement respondu qu'il n'en estoit aucun besoing, car en la ville avoit bon cappitaine. Après Beureppere vould proceder à execucion pour le fait de la taille ; lui fut dit que Belac n'y étoit comprins, car n'estoit point de la Basse-Marche, et s'opposerent lesdiz habitans à l'encontre de ladite execucion ; mais ce nonobstant en mist plusieurs en prison, dont appelerent, et sur ce sont en procès en la Court de ceans ; mais nonobstant l'appel s'efforça de proceder contre eulx. Peut estre que aucuns lui dirent que le garderoient de proceder par voie de fait ; par ce s'en yssi de la ville et alla querir gens d'armes, avec lesquels il courut devant la ville, ou furent prins aucuns des habitans ; puis fist course par le pais et print ou fist prandre trois ou quatre marchans de Belac qui venoient de la Rochelle, lesquels par son fait perdirent quatorze chevaulx et grant quantité de poysson et autres marchandises. Au regart des maulx faiz par ceulx du Daurat, dit que riens n'en scevent et onques ne s'en plainsirent. Dit que onques ne parlerent contre l'onneur du roy ne de la royne, ne fere ne le vouldroient. Dit que onques ne firent aucune rebellion à Jehan de la Forge, mais lui firent bonne chiere et paierent la despense de son cheval : aussi ne se plaint-il pas d'eulx. *His visis*, dit que de leur costé n'a en ce aucune offense, et conclut que parties adverses n'ont cause ne accion, et sont iceulx deffendeurs en cas d'absolucion ; offre prouver, nie, et demande dommaiges-interestz et despens, et requiert que soient receuz par procureur, et delivrance de cellui qui est prisonnier à Limoges.

Pour le roy Jaques, Jouvenel replique et dit que n'est memoire d'omme que Belac n'ait esté tenu de la Basse-Marche, et tousjours a esté comprins es faiz d'icelle ; et *dato* que n'en feust, ne s'ensuit que ne soit contribuable au fait de ladicte taille qui a esté octroyée et mise sus *ex causa justa et rationabili, scilicet* pour

éviter le dommage du païs. Au regart des lettres et libertez dont ont parlé parties adverses, respond que se aucune chose en est, c'est pour raison des fours et moulins, et que le conte voudroit marier aucune de ses filles; mais lesdites libertez ne se estandent *ad cetera*, *maxime* en ce cas particulier. Dit que ceulx de Belac, qui sont à deux lieues du Daurat, n'ousoient partir de leur ville pour doubte de ceulx du Daurat : par ce *merito* doivent contribuer au fait de ladite taille, *maxime* car y ont consenti, *saltem* la plus grant et saine partie, et n'estoit nécessité de y appeler tout le commun. Dit que Malabay a appelé pour lui et ses adherens pour l'empescher l'execucion. Au regart de Estienne de Beaureppere, dit qu'il est sergent royal; et quant il entra en la ville estoit tout seul avecques le commisseres (*sic*) de la ville, et ne povoit aucunement nuire à icelle ville. A ce que dient parties adverses que aucuns marchans de la ville ont perdu chevaux, poisson et autres marchandises, dit que riens n'en scet; aussi ne sont lesdiz marchans en ce procès. — Et conclut comme dessus, offre prouver et nie.

Appoinctié est que la Court verra l'information et ce que les parties mettront devers la Court et au Conseil; et a la Court defendu à Jehan Barton (1), garde des seaux de la conté de la Marche, et ausdiz defendeurs et à chascun d'eulx, à peine de cent marcs d'or, que ne procedent les uns contre les autres par voie de fait en quelque maniere que ce soit.

(Arch. nat. X 2 A, 18, à la date.)

ANTOINE THOMAS,

Élève de l'École des Chartes.

(1) Jean Barton, chancelier de la Marche depuis 1416 jusqu'à 1460 au moins, joua un rôle important dans l'histoire de la Marche et du Limousin. — Voyez une notice biographique que nous lui avons consacrée dans *l'Echo de la Creuse* du 19 juillet 1879.

UN

LÉGAT DE BONIFACE VIII

PRIEUR DE BÉNÉVENT-L'ABBAYE
ET ARCHIPRÊTRE DE CARCASSONNE
(1295-1310)

La liste des prieurs de Bénévent, telle que la donne le *Gallia christiana* (1), est fort incomplète ; celle de Nadaud (2), quoique plus longue, laisse subsister de nombreuses lacunes. Nous pouvons combler une de ces lacunes à l'aide de deux bulles du pape Boniface VIII (19 décembre 1300 et 9 avril 1301), qui qualifient de prier de Bénévent au diocèse de Limoges un certain Ysarn Tacconi (3), archiprêtre de Carcassonne (4). Cet Ysarn doit prendre rang sur la liste de Nadaud, entre Foucaud, prier en 1294, et Ponce d'Allayrac, qui l'était en 1310.

(1) *Gallia christ.*, T. II, p. 619.

(2) Reproduite par M. Roy de Pierrefitte dans ses *Monastères du Limousin*.

(3) Les pièces que nous analysons plus loin, au nombre de dix-huit, l'appellent simplement Ysarn. Mais le nom de Tacconi se trouve ajouté au premier dans la liste des évêques de Riga telle que la donne Gams, *Series episc.*, p. 306.

(4) Le *Gallia christ.* connaît Ysarn à ce titre (T. VI, p. 890), et avertit de ne point le confondre avec un évêque de Carcassonne du même nom, comme l'a fait Bzovius dans ses *Ann. eccles.* — M. l'Archiviste du département de l'Aude, à qui nous avons demandé quelques renseignements sur notre personnage, nous a déclaré n'avoir pu en retrouver la trace.

La biographie de ce prieur, jusqu'ici inconnu, est sans grand intérêt pour l'histoire ecclésiastique du Limousin. Nous avons cru bon néanmoins d'en rassembler les principaux traits, en raison de l'importance qu'eut ailleurs ce personnage, et pour montrer à quels titres l'Eglise de France peut revendiquer comme sien un prélat dont la vie a été liée surtout à l'histoire des pays étrangers (1).

Ysarn eut en effet une très haute fortune dans l'Eglise : d'abord chapelain de Boniface, il devint bientôt légat du Pape en Danemark, puis, successivement, évêque de Riga, de Lund et de Salerne.

Nous allons analyser, dans leur ordre chronologique, divers documents émanés de la chancellerie pontificale, et qui le concernent directement. Il serait possible d'ajouter quelque chose en fouillant les Archives des villes dont Ysarn fut tour à tour évêque ; mais, outre que nous ne sommes pas en état d'entreprendre pareilles recherches, elles nous conduiraient à des résultats absolument étrangers à l'objet que nous nous sommes proposé.

1. — Le 23 août 1295, Boniface VIII demandait à Eric, roi de Danemark, la mise en liberté de l'archevêque de Lund, Jean Grand, prince de Suède. Ysarn, qualifié d'archiprêtre de Carcassonne, était chargé de ce message et des négociations qui devaient suivre.

(*Annales for Nordisk Oldkyndighed*, p. 123.)

2. — Le surlendemain (25 août, Anagni), Boniface enjoignait en effet à Ysarn de se mettre en route le plus tôt possible pour remplir cette mission : il lui donnait en outre le pouvoir d'excommunier le roi et de mettre son royaume en interdit, en cas de refus à la demande qui lui était faite.

(*Ibid.*, p. 125.)

3. — Quelles furent les conséquences de cette décision ? Nous n'avons point à le rechercher. Mais nous savons que le 22 avril 1298 (Rome, *ap.* Sainte-Marie), le Pape mandait à Ysarn de faire

(1) Les textes sur lesquels nous appuyons ce travail ne nous sont connus que par les analyses de Potthast, les collections où ils ont été publiés se trouvant absolument hors de notre portée.

exécuter ponctuellement la sentence de condamnation promulguée précédemment contre le roi de Danemark.

(*Ibid.*, p. 148.)

4. — L'année suivante (15 mars 1299, Latran), Ysarn recevait de Boniface VIII le pouvoir d'accorder au roi de Danemark les dispenses nécessaires pour faire célébrer la messe par un de ses chapelains avant le lever du soleil, aussitôt que le roi aurait été relevé de son excommunication.

(*Ibid.*, p. 155. — RAYNALD, *Annales*, 1299, § 10.)

5. — Il le fut en effet quelques jours plus tard (18 mars 1299, Latran). Ysarn fut chargé de lui donner l'absolution papale ainsi qu'à son frère Christophore.

(RAYNALD, *Annales*, 1299, § 9.)

6. — La situation de notre personnage à la cour du roi de Danemark avait dû être souvent fort difficile et pleine de dangers. Ce fut évidemment pour le récompenser de son zèle que le Pape le promut l'année suivante à l'archevêché de Riga, devenu vacant par la mort de Jean III de Schwérin. La bulle de provision est du 19 décembre 1300.

(*Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv =
Ehst = und Kurlands*, T. V, p. 314. — BUNGE,
Livlands Urkundenbuch, T. I^{er}, p. 760, n° 592.)

7. — En même temps qu'il lui adressait cette bulle, Boniface écrivait à Ysarn pour l'exhorter à l'humilité et à la justice dans l'exercice de sa nouvelle dignité. Il lui annonçait en outre que le pallium lui serait remis par les cardinaux-diacres du titre de Sainte-Marie *in Porticu*, Sainte-Marie *in Cosmedin*, et Sainte-Marie-la-Neuve.

(THEINER, *Mon. Poloniae*, T. I^{er}, p. 112, n° 197. —
BUNGE, *Ouv. cité*, T. VI, p. 54, n° 2,765.)

De ce dernier fait il faut conclure qu'Ysarn se trouvait en ce moment même à Rome. Cette conclusion est d'autant plus admissible que Jean de Schwérin, à qui succédait Ysarn, était lui-même dans cette ville lorsqu'il mourut. Dépouillé de ses biens et emprisonné quelque temps par les chevaliers de l'Ordre teuto-nique (1), il était venu demander justice au Souverain-Pontife.

(1) Voyez *Reg. pontif.*, 7 janvier et 13 juin 1299.

8. — Le 9 avril 1301, une nouvelle bulle de Boniface assurait à Ysarn, pour une période de trois années, deux bénéfices dont il venait d'être pourvu (1), pour lui permettre de payer ses dettes et de soutenir sa dignité. Ces bénéfices sont le prieuré Saint-Barthélemy de Bénévent et la prébende attachée au canonat de Carcassonne.

(THEINER, *Mon. Poloniae*, T. I^{er}, p. 113, n° 198. — BUNGE, *Ouv. cité*, T. VI, p. 55, n° 2,767.)

Les termes de cette bulle soulèvent quelques difficultés : elle semble indiquer qu'Ysarn ne reçut ces bénéfices qu'au moment de son élévation à l'épiscopat. Cependant la bulle de 1295, que nous avons citée en premier lieu, lui donne déjà le titre d'archiprêtre de Carcassonne (2). Nous n'avons donc dans l'acte de 1301 que le renouvellement d'une concession antérieure. Il est bien clairement spécifié, en tous cas, qu'Ysarn tenait directement du Pape, et à temps seulement, les bénéfices dont il s'agit, celui de Bénévent pouvant bien ne lui avoir été concédé que longtemps après l'autre. De ces faits il résulte qu'Ysarn n'eut jamais de relations directes avec les moines de Bénévent, puisqu'il ne vint certainement pas en France avant l'expiration des trois années. Cette situation n'a rien de surprenant d'ailleurs : c'est celle qui résulte du régime de la commende, lequel devint plus tard à peu près général.

9. — Ysarn avait raison de se pourvoir en France, car il n'était point assuré que les chevaliers de l'Ordre teutonique en Livonie se décidassent à remettre sur le champ aux mains du nouvel évêque, comme le leur ordonnait Boniface (3), tous les domaines et châteaux qu'ils avaient usurpés sur Jean de Schwérin.

(BUNGE, *Ouv. cité*, T. III, p. 103, n° 6,046.)

10 et 11. — En 1302, Boniface crut devoir faire permuter les deux archevêques de Riga et de Lund (4), et écrivit à Eric de

(1) « Quos promotionis et consecrationis tempore canonice obtinerat. »

(2) Ce point est encore confirmé par le *Gallia christiana*, T. VI, p. 890.

(3) Par une lettre datée de Latran, 18 avril 1301.

(4) Actes des 30 mars et 11 avril 1302. *Ap. Ann. Nord. Oldkynd.*, p. 125 et 158.

Danemark pour lui faire agréer la translation d'Ysarn au siège de Lund (11 avril 1302).

(RÖRDAM, *Ny kirkehistoriske Samlinger*, T. III, p. 408, n° 87.)

12. — Mais, le titulaire du siège de Lund ayant refusé de se soumettre à cette combinaison, il s'ensuivit quelque retard. Son opposition fut vaincue cependant, car, au commencement de l'année suivante (27 mars 1303, Latran), Ysarn recevait, comme archevêque de Lund, une nouvelle mission (1). Il s'agissait d'amener le roi de Danemark à restituer à un clerc nommé Pierre Kitille, les chevaux, bagages et autres biens qui lui avaient été dérobés par un des vassaux du roi.

(RÖRDAM, *Ouv. cité*, T. III, p. 408, n° 88.)

13. — Quelques mois plus tard (7 novembre 1303, Latran), Ysarn fut chargé par le nouveau pape Benoît XI de donner dispense au roi de Danemark pour son mariage avec la fille du roi de Suède, Ingeburge, mariage qui avait été contracté irrégulièrement.

(*Liljengren. Swenskt diplomatarium*, T. II, p. 401, n° 1,412. — PORTHAN, *ad Bullarium accessio*, p. 67.)

14. — Ysarn devait en même temps absoudre de leur faute tous ceux qui n'avaient pas respecté l'interdit prononcé autrefois par Boniface contre Eric et Christophore, son frère. (Même date que la précédente.)

(RÖRDAM, *Ouv. cité*, T. III, p. 412, n° 90.)

15. — Benoît XI lui écrivait de nouveau peu de temps après pour lui recommander le nouvel évêque de Roskild.

(RÖRDAM, *Ouv. cité*, p. 412, n° 90.)

16, 17 et 18. — Les relations furent fréquentes entre Ysarn et le nouveau pape. Dès le 6 mars 1304, l'archevêque de Lund est chargé d'instituer une enquête sur l'élection d'un certain prieur, nommé Pierre, au siège épiscopal d'Odensée (RÖRDAM, p. 416,

(1) Ysarn n'est point nommément désigné dans l'analyse de la lettre du Pape que donnent les *Regesta pontificum*. Mais nous savons d'autre part qu'il avait été définitivement promu à l'archevêché de Lund au mois de janvier précédent. (Voyez Gams, *Series*.)

n° 91), puis d'introniser évêque (1) le prévot de Burgla (2) élu par le Chapitre (*ibid.*, p. 1, 117, n° 92, 20 mars 1304), et enfin de faire recevoir chanoines de Roeskild, Ripa et Sleswig, trois chapelains du roi Eric.

(*Ibid.*, p. 419, n° 94, même date.)

Ici s'arrête ce que nous avons pu savoir d'Ysarn Tacconi. Ajoutons seulement qu'il fut transféré de Lund à Salerne le 4 juin 1310, et mourut à Avignon au mois de septembre de la même année.

Nous ferons remarquer, avant de terminer, que nos chroniques limousines ne mentionnent point le nom de ce prieur de Bénévent, malgré sa brillante destinée.

Leur silence est d'autant plus extraordinaire qu'un autre prieur de cette abbaye, P. d'Alayrac, chapelain du Pape, se trouvait lui-même à Avignon en décembre 1310, c'est-à-dire quelques semaines seulement après la mort de notre personnage (3). Il semble que, par ce canal, la renommée d'Ysarn Tacconi pouvait arriver jusqu'aux chroniqueurs du Limousin. Il n'en fut rien pourtant : nous en concluons que la publicité des événements était bien restreinte au moyen âge, et ne dépassait que difficilement le cercle de ceux qui y prenaient directement part, soit comme acteurs, soit comme témoins.

ALFRED LEROUX.

(1) « Mandat.... ut ecclesie dictum I. præficiat in episcopum. »

(2) Le nom de cette ville n'a pu encore être identifié. Il y a vraisemblablement une erreur du scribe.

(3) Il signe en effet comme témoin dans un acte passé le 17 de ce mois. — Voyez Roy de Pierrefitte, *Monastères du Limousin*, art. *Bénévent*, p. 21.

TEXTES BAS-LATINS

DES IX^e ET X^e SIÈCLES

- 1^o Vente, par Sicbart et son épouse Alaitrude, à Eldebert et son épouse Adaltrude, d'une vigne sise à Dieulidou, près Brigueil en Limousin : septembre 883;
- 2^o Vente par Ramnulf à Eldegaire, vicomte, sa femme Téotberge et leur fils Geraud, d'une terre sise à Dun, vicairie de Dun en Berry : 15 mars 941;
- 3^o Vente par Arnulf, son épouse Téocinde et leur fils Adémar, à Vigbert et son épouse Ildegarde, d'un alleu sis à Lodoac, vicairie de Thiviers en Périgord : janvier 952.

Ces trois actes de vente entre particuliers présentent les mêmes caractères paléographiques et diplomatiques : ils sont du reste de la même époque, et concernent la même partie de la France.

La grammaire et la syntaxe latines sont complètement laissées de côté : l'adjectif ne s'accorde pas avec le nom qu'il qualifie, les régimes des verbes ne sont pas aux cas demandés, etc. — Ainsi on écrit : *Vindedimus vinea nostra..... qui subjungit ipsa vinea de duos latus per vineas ad ipsius [pertinentes], et de tercio latus cum vinea Alberlo vel Godulrigo cuneredes, de quarto latus via publica...*

L'orthographe du premier de ces actes présente certains caractères dignes de remarque. Le *l* final est généralement changé en *d* : *constad*, pour *constat*; — *subjungid*; — *complacuid*; — *ita ud*; — *presumserid*; — *conaverid*; — *componad*; — *valead*; — *permanead*, etc. — Le *p* est changé en *b* et réciproquement le *b* en *p* : *via pubpica*, *stibulatione adnixa*, etc. Dans ces trois textes, l'*h* initial est généralement supprimé : *abeatis*; — *abendum*; — *ec*; — *anc*; — *omnibus*, etc.

Toutes ces oblitérations, cette syntaxe irrégulière, révèlent une langue nouvelle en voie de formation, langue déjà parlée, et qui,

si elle n'est pas encore admise dans les actes publics, ne laisse pas de manifester son existence par cette altération du latin classique. C'est à ce titre que nous croyons utile de signaler les trois pièces ci-après à l'attention des philologues.

Le second de ces actes présente en outre un certain intérêt historique : il a rapport à une question soulevée récemment et qui attend encore une solution définitive : l'origine et la succession des premiers vicomtes de Limoges. On voit en effet figurer dans cet acte de 941 le vicomte Hildegair, son épouse Téotberge et leur fils Geraud. L'existence d'Hildegair à cette époque et la filiation de Geraud ne peuvent plus être contestées aujourd'hui. On pourra s'étonner de ne pas voir figurer à cet acte le second fils d'Hildegair, Heldebert : est-ce un oubli, ou bien Heldebert n'était-il pas encore né? Il serait difficile de se prononcer. Il serait peut-être intéressant également de connaître la qualité du vendeur Ramnulphe. Dans tous les cas, l'objet de la vente, cette terre située à Dun, *in vicaria Dunense, in urbe Biturico*, fut rétrocédée environ quarante ans plus tard à l'abbaye de Saint-Martial par Geraud, vicomte de Limoges. (Texte publié page 126 de l'*Étude sur les comtes et vicomtes de Limoges*, par Robert de Lasteyrie.) D'après la carte du *pagus* ou *orbis Lemovicinus*, dressée par M. Deloche, Dun est compris dans la vicairie de Fursac en Limousin, tandis que, d'après la charte en question, Dun serait situé en la vicairie de Dun en Berry (1).

C. RIVAIN.

1° *Vente, par Sicbart et son épouse Alaitrude, à Eldebert et son épouse Adaltrude, d'une rigne sise à Dieulidou, près Brigueil en Limousin : septembre 883.*

Igitur ego enim in Dei nomen Sicbardus et conjuges mea Alaitrudis, dilectus nobis Eldeberto [et conjuge] sua Adaltrudis vindimus vobis, constad nos vobis vindere, quod ita et vindedimus, vinea nostra, itaque juris nostris, infra ur[be] Lemovjicino, in pago Burgolio, in villa cujus vocabulum est Tedlido, qui subjungid ipsa vinea de duos latus per

(1) Depuis la rédaction de cet article, la donation de la terre de Dun (941) a été publiée par M. R. de Lasteyrie dans sa réponse à M. René Fage, intitulée : *Vicomtes de Ségur et vicomtes de Limoges*.

vineas ad ipsius [pertinentes], et de tercio latus terra vel vinea Acberto vel Godulrigo cum eredes, de quarto latus via publica. Ipsa vinea, cum est circuita vel circumcingta per bodinas fixas vel loca desingnota, cum omni integritate vel supra positum ab integrum nos vobis vindimus et manibus tradimus, adque trasfundimus ad abendum vel possidendum. Unde accepimus de vos precium in quod nobis bene conplacuid vel aptum fuit, hoc est ad argento valente in solidus LXXta tantum, ita ud ab odierno die quicquid de jamdicta vinea facere volueritis liberam et firmissimam abeatis potestatem faciendi.

Si quis vero, nos ipsi aut ullus de heredibus nostris, aut ulla emissa persona, qui contra anc vindicione ista ambulare presumserid aut ulla calumnia generare conaverid, conponad vobis una cum fisco solidos LXXX, et quod reperid nihil valead vindicare, set presens vindicio ista omnique tempore firma et stabilis permanead cum stibulacione adnixa; manus nostras proprias subter firmavimus et bonis ominibus adfirmare rogavimus.

Signum Sicbart. — Signum Alaitrud, qui anc vindicione ista fieri vel adfirmare rogaverunt. — Signum Gauemero. — Signum Gualtado. — Signum ...lgillo. — Signum — Signum Doteo. — Signum Aigberto. — Signum Dagberto. — Signum Arnc..co. — Signum Pastenno. — Signum Martino. — Signum Dollione. — Signum — Signum — Signum It..... Martine. — Signum Alldberto.

Data vinditione ista, in mense setembris, anno IIII regnante domno nostro serenissimo Karlamando rege : Aldibaldus rogatus sripsit (1).

(Archives de la Haute-Vienne, n° 9162 du classement provisoire; fonds Saint-Martial.)

2^o Vente par Ramnulfse à Eldegairre, vicomte, sa femme Teotberge et leur fils Geraul, d'une terre sise à Dun, vicairie de Dun en Berry : 15 mars 911.

Igitur enim in Dei nomen Ramnulfus placu[it] me adque decrevit mihi bona voluntas quod ego, ad dilecto homine venerabile viro nomen Eldejero vescommite et uxore sua nomine Teebergane et Giraldo filium nostrum, cedo vobis vel dono aliqui de res meas [hoc est] pagina de terra Fromentali qui est in urbe Biturico, in vicaria Dunense, in villa que vocant Duno. Abet si[n]es de] uno latus terra Sancti Litorii et

(1) Au dos de cette charte :

Carta de quadam emptione

Quarta Sicbarido et uxori ejus Alaitrudis vindicio. Nil valet.

de alio latus rivo currente, de tercio fronte castellarum ipsius Eldejero, de quarto vero fronte terra iterum ipsius vescomite per bodinas. Inter istas fines totum et ab integrum vobis cedo vel dono ad abendum et ad possidendum ut faciatis in hominibus quicquid volueris neminem contradicente. Si quis vero si est ullus de heredibus nostris au ulla misa persona qui contra anc cartam au contra istas res ulla calumnia remove presumserit au infringere voluerit, sua petitio nichil valeat ad effectum, se insuper componat vobis una cum fisco solidos C., et ec cartula facta hominique tempore firma stabilis permanead constipulacione subnixa.

Signum Ramnulfo, qui hoc fieri et firmare rogavit. — Signum Immoni. — Signum iterum Eldejero. — Signum iterum Ramnulfo. — Signum Unberto. — Signum Unberto. — Signum Aldoino. — Signum Amaldinco. — Signum Andraldo. — Signum Isemberto vicarium. — Signum Gossfredo. — Signum Eustacius.

Datum in mense idus Marci, anno V regnante Luddovico rege. Ragnaldus scripsit (1).

(Archives de la Haute-Vienne, fonds Saint-Martial non encore classé.)

3° *Vente par Arnulfe, son épouse Téocinde et leur fils Adémar, à Vidbert et son épouse Ildegarde, d'un alleu sis à Lodoac, vicairie de Thiviers en Périgord : janvier 952.*

Igitur nos enim in Dei nomine Arnulfus et uxor mea Teocindis et filius noster Ademar cedimus ad alicos homines nomine Avidberto (2) et uxore sua Ildegardis alodo nostro qui est sita in pago Petrecorico in vicaria Tiberiacense cujus vocabulum est Lodonacus ubi Barbillo visus fuit manere, cum pratis, silvis, campis et suis fontibus ve decursibus aquarum, cultum et incultum quod ad inquirendum est, et quantum ad ipsum ma....su aspicit vel aspicere videtur, totum et ab integrum tibi vindimus ac manibus tradimus ad abendum vel possidendum tantum ut post hodiernum diem quicquid [facere] volueritis in omnibus abeat licentiam faciendi, nullo contradicente sano. Unde accepimus de vobis [pretium quod nobis bene complacuit vel aptum fuit, hoc est ad argento valente in] solidos XL.

De repetitione vero dicimus, si nos ipsi mutata voluntate nostra aut ullus ex heredibus vel propinquis nostris, qui contra hanc cessione

(1) Au dos de cette charte :

Carta de quadam..... in Biturico in villa que vocatur Duno.

(2) Ou peut-être Adjudberto.

ulla calumnia generare conaverit, illud quod repperit vindicare non valeat, et insuper contra cui litte intulerit componat ei auri libras quinque; sed presens cessio ista omnique tepore firma stabilis valeat perdurare cum stipulatione subnixa.

Facta cessio ista in mense januario, anno XVI regnante Ludovco rege.

Signum Arnulfo et uxore sua Teocindis et filium illorum Ademaro, qui hanc cessione jusserunt vel firmare rogaverunt. — Signum Ildoardo. — Signum Frodgrerio. — Signum Fulconi. — Signum Ucberto. — Signum Ademaro. — Signum Ansaldo (1).

(Archives de la Haute-Vienne, fonds Saint-Martial non encore classé.)

(1) Au dos de cette chartre : Carta Arnulfi.

INVENTAIRE

DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

La publication de l'inventaire-sommaire des Archives départementales de la Haute-Vienne est commencée. M. C. Rivain a pu, avant de quitter Linnoges, achever le classement de la série C, qui contient tant de pièces importantes sur l'ancienne Généralité dont notre ville était le chef-lieu. — L'inventaire de cette série a paru dans le courant de l'année 1878. Celui de la série D (ancien collège des Jésuites) pourra être livré à l'impression dans les premiers mois de l'année prochaine. Les séries A (actes du pouvoir souverain), B (juridictions), E (titres féodaux), F (divers), G (évêché et clergé séculier), H (abbayes et clergé régulier), seront successivement entreprises. On peut estimer à sept ou huit années le temps nécessaire pour mener à bonne fin ce travail.

La série C comprend trois cent quatre-vingt quatorze articles (liasses ou registres), répartis sous les chefs suivants :

Archives de l'intendance.	Rôles des tailles.
Administration générale.	Vingtièmes.
Agriculture.	Réductions sur les tailles.
Industrie et commerce.	Capitation.
Arts-et-Métiers.	Fonds libres de capitation.
Haras.	Dépenses variables.
Epizooties.	Domaines.
Epidémies.	Affaires militaires.
Administration communale et provinciale.	Ponts-et-chaussées.
Affaires locales.	Navigation.
Comptabilité communale.	Ateliers de charité.
Finances.	Mines.
Cadastre.	Justice.
Arpentements.	Cultes.
Commissaires aux tailles.	Mendicité.
Collecteurs.	Enfants exposés.
Impositions.	Assemblée provinciale.

Le plus ancien document de cette série est de 1463. L'ancien régime, ou, si l'on veut, les temps modernes, sont donc seuls représentés dans cet inventaire. Mais, dans ces limites mêmes, il y aurait beaucoup à glaner pour un chercheur laborieux, qui prendrait à tâche de faire connaître cette période de l'histoire limousine, en s'appuyant toujours sur des documents de première main.

Nous ajouterons que les Archives communales de Limoges ont été elles-mêmes soumises à un classement qui sera, cette fois, définitif. La riche collection des registres paroissiaux a été dépouillée volume par volume. Les parchemins et documents de toute nature qui ont échappé à tous les principes de destruction accumulés contre eux depuis si longtemps ont été recueillis avec soin, et figureront sur l'inventaire à leur place respective. Ce travail a été confié à un ancien élève de l'École des Chartes et de l'École des Hautes-Études, M. A. Thomas, qu'ont déjà fait connaître divers travaux de philologie et d'histoire relatifs à la Marche et au Limousin.

ALFRED LEROUX.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 29 JANVIER 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Fizot-Lavergne, Fage, Bourdery, Drouet, Jabet, Camille Jouhanneaud, Deschamps, Boutant, Lemas, l'abbé Rougerie, l'abbé Tandean de Marsac, Ferru, L. Guibert, Taillebois, Ducourtieux, Beure d'Augères, Faure, Hervy, Nivet-Fontaubert, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance. Ce procès-verbal, sur l'observation de M. Guibert, est rectifié en ce sens qu'il est inexact de dire que la Société ait reconnu comme le meilleur dessin des armes de la ville de Limoges l'émail du *xv^e* siècle déposé au Musée : ce dessin est le plus ancien, mais il n'est pas le plus exact.

M. le Président énumère les publications reçues par la Société depuis la dernière séance, et fait une mention particulière de *l'Almanach Limousin pour 1878*, de M. Ducourtieux ; de *l'Annuaire de la Haute-Vienne*, de M. J. Dumont ; d'un volume de poésies, sous le titre de : *Mes chers Souvenirs*, par M. l'abbé Delor ; *Du Bégaiement et de son Traitement physiologique*, par le docteur Jules Godard ; *Du Calcul oral pratique*, par M. J. Robert, et du Discours funèbre de feu messire Yrieix Chouly de Permangle, prononcé dans l'église de Saint-Pierre, le 11 février 1679, par le P. Séraphin Avril, augustin, imprimé chez Bargeas, et offert par Mgr Barbier de Montault, prélat romain. M. le Président, au nom de la Société, remercie les donateurs.

MM. Berger, Thézard et Georges Nivet-Fontaubert, présentés

à la dernière séance, sont, successivement et au scrutin secret, admis comme membres résidants.

M. Philibert Mazaudois est, au scrutin secret, admis comme membre correspondant.

MM. l'abbé Arbellot et l'abbé Tandeau de Marsac présentent, comme membre résidant, M. Rayet, publiciste à Limoges, et, comme membre correspondant, M. Paul Veyrier de Maleplane, receveur particulier à Villefranche (Aveyron).

MM. l'abbé Arbellot et Nivet-Fontaubert présentent, comme membre résidant, M. de Montégut, vice-président du Tribunal civil de Limoges.

MM. Guibert et Rivain présentent, comme membre résidant, M. Bosvieux, vérificateur de l'enregistrement à Limoges.

MM. Hervy et Beure d'Angères présentent, comme membre correspondant, M. Louis Descoustures, propriétaire à Paris.

On procède ensuite par voie d'élection, au scrutin secret, au renouvellement triennal des fonctionnaires de la Société.

Sont nommés :

Président, M. l'abbé Arbellot :

Vice-présidents, MM. Thézard père et L. Guibert ;

Secrétaire général, M. Garrigou-Lagrange ;

Secrétaire-archiviste, M. Guillemot ;

Secrétaire-trésorier, M. Hervy ;

Membres du Conseil d'administration, MM. Astaix, l'abbé Tandeau de Marsac et Fage :

Membres du Comité de publication, MM. Lemas, Rivain, Camille Jouhanneaud et Beure d'Angères.

M. Fage lit un travail sur les origines de la maison et des vicomtes de Ségur.

M. Taillebois lit une notice sur trois lettres de Voltaire, qu'il croit inédites, et sur deux lettres de M^{me} de Maintenon.

M. Guibert lit une note extraite de la chronique manuscrite des comtes d'Eu, T. XXIII de la collection des *Historiens de France*, de laquelle il résulte que le tombeau en cuivre du petit-fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, fut fait à Limoges, en 1294, et envoyé à l'abbaye de Foucarmont en Normandie.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 26 FÉVRIER 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Guibert, Lemas, Fage, Thézard, notaire; Astaix, l'abbé Malabard, Drouet, Camille Jouhanneaud, Ch. Nivet-Fontaubert, Georges Nivet-Fontaubert, Ducourtieux, Berger, Roussel, Rivain, l'abbé Tandean de Marsac, Beaure d'Augères, Fizot-Lavergne, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, annonçant que la réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes aura lieu cette année les 24, 25, 26 et 27 avril prochain, à la Sorbonne. La Société délègue MM. l'abbé Arbellot, Guibert et Roussel pour la représenter à cette réunion.

La Société admet successivement, et au scrutin secret, MM. de Montégut, Rayet et Bosvieux comme membres résidants, et MM. Veyrier de Maleplane et Descoustures comme membres correspondants.

MM. Guibert et Beaure d'Augères présentent, comme membre résidant, M. Gaston David, avocat à Bordeaux, rue de Thiac, n° 15.

MM. Fizot-Lavergne et Lemas proposent, en la même qualité, M. Leygonie, ingénieur hydrographe à Limoges.

M. Guibert met sous les yeux de la Société quatre photographies d'assiettes émaillées envoyées de Rome par M. le comte Patrizzi, qui demande si ces assiettes sont l'œuvre d'émailleurs limousins, et si l'on sait où se trouvent celles qui devaient compléter la douzaine. La Société ignore s'il existe d'autres assiettes du même genre, et elle ne croit pas que celles dont le dessin lui est présenté soient de fabrication limousine.

M. Guibert lit un travail sur le sceau et les armes de l'hôtel de ville de Limoges. Cette étude, fruit de longues et savantes recherches, est un historique complet de la question. La Société en écoute la lecture avec intérêt, et M. le Président félicite l'auteur d'avoir si bien traité un sujet qui semble au premier abord si aride. Le manuscrit de M. Guibert, avec les dessins qui l'accompagnent, est envoyé au Comité de publication.

M. l'abbé Arbellot lit, sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, à Chalus, **une** notice dans laquelle il rétablit la vérité historique défigurée **par** le roman du chroniqueur anglais Roger de Hoveden, **que** tous les historiens ont copié sans critique et sans contrôle. La Société approuve le travail de son président sur ce grand événement de notre histoire, et exprime le désir qu'il en fasse l'objet d'une lecture à la prochaine réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 26 MARS 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Hervy, l'abbé Tandeau de Marsac, Ch. Nivet-Fontaubert, G. Nivet-Fontaubert, Roussel, Ducourtieux, l'abbé Lecler, B. de Montégut, F. Ferru, Thézard fils, R. Fage, Callier, Rivain, G. Noualhier, Berger, Bourdery, l'abbé Joyeux, et L. Guibert, remplissant les fonctions de secrétaire en l'absence du Secrétaire général.

M. Hervy donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Lecture d'une lettre de M. le Préfet de la Haute-Vienne, relative au camp romain du Grand-Fâ près Magnac-Laval. M. le comte de Couronnel, membre du Conseil général, et plusieurs de ses collègues ont demandé qu'on prît des mesures pour la conservation de ces retranchements, dont le relief est encore très net et en parfait état. Cet ouvrage est d'assez grandes dimensions pour que plusieurs personnes aient cru pouvoir le comparer à la grande redoute elliptique située à peu de distance de Châlons-sur-Marne, et connue sous le nom de *Camp d'Utile*. Trois des membres de la Société ont visité le Grand-Fâ à différentes époques, et ont rendu compte à de précédentes séances du résultat de leur examen : ce sont MM. l'abbé Rougeric, Taillebois et l'abbé Joyeux.

Ce dernier, qui est présent à la séance, donne quelques rensei-

gnements sur l'importance de l'ouvrage. Après avoir entendu, à ce sujet, plusieurs membres, la Société reconnaît le très réel intérêt que présente la conservation du Grand-Fâ ; elle émet le vœu que, pour assurer cette conservation, ce retranchement soit classé comme monument historique, et le terrain acheté par le département ou par l'Etat.

Lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts relative à l'inventaire des richesses d'art de la France et à la part que la Société est appelée à prendre à ce travail. — De plus, M. le Ministre invite celle-ci à envoyer des délégués à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts, comme à celle des Associations historiques et archéologiques. La Société désigne M. L. Guibert pour la représenter aux réunions de la section des Beaux-Arts. M. B. de Montégut est adjoint aux délégués déjà désignés à la dernière séance. Par suite, la Société se trouvera représentée aux réunions de la Sorbonne du 26 avril 1878 par quatre de ses membres : M. l'abbé Arbellot, président; MM. B. de Montégut. Roussel et L. Guibert.

M. le Président annonce qu'un congrès archéologique se tiendra au mois de mai prochain au Mans et à Laval ; des programmes et des bulletins d'adhésion sont à la disposition des membres de la Société.

M. Bellanger, membre de l'Association Philotechnique, a communiqué à la Société un article dans lequel il parle avec éloges des travaux de quelques-uns de ses membres. M. L. Guibert est chargé de remercier M. Bellanger.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. de Montégut, que ses études et sa publication du *Journal de P. de Jarrige* avaient depuis longtemps fait connaître à la Société, et qu'elle est heureuse de compter aujourd'hui au nombre de ses membres.

M. de Montégut remercie à son tour la Société de l'avoir admis.

Vote sur l'admission de nouveaux membres : M. Gaston David, avocat à Bordeaux, et M. Leygonie, ingénieur hydrographe à Limoges, présentés à la dernière séance, sont proclamés membres de la Société.

M. l'abbé Arbellot propose d'inaugurer la série des excursions archéologiques qui doivent être faites au cours de l'été par la visite des travaux de la cathédrale, de la crypte et des galeries supérieures. Il a reçu de Mgr l'Evêque l'autorisation nécessaire.

M. l'abbé Joyeux communique à la Société un fragment de statue en terre, recouvert d'un émail vert-bleu, et portant des caractères appartenant à l'écriture hiéroglyphique en usage chez

les Egyptiens. Ce fragment a été découvert dans un champ, à la Regaudie, commune de Vicq ; aucun autre reste d'antiquité n'a été trouvé avec ce débris, dont M. Joyeux donne la description. Il entre à ce sujet dans quelques détails sur l'écriture hiéroglyphique en général, et soumet à la Société une explication des caractères gravés sur la statuette, ainsi que ses hypothèses sur les circonstances dans lesquelles ce fragment a pu être porté en Limousin. Quelques membres émettent des objections ; M. Astaix fait remarquer que les statuettes de ce genre ne sont pas rares, et combat les hypothèses du mémoire de M. l'abbé Joyeux.

Lecture par M. Guibert de quelques notes et passages d'actes des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, ayant trait au sac de la Cité par le prince Noir. Les documents communiqués à la Société paraissent établir que, comme l'ont affirmé nos annalistes, et notamment le P. Bonaventure de Saint-Amable, la destruction de la Cité a été complète ou peu s'en faut. M. le Président rappelle à ce sujet quelques passages de son travail sur *Les trois Chevaliers défenseurs de la Cité de Limoges*.

M. R. Fage termine la lecture de son intéressant travail sur les vicomtes de Limoges. Après avoir cherché à établir l'existence simultanée des vicomtes de Limoges et des vicomtes de Ségur, il présente une généalogie qu'il a réussi à rendre très claire et appuie fort ingénieusement sur divers textes.

D'après M. Fage, qui suit en cela les données de M. de Lasteyrie, Foucher, l'habile ingénieur, ne fut pas le premier vicomte de Limoges ; M. de Lasteyrie le fait toutefois figurer dans sa liste en changeant le rang qu'on lui avait assigné jusqu'ici, tandis que M. Fage l'élimine entièrement, et pense que Foucher a été vicomte de Ségur ; il élimine aussi Renaud, dont l'existence n'est rien moins que prouvée. En somme, de ce mémoire il résulterait qu'Aldebert, vicomte de Limoges, aurait eu deux fils : l'aîné, Hildegair, vicomte de Limoges ; l'autre, Foucher, vicomte de Ségur. — A Hildegair succéda Géraud ; à Foucher, Adhémar. Guy, fils de Géraud, réunit les deux branches et les deux vicomtés par son mariage avec Emma, fille d'Adhémar. — Cette lecture, écoutée avec un intérêt tout particulier, est suivie de quelques observations, et M. Fage reconnaît lui-même qu'il y a un point difficile à éclaircir dans son système ; mais plusieurs titres qu'il cite viendraient à l'appui de la généalogie qu'il propose : tout au moins celle-ci semble-t-elle la plus conforme aux textes d'une

authenticité certaine, et la seule qui puisse donner la clef d'une véritable énigme historique.

La séance est levée, vu l'heure avancée, et on remet à la séance du premier mardi de mai les lectures annoncées par MM. Camille Jouhanneau, Rivain et Ducourtieux.

Pour le Secrétaire général,

L. GUIBERT.

SÉANCE DU 7 MAI 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Guibert, Fizot-Lavèrgne, Rayet, l'abbé Tandau de Marsac, Fage, Drouet, Ferru, Ducourtieux, Bosvieux, Rivain, Camille Jouhanneau, Gérard, Léonce Pénicaut, Nivet-Fontaubert fils, Léobon-Létang, de Montégut, Astaix, Beaure d'Augères, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Une lettre de M. le docteur Laborderie annonce à la Société la mort de M. Langlade, l'un de ses membres, instituteur à Bersac, et M. le Président, se faisant l'interprète des sentiments de la Société, paie un juste tribut d'éloges et de regrets à la mémoire de cet homme de bien.

Diverses circulaires parvenues à la Société annoncent : l'une, que le Congrès archéologique, pour la session de 1878, se tiendra à Laval et au Mans, du 20 au 28 mai courant; l'autre, qu'une excursion archéologique aura lieu, cette année, dans les départements de Vaucluse et des Basses-Alpes. A ce propos, M. le Président croit pouvoir annoncer qu'une pareille excursion aura lieu, l'année prochaine, dans les départements de la Haute-Vienne et de la Creuse.

M. le Président donne lecture d'une lettre dans laquelle M. le Préfet rappelle qu'un de ses prédécesseurs a demandé le concours de la Société pour la rédaction de l'inventaire général des richesses d'art de la France, en ce qui concerne le département de la Haute-Vienne. Pressé par M. le Ministre de l'Instruction publique de constituer sans retard une Commission à cet effet,

M. le Préfet prie la Société de lui indiquer ceux de ses membres, ou tous autres, qui, par leurs connaissances et leurs aptitudes spéciales, pourraient être appelés à faire partie de cette Commission.

La Société dresse une liste des personnes qu'elle croit devoir désigner au choix de M. le Préfet.

Par une autre lettre du 4 mai courant, M. le Préfet, pour satisfaire au désir exprimé par le Conseil général, demande communication des rapports faits à la Société par ceux de ses membres qui ont visité le camp du Grand-Fa. La Société prendra de nouvelles informations à ce sujet, et en fera prochainement l'objet d'une communication à M. le Préfet.

M. le Président fait, en quelques mots, le compte-rendu des séances de la réunion des Sociétés savantes tenues à la Sorbonne, auxquelles il a assisté comme délégué de la Société, et où il a fait une lecture sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, à Chalus.

Il donne ensuite lecture d'un travail de Mgr Barbier de Montault, qui complète la notice de M. de Lasteyrie insérée au T. XXV du Bulletin de la Société, sur une amulette d'Alfred le Grand.

M. Rivain communique à la Société plusieurs chartes fort curieuses du ix^e siècle, avec la traduction qu'il en a faite. Ces documents seront publiés dans le Bulletin.

M. Ducourtieux lit un article intéressant sur la destruction matérielle de la Cité de Limoges par le prince Noir, en 1370. Le manuscrit de M. Ducourtieux est envoyé au Comité de publication.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 28 MAI 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, l'abbé Tandeau de Marsac, Ducourtieux, Rayet, Drouet, Guibert, Fage, Hervy, Rivain, Beure d'Augères, Roussel, Léonce Pénicaut, Fizot-Lavergne, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président énumère les publications et bulletins que la Société a reçus depuis la dernière séance, et fait une mention particulière d'une notice sur la ville de Guéret, offerte à la Société par l'auteur, M. Thuot, ancien professeur de philosophie, et de sept volumes in-8°, dont l'auteur, M. le chanoine van Drival, secrétaire général de l'Académie d'Arras, a fait hommage à la Société.

MM. Guibert et Camille Jouhanneaud présentent, comme membre résidant, M. Charles Blanchaud, demeurant à Mounismes.

MM. l'abbé Arbellot et l'abbé Tandean de Marsac présentent, comme membre correspondant, M. Georges Duchâteau, notaire à Bessines.

M. le Président annonce pour vendredi, 31 mai courant, à quatre heures du soir, une visite aux ruines romaines des environs du pont Saint-Martial, telles que le château de sainte Valérie, le théâtre et le palais de Duratius, l'ancienne enceinte de la ville, le pont de la Roche-au-Got. On se réunira à quatre heures devant l'hospice.

M. Guibert lit un travail sur les consulats de la ville et de la cité de Limoges.

M. Fage lit le compte rendu, par M. l'abbé Lecler, curé de Marval, de la visite faite par la Société, le 27 mars dernier, à la cathédrale de Limoges.

M. Rivain lit une notice sur les propriétaires du château de Chalus, depuis 1280, époque où il fut donné par le vicomte de Limoges à Gérard de Maulmont, jusqu'en 1535, où il devint la propriété de la famille de Bourbon-Busset, qui le possède encore.

M. l'abbé Arbellot lit un travail sur les deux pèlerinages que le roi Louis XI fit à la chapelle de Notre-Dame-du-Pont, à Saint-Junien, le premier, le 2 juillet 1463, et le second, le 4 mars 1465.

Ces lectures sont écoutées avec intérêt, et les manuscrits en sont envoyés au Comité de publication.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 25 JUIN 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Thézard, juge de paix ; Thézard, notaire ; Léonce Pénicaut, l'abbé Tandau de Marsac, Fage, Hervy, l'abbé Lecler, curé de Marval, Ferru, Faure, Rayet, Nivet-Fontaubert père, Astaix, le docteur Raymondaud, et Garigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société admet successivement, et au scrutin secret, M. Charles Blanchaud comme membre résidant, et M. Georges Duchâteau comme membre correspondant.

M. Faure lit une lettre de M. Jacquet, instituteur communal à Bosmie, indiquant la découverte récente de nombreux vestiges d'une vaste construction romaine, près du village du Breuil, commune de Saint-Martin-le-Vieux, sur les n^{os} 547 et 641 du plan cadastral, section D. — M. Jacquet a envoyé à la Société, avec divers débris qu'il a recueillis sur les lieux, deux monnaies romaines qu'il a trouvées parmi ces débris, l'une de Septime Geta, l'autre de Constantin II. La Société remercie M. Jacquet de cette intéressante communication, qui lui signale des ruines romaines restées jusqu'à ce jour inconnues.

M. le Président annonce pour demain mercredi, 26 juin, une promenade archéologique dans les jardins de la rue des Clai-rettes, et de là au Piaulaud et au pont de la Roche-au-Got. La réunion aura lieu, à quatre heures du soir, sur la place d'Orsay.

La Société fera, le jeudi 4 juillet prochain, une excursion à Coussac-Bonneval et à Saint-Yrieix.

M. Fage, pour M. Guibert, absent, lit un travail que l'auteur intitule : *Un Bourgeois de Limoges au xii^e siècle*. Ce sont de curieux détails, extraits de la Vie du bienheureux Geoffroi du Chalard, sur Pierre Brun, mort vers l'an 1100.

M. l'abbé Lecler, curé de Marval, dans une courte notice dont il donne lecture, recherche quel fut le lieu de naissance de Jean Nicot, auteur du premier dictionnaire français connu, mais surtout célèbre pour avoir importé le tabac en Europe. Les uns le font naître à Nîmes en 1530 ; d'autres soutiennent qu'il naquit à Limoges : c'est à l'avis de ces derniers que se range M. l'abbé Lecler.

M. l'abbé Arbellot lit un travail sur les routiers du Limousin aux XII^e et XIII^e siècles, et raconte comment ces bandes d'aven-turiers qui désolaient le pays furent chassées par trois évêques de Limoges, Gérard, Sébrand-Chabot et Jean de Veyrac, à la tête des communes du diocèse.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 30 JUILLET 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Astaix, Guibert, Hervy, l'abbé Tandean de Marsac, Fage, Camille Jouhanneaud, Nivet-Fontaubert père et fils, Bourgoïn-Mélisse, Raymondaud, Beauré d'Augères, Fizot-Lavergne, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président annonce que M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts vient d'allouer à la Société une somme de 500 fr., et qu'il l'en a remercié au nom de la Société.

M. le Président énumère ensuite les publications et bulletins que la Société a reçus depuis la dernière séance, et fait une mention particulière des ouvrages suivants : *Sceaux et Armes de l'hôtel de ville de Limoges et des villes, églises, cours de justice, etc...*, *des trois départements limousins*, par M. Louis Guibert ; *Recherches météorologiques*, par M. l'abbé Rougerie ; *Souvenir consacré aux anciens Elèves du lycée de Limoges morts pendant la guerre de 1870*.

M. l'abbé Tandean de Marsac offre à la Société divers documents, mandements épiscopaux et autres pièces.

M. Sensaud, propriétaire à Saint-Brice, dans une lettre dont M. le Président donne lecture, signale à la Société l'existence de nombreux vestiges et débris de constructions romaines dans un champ de la commune de Saint-Brice, où, suivant la tradition, aurait existé une ville du nom de Tyr.

M. le Président rappelle que, au concours des antiquités natio-

nales, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 28 juin dernier, a accordé une mention à M. Louis Guibert pour son ouvrage sur la *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, et il félicite M. Guibert d'une distinction si bien méritée.

MM. Guibert et du Basty présentent, comme membre résidant, M. Henri Freyssinaud-Mas-de-Feix, demeurant à Sauviat.

MM. l'abbé Arbellot et Rayet présentent, en la même qualité, M. Poute de Puybaudet, demeurant à Brigueil (Charente).

MM. l'abbé Arbellot et de Montégut présentent, comme membre correspondant, M. Froidefont, membre de la Société Archéologique du Périgord.

La Société décerne le titre de membre correspondant à M. Rivain, qui vient d'être appelé à Paris, et dont le concours lui avait été si utile, alors qu'il était archiviste à Limoges.

M. Camille Jouhanneaud lit un travail intéressant sur la vie de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et sur le lieu de sa sépulture. Son manuscrit est envoyé au Comité de publication.

Sur la proposition de M. Guibert, la Société émet le vœu que le Dictionnaire géographique, statistique et historique du Limousin, par M. Grignard, soit acquis par le département, et déposé aux Archives, comme document intéressant à consulter.

M. Guibert donne lecture de nouveaux documents qu'il a recueillis sur l'ordre de Grandmont, et dont la plupart sont inédits.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 27 AOUT 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Guibert, Nivet-Fontaubert fils, Fage, Camille Jouhanneaud, Fizot-Lavergne, l'abbé Lecler, Hervy, Ducourtieux, Astaix, de Montégut, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Freyssinaud-Mas-de-Feix, Poute de Puybaudet et Dujarric-Descombes sont successivement, et au scrutin secret, admis au nombre des membres de la Société, les deux premiers comme résidants, et le troisième comme correspondant.

MM. l'abbé Arbellot et Guibert présentent, comme membre résidant, M. Goutenègre, professeur au lycée de Limoges.

MM. l'abbé Arbellot et l'abbé Lecler présentent, comme membre correspondant, M. l'abbé Pataux, curé de Saint-Quentin.

M. le Président énumère les publications reçues par la Société depuis la dernière séance, et fait une mention particulière d'une brochure de Mgr Barbier de Montault, sous le titre de : *Reliquaire de Lacourt-Saint-Pierre (Tarn-et-Garonne)*.

M. l'abbé Arbellot rappelle et parcourt les légendes et poèmes écrits par les contemporains sur la vie et la mort de Richard Cœur-de-Lion ; il rapporte les nombreuses épitaphes faites pour le tombeau du héros, et il donne lecture de l'excellente traduction qu'il a faite de ces curieux documents.

La Société décide, à ce propos, qu'une excursion aura lieu à Chalus samedi prochain 31 août.

M. Guibert lit une lettre écrite, en 1743, par le neveu du cardinal Dubois à Mgr l'évêque de Limoges. Cette lettre, restée ignorée jusqu'à ce jour, contient les détails les plus intéressants sur les legs faits à la ville de Brive par le neveu du cardinal, et sur l'emploi que le testateur assignait à ses libéralités.

M. de Montégut rend compte d'une visite qu'il a faite récemment au château de Ségur, et engage la Société à faire une excursion à ce vieux manoir féodal, en se faisant accompagner d'un photographe. M. le Président remercie M. de Montégut de cette intéressante communication.

M. Fage lit un travail qu'il intitule : *Brive au XVIII^e siècle*. Il rappelle les visites qu'y firent, à cette époque, l'abbé Legros et le voyageur Young. Il rapporte ce que l'un et l'autre ont écrit de cette ville, des coutumes et des mœurs de ses habitants, et ce qu'en écrivait aussi, dans sa jeunesse, celui qui devait être un jour une de ses illustrations, le maréchal Brune. Il compare l'état ancien et l'état actuel de la petite ville limousine, et recherche, en laissant au lecteur le soin de trancher la question, si Brive-la-Gaillarde a mérité tous les lazzi dont elle a été si longtemps l'objet.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Guibert, Rayet, l'abbé Tandeau de Marsac, Goursolle, Bourdery, Bosvieux, Camille Jouhanneaud, Nivet-Fontaubert père et fils, Lemas, Hervy, Léonce Pénicaut, Ducourtieux, l'abbé Malabard, Faure, Fizot-Lavergne, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président énumère les publications et bulletins reçus par la Société depuis la dernière séance, et fait une mention particulière de l'ouvrage publié par M. Louis Guibert, dans la *Revue historique*, sous le titre : *Le Parti girondin dans le département de la Haute-Vienne*, et dont un exemplaire a été offert par l'auteur à la Société.

MM. Goutenègre, professeur au lycée de Limoges, et l'abbé Pataux, curé de Saint-Quentin, sont successivement, et au scrutin secret, admis au nombre des membres de la Société, le premier comme résidant, et le second comme correspondant.

MM. Louis Guibert et Alfred Chapoulaud présentent, comme membre résidant, M. Prouff, médecin-oculiste à Limoges.

M. Taillebois demande, par écrit, à passer au nombre des membres correspondants : sa demande est accueillie par la Société.

M. l'abbé Arbellot rend compte de sa visite à l'Exposition universelle.

M. Louis Guibert lit une notice de M. Dumas, ancien juge de paix, sur les restes de voie romaine que l'on trouve sur le territoire de la commune de Saint-Victorien, entre la Chapelle-Blanche et la route n° 141.

Il donne ensuite lecture du commencement d'un travail, qu'il se propose de compléter, sur les origines, l'existence et la suppression des confréries de Pénitents.

La Société fera, le vendredi 8 du courant, à une heure et demie, une visite archéologique à l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 26 NOVEMBRE 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, Guibert, Astaix, de Montégut, Rayet, Drouet, Bosvieux, Lemas, Nivet-Fontaubert père, l'abbé Tandau de Marsac, l'abbé Lecler, curé de Marval, le comte Jean des Monstiers-Mérinville, Camille Jouhanneaud, Fage, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président donne la liste des ouvrages reçus par la Société depuis la dernière séance, et fait une mention particulière d'une notice offerte par l'auteur, M. le docteur E. Giraudet, sous le titre de : *Nouveaux Documents sur les Courtoys, peintres-émaillleurs de Limoges, établis à Tours.*

M. Guibert dépose sur le bureau un exemplaire de la *Généalogie des Robert du Dorat*, offert à la Société par l'auteur, M. Aubugeois de la Ville-du-Bost.

M. des Monstiers-Mérinville offre à la Société une notice qu'il vient de publier sur Guillaume et Pierre de La Jugie, cardinaux limousins.

La Société remercie les donateurs.

M. le docteur Prouff est, au scrutin secret, admis comme membre résidant de la Société.

MM. Louis Guibert et Ducourtieux présentent, comme membre résidant, M. Alfred Leroux, archiviste du département de la Haute-Vienne.

La Société fera vendredi prochain, 29 du courant, à une heure et demie, une visite archéologique à l'église de Saint-Michel-des-Lions.

La parole est ensuite donnée à M. Louis Guibert, qui continue son intéressante lecture sur les confréries des Pénitents, et en annonce la suite et la fin pour la prochaine séance.

M. des Monstiers-Mérinville indique à la Société et décrit un souterrain qu'il a visité près de Montrol-Sénard. M. Fage en décrit un qui se trouve dans la commune de Verneuil, non loin de la voie romaine qui passait aux Vaseix, et M. l'abbé Arbellot en signale un autre entre Saillat et Rochechouart, sur le chemin de la Pougé, ancienne voie romaine.

M. Fage expose qu'il est chargé par M. Taillebois, membre correspondant, de porter à la connaissance des membres présents à la réunion une adresse à M. le Ministre de l'Instruction publique votée récemment par la Société historique de Brive, et tendant à obtenir la restitution à la France des documents anglo-français conservés dans les archives de la tour de Londres. Il est chargé en outre de solliciter de la Société un vœu favorable à la réclamation formée par nos voisins de Brive. Après discussion, la Société décide qu'il convient de ne pas intervenir pour le moment, et d'ajourner le vœu proposé par M. Taillebois.

L'abbé Arbellot fait une lecture sur les ouvrages du P. Rouard de Card, de l'ordre de Saint-Dominique, ancien provincial de Belgique, vicaire général de son ordre pour la Hollande et l'Allemagne, né à Limoges en 1821, mort en Belgique le 3 août 1878.

Il analyse ces ouvrages, qui sont les suivants :

1° *De la Falsification des substances sacramentelles.* — Paris, 1856.

2° *L'Ordre des Frères-Prêcheurs et l'Immaculée-Conception.* [Lettre à Mgr Malou, évêque de Bruges.] — Louvain, 1854.

3° *Jérôme Savonarole et la statue de Luther à Worms.* — Louvain, 1867.

4° *La Décotion aux saints rois Mages, patrons des voyageurs.* — Louvain, 1872.

5° *Le Miracle de saint Dominique à Soriano.* — Louvain, 1871.

6° *L'Infaillibilité pontificale.* Cet ouvrage, qui n'a pas encore été publié, formera deux volumes in-8°. Le second volume fait l'histoire du concile du Vatican, où le P. Rouard assistait comme théologien du général de son ordre.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,
GARRIGOU-LAGRANGE.

SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1878.

Présidence de M. l'abbé ARBELLOT, Président.

Sont présents MM. l'abbé Arbellot, l'abbé Tandean de Marsac,

Guibert, Astaix, Létang, Rayet, Jabet, Goutenègre, Camille Jouhanneau, le comte Jean des Monstiers-Mérinville, Poute de Puybeaudet, Fage, Lemas, Ducourtioux, Hervy, de Montégut, Bourdery, Nivet-Fontaubert père, et Garrigou-Lagrange, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président énumère les publications et ouvrages reçus depuis la dernière séance, et signale plus particulièrement une brochure de M. Léon Landeau, sous le titre de : *Un coin de Paris*, cimetière gallo-romain de la rue Nicole; une note sur l'architecture de l'ordre de Grandmont, par M. Adolphe de Diou, et *l'Almanach limousin pour l'année 1879*, offert par M. Ducourtioux.

La Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze envoie à la Société son premier Bulletin, et demande l'échange des publications.

La proposition est adoptée.

M. Alfred Leroux, archiviste, est, au scrutin secret, admis au nombre des membres résidants de la Société.

MM. l'abbé Arbellot et l'abbé Tandean de Marsac présentent, comme membre résidant, M. l'abbé Cialis, premier vicaire de la cathédrale de Limoges.

La parole est ensuite donnée à M. Guibert, qui continue et termine son intéressante étude sur les confréries de Pénitents.

M. le comte Jean des Monstiers-Mérinville donne lecture d'une étude non moins intéressante, qu'il intitule : *Un Evêque ambassadeur sous Henri II*, biographie de Jean des Monstiers du Fraisse, évêque de Bayonne, né au château du Fraisse, commune de Nouic (Haute-Vienne). L'auteur, dans la première partie de son travail, prend le futur prélat aux premières années de sa jeunesse, fait connaître ses études, ses ouvrages, et ses voyages en Allemagne.

Il montre ensuite l'évêque de Bayonne ambassadeur, nous fait assister à ses débuts dans la carrière diplomatique, et le suit jusqu'à la diète de Passau, où ses négociations valurent à la France Metz, Toul et Verdun.

M. le Président félicite l'auteur au nom de la Société.

La séance est levée à dix heures.

Signé : GARRIGOU-LAGRANGE.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1878.

BUREAU.

Président. — M. l'abbé ARBELLOT, A. 🏵.
Vice-Présidents. — MM THÉZARD, A. 🏵, GUIBERT (Louis), A. 🏵.
Secrétaire général. — M. GARRIGOU-LAGRANGE.
Secrétaire-bibliothécaire et Archiviste. — M. GUILLEMOT (Albert), I. P. 🏵.
Secrétaire-trésorier. — M. HERVY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. ASTAIX, *, I. P. 🏵.

M. l'abbé TANDEAU DE MARSAC.

M. FAGE (René).

COMITÉ DE PUBLICATION.

MM. LE PRÉSIDENT, LES VICE-PRÉSIDENTS, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

M. LEMAS, I. P. 🏵.

M. RIVAIN (Camille).

M. JOUHANNEAUD (Camille).

M. BEAURE D'AUGÈRES (J.-B.-Gustave).

DIRECTION DU MUSÉE (1).

Directeur. — M. DUBOUCHÉ (Adrien), *, ancien maire de Limoges.

Sous-directeurs : MM. GUILLEMOT (Albert), I. P. 🏵.

— NIVET-FONTAUBERT.

— LEMAS (Elié), I. P. 🏵.

— ARDANT (Henri), *, A. 🏵.

(1) Par arrêté de M. le Maire de Limoges, les membres de la direction du Musée général ont été nommés directeurs du Musée céramique municipal.

MEMBRES RÉSIDANTS.

1845.

MM.

ARBELLOT (l'abbé), A. , chanoine de Limoges, correspondant du Comité des travaux historiques, 11, avenue de la Corderie.

ASTAIX, * I. P., , directeur de l'Ecole de médecine, 8, rue Pont-Hérissou.

FIZOT-LAVERGNE, avoué à la Cour d'appel, 18, boulevard de la Poste-aux-Chevaux.

LA BASTIDE (le baron Hubert DE), *, ancien capitaine d'état-major, 2, cours Jourdan.

LAJUDIE (Ludovic DE), 9, rue Cruchedor.

NIVET-FONTAUBERT, directeur d'assurances, 32, avenue de Juillet.

NOUALHIER (Armand), *, ancien député, ancien maire de Limoges, à la Borie, près Limoges.

POUYAT (Emile), *, négociant, 2, cours Jourdan.

TARNEAUD (Firmin), banquier, 13, rue Banc-Léger.

1850.

BOURGOING-MÉLISSE, à Saint-Junien.

BRISSET (Frédéric), juge au tribunal civil, 14, avenue de Juillet.

LAMY DE LA CHAPELLE (Edouard), ancien banquier, 17, rue du St-Esprit.

1851.

GRAVES (le comte DE), propriétaire, à Verneuil-sur-Vienne.

1856.

LANSADE (J.-B.), architecte, 5, rue Encombe-Vineuse.

1857.

DUVERT DE LA GABIE, propriétaire, maire de Verneuil.

1858.

ROQUES DE FURSAC (Victor), juge d'instruction au tribunal civil, 15, avenue de Juillet.

1859.

LECLER (l'abbé), curé de Verneuil (Haute-Vienne).

ROUGERIE (l'abbé), curé-archiprêtre de Rochechouart.

TANDEAU DE MARSAC (l'abbé), chanoine honoraire, 10, rue Porte-Tourny.

1860.

CHAPOULAUD (Alfred), imprimeur, 24, rue Manigne.

GUILLEMOT (Albert), I. P. , rédacteur en chef du *Courrier du Centre*, 4, rue Turgot.

LABONNE (Martial DE), propriétaire, au château de Montbrun par Châlus.

1861.

GARRIGOU-LAGRANGE, avoué au tribunal civil de Limoges, 1, rue Léonard-Limosin.

1862.

MM.

DUBOUCHÉ (Adrien), *, I. P. , ancien maire de Limoges, négociant, à Jarnac (Charente).
FONTANEAU (El.), *, officier de marine en retraite, 8, cours Bugaud.
FONT-RÉAULX (Théophile DE), notaire, à Saint-Junien.
HERVY (Emile), notaire, 19, boulevard Sainte Catherine.
LEMAS (Elie), I. P. , inspecteur d'Académie de la Hte-Vienne, 27, avenue du Midi.

1865.

LE SAGE (Charles), *, A. , ingénieur civil, ancien maire de Limoges, 8, faubourg des Arènes.
LINARD (Albert), architecte, capitaine des pompiers, 1, place du Champ-de-Foire.

1866.

ARDANT (Henri), *, A. , 17, rue Manigne.
MAUBLANC (DE) fils, propriétaire, à Saint-Junien.
GRANGE (l'abbé), curé de Saint-Paul-d'Eyjeaux (Hte-Vienne).

1869.

JABET (Edmond), propriétaire, 3, place des Bancs.
MAURAT-BALLANGE, *, conseiller à la Cour d'appel, 7, faub. des Arènes.

1870.

DU COURTIEUX (Paul), imprimeur-libraire, 7, rue des Arènes.

1871.

DELIGNAT-LAVAUD, *, avocat, anc. maire de Limoges, 6, place Jourdan.
LAGRANGE (Paul), propriétaire, 20, rue Manigne.
THÉZARD, A. , notaire honoraire, ancien juge de paix à Limoges, 7, place de la Cité.

1872.

ARDANT (Georges), imprimeur, 14, rue Pont-Hérissou.
BAJU (Henri), avocat, 1, boulevard du Collège.
BLEYNIE (Francis), docteur en médecine, 31, rue Manigne.
DUBREUIL (Alfred), *, négociant, 8, rue d'Isly.
FAGE (René), avocat, 11, boulevard Sainte-Catherine.
FAURE, A. , chef de division à la préfecture, 3, rue des Charceix.
FRANCEZ (René), propriétaire au Mas-Rome.
GOURSOLLE, ancien conservateur de la bibliothèque de la ville, 7, rue Vigne-de-Fer.
GUIBERT (Louis), A. , agent d'assurances, 8, rue Sainte-Catherine.
HENRY (Charles), *, avocat, 7, rue Neuve-Sainte-Valérie.
JOUHANNEAUD (Camille), avocat, 23, boulevard de la Poste-aux-Chevaux.
JOYEUX (l'abbé), curé de Vicq, par Magnac-Bourg.
LARUE (Armand), avocat agréé au tribunal de commerce de Limoges, 25, avenue du Crucifix.
PINOT (l'abbé), curé de Saint-Michel, 13, impasse des Clairettes.

MM.

ROMANET DU CAILLAUD, 52, avenue de Juillet.

SÉNÉMAUD, greffier au tribunal de commerce, 19, rue du Consulat.

TANDEAU DE MARSAC (Henri), propriétaire à Marsac (Creuse).

1873.

BOULLANGER, architecte diocésain, place de l'Évêcaud.

CHOUFFOUR, avocat, 26, boulevard Sainte-Catherine.

CLAPPIER (Amable), avocat, 9, boulevard de la Poste-aux-Chevaux.

CRESSAC-BACHELLERIE (DE), percepteur au Dorat.

GADON (Abel), avoué à la Cour d'appel, 3, boulevard Montmailler.

TOURNOIS, O ✱, intendant militaire, 42, avenue du Crucifix.

VANDERMARCO (Eugène), fabricant de porcelaine, 7, rue Neuve-Sainte-Valérie.

1874.

BOUDET (Gabriel), docteur en médecine, 3, rue Neuve-Sainte-Valérie.

DALPAYRAT, peintre-émailleur, rue des Pénitents-Rouges.

RAYMONDAUD, docteur en médecine, A. ☞, 28, faubourg Manigne.

1875.

BOURDERY (Louis), avocat, rue des Combes.

CHARPENTIER (Eugène), à Vergnas, commune de Vicq, par Magnac-Bourg.

CONSTANTIN (Jérémie), avocat, 48, avenue de Juillet.

DUMAS, ancien juge de paix, 3, avenue du Crucifix.

LÉOBON-LÉTANG, notaire à Saint-Priest-Ligoure, par Nexon.

MONTÉGUT (Emile), ✱, homme de lettres, à Thias, commune d'Isle, près Limoges.

PÉNICAUT (Léonce), négociant, 3, place Dauphine.

1876.

BEAURE D'AUGÈRES (J.-B.-Gustave), avocat, 15, rue du Saint-Esprit.

DROUET (Philippe), ancien greffier en chef de la Cour de Limoges, 18, place d'Aisne.

GUÉRIN-LÉZÉ (Guillaume dit William), fabricant de porcelaine, 11, rue du Petit-Tour.

MALABARD (l'abbé), curé de Bonnat.

MONSTIERS-MÉRINVILLE (le comte Jean DES), au château du Fraisse, par Mézières.

NOUALHIER (Gabriel), propriétaire à Linards.

VIGIER (l'abbé), curé de Saint-Martial-de-Noblat, par Saint-Léonard.

1877.

BONNET-LABORDERIE, avocat, docteur en droit à Bersac.

BOUTANT (Charles-Junien), à Saint-Junien (Haute-Vienne).

DELOR (Adrien), maire du Vigen, au Vigen.

DELURET DE FEIX, propriétaire, 21, avenue du Crucifix.

GÉRARD (Emile), négociant, 16, cours Jourdan.

LAMBERTYE (le marquis DE), au château de Cons-la-Grand'Ville (Meurthe-et-Moselle).

MM.

LAPORTE (l'abbé), vicaire à Saint-Léonard.

MURET (Eugène), vice-président de la Société d'Agriculture de la Haute-Vienne, cours Vergniaud.

POMÉLIE (le baron Melchior DE LA), propriétaire, au château de Montjoffre près Saint-Léonard.

SAINT-MARC-GIRARDIN (Barthélemy), conseiller général, à Paris, 5, rue Bonaparte.

SAZERAT (Léon), fabricant de porcelaine, 18, faubourg Montjovis.

1878.

BERGER (Élie), professeur au lycée, 32, avenue de Toulouse.

BLANCHAUD (Charles), propriétaire à Mounismes près le Dorat.

BOSVIEUX, sous-inspecteur de l'enregistrement, 5, rue de la Mauvendièrre.

DAVID (Gaston), avocat, rue Thiac, 15, à Bordeaux.

FREYSSINAUD-MAS-DE-FEIX (Henri), à Sauviat, par Saint-Léonard.

GOUTENÈGRE, professeur au lycée, 23, rue du Consulat.

LEROUX (Alfred), archiviste de la Hte-Vienne, 10, avenue des Bénédictins.

LEYGONIE, ingénieur hydrographe, 3, rue des Tanneries.

MONTÉGUT (DE), vice-président du tribunal civil de Limoges, 18, avenue du Crucifix.

POUTE DE PUYBEAUDET (Adrien), 1, rampe du Secours, à Angoulême.

PROUFF, médecin-oculiste, 4, rue Neuve-Sainte-Valérie.

RAYET (Etienne), avocat, 8, rue de la Courtine.

THÉZARD (Lucien), notaire, 8, rue Pont-Hérisson.

1879.

AMFREVILLE (GUYOT D'), avocat général près la Cour d'appel de Limoges, 2, avenue de Juillet.

BELLABRE (Frédéric DE), propriétaire au château de Bellabre, commune de Bujaleuf.

BRIFAUT (L.), clerc de notaire, place Laval, à Magnac-Laval.

CLIALIS (l'abbé), curé de la Souveraine (Creuse).

DURAND (Hubert), négociant, 31, rue Haute-Vienne.

LACHENAUD (Emile), entrepreneur, 7, avenue du Midi.

LEGROS (Michel), pharmacien, 15, rue du Clocher.

LÉPINAY (Gaston DE), maire de Lissac, au château de Moriolle, par Larche (Corrèze).

LEVILAIN (A.) I. P. $\frac{1}{2}$, ancien principal du collège de Blaye, 54, avenue du Pont-Neuf.

MALEVERGNE DE LA FAYE, juge suppléant près le tribunal civil de Limoges, 32, boulevard de la Poste-aux-Chevaux.

MEYNIEUX (Etienne), avocat, 14, rue du Consulat.

PELLET (Julien), avocat agréé au tribnnal de commerce de Limoges, 12, avenue de Juillet.

ROYER (l'abbé), curé de Meuzac, par Magnac-Bourg.

1880.

BRUEL, percepteur à Nieul.

DRAMARD, conseiller à la Cour de Limoges, 21, avenue du Midi.

VOSSEUR, O. $\ast$, colonel, chef d'état-major général, 3, place Dauphine.

MEMBRES HONORAIRES (1).

1852-1876.

MM.

BRUNET (Joseph), O *, conseiller à la Cour de Paris, sénateur, ancien ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, à Paris.
DELOCHE (Maximin), C *, membre de l'Institut, ancien chef de division au ministère du commerce, 19, rue de la Prévoyance, à Vincennes.

1864-1869.

LAROMBIÈRE, O *, premier-président de la Cour d'appel de Paris.

1867-1874.

DUBÉDAT, conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1872.

ALLOU, *, avocat à la Cour d'appel de Paris.
DUQUESNAY (Mgr Alfred), *, évêque de Limoges.
TEISSERENC DE BORT, O *, sénateur, ambassadeur à Vienne, ancien ministre.

1879.

DELISLE (Léopold), O *, administrateur général directeur de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

1845.

MM.

BARDY (Gustave), ancien conseiller à la Cour d'Alger, à Alger-Mustapha.

1857.

CLÉMENT-SIMON, ancien procureur général, 7, rue Rouget-de-l'Isle.

1858.

NADAULT DE BUFFON (Henri), *, ancien avocat général, 7, rue Duphot, à Paris.

1860.

GAY DE VERNON (le baron de) *, ancien colonel du 5^e chasseurs, à Saint-Léonard.

1864.

DEBORT (Gabriel), propriétaire à Montaignet, arrondissement de la Palisse (Allier).

(1) Quand il y a deux dates, c'est la dernière qui indique l'année de la promotion au titre de Membre honoraire.

1865.

MM.

COUSTIN DE MASNADAUD (le marquis DE), au château de Sazerat, par Bénévent (Creuse).

TANDEAU DE MARSAC, notaire, 14, place Dauphine, à Paris.

1866.

CESSAC (DE), au château de Mouchetard, près Guéret (Creuse).

1867.

LALANDE (Philibert), rue Haute, à Brive.

1870-1878.

PICHON (François), avocat, 36, rue Carpenteyre, à Bordeaux.

1871-1874.

AUBÉPIN, archiviste du département du Cantal, à Aurillac.

1872.

DECOUX-LAGOUTTE, juge à Bordeaux.

POULBRIÈRE (l'abbé), professeur au petit-séminaire de Servières (Corrèze).

1874.

CLARETIE (Jules), homme de lettres, 10, rue de Douai, à Paris.

DEMARTIAL, substitut du procureur général près la Cour d'appel, à Besançon.

1874-1878.

RIVAIN (Camille), archiviste aux Archives de l'État, à Paris.

1875.

BOUTELLER (l'abbé), vicaire à Vallière, par Felletin (Creuse).

DUBOIS (Emile), licencié en droit, à Neuilly-sur-Seine, 42, avenue de Neuilly.

DUPLÈS-AGIER, 16, rue Saint-Louis, à Versailles.

LASTEYRIE (le comte Robert DE), *, archiviste aux Archives de l'État, 13, rue des Saints-Pères, à Paris.

MASBARET DU BASTY, receveur de l'enregistrement et des domaines, à Bourgneuf (Creuse).

1876.

BARBIER DE MONTAULT (Mgr), à Maris, par Jaulnay (Vienne).

1876-1878.

TAILLEBOIS, dentiste, 1, rue Sainte-Anne, à Paris.

1877.

AUBUSSON DE SOUBREBOST (Edouard), propriétaire à Boussac (Creuse).

CERCLE DE L'UNION, à Limoges.

LIBOUROUX (l'abbé), aumônier du collège de Cognac, à Cognac (Charente).

MONTCHEUIL (Paul DE), avocat à la cour de Bordeaux, 44, place Dauphine, à Bordeaux.

MM.

MONTVAILLER (Paul DE), avocat, à Confolens (Charente).

PETIT-SÉMINAIRE d'Ajain (Creuse).

1878.

DESCOUSTURES (Louis), propriétaire, 87, boulevard Malesherbes, à Paris.

DUCHASTEAU (Georges), notaire à Bessines (Haute-Vienne).

DUJARRIC-DESCOMBES, licencié en droit, notaire au Grand-Brassac, par Montagrier (Dordogne).

MALEPLANE (Paul VEYRIER DE), receveur particulier à Villefranche (Aveyron).

MAZAUDOUIS (Philibert), notaire à Treignac (Corrèze).

PATAUX (l'abbé), curé de Saint-Quentin, par Felletin (Creuse).

TRIBUNAL CIVIL de Limoges.

1879.

CHAMPION, libraire-éditeur, 15, quai Malaquais, à Paris.

FESNEAU (Yves), chef d'institution à la Souterraine (Creuse).

RANCOGNE (DE), à Angoulême (Charente).

THOMAS (Antoine-André), archiviste-paléographe, 60, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

1880.

DE BORT DE PIERREFITTE (Henri), étudiant en pharmacie, 57, rue des Combes, à Limoges.

LISTE

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

POUR L'ANNÉE 1878.

AISNE :

Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.

Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.

Société Académique de Laon.

ALGÉRIE :

Société Historique algérienne, à Alger.

Société Historique de la province de Constantine.

Société de l'Académie d'Hippône, à Bône.

ALLIER :

Société d'Émulation de l'Allier, à Moulins.

ALPES-MARITIMES :

Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

Société des Sciences naturelles des Lettres et Beaux-Arts de Cannes, et de l'arrondissement de Grasse.

AUDE :

Société des Arts et des Sciences, à Carcassonne.

AVEYRON :

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.

BOUCHES-DU-RHÔNE :

Société de Statistique de Marseille.

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

CALVADOS :

Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

CHARENTE :

Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.

CHARENTE-INFÉRIEURE :

Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

CHER :

Société Historique, Littéraire, Artistique et Scientifique du Cher, à Bourges.

Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

CORRÈZE :

Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, à Tulle.

Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze, à Brive.

CÔTE-D'OR :

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

CREUSE :

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

DORDOGNE :

Société Historique et Archéologique du Périgord, à Périgueux.

DOUBS :

Société d'Émulation du Doubs, à Besançon.

Société d'Émulation de Montbéliard.

EURE-ET-LOIR :

Société Dunoise, à Châteaudun.

FINISTÈRE :

Société Académique de Brest.

GARD :

Académie du Gard, à Nîmes

GARONNE (HAUTE-) :

Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse.
Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

GIRONDE :

Société Archéologique de Bordeaux.

HÉRAULT :

Académie des Sciences et Lettres, à Montpellier.
Société Archéologique, Scientifique et Littéraire, à Béziers.

ILLE-ET-VILAINE :

Société Archéologique, à Rennes.

INDRE-ET-LOIRE :

Société Archéologique de Touraine, à Tours.
Société Française d'Archéologie pour la conservation et la description
des monuments, à Tours.

ISÈRE :

Académie Delphinale, à Grenoble.

JURA :

Société d'Émulation du Jura, à Lons-le-Saulnier.

LANDES :

Société de Borda, à Dax.

LOIR-ET-CHER :

Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, à Ven-
dôme.
Société des Sciences et des Lettres, à Blois.

LOIRE :

Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres, à
Saint-Etienne.

LOIRE-INFÉRIEURE :

Société Archéologique, à Nantes.

LOIRET :

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

LOT :

Sociétés des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot, à
Cahors.

LOT-ET-GARONNE :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

MAINE-ET-LOIRE :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Maine et-Loire, à Angers.

MARNE :

Société des Sciences et Arts, à Vitry-le-Français.

MEURTHE-ET-MOSELLE :

Académie de Stanislas, à Nancy.

Société Archéologique de Lorraine et du Musée Historique Lorrain, à Nancy.

MORBIHAN :

Société Polymathique du Morbihan, à Vannes.

NORD :

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.

Société Dunkerquoise, pour l'encouragement des Sciences, Lettres et Arts, à Dunkerque.

OISE :

Société Académique d'Archéologie, Sciences et Arts, à Beauvais.

Comité Archéologique, à Senlis.

PAS-DE-CALAIS :

Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras.

Société Académique, à Boulogne-sur-Mer.

Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

PUY-DE-DÔME :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Clermont-Ferrand.

PYRÉNÉES (BASSES-) :

Société des Sciences, Lettres et Arts, à Pau.

PYRÉNÉES-ORIENTALES :

Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

RHÔNE :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Lyon.

Société Littéraire, Historique et Archéologique de Lyon, à Lyon.

SAÔNE-ET-LOIRE :

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, à Mâcon.

Société d'Histoire et d'Archéologie, à Chalon-sur-Saône.

Société Éduenne, à Autun.

SARTHE :

Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.

SAVOIE :

Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, à Chambéry.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, à Chambéry.

SAVOIE (HAUTE-) :

Société Florimontane, à Annecy.

SEINE :

Société des Antiquaires de France, à Paris.
Société Française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.
Société Philotechnique, à Paris.

SEINE-ET-OISE :

Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts, à Versailles.
Société Archéologique, à Rambouillet.

SEINE-INFÉRIEURE :

Société Havraise d'études diverses, au Havre.
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Rouen.

SÈVRES (DEUX-) :

Société de Statistique, Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres,
à Niort.

SOMME :

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce,
à Amiens.

TARN-ET-GARONNE :

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

VAR :

Société d'Études Scientifiques et Archéologiques, à Draguignan.
Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var, à
Toulon.
Société des Sciences naturelles, des Lettres et Beaux-Arts, à Cannes.

VAUCLUSE :

Société Littéraire, Scientifique et Artistique, à Apt.

VIENNE :

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts, à Poitiers.

VOSGES :

Société d'Émulation des Vosges, à Épinal.

YONNE :

Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, à Auxerre.
Société Archéologique, à Sens.
Société d'Études, à Avallon.

BELGIQUE :

Société Scientifique et Littéraire du Limbourg, à Tongres.
Annales de l'Académie d'Archéologie d'Anvers.
Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Bel-
gique, à Bruxelles.

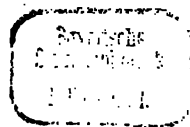


TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES.

	Pages.
Les Pénitents, par M. Louis GUIBERT.....	5
Nécrologie. — M ^{re} Berteaud, évêque de Tulle, par M. l'abbé ABBELLOT.....	194
Tombeau de fabrication limousine à Foucarmont, par M. Louis GUIBERT.....	196
Origines chrétiennes de la Gaule, par M. l'abbé ABBELLOT.....	197
La Numismatique limousine à l'Exposition universelle de 1878, par M. René FAGE.....	309
Un Légat de Boniface VIII, prieur de Bénévent-l'Abbaye et archi- prêtre de Carcassonne (1295-1310), par M. Alfred LEROUX.....	331
Note relative à la publication de l'inventaire des Archives départe- mentales, par M. Alfred LEROUX.....	342

DOCUMENTS

Procès entre Jacques II de Bourbon et quelques habitants de Bellac qui refusaient de payer leur part d'une aide votée par les Etats de la Basse-Marche (1424) ; — pièce communiquée par M. Antoine THOMAS.....	314
Textes bas-latins des ix ^e et x ^e siècles, communiqués par M. Ca- mille RIVAIN.....	337

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 29 janvier 1878.....	344
— du 26 février.....	346
— du 26 mars.....	347

	Pages.
Séance du 7 mai.....	350
— du 28 mai.....	351
— du 25 juin.....	353
— du 30 juillet.....	354
— du 27 août.....	355
— du 5 octobre.....	357
— du 26 novembre.....	358
— du 27 décembre.....	359
Liste des membres de la Société pour l'année 1878.....	361
Membres résidants.....	362
Membres honoraires.....	366
Membres correspondants.....	368

